

Division

I

Section

7

671

JOURNAL
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1891

✓
JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — SEIZIÈME ANNÉE

SOIXANTE-SIXIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1891

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS VŒUX DE NOUVEL AN

Paris, le 26 décembre 1890.

C'est avec joie que nous saluons la nouvelle année que Dieu ouvre devant nous.

Mais pourquoi avec joie? S'annonce-t-elle comme devant être plus riche en résultats que celles qui l'ont précédée? Discernons-nous dès maintenant les indices de grands progrès que l'humanité fera vers l'établissement du règne de Dieu, qui sera aussi sa propre délivrance, attendue et demandée depuis si longtemps? Notre Société des missions semble-t-elle devoir récolter avec actions de grâces une plus grande moisson dans les champs de travail où elle a semé jusqu'à présent avec larmes et au prix de grands sacrifices? Entend-on un bruit de foule se levant des pays païens et marchant vers la porte des cieux? Les Barotsis secouent-ils leur indifférence et leur scepticisme? Les habitants du Congo français ont-ils salué dans nos deux missionnaires en expédition des messagers de bonnes nouvelles dont ils s'empresseront d'accepter les enseignements venus du ciel? Les îles du Pacifique s'ébranlent-elles sous un nouveau souffle du Saint-Esprit? Le Lessouto voit-il ses masses païennes s'agiter comme pour faire vers Dieu ce mouvement décisif auquel

on les sollicite depuis plus de cinquante ans? Les Kabyles s'appréhendent-ils à remplacer le croissant de Mahomet par la croix de Jésus-Christ et le Coran par la Bible? Le Sénégal ouvre-t-il ses portes, défendues par la fièvre et l'islamisme, à l'Évangile qui vivifie? Nos Églises françaises, enfin, vont-elles être empoignées par un saint zèle pour leur propre régénération et pour le salut des païens?

Nous ne discernons aucun de ces symptômes réjouissants; nous ne les discernons pas plus que pendant le cours de ces dernières années. A vues humaines, il semble que nous ayons devant nous douze mois de vie missionnaire ordinaire, ce qui veut dire douze mois de travail patient et tenace, de luttés au dedans, contre notre propre paresse et contre le manque de zèle de certaines de nos Églises, de luttés à l'extérieur contre le paganisme qui nous disputé pied à pied le terrain qu'il a occupé sans conteste pendant des milliers d'années. Sans doute nous remporterons des succès partiels et locaux. Ici, une porte s'ouvrira à l'Évangile: là, nous aurons à nous réjouir de la conversion de quelques pécheurs que les appels de la grâce auront enfin touchés. Nous fonderons des postes d'évangélisation nouveaux et nous recruterons quelques nouveaux missionnaires. Il y aura donc des progrès, mais de petits progrès, comparés à la grandeur du but que nous poursuivons. Et notre Société sera, non point la mission triomphante, mais la mission militante, éprouvant toutes les vicissitudes d'un combat: succès partiels et revers momentanés; longues marches où la patience est une plus grande vertu que le courage, et attaques hardies pour lesquelles il faut ces mouvements d'héroïsme où l'imprudence est un principe, et l'enthousiasme un devoir de premier ordre.

Au bout de cette lutte est le succès; il nous est garanti par le chef suprême des armées de l'Éternel, celui qui mène et précède dans les combats l'Église qu'il a appelée à achever sa propre victoire. Tout découragement serait un manque de foi; car un chrétien qui doute du triomphe de l'Évangile doute par cela même de la puissance de Dieu, de la parole

donnée par Jésus à son Église et de l'œuvre qu'il a faite pour le salut du monde.

Mais l'assurance de la victoire n'empêche pas la nouvelle année de se présenter à nous avec son cortège inévitable de difficultés et de luttes, et avec des souffrances que doivent éprouver tous ceux qui aiment l'avancement du règne de Dieu et l'avènement du Seigneur.

C'est donc avec sérieux qu'il faut envisager notre tâche de cette année. C'est avec la résolution calme du vieux soldat, et non avec les illusions du conscrit, que nous devons l'aborder et l'accomplir.

Nous répétons néanmoins que c'est avec joie que nous saluons la nouvelle année où nous entrons.

Voici pourquoi :

Nous existons, nous formons un bataillon solide de chrétiens ayant fait vœu d'obéir à l'appel de Dieu, en allant secourir nos frères encore païens et élever en plein monde des ténèbres la croix de Celui qui sauve les pécheurs.

Dieu nous a fait l'honneur de nous enrôler à son service, et il a mis dans nos cœurs ce sentiment tout-puissant : la pitié pour ceux qui périssent, l'amour vrai pour des hommes que nous ne connaissons pas et qui ne demandent rien de nous, le zèle pour leur bonheur actuel et pour leur bonheur éternel.

Il nous a constitués en association unie en Lui et puisant en Lui ses inspirations et ses résolutions. Il a réuni parmi les protestants de langue française une Société de missions bien organisée, comptant des membres dans notre patrie et dans des nations sœurs de la nôtre, et jouissant du sentiment de la vitalité qu'elle puise dans sa communion. Nous aussi, nous sommes une force dans le monde chrétien, et un principe de vie et de salut dans le monde païen. Nous ne sommes pas les plus nombreux d'entre les chrétiens organisés en société missionnaire, mais nous ne sommes pas inférieurs à nos frères d'autres nations ou à d'autres dénominations religieuses.

Dieu nous a aussi fait l'honneur de nous donner de grands

champs de travail où nous avons travaillé avec des fortunes diverses, mais où nous sommes restés, en dépit de bien des obstacles et de beaucoup de défaillances. Il a ouvert devant nous des portes qui n'ont pas été refermées. Et il n'attend qu'un nouveau déploiement de zèle et de renoncement de notre part pour augmenter le nombre et l'étendue de nos obligations et de nos gloires.

Nous existons, nous vivons. Il fait bon se sentir exister et vivre, savoir que l'on est au service de Dieu pour la bonne et sainte cause du triomphe de sa volonté sur celle de l'ennemi, et avoir des occasions de mettre à la disposition de Dieu de jeunes chrétiens qui désirent aller au loin prêcher l'Évangile aux païens, et notre argent, et notre amour, et nos prières. C'est un honneur d'être membre d'une Société de missions, et collaborateur de Jésus dans l'œuvre du salut du monde.

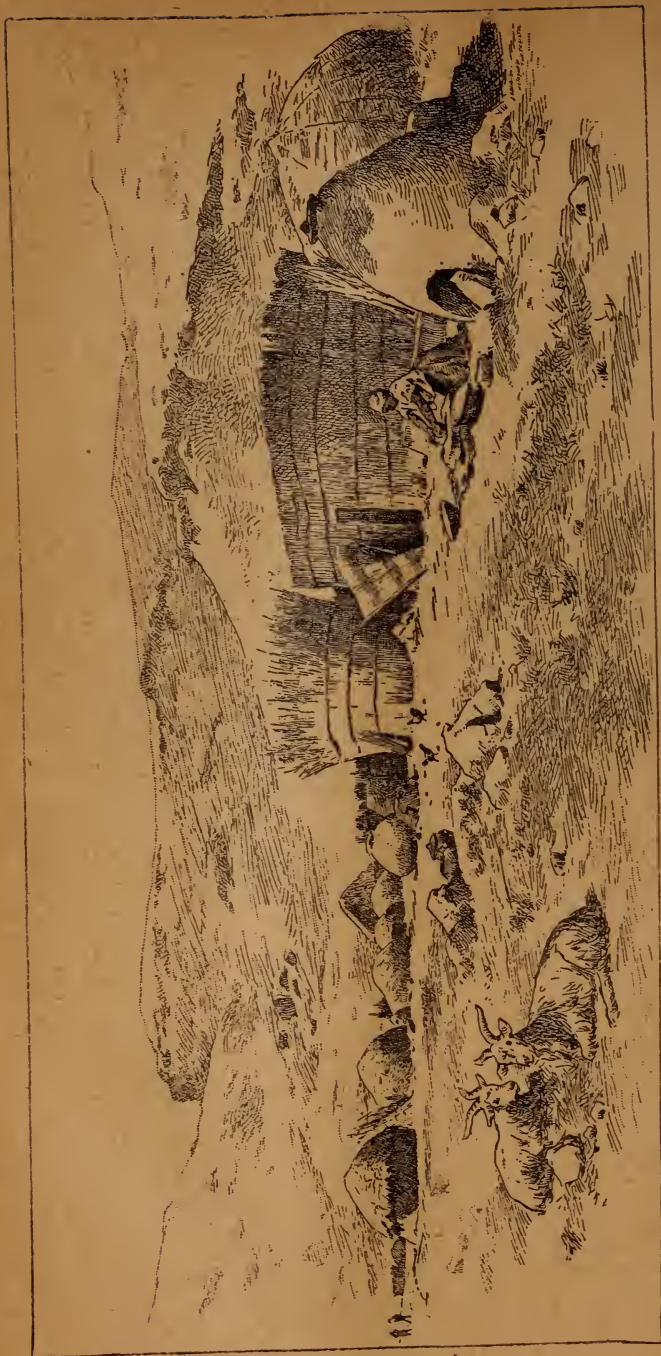
Entrons donc avec joie dans la nouvelle année, abordons avec joie la tâche de cette année, sans nous préoccuper de savoir si elle comptera de grands succès dans ses fastes ou si elle ne nous apportera que de petits succès chèrement acquis.

Vous qui formez la grande famille missionnaire, chrétiens de langue française, qui soutenez notre Société de vos dons et de vos prières, soyez joyeux d'être appelés à envoyer aux païens le message du salut et les paroles de la vie éternelle.

Vous qui dirigez cette œuvre, ou qui vous préparez à y entrer comme envoyés de Dieu et de son Église, soyez joyeux dans votre ministère et dans votre préparation à cette noble carrière.

Vous qui visitez en ce moment les côtes du Sénégal pour étudier à nouveau les besoins des populations de ce grand pays et les moyens d'y pourvoir, accomplissez avec joie ce voyage si fatigant et si difficile.

Vous, nos missionnaires, qui, dans l'isolement et les privations, luttez contre le paganisme, avec les faibles ressources que nous pouvons mettre à votre disposition, reprenez vos labeurs avec joie et courage. Que cette nouvelle année soit



UN VILLAGE DE BASSOUTOS

(Dessin inédit de M. Caristof.)

bénie pour vous, vos compagnes — des missionnaires elles aussi — et pour vos Églises.

A cette joie d'être chacun à son poste et tous fidèles, Dieu, qui regarde avec bienveillance toutes les bonnes volontés, saura en ajouter de nouvelles en faisant reposer sa bénédiction sur les travaux qui, pendant la nouvelle année, seront accomplis en son nom et pour sa gloire.

« Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur. »
(1 Cor., XV. v. 58.)

LESSOUTO

ÉCHOS DIVERS ET D'UN PEU PARTOUT

Des renseignements géographiques avaient été demandés à tous les missionnaires du Lessouto. Cela nous a procuré en quelques semaines un courrier volumineux. Entre les réponses techniques (1) se glissent des nouvelles, des regrets, des souhaits, où se reflètent les préoccupations de ceux qui comptent sur nous au Lessouto, de ceux sur qui repose surtout l'avancement du règne de Dieu parmi une tribu à laquelle nous attachent des liens éternels. Nos amis nous en voudront-ils si nous faisons passer sous les yeux des lecteurs du *Journal des Missions* l'expression de leurs appréhensions, de leurs soucis et de leurs joies? Les lecteurs nous en seront reconnaissants, en tout cas, et beaucoup d'entre eux transformeront en sujets de prière les vœux secrets de nos missionnaires.

M. I. Cochet, perdu dans son district montagneux où il fait

(1) Pour lesquelles nous remercions ici nos fidèles collaborateurs, en attendant de pouvoir le faire individuellement.

œuvre de pionnier, tient la bride de son cheval plus souvent que la plume. Quand une fois il écrit en dehors de ses rapports officiels, c'est le moins qu'on le lise tout le premier. « Que vous dire de moi-même? ajoute-t-il à la fin de sa lettre du 23 octobre 1890. Vous me le demandez. Je suis embarrassé. Je travaille tant bien que mal à mon œuvre, pas toujours avec toute la joie que je devrais avoir, ni avec le zèle qui devrait me posséder; mais laissez-moi me passer sous silence... » M. Cochet décrit ensuite la situation de Mafubé, sa station, comme un emplacement central entre le district de Matatiélé et la haute vallée de l'Orange. « J'ai trois annexes dans la vallée de l'Orange, dit-il, et plusieurs centres d'évangélisation. Chez Mpiti, on me demande une école; je viens de recevoir une liste de trente-huit enfants qui demain seraient à l'école, si j'avais les moyens de payer un instituteur... Dans le district de Matatiélé, j'ai un nouveau bâtiment d'école en construction à Polokong. Quand il sera sous toit, la semaine prochaine, le chiffre des quarante élèves actuels doublera, je l'espère... Dans le canton de Georges Thlali, un fils de Moshesh, il n'y a qu'un poste d'évangélisation à Mpharane. Je voudrais bien y créer une annexe, mais le chef (c'est-à-dire Georges) s'y est opposé jusqu'à ce jour. Peut-être cédera-t-il enfin. Les païens des environs viennent de faire une démarche collective auprès de lui, et, s'il refuse, sont décidés à s'adresser au magistrat qui prendra sûrement leur parti... » De l'ensemble de la lettre, il ressort qu'il y a présentement, dans le district de M. Cochet, 452 élèves, au lieu des 312 du dernier tableau statistique.

A l'autre extrémité du pays, il se fait également une œuvre de défrichement. M. Alfred Casalis écrit de Kalo, sous la date du 6 novembre 1890: « ... Je suis pris jusqu'au cou dans l'engrenage des constructions. Je viens à peine de terminer notre maison à Kalo et d'y installer ma petite famille, que déjà le maçon, parti pour Molupi où il a posé les fondations de l'école de cette annexe, me persécute pour que je lui procure le bois dont il a besoin... Dans quinze jours, on commen-

cera la maison d'un catéchiste à Bouta-Bouté; et, en sus de tout cela, la conférence m'a enjoint de bâtir une école chez Sélébalo... » Ce sont les tracas matériels, le cadre inévitable d'une activité spirituelle sérieuse et permanente en pays païen. M. Casalis, en digne fils du vénéré fondateur de notre mission au Lessouto, ajoute : « Ma chère femme et moi, avec nos enfants, nous sommes, au Lessouto, comme des poissons dans l'eau... » Et pourtant, M. Casalis, né à Paris, n'avait jamais vu le théâtre des luttes de son père avant d'y aller, il y a un peu plus d'un an.

De Siloé, M. Louis Germond écrit, le 17 septembre 1890 : « ... Je suis à la veille de partir pour Pretoria, d'où je compte ramener une compagne... J'espère que, délivré des soucis d'une vie parfois compliquée, et surtout de la solitude qui souvent m'a beaucoup pesé, je constaterai que Dieu a béni ma décision... » Le 18 novembre suivant, a été célébré, dans la capitale du Transvaal, le mariage de M. L. Germond avec mademoiselle Hélène Constançon, sa compatriote. On sait que la santé de M. Louis Germond a vivement inquiété ses amis pendant longtemps; elle s'est graduellement fortifiée, au point que M. Germond a pu être chargé de la grande œuvre qui se fait dans le clan des Bataung. La compagne qu'il vient d'associer à ses travaux sera, pour lui et pour ses ouailles, un élément de force et de succès.

Non loin de là, M. Marzoff dit, le 27 octobre 1890 : « ... La santé de ma femme, qui laissait tant à désirer les années passées, sans être brillante, est cependant très réjouissante. Même notre enfant, si délicate, se fortifie... L'œuvre de Dieu progresse doucement à Béthesda. Il y a, semble-t-il, un bon mouvement parmi la jeunesse. Le Seigneur travaille également dans les annexes; trois d'entre elles sont en bonne voie; les autres marquent plutôt le pas... Les évangélistes s'imaginent trop souvent que Dieu agit sans les hommes. Ils ne sentent pas assez leur responsabilité. Pourtant, ici, à la station, les anciens me donnent beaucoup de joie : ils évangélisent avec zèle leurs compatriotes des environs et entraî-

nent dans ce mouvement bon nombre de chrétiens, hommes et femmes... »

Deux nouvelles affligeantes nous viennent de Morija. D'abord, celle d'une grave maladie du docteur Eug. Casalis. Depuis le mois de juin, le directeur de l'École normale de Morija est réduit à une inaction complète et donne de sérieuses inquiétudes à sa famille et à ses amis. Un voyage dans la colonie du Cap a été reconnu nécessaire; il n'a pas été entrepris sans crainte, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait le malade. Suivant les dernières nouvelles, M. Casalis est arrivé à East-London, d'où il doit gagner par mer la ville du Cap pour y consulter de nouveaux médecins.

La seconde nouvelle reçue de Morija est un triple deuil qui a frappé Léfi, ancien catéchiste de M. Coillard au Zambèze. Il est retourné l'an dernier au Lessouto à cause de l'état de santé de sa femme. Après quelques mois de repos, il a été placé, par M. Mabile, à la tête de l'importante œuvre de Masité. Subitement, la fièvre du Zambèze, dont il avait évidemment apporté le germe pernicieux, éclata dans sa famille. « Mardi dernier, écrit la vénérable madame Dyke mère à M. Dieterlen, dans une lettre datée du 3 novembre 1890, on vint nous annoncer que le petit garçon de Léfi, âgé de huit ans, était mort le jour précédent et que Léfi lui-même était si malade qu'il n'avait pu assister aux funérailles. La mère de l'enfant était malade aussi, de même que les jumeaux auxquels elle avait donné le jour, six semaines auparavant. Le petit garçon était tombé malade le vendredi précédent seulement; et pensez que les gens qui le soignaient ne nous avaient informés de rien et ne nous annoncèrent sa maladie que quand il était déjà mort. Samedi dernier, un des jumeaux mourait à son tour. Mademoiselle L. Keck et Job (l'élève de l'école de théologie, qui exerce en ce moment les fonctions de suffragant de M. Mabile) se hâtèrent d'aller visiter la famille affligée. Ils trouvèrent Léfi très malade, parfois en proie à un délire violent pendant lequel il croyait être parmi les Barotsis, et par-

lait beaucoup avec eux. Sa femme était très malade aussi, et, le mardi matin, on nous annonça qu'elle était morte pendant la nuit. Ce pauvre Léfi ! Il désirait s'en aller, lui aussi, et demandait à Dieu de venir le chercher et de l'emmener dans la « maison paternelle », disant que son âme était en paix et qu'il était prêt à déloger.

« Tout le monde sympathise beaucoup avec lui, mais qu'il est donc difficile de venir en aide à des Bassoutos malades ! Comme nous désirions avoir Léfi près de nous pour pouvoir mieux le soigner, le brave Job emprunta et arrangea une lutte à son intention et envoya un chariot pour le ramener à Morija. Quel ne fut pas notre dépit quand nous apprîmes le lendemain que ses frères, qui sont encore païens, avaient dirigé le wagon vers Korokoro, où ils demeurent, malgré le désir exprimé par Léfi d'être conduit à la station de Morija, où il trouverait des soins intelligents et les remèdes dont il aurait besoin. Quel pouvait être leur but, sinon de mener le malade dans un endroit où ils pourraient à leur aise se livrer à leurs pratiques superstitieuses destinées à chasser le délire, en immolant un bœuf aux mânes de leurs ancêtres et en accomplissant d'autres cérémonies païennes de ce genre ? J'ai bien peur qu'ils ne tuent ainsi notre pauvre Léfi... »

A côté de ces deuils et de ces maladies, il faut enregistrer le succès de cinq élèves de l'École normale de Morija ; ils ont obtenu le certificat d'aptitude, à la suite du concours annuel qui a lieu dans la Colonie du Cap et auquel nos élèves bassoutos sont autorisés à prendre part. Leur réussite est un encouragement d'autant plus réjouissant pour M. Henry Dyke et ses aides habituels, qu'ils ont été privés pendant de longs mois de la collaboration du directeur, M. Casalis.

D'autres renseignements sont fournis par M. Mabille. Il écrit de Morija, le 1^{er} octobre 1890 :

« ... Nos examens annuels se sont bien passés. Quatorze élèves de l'École biblique nous quittent ; je crois qu'ils deviendront tous de bons ouvriers du Seigneur... Nous sommes obligés d'agrandir les bâtiments en y ajoutant une,

aile. J'ai mille francs ; il m'en faudrait trois mille. L'œuvre que nous faisons dans cette école mérite l'intérêt. Depuis 1882, elle a fourni quatre-vingt-un ouvriers, dont cinquante environ travaillent au Lessouto ; les autres sont employés ailleurs par d'autres missions... Pour la rentrée, il se présente un bon nombre d'élèves nouveaux...

« L'Église de Morija progresse, quoique lentement à notre gré. Si l'on compte les catéchumènes (c'est-à-dire ceux qui ont demandé à entrer dans l'Église et qui reçoivent une instruction religieuse), mon troupeau est d'environ deux mille membres... Les écoles de la station et des annexes vont très bien. C'est sur elles qu'il nous faut aujourd'hui concentrer nos efforts. Il nous faut gagner dès l'enfance la génération qui monte... Les chefs se ruinent par la polygamie et par la boisson ; ils se déshonorent aux yeux de leurs sujets. Qui sait ce qu'il peut en résulter?... »

La même note inquiète et inquiétante se fait entendre dans d'autres lettres. M. Jacottet, de Thaba-Bossiou, dit, le 28 octobre 1890 : «... Le double départ de MM. Weitzecker et Christmann découvre la Sébapala d'une part, et Lérivé, d'autre part.» En effet, devons-nous ajouter, M. Bertschy a été obligé de quitter sa station sur la Sébapala, pour occuper le poste laissé vacant par M. Christmann à Paballong. « La situation de Lérivé surtout, continue M. Jacottet, exige que l'on y place un missionnaire sans tarder... Hélas ! d'autres vides sont à prévoir, semble-t-il. Qui nous enverrez-vous?... Ici, à Thaba-Bossiou, rien de bien saillant pour le moment, ni en bien ni en mal... La politique paraît devoir se brouiller... On dit, entre autres, que le vieux chef Letsié (le chef suprême du pays, âgé de quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre ans) est bien malade ; s'il meurt, il est possible qu'il y ait des troubles. Peut-être tout finira-t-il par s'arranger alors, mais comment?... »

Des réflexions un peu sombres, faites par M. Ellenberger, concordent avec ce qui précède. Après avoir mentionné le

départ de MM. Christmann et Weitzecker, l'absence de madame Kohler, la maladie du docteur Eug. Casalis, le missionnaire de Massitissi ajoute : « Mabile, P. Germond et moi, nous vieillissons ; sans doute, nous tenons encore comme de vieux arbres profondément enracinés dans le sol ; mais qui dira quand un coup de vent nous abattra, comme est tombé dernièrement l'eucalyptus de Béthesda ? Rappelez-vous que je suis seul ici avec Preen pour mener toute l'œuvre du district de Dulcies Neck à la Malétsounyané et à la Kuali. Et Preen est absorbé par l'école industrielle de Léloaleng... »

Le dernier écho de la correspondance du Lessouto sonne plus joyeusement. Il sort d'une lettre de M. Duvoisin. « Depuis quelques mois, écrit le missionnaire de Bérée, le 27 octobre 1890, le Seigneur nous console un peu de nos tristesses de l'année dernière. Notre vieille chapelle de Bérée se remplit à peu près chaque dimanche. Si le nombre des auditeurs devait aller en croissant dans la même proportion, il faudrait bientôt en construire une nouvelle. Mais je ne m'y résoudrai qu'à la dernière extrémité...

« Il fait pourtant bon se trouver en face d'auditoires un peu compacts, surtout quand on a le sentiment que l'on ne parle pas seulement aux murs. A force de rayonner, le soleil de l'Évangile finit par faire mûrir quelques fruits. Pour le moment, il n'y a encore guère que des femmes qui me semblent sérieusement touchées ; mais le diable aura beau faire, un jour ou l'autre les maris suivront. Pour cela il faudra peut-être une secousse d'un autre genre. Si le vieux Letsié, qui, la semaine dernière, était, dit-on, très gravement malade, venait à être enlevé, sa mort serait probablement le signal de quelque violente commotion dont le Seigneur se servirait, j'en ai la confiance, pour exaucer nos prières.

« En attendant, les Bassoutos semblent avoir respiré l'odeur de la poudre. On dirait que pour eux dix ans de paix, c'est un fardeau trop lourd à porter. On vient de faire le coup de feu sur plusieurs points du pays, chez Joël, chez Molétsané et


même à Quthing (1), si je ne me trompe. Tout cela fait l'affaire des chefs qui, en leur qualité de pasteurs des peuples, s'entendent à tondre leurs brebis. Le résultat le plus certain de ces conflits est le dépouillement des sujets au profit des chefs, dont chacun réussit à se faire ainsi un joli troupeau de bétail.

« Hier, j'ai été à Ladybrand (petit village de l'État libre) faire une première visite et donner la Cène à ces débris de l'Église de Mabouléla dont la conférence m'a chargé. On m'y a fait grand accueil. Le premier service a eu lieu en plein air, dans le verger du vieux Yosefa Chaka. Mais représentez-vous ce que j'ai éprouvé quand, dès ma première phrase, voici un individu qui se lève et se met à traduire en « boer », pour la plus grande édification d'une famille de Griquas assise à deux pas de moi et dont un ou deux membres au moins ne comprennent pas le sessouto. Cela me démonta tellement que je me mis à répéter ce que je venais de dire... et mon impitoyable interprète de répéter à son tour ! Bref, j'ai vu que j'allais perdre la carte ; aussi, jetant par-dessus bord toute ma préparation, je me suis moi-même jeté à l'eau et ai improvisé quelque chose de bien différent de ce que j'avais médité, remplaçant les nombreuses idées de détail et les développements projetés, par des phrases courtes, détachées et aussi énergiques que possible...

« A la réunion de l'après-midi, qui se tint dans la chapelle et pour les chrétiens seulement, j'ai pu prendre ma revanche. Naturellement ces pauvres gens étaient heureux de me voir ; aussi en ai-je eu à essayer des bordées ! Que n'ai-je la mémoire et la plume de quelques-uns de mes collègues pour vous répéter ici un discours du vieux Chaka exprimant sa reconnaissance de ce que « la vache de France, dont on était accoutumé à boire le lait, était revenue et venait de leur donner une

(1) Ces luttes à main armée ont presque toujours pour cause la rivalité entre chefs ou l'insubordination des chefs de rang inférieur. Chez Joël (station de Kalo), quatorze hommes ont été tués, et toute une région a été dévastée.

« telle quantité de lait — faisant allusion sans doute à la longueur de mes exhortations — que non seulement on était rassasié, mais qu'on en avait même de reste, de quoi faire du fromage blanc, et que sais-je encore ! »



ZAMBÈZE

Aux amis et soutiens de la Mission du Zambèze.

Chers amis,

Il y a un an, lors de notre dernière conférence, tenue à Seshéké en août 1889, nous vous exprimions notre profonde reconnaissance pour le fidèle et constant intérêt avec lequel vous suiviez la mission du Zambèze. Nous vous exprimions en même temps l'espoir que cet intérêt nous serait conservé longtemps encore, et les numéros du journal de janvier, février et mars derniers sont venus nous confirmer, d'une manière bien encourageante, que notre confiance en vous, chers amis, était bien placée.

Veuille le Seigneur faire retomber sur vous une rosée d'abondantes bénédictions en échange de tous les sacrifices que vous vous imposez pour son œuvre.

L'année 1890 nous retrouve dans des circonstances bien différentes et qui nous donnent de grandes appréhensions. Ce n'est pas comme conférence que nous nous permettons de vous adresser ces lignes aujourd'hui. Bien que Kazungula ait eu cette année le privilège d'accueillir tour à tour tous les membres de notre conférence, à la seule exception de notre frère Ad. Jalla, il nous a été impossible de nous retrouver une seule fois tous ensemble. Aussi, quoique nous ne soyons que deux aujourd'hui, les besoins de notre œuvre sont si urgents qu'ils nous poussent à crier sans retard, comme jadis le Macédonien : Venez nous secourir.

Le départ de notre frère Jeanmairret nous plonge en effet dans une grande perplexité. Notre ami a été à deux doigts du tombeau à la fin de mai dernier, et sa santé a été ébranlée à tel point qu'il s'est vu obligé de nous demander un congé que nous ne pouvions qu'approuver, vu le danger pressant d'une rechute que nous craignons fatale. M. Jeanmairret nous a quittés, pour le sud de l'Afrique, le 17 juillet, accompagné de madame Jeanmairret et de leur enfant. Ils espèrent qu'avec les soins éclairés des docteurs et le changement de climat, notre frère pourra encore recouvrer sa santé perdue et revenir un jour, avec de nouvelles forces et un nouvel entrain, reprendre sa tâche pénible, mais glorieuse, au sein des tribus zambéziennes. Mais nous ne pouvons nous défendre d'une certaine anxiété à son égard. Demandez avec nous au Seigneur de rendre à son serviteur les forces qu'il a perdues à son service et de nous le ramener bientôt pour le progrès de son œuvre.

La station de Seshéké se trouvant ainsi sans missionnaire, nous avons engagé notre frère Goy à s'y rendre pour le moment, en attendant qu'il nous vienne du renfort. Mais cet arrangement n'est satisfaisant pour personne, d'autant plus qu'il retarde d'au moins un an la fondation du poste de Séoma, jalon qui rendra beaucoup moins pénible l'énorme distance qui, jusqu'ici, sépare Seshéké de Séfula.

D'autre part, il est aussi d'une grande urgence que notre frère Ad. Jalla fonde la station de Kanyonyo. Le roi devient de plus en plus impatient, et il serait fâcheux de ne pas profiter de ses bonnes dispositions.

L'œuvre de Séfula, en troisième lieu, prend une telle extension que, même avec le précieux concours de mademoiselle Kiener, il est de plus en plus nécessaire que notre frère Coillard ait un aide auprès de lui ; et ce stage d'un jeune missionnaire à Séfula lui servirait en même temps d'excellent apprentissage pour l'œuvre missionnaire.

Nalolo, où réside la reine Vokwaé, réclame, elle aussi, depuis longtemps son missionnaire, sans compter les nombreux vil-

lages populeux qu'il nous est impossible d'évangéliser jusqu'ici, vu notre petit nombre.

Serait-il vrai que ce beau champ de travail nous serait enlevé, à cause du manque d'ouvriers et du manque de fonds, pour être occupé par d'autres sociétés missionnaires avec lesquelles il est difficile à notre Société de rester en bons rapports ou de conserver la place qui lui revient de droit ?

Il vous est connu que d'autres missions, qui ne nous sont pas sympathiques, tournent de plus en plus leurs yeux vers ce pays.

Nos amis du Lessouto ont déjà entendu notre cri de détresse et nous font entrevoir la possibilité d'avoir des évangélistes indigènes qui nous seraient d'un bien grand secours, surtout pour fonder des annexes là où il serait difficile, pour ne pas dire impossible, à un missionnaire blanc de s'établir. Mais le Lessouto est pauvre, et nous attendons aussi de vous, chers amis, les moyens d'accepter leur offre si précieuse.

Comme vous pouvez en juger vous-mêmes, nous traversons une période d'une grande importance pour notre mission du Zambèze, période qui peut avoir des conséquences désastreuses pour notre œuvre, si vous ne vous hâtez de nous secourir. Le champ que le Seigneur nous a confié est vaste et peut porter beaucoup de fruits, une fois défriché et semencé. A vous de fournir aux ouvriers qui se sentent appelés à y travailler les moyens de s'y rendre et d'y poursuivre l'œuvre du Seigneur. Nous avons un besoin urgent de recevoir au moins un renfort de deux missionnaires le plus tôt possible. Le Seigneur attend cela de vous, Il a besoin de vos dons et de votre intérêt chrétien.

Oh ! ne le lui refusez pas, et qu'Il veuille lui-même vous faire sentir toute la douceur qu'il y a à Lui consacrer nos dons et notre vie.

Tel est le vœu bien senti et la prière de vos dévoués.

F. COILLARD.

LOUIS JALLA.

SÉNÉGAL

UN VOYAGE SUR LE HAUT FLEUVE

Récit de M. Escande.

(Suite.) (1)

Après Podor, tout change comme par enchantement. Les berges, qui, pendant la saison sèche, ont jusqu'à douze mètres d'élévation, sont insuffisantes pour contenir l'énorme nappe des eaux qui s'échappent pour baigner ces forêts merveilleuses. Dans ces forêts croissent le chêne d'Afrique, le tamarix, l'ébénier, le baobab, le caïlcédra ou acajou, qui servent de retraite au vautour, au faucon, à l'aigle, tandis qu'à leur pied, se promènent, guettant leur proie, le lion, la panthère, l'hyène et le boa constrictor. De branche en branche, on voit sautiller la plus admirable variété d'oiseaux qu'on puisse imaginer : l'évêque, aux couleurs chatoyantes, parmi lesquelles le violet prédomine ; le cardinal, dont la pourpre flamboie au soleil ; la veuve, le cou-coupé, la perruche à longue queue, le you-you, et tout au bord de l'eau, sur les buissons qui émergent, viennent se poser le pélican, le héron, enfin la blanche aigrette, dont un kilo de plumes se paie plusieurs milliers de francs.

Parfois la forêt s'éclaircit ; alors ce sont, sur de très grands espaces, des termitières atteignant jusqu'à trois mètres de hauteur, qui se suivent en ligne de bataille et qu'on prendrait pour des fortifications ; ce sont aussi de vastes prairies, malheureusement sans troupeaux ; ce sont enfin des villages, dont la population varie entre cinq et douze cents habitants.

Ces villages ont tous ceci de particulier, d'avoir, soit à leur centre, soit sur l'un des côtés, un ou plusieurs arbres au feuillage épais, qui marquent l'endroit de la place publique. C'est

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 460.

là que se discutent les questions importantes de la politique et de la religion ; c'est là que le chef du village — car tout village a son chef respecté — rend la justice. C'est là aussi que les dormeurs vont faire leur sieste, et que les joueurs se livrent à leurs jeux favoris. Du village lui-même, il y a peu à dire ; aucun monument architectural ne frappe le regard, si ce n'est parfois le carré de mur, ornementé suivant l'art indigène, et qui sert de mosquée aux fidèles musulmans. Ah ! comme ils seront plus beaux, ces villages, lorsqu'un jour — plus rapproché peut-être qu'il ne semble à notre incrédulité — la flèche d'une église s'élèvera par-dessus le toit conique des cases, pour parler à ces peuples du Dieu du ciel, du Dieu de Jésus-Christ.

J'ai déjà dit qu'au passage du *Saint-Kilda*, tous ces noirs interrompaient leur doux *far niente* pour nous saluer. Entre tous, les enfants se distinguaient par leur empressement. D'aussi loin qu'ils nous apercevaient, ils claquaient des mains, ce qui, dans leur esprit, signifiait : Bon voyage ! puis, quand nous étions à portée, ils se jetaient à l'eau comme des canards, pêle-mêle, aussi bien les filles que les garçons, et plongeaient à l'envi pour saisir les menus objets que nous leur jetions.

Du reste, l'art de la natation est à ce point développé chez ces peuples que c'est le procédé qu'ils emploient d'habitude quand, par exemple, ils veulent aller cultiver ou couper du bois sur la rive maure. Quelques-uns, à la vérité, ont bien des pirogues creusées dans des troncs d'arbres, et qu'on gouverne avec des pagaies. Mais ils sont rares, on préfère l'autre système de locomotion, à la fois plus simple et plus économique. Quoi qu'il en soit de la valeur respective des deux procédés, ni l'un ni l'autre ne me séduit, et je crois franchement que je n'adopterai jamais soit l'un, soit l'autre, sans avoir passé un contrat en bonne forme avec une compagnie d'assurance contre les caïmans.

Disons maintenant un mot des populations. La première que nous rencontrons, et qui s'étend de Saint-Louis jusqu'au delà de Podor, est celle des Wolofs, que vous connaissez trop

pour que je m'y arrête. De Podor même je ne dirai rien, si ce n'est toutefois que c'est l'escale extrême où aboutissent les petits vapeurs pendant la saison sèche; que c'est un important marché de gommes, ce qui fait que toutes les grandes maisons du chef-lieu y ont établi des comptoirs; qu'enfin, c'est le point le plus chaud du Sénégal, — un des plus chauds du globe, — puisque le thermomètre y monte, à certains mois de l'année, jusqu'à soixante-cinq degrés au soleil.

Quelques heures de navigation nous conduisent aux portes des territoires toucouleurs. Ces territoires, qui, vers le milieu du siècle, formaient la partie occidentale du grand empire d'El-Hadj-Omar, ne sont plus maintenant qu'un tronçon épars divisé en trois royaumes, dont le chef Abdoul-Bou Bakar, soumis à la France par la vertu des traités, est en réalité le vassal servile d'Ahmadou-Ségou, notre implacable ennemi. Ce sont gens turbulents que ces Toucouleurs, vindicatifs et pillards au possible. Peu de mois se passent sans qu'on ait à noter à leur passif quelque acte de brigandage. Je sais bien que « l'occasion fait le larron », et il faut avouer que les occasions, pour eux, sont nombreuses et tentantes. Pendant la saison des basses eaux, les traitants qui vont approvisionner les marchés du Niger sont forcés, pour éviter les coudes dangereux ou les roches à fleur d'eau, de tirer leurs chalands sur la berge et de les traîner au moyen de rouleaux jusqu'à un endroit propice pour les remettre à flot. Alors, qu'arrive-t-il? C'est que de temps à autre les riverains jugent bon d'éviter aux marchands cette dernière peine en leur enlevant tout, sauf la vie, — ce qui leur permet de mener pendant quelque temps l'existence à grandes guides, sans être obligés de travailler le sol, — suprême humiliation. On comprend que, dans ces conditions, ils n'aient pas la conscience absolument à l'aise à l'endroit des blancs et qu'ils éprouvent pour eux une crainte que tout justifie. Une circonstance me permit de me rendre compte par moi-même de cette crainte que nous leur inspirons. Arrivé non loin d'un village dont le nom m'échappe, le capitaine eut l'idée de donner un long coup de sifflet. Aus-

sitôt femmes et enfants se précipitèrent affolés dans les cases, tandis que les hommes, retranchés derrière le mur d'enceinte, n'attendaient qu'un signal pour courir aux armes... Nulle part l'œuvre religieuse et civilisatrice ne sera plus ardue qu'au sein de ce peuple au fanatisme étroit et sanguinaire.

Franchissons deux cent vingt milles : nous entrons chez une nouvelle peuplade, intéressante à divers titres : celle des Serracolets. Le pays a pour chef-lieu Bakel, qui est en même temps un de nos postes les mieux fortifiés. Il y a peu d'années qu'il eut à soutenir une lutte héroïque contre un chef de bandes qui, retiré on ne sait plus où, n'a pas encore déposé les armes. Aujourd'hui, la sécurité la plus complète règne dans la contrée, et vraisemblablement ce n'est jamais des Serracolets que viendra le trouble. Paisibles, travailleurs, ils se rapprochent beaucoup des Bambaras avec lesquels, du reste, leur langue semble les apparenter. Leurs lougans, c'est-à-dire leurs champs, sont incomparablement plus beaux que ceux de leurs voisins ; ils s'étendent fort loin tout autour des villages, ce qui dénote chez eux un esprit de prévoyance bien rare chez les noirs. Beaucoup d'entre eux quittent jeunes leur pays pour aller dans les villes du littoral se louer comme domestiques ou y exercer le métier de bijoutier. Ce dernier métier est très lucratif. Ils emportent avec eux l'or qui roule en assez grande abondance dans leurs rivières et vont le travailler pour le compte des particuliers. Or, comme il n'est pas de femme serracolette ou woloffe qui ne possède soit bracelet, soit bague, soit collier, soit tout à la fois, — en or pur, bien entendu, — l'orfèvrerie est devenue entre leurs mains une véritable industrie qui a pu étaler quelques-uns de ses chefs-d'œuvre à notre dernière Exposition.

Moins fanatiques que leurs voisins les Toucouleurs, moins rigides dans leurs pratiques, les Serracolets sont néanmoins très fiers d'être musulmans et très attachés à la religion de leurs pères.

Pour en revenir au voyage lui-même, j'ajouterai que le soleil, qui pendant les premiers jours nous avait fait fête,

s'éclipsa bientôt opiniâtrément, et dès lors ce furent nuit et jour des averses torrentielles alternant avec une bruine mênue et pénétrante. Le plus navré de tous, c'était moi, car mon appareil photographique, avec lequel je comptais faire des merveilles, me devenait désormais inutile. Le moyen de faire de la photographie instantanée avec ce vilain temps brumeux?...

Ce fut par une pluie battante que nous arrivâmes à Kayes, terme de notre navigation. Autrefois modeste bourgade, Kayes est devenu un des points principaux, sinon le principal, du Soudan français, depuis qu'à la suite de l'expédition Galliéni en 1881, l'extension de notre influence vers les rives du Niger fut décidée. La ville a ceci de particulier d'être essentiellement militaire, par où j'entends que les soldats blancs et noirs en forment la majeure partie. Je parlerai plus tard de ces derniers; un mot d'abord des soldats français pour lesquels fut une de mes premières visites. Au moment où je les vis, ils n'étaient pas plus de trente, disséminés dans trois casernes. Leurs camarades, ayant achevé leurs deux ans, venaient d'être rapatriés, tandis que leurs successeurs étaient encore en France. C'était pitié de voir leurs mines hâves et flétries que dans l'ardeur de la conversation ils essayaient de rajeunir par un sourire. Ah! c'est que l'hivernage s'est durement fait sentir dans ces régions, un hivernage exceptionnel comme durée et comme intensité : pas un de ces malheureux n'avait échappé aux fièvres, plus d'un était mort, sans compter ceux qui, vu la gravité de leur état, avaient dû être ramenés d'urgence à Saint-Louis. Il y a six mois, l'un d'eux, sorti de l'Orphelinat de Montauban, venait prendre congé de moi à son départ pour le Haut-Fleuve. Quand je le revis à Kayes, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Et dire que d'ici à quelques semaines la campagne va recommencer, et qu'il est désigné pour marcher sur Nioro, au centre même des opérations!...

Le lendemain de mon arrivée (26 août) je résolus de monter à Médine, comptant étudier Kayes plus en détail à mon retour.

Tout était déjà prêt : canot, rameurs, bagages, lorsque le capitaine m'aborde et d'un ton grave : « Y songez-vous? me dit-il, mais voyez donc comme le fleuve grossit d'heure en heure! Voyez donc ce courant d'au moins six nœuds! Si vous m'en croyez, ne partez pas. »

Pour comprendre les appréhensions du capitaine, il faut savoir qu'entre Kayes et Médine se trouve le passage des Kippes, excessivement dangereux, même dans les meilleurs moments. C'est une suite de roches énormes qui produisent, surtout quand les eaux sont hautes, des tourbillons d'une extrême violence où se brisent et s'engouffrent les embarcations qui ont le malheur d'être entraînées par le courant.

La voix du capitaine fut, en cette occurrence, la voix même de la Providence. D'ailleurs, M. B..., le représentant d'une maison de Saint-Louis, m'ayant offert l'hospitalité, toutes les difficultés étaient levées : je restai.

Que dirai-je maintenant des événements qui suivirent et durant lesquels la promesse du Psaume XCI, v. 6, se réalisa d'une façon si merveilleuse pour nous; — des émotions que nous traversâmes, et qu'à l'heure où j'écris je ressens aussi vives qu'au premier jour?

Nous nous promenions sur le marché au milieu des vendeuses d'ignames, de beurre, de lait caillé, lorsque Mody, un de nos libérés de Saint-Louis, actuellement à Kayes, nous aborde et veut à tout prix nous conduire chez lui. Chemin faisant, j'observe que la partie basse de la ville est envahie par l'eau. « Comme il a plu chez vous! » dis-je à Mody. Au retour — ma visite avait duré un quart d'heure peut-être — quelle n'est pas ma surprise de voir que presque tous les chemins nous sont coupés par les eaux. Pris d'un subit pressentiment, je hâte le pas vers le marché, où je trouve la panique la plus complète : chacun courant à droite, à gauche, dans la plus grande confusion, en quête d'un abri. Je me précipite chez mon hôte, que je trouve installé derrière son comptoir, ne se doutant de rien. « Nous sommes inondés », lui dis-je, et, en même temps, je lui montre les eaux qui commencent à dé-

boucher sur la place. En un clin d'œil le magasin est fermé, ensuite calfeutré tant bien que mal à l'aide de terre glaise et de chiffons; les marchandises de prix sont logées sur le comptoir; puis, comptant sur la bénignité de la crue, nous montons pour déjeuner.

Du haut du balcon la vue est navrante : du quartier bambara, le premier envahi, on ne distingue plus que le sommet des cases; de temps à autre, un bruit sourd suivi d'un clapotement annonce l'effondrement d'un pâté d'habitations; et, malgré le danger réel qu'il y a à s'aventurer au milieu des ruines, c'est un va-et-vient continuel d'indigènes procédant au sauvetage de leur fortune. Ici, tout un groupe de femmes, chargées dealebasses, transportent en lieu sûr leur provision de mil;— là, un homme pousse nonchalamment son lit, à la façon d'une barque, sur ce lac improvisé; — plus loin, des enfants essaient de tous les moyens pour diriger la natation des volailles épouvantées, absolument réfractaires à ce genre de locomotion. Et tout cela barbote, s'amuse, rit et se bouscule avec une insouciance qui fait mal au cœur.

Nous étions là, suivant avec anxiété le progrès de la crue, quand des cris déchirants attirèrent notre attention : là-bas, sur un tas de décombres, une fillette se lamente et appelle au secours. L'eau lui monte jusqu'à la ceinture, bientôt jusqu'aux coudes; la terreur s'empare d'elle; mais, tout entiers à leur sauvetage, les indigènes passent et repassent près d'elle sans même la remarquer. Si, pourtant, quelqu'un la remarque, son propre maître, comme je l'appris plus tard; mais il était loin, l'endroit était dangereux par suite des éboulements qui se produisaient fréquemment, et puis — raison décisive — ce n'était qu'une esclave! Tant de cruauté me révolte. Je hèle un noir : « Vingt sous si tu m'amènes cette enfant. » Cinq minutes après, ranimée par un cordial, enveloppée dans une chaude couverture, moitié rassurée, moitié craintive, elle s'endormait d'un profond sommeil.

Il était plus de trois heures, et l'eau montait toujours. Depuis longtemps nos travaux de calfeutrage étaient détruits;

les comptoirs étaient renversés; une dépendance de la maison venait de s'effondrer : le péril devenait imminent. Je dépêche Samba à la recherche d'un canot : au bout de quarante minutes je le vois revenir à vide, chacun ayant besoin de ses embarcations pour lui ou ses marchandises. Il n'y a pas à hésiter. Je me hisse sur ses épaules, — il avait de l'eau jusqu'au menton, puis, quand il m'a déposé sur l'étroite langue de terre qui n'est pas encore inondée, il part à la nage, suivi de Bilali, pour enlever les colis. A cinq heures tout est fini. Deux heures plus tard, la maison où nous avons formé le projet de passer la nuit s'écroulait avec un fracas formidable : la Providence avait veillé sur nous.

Je n'étonnerai personne si je dis que mes réflexions étaient plutôt à la tristesse. Que faire en ces conjonctures? Dormir à la belle étoile? Ce n'est pas pour m'effrayer en temps ordinaire; mais, avec cette humidité du sol et ce ciel pluvieux, c'eût été d'une imprudence coupable. — Monter à Médine? il n'y fallait pas songer; quel canot aurait passé les Kippes avec un courant pareil? — Et puis comment faire pour manger? car enfin nous avons déjeuné sur le pouce, et notre estomac réclamait impérieusement. Autant de questions qui trottaient dans ma tête, lorsque le capitaine, passant par hasard près de moi, m'offrit un refuge à bord du *Saint-Kilda*. Le gros temps avait empêché le déchargement; donc, au lieu de lever l'ancre le lendemain comme c'était convenu, il en avait pour huit jours encore. Encore une fois nous pâmes nous écrier : Merci, Seigneur!

Une semaine après les événements que je viens de rapporter, — les eaux ayant suffisamment baissé, — je me décidai à monter à Médine. Jusqu'au fameux passage des Kippes, tout marcha à souhait. A ce moment le ciel, qui depuis le départ nous avait souri, se couvrit subitement et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une tornade furieuse et aveuglante éclata sur nos têtes. On eut beau forcer de rames, tirer sur le bord où le courant est moins rapide, le canot n'en partait pas moins à la dérive, quand soudain un coup de vent,

le prenant par le flanc, le précipita contre la paroi de rochers haute de vingt mètres. Sans la présence d'esprit de nos rameurs, ou plutôt sans la protection de notre Père céleste, j'aurais sans doute à relater un accident semblable à celui de l'ami Allégret... Dieu nous épargna cette épreuve et, tôt après, nous mettions le pied sur les berges de Médine.

Perchée sur les derniers contreforts des montagnes qui se prolongent jusque vers le Niger, et dominant toute la vallée où coule le Sénégal, Médine est vraiment la porte du Soudan. En 1854, elle eut à soutenir un siège mémorable. Le grand El-Hadj-Omar, à la tête d'une immense armée, s'était avancé contre elle ; pour la défendre il n'y avait qu'une poignée de soldats, commandés par un mulâtre, Paul Holle. La résistance fut héroïque. A la fin, vaincus par la famine, ces vaillants défenseurs songeaient à se faire sauter dans leur fort, lorsqu'on entendit soudain gronder le canon : c'était le gouverneur Faidherbe qui arrivait — au prix de quelles difficultés, on ne peut le dire — pour débloquer la ville et la ravitailler. Un monument élevé près du poste actuel consacre ce glorieux souvenir.

Médine est une des villes fortes de l'islamisme. A Kayes il existe bien des mahométans, ils sont même assez nombreux, mais, comme je l'ai dit, ce sont pour la plupart des militaires, d'où l'on déduit naturellement que tous, ou presque tous, connaissent la route du cabaret. Or quiconque boit est mauvais musulman. Ici, par contre, les préceptes de Mahomet sont observés dans toute leur rigueur ; on est sobre, on porte dévotement son chapelet, et quand, d'heure en heure, depuis le chant du coq, le muczzin convie à la prière, ce sont à tous les coins de rue ou sur les places de longues théories de fidèles s'inclinant avec componction vers la terre. Il est même de bon ton d'avoir toujours sur soi un commentaire arabe et, quoique ceux qui entendent cette langue soient très rares dans cette partie du Haut-Fleuve, j'ai surpris pas mal d'individus occupés à déchiffrer ces hiéroglyphes, le livre

tourné à l'envers. Bah ! le fétiche — car c'en est un — n'en portera pas moins bonheur.

Ce fanatisme, qui a déteint sur les Bambaras eux-mêmes, est soigneusement attisé par les marabouts, qui trouvent en lui une source de revenus considérables. D'ailleurs, ce sont des gens redoutables, que ces marabouts, car, étant les Esculapes attitrés du pays, ils peuvent pour un rien vous faire passer de vie à trépas. Le médecin que j'ai vu opérer ne m'a guère inspiré confiance en la valeur de son art. Bien sûr que les docteurs qui décernent le bonnet de docteur au « Malade imaginaire » l'eussent reçu à bras ouverts dans leur docte compagnie. Il était assis sur un tronc d'arbre en pleine rue. Devant lui se tenait le patient, pantalon retroussé. C'était un malheureux atteint d'enflure aux jambes, maladie fort commune dans ces régions. Alors, gravement, le marabout prend son couteau, un superbe couteau de cuisine, le passe et le repasse mystérieusement sur la paume de sa main, comme pour lui communiquer une vertu occulte; puis, d'un air décidé, pratique trois longues entailles sur chacun des mollets du malade. Le sang s'échappe en abondance; quand la saignée est jugée suffisante, l'homme de l'art entoure les plaies avec des feuilles vertes. Et c'est tout. Il ne lui reste plus qu'à congédier son client, qui, plus mort que vif, s'éloigne clopin-clopant...

Une des particularités de Médine, c'est l'existence, à son extrémité orientale, d'un village de liberté, vers lequel le commandant de la place dirige tous les captifs qui, assez heureux pour échapper à leurs possesseurs, viennent lui réclamer une patente de libération. Leur histoire est presque toujours navrante. Voici, par exemple, une jeune mère dont l'enfant nouveau-né était tombé malade et que, pour cette raison, le maître voulait faire périr. Effroi de la maman qui, sans plus longue réflexion, s'enfuit en hâte, le bébé sur le dos, et franchit plus de soixante lieues pour le mettre en sûreté et le soigner à son aise. Ailleurs, c'est une vieille femme que son maître, jugeant désormais « propre à rien », maltrai-

tait sans relâche pour précipiter sa fin. Ses jambes, couvertes de plaies, lui refusaient presque tout service; elle est pourtant partie, — la peur et l'espoir lui donnant des forces; — aujourd'hui elle cultive paisiblement son riz et ses patates au milieu des autres libérés.

Après cela, qu'on vienne soutenir que ces gens sont nés pour être esclaves, que la liberté est pour eux un fardeau; je répondrai par l'exemple de ces infortunés bravant les dangers, les fatigues, la mort même, pour fuir les caprices ou les cruautés de leur maître et tyran.

Si les uns viennent ici pour secouer leur servitude, un plus grand nombre y arrivent, hélas! pour en subir le pesant joug: Médine est, en effet, le grand marché d'esclaves de la contrée; à certaines époques, c'est par centaines qu'on compte les malheureux qui y sont amenés pour y être mis en vente.

Un dioula — c'est le nom qu'on donne aux commerçants bambaras — m'expliqua comment s'opérait ce commerce. « C'est bien simple, me dit-il, nous partons de Médine avec du sel, des étoffes, de la poudre, et nous allons troquer ces marchandises, du côté de Bammako ou de Ségou, pour de l'or et surtout des esclaves, qu'on nous donne à vil prix. — Mais ces esclaves, qu'en faites-vous? — A peine sont-ils devenus notre propriété que notre premier soin est de leur mettre les fers aux pieds pour prévenir toute escapade. » En même temps il me montrait un modèle de ces entraves. — « Une fois en route, nous n'avons plus peur qu'ils se sauvent, attachés qu'ils sont les uns aux autres par des chaînes. Aussitôt arrivés à Médine, nous les vendons à des marchands spéciaux pour une somme qui varie entre 60 et 100 francs. C'est assurément la denrée qui nous rapporte les plus beaux bénéfices. »

Je les ai vus, ces marchés d'esclaves, et le spectacle de tant d'inhumanité chez les uns, jointe à tant d'innocence chez les autres, m'a ému jusqu'aux larmes. L'un de ces marchés consistait en une simple case ouverte à tous les vents, mais soli-

dement clôturée par des pieux fichés en terre. Là-dessous, assis sur un seul rang, une quinzaine d'enfants des deux sexes, vêtus d'un vilain bout de chiffon, passaient leur temps à regarder les promeneurs, sans bruit, sans rire, les mains jointes, — car le maître déteste la gaieté, et sa cravache a vite fait de mettre au pas les esclaves trop enjoués. Quand j'entrai, supposant sans doute que j'allais faire un choix parmi eux, ils fixèrent sur moi des regards interrogateurs, comme s'ils se disaient à eux-mêmes : « Ce blanc-là, s'il nous em-
« mène, sera-t-il bon pour nous ? » Ah ! pauvres infortunés, comme il m'eût été doux de vous dire : « Je vous achète,
« vous êtes libres, venez avec moi à Saint-Louis, là nous vous
« aimerons, nous vous soignerons, vous ferez partie de no-
« tre famille missionnaire. Mais non, je ne le puis, il faut que
« je vous abandonne à votre triste sort ; pourtant, soyez sans
« crainte, je parlerai de vous à vos amis de France ; je leur
« dirai qu'ici vous souffrez, qu'ici vous pleurez, que vous
« comptez sur eux pour briser vos chaînes et vous rendre le
« droit d'aimer vos parents et de jouer à l'air libre du ciel,
« comme le font les enfants blancs sur la terre d'Europe. »

Je ne les achetai donc pas, mais, ayant quelques morceaux de sucre dans ma poche, je les leur distribuai et, depuis lors, chaque fois que je passais près d'eux, ils envoyaient un sourire à leur ami à travers les barreaux de leur prison. Pauvres petits !

— Mais il est temps de quitter Médine. Une visite encore et ce sera tout. Le vieux Ségo, l'un de nos ex-paroissiens de Saint-Louis, se meurt ici de consommation. Je vais lui serrer la main et prendre congé de lui. « Dis bien à M. Taylor que je n'ai
« oublié aucune des bonnes paroles qu'il nous a dites, et que
« j'attends patiemment que Jésus vienne me chercher. »
N'est-ce pas comme une fleur au milieu du désert ?

(A suivre.)



VOYAGE DU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS au Sénégal.

Une nombreuse assemblée d'amis s'est réunie, le 1^{er} décembre, dans la chapelle de la Maison des missions, pour souhaiter au directeur de cette Maison un bon et heureux voyage au Sénégal, et pour implorer la bénédiction de Dieu sur lui et sur les travaux d'inspection et d'étude auxquels il va se livrer. M. Dhombres, qui présidait cette touchante cérémonie, a exprimé au voyageur les vœux que tous formaient pour que Dieu l'accompagne et lui facilite l'accomplissement de sa tâche. M. Boegner a ensuite expliqué les raisons qui avaient déterminé le Comité à le charger de ce voyage, auquel se rattachent de graves questions concernant notre mission du Sénégal et l'opportunité de lui donner plus d'extension. M. Appia a également fait une allocution pleine de faits intéressants et de pensées chrétiennes. M. Dumas a lu quelques lignes très émouvantes de M. de Pressensé, qui était présent, mais condamné au silence le plus complet, au grand regret de tous ceux qui aiment à entendre sa voix toujours puissante et toujours prête à plaider toutes les bonnes causes. M. J. Meyer a terminé cette réunion par la prière; après quoi a eu lieu un service de communion présidé par M. le missionnaire Dieterlen, qui a ainsi inauguré ses fonctions de directeur intérimaire de la Maison des missions.

M. Boegner s'est embarqué à Bordeaux le 5 décembre. Une dépêche de Dakar nous a apporté la nouvelle de son arrivée au Sénégal, le 13 décembre, après une traversée rapide et heureuse.

Que tous les amis des missions accompagnent notre cher voyageur, et demandent à Dieu de veiller sur lui et de lui donner ses directions quotidiennes pour l'accomplissement de la tâche qu'il a entreprise en son nom et pour son œuvre.

CONGO


UNE NOUVELLE ÉTAPE

Les dernières lettres de MM. Teisserès et Allégret, reçues au commencement de décembre, sont datées du 10 octobre 1890.

Avant de quitter Franceville (1), nos amis ont pu donner des soins à M. Michaud, administrateur du district, gravement malade d'une fièvre bilieuse. « Partout où nous avons passé, dit M. Allégret, nous avons rencontré des malades plus ou moins dangereusement atteints; et combien de ceux que nous avons vus à notre arrivée ont disparu ! » Ensuite nos voyageurs ont dû renoncer à passer par le territoire des a-Kouya ou achi-Kouya (2), à cause de quelques troubles. Vers la mi-septembre, ils ont franchi en sept jours de marche la distance de 180 kilomètres qui sépare Franceville de Diélé. C'est un pays de plaines sablonneuses, habité par les a-Téké (ou ba-Téké). « Ces gens, écrivent nos amis, nous paraissent plus dégradés que tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici... Ils ne tiennent compte de rien lorsque leur intérêt est en jeu. » De Diélé, MM. Allégret et Teisserès ont fait une excursion dans le territoire des a-Kouya; la contrée est montagneuse, coupée de profondes vallées et très fertile. Au retour, ils comptaient descendre l'Alima en pirogue jusqu'au fleuve Congo. Que le Seigneur étende sur eux son aile!

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, page 468.

(2) Voir la *Carte des missions de la Gabonie et du Congo*, accompagnée d'une notice. Il en reste un certain nombre d'exemplaires à 0 fr. 75.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES NOUVELLES-HÉBRIDES. — LA MORT DE JOHN WILLIAMS. — LES CATÉCHISTES SAMOANS. — ANEÏTYOUM. — MARTYRE DES DEUX FRÈRES GORDON. — COMMENT ON SE DÉBARRASSE DES NATURELS. — L'ÉGLISE DE VATÉ. — L'ÎLE DES MARTYRS. — « NOUS SOMMES FRÈRES. » — QUI A RAISON?

« En somme, beaucoup d'argent gaspillé pour peu de profit, c'est là toute la morale de l'affaire. » L'affaire, c'est la mission chrétienne aux Nouvelles-Hébrides. Le jugement est porté par l'auteur d'un volume sur l'archipel en question (1). Ces sortes d'assertions font leur chemin dans le grand public d'abord, puis elles deviennent de l'histoire. Un de nos députés, M. P. Deschanel, écrivait dès 1888, à propos du même archipel néo-hébridais : « Un pagne autour des reins, voilà peut-être la seule innovation qu'ait amenée le protestantisme (2). »

En regard de ces condamnations sommaires, passons rapidement en revue quelques faits.

Le 20 novembre 1839, le brick *Camden* jeta l'ancre devant Erromango, l'une des Nouvelles-Hébrides. Le bateau appartenait à la Société des missions de Londres. Quatre hommes descendirent à terre, parmi eux John Williams, l'apôtre du Pacifique. Tandis que Williams essayait de se faire comprendre de quelques garçons, son compagnon Harris s'enfonça dans la brousse. Puis, soudain, il en ressortit poussant des cris de détresse : des insulaires le poursuivaient ; ils l'atteignirent et l'assommèrent. Les trois autres avaient couru vers la chaloupe ; Williams glissa sur la plage, tomba et fut tué à

(1) E. N. Imhaus, les *Nouvelles-Hébrides* (Paris et Nancy, 1890), p. 109. Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 277.

(2) P. Deschanel, les *Intérêts français dans l'Océan Pacifique* (Paris et Nancy, 1888), p. 246.

coups de massues et de javelots. « Ce fut l'affaire de moins de cinq minutes, raconte le capitaine Rodd, alors aspirant sur le *Camden*, et témoin oculaire de la scène (1). Il eût suffi d'un coup de feu pour arrêter les sauvages, mais nous n'avions aucune arme à feu sur le *Camden*. M. Williams estimait qu'un navire au service de la cause des missions n'en doit pas porter. »

Au cours de ce même voyage circulaire, le *Camden* avait débarqué, le 18 novembre, trois catéchistes samoans (2) à Tana. Après le martyre de Williams, le brick apostolique mit le cap sur l'Australie.

Tel est le premier acte de l'histoire de la mission chrétienne dans l'archipel néo-hébridais. Cependant il faut ajouter un mot. Pourquoi les naturels d'Erromango tuèrent-ils Williams et Harris? La réponse paraît simple : ce sont des sauvages. Les Néo-Hébridais appartiennent à la race mélanésienne, ou, comme on dit aussi, ce sont des nègres océaniens, au front bas et fuyant, au nez aplati, à la bouche largement fendue, aux cheveux crépus, à la peau noirâtre, tous caractères qui rappellent l'Africain. Il est vrai qu'il y a eu immigration polynésienne dans les Nouvelles-Hébrides. A Foutouna et à Anioua, l'élément polynésien, brun, à cheveux lisses, domine ; les langues de ces deux îles appartiennent à la famille polynésienne. Partout ailleurs, le caractère mélanésien prévaut ; mais à Tana, par exemple, on constate du premier coup d'œil le relèvement du type noir par le croisement polynésien ; à Erromango, par contre, plus qu'ailleurs dans les Nouvelles-Hébrides, on est en face du Mélanésien pur, isolé et dégénéré. « Ces sauvages sont hideux », disait déjà, en 1774, Forster, le compagnon de Cook. Du reste, tous les Néo-Hébridais étaient anthropophages, au premier tiers de ce siècle. Pourtant, cette réponse est insuffisante, car le témoignage unanime de tous ceux qui ont vécu aux Nouvelles-

(1) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1890, p. 114.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 393 et suivantes.

Hébrides est que les insulaires sont, en somme, sensibles aux bons traitements, mais implacables dans leur vengeance. C'est à leur vengeance qu'a succombé John Williams.

Dès 1820, on avait découvert des bois de santal d'excellente qualité à Erromango. Les boucaniers affluèrent; en quelques



années les précieuses forêts furent abattues. Leur exploitation avait donné lieu aux scènes les plus révoltantes de la part des blancs, et à des représailles non moins terribles de la part des noirs. Le meurtre de Williams et de Harris fut une suite de ces représailles. L'apôtre, qui dépensait sa vie pour le salut des insulaires du Pacifique, paya, en outre, par sa mort, les crimes odieux perpétrés par les santaliers. Le fait

est instructif. On y peut joindre cet autre. Quand, quelques années plus tard, le missionnaire devint aux Nouvelles-Hébrides une figure populaire et vénérée des naturels, on vit des recruteurs (1) pratiquer le vol d'hommes en se déguisant en missionnaires; ils portaient le costume ecclésiastique anglican, se munissaient de livres pour attirer sur la plage les habitants confiants et sans armes; alors ils en faisaient une rafle et les embarquaient de force.

Au second acte de l'histoire de la mission chrétienne dans l'archipel néo-hébridais, on voit surtout de courageux catéchistes, de Samoa et d'ailleurs, s'établir, sous la direction de la Société des missions de Londres, à Tana, où Williams en avait déjà placé, à Erromango et à Anioua en 1840, à Foutouna et à Aneityoum en 1841, à Vaté en 1845. Un nouveau navire, le *John Williams*, les visitait le plus souvent possible, tous les ans ou tous les deux ans. Plusieurs de ces Polynésiens laissèrent leur vie, assassinés par ceux qu'ils voulaient évangéliser, fidèles jusqu'au terme à la vocation qu'ils avaient acceptée. D'autres furent enlevés par des fièvres pernicieuses. D'autres encore durent être rembarqués parfois à cause de l'hostilité des naturels. Deux missionnaires européens, MM. G. Turner et H. Nisbet, s'établirent avec leurs femmes à Tana en juin 1842; sept mois après, on les menaçait de mort; ils allaient tomber victimes de la fureur des sauvages, quand un navire parut, aperçut leurs signaux et les prit

(1) On nomme ainsi, par euphémisme, des aventuriers qui s'engagent à procurer aux colons australiens, vitiens, néo-calédoniens ou autres, des travailleurs à bon compte. C'était jadis une sorte de traite des noirs, sous une forme déguisée. On essaya de réglementer ce trafic: de nos jours, on fait signer un prétendu engagement pour trois ans à des hommes qui ne savent ce dont il s'agit, et dont beaucoup, mal nourris, obligés à un travail inaccoutumé, loin de chez eux, succombent à cet esclavage temporaire. En 1885, le gouvernement français a défendu en Nouvelle-Calédonie l'immigration par recrutement. Elle continue en Australie. Et les Nouvelles-Hébrides, décimées déjà par les épidémies qu'elles doivent aux blancs, se dépeuplent rapidement.

à bord. De 1845 à 1858, ce ne furent dans cette île, pour les catéchistes polynésiens qui tentèrent d'y demeurer, que des alternatives de tolérance soupçonneuse et de franche persécution. Deux fois, en 1846 et en 1854, ils durent quitter l'île sur une méchante pirogue. A Vaté, on débarqua quelques catéchistes en 1853; dix-neuf jours après, ils étaient tous assommés et dévorés.

Dans ce sombre tableau, il y eut un point lumineux. A Aneityoum, un insulaire, du nom d'Oumra (1), avait compris le message des prédicateurs samoans. Dieu avait ouvert son cœur; un Néo-Hébridais s'était converti. C'est ce que constatèrent, en mai 1848, les missionnaires J. Geddie et A. W. Murray, en passant par là sur le *John Williams*. C'était comme le premier rayon qui signale l'aurore et annonce la victoire de la lumière sur les ténèbres. M. Geddie resta à Aneityoum avec sa femme. Quand on les visita de nouveau, en 1852, quel changement! Mais il ne s'était pas accompli sans péripéties dramatiques. En novembre 1851, une horde de sauvages avait attaqué l'habitation du missionnaire et l'avait incendiée; c'est à peine si la famille de M. Geddie échappa à la fureur des païens. Avant cela, M. Geddie avait cru mourir de la fièvre. Et cependant, il avait réussi à traduire plusieurs portions du Nouveau Testament, les avait imprimées de ses propres mains sur une vieille presse qu'on avait débarquée avec d'autres ustensiles en 1848; un certain nombre de naturels s'étaient groupés autour de lui; quelques-uns apprenaient à lire; plusieurs commençaient à apprécier les biens invisibles, éternels; au premier rang, un chef, ancien sorcier, nommé Ouaihit. Le 18 mai 1852, M. Geddie put baptiser les treize premiers Néo-Hébridais.

Ici commence une nouvelle période. Les rôles proéminents y sont tenus par MM. J. Geddie et J. Inglis, à Aneityoum;

(1) A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific* (London, 1888), p. 134.

G.-N. Gordon et son frère, J.-D. Gordon, à Erromango, et J.-G. Paton, à Tana, plus tard, à Anioua.

Tana avait été abandonné depuis seize ans quand J.-G. Paton (1) s'y fixa le 5 novembre 1858, avec sa femme et son collègue. Un an après, il restait seul. En automne 1860, quelques traitants jetèrent l'ancre dans la baie orientale de l'île. Ils dirent à Paton : « Ce coup-ci, nous avons trouvé de quoi réduire vos intraitables insulaires. En divers points nous avons mis à terre des varioleux. Il faut que ces sauvages soient balayés et qu'il y ait place pour l'homme blanc. » En effet, une terrible épidémie de variole ne tarda pas à emporter une grande partie de la population. L'irritation des survivants contre les blancs s'exaspéra. Paton, plusieurs fois attaqué déjà, dut fuir, en février 1862, avec son collègue arrivé récemment, poursuivi et menacé de mort comme Paton, et qui mourut peu après des suites de ces périls.

A Erromango, on n'avait pu débarquer des catéchistes de Samoa qu'en 1853. En juin 1857, dix-huit ans après le martyre de J. Williams sur la plage de cette île, le missionnaire G.-N. Gordon crut pouvoir se fixer à Erromango avec sa femme pour diriger les Samoans. Après une épidémie, la même qui avait décimé la population de Tana et, qui sait? de même origine peut-être, M. et madame G.-N. Gordon furent cruellement assassinés, le 20 mai 1861. Trois ans après, J.-D. Gordon, le frère du martyr, vint prendre sa place à Erromango. Il put baptiser en peu de temps seize personnes. En mars 1872, il travaillait à la traduction du septième chapitre des Actes, le récit du martyr d'Étienne, quand un homme, Nérimpô, l'appela sous la véranda et l'assomma d'un seul coup de massue.

M. J. Inglis avait occupé le canton nord d'Aneityoum dès le mois de juillet 1852, tandis que M. J. Geddie continuait à

(1) Dont on a publié, il n'y a pas longtemps, une remarquable autobiographie, *J.-G. Paton, Missionary to the New-Hebrides*; 2 vol., Londres, 1889 et 1890.

évangéliser le district méridional de la même île. Ils furent témoins tous deux d'une merveilleuse floraison spirituelle. En 1854, il y avait à Aneïtyoum trente écoles, tenues en majeure partie par les naturels de l'île; les cultes réguliers étaient suivis par environ 2,600 auditeurs. Les missionnaires étaient parvenus à faire cesser les luttes séculaires entre les chefs du nord et ceux du sud. En 1857, ces chefs punirent quelques hommes qui avaient voulu, suivant la coutume néo-hébridaise, étrangler une veuve; et, depuis lors, cette coutume est abolie dans l'île. En 1860, le Nouveau Testament fut imprimé à Londres dans la langue d'Aneïtyoum, et les habitants de l'île donnèrent volontairement une contribution de 10,000 francs pour couvrir les frais d'impression. Quand J. Geddie mourut en 1872, on put graver sur une plaque commémorative, placée dans l'église d'Anelcauhat, à Aneïtyoum : « Lorsqu'il débarqua ici, en 1848, il n'y avait pas de chrétiens; lorsqu'il mourut, en 1872, il n'y avait plus de païens. »

Le quatrième acte de cette histoire, une des plus édifiantes que contiennent les annales de la propagation de la foi chrétienne, s'étend jusqu'à nos jours. C'est, sur toute la ligne, une période de progrès et de promesses plus grandes encore.

Dès 1853, des chrétiens d'Aneïtyoum, avec le zèle apostolique qui semble animer les Mélanésiens comme les Polynésiens (1), allèrent offrir aux païens de Foutouna les bienfaits de l'Évangile que Dieu leur avait fait la grâce d'accepter eux-mêmes. Un missionnaire européen se joignit à eux en 1866. En 1889, le premier insulaire de Foutouna fut baptisé par le docteur Gunn (2). D'après une lettre de ce missionnaire, datée du 18 juin dernier, il y avait alors huit communicants dans cette île (3).

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 398 et suivantes.

(2) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1889, p. 368.

(3) *Ibid.*, 1890, p. 304.

Tana ne fut réoccupé après le départ de M. Paton qu'en 1868, par un gendre de J. Geddie, M. Th. Neilson. Dès l'année suivante, une autre station fut établie dans la même île, à Kouaméra. Mais le sol est dur à Tana, paraît-il. Ce n'est que le 6 octobre 1881 que les missionnaires eurent la joie de baptiser six personnes, les prémices de l'Église du Christ à Tana. Jusqu'à présent, il y a là plus de promesses que de fruits arrivés à maturité. La moisson jaunira à son heure. Le jour n'est plus où l'on peut dire, sous forme d'axiome : « Le Canaque (1) est réfractaire à tout sentiment religieux et à toute civilisation. » La puissance de l'esprit a illuminé et régénéré les six hommes et femmes de Tana qui y célébrèrent le repas d'amour du Sauveur ; elle agira sur d'autres. La devise du chrétien est en attendant : « Au temps convenable nous moissonnerons, si nous ne nous relâchons pas. »

Après le massacre de 1853, la mission de Vaté fut abandonnée jusqu'en juillet 1858. Voici ce que racontent dans leur journal de bord ceux qui visitèrent l'île à cette date : « Après avoir cinglé autour d'un îlot, nous entrâmes dans la baie sud-ouest et jetâmes l'ancre dans une splendide lagune, près du village d'Érakor... Les insulaires nous conduisirent dans une église construite par eux après la démolition de l'ancienne et depuis le départ des catéchistes polynésiens. Puis, ils se mirent à frapper sur des troncs d'arbre creux qui se trouvaient à proximité ; c'était leur façon de sonner les cloches. Environ 130 personnes se réunirent. Nous les priâmes de faire comme si nous n'y étions pas. L'un d'eux, Pétéla, se leva, lut dans un petit cahier manuscrit, tout usé, un cantique que l'assemblée chanta. L'air, les paroles, la langue, nous étaient également inconnus. Nous ne saisîmes qu'un seul mot, le nom qui est au-dessus de tout nom ; et ce fut avec une impression indescriptible que nous écoutâmes ce

(1) Les colons français désignent communément et confusément par ce nom tous les naturels du Pacifique occidental. Le mot vient de *kanaka*, « homme » en hawaïen.

chant de louanges à Jésus, Jésus aimé et adoré dans ce noir pays de Vaté, par une poignée de « Canaques » abandonnés à eux-mêmes au milieu de leur peuple païen et cruel. Puis Pétéla demanda au chef de clan, Pomaré, de prier; ensuite, il indiqua un autre cantique, prononça une courte exhortation, et termina ce culte par une prière (1). » N'est-ce pas là un peu plus que le pagné de M. P. Deschanel? Trois catéchistes furent laissés à Érakor, et quand M. Geddie visita cette station en 1861, il put baptiser, le 13 septembre, huit hommes et deux femmes vatéennes. Ce même jour, pour la première fois, le souvenir de la mort rédemptrice du Sauveur fut célébré par la sainte Cène à Vaté. Il vaut la peine de noter que la fondation de cette Eglise est due uniquement au ministère des catéchistes de Samoa et de Rarotonga. En 1869, le petit troupeau comptait 55 membres. Une nouvelle station fut placée au nord de l'île, et l'œuvre progresse depuis lors, malgré les troubles causés en 1886 et 1887 par l'occupation française (2). Sur la côte ouest de l'île, il n'existe plus qu'un seul village païen; et la plupart des habitants du centre

(1) D'après A.-W. Murray, *ouvr. cité*, p. 172 et suivante.

(2) Depuis plusieurs années les Australiens et les Néo-Calédoniens pressaient leurs gouvernements respectifs d'annexer l'archipel des Nouvelles-Hébrides. En grande partie, en réponse à l'agitation créée par la Société ou Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides, des détachements d'infanterie de marine hissèrent, le 1^{er} juin 1886, le pavillon tricolore à Vaté, et le lendemain à Malicolo. Cette occupation française dura jusqu'à la convention anglo-française du 24 octobre 1887, qui abandonna à la France les îles Sous-le-Vent et établit une commission mixte, composée d'officiers français et anglais, pour la protection des personnes et des biens aux Nouvelles-Hébrides (art. 1^{er} et art. 2). Les colons néo-calédoniens et néo-hébridais ont protesté violemment contre ce *condominium*. Ce ne peut être, en effet, qu'un compromis temporaire. En août 1889, la plupart des « propriétaires, trafiquants, planteurs et colons des Nouvelles-Hébrides » ont signé une pétition demandant l'annexion rapide, par la France, de l'archipel néo-hébridais. — Aussitôt après l'occupation française de 1886, Mgr Frayssé, de Nouméa, se hâta de prendre des mesures afin que « la croix fût portée à l'ombre de la bannière de nos soldats » aux Nouvelles-Hébrides... « avant que l'ennemi n'y semât la mauvaise herbe de l'erreur » (les *Missions catholiques*, 1886, p. 350). Il importe de

montagneux de l'île descendent vers la côte pour se faire instruire (1).

Que de scènes il faut passer sous silence, faute de place ! A Erromango, l'île des Martyrs, « les choses anciennes sont passées ». L'aîné des frères Gordon avait déjà baptisé trois naturels ; le cadet, seize autres. En 1878, il y avait 43 communiants ; sept ans après, 347. L'année précédente déjà, un fils du meurtrier de J. Williams avait posé la première pierre d'une jolie église, dite des Martyrs (2). Le 15 juillet 1889, M. A. Morton put écrire d'Erromango : « Quelle transformation par la grâce de Dieu dans cette île ! Il y a cinquante ans, J. Williams et Harris ont été assommés tout près d'ici où j'écris. Maintenant tous ceux que nous rencontrons nous tendent la main et nous souhaitent la bienvenue (3). » En effet, la moitié de la population a accepté le christianisme, et le reste n'est pas hostile. Treize insulaires d'Erromango vivent et travaillent comme missionnaires à Api, Tongoa et Malicolo.

Dans l'île d'Anioua, presque tous les habitants savent lire ; il n'y a plus ni païen, ni missionnaire parmi eux ; tout le clan est christianisé.

Le 7 septembre 1890, on inaugurerait à Anamé, canton nord d'Aneityoum, une église reconstruite après les dégâts de l'ouragan de janvier 1889. A ce propos, un délégué d'Anelcauhat, canton sud de la même île, prit la parole et dit : « Comment exprimer ma pensée ?... Quand je vous entends

noter que, sauf un essai de mission avorté en 1849, l'Église romaine n'avait rien fait pour cet archipel jusqu'en 1886. L'« ennemi » y était depuis 1839. Le 18 janvier et le 21 juillet 1887, des transports à vapeur de l'État débarquèrent des pères maristes à Vaté, à Malicolo et à Saint-Esprit, où des missions catholiques végètent depuis lors (les *Missions catholiques*, 1887, p. 568 et suivantes ; p. 580 et suivantes ; 1889, p. 332 et suivantes).

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1887, p. 323.

(2) *The LXXVIIIth Report of the B. and F. Bible Society* (Londres, 1882, p. 267).

(3) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1889, p. 335.

chanter ici les mêmes louanges de Dieu que nous chantons là-bas, je pressens quelque chose de l'immensité de la miséricorde de notre Dieu : nous, deux tribus ennemies durant des générations, nous sommes frères, parce que la lumière de l'Évangile éclaire notre île (1). »

Et M. Imhaus ? Peut-on lui demander qui gaspille l'argent : les chrétiens, amis de la mission des Nouvelles-Hébrides, ou les actionnaires et les agents de la Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides ? Ni les uns, ni les autres. Ici, l'argent est le but, et les Canaques, le moyen — ou l'obstacle. Là, l'argent n'est qu'un des moyens ; le but, c'est le bonheur temporel et éternel des Néo-Hébridais ? L'entente est impossible ; mais qui a raison (2) ?

F. H. K.

BIBLIOGRAPHIE

ALMANACH DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES, 1890. Broch. petit in-8°. 64 pages. Librairie des missions. Bâle. Prix : 0 fr. 20. (Don des éditeurs.)

Une fois de plus nous avons le plaisir de recommander à nos lecteurs ce joli almanach. On sait que les éphémérides de cet almanach sont toutes tirées de l'histoire des missions. En face de chaque mois, il y a une page blanche pour des notes. En outre, ce petit livre contient trente-huit pages de texte illustré. On nous dit que l'*Almanach des missions évangéliques* n'est pas aussi connu qu'il mériterait. C'est grand dommage.

(1) *Ibid.*, 1890, p. 369.

(2) Suivant quelques brochures que le secrétaire de la « Société contre l'opium » nous a communiquées, à propos d'une remarque du *Journal des Missions* (1890, p. 397), la pression diplomatique de l'Angleterre tendait, depuis la convention de Tchéfou (1876), à une diminution des droits d'entrée ; mais, en réalité, l'article additionnel de 1855 a concédé à la Chine ce qu'elle exigeait. Cela est dû, en grande partie, à l'action énergique de la « Société contre l'opium ».

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 16 janvier 1891.

Malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnellement long et froid, une nombreuse assemblée s'est réunie le 9 janvier dans le temple de l'Oratoire-du-Louvre pour répondre à l'invitation que le Comité avait adressée aux amis des missions, à l'occasion de la semaine de prières. Après les préliminaires d'usage, M. Appia, qui présidait la séance, a invité M. Dieterlen, missionnaire au Lessouto, à prendre la parole pour faire un exposé rapide de l'état actuel de la mission dans laquelle il a travaillé pendant plus de quinze années.

Après avoir déclaré que c'était pour attirer sur les missions en général les sympathies et les prières des chrétiens qu'il parlait de celle qu'il connaissait le mieux, et avoir établi que les expériences faites par l'une pouvaient servir de leçon et d'encouragement pour les autres, M. Dieterlen s'est appliqué à présenter à son auditoire trois résultats produits par l'Évangile dans un pays païen. Il a d'abord décrit la transformation d'un individu, autrefois foncièrement païen et qui est devenu un chrétien fervent et une des colonnes de l'Église du Lessouto. Il a ensuite fait un tableau de l'Église du Lessouto, telle qu'elle existe actuellement, organisée en vue de

pouvoir se gouverner elle-même, mais n'ayant pas encore atteint un développement et une maturité assez complets pour savoir se suffire à elle-même et voler de ses propres ailes. Enfin, il a indiqué les résultats que l'Évangile a produits dans ce qu'il a appelé la masse païenne des Bassoutos, en justifiant cette expression par la mention du fait que, si l'Église du Lessouto compte 10,000 membres et catéchumènes, il y a encore 150 à 180,000 Bassoutos qui n'ont pas adhéré à la foi chrétienne et renoncé au paganisme.

Les données fournies par M. Dieterlen ont pu étonner quelques-uns de ses auditeurs, qui se représentaient le Lessouto comme étant plus avancé dans la voie du christianisme et de la civilisation européenne. Mais elles avaient toute la valeur que possède le témoignage d'un honnête homme qui croit que le plus grand service que l'on puisse rendre à une mission, et aux Églises qui l'ont entreprise, est de faire de son état un tableau conforme à la réalité, et dont sont bannies à la fois les illusions d'un optimisme dangereux et celles d'un pessimisme qui méconnaît les œuvres de l'Esprit de Dieu.

Le président a ensuite donné la parole à M. B. Pascal (1), des vallées vaudoises du Piémont, qui doit s'embarquer à la fin du mois de février pour aller occuper l'un des postes que la mort de M. Christmann et le départ de M. Weitzecker ont laissés vacants au Lessouto. Il a bien terminé ses études complètes à la Maison des missions, et a ensuite passé quelques mois en Écosse pour se familiariser avec l'usage de la langue anglaise, dont il aura besoin dans ses voyages et dans son activité.

M. Pascal a adressé à l'assemblée des adieux simples et touchants dans lesquels se faisait sentir la confiance en Dieu et dans le concours de l'Église, qui le soutient au moment, toujours solennel, de son entrée dans la carrière missionnaire. Et le président lui a répondu par une allocution pleine de feu, après laquelle M. le pasteur Théodore Monod l'a par-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 361 et suivantes.

ticulièrement recommandé à la bonne garde de Dieu par une fervente prière.

Nous devons remarquer, à ce propos, qu'il n'y a plus à créer au Lessouto de station nouvelle. Aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, après cinquante-sept années de travail, le réseau des stations nécessaires pour l'évangélisation du Lessouto est complet. La station de Kalo, reconnue urgente depuis très longtemps, mais fondée l'année dernière seulement par M. Alfred Casalis, marque le terme d'un travail que la modicité des ressources en hommes et en argent dont dispose notre Société a nécessairement rendu plus lent que l'on n'aurait voulu. Combien plus rapides seraient les progrès d'une mission, si, au lieu d'y envoyer un ouvrier de temps en temps, nous pouvions y lancer d'un coup un personnel suffisant pour occuper à la fois toutes les principales positions, et allumer partout le flambeau de l'Évangile !

Quoi qu'il en soit, nous demandons à nos amis d'accompagner M. Pascal de leurs plus fidèles prières. L'entrée d'un jeune missionnaire dans la vie active est un événement important. Il représente tout d'abord une vocation produite à la fois par un appel de Dieu et par l'amour des missions qui existe dans nos Églises. Il représente aussi un ensemble de forces spirituelles appelées à jouer un certain rôle dans l'histoire d'un peuple païen et dans celle du règne de Dieu. Nous avons le droit de fonder sur sa carrière à venir de grandes et belles espérances. « Songez combien de bois un petit feu peut allumer ! »

Au moment où la solidité de sa vocation va être mise à l'épreuve par les tristesses du départ et par les premières expériences de la vie missionnaire ; dans cette période des débuts dont parfois dépend toute une carrière ; au milieu des impressions si diverses qu'il reçoit en se trouvant en face des réalités, le jeune missionnaire a besoin d'être placé tout spécialement sous la sainte garde de son Maître.

C'est à ce titre que nous recommandons aux prières et à la sollicitude des amis des missions M. E. Vollet, qui est heu-

reusement arrivé au sud de l'Afrique, mademoiselle Kiener, qu'un voyage long et fatigant a enfin amenée dans la mission du Zambèze, et M. et madame Goy, qui commencent à deux, chez les Barotsis, une œuvre à laquelle pourtant ni l'un ni l'autre n'est étranger.

Le voyage que notre directeur, M. A. Boegner, fait en ce moment sur la côte occidentale de l'Afrique est aussi, sous bien des rapports, un voyage d'initiation et de découvertes. Il est heureusement arrivé au Sénégal le 13 décembre, et nos lecteurs trouveront dans le corps du journal quelques-unes de ses premières impressions, que sa famille a bien voulu nous communiquer. Est-il nécessaire de rappeler à nos amis que, s'ils doivent se préoccuper de la santé de M. Boegner pendant le séjour qu'il fera dans des pays dont l'insalubrité n'est que trop connue, ils ne doivent pas moins demander pour lui les directions de Dieu pour les travaux d'inspection et d'étude auxquels il se livre en ce moment? C'est sur ces difficultés de sa tâche qu'il insistait le plus quand il nous demandait de le soutenir par nos prières. Ne le privons pas d'un concours sur lequel il compte pour avoir la sagesse, la force et la sagacité nécessaires pour l'accomplissement de sa mission.

LESSOUTO

INSPECTION DES ÉCOLES SUPÉRIEURES. — L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LÉLOALENG

Massitissi, 26 novembre, 1890.

A la dernière Conférence, mes collègues ont cru devoir me nommer membre de la Commission des Écoles, ce qui me vaut l'honneur d'assister de droit aux examens annuels de nos écoles normale, biblique, industrielle et supérieure des jeunes filles; ce qui me force aussi d'entreprendre de longues courses et me donne un peu de souci, car je me sens déjà

passablement rouillé pour remplir de telles fonctions. Mais enfin, j'ai accepté cette dignité, il me faut donc la porter avec le plus de grâce possible.

C'est M. Jacottet qui le premier m'a rappelé cette nomination en me priant d'assister d'office à l'examen de l'École des jeunes filles, le 1^{er} octobre. Malheureusement l'état de mes chevaux, exténués par de longues et nombreuses courses, ne m'a pas permis d'aller si loin. Par contre, j'ai dû m'exécuter pour les trois autres écoles. Il y aurait de ma part quelque présomption à parler des écoles normale et biblique, à l'examen desquelles j'ai assisté pour la première fois les 6 et 7 du mois dernier. Cependant, d'une manière générale, je puis dire que j'en ai reçu une fort bonne impression; que mes collègues de Morija déploient une activité extraordinaire; qu'ils font une grande œuvre, et que les résultats fournis par ces deux grandes institutions sont des plus encourageants. Chaque année il en sort, de l'une, des instituteurs brevetés et, de l'autre, des évangélistes pieux et dévoués. L'Église et les écoles de Massitissi bénéficient, depuis plusieurs années, des travaux de nos frères de Morija. Présentement nous avons dans l'une quatre bons élèves qui étudient en vue du brevet et, dans l'autre, deux jeunes gens pieux, qui désirent se consacrer à l'œuvre de Dieu comme évangélistes, l'un ici et l'autre au Zambèze, si le Seigneur et les circonstances le permettent.

Nos amis M. et madame R. H. Dyke étant venus se reposer un peu dans nos quartiers, M. Preen en a profité, le 29 octobre, pour faire subir à ses élèves une double épreuve, à savoir, un examen sur les connaissances intellectuelles acquises sous les soins de mademoiselle Louisa Cochet; et une inspection des travaux manuels auxquels ils sont astreints pendant leur apprentissage, comme menuisiers, maçons ou forgerons. Nous les tînmes d'abord près de deux heures sur leurs livres de lecture, sur leurs ardoises pour des dictées ou l'arithmétique, ou encore devant des cartes murales géographiques, etc.

Puis nous allâmes les voir au travail, les uns menuisant à l'établi, d'autres suspendus aux soufflets de la forge ou réparant à l'enclume leurs outils ; d'autres encore taillant la pierre ou faisant sauter un énorme rocher avec de la poudre, pour avoir des matériaux de construction. Puis on nous fit voir les derniers travaux exécutés sur place par les apprentis, sous la direction de notre collègue et de deux Bassoutos, anciens apprentis passés contremaitres. Ici, c'est un bel et grand atelier de forgeron avec plusieurs fenêtres, deux portes, deux puissants soufflets placés derrière leurs foyers, au-devant desquels sont deux bassins en pierre pleins d'eau. Cet atelier est couvert en fer galvanisé et pavé de magnifiques pierres plates ; là, un vaste magasin adossé contre l'atelier de menuiserie, fait en pierre de taille, éclairé par de grandes fenêtres et dallé avec soin. C'est là qu'est remise la provision de bois et qu'on dépose les articles de menuiserie sortant de l'atelier. Enfin, on nous montra des portes, des fenêtres, des bancs, des tables, etc., articles qui ont tous été fabriqués par les apprentis. Le travail manuel dans une école industrielle est évidemment ce qui est le plus attrayant comme aussi l'essentiel. Je ne crains donc pas de dire que nous avons été bien intéressés par tout ce que nous avons vu le jour de l'examen.

Mais, à un coup de cloche, toute activité cessa, et tout le monde rentra dans l'atelier de menuiserie, qui se trouvait de nouveau, comme le matin, en fort bon ordre, sans copeaux ni sciure de bois. Les dames prirent place sur des chaises, et les examinateurs s'assirent sur les établis d'un côté de l'atelier ; les apprentis et quelques-uns de leurs amis et parents en firent autant de l'autre. A défaut d'une généreuse distribution de prix, les apprentis furent gratifiés de cinq discours prononcés par MM. les examinateurs et le directeur de l'établissement. C'était trop, direz-vous ; oui, sans doute, mais c'était presque irrésistible !

L'occasion était bonne d'exprimer à ces jeunes hommes la satisfaction avec laquelle nous avons examiné leurs tra-

vaux, et de dire à eux, à leurs maîtres et à leurs parents quel prix nous attachions à une institution qui combine si heureusement les deux principes : prié et travaille, dont on a fait la règle de la vie chrétienne saine et pratique. Nous fûmes heureux de pouvoir discuter là, comme en famille, plusieurs questions relatives aux élèves présents et anciens, à leurs travaux à l'école et ailleurs, au développement de l'institution et à son succès dans l'avenir. Espérons qu'il en sortira quelque bien. Oui, espérons-le, car il est de toute nécessité qu'une telle école se développe et prospère, vu que le besoin d'ouvriers intelligents et travaillant à bon marché se fait de jour en jour sentir plus vivement. De plus, on ne saurait assez se pénétrer de l'idée qu'il faut absolument mettre les Basoutos à même d'apprendre des métiers, d'exercer des professions, afin que, dans un avenir assez prochain, ils ne soient pas réduits à l'extrémité. Bientôt le pays ne suffira plus à ses habitants : la population augmente considérablement d'année en année ; les terrains en friche diminuent dans la même proportion et avec la même rapidité que les pâturages. Plus de la moitié des champs cultivés depuis un demi-siècle sont épuisés, les blés sont étiolés et n'obtiennent qu'un prix très bas sur le marché. Il faudrait donc, non un ou deux établissements comme celui de Léoloaleng, mais plusieurs ; non vingt élèves, mais quarante ou soixante dans chacun d'eux ; non un seul homme à la fois maître et directeur, mais dans chacune de ces écoles un directeur et plusieurs maîtres et bon nombre de contremaîtres. Il faudrait également ne plus admettre comme apprentis des jeunes gens sans éducation, mais exiger un certain degré de connaissances : avoir, en un mot, des apprentis moins gauches, plus aptes à saisir vite et mieux les choses, ayant un esprit plus éveillé et une force d'âme presque égale à leurs forces physiques.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas étonnant que notre collègue, M. Preen, ait pu et puisse faire tant de besogne et de travaux divers avec des jeunes gens dont la plupart sont des novices qui, dernièrement encore, gâchaient les maté-

riaux, cassaient des outils et se meurtrissaient les mains par trop de maladresse? Mais qu'importent ces pertes et ces accidents! ils avancent, se développent et travaillent avec joie et avec un grand contentement d'esprit.

Il est cependant à craindre que le souci de travailler vite et bien, de faire les choses avec plus de goût, de se perfectionner, en un mot, chaque jour dans leurs métiers, ne préoccupe vraiment nos ouvriers bassoutos que lorsqu'ils auront à soutenir la concurrence avec les ouvriers d'une race plus privilégiée à tous égards, mais qui déjà voient avec dépit les noirs apprendre des métiers et devenir des hommes capables de se créer par le travail une place honorable sous le soleil. Les examinateurs, vivement préoccupés de l'avenir de la tribu et du besoin toujours plus pressant de maçons, de menuisiers, de forgerons et de charrons d'un bout du pays à l'autre et dans les pays voisins, sont anxieux de voir un grand nombre de Bassoutos intelligents apprendre ces métiers et plusieurs autres encore. Ils se sont en conséquence occupés de cette poignée d'heureux apprentis, tout autant que s'il s'était agi d'une phalange de travailleurs, couverts de la poussière du chantier ou noircis par le charbon de la forge. C'est qu'il s'agit ici de l'avenir de tout un peuple qu'il faut conduire dans la voie du progrès et de la civilisation, et mettre à même de pouvoir comprendre que l'homme peut, par une activité bien dirigée et sans remuer le sol, pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille.

Que Dieu veuille donc bénir notre école industrielle et mettre son directeur à même de l'agrandir, et d'y recevoir des élèves en nombre double, sinon triple, de ceux qui y sont fiers de savoir déjà manier la scie et le rabot, le marteau et la truelle!

D. FRÉD. ELLENBERGER.



UN VILLAGE DE BASSOUTOS

Le *Journal des Missions* du mois de janvier contenait une gravure représentant un village, ou plutôt un coin de village de Bassoutos. En la publiant, nous avons surtout en vue de répondre à une question que l'on nous fait souvent au sujet du degré de civilisation que les Bassoutos ont atteint depuis qu'ils sont placés sous des influences européennes et en contact avec les nations civilisées qui les entourent. Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de mesurer la distance qu'a parcourue ce petit peuple pendant les cinquante-sept années qui se sont écoulées depuis l'arrivée de nos premiers missionnaires dans son pays.

C'est en prenant les Bassoutos sur le vif, dans leur vie domestique, dans leurs occupations quotidiennes, que nous pouvons le plus sûrement découvrir les traces qu'ont laissées dans leurs mœurs nationales les exemples et les enseignements des Européens qui vivent au milieu d'eux. Et que voyons-nous? Des gens qui ont conservé leur manière de vivre traditionnelle, en y ajoutant cependant quelques éléments empruntés à une civilisation étrangère et destinés à leur faciliter certains travaux de première utilité.

La demeure de la grande majorité des Bassoutos est encore cette hutte de roseaux et de paille, présentant l'aspect d'une meule de foin percée d'une ouverture qui sert à la fois de porte et de fenêtre, et entourée d'une palissade en roseau formant une petite cour où la famille se tient pendant la plus grande partie du jour. On y entre en se traînant sur les mains et sur les genoux et on y trouve un petit matériel de ménage des plus primitifs : quelques peaux de bœuf et de mouton qui, étendues sur le sol, servent de lits; des pots d'argile fabriqués par la dame de la maison; les armes du propriétaire; quelques sacs de sorgho et de maïs; une selle et une bride; quelques ustensiles de ménage; une tasse, par

exemple, ou un petit plat creux en étain; voilà à peu près le mobilier qui garnit la hutte du Mossouto. Tout cela peu propre, pour ne pas dire malpropre. La fumée âcre de la bouse de vache, qui est encore le seul combustible dont se servent les Bassoutos et les Européens, la bière de sorgho et les aliments rancis par le temps donnent à cette habitation une odeur peu avenante. Les parois, crépies avec un mélange de terre et de fumier, sont encore salies par la pommade composée de graisse et d'ocre rouge dont les femmes s'enduisent le corps et les vêtements quand elles veulent se faire belles. Tel est l'aspect que présente la hutte que la maison européenne n'a pas encore remplacée et dont est composée l'immense majorité des villages des Bassoutos.

Quand un Mossouto devient chrétien, ou, parfois, quand un païen veut s'en passer la fantaisie, il construit une maison ressemblant davantage à celles que nous habitons. Les murs sont faits en mottes de gazon, en briques crues ou en pierres. Elle a quelque chose comme trois ou quatre mètres de large sur cinq ou six mètres de long, c'est-à-dire environ les dimensions d'un wagon de chemin de fer, et de petites meurtrières faisant l'office de fenêtres. C'est un progrès sur la hutte nationale, un progrès dont il ne faut ni exagérer ni diminuer l'importance.

Le costume des Bassoutos est resté ce qu'il était il y a cinquante ans, au moins pour ce qui concerne les femmes. Le vêtement le plus intime d'une femme se compose d'une ceinture faite avec des cordelettes d'herbe formant une frange épaisse et mesurant tout au plus trente centimètres de long. Vient ensuite une jupe taillée dans une peau de bœuf, ayant par derrière un mètre, et par devant trente-cinq centimètres de long. Une peau de bœuf garnie de perles, ou une couverture de provenance européenne, complète cette toilette sommaire, qui est celle de toutes les femmes qui ne font pas partie de l'Église.

Quant aux hommes, la nécessité de monter à cheval leur a imposé l'achat d'une paire de pantalons qu'ils mettent quand

ils doivent entreprendre un voyage, et à laquelle s'ajoutent, suivant les ressources individuelles, soit une chemise, soit une couverture de laine ou un veston de velours de coton. Mais le costume dans lequel on trouve un Mossouto non chrétien dans son village ou aux champs, c'est encore le caleçon de peau de mouton et la peau de bœuf ou la couverture de laine. Voilà ses habits de prédilection, ceux que ses pères ont portés, ceux où lui-même se trouve à l'aise, ceux que ne dédaignent pas certains chefs importants de la tribu.

Les vêtements européens ne sont complètement entrés dans les mœurs que pour les chrétiens, qui tiennent à avoir des habits qui habillent et parmi lesquels hommes et femmes ont absolument abandonné les vêtements confectionnés à l'aide de peaux d'animaux domestiques. Il y a au Lessouto un assez grand nombre de magasins, ou plutôt de petits bazars, où les gens qui désirent se procurer les produits de l'industrie européenne acceptés par les Bassoutos, les trouvent aisément contre l'argent qu'ils y obtiennent par la vente de leurs céréales ou de la laine de leurs moutons.

Car, s'il faut rechercher les résultats de la civilisation européenne dans la vie ordinaire des Bassoutos, c'est dans le domaine de l'agriculture qu'on les découvre le plus aisément. Si les Bassoutos n'ont pas assez d'initiative ou d'intelligence pour reboiser un pays qu'ils ont eux-mêmes déboisé, ils ont cependant compris qu'en le cultivant, ils pourraient se procurer l'argent nécessaire, soit pour payer l'impôt de 12 fr. 50 par hutte qu'ils versent chaque année entre les mains des autorités du pays, soit pour acheter les objets qui leur sont nécessaires ou excitent leur convoitise. La charrue européenne a actuellement remplacé la pioche indigène partout où on peut la mettre en mouvement, et les Bassoutos ont mis tant d'entrain à devenir des cultivateurs, qu'ils ont oublié qu'ils étaient avant tout un peuple pasteur. Leurs troupeaux ne trouvent plus de pâturages suffisants et doivent passer une grande partie de l'année dans les montagnes, — ce qui, soit dit en passant, rend rare et coûteuse la bouse de vache

sèche qui constitue le seul combustible dont disposent les ménagères.

Comme nourriture, enfin, les Bassoutos mangent encore du pain de sorgho que chrétiennes et païennes moulent chaque jour à la main, du pain de maïs et les citrouilles qu'ils ont de tout temps cultivées. La bière de sorgho, enivrante ou non, est pour beaucoup, non un breuvage, mais une nourriture, et une nourriture favorite. Il arrive cependant que l'on achète du thé ou du café, mais à titre exceptionnel, comme une gourmandise ou quand on doit faire honneur à un visiteur distingué.

Si maintenant, après avoir parlé des habitations, des vêtements, de la nourriture et des travaux agricoles des Bassoutos, nous recherchons dans leur vie ordinaire les traces de l'influence civilisatrice des Européens, nous remarquerons de suite que la très grande majorité des Bassoutos (par quoi nous entendons les 180,000 païens qui la composent) a gardé toutes ses traditions et toutes ses coutumes nationales. La polygamie, la circoncision, le mariage basé sur une donation de trente et un animaux domestiques (1), les mille et une pratiques superstitieuses qui accompagnent l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; la croyance en la sorcellerie et à la puissance des charmes ; le recours aux osselets divinatoires ; les égards rendus aux défunts, qui sont les seuls dieux que l'on connaisse et que l'on invoque ; en un mot, tout ce qui constitue les usages traditionnels et invétérés de la tribu fleurit encore dans le pays et n'a été répudié que par les chrétiens et partiellement par un petit nombre de non-chrétiens que l'influence européenne a quelque peu éclairés. Il en est de même pour la constitution politique et sociale de la nation. Malgré la présence des agents que le protectorat britannique a établis parmi les Bassoutos, ces derniers sont, en réalité, gouvernés par leurs chefs, soumis à leurs caprices

(1) Vingt têtes de bétail, dix moutons et un cheval sont exigés des parents d'un jeune homme par les parents de la jeune fille.

et à leur despotisme, et ont recours à eux pour le règlement de toutes les affaires civiles ou criminelles qui se produisent dans leur vie. Ce n'est qu'en cas de meurtre, ou quand un Mossouto a été arrêté pour avoir introduit dans le pays de l'eau-de-vie, que les autorités britanniques exercent la justice. Pour le reste, leur rôle se borne à agir sur la marche générale des affaires et sur le développement de la nation par des conseils donnés aux chefs et par de généreuses subventions accordées aux écoles fondées par les missionnaires, par l'entretien des principales voies de communication et par le maintien de bonnes relations entre les Bassoutos et les nations voisines. La présence de ces agents anglais est excellente; c'est à elle que les Bassoutos doivent leur existence, car sans elle ils auraient été anéantis par leurs voisins, ou, ce qui est tout aussi probable, ils se seraient affaiblis et ruinés eux-mêmes par l'usage des liqueurs fortes et par les guerres civiles auxquelles les rivalités de leurs trop nombreux chefs donnent si souvent lieu. On ne saurait assez louer, surtout en France et de nos jours, la bienveillance avec laquelle les autorités anglaises traitent les Bassoutos et leurs missionnaires, et les efforts qu'elles font pour améliorer la situation des premiers et faciliter le travail des seconds.

Il n'en est pas moins vrai que les Bassoutos vivent encore dans la dépendance presque absolue de leurs chefs, et que ce sont les us et coutumes de leurs pères, et non des lois empruntées à des peuples plus civilisés, qui constituent les lois qui les régissent. C'est un bien sous certains rapports, un mal sous d'autres; en tous les cas, c'est un fait.

Que conclure de tout ce qui précède? Peut-on dire, comme on le fait souvent en France, que les Bassoutos sont un peuple civilisé? Si par civilisation on entend l'état d'un peuple qui possède certaines lois et coutumes, nous dirons sans hésiter qu'il n'y a pas de peuple non civilisé; que les Bassoutos ont une civilisation, qu'ils ont toujours été civilisés, et que les Barotsis et les nègres du Congo le sont aussi à leur manière.


Si, au contraire, on entend par civilisation un état de développement social et politique ressemblant à celui auquel sont arrivées les nations européennes; si, pour tout dire en un mot, on emploie le mot civilisation en entendant désigner par là la civilisation européenne, même la plus élémentaire, si tel est le sens dans lequel on parle des Bassoutos en demandant s'ils sont civilisés, il faut répondre sans hésiter qu'ils ne le sont pas. La civilisation européenne est, dans leur pays, représentée par quelques magistrats, par les missionnaires et par les marchands européens. Les chrétiens ont adopté un grand nombre de ses habitudes, et visent de plus en plus à vivre à la manière des Européens, dans la mesure où le permettent la modicité de leurs ressources pécuniaires et les difficultés que leur suscite l'entourage païen dans lequel ils vivent. Nous admettrions volontiers que l'on dise d'eux qu'ils ont fait dans la voie de la civilisation les progrès que les circonstances leur ont permis de faire, et que leur influence se fait sentir et sera d'année en année plus efficace. L'existence de 10,000 Bassoutos se civilisant est une force de civilisation plus grande peut-être que la présence des deux cents Européens qui vivent dans le pays.

Quant à la nation proprement dite, qui se compose d'environ 180,000 non-chrétiens qui peuplent le Lessouto, nous pouvons affirmer qu'elle n'a adopté, jusqu'à ce jour, qu'un nombre restreint de coutumes, de notions et d'objets empruntés à la civilisation européenne. Grâce à son inertie naturelle, à son attachement pour tout ce qui appartient à son passé ou à ses instincts, elle a su garder sa physionomie propre et ses traditions nationales. C'est à des Bassoutos bassoutos, si l'on nous permet cette expression, et non à des Bassoutos européens ou anglicisés, que nos missionnaires ont affaire. Les coutumes d'un Mossouto, comme sa langue et ses idées, sont semblables, sauf sur quelques points, à celles qui régnaient quand arrivèrent dans son pays nos premiers missionnaires. Ces derniers ne se sentiraient pas dépaysés s'ils se retrouvaient aujourd'hui dans la plupart des nombreux

hameaux qui émaillent la contrée. Ils diraient sans doute que les Bassoutos ont fait des progrès, mais ils ne trouveraient pas ces progrès si considérables que l'on se figure quand on dit que les Bassoutos sont civilisés.

Quoi d'étonnant? dirons-nous en terminant. Il n'y a que cinquante-sept ans que les Bassoutos ont, pour la première fois, vu des représentants de notre vieille Europe. Que sont cinquante-sept années dans la vie d'un peuple? Quels progrès avaient fait faire à nos pères au bout de cinquante-sept ans les missionnaires chrétiens qui vinrent les chercher dans les forêts de la Gaule et leur apporter les leçons et les exemples de la civilisation chrétienne de l'ancien monde? Et pourtant, nos pères constituaient une matière première plus susceptible d'être travaillée et façonnée que les nègres de l'Afrique, que la nature a certainement moins favorisés, sous plusieurs rapports, que les peuples de couleur blanche!

C'est ce chiffre de cinquante-sept ans qu'il faut se garder de perdre de vue quand on cherche à évaluer la nature et l'importance de l'œuvre civilisatrice entreprise par l'Église chrétienne parmi les Bassoutos et ailleurs. L'observateur intelligent qui le fait entrer en ligne de compte et cherche un point de comparaison dans l'histoire des nations européennes, estimera qu'il n'a pas le droit de demander à un peuple africain plus qu'il ne pouvait raisonnablement produire dans un si court laps de temps. Il s'étonnera plutôt de voir ce peuple cédant peu à peu aux sollicitations de ceux qui l'aiment, et ayant déjà adopté quelques-uns des avantages que lui offre une civilisation si nouvelle pour lui et dont il a certaines raisons de se méfier. Il se gardera de supposer que les Bassoutos aient pu subir si rapidement une transformation dont l'histoire ancienne ou contemporaine n'offre aucun exemple, et dont la logique et les circonstances devraient suffire pour démontrer l'impossibilité.



ZAMBÈZE

A PROPOS DE L'APPEL DE NOS MISSIONNAIRES

Nous désirons et nous devons revenir sur l'appel que nos missionnaires du Zambèze ont adressé aux soutiens de leur œuvre, et qui a été publié dans notre dernier numéro. Le Comité des missions s'en est d'autant plus ému, que son trésorier lui a exposé la situation de la caisse destinée à alimenter l'œuvre du Zambèze, et a fait ressortir, avec une douloureuse certitude, que la perspective d'un déficit considérable n'était pas douteuse. Il a voulu que, par la voix du *Journal des Missions*, le cri d'alarme de MM. Coillard et Jalla fût appuyé et recommandé au cœur de tous ceux qui s'intéressent à cette entreprise si difficile, mais si belle et si nécessaire.

L'appel le plus puissant et le plus vrai, c'est la réalité des choses elle-même. Elle est plus éloquente que les exhortations des directeurs d'une œuvre, plus touchante que les plaintes des missionnaires, et plus forte que la voix des païens, qui ne savent pas même demander du secours, puisque le besoin d'être secourus n'existe, pour ainsi dire, pas en eux. C'est en face de réalités que nous devons nous placer, quand nous voulons faire l'examen de notre conscience chrétienne auquel nous convient les appels de nos missionnaires. Et cette réalité, qu'est-elle?

Nous voyons, tout d'abord, ce peuple que nous appelons les Barotsis, mais qui, en réalité, se compose de plusieurs peuples que des événements, à nous inconnus, ont placés sous la suzeraineté des Barotsis. Ces Barotsis, on nous a décrit leurs mœurs, leurs coutumes, leurs croyances; on nous a

raconté, pour ainsi dire jour après jour, leur histoire contemporaine, leurs guerres, leurs révolutions, les crimes qui se commettent pour des raisons politiques ou à cause des superstitions sans nombre et sans nom dans lesquelles ces gens vivent et tremblent continuellement. Nous avons bien compris, n'est-ce pas, que ces peuples sont comme ensevelis dans leur paganisme, et qu'il n'existe pas en eux de force de salut ou de principe de relèvement. Ils sont, comme les autres nations païennes africaines, voués à une destruction lente, mais sûre, s'il est vrai que le paganisme est un arbre qui ne peut produire que des fruits de mort, comme il ne l'a prouvé que trop souvent.

La présence de nos missionnaires a changé les choses. Les résultats de leurs travaux sont peu apparents, sans doute, en ce sens que nous n'avons pas entendu parler de nombreuses conversions, et que, avec une franchise dont on ne saurait assez les remercier, nos missionnaires ne nous en ont pas fait prévoir davantage pour le moment présent. Mais le fait de l'établissement d'une mission chrétienne est, à lui seul, un changement du tout au tout. Là où est l'Évangile de Christ est une espérance qui équivaut à une certitude. Avant l'arrivée de M. Coillard et de ses collaborateurs, tout était ténèbres. Aujourd'hui, on voit briller, dans ces ténèbres, de petites lumières, dont les rayons ne parviennent pas bien loin, et que la nuit du paganisme semble étouffer ; mais enfin, des lumières, la vraie lumière, descendue du ciel, pour éclairer les hommes à salut. Les missionnaires de Christ sont là. Être arrivé, être là, c'est déjà un résultat immense dans les choses de la mission.

Les récits de nos missionnaires nous indiquent d'autres résultats encore : l'affermissement du pouvoir de Léwanika, ce qui veut peut-être dire la fin des guerres civiles et l'établissement d'une dynastie d'autant plus favorable à la mission qu'elle lui devra son existence même ; le respect du dimanche, entrant peu à peu dans les mœurs, comme un hommage encore inconscient rendu à Dieu qui l'a ordonné ; l'ivrognerie

prenant tout à coup, aux yeux du roi Léwanika, le caractère d'une chose mauvaise, et combattue par lui; l'idée d'un Dieu unique et tout-puissant s'imposant graduellement à l'esprit de quelques personnes plus éclairées, et son intervention demandée par le chef, quand il part pour une expédition guerrière; l'instruction de quelques enfants s'organisant malgré des difficultés que l'on croyait insurmontables. Ces résultats sont là pour prouver aux amis de la mission du Zambèze que nous ne sommes pas au temps où nous devons diminuer ou arrêter nos efforts, mais qu'il faut les continuer avec persévérance, ou même les augmenter dans la mesure du possible. Ce que nos pères de la Réforme aimaient à appeler « les petits commencements » existe sur les bords du Zambèze. Et, pour une mission naissante, ces petits commencements, ces indices encore vagues d'une influence exercée par l'Évangile sur des peuples naturellement réfractaires à la vérité chrétienne, ont toute la valeur de ces frêles tiges de froment qui, en ce moment, percent sans bruit l'épaisse couche de neige qui les a recouvertes pendant de longues semaines.

A côté de ces Barotsis, que l'Évangile entame lentement, nous voyons nos missionnaires et leurs compagnes consacrant leur vie, leurs forces, leur temps, leur cœur, à une œuvre de relèvement que les indifférents taxent de folie, mais qui est une apologie vivante et en action de la foi que nous professons. Ils ont, en pratique, rompu les liens qui sont le plus chers à l'homme, ceux de la famille, de l'amitié et de la patrie terrestre. Ils se sont établis au milieu de gens qui, pour être des hommes, n'en sont pas moins étrangers à leurs préoccupations et à leurs sentiments, à leurs pensées et à leurs aspirations les plus intimes. Leur isolement ne consiste pas seulement dans la grande distance qui les sépare des gens de leur race et de leur pays natal; il réside tout autant, sinon davantage, dans la distance énorme qui sépare un homme civilisé, cultivé et chrétien, d'un homme sauvage, inculte, païen, jugeant les choses autrement que nous, et

dont la personnalité entière a subi une déformation qui ne lui permet pas de communier, sur les points essentiels, avec un Européen. Au Zambèze, comme, du reste, dans tous les champs missionnaires d'Afrique, une des plus grandes épreuves qu'ait à supporter le missionnaire provient du fait qu'un Européen, placé en face d'un nègre, ne se trouve pas en face de son semblable, comme il se trouve en présence de son semblable quand il rencontre un autre Européen. Il peut se sentir seul, même au milieu de mille nègres, et ressentir dans son âme toutes les privations que peut causer la solitude.

Ajoutons à cela la menace constante de la fièvre, — plus que la menace, les attaques continuelles d'un mal qui est dans l'air qu'on respire, qui s'infiltré dans le sang, qui débilite le corps et réagit, par le corps, sur le caractère et sur la pensée. L'épidémie d'influenza qui a sévi en Europe au commencement de l'année dernière avait jeté comme un voile de sombres préoccupations sur notre vie. On se sentait menacé, on n'avait pas le cœur d'entreprendre de travail nouveau avant d'avoir passé par la crise dont tout le monde croyait devoir être frappé. On s'entourait de précautions, parce qu'on sentait que l'ange de la mort planait sur nos villages et sur nos demeures. Qu'est-ce que l'influenza, comparée à la fièvre du Zambèze, qui ne sévit pas accidentellement, pour quelques semaines, mais qui est permanente, toujours là, toujours dangereuse, toujours planant sur la demeure de l'Européen, toujours dans son corps? Pensons-nous assez souvent à la vie que mènent des hommes et des femmes semblables à nous, pères et mères de famille, qui sentent leurs forces physiques baisser lentement, mais sans relâche, qui vivent auprès des tombes où ils ont déposé avec larmes des enfants bien-aimés, des collègues, des amis, et qui sentent parfois passer dans leur corps un frisson qui, peut-être, est celui de la mort?

Ce qui fait vivre nos missionnaires, — dont, pour une fois, nous avons voulu dépeindre bien incomplètement les souffrances qu'ils ne nous racontent pas, — c'est leur œuvre

même, le désir de travailler au salut des Barotsis, de glorifier le nom de Dieu, et de faire honneur aux engagements pris par les chrétiens d'Europe pour l'évangélisation des païens. Supprimez cet intérêt unique, mais tout-puissant, et leur vie n'a plus de raison d'être. Pour eux, plus de joie, plus d'énergie, plus de vie, si leurs travaux missionnaires sont paralysés ou arrêtés. Quand, pour un missionnaire, cesse la possibilité d'accomplir les devoirs de sa vocation, il ne lui reste rien, ni en Afrique, ni en Europe. C'est le soldat désarmé sur lequel pleuvent les balles. Rendez-lui son fusil, et il partira pour le combat, plein de courage et de force. Réduit à l'impuissance, il n'est plus rien, et son uniforme, qu'il portait avec orgueil dans la poussière de la mêlée, lui semble lourd et l'étouffe.

Quand, ensuite, nous considérons notre vie si facile, sinon au point de vue matériel, en tout cas, au point de vue religieux et social, et que nous nous rappelons que c'est, en quelque sorte, en vertu d'un contrat auquel nous avons consenti que les Coillard, les Jalla, les Goy, les Jeanmairat, les Kiener et les Vollet sont allés, en vrais enfants perdus du christianisme et de nos Églises, se plonger dans les ténèbres et dans les périls du pays des Barotsis, il doit nous sembler impossible que nous ne remplissions pas les mains vides qu'ils tendent vers nous, et que nous résistions aux appels qu'ils nous envoient, non en leur faveur, mais en faveur de leur œuvre, qui est la nôtre et celle de notre Dieu.

Disons-leur d'employer avec la plus grande économie les fonds que nous leur fournissons. Rappelons-leur que c'est au prix de sacrifices réels que, nous aussi, nous travaillons à l'œuvre de Dieu; que nous sommes parfois débordés par les nombreux devoirs qui reposent sur les Églises protestantes de langue française, et que nous comptons sur eux pour limiter leurs dépenses au strict nécessaire. Mais disons-le-leur en leur envoyant nos contributions accompagnées de prières ferventes et de sympathies profondes. Otons de dessus leurs têtes l'épée de Damoclès du déficit qui, s'ajoutant à l'épée de

Damoclès de la maladie, rend parfois leur vie si lourde et si difficile.

Soyons tous des serviteurs fidèles de Dieu, dans le travail que nous faisons en commun, eux en poursuivant avec courage leur œuvre d'évangélisation, nous en y contribuant par des secours pécuniaires, par des envois de missionnaires, et par cet intérêt chrétien, qui, ingénieux comme l'amour, sait prouver son existence et sa constance par des moyens si divers. Et donnons à Dieu et aux Barotsis ce qu'ils attendent de nous, parce que nous le leur avons promis.

ARRIVÉE DE M. ET MADAME GOY AU ZAMBÈZE

Lettre de M. Goy.

Seshéké, 3 août 1890.

Il est heureux que vous ayez appris par d'autres notre bonne arrivée au Zambèze, car, après trois semaines, ce n'est plus une nouvelle à vous annoncer.

Notre grand voyage a été bon sous tous les rapports, et, comparé à mes précédents, il s'est effectué comme par enchantement.

Pas d'ennuis, pas de difficultés, pas de pertes de bœufs ou quoi que ce soit qui puisse nous imposer des regrets. Notre reconnaissance doit être grande envers Celui qui a si tendrement veillé sur nous. La traversée du fleuve a été bien simplifiée depuis que M. L. Jalla s'est établi au gué ; certainement, la fondation de cette station dans un poste si important est un des progrès de l'œuvre.

Seul, un de nos bœufs, effrayé par le brouhaha des bateliers, devint si sauvage et si furieux, qu'il s'enfuit dans les forêts de tsétsé, en dépit de tous nos efforts pour le ramener. Les garçons envoyés à sa poursuite ont dû maintes fois chercher un prompt refuge sur les arbres, pour échapper à sa rage.

Rencontrer nos amis Jeanmairét au gué, déjà en route pour la colonie du Cap, fut une surprise inattendue. Ce départ, nécessité par la santé de notre ami, tempérait notre joie d'être arrivés si bien au but. Puis, nous n'avions pas de temps à perdre, car la station de Seshéké avait été abandonnée à la merci du peuple, si peu respectueux du bien d'autrui.

Ainsi, après huit jours passés auprès des Jalla, nous partîmes, moi conduisant le wagon. Le conducteur, un homme de Mangwato, craignant la fièvre, n'avait pas consenti à traverser le fleuve. Je ne suis pas cocher, mais, à l'occasion, il fait bon savoir tous les métiers.

Une semaine passée ici suffit pour montrer que Seshéké est toujours le même et qu'il n'y a pas de progrès à constater. De la jolie école qui existait, il ne reste plus que deux élèves, et je me demande s'ils tiendront bon jusqu'au bout.

Les auditoires du dimanche se composent d'une centaine environ de personnes, et, sur ce nombre, je doute qu'il y en ait dix qui fassent une différence entre ce genre de réunions et celles qui se tiennent sur la place publique. Il est si pénible de voir ces gens, autour de vous, rire, priser, et occuper les positions les plus bizarres, tout simplement pour distraire ceux qui auraient la moindre idée d'écouter; d'autres oseront alors se présenter tellement ivres de bière, qu'ils en ont perdu la raison. Quelle différence avec le Lessouto! Je me demande si les commencements de cette mission ont été aussi difficiles. La grande faute en revient au chef de Seshéké, qui devient de plus en plus incapable; la présence d'un tel individu suffit souvent pour contrecarrer tous nos efforts.

Nous habitons donc la maison Jeanmairét, et, en nous rendant compte du confort de cette habitation qui est à peu près finie, nous nous sentons bien privilégiés. Pourtant, nous aurions bien aimé aller de suite à Séoma pour bâtir notre station pendant que nous sommes forts et vaillants.

Agréez, cher monsieur, mes salutations respectueuses.

Votre dévoué,

A. Goy.

NOUVELLES DE M. ET MADAME JEANMAIRET

Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs que M. Jeanmairet avait dû, à la suite d'une très grave maladie, quitter pour un temps les bords du Zambèze pour chercher dans le sud de l'Afrique un climat plus favorable au rétablissement de sa santé. C'est bien à contre-cœur qu'il s'est décidé à entreprendre un voyage si long et si coûteux. Mais c'était le seul espoir de guérison qui lui restât, et il était de son devoir de recourir à ce moyen suprême pour arrêter les progrès d'un mal qui mettait sa vie en danger.

Le voyage de nos amis s'est compliqué de bien des manières. Il leur a souvent été difficile de se procurer les moyens de locomotion nécessaires, et la maladie est venue ajouter de nouvelles préoccupations à celles qu'ils portaient déjà si lourdement. Leur petite fille a d'abord été prise d'un accès de fièvre grave; puis une bronchite, causée sans doute par l'insuffisance de l'abri que leur offrait la tente délabrée du wagon de transport sur lequel ils voyageaient, a diminué le peu de forces qui lui restaient. Ils sont pourtant arrivés à la Ville-du-Cap, où madame Jeanmairet, à son tour, a payé son tribut à la maladie.

Un léger mieux s'était produit à l'époque où M. Jeanmairet nous annonçait ces tristes nouvelles (le 3 décembre 1890). Nos amis se proposaient de faire dans les environs de cette ville un séjour assez long pour remettre leur constitution des chocs que lui avaient fait éprouver les diverses maladies qui les avaient visités. La question de savoir s'ils accepteraient de revenir pour quelque temps en Europe, ou s'ils ne passeraient pas plutôt une partie de leur congé dans le climat chaud et salubre du Lessouto, n'était pas encore tranchée.

Ce qui dominait la pensée de M. Jeanmairet, c'était un vif désir de pouvoir, le plus tôt possible, rejoindre son poste de Seshéké et y reprendre ses travaux missionnaires avec des forces nouvelles. Pour qui se rend compte des difficultés de

ce poste, et des épreuves physiques et morales que nos amis y ont déjà rencontrées, il y a dans leur désir d'y retourner une preuve de courage et de renoncement dont nous ferions tous bien de prendre instruction.

Veuille ce Dieu qu'ils servent avec tant de zèle leur donner avec abondance la santé et les forces qu'ils lui demandent pour pouvoir le servir encore dans ce champ de travail qu'ils ont entrepris de défricher et d'ensemencer en son nom !



SÉNÉGAL

VOYAGE ET ARRIVÉE DE M. A. BOEGNER A SAINT-LOUIS

Saint-Louis, 7 décembre 1890.

... Ma visite à Lisbonne me laisse, en somme, peu de souvenirs marquants. J'ai pu visiter la ville avec quelques-uns de mes compagnons de voyage; mais, faute de temps et de directions, nous avons dû laisser bien des choses. Aussi, le souvenir le plus fort que j'en garde est-il celui du Tage, de la rade, de la vue générale de la ville. Le Tage est large comme un lac, si large, qu'il a l'air aussi vaste du côté de l'intérieur qu'à l'extrémité opposée, où il s'ouvre sur la mer. Du côté sud, des collines, quelques bâtiments. La ville s'étend sur trois montagnes, à perte de vue le long de la rive nord. Sur les collines de droite, les maisons sont plus serrées; c'est le côté peuplé, démocratique. A l'autre extrémité, à mesure qu'on se rapproche de la mer, les maisons sont séparées par des parcs, des jardins; ce sont des châteaux, des villas, de grands monuments. Un des beaux endroits, c'est le faubourg de *Belem*, situé à l'extrémité du côté de la mer. Il y a là une vieille tour mauresque, placée juste contre le bord, comme Chillon; c'est comme la redoute qui garde l'entrée du port. A côté, on voit de magnifiques églises en pierre blanche dentelée, et, par derrière, les montagnes couronnées de forts et

de châteaux. C'est encore le port qui m'a le plus frappé. D'abord les quais, couverts de pêcheurs en bonnets de laine noire et de pêcheuses portant de grands paniers de poisson sur leur chapeau, forme « sombrero » ; puis, le long du bord, des multitudes de barques à voiles ; plus avant sur le fleuve, de grands navires, des vaisseaux de guerre, des paquebots.

J'ai observé l'embarquement des passagers portugais : le spectacle en valait la peine. Nous en avons chargé au moins deux cents. Nous sommes au grand complet, de six à sept cents passagers, dont la majorité en troisièmes.

Nous sommes arrivés en vue de Dakar le 12 au soir, et c'est pendant le diner que nous avons ressenti cette impression étrange qu'on éprouve quand, au bruit régulier de l'hélice, succèdent tout à coup le silence et l'immobilité. Nous sommes montés sur le pont, mais que cette côte africaine se présente donc tristement aux yeux ! Après les milliers de lumières de Lisbonne, quel effet produit cette cité toute noire, à peine éclairée par-ci par-là par quelques réverbères clairsemés sur le quai ! Et, derrière ces quelques points brillants, on pressent, quoi ? quelques bâtiments officiels, un hôtel, trois ou quatre maisons, puis la nudité de la côte et la plaine aride.

Le lendemain matin, j'étais en train de déjeuner, quand je m'entends appeler par mon nom ; et qui vois-je devant moi, si ce n'est Escande ? Dire ma joie est chose difficile. Avoir devant soi la perspective de débarquer seul sur une terre étrangère où on est inconnu de tous, et voir tout à coup apparaître un visage connu, aimé, et pouvoir échanger pensées et impressions, c'est une vraie délivrance.

Escande avait un bateau prêt à m'emmener. J'ai bien vite eu réuni mes bagages et pris congé des quelques personnes avec qui j'avais lié connaissance. Et nous voilà descendant l'escalier et nous installant non sans peine dans un petit bateau à voiles qui en peu de temps nous a amenés à terre. Après nous être installés à l'hôtel, nous avons exploré l'île de Gorée, puis la ville, et visité l'un des protestants anglais noirs de Sierra-Leone, un certain Hamilton, avec lequel il a

été entendu que nous ferions le lendemain, dimanche, un culte. Nous prenons les dispositions nécessaires; il faut louer une salle. Mais ces braves gens ont un tel désir d'avoir un culte, qu'ils se mettent en quatre pour l'organiser, et ils y réussissent. En effet, le lendemain soir, vers les quatre heures, l'un d'entre eux, fort bien mis, vient nous trouver, nous prévient que tout est prêt et nous demande nos livres pour les porter devant nous. Nous arrivons à la boutique que l'on a louée pour la circonstance; elle est très proprement disposée en chapelle, remplie de monde et entourée de curieux. Escande a lu la liturgie, et moi j'ai prêché sur les premiers versets de l'Épître aux Philippiens. Après le culte a eu lieu le baptême d'un enfant; on en avait annoncé deux: quand j'ai demandé le second enfant, j'ai vu s'avancer un grand jeune homme; nous avons dû, naturellement, l'ajourner. L'entrain que ces braves gens mettent au culte est indescriptible; malheureusement, leur situation morale laisse à désirer.

Le pays, entre Dakar et Saint-Louis, est très intéressant, tout ce qu'il y a de plus Afrique, une Afrique différente de celle du Sud, et cependant analogue, avec cette ressemblance fondamentale qui donne à toute l'Afrique, à ses paysages, à ses habitants, un tel cachet d'unité. C'est cette unité qui, par moments, me frappe, et cependant, que de différences avec le Lessouto! Là, des montagnes; ici, le pays tout plat. Là, pas d'arbres; ici, au contraire, et surtout à de certains endroits, la forêt, ou tout au moins la brousse, avec d'énormes baobabs, des palmiers, des caoutchouquiers, une foule de plantes et d'arbres aux aspects inconnus. Quant aux habitants, n'était le costume qui est ici tout en étoffes, aux formes amples et assez majestueuses pour les hommes, je serais encore frappé, surtout, des ressemblances; dans les villages et dans les champs, par exemple, en voyant les enfants nus, les femmes au travail, à moitié cachées par les plantes de maïs, il me semblait être au Lessouto. A d'autres moments, les traits spéciaux et nouveaux l'emportaient, comme, par exemple, aux gares, où l'on voit, à de certaines heures,

les hommes descendre par trois, cinq, six, s'agenouiller et se prosterner dans le sable, et faire leur prière. L'islamisme a mis sur beaucoup de types sa marque distinctive, si originale. Cela frappe chez les nègres; à plus forte raison chez les Maures et les Peuls, dont j'ai vu hier les premiers échantillons. La bigarrure des races, voilà encore un trait caractéristique du Sénégal.

C'est vers six heures que nous sommes arrivés à Saint-Louis. La nuit venait de tomber. On devine les approches du fleuve et de la mer, contre laquelle est Saint-Louis, à ce que l'horizon s'abaisse et s'aplatit. On traverse un ou deux marigots, espèces de bras gigantesques du fleuve; la ville s'annonce par des lignes de points brillants : les lumières des quais. Enfin, on est en gare. Voici M. Brandt et M. Taylor venus au-devant de nous. Nous montons dans une petite voiture et nous passons le pont; la voiture s'engage dans les rues étroites, coupées à angle droit, de la ville proprement dite, passe devant la maison de M. Taylor, que je reconnais, d'après la photographie que nous avons à Paris, et s'arrête enfin devant une porte cochère ouvrant sur une grande cour. J'entre, et je vois avec émotion qu'on m'a préparé une belle réception : la cour et les galeries de la maison sont éclairées avec des lanternes chinoises, et au milieu, sous un grand baobab, sont rangés les enfants des deux écoles, avec mademoiselle Salimata, et quelques membres de l'Église. J'avance, et aussitôt tout le monde se met à chanter un cantique français ou plutôt un chant de bienvenue, composé pour la circonstance par M. Escande. J'ai éprouvé une grande émotion à la vue de ce petit troupeau qui s'était mis en frais pour nous recevoir. La faiblesse même de cette petite Église vous prend le cœur; c'est une force aussi, que cette faiblesse.

20 décembre. — Lundi et mardi ont eu lieu les réceptions par l'Église. J'ai vu aussi une grande partie des membres de l'Église indigène, quelques amis de l'Église et quelques protestants blancs. Les proportions sont si minimes, ici! Au Lessouto, je comptais par Églises et annexes visitées; ici, par

individus. Il faut se rendre compte de chaque cas particulier pour avoir une idée de la composition si complexe de cette petite Église, fruit de vingt à trente ans de travail.



UN VOYAGE SUR LE HAUT FLEUVE

Récit de M. Escande.

(Suite et fin.) (1)

On nous télégraphie de Kayes que le *Turenne* s'apprête à lever l'ancre. Juste le temps de faire nos paquets et de partir.

Ah ! ce retour sur lequel nous comptions pour nous dédommager des tribulations passées, comme il fut triste ! A l'intérieur, ce sont les fièvres qui minent l'équipage. Treize matelots sont hors de service et, dès le second jour, l'un d'eux, pris d'un accès pernicieux, succombe en dépit des soins qui lui sont prodigués. Il repose maintenant sous les herbes du rivage, à quelques centaines de lieues de la patrie, loin de ceux qu'il aimait.

Au dehors, c'est l'inondation qui poursuit ses ravages. En certains endroits, la plaine est envahie sur une largeur de dix kilomètres, le lit du fleuve ne se distingue plus ; on dirait la mer. Les animaux, surpris dans leurs terriers, flottent à la dérive ; les singes, réfugiés au haut des branches, finissent par tomber épuisés par la faim ; les troupeaux, pour la plupart, ont péri, — c'est à peine si autour de certains villages on aperçoit quelques têtes de bétail broutant ce que l'eau n'a pas encore couvert. Quant aux villages eux-mêmes, c'est un spectacle à fendre le cœur. Les cases sont en partie renversées ; de celles qui restent debout, on ne voit que le capuchon de paille. Et les habitants, où sont-ils ? Qui dira jamais combien ont péri ? Quelques-uns de ces villages, favorisés par leur altitude, sont encore habités. Les indigènes ont aban-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 460 ; 1891, p. 16.

donné leurs cases submergées pour grimper sur le toit plat de leurs greniers ; c'est là qu'ils font la cuisine et qu'ils dorment, c'est de là qu'ils nous envoient leurs salutations, tout en riant les premiers du comique de leur situation. Du bateau on leur crie de déguerpir au plus vite, que les eaux augmentent et vont bientôt les couvrir. Auront-ils compris ? Et s'ils ont compris, auront-ils pu fuir ?

Le jeudi soir, 11 septembre, nous arrivions à Saint-Louis, pour apprendre aux amis ces tristes nouvelles. Sur-le-champ gouvernement et particuliers ont organisé des secours. Malheureusement ces secours ne rendront pas les moissons perdues, et n'empêcheront pas la famine de sévir avec force dans le pays. Pourvu qu'à la famine ne se joigne pas une épidémie provoquée par le retrait des eaux ! C'est à craindre.

Quoi qu'il arrive, nos jours sont entre les mains de notre Père céleste, et nous savons que « Celui qui habite dans la retraite secrète du Souverain est logé à l'ombre du Tout-Puissant ».



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PROGRÈS DES MISSIONS EN ÉGYPTÉ

Il y a quelques mois qu'ayant été informé par un voyageur russe des grands progrès qu'a faits en Égypte la canalisation des eaux du Nil, le czar invitait le chef des travaux, sir Colin Moncrieff, à se rendre du Caire à Merw, pour y donner son avis sur l'irrigation du Turkestan méridional.

Ce que l'ingénieur anglais a tenté avec tant de succès pour le relèvement matériel du pays des Pharaons, une chrétienne anglaise, miss Watheley, fille de l'archevêque de Dublin, fondatrice des écoles chrétiennes du Caire, et les missionnaires américains du *United Presbyterian Board* l'ont entrepris pour

le développement de la piété et de l'éducation en Égypte. Sans parler des Églises anglicanes et de la communauté allemande du Caire, ni de la mission juive, de l'Église écossaise et de la chapelle des diaconesses d'Alexandrie, nous nous bornerons à la mission proprement dite. Dès longtemps l'attention des chrétiens évangéliques s'était tournée vers les restes si intéressants de l'Église des Origène, des Antoine du Désert et des Athanase. Après les essais des moines catholiques des quinzième et seizième siècles, dont plusieurs moururent martyrs de leur zèle, le premier à s'y rendre fut celui que l'on peut appeler le premier missionnaire protestant, Pierre Heyling, de Lübeck. Parti de Paris, où il s'était lié avec Grotius, il dirigea d'abord ses pas vers l'Égypte et de là remonta en Abyssinie, où il mourut sans obtenir de grands résultats, non plus que les Moraves, l'excellent Dr Hokker, mort en 1783, et le menuisier Danke. Lorsque la Société épiscopale d'Angleterre eut jeté les yeux, comme champ de missions, sur les anciennes Églises de l'Orient, elle envoya, trois mois après la bataille de Waterloo, au Levant et en Égypte, un théologien distingué de Cambridge, le Rév. W. Jowett, afin d'y faire une sorte de reconnaissance et de se mettre en relation bienveillante avec le patriarche copte et avec les chefs de l'Église arménienne, syriaque et jacobite. Jowett retourna en Égypte en 1819, 1820 et 1823, mais sans s'y fixer. Ce ne fut qu'en 1826 que la mission fut réellement établie au Caire par les missionnaires Lieder, Kruse et Muller, élèves de Bâle, accompagnés de Kugler et de Samuel Gobat. Lieder, resté seul à l'œuvre, travailla au Caire pendant plus de trente ans.

Vieilli et épuisé dans sa santé, il se retira, mais sans quitter le Caire; il avait épousé une Anglaise et succomba, en 1863, au choléra. Son activité n'avait certainement pas été stérile, mais dans une ville telle que le Caire, où l'Université réunit 10.000 étudiants et forme les futurs chefs du mahométisme militant, il avait trouvé du côté des musulmans toutes les portes fermées; en revanche, il sut inspirer, comme jadis le Dr Hokker, beaucoup de respect aux Coptes et préparer

ainsi les voies à d'autres. Les Américains de la Société presbytérienne unie arrivaient au Caire au moment même où disparaissait ainsi, après trente ans d'existence, la mission épiscopale. Les bâtiments occupés jadis par le Collège anglican du Caire purent être utilisés par les nouveaux arrivants, qui bientôt ouvrirent une grande école fréquentée surtout par des enfants coptes et juifs. Les Coptes, derniers représentants des anciens Égyptiens, jouent dans le pays un rôle plus important que ne le ferait penser leur nombre, car ils ne sont guère plus de 200,000 ; mais le Copte a généralement quelque instruction : il sait lire et écrire, et devient facilement secrétaire ou comptable ; l'Arabe et le Turc l'abordent en lui donnant le titre de « Muellam » ou de maître et, lorsque les missionnaires se mirent à faire le métier de colporteurs et à remonter le Nil avec des caisses de livres saints, ils trouvèrent que les beaux volumes, imprimés à Londres, dorés sur tranches, et vendus au prix de revient, étaient fort appréciés par des chrétiens privés de littérature arabe et avides d'instruction. Les villes et villages des bords immédiats du Nil furent bientôt pourvus de Bibles, et les missionnaires durent quitter leur « dahabieh » ou bateau à vapeur et s'avancer à cheval vers les villages de l'intérieur pour les évangéliser. A la vue de leur chameau ou de leur cheval chargé de sacs, la mère copte s'enfuyait effarée, et allait cacher sa géniture de devant le missionnaire qu'elle supposait être quelque « effendi », ou exacteur gouvernemental, qui venait lui réclamer ses garçons et les enrôler pour une corvée. Mais au cri de : « La Parole de Dieu ! Qui veut acheter la Parole de Dieu ? » elle se rassurait, et bientôt on voyait accourir les habitants du hameau.

Le missionnaire noua alors des relations avec les chefs de famille ; le soir, l'église copte se remplit, et tous vinrent entendre le message du salut. Comparant le zèle du protestant avec l'apathie du prêtre indigène, plus d'un Copte devint sérieusement attentif, et l'œuvre s'étendit le long du Nil. Tout n'alla cependant pas sans obstacle, et il fallut ici et là l'in-

tervention du consul américain pour protéger les chrétiens. En 1861 en particulier, une femme copte, qui avait embrassé la religion musulmane, étant revenue repentante à l'Église de ses pères, il en résulta, à Ossiout, une véritable émeute. Le médecin syrien, Faris, accouru pour la défendre, fut roué de coups et presque tué; mais le gouvernement égyptien intelligea aux coupables une punition exemplaire: il condamna le principal d'entre eux à payer au Dr Faris 25,000 francs d'indemnité, et tint enfermés pour plusieurs semaines treize musulmans influents de la localité.

De même qu'en Perse, les Américains avaient espéré d'abord agir en harmonie avec le clergé indigène, le vivifier par leur contact et laisser les fidèles dans le giron de leur Église nationale. Mais la persécution et les outrages des prêtres, dont ils dévoilaient les abus, les obligèrent à changer de plan et à organiser une Église évangélique copte. Pour cela, il fallut former un clergé indigène évangélique et fonder des établissements d'éducation secondaire et un collège théologique. Le Dr Hogg, l'inspirateur de toute l'œuvre, continua jusqu'à la fin à lui vouer ses soins, son énergie et sa persévérance. Il a travaillé pour elle plus de vingt-deux ans, et y est mort laissant d'universels regrets, et après avoir conduit en Égypte sa femme et ses deux filles, dont l'une dirige actuellement le collège de filles d'Ossiout. On raconte que, dès les débuts, sa patience fut mise aux plus rudes épreuves. Il était soupçonné par les Coptes de mauvaises intentions; on lui refusait obstinément le logement et le coucher. Très souvent il fut obligé de dormir à la belle étoile, et il ne gagna momentanément la partie qu'à force de persévérance, de sérénité et de bienveillance. Mais les obstacles renaissaient souvent. Par exemple, en 1861, les Coptes essayèrent d'exploiter l'influence du missionnaire pour se soustraire aux charges, aux impôts et aux travaux d'intérêt public.

En 1866, le patriarche Démétrius II fit éclater une persécution générale, excommunia tous les chrétiens évangéliques, et obligea ceux qu'il put atteindre à jeter leurs Testaments

arabes dans le Nil. Bon nombre retombèrent; ils gardaient la reliure du livre, mais en brûlaient le contenu, ou apportaient leurs volumes au café voisin, où ils servaient aux usages de cuisine; mais la mort subite du persécuteur, qui s'était enrichi par ses exactions, ramena la paix et un peu de courage. L'œuvre reprit son cours normal, et le Dr Lüttke, après avoir séjourné pendant sept ans en Égypte, racontait déjà, en 1873, combien il avait été édifié, en faisant la connaissance de ces chrétiens, du vénérable prêtre copte de Khou, en particulier, qui avait embrassé, avec toute son Église, la vraie doctrine et exerçait dans son entourage une influence bienfaisante et profonde. Un rajah hindou, devenu chrétien, qui a trouvé sa compagne parmi les institutrices d'Alexandrie, a été si intéressé par l'œuvre américaine, qu'il a voulu la visiter avec soin et lui consacrer annuellement 25,000 francs.

Le dernier rapport de l'œuvre américaine pour 1890 donne une vue d'ensemble très instructive de la croissance continue de l'œuvre pendant le dernier quart de siècle.

En 1889, la mission avait 120 stations et 291 ouvriers américains, européens et indigènes.

En 1889 : 100 écoles; élèves : garçons, 4,384; filles, 1,918; total : 6,302.

Le collège théologique a 18 étudiants.

	1865	1870	1875	1880	1885	1890
Missionnaires consacrés.. . . .	8	7	8	8	9	11
Dames célibataires..	3	3	7	8	6	8
Pasteurs indigènes..	0	1	3	6	8	14
Eglises organisées..	1	3	6	12	21	29
Communiant..	79	237	676	1.036	1.842	3.206
Assistants au culte..	125	513	1.633	1.837	3.296	5.654
Elèves des écoles du dimanche.	152	236	638	1.494	2.649	4.427
Ecoles..	5	8	23	49	67	108
Ecolages payés par les élèves. fr.	1.000	3.275	3.985	24.315	190.860	69.360
Contributions des indigènes. fr.	2.500	13.940	24.200	74.430	125.085	136.765

« Qui sait, écrivait un voyageur chrétien, si l'Égypte ne nous étonnera pas bientôt, par ses progrès religieux et le

développement de ses Églises, autant que par la fertilité de son sol? »

Quoi qu'il en soit, Dieu veuille faire fructifier cette belle œuvre d'éducation et de conversion, et ramener la vie au sein de ces peuples usés par les discussions stériles, écrasés par l'oppression des gouvernements, habitués à la fausseté, et qui cependant sont les héritiers de ces temps héroïques où les chrétiens d'Égypte glorifièrent Dieu par leur sainteté, leur science et leur martyre.

G. A.

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BÂLE. — NOUVEAUX DEUILS AU CAMEROUN. — LES « HOMMES DE DIEU » DE L'ABO. — MALADIE DE M. G. W. BROOKE. — UNE NOUVELLE MISSION MORAVE. — LES ANCIENNES MISSIONS MORAVERES EN AFRIQUE. — LES SOCIÉTÉS DE MISSION ALLEMANDES. — UN PETIT RAMONEUR.

Il y a quelques mois, nous avons pris part au deuil par lequel la Société des missions de Bâle perdait son dévoué président, M. Riggenbach (1). On a longtemps cherché un homme qui fût capable de le remplacer. Plusieurs noms bâlois avaient été prononcés, quelques-uns très intéressants. Enfin, les publications de cette Société (2) peuvent annoncer que, le 5 novembre dernier, le comité des missions de Bâle a résolu d'offrir la présidence vacante non pas à un de ses membres, mais à un homme nouveau, le pasteur E. Miescher, de Saint-Gall. M. Miescher a accepté. Il rentrera dans sa ville natale dès après les fêtes de Pâques. Il y aura une position officielle comme aumônier de l'hôpital civil; mais il consacrerà la

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 338 et suivantes.

(2) *Der Evangelische Heidenbote*, 1891, p. 2. *Comp. Evang. Missions-Magazin*, 1894, p. 48, et le *Missionnaire*. 1890, p. 84.

moitié de son temps et de ses forces, ce qui n'est pas de trop, à son devoir de président du comité des missions. Veuille Dieu le fortifier pour cette grande tâche, et bénir, sous sa présidence, les missions de Bâle!

On aurait, paraît-il, préféré un laïque, un homme de la trempe de M. Christ-Sarasin; mais ces hommes sont rares. Le cinquième président de la Société des missions de Bâle sera donc, comme le quatrième et les deux premiers, un membre du clergé officiel de Bâle.

Souvent les travaux de nos frères bâlois au pays de Cameroun ont été mentionnés dans ces chroniques, et rarement, hélas! sans qu'il ait été question de ravages que la fièvre cause dans les rangs des missionnaires (1). Trois nouveaux décès sont survenus depuis celui du mois de janvier 1890. Mais, dit l'Ecclésiaste (chap.VII, v. 2 et 14), « mieux vaut aller dans la maison de deuil que dans la maison de fête, car c'est la fin de tout homme, et celui qui vit prend la chose à cœur... Au jour du bonheur, sois heureux! et au jour du malheur, réfléchis : Dieu fait l'un comme l'autre ».

C'était le 10 octobre dernier, dans la maison du frère G. Bizer, à Béthel, sur l'embouchure du Wouri. Atteint de la fièvre depuis sept jours, le frère M. Narr souffrait beaucoup, étendu sur le lit que son ami Bizer lui avait cédé. « Te souviens-tu, dit le malade à son compagnon, comment il y a trois mois nous entourions le lit sur lequel se mourait G. Arndt? Maintenant c'est mon tour. » Arndt était mort au mois de juillet 1890, disant avec confiance : « Je suis dans le bon chemin. » Il avait à peine passé vingt mois dans le pays. Narr, né en février 1865, était arrivé au Cameroun à la fin de 1889. Bizer répondit à Narr : « Si je me le rappelle!... Merveilleuses sont les voies du Seigneur et incompréhensibles; mais après cela viendra la gloire! — C'est vrai, dit le mourant; ce que Dieu

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 192 et suivantes. Page 193, ligne 2, il faut lire *janvier* au lieu de *juin*.

fait est bien fait. » Puis il ajouta : « Il est déjà mort deux frères cette année; je serai volontiers le troisième. »

Le 11 octobre passa; aucun remède ne réussit à éteindre ni même à diminuer l'ardeur de la fièvre. Le dimanche, 12 octobre, devait être le jour de la victoire. Plusieurs fois Narr répéta : « Oui, Jésus a vaincu; ça, c'est vrai! » Vers le soir, il demanda à Bizer : « Sera-ce bientôt le moment d'entrer dans la maison du Père? » Et, ayant reçu une réponse affirmative, il chargea son ami de salutations pour tous les siens; puis il rendit grâces à Dieu pour le salut accompli par les souffrances de Jésus, et pour la ferme espérance de la vie éternelle. A huit heures du soir, il s'endormit paisiblement (1).

On s'était à peine remis à Bâle du rude coup de cette nouvelle, quand, le 23 novembre, on reçut un télégramme annonçant la mort du frère G. Schmitt, né en février 1859, débarqué sur les rives du Cameroun en octobre 1889.

Par contre, « l'affaire de Dieu » (2) semble s'étendre de proche en proche dans le pays d'Abo. L'Abo est un affluent de droite du Wouri, l'un des fleuves qui forment l'estuaire du Cameroun. Le frère Autenrieth écrivait de Mangamba, sous la date du 16 mars 1890 : « L'esprit de Dieu paraît souffler dans les bourgades environnantes. Notre colline ressemble par moments à un lieu de pèlerinage. On voit venir des hommes, surtout des jeunes gens, uniquement pour écouter la parole de vie... Nous comprenons qu'il nous faut visiter les villages le plus possible. » Ainsi, le 15 janvier 1890, le missionnaire monta dans sa pirogue pour faire une tournée. Il voulait se rendre à Bouapaki. Quand il passa devant le village de Fiko, un « homme de Dieu » écarta les roseaux de la rive et l'apostropha tout étonné, et sur un ton de reproche : « Que vous arrive-t-il donc? Vous n'allez pourtant pas continuer votre route! Vous savez bien que depuis si longtemps nous vous

(1) *Der Evangelische Heidenbote*, 1891, p. 3.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 195.

attendons. » Heureuse impatience ! Pourtant, il fallut prier cet homme d'attendre encore. Peu après, la pirogue d'un naturel de Koki croisa celle du missionnaire. Le voyageur indigène héla Koto, le chef de Mangamba, qui accompagnait le frère Autenrieth, et lui raconta qu'il y avait à Koki près de dix « hommes de Dieu ». — « Vois-tu, père, dit Koto au missionnaire, voilà que même à Koki on commence à croire. » Tout à l'entour de Mangamba, dans un rayon assez considérable, des gens semblent attirés par quelque force invisible vers l'Évangile éternel ; ils s'associent et prennent spontanément le nom « d'hommes de Dieu », du Dieu qu'annoncent les missionnaires et dont la bonne nouvelle se répand comme une eau fécondante de district en district. Et la plupart de ces hommes n'ont jamais vu le missionnaire lui-même et l'attendent avec d'autant plus d'impatience. A Bonapaki, le frère Autenrieth trouva une trentaine d'hommes appartenant à l'une de ces associations ; parmi eux le vieux chef Mbépé et son fils Mosi. Ils étaient préoccupés du projet de bâtir une « nouvelle cité de Dieu », comme ils s'exprimaient, c'est-à-dire un village à eux, séparé du village païen où l'on se moque d'eux (1).

Le missionnaire a raison d'insister dans sa lettre sur le fait que ces « hommes de Dieu » ne sont nullement des chrétiens et qu'on ne peut même pas les recevoir tous dans la classe des catéchumènes. C'est une sorte de vague aspiration qui conduit ces hommes ; eux-mêmes ne sauraient la définir. Mais plus d'une fois, dans l'histoire du royaume de Dieu, un mouvement de ce genre a fait entrer ensuite, quand l'Esprit soufflait, une partie de la population dans l'Église du Christ. Il suffit de rappeler les tribus birmanes des Karen ou Carians, comme on dit aussi, et l'histoire des Kolh, dans l'Inde. Il faut demander à Dieu que l'inquiétude qui semble s'être emparée des habitants du pays d'Abo prépare une belle floraison spirituelle et se termine par une riche moisson d'âmes.

(1) *Der Evangelische Heidenbote*, 1890, p. 84 et suivantes.

A la base orientale du pic de Cameroun, chez les ba-Kouiri, superstitieux et cruels, cette préparation n'existe pas. On reçoit les missionnaires, mais on se défie d'eux. « A Monanghé, un marché considérable, écrit le frère Scholtens (1), je terminai une réunion en demandant au catéchiste de prononcer une prière. Aussitôt une femme s'écria : *Obasi a adya mbenge nangel* « Maintenant, Dieu va descendre ! » et toute la foule de se disperser avec des cris d'effroi. »

Il faut enregistrer ici l'établissement de sept missionnaires catholiques, sous la conduite du T. R. P. Victor, en novembre dernier, sur le fleuve Édéa ou Idia, au sud de l'estuaire du Cameroun (2).

Pas très loin de la colonie allemande de Cameroun, la nouvelle mission anglicane du Niger, dont les débuts nous ont édifiés l'an dernier (3), a également été éprouvée par la maladie. M. G. Wilmot Brooke a pris une fièvre typhoïde entre Onitcha et Lokodja, sa station. On a dû l'embarquer rapidement au mois de septembre dernier ; il s'est arrêté à Madère, allant déjà mieux, et est arrivé en Angleterre le 14 décembre. On espère qu'il pourra reprendre avant longtemps le poste avancé à la création duquel il a si vaillamment contribué (4).

De l'autre côté de l'Afrique, aux environs du lac Nyassa, les Frères moraves désirent commencer une nouvelle mission, vers le printemps prochain (5). C'est une grande entreprise, et pour laquelle il faut souhaiter à ces dévoués pionniers de la mission moderne tout le succès que Dieu leur a accordé ailleurs abondamment. Il y aura cette année cent cinquante-quatre ans que le missionnaire morave G. Schmidt a débar-

(1) *Der Evangelische Heidenbote*, 1890, p. 70.

(2) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 28.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 113 et p. 435.


(4) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 847. et 1891, p. 80.

(5) *Missions-Blatt*, 1890, p. 313, et 1891, p. 3.

qué à la Ville-du-Cap, en 1737. C'est le premier missionnaire évangélique qui pénétra dans l'Afrique australe. Ce que les Moraves nomment la province occidentale de leurs missions africaines est l'épanouissement de la semence mise en terre avec larmes par G. Schmidt. Vingt-trois missionnaires résidant actuellement dans dix stations y ont charge d'âmes, au milieu des quelque dix mille naturels de sang mêlé qu'ils ont réussi depuis des générations à grouper autour d'eux. Tous les frais de cette mission, sauf les dépenses de voyage, ont été couverts, dans l'exercice de 1889, par le travail industriel et agricole fait par les naturels sous la direction des missionnaires. La province morave dite orientale forme trois groupes échelonnés au milieu des Cafres de la colonie du Cap; elle compte 3,889 naturels établis dans sept stations et cinq annexes, dirigées par dix missionnaires. Le nombre des communicants est de 1,051. Le dernier rapport (1) les caractérise d'une façon intéressante. « Ce champ de travail, y est-il dit, offre à nos amis trois sujets de prière. Pour nos anciennes Églises (autour de Silo, entre East-London et Aliwal-North) il faut demander : Éloigne de ton peuple tous les tentateurs, et ramène tous les égarés et tous ceux qui sont tombés! Pour la contrée des Tembou (dans l'ancienne Cafreterie indépendante) : Là, Seigneur, accompagne de l'esprit et du feu d'en haut la parole qui rend témoignage à ton sang! Pour le pays des Hloubi (dans le Griqualand-East) : Étends les cordeaux de la tente de tes messagers! » Dans toute l'Afrique on pourrait distinguer ces trois stages de la mission, et partant leur appliquer ces trois requêtes demandées par les Frères moraves pour leur œuvre chez les Cafres.

(A suivre.)

(1) *Jahresbericht von dem Missionswerk der Brüdergemeine*, 1890, p. 38.



BIBLIOGRAPHIE (1)

THE LORD'S PRAYER IN THE LANGUAGES OF AFRICA. — Brochure cartonnée de 24 pages. Gilbert et Rivington, Londres, 1890. Prix : 1 fr. 25. (Don des éditeurs.)

Tout ce qui touche à l'Afrique intéresse aujourd'hui. Ce petit livre, admirablement édité, donne l'Oraison dominicale en quarante-neuf langues ou dialectes africains. Il a dû coûter beaucoup de recherches au compilateur, et causer bien du travail à l'imprimeur. Ceux qui s'occupent de linguistique africaine trouveront, dans cette collection, des textes importants. Pour le lecteur ordinaire, quelques remarques et explications très sobres eussent été bienvenues.

F. H. K.

AVIS

VENTE ANNUELLE

La vente en faveur des missions aura lieu les mercredi 18 et jeudi 19 mars prochain, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les dons devront être adressés à madame Boegner, Maison des missions, 102, boulevard Arago, Paris, si possible avant le 10 mars.

(1) Toutes les publications récentes, adressées à la Bibliothèque de la Maison des missions (102, boulevard Arago), seront mentionnées ici et analysées, si elles ont trait à la mission.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

**RETOUR DE M. BOEGNER
DÉPARTS ET ARRIVÉES DE MISSIONNAIRES**

Paris, 17 février 1891.

Nous avons la joie d'annoncer à nos lecteurs l'heureux retour du directeur de la Maison des missions. C'est aujourd'hui même, au moment où nous allons mettre sous presse, que M. Boegner est arrivé à Paris. Son voyage a été favorisé de toutes manières par ce bon Dieu que tant d'amis des missions ont invoqué en faveur de notre voyageur et de la tâche difficile dont il avait été chargé par le Comité. Il a pu examiner à fond, avec minutie même, notre mission du Sénégal et toutes les questions qui se rattachent à sa situation présente et à son avenir. Il a ensuite fait un court séjour dans la colonie française des Rivières du Sud, qui semble destinée à servir de base à toutes les entreprises, commerciales ou autres, qui seront faites vers les pays que traverse le Niger. Il a visité la colonie anglaise de Sierra-Leone, où, mieux que nulle part ailleurs, un Européen peut constater jusqu'à quel point et dans quelles conditions des nègres africains peuvent se civiliser et se suffire à eux-mêmes. Enfin, il est retourné à Saint-Louis pour y terminer les observations

et les arrangements qu'il avait faits pendant sa première visite et pour prendre congé de l'Église et des missionnaires du Sénégal.

Grâce à des coïncidences heureuses, dans lesquelles nous ne pouvons que voir la main de Dieu, M. Boegner a pu réaliser son programme de la manière la plus complète, sans perdre de temps et de façon à pouvoir rentrer en France quelques jours plus tôt que nous n'osions espérer.

Bénissons Dieu de ce qu'il a protégé M. Boegner contre les périls que rencontre sur terre et sur mer le voyageur que son devoir conduit sur les côtes dangereuses de l'Afrique occidentale, et de ce qu'il lui a donné l'occasion d'étudier sur place tout un ensemble de faits intéressant l'œuvre des missions en général, et tout particulièrement celle de notre Société. Puisse-t-il faire produire à ce voyage beaucoup de résultats utiles pour l'avancement de son règne !

Au moment où M. Boegner arrive à Paris, M. Pascal met la dernière main à ses préparatifs de départ; encore quelques jours et il s'embarquera pour l'Afrique australe et le Lesouto, où l'attend une œuvre que Dieu bénira entre ses mains. Nous avons en même temps, en passage à la Maison des missions, deux jeunes missionnaires suisses, MM. Liengme et Rosset, qui partiront dans quelques mois pour renforcer la mission des Gwambas, au nord et à l'est du Transvaal. M. Robert-Tissot, un jeune instituteur neuchâtelois qui a offert ses services à la mission américaine du Gabon et fait un court séjour à la Maison des missions, a voyagé quelques jours sur le paquebot qui conduisait MM. Escande et Boegner à Sierra-Leone, et est sans doute maintenant arrivé à destination. Enfin, nos braves explorateurs Allégret et Teisserès ont terminé leur long et fatigant voyage à travers le Gabon; ils sont arrivés sains et saufs à Libreville, et le mois de mars nous les ramènera en France avec les résultats de leurs études et le récit de leurs nombreuses aventures.

Ce va-et-vient de missionnaires, ces voyages d'exploration, ces départs de nouveaux ouvriers, réjouissent le cœur de

ceux qui s'intéressent aux progrès du règne de Dieu. Il n'y a de mouvement que là où il y a de la vie. Quand on voit des missionnaires et des directeurs de missions sur les vaisseaux qui sillonnent les grandes mers, on est en droit de se dire que les Églises de Christ travaillent pour son nom, qu'elles ont de l'esprit d'entreprise et de renoncement, et qu'elles pensent avec amour aux déshérités de l'humanité. La vie de l'Église, c'est la lutte pour le salut des hommes et pour le règne de Dieu. On peut dire qu'une Église ne travaille que pour autant qu'elle est vivante; on peut dire aussi qu'elle n'est vivante que pour autant qu'elle travaille, une activité chrétienne étant un élément essentiel et une condition indispensable de la santé d'une Église. Puissent nos Églises vivre, et vivre fortement, vivre de cette vie dont la plénitude est en Jésus et qu'il veut communiquer sans mesure à ses disciples et à son Église!



LESSOUTO

NOUVELLES DE L'ÉGLISE D'HERMON

Hier a eu lieu l'inauguration de la chapelle de mon annexe de Sékameng. Je ne saurais dire le soulagement que je ressens de pouvoir écrire la phrase qui précède. Pour sentir pareille délivrance, il faut avoir passé par les fatigues et les tracassas qu'occasionne toujours à un missionnaire la construction d'un édifice de ce genre; aussi, je comprends bien le sage qui a dit: « Bienheureux ceux qui ne bâtissent que des châteaux en Espagne, car ils n'ont rien à démêler avec les maçons! » Si cela est vrai en France, que dire ici, au sud de l'Afrique, le pays où la patience est une des vertus les plus nécessaires et les plus difficiles à acquérir et à conserver?

Il y a un an et demi que nous avons commencé cette bâtisse; la voilà terminée. Dieu soit loué!

Nous avons eu un immense auditoire de plus d'un millier de personnes. Naturellement la réunion a eu lieu en plein air, la chapelle ne mesurant pas plus de treize mètres de long sur six mètres vingt de large.

Le chef principal de l'endroit, Ranko, s'était pour l'occasion revêtu de ses plus beaux habits ; il avait vraiment bonne façon, et ne rappelait en rien le Ranko que j'avais si souvent vu en tenues bien différentes. Le chef des Barolongs, Samuel Moroque, établi là depuis trois ans, était aussi présent avec presque tout son monde ; et c'était justice, car lui et ses gens n'ont pas craint de mettre la main à la pâte pour seconder le brave évangéliste Gidione à confectionner plus de 20,000 briques. Notre voisin, M. E. Mabile, avait bien voulu se joindre à nous, ce qui a fait grand plaisir aux habitants de cette annexe éloignée.

Nous avons eu la joie de recevoir vingt-quatre personnes dans l'Église...

Ces lignes datent de quelques semaines et c'est seulement aujourd'hui que, par suite de différentes raisons, je puis les reprendre pour les compléter en y ajoutant quelques détails sur l'œuvre importante dont je suis chargé.

A la fin d'octobre, j'ai eu l'avantage d'ouvrir une autre chapelle, mais celle-là ne m'avait donné aucune peine. Elle est située dans la ferme de Weltevreden (État libre de l'Orange), à environ deux heures d'ici à cheval. Le fermier, un M. Van Wyk, est chrétien et l'a bien prouvé par la manière dont il a aidé les Bassoutos établis chez lui et aux environs, pour la construction de ce petit lieu de culte.

Nous avons eu cette année cent quarante admissions dans la classe de catéchumènes, et plus de quatre-vingt-dix dans l'Église, ce qui est plus que ces dernières années.

Mais ce sont encore nos écoles qui progressent le plus, progrès qui finira peut-être par nous embarrasser s'il continue, car elles ont plus que doublé en quatre ans. Nous comptons neuf cent quatre-vingt-quatorze élèves dans nos écoles ; les locaux deviennent trop petits, et nos instituteurs insuffi-

sants, sinon comme qualité, du moins comme nombre. Des écoles du soir nous sont aussi, ici et là, demandées. Dieu veuille que cette jeunesse qui a soif d'instruction se tourne vers Celui qui seul peut satisfaire l'âme comme l'intelligence. Toutefois les ténèbres nous entourent de bien près.

Il n'y a pas longtemps que j'exhortais à se convertir un vieux fumeur de chanvre (qui tient lieu d'opium à nos païens bassoutos); il me répondit, d'une voix un peu bourrue, à peu près ces mots : « Je ne chicane pas Dieu, qu'il me laisse tranquille ! » Combien de païens ici et ailleurs qui sont fâchés contre l'Évangile, qui les trouble dans leur quiétude ! — quiétude où le plus fort écrase plus ou moins le plus faible, et où l'ivrognerie et la polygamie font le bonheur du plus habile.

Une autre fois, c'est le petit chef Ramokhafa, dont le village est situé près de ma nouvelle école de Kalabane, qui, apprenant que sa femme « est saisie par l'Esprit de Dieu », se met fort en colère, et s'enquiert d'une médecine pour le chasser. Raèkoa, qui demeure sur la frontière du Lessouto et de l'État libre de l'Orange, menace sa femme de la tuer si elle continue à parler de Dieu. A l'annexe de Sékameng, le fameux chef Ranko fait payer une amende de cinq bœufs à un de ses hommes, sous prétexte qu'il empêche la pluie de tomber, et le pauvre naïf les paie, trouvant peut-être que le châtiment est doux pour une faute si grave.

Il y a quelques mois, le chef Khoyane, un ancien renégat de l'Église de Beerséba, me disait, d'un ton onctueux, qu'il avait été travailler sur la ligne de chemin de fer de Bloemfontein, mais que jamais il n'aurait voulu consentir à travailler le jour du Seigneur, ce qui ne l'empêche nullement d'être un ivrogne renommé et polygame en sus. Peu de jours après cette édifiante conversation, il chassait brutalement de son petit territoire un de nos braves vieux chrétiens, sous l'accusation inepte de sorcellerie... Mais c'est l'Esprit de Dieu qui règne; le dernier mot est à lui. Il nous est parfois donné de l'entrevoir.

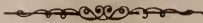
Il y a quelques semaines, je reçus un billet ainsi conçu :

« Ton ami est parti aujourd'hui. » Je courus au village et ne trouvai que la dépouille de notre ami Kalebe, un chrétien de longue date.

Il était infirme depuis des années et était le grand ami de notre ami et prédécesseur Dieterlen. Depuis notre installation à Hermon, il y a plus de trois ans et demi, nous avons essayé de lui succéder près de ce brave vieux; ma femme avait soin de le fournir de soupe, et moi de tabac. Il nous manque bien à tous; nos enfants étaient si habitués à aller « porter la soupe du vieux Kalebe »! Notre ami fut quelques jours malade; à chaque visite il nous disait: « Mon affaire à moi, c'est d'attendre mon Roi qui va bientôt venir me chercher. » Et il s'endormit paisiblement.

Il nous a été un témoignage de plus que notre travail n'est pas vain dans ce pays auprès du Sauveur. Que Dieu nous donne, avec une foi plus ardente, cette patience qui supporte tout, et cette charité qui ne se fatigue pas, et nous verrons de plus grandes choses que celles-ci.

FRÉD. CHRISTOL.



PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN NOUVEAU MISSIONNAIRE

(Extraits d'une lettre de M. Émile Vollet à sa famille.)

9 janvier 1891.

... Depuis ma dernière lettre, je cours de station en station. Je suis chargé de stimuler le zèle des Bassoutos pour la mission du Zambèze; il s'agit de trouver les fonds nécessaires pour défrayer le voyage de deux évangélistes bassoutos jusqu'à Shoshong. Je trouve le pays ravissant; tout est vert cette année, car il a beaucoup plu. Cependant, les arbres manquent, excepté dans les stations, qui sont de vrais nids de verdure où vivent des oiseaux de toutes couleurs. Mais toute cette verdure représente trente années et plus de travail persévérant.

Les Bassoutos sont très agréables, polis et ouverts; ils ont une facilité extraordinaire pour la parole; partout, ils viennent me souhaiter la bienvenue en termes excellents. M. Germond, que j'ai quitté ce matin, me disait hier que c'est une tribu d'avocats.

Les chemins sont épouvantables : de vrais casse-cou; des chevaux européens s'y tueraient cent fois. Je supporte admirablement le soleil et la chaleur, car l'air est vif et léger; cependant, j'ai déjà acquis une jolie couleur chocolat, et j'ai le bout du nez tout pelé.

Je suis en ce moment à Makeneng, une nouvelle station fondée par M. Ernest Mabile, au pied d'une haute montagne qui sert de nid d'aigle au chef Lérotholi, le grand guerrier des Bassoutos, celui qui a repoussé les troupes coloniales en 1880. M. Mabile a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses paroissiens pour me voir et m'entendre; Lérotholi, quoique païen et héritier présomptif, est revenu de voyage aujourd'hui exprès pour me voir demain.

10 janvier.

Ce matin, à dix heures, a eu lieu la grande réunion, en plein air, car l'église est encore en construction. Il est dix heures du matin, le soleil chauffe ferme; à un jet de pierre de la maison, cinq ou six cents personnes sont assises en cercle; au centre, une table et quelques chaises pour les notables. Les hommes et les femmes se groupent séparément. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont représentées, ainsi que toutes les étapes de la vie des Bassoutos. Au premier rang, les chrétiennes, la tête entourée de mouchoirs bleus, rouges, jaunes, verts, vêtues de robes de même couleur et drapées dans des châles. Beaucoup ont leur petit enfant sur le dos. En arrière, les païennes, enveloppées de grandes couvertures rouges, la tête entièrement nue et rasée. Parmi les hommes, il n'est pas possible, à première vue, de distinguer les chrétiens des païens. Tous ont des chapeaux, les uns de feutre, ornés de plumes, les autres de paille, de formes va-

riées, et de leur propre confection. Presque tous ont des pantalons, et presque tous également sont drapés dans des couvertures multicolores; personne n'a de souliers. Sur des chaises sont les trois grands chefs de la localité, dont Lérotholi, l'héritier présomptif; il est vêtu d'un complet gris et porte des souliers; à la main, un casse-tête. C'est un homme aux cheveux grisonnants, assez corpulent, de taille élevée; il porte une petite barbiche; c'est une vraie tête de chef, énergique et fière, bien qu'il ait les yeux un peu trop à fleur de tête.

Nous nous frayons un chemin à travers cette foule compacte, M. Mabile, sa femme et moi, pour gagner nos chaises, puis le service commence par un cantique; on chante admirablement bien, en parties; puis, viennent successivement la lecture de la Bible, un cantique et une allocution de M. Mabile pour me présenter à l'assemblée. Après un troisième cantique, je prends la parole. L'assemblée est tout yeux et tout oreilles. Je salue la tribu des Bassoutos, le chef Lérotholi, « dont le nom a franchi la mer comme chef et comme guerrier », et l'Église. Je leur rappelle ce que leur tribu doit à l'Évangile et leur parle de leurs devoirs à l'égard des tribus du Zambèze; ils doivent seconder l'œuvre qui s'y fait, en lui consacrant des hommes, de l'argent et des prières.

Après un cantique, Lérotholi se lève pour me répondre. Il parle surtout de son grand-père Moshesh. C'est Moshesh qui a reçu les missionnaires; son désir était que tous les Bassoutos devinssent chrétiens. C'est Moshesh, M. Casalis et M. Arbousset qui ont sauvé la tribu. Les Bassoutos ne l'oublieront jamais. Lui, Lérotholi, bien qu'il ne « cultive pas ce champ », désire que ses sujets deviennent chrétiens. Il sait que le Dieu des chrétiens protège la tribu, mais il me demande de prier pour que Dieu leur donne une bonne récolte, vu qu'ils sont menacés d'une disette de sorgho. Lui-même demandera à Dieu qu'il me protège et me garde pendant mon voyage.

Après un cantique, un évangéliste prononce une allocution

très bien tournée, souhaitant que Dieu me porte sur son dos comme une mère porte son enfant. Pendant le dernier cantique, on fait la collecte. Il y a un plat sur la table; tous tiennent à apporter leur obole; avec quel empressement, vous ne sauriez l'imaginer! Cette collecte a rapporté 225 francs; j'ai failli pleurer en voyant le zèle de ces Églises et leur empressement. C'est une bien belle œuvre que la mission! Les pessimistes reprochent aux Bassoutos leurs inconséquences; ils en ont sans doute, mais ils sont sincères, c'est visible, et ils ont des besoins religieux réels. M. Mabile me disait que, si un grand nombre d'entre eux ont une religion qui manque de profondeur, il y en a qui mènent une vie tout à fait édifiante, faisant de vrais sacrifices pour leur foi. « Presque tous, me disait-il, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, se feraient martyriser pour leur foi. »

Quelles bonnes figures on voit parmi eux, parmi les femmes âgées surtout! Beaucoup ont déjà dans leurs yeux la lumière céleste. M. Mabile m'en citait une qui économisait sou par sou sur son maïs et les œufs de ses poules pour donner à l'Église quelques livres sterling par an. Ce qu'on leur reproche généralement, c'est qu'ils sont incapables d'efforts. Tous, païens et chrétiens, ont de hautes aspirations, mais ne tentent presque rien pour les réaliser. Dans leurs prières, ils demandent à Dieu, non point de leur aider à triompher de la tentation, — ils s'en sentent incapables, — mais de leur épargner la tentation. Ils sont fatalistes. Quand ils font quelque chose de mal, c'est que Satan s'est emparé de leur cœur. Si l'on demande à un païen pourquoi il ne se convertit pas, sa réponse, presque invariable, est : « Moi, je voudrais bien, mais Dieu ne veut pas; il ne me donne pas la force de résister à la tentation. »

Ce matin, j'ai été avec M. E. Mabile rendre visite à Lérotholi. Nous avons grimpé, par des chemins de chèvres, jusqu'au sommet de la montagne qu'il habite. La vue est splendide. Des montagnes et de larges vallées se déroulent à perte de vue. Il peut voir tout ce qui se passe alentour et est à l'abri

d'une surprise. Il habitait plus bas autrefois, mais son village a été brûlé par les troupes coloniales lors de la dernière guerre. Il s'est alors transporté dans le nid d'aigle actuel, en vue d'une autre guerre possible. Son village n'est pas grand et ne compte guère qu'une cinquantaine de huttes. Elles sont serrées les unes contre les autres, entourées de cours en roseau et disposées sans ordre au milieu des rochers. Au centre du village, on trouve le « lékthla », sorte de forum qui sert de lieu de réunion pour les hommes, et où les femmes n'ont pas le droit de pénétrer. Nous y trouvons quelques hommes assouplissant des peaux. De tous côtés, des femmes, la tête rasée, la face tatouée, vont et viennent. Toute une marmaille, nue ou à peu près, grouille au milieu des pierres. Un vieux conseiller, tout blanc, vient à notre rencontre, appuyé sur son bâton. Il nous conduit à la maison de la principale femme du chef, une chrétienne nommée Manéélla, où doit avoir lieu l'entrevue. Nous nous glissons sous la basse entrée d'une cour en roseau, et, devant nous, se présente une petite maison carrée. La reine, tout de rouge habillée, très digne, vient à notre rencontre, nous serre la main et nous fait entrer. La maison est propre ; des selles et des armes sont suspendues aux murs ; on étend par terre des peaux de bœuf et on apporte des chaises ; puis la princesse se retire.

Alors, Lérotholi fait son entrée. Il est aujourd'hui enveloppé dans une grande couverture rouge. Nous causons longuement (M. Mabile servant d'interprète) des guerres passées du Lessouto. Le chef me montre différentes blessures qu'il a reçues. Pendant la conversation, une femme vient apporter une grande terrine de bière indigène. C'est très bon, un peu sucré et un peu acidulé, de couleur chocolat. Lérotholi se retire un instant et revient équipé en guerrier mossouto ; il est très imposant. C'est pour me montrer son costume de guerre. Sur la poitrine, une espèce de gorgeron en cuivre ; sur la tête, une immense aigrette noire ; à la main, un bouclier en peau de bœuf ; un bâton sert de poignée et est agrémenté d'un long panache de plumes d'autruche noires.

Le casse-tête, en corne de rhinocéros, sert en même temps de sceptre. Puis il se dépouille de ses armes et reprend sa couverture. Il me dit être très heureux de ma visite, me charge de saluer Léwanika et me prie de ne pas oublier que des Bassoutos sont morts au Zambèze et ont déjà versé leur sang pour Jésus-Christ. Il me dit qu'il priera pour moi pendant mon voyage. Il parle tout à fait comme un chrétien. Avant de partir, il me présente deux de ses fils, puis nous nous quittons.

C'est bien là l'Afrique. J'avais là devant moi, dans sa primitive simplicité, un grand dé la terre. Ces chefs bassoutos sont très riches, mais on ne s'en douterait pas; ils possèdent de grands troupeaux de bétail et des champs immenses. Cependant, une grande familiarité règne entre eux et leurs sujets.

En sortant, j'ai rencontré l'exécuteur des hautes œuvres, un vieux nègre à la figure rusée et taillé en hercule. Puis, je suis rentré à la station, tout content de ma matinée.

E. VOLLET.

ZAMBÈZE

Lettre de mademoiselle Kiener.

Nos lecteurs se sont sans doute étonnés de ne trouver que très rarement des lettres de mademoiselle E. Kiener dans le *Journal des Missions*. Nous avons nous-mêmes regretté cette lacune; mais nous avons dû respecter le désir formel que mademoiselle Kiener a exprimé qu'on ne livre pas à la publicité de fragments des lettres qu'elle écrivait à sa famille. Le journal de la Société neuchâteloise des Missions, intitulé *Nouvelles de nos missionnaires*, ayant publié une de ses lettres dans son numéro du 4 janvier 1891, nous nous croyons autorisés à la reproduire dans notre journal, en priant nos

amis neuchâtelois et mademoiselle Kiener d'excuser l'emprunt que nous leur faisons sans leur en demander l'autorisation. Nous sommes convaincus que nos lecteurs nous approuveront de nous être départis, dans ce cas spécial, de la règle, que nous avons toujours suivie, de ne leur offrir que des nouvelles inédites. Et nous espérons que mademoiselle Kiener voudra bien, quand ses occupations le lui permettront et quand elle sera remise des fatigues de son long voyage, nous adresser directement des articles contenant ses impressions sur la mission du Zambèze et le récit de ses travaux au milieu des Barotsis.

Seshéké, 8 août 1890.

L'oiseau voyageur fait de nouveau son nid pour quelques jours dans un autre coin du monde. Seshéké vous est connu de vieille date, avec son missionnaire M. Jeanmairet. Il n'est plus là; dans la belle maison qu'il avait à peine terminée, demeure M. Goy, et c'est là que je suis reçue. Quelle belle maison! Elle représente une somme de travail et de fatigues difficile à évaluer. Pauvres amis! Dieu veuille qu'ils puissent un jour y revenir! Le 6 août, juste six mois après avoir dit adieu à mon cher village de Dombresson, je disais adieu à nos amis de Kazungula; M. Coillard et moi sommes venus par le fleuve. J'avais à moi le beau canot qu'occupait M. Coillard et qu'il a eu la bonté de me céder. J'aurais voulu que vous vissiez cette flottille! Une vingtaine de canots avec cinq ou six bateliers debout; au milieu sont des bagages et nous, M. Coillard, Litia, un chef et moi (chacun son canot); les autres ne portaient que des bagages. Nous glissions sur ce large fleuve; c'était très agréable, et j'en ai beaucoup joui. Il faisait du vent, mais Dieu nous gardait. Le fleuve est souvent d'une largeur beaucoup supérieure à celle qu'il a à Kazungula. Il y a plusieurs îles très grandes; par-ci par-là, quelques arbres, surtout des roseaux. J'ai vu des quantités d'oiseaux: des hérons, des poules d'eau, des tourterelles, et que sais je encore.

Nous avons passé une nuit au bord du fleuve. M. Coillard eut la bonté de me céder sa tente et son lit de camp. Lui-même n'eut qu'un abri de roseaux comme les Zambéziens savent si habilement en construire. Quand, comme moi, on n'a qu'un voyage de deux jours en perspective, notre nouveau genre de locomotion est agréable ; mais, quand il faut voyager, comme M. Coillard, plusieurs semaines, cela devient vraiment pénible, et je comprends qu'il soit bien fatigué ; il faut garder la même position, assis au fond du canot, sur une couverture, et c'est tout. Ce qui contribue à fatiguer, c'est l'ardeur du soleil sur l'eau. Nos bateliers étaient heureux d'arriver ; ils se fatiguaient beaucoup, étant toujours debout. Tout à coup ils fléchissaient et tombaient à l'eau. Ils sont heureusement habitués à cela, et s'en tiraient facilement. Je retrouvai ici mes caisses et mes bagages, et bientôt, par canot et wagonnette, tout repartira.

M. et madame Goy sont déjà bien joliment installés.

10 août. — Service sessouto par M. Coillard. Morantsiane et les autres chefs ont été sévèrement repris et pressés de se donner au Seigneur. M. Coillard leur a rappelé tout ce qui a été fait en leur faveur, ici, à Seshéké, et ils sont toujours demeurés dans le même état de péché. Quoique je ne puisse comprendre que quelques mots, j'ai senti que le moment était solennel et que la puissance du Saint-Esprit accompagnait les paroles de M. Coillard. Puissent-elles porter un coup décisif sur les âmes ! Nous avons eu aussi notre heure bénie. M. Coillard nous a rappelé cette parole de Jésus à Marthe : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. »

16 août. — Ce soir, j'ai reçu une gentille lettre de madame Jalla. Pauvre amie, combien elle souffre du départ de sa petite Anita ! Le vide est si grand pour elle !

17 août. — Encore un bon dimanche derrière nous ! Il y avait beaucoup de gens au culte ; mais que les femmes me font pitié ! Celles des chefs sont assez bien, mais toutes les autres sont si misérables ! Elles ont à peine une vieille peau jetée sur leur dos, dans laquelle est placée leur petit enfant

qui pleure, qui se désole, mais dont on ne s'inquiète guère. Quelle dégradation ! Et les enfants, c'est là encore qu'il y a de la misère !

Sauf maintenant Nguana Ngombé, qui a été baptisé et qui a nom Andreas, il n'y a point de chrétiens. Litia, le fils du roi, donne de grandes espérances ; il aime beaucoup sa Bible et se conduit très bien. C'est un jeune homme parfaitement convenable, qui pourrait être en exemple à plus d'un de nos jeunes gens, qui, à peine hors de l'école, se croient des hommes importants. Je voudrais que vous vissiez dans quelle respectueuse attitude il parle à M. Coillard. Dieu veuille que dans ce cœur aussi le bien triomphe et qu'il soit un jour un enfant de Dieu, témoin fidèle et serviteur dans les champs du Seigneur, malgré sa position. Pauvre Zambèze ! — Excellent culte français de M. Coillard.

18 août. — Interrompue par l'arrivée du messager qui apporte le courrier. Vous auriez été bien amusés si vous nous aviez vues, madame Goy et moi, baissées devant M. Coillard, épiant chaque enveloppe pour y chercher nos noms ; les lettres se distribuaient à droite et à gauche, et je craignais qu'il n'y en eût point à mon adresse. Enfin, l'avant-dernière venait de Dombresson. Merci aux chers amis qui m'ont donné une si agréable preuve de leur affection !

Si vous pouviez être subitement transportés ici, beaucoup seraient effrayés en voyant les gens qui nous entourent ; les fillettes, surtout, auraient peur. Pourtant, grâce à Dieu, ils ne sont plus ce qu'ils étaient à l'arrivée de M. Coillard, et cependant, combien ils ont encore à apprendre !

M. Waddell vient d'arriver. Quel voyage difficile que celui de Séfula ici ! La tsétsé, surtout, est à craindre dans plusieurs forêts ; les bœufs doivent faire de longs trajets de nuit, et ne trouvent même pas à manger sur les îlots où on les fait demeurer pendant la journée. — Pauvre M. Coillard ! en a-t-il eu, des pertes de toute nature avec ses bagages ! Que de caisses dont le contenu était ou mangé par les termites, ou abîmé par l'eau ! Ce que je n'ai pas dit encore, c'est que dans

ce pays-ci on ne trouve pas de quoi se nourrir ; seulement quelques légumes : patates, courges et maïs. Les fruits sont des baies avec de grands noyaux, m'a-t-on dit, et on ne peut rien en faire. Les graines que l'on sème produisent un peu de salades, choux, haricots, aussi un peu de pommes de terre. M. Coillard a essayé de semer du blé ; mais ce n'est point encore suffisant pour s'approvisionner : il en a eu un peu plus que la semence ! Il faut autre chose pour vivre, et toutes les provisions viennent d'Europe. Il y a du gibier quelquefois : des oies sauvages, des canards, des perdrix ; mais les moutons et les bœufs sont rares, et la viande se conserve quatre jours, une semaine au plus en hiver. Je crois que M. Coillard est parvenu à conserver du porc plus longtemps. Donc, il faut des viandes conservées en boîtes de fer-blanc. Voilà pourquoi de nombreuses caisses arrivent au Zambèze.

20 août. — Avec M. Goy, je fais l'école et j'apprends les lettres aux femmes du chef. Quelles écolières peu zélées ! Je ne sais combien de fois j'ai répété A, avant qu'elles le sachent. — Maintenant que le moment du départ approche, il faut me mettre à parler anglais, afin que M. Waddell me comprenne. Le sessouto va assez bien, mais ce n'est pas précisément facile de l'apprendre.

M. Waddell a tué d'un coup de fusil un énorme hibou, qui toutes les nuits tuait deux ou trois poules dans le poulailler. Quel grand oiseau ! Il a au moins un mètre d'envergure !

24 août. — Depuis le 21, je suis seule chez M. Goy. M. et madame Coillard et M. Waddell sont à Kazungula, où on attendait des wagons ; leur visite fera du bien aux chers amis Jalla. Ces derniers jours, j'ai beaucoup étudié le sessouto avec M. Goy, et je ne me fatigue pas ; j'aime beaucoup travailler à cette étude. J'ai à remercier Dieu pour tous ses bienfaits, et c'en est un grand de pouvoir ainsi me préparer en voyageant.

28 août. — M. et madame Coillard et M. Waddell sont revenus de leur voyage et visite à Kazungula, en nous apportant de bonnes nouvelles de nos chers amis Jalla. Mais les

missionnaires anglais qui viennent chez les Mashicolumbos ont eu toutes espèces de difficultés. Pauvres voyageurs! leur voyage si lent, si difficile, fait contraste avec le nôtre, et nous ne pouvons que bénir et rendre grâce à Dieu.

Au moment où j'allais vous dire que les bateliers partis avec nos bagages ne sont pas encore de retour, deux d'entre eux venaient dire à M. Coillard que deux bateaux ont chaviré. Nous ne pouvons savoir encore ce qui est perdu; ils ont repêché ce qu'ils ont pu. Pauvre M. Coillard! en a-t-il déjà eu, des pertes!

29 août. — Aujourd'hui, je vais dire adieu aux amis de Seshéké, qui ont été bien bons, bien affectueux, et auxquels je me suis bien attachée. Madame Goy m'a énormément aidée pour la langue que j'étudie, ces derniers huit jours surtout.

Je sais que le voyage dans la Vallée est long et difficile en wagon; mais je crois que mon Père céleste marche devant moi, qu'Il me conduira dans le chemin et qu'Il sera ma délivrance s'il y a du danger.

Votre bien attachée,
ÉLISE KIENER.

SÉNÉGAL

EXTRAITS DE LETTRES DE M. BOEGNER

Kerbala. — Une station catholique. — Conacry. — Sierra-Leone.

Kerbala, 5 janvier 1891.

... Nous sommes arrivés à Kerbala vendredi (2 janvier) vers midi, et notre premier soin a été de nous installer.

J'ai pris possession de la chambre de M. Jaques, de son lit, de son bureau, de son fauteuil, de son armoire, — car la maison est complètement meublée, au moins pour l'essentiel. Cette maison consiste en quatre chambres d'enfilade; après

la mienne est la salle à manger, où nous prenons nos repas ; puis la chambre à coucher proprement dite, où Escande s'est mis ; enfin une quatrième chambre où a couché Mentor, un menuisier indigène de Saint-Louis que nous avons emmené avec nous pour nous rendre compte des réparations nécessaires. La maison n'est d'ailleurs pas la seule construction ; sur un des côtés de la cour se voient un vaste hangar de bois, une cuisine et une écurie. D'un autre côté sont les cases de Samba-Coumba, le brave évangéliste qui, avec Lissa, sa femme, garde l'immeuble. Ces cases empêchent la station d'avoir l'air trop inhabité ; cependant elle l'a bien un peu : un je ne sais quoi, l'absence d'objets d'usage courant, l'absence d'une chapelle, l'absence aussi d'un jardin, d'arbres, tout cela trahit l'œuvre interrompue à ses débuts. Et cependant nous avons été surpris en bien ; si l'entreprise avait été continuée, on avait vraiment, à première vue du moins, les éléments d'une station. Les villages indigènes abondent ; le principal, celui de Kerbala, est à trois minutes de la maison. Celle-ci est très bien placée, sur une petite éminence entourée elle-même d'un cercle de hauteurs, de sorte que de tous les côtés on l'aperçoit d'assez loin. Quand je dis hauteurs, il ne faut songer ni à des montagnes, ni à des collines, mais plutôt à des ondulations comme aux environs de Fresnoy-le-Grand (1). Autre avantage de cette situation : on profite du moindre souffle d'air, et, ces jours ci, nous en avons été abondamment pourvus. Tandis que je contemple toutes ces choses, la pensée de M. Jaques me revient sans cesse. Je rends intérieurement hommage à son travail énergique et persévérant, à sa patience, à son habileté, et je sympathise rétrospectivement à ses souffrances et à sa solitude.

Il a fait frais le matin et le soir ; au milieu du jour, non ; ainsi j'ai eu, dans mon cabinet, à 2 heures jusqu'à 30°, et tout à l'heure, au soleil, 46°. C'est la température d'hiver ! En été

(1) Fresnoy-le-Grand, village du département de l'Aisne, où M. Boegner a été pasteur avant d'entrer au service de la Société des Missions. (Rééd.)

on arrive à 42 et 43° à l'ombre, et à plus de 53° au soleil. Ce petit vent est très agréable à sentir dans la vaste véranda qui entoure la maison de tous côtés, et comme celle-ci est arrangée de manière qu'on puisse toujours ouvrir des portes ou des fenêtres de tous les côtés, on vit dans un courant d'air perpétuel, — comme du reste aussi à Saint-Louis. Pendant les heures chaudes, on ne sort pas, et on se met à l'aise ; à part le soir et de grand matin, on vit dans un costume fort simple.

Notre vie pendant ces trois jours s'est passée assez uniformément. Le matin, lever de bonne heure, soit pour travailler, soit pour faire une course ; aujourd'hui, par exemple, voulant finir la visite des villages alentour, nous avons été levés, et même à cheval, dès 6 heures. Rien ne peut rendre le charme de cette matinée africaine, d'une pureté parfaite. Escande avait son fusil, et j'ai eu l'honneur de tirer un coup, un coup heureux, puisque j'ai abattu deux pigeons sauvages qui, avec cinq autres tirés par mon compagnon, ont fait notre diner. Il en a été de même presque tous les jours : Escande tire bien, et nous avons eu plusieurs fois des produits de sa chasse. Quant à moi, je n'en ai pas usé autrement, c'est un exercice qui ne me captive pas, et ma vue basse y nuit beaucoup. A 7 heures et demie ou 8 heures, déjeuner avec du lait ; puis, culte avec les gens du village. Hier, par exemple, nous avons eu un vrai succès : c'était dimanche ; à 8 heures on a sonné la cloche, une vieille cloche fêlée, et à 9 heures les gens arrivaient à la file ; nous avons eu 76 adultes et 22 enfants, plus Escande, Samba et moi ; total, 101 âmes ; n'est-ce pas joli ? J'emporte une photographie représentant cet auditoire, en partie du moins ; en général, nous en avons usé et abusé, de la photographie.

Mais je reviens à notre culte. Il a eu sa physionomie bien spéciale : d'abord une prière de Samba, puis un chant en wolof de Samba et d'Escande, puis nos allocutions, à Escande et à moi, l'une et l'autre traduites en bambara par Samba ; entre deux, un chant français par Escande

et moi ; les pauvres gens ne savent pas chanter, il faut leur en donner une idée. A la fin, le baptême de l'enfant nouveau-né de Samba : une petite « Thénen-Koulbary » ; puis un petit palabre où le chef et un autre habitant de Kerbala nous ont suppliés de ne pas laisser la maison inhabitée, disant que c'est à cause d'elle que les Bambaras restent à Kerbala ; qu'ils comptent sur nous, qu'ils sont à nous. Il paraît même que, depuis le départ de M. Jaques, leur nombre a plus que doublé, et ceux qui s'y connaissent attribuent le fait à notre établissement parmi eux, sur lequel ils comptent. En tout cas, ce culte, avec cent personnes, est encourageant ; jamais, du temps de M. Jaques, ni lors des visites de nos missionnaires, on n'avait eu une assemblée pareille.

Nos repas sont tout ce qu'il y a de bohème, et rien de ce que j'ai apporté n'est inutile ; le filtre, la bouillotte, la petite théière, le thé, le couvert, ont été d'un usage journalier : ici nous n'aurions pas trouvé de quoi les remplacer. Comme menus, nous ne saurions rivaliser avec Allégret, ni avec les plantureux festins des îles Sous-le-Vent : des pigeons ou des poulets au riz, quelques pommes de terre, une fois des sardines ou de la confiture apportées de Saint-Louis ; enfin, du thé ou du café, toujours les bienvenus. Grâce au filtre et à une carafe en terre poreuse dite gargoulette, trouvée ici, nous avons eu de l'eau délicieuse et fraîche. Après dîner, pendant qu'Escande prenait sa demi-heure de sieste, je lisais tranquillement.

Saint-Louis, 6 janvier.

... Il faut achever le récit de notre séjour à Kerbala. L'après-midi, nous sortions vers 4 ou 5 heures, et nous faisons un tour dans les villages. Nous les avons ainsi visités tous ; il y en a dix aux environs de la station, dans le rayon d'une lieue ou de 6 kilomètres au plus. Il y a des Bambaras dans plusieurs d'entre eux : le reste des habitants sont des Peuls,

des Wolofs, des Maures. Chacune de ces races a une langue, des habitudes, des mœurs à part : les Peuls, par exemple, sont tout autres que les Wolofs, et ceux-ci sont très différents des Bambaras. Quant aux Maures, ce ne sont pas des nègres : ils sont clairs et ont des cheveux longs et lisses. Les Peuls aussi sont un curieux peuple, présentant avec les nègres des différences profondes, quoique très foncés de peau. Ce sont des nomades, ils s'adonnent à l'élevé du bétail.

Quelques-uns de ces villages indigènes sont très beaux : il y a généralement au milieu un grand arbre, une vaste place libre, et les huttes sont disposées en cercle tout autour. Dans les villages peuls ce sont les parcs à bestiaux qui sont au centre, et les huttes, au lieu d'être pointues, sont rondes comme les fourmilières dans l'État libre de l'Orange. Aussi notre présence faisait sensation : l'apparition d'un blanc est chose rare ; quelquefois les enfants s'enfuyaient épouvantés, d'autres fois ils répondaient à nos avances. Samba nous accompagnait, et traduisait mes questions : c'est un mode de communication souverainement désagréable. Mais la nuit tombe vite dans cette zone ; généralement elle nous surprenait avant le retour. Avant qu'elle soit là, il y a un moment admirable, que j'avais déjà observé la veille de Noël du pont Faidherbe à Saint-Louis. L'horizon, encore vivement éclairé, projette sur toute chose une lueur étrange et presque surnaturelle, les champs de maïs sont d'un jaune d'or, le ciel d'un bleu profond et lumineux : mais cette espèce d'*Alpenglühén* sans Alpes ne dure qu'un instant, et en peu de minutes la nuit noire est là.

Notre souper était, à peu de chose près, la répétition du dîner, sinon que le thé remplaçait le café. Puis venait le moment délicieux de la conversation au clair des étoiles. Escande les connaît bien, et m'en a montré plusieurs ; j'ai admiré Orion, qui règne dans le ciel tropical... Mais je cherchais surtout les constellations familières, l'étoile du Nord, la grande Ourse ; et quand je voyais apparaître cette dernière à l'horizon, j'étais content. Cette nuit, en bateau, j'ai eu la joie

de revoir la Croix du Sud, une vieille connaissance de l'Afrique du Sud.

Vers 9 heures il faisait frais, et nous étions contents de rentrer; j'écrivais, Escande lisait ou allait se coucher. En résumé, des jours tranquilles, où j'ai eu du travail plus qu'il n'y paraît dans ce récit; mais où j'ai eu aussi du loisir, du repos, de la détente. Et, surtout, j'ai retrouvé l'Afrique, la vraie Afrique, les villages indigènes, le cadre de la vie missionnaire normale, ou du moins habituelle, sinon cette vie elle-même.

Ce séjour à Kerbala restera dans mon esprit comme un souvenir agréable. Le départ, hier, s'est effectué dans des conditions un peu ennuyeuses. Le brave Samba a été retardé, le bœuf qui devait emporter nos bagages n'a été prêt qu'à 5 heures et demie; une demi-heure après il faisait nuit, et nous avons dû faire le reste de la course dans l'obscurité noire. Pendant que nous marchions ainsi, l'idée nous a pris tout à coup que nous pourrions bien manquer le bateau... et nous avons été pris peu à peu d'une sorte de panique. A la fin, nous nous sommes égarés, et avons encore perdu un bon moment à errer dans les rues de Dagana. Quel soulagement, en arrivant enfin au bord du fleuve, de trouver notre bateau qui nous attendait paisiblement. Notre embarquement s'est fait aussi vite que possible dans d'épaisses ténèbres: outre les bagages, nous emmenions deux moutons et une chèvre qu'on nous avait chargés de remettre à quelqu'un à Saint-Louis. Le voyage lui-même s'est très bien et très vite fait; le bateau, tout à fait désencombré, était fort agréable à habiter; nous étions au large dans la cabine aussi bien que sur le pont, et, ce matin, nous avons été presque fâchés d'arriver si vite en vue de Saint-Louis...

Sierra-Leone, 24 janvier.

... Il faut que je vous donne une brève idée de mon voyage jusqu'ici. La première partie, celle qui s'est terminée

à Dakar, a fort bien réussi. Il s'agissait de visiter la principale des stations catholiques de la côte. Cette mission est placée, non dans une ville, mais assez loin, au sud de Rufisque, sur la côte, près d'un petit port de mer appelé Joal, en pleine campagne, sur le bord de l'Océan. Pour s'y rendre, on n'a d'autre moyen que d'user des cotres, petits bateaux à un mât, à deux ou trois voiles, n'ayant que des noirs (quatre ou cinq) pour équipage, et qui transportent des marchandises, d'un point à un autre de la côte. Grâce à l'obligeance de M. Adrien, l'un des agents de la Compagnie française de l'Afrique occidentale (à laquelle nous sommes recommandés, et qui, sur tous les points, nous a facilité grandement les choses), un de ces cotres s'est trouvé prêt à partir pour Joal quelques heures après notre arrivée à Rufisque, le samedi 17, au matin. Nous avons passé la nuit dans la maison de la compagnie; ces messieurs nous avaient cédé leurs deux meilleures chambres.

A onze heures, nous nous sommes mis en route. Figurez-vous un petit bateau, large de 4 à 5 mètres, long de 12, encombré de caisses et de noirs, équipage ou passagers, non ponté, sans cabine. Nous y avons passé néanmoins des heures fort agréables, déjeunant avec les provisions dont on nous avait fort abondamment pourvus, dinant de même, causant, regardant la mer, le rivage qui défile lentement devant nous, le mouvement du bord, l'apparition des étoiles. Ce n'est que vers la nuit que les choses sont devenues moins faciles. Le vent est tombé entièrement; nous n'avancions plus; si bien qu'à un moment donné, il a fallu marcher à la rame. En fin de compte, nous nous étions endormis, moi sur des caisses, Escande sur une traverse de bois, lorsque, tout à coup, un choc nous réveille. Nous sommes près d'un petit appontement; une ou deux lumières paraissent dans la nuit; un autre cotre est là, immobile, à quelques mètres du nôtre; tout dort: il est une heure du matin; c'est Joal. — Notre bateau doit continuer sa route; il faut donc débarquer. On nous descend, nous et notre bagage; nous avons une lettre d'introduction

pour un marchand mulâtre : on nous conduit à sa maison avec nos valises. Le ferons nous réveiller ? Une crainte mal placée de le déranger nous retient ; qu'à cela ne tienne : nous coucherons sur le gravier ou plutôt sur les coquillages qui en tiennent lieu. Et nous voilà étendus sur ce lit peu moelleux, la tête sur nos sacs ; au-dessus de nous, le ciel éclairé par la lune, pâle et voilée ; à deux pas, la mer qui déferle ; de l'autre côté, la grande maison blanche et silencieuse, où nous entendons de temps en temps quelqu'un tousser ; dans la campagne, quelques grillons ; pas le moindre cri de chacal ni d'hyène ; en revanche, quelques passages d'insectes fort désagréables sur ma figure. Et, bientôt, nous dormons et restons ainsi jusque vers quatre heures. A ce moment, j'entends Escande marcher sur le sable. « Qu'y a-t-il ? — Il pleut ! » Que faire ?

A côté de nous est la véranda entourée d'une grille de fer. Nous l'enjambons, déménageons nos colis, et terminons cette singulière nuit sur un carreau de briques encore plus dur que les coquillages. — Le réveil, la présentation à notre hôte, ont été fort comiques : lui au premier, nous au-dessous, moi disant : « Pardon, monsieur, j'ai une lettre de M. Adrien pour vous ; nous sommes des voyageurs arrivés cette nuit. » Lui, n'y comprenant rien d'abord, mais bientôt nous adressant pêle-mêle ses excuses et ses reproches pour ne pas l'avoir réveillé ; en quoi il avait bien raison.

Il faudrait maintenant vous décrire cet intérieur de marchand : la maison, belle et spacieuse ; le maître, hospitalier, enchanté, dans sa solitude, d'avoir des visiteurs, et s'efforçant de nous faire oublier notre mauvaise nuit à force de nous bien traiter ; les dépendances ; le jardin, frais et vert ; la boutique ; la cour des chameaux et des ânes.

Nous avons à visiter la mission catholique de Ngazobil, autrement dite : Saint-Joseph, tenue par les missionnaires du Saint-Esprit, qui occupent d'ailleurs aussi le reste du Sénégal et les Rivières du Sud. — Comme nous étions arrivés trop tard pour retenir des chevaux, il a fallu faire à pied la

lieu qui nous séparait de la station. Singulier paysage, sans aucune analogie avec ce que nous avons vu jusqu'à présent ! On marche tantôt dans des espèces de marais desséchés, parsemés de palétuviers, tantôt sous d'énormes baobabs. Enfin, voilà la station, vaste ensemble de bâtiments divisés en deux séries : d'un côté, l'établissement des Pères ; de l'autre, celui des Sœurs.

On nous a très bien reçus et tout montré du haut en bas de la station. Le supérieur, le P. Kullmann, un Alsacien, a été fort aimable et a répondu à toutes nos questions avec infiniment de complaisance. Nous avons tout vu, tout visité, partagé le repas de la communauté, assisté à l'office de l'après-midi. La visite s'est terminée par l'établissement des sœurs, bien clos, et séparé du reste de la station. Ces sœurs sont toutes noires, je veux dire de peau ; leur costume est bleu et blanc. Elles dirigent l'école des filles, — un internat, naturellement. — Les Pères ont la surintendance des ateliers, des écoles, du petit et du grand séminaires. Au réfectoire, pendant le repas, on fait une lecture du haut d'une chaire, comme à Port-Royal. Mais il est quatre heures, il faut songer au retour ; on nous conduit encore dans le jardin à fruits ; on nous fait cadeau d'un régime de bananes, et nous repartons, cette fois suivant le bord de la mer ; la course nous paraît très courte, car ce que nous avons vu nous donne à causer et à réfléchir. Notre hôte nous attendait pour dîner ; notre cotre de retour était prêt à nous prendre dès que nous serions prêts nous-mêmes. Nous sommes montés à bord aussitôt en sortant de table, et nous sommes installés dans la cabine (car nous en avons une, cette fois, haute de 60 centimètres) ; bientôt, nous étions endormis, et ne nous sommes réveillés qu'en sentant le balancement de notre embarcation sur les vagues et en entendant le bruit du vent dans les voiles.

La journée du lendemain nous a paru un peu longue ; il l'a fallu tout entière pour rejoindre Rufisque ; encore n'avons-nous pu débarquer que le lendemain, mardi matin.

Nous avons joui de nous retrouver sur terre et dans les bonnes chambres de la Compagnie française, où l'on nous a fait tout de suite le meilleur accueil. Car ces traversées en cotre sont plus poétiques que confortables, et, après quelques jours de ce régime, on se sent fatigué. Nous avons été tentés de passer à Rufisque la journée et de n'en partir que le soir en chemin de fer, mais nous avons fait un effort et repris un troisième cotre, qui nous a conduits jusqu'à Dakar en passant par Gorée. En entrant dans la rade de Dakar, un grand bateau a frappé nos yeux : en regardant, nous découvrons que c'est la *Ville-de-Macéio*, précisément le paquebot qui doit nous conduire dans le Sud et qui, certainement, ne tardera pas à partir. Quel bonheur de n'avoir pas attendu au soir ! Tout eût été difficile et compliqué, au lieu que cette avance nous a permis de régler le reste du voyage avec calme et tranquillité.

Le voyage de Dakar à Conacry me donne peu à raconter. C'est hier matin, vendredi 23 janvier, que nous sommes arrivés à Conacry. Nous y avons passé à peu près toute la journée. Les agents de la Compagnie française nous ont fait conduire à terre en canot, et le docteur Ballay, auquel j'ai immédiatement été faire visite, nous a invités avec une extrême obligeance à nous installer chez lui, à y loger au retour, et nous a retenus le soir à diner. Montant lui-même à bord, il nous a pris dans sa chaloupe, en sorte que nous sommes arrivés sur le paquebot à la dernière heure.

Comme passagers, il y avait surtout des fonctionnaires, quelques officiers, quelques explorateurs, entre autres deux officiers de cuirassiers qui vont à leurs propres frais entreprendre un voyage de découverte en suivant à rebours l'itinéraire de Binger. Le dernier matin, j'ai pu avoir une longue conversation avec l'homme que je désirais voir entre tous, non seulement à bord, mais en général dans cette partie de l'Afrique, le commandant Audéoud, qui, il y a deux ans, a frayé la voie du Haut-Niger aux Rivières du Sud. Il a été fort aimable et m'a donné tous les détails que j'ai voulu.

Cette journée à Conacry a été aussi intéressante que fatigante. Depuis que nous sommes dans le Sud, nous trouvons les chaleurs très fortes ; ici, comme à Conacry, on ne cesse de transpirer ; on souffre vraiment de la température. Le pays est bien différent du Sénégal. Conacry même est à la pointe d'une presqu'île boisée ; les arbres viennent jusqu'à la mer ; de loin on voit comme une oasis qui aurait été transportée du Sahara en plein Océan. Figurez-vous une île couverte de palmiers et d'autres arbres sous lesquels on discerne quelques maisons, entre autres une plus grande que l'on devine être le palais du gouverneur. De près, l'impression s'accroît plutôt en bien qu'en mal, c'est bien la forêt, la forêt tropicale, avec lianes, plantes grimpantes, palmiers, dattiers, arbres à feuilles et à formes tout à fait inconnues. Il y a des fourrés si épais qu'il est impossible d'avancer. Ailleurs, près du bord, la forêt est plus claire ; les huttes apparaissent sous les arbres, ce sont les deux villages indigènes de Conacry et Balbiné. Enfin, tout contre la mer, la chapelle anglicane, l'église catholique, les deux factoreries française et allemande, enfin, le palais. Nous avons passé quelques heures à visiter et à parcourir tout cela, et avons fini par nous rabattre sur le palais, où nous avons attendu l'heure du dîner en causant avec notre hôte.

(A suivre.)



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

SUITE ET FIN. — APPENDICE : MOUANGA ET KARÉMA. — L'ÉTAT ET L'ÉGLISE DANS L'OU-GANDA. — RETOUR A MENGO. — L'EXPÉDITION PETERS. — CATHOLIQUES ET PROTESTANTS. — L'EXPÉDITION JACKSON. — MORT DU P. LOURDEL. — COMMENT LES CATHOLIQUES SE SONT ÉTABLIS CHEZ MTÉSA. — MACKAY ET LOURDEL. — PROSPÉRITÉ MATÉRIELLE. — LA CARAVANE DE L'ÉVÊQUE TUCKER.

Les chiffres cités ci-dessus (1) me rappellent une autre statis-

(1) Voir page 79.

tique. Elle nous ramène en Europe. Il existe actuellement en Allemagne quatorze sociétés protestantes pour l'évangélisation du monde païen. Ainsi que le fait voir le tableau ci-dessous (1), les missions de l'Église morave marchent en tête

	ANNÉE DE LA FONDATION	MISSIONNAIRES EN SERVICE	CHRÉTIENS	COMMUNIANTS	RECETTES	DÉPENSES
Unité des Frères. . .	1732	154	85 734	30 591	500 576	497 378
Soc. de Bâle	1815	133	22 182	11 082	1.046 365	1.111 550
Soc. de Berlin (I) . .	1824	61	21 112	10 384	382 693	381 849
Soc. rhénane	1828	78	35 701	10 735	495 147	487 852
Soc. de Brême	1836	11	717	408	131 915	129 154
Soc. de Berlin (II) . .	1836	18	36 000	12 000	223 196	259 025
Soc. de Leipzig . . .	1836	26	13 942	7 052	398 616	389 751
S. de Hermannsburg.	1849	62	15 968	7 000	240 455	240 421
Soc. de Brecklum . .	1876	11	70	»	81 274	76 698
Soc. de Neukirchen. .	1882	9	499	env 200	23 607	23 405
Assoc. libérale . . .	1884	4	»	»	93 894	40 060
Soc. bavaroise . . .	1885	5	»	»	*29 250	*15 750
Soc. de Berlin (III). .	1886	3	»	»	50 065	46 990
Miss. de Neudettelsau.	1886	9	50	»	35 164	34 845
Totaux.		584	231 975	89 452	3 732 217	3 734 728

par droit de naissance; elles sont aussi les plus étendues et les plus développées. Leur budget paraît moindre que celui de Bâle; cela tient à ce que un tiers environ des dépenses générales est payé par le commerce et l'industrie que les Moraves ont su jusqu'ici, et malgré de graves inconvénients, concilier avec la mission. De plus, environ trois huitièmes du reste des dépenses sont couverts par les allocations gouvernementales pour les écoles de mission et par un peu moins

(1) Les chiffres de ce tableau qui ne sont pas tirés des rapports originaux, sont pris dans le *Evangelisches Missions-Magazin* (1891, p. 48) et dans la *Allgemeine Missions-Zeitschrift* (1891, p. 28). Les chiffres marqués d'un astérisque proviennent de Grundemann, *Die Entwicklung der evang. Mission*, etc. (Leipzig, 1890, pages 11 à 14), et se rapportent, faute de renseignements plus récents, à l'année 1887. La Société de Bâle, soutenue en partie par l'Allemagne du Sud, est comptée pour cela parmi les missions allemandes.

de cent mille francs de revenus fixes. Les sommes du rapport officiel inscrites au tableau ci-contre ne représentent donc guère que le tiers environ des recettes et des dépenses de la mission morave.

Les trois sociétés qui suivent sont issues du réveil religieux qui a régénéré les Églises du continent européen au commencement de ce siècle. Toutes trois étaient primitivement des œuvres d'alliance évangélique. La Société de Berlin est devenue strictement luthérienne plus tard. Les quatre sociétés nées en 1836 et en 1849 sont comme des échos divers de la réaction confessionnelle — ou de la protestation contre elle — que souleva en Allemagne l'union des Églises luthérienne et réformée, proposée et imposée à la Prusse par Frédéric-Guillaume III. Les six dernières sociétés sont relativement modernes; celle de Brecklum est encore le produit de la rivalité confessionnelle; les autres sont des manifestations de la fièvre coloniale allemande; elles pourraient, sans rien gêner, se fondre dans l'une ou l'autre des précédentes. En estimant la population protestante de l'Allemagne et de la Suisse allemande à 31 1/2 millions, on obtient par les chiffres du tableau la proportion d'un missionnaire par environ 54,000 protestants et la contribution de 0 fr. 42 par tête. En France la contribution moyenne par tête pour les missions évangéliques chez les peuples païens est actuellement d'environ 0 fr. 45. Il y a lieu de faire des progrès au delà du Rhin comme en deçà, chez nous, tout en louant Dieu de ce qu'il sait tirer de notre pauvre foi. La Grande-Bretagne avec ses grandes fortunes, mais surtout avec ses bonnes volontés et l'initiative personnelle si développée parmi ses habitants, a offert en 1889 à ses diverses sociétés de missions évangéliques chez les païens la somme de 31,202,175 francs (1).

(1) D'après les calculs du chanoine Robertson (*Church Missionary-Intelligencer*, 1891, p. 70), en défalquant du total admis par ce statisticien la somme de 1,075,000 francs en dons spéciaux et estimés approximativement.

Comme la population protestante des Iles-Britanniques doit être d'environ 31 millions, la proportion par tête est évidente ; elle est de beaucoup supérieure aux autres.

Ah ! si la propagation de la foi chez les païens devenait l'intérêt principal de l'Église chrétienne ! En attendant, on constaterait bientôt quelque progrès si tous ceux qui donnent leur obole à l'œuvre des missions voulaient imiter le héros de l'histoire suivante, racontée par M. Pierson dans un volume que recommande la bibliographie ci-après. Un petit ramoneur de Belfast, vivement intéressé par une réunion de missions, déposa vingt centimes dans le tronc ; c'était pour lui une grosse somme. Quelque temps après, un ami le rencontre bien lavé, bien vêtu, courant d'un air important. — « Hé ! où donc vas-tu ? lui demande-t-il. — A une réunion de missions. — Toi ! qu'y faire ? — Ah ! voilà, je suis devenu membre de l'affaire ; je veux voir comment elle marche. »

La Société des Missions anglicanes de Londres a reçu des nouvelles récentes de l'ou-Ganda. Pour les comprendre, il faut jeter un rapide coup d'œil rétrospectif sur cette mission que nous avons l'habitude de suivre de près, afin de renouer et de débrouiller le fil des événements.

Un mouvement en avant de Karéma et des Arabes avait obligé Mouanga et les chrétiens de se réfugier de nouveau, le 27 novembre 1889, sur l'une des îles Sessé, nommée Bouroungoughi, à moins d'un kilomètre de la côte (1). La situation était critique : les divers clans ba-Ganda menaçaient de se désintéresser de la cause d'un roi exilé sur une petite île ; le morcellement et la disparition définitive de la tribu des ba-Ganda était à craindre. Par contre, l'autorité des missionnaires avait singulièrement grandi. On les a vus à la merci du tyran Mouanga (2) ; maintenant, ce même Mouanga, maté et instruit par l'adversité, est heureux de les voir calmer et

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 317.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1887, p. 33.

pacifier les sujets qui lui sont restés fidèles. « Enfin, écrit le révérend R.-H. Walker, le 23 décembre 1889 (1), Mouanga comprend que nous ne sommes pas des agents politiques, que nous ne voulons pas manger son pays. Il voit que nous sommes pour lui de vrais amis... Nous ne pensons pas, du reste, que jamais Mouanga redevienne le souverain absolu qu'il fut jadis ; les chrétiens ont la haute main dans le pays ; ils feront leurs conditions à Mouanga avant de le restaurer sur le trône de ses pères. »

Dans cette situation, la vieille confusion entre l'État et l'Église fait naître de curieux conflits parmi les ba-Ganda. Ainsi, un jeune chrétien, Apollo Kagoua, a obtenu la charge la plus élevée de la cour, celle de *katikiro*, maire du palais, pourrait-on dire. Nikodémo Sébouato, un ancien de l'Église, n'est que *pokino*, fonction inférieure ; mais il refuse d'obtempérer aux ordres de Kagoua, qui, dit-il, doit respecter en lui l'ancien de l'Église. Un autre chrétien s'est plaint au pouvoir civil des ressentiments d'un membre de l'Église à son égard. Avec une touchante naïveté, les ba-Ganda chrétiens dénoncent aux missionnaires la duplicité des combattants de Karéma, qui se cachent dans les hautes herbes ; par un scrupule plus naïf encore, ils avertissent les Arabes par écrit quand ils veulent les attaquer dans leurs retranchements. Ils sont évidemment désorientés ; ils traversent une sorte de crépuscule moral.

En même temps, le parti protestant et le parti catholique s'observent jalousement. Après de nombreuses disputes, les chefs des deux partis signèrent, le 3 février 1890, en présence du roi et des missionnaires anglicans et romains, un pacte par lequel ils s'engageaient à vivre en harmonie et à combattre en commun les ennemis de Mouanga (2). Les Romains se nomment « ceux qui lisent la religion catholique » ; les anglicans, « ceux qui lisent la religion de Jésus-Christ et les dix commandements ».

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 620.

(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 623.

Le 11 février, — trois jours après la mort de Mackay, à Ousambiro (1), — Karéma fut attaqué et mis en déroute avec ses alliés de l'ou-Nyoro. « Comme vous, je regrette ces combats, écrit M. Walker; mais je ne puis m'empêcher d'être heureux de la victoire remportée par les chrétiens! Du côté de Mouanga, il y avait eu dans cette bataille environ trois mille fusils et mille lances; cela donne la proportion de ces guerres.

Peu après, la politique européenne vint se mêler à l'histoire intérieure de l'ou-Ganda. Dès le 15 décembre 1889, Mouanga avait reçu de l'ou-Soga, au nord-est du lac, des lettres de MM. Jackson et Gedge, agents de la Compagnie impériale britannique de l'Afrique orientale. Ils offraient au fils de Mtésa un pavillon de la Compagnie avec la protection de celle-ci; Mouanga avait accepté (2). Puis, quelques jours après la défaite de Karéma, l'expédition allemande envoyée au secours d'Émin-Pacha traversa le Nil là où il sort du lac Victoria-Nyanza. C'était le 18 février. Vers cette époque, on croyait en Europe que le chef de cette expédition, le docteur Peters, avait été massacré par les Massaï (3). Mouanga se hâta de réoccuper sa capitale, Mengo, afin de recevoir dignement l'étranger qui s'était fait annoncer et dont le secours pouvait lui être utile pour regagner son prestige sur ses vassaux. Aussi bien il était temps de fuir les îles, où diverses épidémies commençaient à décimer la population trop dense. Le 24 février, MM. Peters et Tiedemann firent leur entrée à Mengo. Ils y passèrent un mois, assistant à la reconstruction rapide et joyeuse des villages dévastés (4). Ils prirent sur le fait la duplicité des diplomates africains. Le docteur Peters offrit à Mouanga le protectorat de l'Allemagne. Mouanga consentit, soutenu par les chefs catholiques,

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 313.

(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 373 et p. 625.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 476.

(4) *Calwer Missions-Blatt*, 1890, p. 71.

et un traité fut signé en présence du père Lourdel, des Missions d'Alger. Les chefs protestants avaient été tenus à l'écart de ces négociations. Mouanga sentait fort bien que le pavillon accepté précédemment de la Compagnie britannique l'engageait. Quand le nouveau contrat fut divulgué, les deux partis s'échauffèrent ; on allait courir aux armes, quand les missionnaires anglicans prièrent le katikiro, qui est protestant, de signer le traité allemand pour ne pas compromettre la paix. On sait d'ailleurs que la convention anglo-allemande du 1^{er} juillet dernier (1) annula tous les traités conclus par le docteur Peters avec les chefs indigènes, avant même qu'on les connût en Europe. En effet, le docteur Peters n'est arrivé à la côte, en face de Zanzibar, que dans les premiers jours de juillet 1890, pour apprendre, à son grand dépit, que le pays qu'il croyait avoir acquis à l'Allemagne venait d'être cédé à l'Angleterre.

Il faut avouer cependant que le séjour de l'expédition allemande dans l'ou-Ganda contribua beaucoup à l'affermissement de Mouanga et de la paix. M. Walker écrivait le 14 mars 1890, de Mengo (2) : « Chaque jour, Karéma perd des forces. Mouanga règne, et les populations se tournent vers lui. Karéma est fugitif ; il n'a qu'une seule chance de remonter, la guerre ; or, tout le monde, dans les deux camps, est las de lutter ; partout on soupire après la paix. »

Enfin, pour en finir avec l'histoire politique trop mêlée au développement religieux de ce pays pour pouvoir être passée sous silence, les agents de la Compagnie britannique arrivèrent à leur tour à Mengo vers les premiers jours de mai, quelques semaines après le départ du docteur Peters. Comme il fallait s'y attendre, les protestants les reçurent avec joie, et ce fut le tour des Romains de bouder. Chose remarquable, bien que les païens forment de beaucoup la majorité, le pouvoir est entièrement entre les mains des chrétiens ; pas un seul païen n'a

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 332.

(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 624.

obtenu une fonction autre que très subalterne lors de la réorganisation du pays. Les six grandes charges de la cour sont détenues par trois papistes et trois anglicans. Une fois de plus, un schisme politique était donc imminent. Les protestants déclarèrent à Mouanga qu'ils se retireraient avec armes et bagages dans l'ou-Soga si l'on n'acceptait pas les conditions de M. Jackson ; les catholiques prétendirent d'abord qu'ils resteraient seuls pour défendre le roi contre les Arabes : puis, sous main, ils firent des préparatifs pour émigrer dans la contrée des ba-Ziba. Ils prétextaient que les Anglais persécuteraient et écraseraient les catholiques. « A plusieurs reprises, dit le révérend E.-C. Gordon, sous la date du 8 mai 1890 (1), nous avons supplié le père Lourdel de calmer les esprits de ses disciples et de dissiper leurs soupçons qu'il savait être vains ; il ne nous donna jamais que des réponses évasives. » Finalement le chef de l'expédition anglaise jugea prudent de se prêter à un compromis : il fut entendu que l'un des agents britanniques resterait avec des armes et des munitions dans le pays, à la demande de Mouanga, pour le protéger contre un retour possible de Karéma ; en attendant, M. Jackson devait aller à la côte et rapporter les instructions définitives que les deux partis s'engageaient à admettre. Le traité du 1^{er} juillet 1890 trancha le différend en faveur de l'Angleterre.

Quand, au commencement d'août, les hostilités reprirent dans l'ou-Ganda, Karéma et son allié Kabaréga, le souverain de l'ou-Nyoro, furent encore une fois battus, et Karéma périt dans la lutte (2). La paix semble donc assurée pour quelque temps.

Peu de jours après la ratification du compromis avec la Compagnie britannique, le R. P. Siméon Lourdel mourut subitement le 12 mai 1890, enlevé, trois mois après Mackay et comme celui-ci, par une violente attaque de fièvre (3). Les

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 34.

(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 115.

(3) *Les Missions catholiques*, 1890, p. 610.

noms de ces deux hommes resteront gravés en traits ineffaçables dans les annales de l'ou-Ganda. J'ai sous les yeux leurs portraits. Ils étaient à peu près du même âge ; l'un, né dans le petit village écossais de Rhynie, le 13 octobre 1849 ; l'autre, à Arras, en 1853. Leurs yeux trahissent la même énergie ; une décision égale se lit dans leurs traits. Il y a dans la figure de Mackay quelque chose de plus mobile, de plus passionné ; dans celle de Lourdel, une expression plus tranquille et plus obstinée. Ils ont voulu servir la même cause, et se sont combattus pendant dix ans au centre du continent africain, entourés des plus noires ténèbres du paganisme. Ah ! pourquoi Mgr Lavigerie a-t-il envoyé, en avril 1878, des Pères blancs chez Mtésa, où les missionnaires anglicans s'étaient fixés dès le 30 juin 1877 ? Le docteur J.-E. Cust, de la Mission anglicane, courut tout exprès à Carthage pour supplier l'archevêque de placer ses missionnaires ailleurs que chez Mtésa ; il s'efforça de lui montrer qu'il y a place pour tout le monde en Afrique. qu'il serait infiniment regrettable de donner à un souverain païen et devant des témoins musulmans, près des sources du Nil, le spectacle affligeant de protestants anglais et de catholiques français se querellant sur la religion de Jésus-Christ. Son Éminence se déclara parfaitement d'accord, pénétrée des mêmes sentiments, — et, peu de jours après, fit embarquer ses Pères blancs à destination de Roubaga, la résidence de Mtésa (1).

Ils y arrivèrent en février 1879. Le 29 juin suivant, un dimanche, ils furent mandés devant le roi avec les missionnaires anglicans. Alors, vers midi, on vit l'une des scènes les plus mémorables, les plus pénibles, les plus attristantes de l'histoire des missions modernes en Afrique. Le katikiropria, au nom du roi, M. Mackay de faire le culte ainsi qu'il avait coutume depuis son arrivée dans le pays. Les Pères blancs refusèrent de s'agenouiller pendant la prière, comme

(1) Récit de M. Cust (*Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 835).

Mackay l'avait enseigné aux noirs. Puis Mackay lut dans l'évangile de Matthieu, au chapitre XXVI, v. 2 : « Vous savez que la Pâque a lieu dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » A ce mot, Mtésa interrompit le missionnaire et dit à l'un de ses officiers, Toli : « Demande donc aux Français s'ils ne croient pas en Jésus-Christ, et pourquoi ils ne s'agenouillent pas quand nous l'adorons le jour du sabbat? Est-ce qu'ils ne l'adorent pas, eux? » C'est le père Lourdel qui répondit d'un ton surexcité : « Nous ne pouvons nous associer à cette religion qui est fausse; nous ne connaissons pas ce livre qui ment. Si nous nous associions à ces pratiques, nous ne serions pas catholiques, mais protestants. Pendant des siècles, les protestants ont lu la vérité avec nous; maintenant, ils croient et ils enseignent des mensonges. » Le roi lui-même répéta en langue lou-ganda, pour l'auditoire, ces mots prononcés dans un mélange de kisouahéli et d'arabe. « Puis, raconte Mackay (1), on me demanda ce que je pouvais répondre. Je compris qu'il fallait ne pas me laisser gagner par l'irritation de ma partie adverse, ni surtout émouvoir par ses accusations de mensonge. Je m'efforçai de faire comprendre au roi l'origine de la Réformation; je lui dis que notre autorité est la Bible et Jésus-Christ, que les catholiques reconnaissent comme autorité suprême le pape; j'essayai de calmer les esprits en affirmant que pour l'essentiel nous avons la même foi, le même Dieu, un seul Sauveur, une Bible, un ciel, une même règle de vie. Mais le père Lourdel ne l'entendait pas ainsi : « Il n'y a qu'une vérité, répliqua-t-il; c'est nous qui sommes venus vous enseigner; ceux-ci sont des menteurs. Ils mentent en disant que nous adorons la Vierge; ils mentent encore en disant que nous croyons le pape infallible. Le Saint-Père est le chef de la religion du monde entier; il est le successeur de saint Pierre, et saint Pierre est le successeur du Christ. Seul, le souverain Pontife a autorité pour enseigner la vé-

(1) Voir *Mackay, by his Sister* (Londres, 1890), p. 120 et suiv.

« rité sur la terre », et ainsi de suite... Le roi demanda : « Comment puis-je savoir ce qui est vrai et ce qui est faux ? »

Mackay lui rappela qu'il avait reçu un évangile arabe et qu'il pouvait le lire. Mais une sorte de désespoir se lisait sur la figure de ces pauvres gens, tandis qu'ils se disaient les uns aux autres : « Chaque blanc a une religion différente. » « C'est le cœur gros, raconte Mackay, que je rentrai chez moi. Le désordre a commencé. Tout de même, c'est un grand combat pour la vérité ; la victoire restera à Dieu. »

Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre un parallèle entre Mackay et Lourdel, si intéressante et si instructive que puisse être une pareille étude ; mais il fallait rappeler, à propos de la mort des deux coryphées de la double mission chrétienne de l'ou-Ganda, les origines d'un conflit qui n'est pas terminé. Il faut également ajouter pour mémoire que Mgr Livinhac, élu à la fin de 1889 supérieur général des Missionnaires d'Alger, a été relevé par le pape de sa charge de vicaire apostolique du Nyanza, et que cette charge a été confiée à un Allemand, le père Jean Hirth (né en 1854) ; ce missionnaire a été sacré évêque titulaire de Tébessa à Notre-Dame de Kamoga, au sud du lac Victoria-Nyanza, le 25 mai 1890 (1).

En attendant, la vie chrétienne s'épanouit dans la capitale de l'ou-Ganda. Il vaut mieux, au lieu de résumer, laisser la parole aux témoins. M. E.-C. Gordon écrit de Roubaga, le 15 août 1890 (2) : « ... Un jour de prospérité matérielle s'est levé ici sur l'Église chrétienne... Plusieurs chrétiens sincères sont les principaux chefs du pays. Cela les exposera sans

(1) *Les Missions catholiques*, 1889, p. 581, et 1890, p. 531. Depuis lors, lit-on dans le même journal (1890, p. 435), « on a vu successivement à Paris, à Lyon et à Marseille les quatorze nègres que Mgr Livinhac a ramenés avec lui... A Montmartre, à Fourvières, à Notre-Dame de la Garde, on a admiré avec quelle ferveur ils priaient... Ils seront élevés à l'Institut africain, à Malte, dirigé par les Pères blancs. »

(2) *Church Missionary Intelligence*, 1891, p. 112 et suiv.

doute à perdre la simplicité de leur foi et à devenir mondains... En général, tout le monde est désireux d'être enseigné, avide d'écouter, pas tout aussi prêt à obéir. Ils ne sont pas peu, ceux qui connaissent le Christ comme leur Sauveur, qui combattent chaque jour le grand combat contre Satan, le péché et leur propre moi, et qui remportent la victoire... Mais ils sont nombreux, très nombreux, ceux qui ne connaissent le Sauveur que par l'intelligence et dont les cœurs ne sont pas changés... Ils savent réciter le Symbole des apôtres, l'Oraison dominicale et les dix commandements, mais ne comprennent pas ce que signifient ces paroles : « Je crois la rémission des péchés »... Depuis notre départ de l'île, le nombre des candidats au baptême grandit sans cesse.. Aussi faut-il les examiner scrupuleusement. Je ne me contente plus d'un rapport fait par les anciens de l'Église; je ne me fie qu'à ma propre enquête. Quand notre évêque arrivera, il faudra voir à organiser tout cela, procurer une instruction plus solide à quelques-uns des plus avancés d'entre les chrétiens et décider lesquels peuvent être nommés catéchistes ou même diacres.

« Dès le 11 mars (1890), les premiers pieux de notre future église ont été enfoncés dans le sol. » M. Walker dit à ce propos (1), dans une lettre datée du 14 mars : « Le premier pieu du premier bâtiment public chrétien construit par des ba-Ganda! Au cœur du noir continent, un édifice indigène élevé à l'usage du culte chrétien! Il n'est pas besoin d'être particulièrement impressionnable ou d'avoir une imagination très poétique pour être ému à la vue de ce travail. Enfin, les arbres même de l'ou-Ganda louent le Seigneur! Les voilà montrant le ciel parce que les hommes ici commencent à connaître le Créateur!... Le bâtiment en construction a environ vingt-quatre mètres de long sur sept mètres de large. » Cette église terminée put être inaugurée le 11 juin 1890, et depuis lors, chaque dimanche, elle s'est remplie jusqu'aux portes.

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1890, p. 624.

Au dire des missionnaires, il faudrait maintenant une légion d'apôtres pour occuper l'ou-Ganda, l'ou-Soga à l'est ainsi que le pays des oua-Nyamouézi, au sud du lac. Quelle joie ils ont dû avoir en apprenant l'heureuse arrivée de l'évêque Tucker(1) sur les rives méridionales du Victoria-Nyanza! La caravane épiscopale comprenait, outre l'évêque, trois missionnaires consacrés et cinq missionnaires laïques. L'un de ces derniers tomba malade à Saadani, dut être ramené à Zanzibar et y mourut. Les autres arrivèrent le 20 août à Kisokoué, à quelques kilomètres au delà de Mpouapoua. A Nyanghira, un peu plus loin, ils faillirent être massacrés, lorsqu'une expédition allemande, de passage dans ces régions, vint les protéger. Le 21 octobre 1890, ils atteignirent les rives du lac. Le télégramme de Zanzibar qui apporta cette nouvelle à Londres ajoutait : *All well*, « tous bien portants ». Hélas! une autre dépêche, arrivée le 7 janvier dernier, contenait ces mots dont la brièveté semble augmenter la tristesse : « Hunt, mort le 14 novembre; Dunn, le 21. Fièvre. Ou-Sambiro. Tucker(2). » Hunt était l'un des missionnaires laïques; Dunn, l'un des missionnaires consacrés de la caravane. Ils n'étaient plus après cela que six avec l'évêque. Veuille Dieu leur accorder d'arriver sains et saufs dans l'ou-Ganda et y bénir l'œuvre de leurs mains!

F. H. K.

ERRATUM

Une erreur de chiffres s'est glissée dans le tableau des Missions d'Égypte que nous avons publié le mois dernier(3).

Dans la colonne de 1885, l'avant dernière somme, soit celle des écolages, doit être de 58,265 francs au lieu de 190,860 francs.

G. A.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 317.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 56 et p. 133.

(3) *Journal des Missions*, 1891; p. 73.

BIBLIOGRAPHIE (1)

CHEZ LES GOUAMBA. Glanures dans le champ de la Mission romande. Une brochure petit in-8° de 40 pages. Lausanne. s. d. (1891). Don de M. P. Trivier.

Le sous-titre de cette brochure caractérise son contenu. C'est un choix d'extraits tirés de la correspondance des missionnaires. Il y a d'abord quelques renseignements sommaires sur la Mission romande ; puis on fait le voyage d'Europe en Afrique ; on parcourt le pays gouamba ; on assiste à diverses scènes de la vie des missionnaires. Plusieurs sont fort pittoresques et intéressantes. « Un vivant parmi les morts » est la perle du recueil.

Quelques jolies gravures illustrent ce petit traité.

L'auteur a eu une heureuse idée. Il réussira certainement à rendre la Mission romande populaire parmi ses lecteurs.

LA CRISE DES MISSIONS, par le docteur Arthur-J. Pierson ; traduit de l'anglais... par mademoiselle M. A. W. Un volume petit in-8° de 207 pages. Genève et Lyon, 1891. (Don de M. Dardier.)

« Qu'est-ce qu'une crise ? » dit l'auteur à la page 156 ; et il répond : « C'est la rencontre d'une grande occasion et d'une grande responsabilité... Il s'est produit déjà bien des crises ; mais, cette fois, nous traversons la crise, *la vraie* crise. Jamais... le terrain n'a été préparé pour les semailles (de l'Évangile dans le monde païen)... comme aujourd'hui. » M. Pierson essaie de prouver cela. Il se glisse bien un peu de rhétorique, des vues superficielles (p. 73), quelques exagéra-

(1) Toutes les publications récentes, adressées à la Bibliothèque de la Maison des missions (102, boulevard Arago), seront mentionnées ici et analysées, si elles ont trait à la mission.

tions (pages 98 et 112) dans cette démonstration Est-ce ainsi que l'on fait en Amérique? Aussi bien la thèse est vraie; l'auteur s'efforce non seulement de la démontrer à sa façon, mais encore de communiquer au lecteur quelque chose de son saint enthousiasme, de réveiller la foi assoupie des chrétiens, qui ne se doutent ni de ce qui se passe chez les peuples païens, ni de ce qui devrait être, à l'heure présente, la première et principale préoccupation de tout homme qui aime l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est pourquoi il faut souhaiter à ce petit volume, très peu condensé et très facile à lire, et qui a eu un grand succès dans le monde anglo-américain, beaucoup de lecteurs français.

F. H. K.

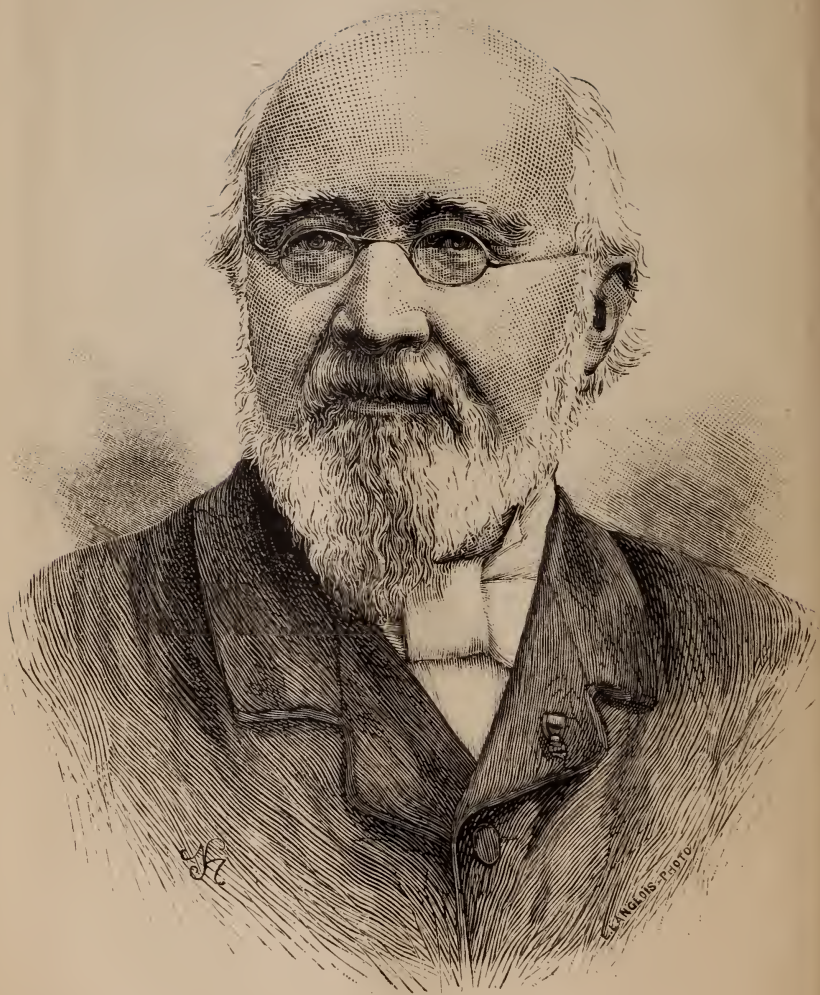
AVIS

VENTE ANNUELLE

La vente en faveur des missions aura lieu les mercredi 18 et jeudi 19 mars prochain, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les dons devront être adressés à madame Boegner, Maison des missions, 102, boulevard Arago, Paris, si possible, avant le 10 mars.

Le Gérant : A. BOEGNER.



MONSIEUR EUGÈNE CASALIS

D'après une photographie de M. LAGLOIS. 7, boulevard de Strasbourg.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

M. EUGÈNE CASALIS

Nos lecteurs savent déjà, par les journaux hebdomadaires, une nouvelle qui aura un retentissement douloureux, non seulement dans nos Églises, mais encore au delà des mers, parmi les chrétiens et les païens de l'Afrique du Sud : M. Eugène Casalis, directeur honoraire de la Maison des missions, est entré dans son repos lundi, 9 mars 1891, dans sa soixante-dix-neuvième année.

M. Casalis est mort comme il avait vécu : en missionnaire et en chrétien. Quelques heures avant sa fin, comme celui qui écrit ces lignes avait le privilège de l'approcher, il lui demandait encore s'il était content de son récent voyage au Sénégal, et dans quel état il avait trouvé les Églises de Sierra-Leone. Et son dernier soupir, il l'a exhalé en disant deux fois d'une voix éteinte : Jésus ! Jésus !

Depuis plusieurs années, la maladie avait confiné M. Casalis dans sa maison; il se voyait en quelque sorte mourir lui-même; souhaiter la prolongation de sa vie eût été souhaiter la prolongation de ses souffrances. Dieu l'a repris à lui; et pour ceux qui l'avaient vu, dans ces dernières années, courbé sous l'âge et les infirmités, il y a une grande douceur à penser qu'il est maintenant au séjour éternel, délivré des cri de son cœur en faveur de cette Maison dont il avait été l'élève et le chef, et qu'il n'a jamais cessé d'aimer.

entraves de notre pauvre nature et dans la présence continue de ce Sauveur qu'il a aimé et glorifié sur la terre.

Mais s'il est heureux, lui, d'autres pleurent; il laisse une famille privée de son chef, une femme qui, pendant de longues années et jusqu'à la dernière heure, lui a prodigué, sans se lasser un instant, les soins de l'amour le plus dévoué; des enfants et des petits-enfants dont plusieurs sont entrés dans l'œuvre qu'il a servie. Nos sympathies les entourent; nous demandons à Dieu qu'il leur accorde toutes ses consolations, dont la meilleure sera de marcher sur les traces de celui qu'ils ont perdu.

Mais M. Casalis laisse aussi derrière lui une famille spirituelle qui le pleure et qui se sent appauvrie par son départ: notre Société, qui voit disparaître avec lui le lien qui la rattachait à son passé. M. Casalis tenait, en effet, dans notre histoire, une place unique: il n'a pas seulement été un de nos premiers missionnaires, un des directeurs de notre Maison; de fait, il résumait en lui le premier demi-siècle de nos missions protestantes françaises. En lui revivaient toutes les grandes heures de cette histoire, et tout d'abord l'heure unique du réveil religieux de nos Églises et de leur premier amour pour la cause des Missions. La conversion de M. Casalis et sa vocation étaient nées de cet amour, et tous les souvenirs de cette époque de création et de zèle: la première Maison des missions, la direction de M. Grandpierre, l'origine de nos diverses sociétés religieuses; tous ces souvenirs, il les avait conservés et nous les retrouvions en le voyant. En lui revivaient aussi la période héroïque de nos missions et les jours inoubliables où, avec son ami Arbousset, il fondait l'œuvre du Lessouto. Et toutes les destinées ultérieures de notre Société, son extension intérieure et ses progrès extérieurs, il les personnifiait en quelque sorte, sans en excepter la construction de notre Maison actuelle, bâtie, il est vrai, par un autre que lui, mais élevée à sa demande, en réponse à un appel qui a été comme le dernier

Raconter en peu de mots une telle vie est impossible; il faudrait raconter l'histoire de notre Société elle-même; il faudrait refaire, en les mutilant, ces beaux livres que chacun a lus ou voudra lire : *les Bassoutos* et *Mes souvenirs*, et où M. Casalis a retracé, avec un charme et une perfection de forme qui les mettent au rang de nos classiques protestants, les origines de sa carrière et ses observations de missionnaire.

D'ailleurs, au lendemain de sa mort, un autre souci nous occupe : c'est de recueillir le précieux héritage spirituel qu'il nous laisse : cette tradition de notre mission française que nul plus que M. Casalis n'a contribué à fixer et à représenter.

Cette tradition, deux mots la résument : elle est française, et elle est chrétienne, au sens le plus profond et le plus évangélique de ce mot.

Française, avons-nous dit. On peut le constater sans manquer à l'humilité et sans diminuer les dons que Dieu a faits à d'autres nations. Le caractère français, par ce qu'il a de sympathique et d'humain et par sa facilité à s'adapter sans raideur à la vie des autres races, réalise une des conditions les plus importantes de la vraie mission, dont la règle fondamentale, déjà formulée par saint Paul, est de se faire toute à tous : juive avec les Juifs, grecque avec les Grecs, barbare avec les Barbares. Cet amour, qui fait siens ceux qu'il veut sauver, M. Casalis l'a eu au plus haut degré pour cette nation des Bassoutos au foyer de laquelle il était venu s'asseoir, et qui lui a donné, ainsi qu'à ses compagnons d'œuvre, le plus mérité des droits de cité.

Mais la tradition que nous lègue M. Casalis est avant tout, et par-dessus tout, une tradition foncièrement chrétienne et apostolique. S'il a pu, avec ses collègues, faire œuvre de préservation sociale et assurer au petit peuple des Bassoutos une consistance et une prolongation exceptionnelle de vie nationale, ç'a été en quelque sorte par surcroît : sa grande œuvre, son but unique, ont été le salut des âmes, la prédication de l'Évangile, l'avancement du règne de Dieu. On nous disait récemment que le missionnaire pourrait faire sa devise

de ce mot de Jésus : Une seule chose est nécessaire. Maintenant surtout que les missions sont sorties de l'ombre où elles avaient grandi, tant d'objets intéressants, mais, en somme, secondaires, sollicitent l'attention du messager de Dieu et menacent de le détourner de sa sainte tâche ! Raison de plus de nous attacher obstinément à cette tâche, la seule, après tout, qui nous soit imposée par le Maître : le salut des âmes, en y subordonnant résolument tout le reste ; en sacrifiant au besoin tout ce qui, entre nos mains, deviendrait obstacle au lieu de rester simple moyen d'arriver au but.

Dans cet effort, plus nécessaire que jamais aujourd'hui, l'exemple de M. Casalis nous soutiendra toujours : puissent des missionnaires de son espèce se lever toujours plus nombreux, dans notre protestantisme de langue française, si bien armé pour l'évangélisation du monde, mais qui est loin, jusqu'à ce jour, d'avoir fait pour cette œuvre sainte ce qui est en son pouvoir !

Les obsèques de M. Casalis ont eu lieu le mercredi 11 mars. Après une allocution émue de M. Dhombres, le cortège a quitté la maison mortuaire et s'est rendu au temple de l'Oratoire où a eu lieu le service. M. le pasteur Couve, qui le présidait, s'est attaché surtout à retracer dans ses phases successives la vie du défunt. Après lui, celui qui écrit ces lignes a eu le privilège de rendre hommage à son prédécesseur, et tout d'abord d'exprimer sa gratitude pour l'accueil si bienveillant fait autrefois, par le vieux directeur blanchi au service du Maître, au jeune collègue appelé à le seconder et plus tard à le remplacer. L'inhumation s'est faite au cimetière Montparnasse : c'est là que repose M. Casalis, non loin de la maison où il a fait ses études, et de celle où s'abrite maintenant l'œuvre qu'il a servie pendant un demi-siècle. Sur la tombe, M. le missionnaire Dieterlen, ancien élève de M. Casalis, lui a adressé un dernier adieu au nom des missionnaires et de cette tribu des Bassoutos qu'il a tant aimée.

A. BOEGNER.



LA CHAMBRE MORTUAIRE

A MADAME EUGÈNE CASALIS

Je m'attendais à voir, dans la paix de la mort,
Un pauvre corps usé par l'âge et la tristesse :
Je vois un front viril, des traits pleins de noblesse,
D'un vieux chef huguenot le type austère et fort.

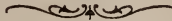
C'est le guerrier vaincu, qui cède aux coups du sort,
Mais dont l'âme indomptable ignore la faiblesse :
Éclairé d'un rayon d'immortelle jeunesse,
Il sourit doucement, comme un enfant qui dort.

Messager de la grâce et de la délivrance,
Tout un peuple orphelin te pleure avec la France ;
Il saura mieux que nous dire ce que tu fus :

Toi qui, près de fermer les yeux à la lumière,
Dans un mot, dans un nom, mettais ta vie entière
Et ton espoir suprême, en murmurant : *Jésus !*

TH. M.

Souvenir du 10 mars 1891.



M. CHARLES MEYRUEIS

Nos pertes se suivent et se multiplient. Dans la foule de ceux qui étaient venus, le 11 mars, à l'Oratoire, rendre les derniers devoirs à M. Casalis, nous avons remarqué l'un des plus anciens et des plus fidèles soutiens de nos missions, M. Charles Meyrueis. Le lendemain, nous apprenions sa mort subite, et, le dimanche suivant, 15 mars, nous l'accompagnions à son tour à sa dernière demeure.

D'autres ont dit ce qu'a été M. Meyrueis comme homme et comme chrétien, la place qu'il a tenue dans l'Église, son

rôle dans l'histoire religieuse de notre protestantisme. Pour nous, nous pleurons en lui le fidèle et consciencieux membre de notre Comité, dont il faisait partie depuis 1849, et qui, dès l'année suivante, l'appelait aux fonctions de censeur, en remplacement de M. Bernus. Ces fonctions, il les a dès lors exercées avec la plus grande fidélité, assistant avec une régularité entière aux séances du Comité et de la commission des finances, et y prenant part, non seulement en homme d'affaires, mais en homme de foi qui s'intéresse aux progrès du règne de Dieu.

C'était là, en effet, ce qui frappait en M. Meyrueis, et c'est ce qui rendait sa collaboration à notre œuvre si précieuse : il unissait l'esprit de foi à l'esprit des affaires. Ce dernier est indispensable pour la gestion d'une société comme la nôtre ; mais il n'y suffit pas, il est même nuisible s'il n'est fondé dans la piété et uni à un zèle réel pour la cause de l'Évangile. Nos rangs s'éclaircissent, les hommes forts qui ont porté le poids de la lutte sont repris l'un après l'autre. En nous voyant, nous, les derniers venus, poussés peu à peu au premier rang, nous sommes parfois effrayés, et tentés de craindre pour l'avenir de notre cause. Une pensée nous rassure : cette cause est la cause de Dieu. Il saura nous désigner, pour remplacer ceux qu'il nous reprend, les hommes d'expérience, d'autorité, mais surtout de foi et de piété, dont nous avons besoin.

A. B.



RAPPORT DU DIRECTEUR SUR SON VOYAGE D'INSPECTION AU SÉNÉGAL

Le directeur de la Maison des missions a présenté au Comité, réuni dans la séance ordinaire de mars, un rapport complet et détaillé sur son voyage d'inspection au Sénégal.

Après quoi, la résolution suivante a été adoptée :

« Le Comité des missions, dans sa séance du lundi 2 mars 1891, après avoir entendu avec le plus vif intérêt la lecture du rapport de M. Boegner, sent le besoin d'exprimer à Dieu sa reconnaissance et décide à l'unanimité d'adresser à M. Boegner l'expression de sa gratitude pour le zèle avec lequel il a rempli la mission qui lui avait été confiée. Le Comité décide en outre qu'un compte rendu de ce voyage d'inspection sera inséré au *Journal des Missions*. »

Par un second vote, le Comité a décidé que le *Journal des Missions* publierait également le texte de la résolution qu'on vient de lire, contrairement au désir du directeur, qui demandait l'insertion pure et simple au procès-verbal de la séance.

Enfin le Comité, tout en croyant indispensable la publication immédiate des parties du rapport propres à instruire les Églises sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de la mission du Sénégal, a encouragé le directeur à donner suite à son projet de publier dans la suite un travail plus étendu sur le même sujet.

H. DIETERLEN,
Directeur intérimaire.

LESSOUTO

Réunions religieuses au Lessouto. — Nouvelles de MM. Vollet et Jeanmairat. — Congé accordé à M. Henry Dyke.

Notre courrier du Lessouto et le journal, depuis quelque temps bimensuel, qu'y publient nos missionnaires, nous apportent le récit de grandes assemblées religieuses qui ont eu lieu au mois de janvier dans deux stations, Massitissi et Morija. Le but de ces assemblées était, d'une part, de travailler au dé-

veloppement de la vie religieuse des chrétiens du Lessouto, en donnant une nouvelle impulsion à la foi et au zèle des évangélistes, des anciens et des instituteurs qui exercent leurs ministères respectifs au milieu d'eux. D'un autre côté, nos missionnaires visaient à resserrer les liens qui unissent entre elles leurs Églises et leurs annexes, pour donner à l'Église du Lessouto plus de cohésion et une plus grande unité dans la vie religieuse, dans le travail d'évangélisation et dans la recherche de la sanctification. Avoir en pays païen une Église forte, compacte, zélée et pure, n'est-ce pas le meilleur moyen de présenter aux incrédules l'Évangile avec ses fruits les plus beaux et les plus convaincants ?

A cause des distances qui séparent les stations et de la difficulté de réunir un grand nombre d'étrangers dans un même endroit, on avait désigné deux centres de réunion, Massitissi pour les Eglises du Sud et Moriija pour les Églises du centre du Lessouto. Un grand nombre d'ouvriers indigènes avaient répondu à l'invitation qui leur avait été adressée. Les réunions ont été nombreuses et édifiantes. Il y a lieu d'espérer qu'elles produiront un bien permanent et auront communiqué à ceux qui les ont fréquentées ces forces spirituelles qui résultent de la communion des chrétiens entre eux et avec le chef de l'Église.

M. Vollet a pu assister à ces réunions et y parler de l'œuvre du Zambèze qu'il va rejoindre incessamment. Il voyagera avec un jeune couple de Bassoutos, allant prendre place parmi les ouvriers de Dieu, dans le pays des Barotsis. Pauluse, un bon et pieux élève de l'École biblique, et sa femme, tous deux sortant de l'Église de Massitissi, ont désormais droit à l'affection et à l'intérêt des amis des missions, et attendent de leurs prières les grâces dont a besoin quiconque se consacre au service de Dieu et à l'évangélisation des païens. Des raisons de santé ont empêché un autre évangéliste de se joindre à l'expédition qui actuellement s'achemine lentement vers les rives du Zambèze.

Au point de vue sanitaire, nous apprenons que la famille

Jeanmairret a reçu beaucoup de bien du séjour qu'elle a fait dans la colonie du Cap, et s'est rendue au Lessouto, pour y séjourner jusqu'au moment où elle pourra retourner dans son champ de travail. La santé du docteur Casalis s'est sensiblement améliorée, sans que cependant tout sujet d'inquiétude ait disparu.

Par contre, des travaux excessifs ont tellement éprouvé la santé de M. Henry Dyke, qu'un voyage en Europe est devenu absolument nécessaire. Le Comité a jugé que, pour conserver les services d'un homme de la valeur de M. Dyke, il ne devait pas hésiter à lui accorder immédiatement le congé que demandait pour lui la commission exécutive de la conférence du Lessouto. M. Dyke s'embarquera sans doute au commencement du mois prochain. Puissent ce voyage et le repos qui en résultera rendre à notre frère les forces nécessaires pour faire face aux grandes obligations dont il est chargé !

LETTRE DE M. ALFRED CASALIS

Kalo, 27 janvier 1891.

Cher Monsieur et honoré Directeur,

Mon long silence a dû vous paraître inexplicable, et peut-être m'en avez-vous même voulu, car voici presque un an que je suis à Kalo, que les ouvriers ont donné le premier coup de pioche dans ce qui n'était alors qu'un pré et se trouve être aujourd'hui une station pourvue des premiers bâtiments indispensables, sauf toutefois d'une église ! Peut-être m'excusez-vous si vous pouviez faire une inspection à Kalo. En toute sincérité, ce n'est pas la paresse qui m'a empêché de prendre la plume, mais la plupart du temps la fatigue.

J'ai vécu les huit premiers mois de mon séjour ici d'une façon anormale, dormant où je pouvais, dans la maison d'école, dans la boutique d'un commerçant voisin, puis dans notre maison, alors même qu'elle n'avait qu'un quart de toit.

J'ai même trouvé cela très poétique; les étoiles, vues de cette façon, ont un charme tout particulier.

La nourriture, je n'en parle pas; elle a été parfois exécrable, parfois surabondante, quand le chef m'honorait d'une chèvre ou d'un mouton, jamais « à point ».

Je ne vous dirai pas ce que j'ai fait comme travail manuel. Je ne voudrais pas me donner des airs de pionnier, et quel est celui de mes devanciers et collègues qui n'ait eu à gâcher du mortier, à mouler des briques, à manier le levier dans la carrière, à bêcher son jardin ou même à diriger la charrue? Toutes ces choses sont excellentes, à condition de n'en pas abuser et de n'en faire qu'à son gré. C'était mon cas; aussi l'ai-je fait avec plaisir. Je ne me plains pas non plus de pouvoir considérer tout cela comme un passé qui ne reviendra plus. Vous ne voudriez pas que je me fisse meilleur que je ne puis être!

Je vous en prie, veuillez considérer tout cela comme une excuse à mon bénéfice. Le soir, je n'avais qu'une caisse pour poser mon papier; je ne pouvais pas toujours mettre la main sur ma plume, la chandelle me fatiguait les yeux — que je n'ai pas très bons — et le sommeil l'emportait. Tout ce que j'ai pu faire était d'écrire un peu régulièrement aux bien-aimés de la rue Vauquelin (1). Pour le reste, j'ai compté sur votre charité. Ai-je eu tort? Me garderez-vous rancune?

Nous sommes actuellement installés tous ensemble dans notre maison; au bonheur d'être enfin réuni aux miens, je puis joindre le plaisir d'une vie un peu plus civilisée. Je me hâte donc de réparer les erreurs de « mon temps de sauvagerie ». Mais par où commencer? J'ai tant de choses à vous dire!

Peut-être aimeriez-vous d'abord jeter un coup d'œil sur l'état actuel de la nouvelle station?

Le terrain concédé par le chef Joël occupe un des angles

(1) Rue de Paris, où demeurait M. Casalis père lors du départ de son fils pour le Lessouto. (Réd.)

d'un plateau qui domine, à l'ouest, et, en certains points, surplombe à pic la petite rivière de la Kalo. Ce plateau descend au nord jusqu'au Calédon, qui coule à 600 mètres de la station, est coupé à l'est par une troisième rivière, la Hololo, et, au sud, va rejoindre les premiers contreforts des Maloutis.

Vous voyez que l'eau ne nous manque pas. Nous en avons même trop parfois. Ainsi, depuis trois semaines, il pleut, les rivières débordent, et nous sommes bel et bien prisonniers sur notre plateau-fort.

Actuellement, la station comprend une maison d'habitation de 12 mètres de long sur 6 de large, une case ronde qui me sert d'étude et se transforme fréquemment en chambre d'amis, une cuisine et une écurie. Tout est bâti en pierres et non en cette pauvre brique non cuite, qui est d'un usage général au Lessouto, mais ne se recommande ni par l'élégance, ni par la solidité. Il y a fort heureusement, dans le terrain de la station, abondance de pierre à bâtir, ce qui n'est pas un mince avantage.

Je ne vous dirai pas que nous soyons très à l'aise ; la place nous manque déjà, car nous avons trois garçons en pension gratuite, dont un fils de chef, et nous avons dû, sur les instances de Joël, ouvrir chez nous une école du soir, qui compte une vingtaine d'élèves. On ne sait plus comment se retourner le soir. La nécessité d'une chapelle est évidente, la prière du soir se faisant aussi dans notre maison. Mais tout vient à temps à qui sait attendre !

Joël nous a donné assez de terrain pour pouvoir cultiver une quantité suffisante de maïs, d'avoine et de pommes de terre. Je ne sais comment nous ferions sans cela ; le sac de maïs se vend ici 12 fr. 50, et vous n'avez pas idée de la quantité de maïs que peuvent dévorer les quelques indigènes qui vivent avec nous comme domestiques ou comme élèves.

L'école et la maison du catéchiste sont situées dans le village même de Joël. L'école, bâtie par M. Weitzecker, est un excellent bâtiment en pierre, de dimensions très suffisantes. Il n'y vient guère qu'une quarantaine d'élèves ; c'est très peu,

vu le chiffre de la population. Le maître d'école, Joséfa Ramathé, fait bien son ouvrage. Il pourrait être plus zélé, mais je ne lui jeterai pas la pierre. La situation de l'école, en plein village, est malheureusement une cause de grands ennuis pour nous. Un village païen est toujours bruyant; Joël, ayant le maître d'école sous la main, abuse de sa bonne volonté, le dérange à chaque instant de son ouvrage, l'emploie comme interprète, comme scribe, comme messenger. De mon côté, je ne puis exercer sur l'école une surveillance directe; Joséfa se sent isolé, livré à lui-même et en souffre. Tant que l'école sera loin de nous, elle nous échappera; ce sera un amoindrissement pour elle et pour nous.

C'est dans l'école que nous célébrons le culte le dimanche. Ceci encore est un inconvénient. Que la chapelle serve d'école ou inversement, il n'y a pas à cela grand mal. Mais une chapelle au beau milieu d'un village païen, c'est une misère. Les gens vont et viennent, les passants entrent et sortent. A cinquante mètres et juste en face de la porte d'entrée, les coolies tiennent leur boutique ouverte le dimanche et ne se font pas faute d'attirer nos gens. Parfois, le bruit des danses vient nous troubler en plein service; c'est autant de perdu pour le recueillement. Nous ne sommes plus chez nous, dans la maison de Dieu, mais sur la place publique. Aussi éprouvons-nous un vif désir de pouvoir bientôt bâtir une chapelle sur l'emplacement réservé par le chef à côté de la station.

De Kalo, nous pourrions faire une courte visite aux deux annexes. Celle de la Hololo, chez le chef Moloupi, est d'ancienne date, car elle a été fondée autrefois par M. Coillard. Le catéchiste est mort l'année dernière. Son fils, Samuel Gathla, est resté comme maître d'école et catéchiste. L'école ne compte qu'une trentaine d'élèves, mais ils travaillent bien. Jusqu'ici, Samuel faisait la classe dans une sorte de déplorable mesure dont les murs se fuyaient et dont le toit paraissait toujours prêt à vous tomber sur la tête.

Nous avons commencé, il y a deux mois, à bâtir une solide école en pierre, avec toit en fer galvanisé. Mais les pluies des

dernières semaines ont beaucoup retardé les travaux, et l'ancien bâtiment s'est écroulé. Nous sommes heureusement en vacances, car je ne vois pas où Samuel pourrait faire sa classe.

Il y a six membres d'Église à Hololo et douze membres de la classe. Ce n'est pas brillant. Quelques personnes s'imaginent que les païens ont soif de l'Évangile et ne demandent qu'à se convertir; or, voici une annexe qui a quinze ans d'existence et ne compte que cinq chrétiens. Le nouveau catéchiste, Samuel, est un garçon d'une piété simple, mais ferme. C'est un garçon très doux, très affectueux. C'est à son ministère que sont dues les récentes conversions qui ont fait monter à douze le chiffre des membres de la classe. Malheureusement, il n'est pas fort de santé; nous le croyons faible de la poitrine. Hololo est en pleine montagne; il doit y faire très froid en hiver, car les Maloutis ont été, pendant quinze jours, couverts de neige en août dernier.

De chez Moloupi, nous prenons un sentier de montagne, tout en côtes et en descentes, où les chevaux ont parfois peine à avancer, mais très pittoresque, et qui nous conduira, en moins d'une heure, chez le chef Tlasoa, frère de Joël. Ceci est une annexe à fonder. M. Mabile doit m'envoyer un catéchiste un de ces jours. Tlasoa est très bien disposé à notre égard et s'occupe de faire bâtir une maisonnette pour son maître d'école. Il y a là de très nombreux villages; Dieu voulant, nous pourrions avoir là une belle annexe. De chez Tlasoa, nous rentrons à Kalo, traversons la rivière et, nous dirigeant vers Léribé, arrivons à Bouta-Bouté.

Nous venons de recommencer cette ancienne annexe de M. Coillard, brûlée pendant la guerre des fusils. L'école biblique nous a fourni un excellent catéchiste, Matthéus Sébatane. Il n'y a qu'un mois qu'il est à l'œuvre, et déjà son école compte vingt-neuf élèves. Ce qui me plaît le plus en lui, c'est son zèle pour l'évangélisation, son esprit d'entreprise, son activité. Nos Bassoutos sont plutôt nonchalants. J'espère que la conférence nous votera, cette année, les fonds nécessaires

pour bâtir à Bouta-Bouté une bonne école. En attendant, Matthéus habite une maison prêtée par un indigène et fait son école sous une tente que m'a donnée M. Mabile.

Voilà en quelques mots l'état actuel de l'œuvre. Dans l'avenir, ce qui me tient le plus à cœur, c'est de fonder une annexe à environ une heure de Bouta-Bouté, au bord du Calédon, chez un chef zoulou du nom de Motlagala. Il y a là une petite tribu de Zoulous, réfugiés sur le territoire de Joël. Déjà, du temps de M. Coillard, ils avaient demandé qu'on leur donnât une école. M. Coillard et M. Weitzecker n'ayant pu les satisfaire, cette tâche me revient. Mais il faut se hâter, sinon d'autres nous devanceront. Une cinquième annexe sera de toute nécessité chez Matéla.

Le nom de ce chef me servira de transition pour vous parler des troubles politiques qui ont récemment ému le Haut-Lessouto.

A une heure d'ici, en deçà de la Hololo, habite le chef qui porte ce nom, un vieux renégat, autrefois élève de mon père à Thaba-Bossiou. Il n'a aucune relation de parenté avec la famille de Moshesh; ce n'est pas même un Mossouto pur sang, c'est un « Lékua-Kua ». Le territoire qu'il occupe a été donné à son père par Moshesh, en reconnaissance d'un secours apporté jadis contre des agresseurs du dehors. Ce territoire n'est qu'un massif de montagnes qui s'étend jusqu'au Mont-aux-Sources, extrême limite nord du Lessouto. Il ne s'y trouve guère que des pâturages, mais ils sont excellents. Joël y a de tout temps envoyé son bétail, et c'est son droit, Matéla étant, de l'aveu même de Letsié, sous sa dépendance. Mais Jonathan a réussi à faire alliance avec Matéla, et c'est sans doute sur son avis que celui-ci voulut empêcher Joël d'envoyer son bétail à Méchachaneng, la région par excellence des pâturages toujours verts. Les bergers de Joël furent maltraités, d'aucuns tués même; on s'expliqua, on parlementa, les magistrats intervinrent, mais en vain. Joël est orgueilleux, Matéla est têtû, il fallut bien se battre. Aussitôt, tous les hommes de guerre furent convoqués à Kalo. Ils arrivèrent le 17 septem-

bre ; notre magistrat estime qu'il y en avait entre 2,500 et 3,000, armés de fusils, de haches et d'assagaies.

Sur leurs talons venaient tous les fuyards, femmes, enfants, vieillards de la région de Bouta-Bouté, persuadés que Jonathan accourait déjà pour écraser Joël et prêter main-forte à Matéla. Rien de plus triste que ce défilé interminable de femmes portant quelques hardes, des pots et des nattes sur la tête, de troupeaux beuglant et bêlant, conduits par des bergers armés. Cela dura tout le jour. Le soir, le plateau de Kalo était noir de bétail ; on campait partout, et c'était pitié de voir des vieillards, des enfants, des malades grelotter sous le vent froid de la nuit.

Le samedi 18 septembre, dès quatre heures du matin, Joël envoya un premier détachement pour protéger son bétail. Vers dix heures, son frère Tlasoa partit avec une forte troupe à l'attaque du village de Matéla. Du haut d'un énorme amoncellement de sacs de maïs, appartenant à notre voisin le marchand, nous pûmes fort bien suivre l'action. Sans raison plausible, Tlasoa s'arrêta et campa à mi-chemin. Joël, furieux, partit alors comme un enragé, suivi de tous ses gens. Trois quarts d'heure plus tard, nous vîmes les gens de Matéla fuir vers l'État-Libre et Joël à leurs trousses.

Ils disparurent derrière la montagne, et, tandis que les fuyards venaient toujours de Bouta-Bouté, qu'on ne voyait plus que bœufs et chevaux, que les beuglements et les bêlements nous assourdisaient, la nuit tomba.

Vers neuf heures, un vacarme infernal, des cris, des glapissements formidables éclatent au village. Joël était de retour. Matéla s'était enfui dans l'État-Libre ; nos gens avaient tué douze hommes du parti opposé et ramenaient je ne sais plus combien de centaines de têtes de bétail.

J'allai faire un tour à Kalo, et bien m'en prit, car je pus assister à une grande danse guerrière. C'était sur la place du village, par un superbe clair de lune ou plutôt par une de ces nuits claires et bleues qui donnent aux paysages de l'Afrique du Sud une poésie mystérieuse et triste, qu'ils n'ont cer-

tes pas au jour, sous les flots de lumière dont le soleil a la mauvaise habitude de nous aveugler. Autant le Lessouto paraît nu, pelé et rôti en plein jour, autant il semble frais, coquet et sentimental sous les regards de Phœbé.

Donc, sur la place du village, les guerriers de Joël, agitant leurs panaches de plumes d'aigles, secouant leurs ceintures enguirlandées de queues de chacals et de chats sauvages, brandissant leurs assagaies, dansaient avec frénésie. De jour, grâce aux progrès de la civilisation qui a introduit les couvertures sales et les pantalons déguenillés, un guerrier mossouto n'a rien de martial, rien de pittoresque. Le costume national s'en va, c'est un vrai contre sens qu'un Mossouto vêtu d'un complet de camelote de forme anglaise, coiffé d'un bonnet de léopard ou d'une aigrette de plumes et brandissant une assagaie contemporaine de Moshesh. Mais, toujours grâce à la lune, ces braves gens avaient l'air martial, féroce même. Je me croyais transporté au temps des guerres avec les Korannas, aux plus beaux jours du cannibalisme.

Rangés en cercle, ils entouraient le chef et deux autres qui dansaient avec fureur, ou plutôt faisaient des bonds de panthère d'un bout à l'autre du cercle, tout en brandissant leurs armes et chantant une mélodie sauvage et lugubre. De temps en temps tous reprenaient en chœur une sorte de refrain qu'ils terminaient par un cri strident et frappaient la terre de la crosse de leurs fusils. C'était vraiment beau.

Ils s'arrêtèrent un moment, tandis qu'un « grand médecin », muni d'une corbeille et d'un goupillon, les aspergeait d'une sorte de poudre blanche, une médecine contre les balles, en prévision de la bataille qu'ils pensaient avoir à livrer le lendemain contre Jonathan. Puis la danse reprit de plus belle, et vers minuit je rentrai chez moi. Deux hommes arrivèrent sur mes talons, m'amenant une chèvre, don de Joël. Mes garçons eurent bien vite fait des grillades et nous passâmes la nuit, en vrais Bassoutos, à rôtir sur la braise de petits morceaux d'une viande dure comme de la corne et à raconter

d'interminables histoires. Nous étions tous persuadés que Jonathan serait là au lever du soleil.

Par la bonté de Dieu la lutte en resta là. Jonathan ne vint pas. Quinze jours plus tard, Lérotholi et les magistrats, suivis de Jonathan et de quelques autres chefs, venaient pacifiquement juger le cas. Ils campèrent en face de la station, de l'autre côté de la Kalo, dans un grand verger de Joël. Il y eut force discours; quelques beaux parleurs, comme Sétha, de Morija, abusèrent de la parole et jetèrent plus de pétrole que d'eau sur les cendres encore chaudes; Lérotholi voulait absolument que l'on ôtât à Joël toute la région de Bouta-Bouté; c'était réduire son territoire à rien, réveiller toutes les anciennes querelles, c'était la guerre à courte échéance, car Joël n'eût jamais accepté cette clause. Mais les magistrats tinrent bon, et le verdict condamna Joël à 500 têtes de bétail; avec quelques codicilles on en vint à 850 têtes. Deux jours après le bétail était payé, et nous étions débarrassés de Lérotholi, Jonathan et C^e, deux messieurs qui s'en allaient les mains pleines, après avoir, en vrais Bertrands de la fable, croqué les marrons.

Ils laissaient derrière eux quelques villages ruinés; car, pendant toute la durée du « pitso », leurs gens ne cessèrent de piller les environs, brûlant les charrues et les jougs, détruisant le « mabélé ». Ils allèrent jusqu'à déterrer un enfant mort pour le mettre dans un de ces énormes paniers où les indigènes gardent leur grain, sachant que la superstition empêcherait les propriétaires de toucher à ce grain. C'était indigne.

Depuis lors tout est rentré dans le calme. Mais il ne faudrait pas trop s'y fier. La paix n'est qu'apparente. Jonathan et Joël se haïssent; si l'un ne meurt, ils se battront, cela ne fait pas de doute.

Il est temps, cher monsieur, de terminer cette longue causerie. Soyez bien persuadé que nous aimons notre œuvre sans réserve. Dieu veuille nous accorder longues vies et forces à son service !

Ma femme est aussi *acclimatée* que possible, et très heureuse d'être au Lessouto. Notre André se développe bien. Renée, par contre, est une petite plante délicate, hélas ! mais si douce et si affectueuse !

Nos gens me prient de saluer leurs *Bo-Ntate* (pères) de Paris.

Dieu veuille avoir béni votre voyage au Sénégal, c'est le vœu que nous formons tous pour vous au Lessouto.

Croyez-moi votre bien dévoué

ALFRED CASALS.

ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER

Après un intervalle plus long que de coutume, nous avons enfin reçu, le 16 mars dernier, des nouvelles du Zambèze, allant, pour la Vallée, jusqu'au 30 octobre, et pour Kazungula, jusqu'au 20 décembre. Le défaut d'espace nous oblige à n'en donner aujourd'hui qu'un bref résumé.

Grâce à Dieu, la santé de nos missionnaires continue à être bonne, sauf cependant celle de madame Coillard, dont l'état continue à préoccuper M. Coillard. A ces inquiétudes s'ajoutent les soucis de l'œuvre ; depuis son retour de Kazungula à *Séfula*, le 18 septembre, M. Coillard en est presque accablé : frais énormes de transports, pertes de bœufs et de wagons, objets avariés ou perdus, horizon politique très sombre, démembrement partiel de l'école, dû au départ du fils du roi pour Kazungula et le Lessouto. — Dans cette période difficile, les encouragements n'ont cependant pas fait défaut, M. Coillard se loue beaucoup de l'aide qu'il a reçue de M. Adolphe Jalla, et de la joie qu'a apportée à tous l'arrivée à *Séfula* de mademoiselle Kiener.

Cette dernière a eu, peu après son arrivée, son premier accès de fièvre; son courage n'en a pas été abattu.

M. Adolphe Jalla a quitté Séfula à la fin d'octobre, pour *Kazungula*, où il a pris la place de son frère, M. Louis Jalla. Celui-ci a pu ainsi réaliser l'ancien projet, toujours ajourné, d'une visite à Séfula, où il a dû arriver avec sa femme vers le 20 décembre.

A *Seshéké*, enfin, nous trouvons M. et madame Goy ayant pris possession de la station laissée vacante par M. Jeanmairret, et heureux de la présence d'un enfant, un petit Émile, né le 18 octobre, et qui, aux dernières nouvelles, se portait bien.



SÉNÉGAL

GRAVE MALADIE

DE M. LE DOCTEUR MORIN ET DE SON ENFANT

Par nos communications à la presse religieuse, plusieurs de nos lecteurs sont déjà informés de la grave maladie qui, tout récemment, a failli emporter M. le docteur Morin, peu de jours après que son enfant avait été lui-même en grand danger. Nous publions aujourd'hui la lettre où M. Escande nous donne ces nouvelles. Depuis lors, d'autres lettres nous montrent M. Morin et son enfant complètement rétablis. Les amis des missions s'associeront à nous pour rendre grâce à Dieu de ce que ces vies précieuses ont été préservées et de ce qu'un nouveau malheur a été épargné à notre œuvre du Sénégal.

Saint-Louis, le 16 février 1891.

Cher Monsieur Boegner,

Pendant que vous naviguiez, joyeux, vers les rives de

France, nous étions, nous, dans l'angoisse. L'état du petit Henri Morin, qui était plutôt rassurant le jour de votre départ, avait pris tout à coup une tournure inquiétante. Il allait s'affaiblissant à vue d'œil, sa figure était devenue presque méconnaissable; dès le lundi, nous avons perdu tout espoir de le sauver. Grâce à Dieu, nos prévisions ne se sont pas réalisées; après un état stationnaire qui a duré près de trente-six heures, l'enfant s'est relevé, quoique bien lentement; aujourd'hui il est hors de danger, il reprend chaque jour un peu de couleur et d'entrain.

Tant de fatigues et d'émotions ne devaient pas être sans effet sur les parents. Jeudi dernier, Jean Morin se réveille avec un malaise de mauvais augure; dans l'après-midi il s'alite, et bientôt une fièvre bilieuse hématurique se déclare. Lui qui a vu mourir tant de gens de cette fièvre se rend encore mieux compte que nous du danger qu'il court. Il a été bien bas, mais cette fois encore Dieu a répondu à nos prières en éloignant l'ange de la mort. Il a eu pitié de notre pauvre mission, déjà si éprouvée: dans quelques jours notre ami Morin sera sur pied, et nous pourrons, j'espère, nous unir tous ensemble pour faire monter vers Dieu nos louanges et nos actions de grâces.

Ces secousses que nous avons ressenties en commun ont un peu ébranlé la santé de madame Brandt. Pensez donc que la maladie du petit Henri est précisément celle qui, il y a quelques mois, a emporté son petit Georges!...

Que les amis de France se souviennent de nous dans leurs prières; plus que jamais nous avons besoin du secours du Seigneur.

Pour en finir avec ce chapitre, je dois ajouter que M. Taylor ne va pas brillamment; il a eu de forts accès d'asthme qui l'ont fait beaucoup souffrir. Tout ce qui précède suffit pour vous montrer combien l'état sanitaire du corps missionnaire a changé depuis votre départ. Ce fait semble dû à la série de vents d'est très chauds que nous avons eus cette semaine et qui ont à peu près mis à sec les marigots. C'est

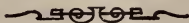
une bien mauvaise période que nous traversons en ce moment, espérons qu'elle sera de courte durée.

A part cela, rien de bien nouveau à Saint-Louis, rien, si ce n'est mon intérieur, à moi, que je ne reconnais presque plus depuis votre départ. Ah ! le vide est grand, parfois la solitude est pesante !... Cela ne pouvait pas durer toujours, il fallait s'y attendre, et pourtant c'était une chose à laquelle il ne me fallait pas trop penser, sous peine de gâter le plaisir de la réunion. Heureusement que mes services réguliers du dimanche vont me faire oublier ma solitude ; hier j'ai commencé la série dont je m'étais entretenu avec vous, et je me suis senti fort encouragé. J'ai parlé de l'homme avant sa conversion, mon prochain sermon roulera sur la conversion, j'étudierai ensuite les devoirs et les privilèges du chrétien.

Je compte apprendre bientôt que vous avez fait une excellente traversée et que vous avez trouvé tous les vôtres aussi bien que l'état de leur santé peut le permettre.

Croyez à mon entier dévouement.

BENJ. ESCANDE.



EXTRAITS DE LETTRES DE M. BOEGNER

(Suite et fin.) (1)

Sierra-Leone. — Bathurst. — Le retour.

.... De Conacry à Sierra-Leone, quelques heures suffisent ; aussi étions-nous en face de cette dernière ville dès ce matin à six heures. Ici la différence avec le Sénégal est plus accentuée encore qu'à Conacry ; nous avons non seulement une végétation tropicale exubérante, mais de belles montagnes fermant l'ho-

(1) Voir *Journal des missions*, année 1891, p. 64 et 96.

rizon. Sierra-Leone même (ou plutôt Free-Town, nom de la ville) est bâtie en amphithéâtre au-dessus de la mer, dans une magnifique situation.....

Ce qui est moins beau, c'est notre installation... Nous avons provisoirement mis pied à terre dans une sorte de café indigène appelé le restaurant du *Phénix*, où nous ont conduits nos porteurs de bagages : nous écrivons entre des billards, un vieux piano, un banc, le tout tenu très médiocrement...

Plus tard. — Nous nous sommes mis en route pour la maison de l'évêque anglican, avec lequel j'ai correspondu avant de quitter Paris. Elle est située un peu en dehors de la ville, au fond d'un beau jardin plein d'arbres tropicaux. Le chemin pour y venir est tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant. Il faut se figurer une ville indigène dans toute la force du terme, des boutiques, des cafés tenus par des noirs, tout cela animé, bruyant ; des rues pleines de monde, d'hommes, de femmes portant des paniers, des Calebasses, des paquets. Représentez-vous toutes les variétés de costume, depuis les habits élégants du dandy ou de la fashionable négresse jusqu'aux costumes païens et à la nudité presque complète (cela, cependant, est l'exception). La moyenne, c'est, pour les femmes, les robes sans taille et les coiffures formées de mouchoirs ; et, pour les hommes, l'habillement européen plus ou moins simplifié. Les maisons, presque toutes à l'européenne, représentent aussi tous les degrés de l'échelle des habitations, depuis la mesure jusqu'au joli *cottage* de campagne. Encadrez le tout d'une magnifique végétation tropicale, et figurez-vous, à droite, de hautes montagnes boisées dominant les jardins ; à gauche, tout en bas, la mer, et vous aurez une idée de la vue qui se déroulait devant nous pendant que nous avançons, très lentement, car la chaleur était intense.

Enfin, nous arrivons dans une maison simple, mais confortable : large véranda, grandes pièces sans luxe, mais bien arrangées. La première personne que nous voyons est la femme de l'évêque, qui nous fait l'accueil le plus aimable. Nous voici dans le salon, avec l'évêque lui-même et un officier anglais

fort poli. On nous souhaite la bienvenue; quelques minutes après, nous nous voyons invités à déjeuner et à loger pendant tout notre séjour. Nous ne regretterons pas le *Phénix*, la soupente où l'on nous avait introduits et où nous avons déposé nos valises, pêle-mêle, au milieu de bouteilles vides, de lits défaits, d'habits épars, etc. Inutile de dire tous les avantages de l'hospitalité qui nous est accordée: en logeant ici, je suis au centre des informations et en apprends plus en une seule conversation qu'en lisant ailleurs bien des livres... Je suis heureux aussi pour Escande, qui a été souffrant ces jours-ci, soit des suites du mal de mer, soit des effets du soleil, qui, ici, est terriblement chaud. A propos de questions de santé, je viens d'apprendre, par l'évêque, une terrible nouvelle. Il est arrivé ici une troupe de missionnaires, hommes et femmes, envoyés d'Amérique par M. Guinness, et portant le nom de *Sudan Pioneer Mission*. Depuis qu'ils sont ici, cinq d'entre eux sont morts; la cinquième, une dame, a succombé ce matin même, et, tout à l'heure, je vais assister à son enterrement avec notre hôte (1). J'irai certainement voir le chef de cette mission un de ces jours; leur objectif, c'est le pays des Mandingues. Tout converge, en ce moment, dans le monde missionnaire, vers la conquête du Soudan.

...Il est maintenant dix heures du soir; nous avons assisté à l'enterrement de la dame américaine morte ce matin; les survivants de la mission, sauf un, étaient là; il y avait aussi une dame médecin-missionnaire, également américaine, quoique indépendante de la petite troupe si terriblement frappée. Cette dame, très jeune encore, avait reçu chez elle la pauvre jeune fille morte ce matin, et nos hôtes l'ont invitée pour qu'elle n'ait pas à retourner coucher ce soir même dans la chambre mortuaire. Je ne l'ai encore vue que de loin; je

(1) Sierra-Leone, dit la *Géographie universelle* de M. Reclus, est un des pays les plus malsains du monde. La fièvre jaune y est endémique, dit-on. Peu après le départ du directeur, elle y a éclaté avec force, si bien que le gouverneur du Sénégal a frappé d'une rigoureuse quarantaine tous les navires revenant de Free-Town.

suis bien aise de faire sa connaissance, bien que l'occasion soit un si triste événement. Escande loge chez le Rév. Humphrey, directeur du Collège Fourah Bay, de l'école de pasteurs d'où est sorti M. Taylor et où son frère est professeur. Nous verrons ce dernier demain ou lundi, ainsi que madame Taylor, qui est ici avec ses fils. Déjà nous avons rencontré quelques personnes de Saint-Louis, qui ont exulté en reconnaissant Escande. Demain, c'est dimanche, et nous nous réjouissons extrêmement d'assister à de beaux et bons services protestants; le reste du jour, nous nous reposerons le corps et l'âme puis, lundi, nous ferons avec nos hôtes le plan de l'emploi de cette semaine, que nous prévoyons déjà très bien et très utilement remplie.

Lundi. — Vous ne sauriez croire combien le climat est éprouvant; la chaleur sèche qui règne au Sénégal en ce moment n'est rien en comparaison (il est vrai que c'est maintenant la bonne saison au Sénégal). Ici, vous êtes dans un continuel état de transpiration, jour et nuit; cela affaiblit, et on sent l'impossibilité de faire un grand effort physique, surtout au milieu du jour. Il n'y a ni chevaux, ni ânes; la seule manière de se faire transporter, quand on n'a pas de fauteuil roulant, c'est le hamac que quatre hommes portent sur leur tête. Malgré ma répugnance pour ce procédé, j'ai dû me résigner à y avoir recours ce matin, pour faire une série de visites qui m'ont grandement avancé; je n'avais d'ailleurs pas de temps à perdre, le bateau qui doit nous prendre est annoncé et sera ici plus tôt que nous ne pensions.

L'enterrement, samedi, a été simple et touchant, fait par un pasteur anglican, l'hôte d'Escande; deux des survivants de la mission étaient là, et, paraît-il, pas autrement ébranlés dans leur décision. Les deux services d'hier, l'un à l'église de la Trinité, l'autre à la cathédrale, tous deux anglicans, nous ont fait plaisir; le chant, comme presque toujours dans les églises de noirs, est très beau et puissant. La soirée d'hier a été agréable. Madame Ingham, la femme de mon hôte, nous a

chanté des cantiques de Sankey d'une voix pure et douce. — Aujourd'hui j'ai vu des écoles; leurs directeurs, clergymen très distingués, l'un anglican, l'autre wesleyen; des représentants de compagnies maritimes, etc. — Si, comme je le crois, mon séjour est abrégé, il faut se hâter pour ne rien perdre...

Sierra-Leone, 28 janvier 1891.

Nous avons fait hier une excursion dans l'intérieur, à l'un des plus anciens villages de libérés appelé Regent; c'est sur les montagnes, il faut beaucoup grimper; mais, dès qu'on a quitté la ville et qu'on s'élève sur la hauteur, on a de l'air, une brise fraîche et odorante qui vous reconforte. C'est une chose qui vaut la peine d'être vue, des montagnes dans l'Afrique tropicale, non pas nues comme celles du Lessouto, mais, au contraire, couvertes de la plus riche végétation, la plus étrange aussi, car rien ne rappelle nos forêts. Je vous décrirai cela un jour, aujourd'hui le temps me manque...

En mer, le 2 février 1891.

La vie que nous menions à Bishop's Court me rappelle mes souvenirs de Lovedale dans la Cafrerie : même intérieur anglais, avec les modifications nécessitées par la vie tropicale; larges galeries, amples vérandas devant la maison; dans le jardin, au lieu d'eucalyptus, toutes les espèces tropicales, et, entre les branchages, la vue de la mer : voilà, en deux mots, le cadre de notre vie à Free-Town. Quant à cette vie elle-même, elle eût été très uniforme et bien adaptée à la température, n'eussent été nos fréquentes sorties et (hélas!) notre irrégularité, en plus d'une occasion, aux heures des repas. Nous avons donné plus d'une entorse à la loi de la ponctualité! Les repas eux-mêmes étaient bizarrement échelonnés. A six heures, thé matinal apporté dans notre chambre par le domestique; je le savourais immédiatement après avoir joui de mon bain; c'était, grâce à ce double reconfortant, la meilleure heure du jour au

point de vue physique ; on ne peut se figurer ce qu'ont d'épuisant ce climat toujours chaud et ces nuits qui vous laissent affaibli, la tête lourde, le corps en moiteur ; aussi l'eau fraîche à l'extérieur, un bon thé bien fort à l'intérieur, sont-ils les bienvenus au réveil. A dix heures, déjeuner à la fourchette (*breakfast*), précédé immédiatement par le culte en famille auquel assiste tout le personnel de la maison. C'est de sept à neuf heures qu'on fait les courses du matin. Après le déjeuner c'est le moment d'écrire, de lire. A deux heures, *lunch* consistant en une assiette de potage et en fruits, puis chacun de se retirer, et, ceux qui le veulent, de prendre, comme dit notre hôte, la position horizontale ; je n'y ai eu recours qu'une fois, car le sommeil au milieu du jour m'épuise, et je n'y suis plus revenu. A quatre heures, thé d'après-midi, au salon, servi par l'évêque lui-même ou par madame Ingham, selon le cas. Puis vient la deuxième heure propre aux sorties (j'ajoute que, vu le peu de temps dont nous disposions, nous avons circulé à peu près à toutes les heures). A sept heures, le dîner, simple, avec deux plats ; enfin, à neuf heures, un verre d'eau ou plutôt de limonade sucrée servi au salon, puis chacun se retire. Le tout avec l'étiquette anglaise, autant qu'on peut la garder en Afrique, et dans un genre simple.

Je voudrais maintenant vous faire voir nos hôtes eux-mêmes : madame Ingham, presque toujours en blanc, comme toutes les dames européennes ; M. Ingham, toujours en costume d'évêque : tablier, pantalon court et bas noirs, redingote anglicane ; l'un et l'autre de vrais types anglais, mais excellents, de vrais chrétiens évangéliques, sans aucune hauteur anglicane, parlant à cœur ouvert de leurs difficultés qui sont grandes.

Car il y en a à Sierra-Leone, des difficultés. J'en parlerai au retour ; en attendant je puis seulement dire que, de tout ce que j'ai vu et entendu, soit par M. Ingham, soit par le surintendant wesleyen, soit par d'autres, j'ai pu conclure qu'elles sont grandes... Elles se retrouvent ailleurs encore, à Lagos, et dans la mission du Niger, que dirige l'évêque noir Crowther.

On n'entend parler que de luttes, de démissions, de questions de race, de réformes, etc., etc. J'ai pu étudier ici, sur une plus grande échelle, nos problèmes du Sénégal et préciser mes vues; j'ai appris aussi de quoi acquérir plus de sévérité à certains égards, plus d'indulgence à d'autres.

L'avenir paraît à quelques-uns bien sombre, trop peut-être; mais cela s'explique par l'intensité et l'amertume de la lutte. Ces Églises africaines font l'effet de vastes chaudières en ébullition; tout y est en fermentation, en lutte; le bien, le mal, les influences de race, de milieu, et, par-dessus tout, celle du christianisme; il faut croire, espérer que cette dernière l'emportera et portera de beaux fruits dans la vie morale, comme elle en produit déjà dans le domaine du sentiment religieux. Les premiers ne manquent pas, mais sont en retard. C'est là le trait caractéristique de ces Églises : un retard du caractère sur le sentiment et sur les manifestations de ce sentiment. Vous voyez qu'il reste à la mission plus d'un problème à résoudre...

Le reste du voyage ne donne pas beaucoup à raconter, notre deuxième visite à Conacry a été fort courte; pas inutile cependant; nous avons eu avec un marchand et avec M. Couturier, le secrétaire général du docteur Ballay, d'instructifs et utiles entretiens. Depuis, la vie du bord a repris avec sa bienfaisante monotonie. Jusqu'à Bathurst (où nous avons passé la moitié du dimanche, hier) nous avons été encombrés de noirs; ils couvraient la plus grande partie du pont, leur seul domicile, ce qui, au point de vue de la décence et de la moralité, ne vaut pas grand'chose. Notre dernier dimanche, passé à Bathurst, nous laisse de bons souvenirs; nous avons visité une Église anglicane et une Église wesleyenne; à la tête de cette dernière se trouve un jeune pasteur vraiment charmant, un vrai missionnaire; notre entretien avec lui nous a réconfortés et nous a ôté quelques-unes des impressions trop pessimistes rapportées de Sierra-Leone...

Et maintenant nous approchons du terme de ce voyage.

Dieu veuille s'en servir pour hâter l'avancement de son règne dans cette partie de l'Afrique !

[Ici s'arrête la correspondance détaillée du directeur qui, rapproché comme il l'était de son retour, n'a plus pu envoyer à sa famille que de courtes lettres. Pour ne pas laisser inachevée cette relation, d'ailleurs toute fragmentaire, du voyage de M. Boegner, nous dirons seulement qu'il s'est terminé par un troisième séjour à Saint-Louis, celui-là fort court, mais suffisant pour la tâche qu'il restait à remplir : avoir un dernier entretien avec les missionnaires et prendre congé de l'Église. C'est le 3 février au soir que M. Boegner arrivait à Saint-Louis. Le 5, un service d'adieu, suivi de la sainte Cène, réunissait une partie des membres de l'Église et tous ceux de la mission ; ces derniers se retrouvaient le même soir, autour de la table de M. et madame Morin qui avaient voulu inaugurer par ce repas leur nouvelle demeure. Le lendemain le directeur prenait congé des autorités, et notamment de M. de Lamothe, gouverneur du Sénégal, à la table duquel il avait encore ce jour-là l'occasion de rencontrer plusieurs personnes en mesure de le renseigner sur les affaires du Sénégal. Le même soir, nouvelle réunion intime du personnel de la mission dans le local de l'école ; le lendemain samedi matin, M. Boegner échangeait, à la gare, une dernière étreinte avec MM. Taylor, Morin et Brandt, et peu après s'éloignait de Saint-Louis, accompagné par M. Escande dont il se séparait quelques heures après, à l'une des stations du parcours de Saint-Louis à Dakar. L'embarquement s'est fait dans cette dernière ville, le 8 février, à bord de l'*Équateur* qui appareillait le jour même, et arrivait en rade de Pauillac le 15 au soir. Le surlendemain, 17 février, M. Boegner était de retour à Paris.]



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

NOUVEAUX DEUILS. — LE PIONNIER DE LA MISSION DU CHIRÉ. — NOUVEAUX DÉPARTS. — LES RESPONSABILITES. — LE PAYS DES MA-CHONA. — LES MA-TÉBÉLÉ ET NOS PREMIERS MISSIONNAIRES. — « ICI EST LA PATIENCE ET LA FOI DES SAINTS. » — PRÉMICES.

Nos chefs tombent autour de nous; en Afrique, les morts ne vont pas moins vite. Les dernières chroniques ont enregistré les deuils de la mission du Cameroun et de celle de l'ou-Ganda (1). C'est des hauts plateaux du Chiré que viennent aujourd'hui les tristes nouvelles. Le révérend Rob. Cleland est mort à Blantyre, le 10 novembre 1890, d'un court et violent accès de fièvre. Le 13 février dernier, on reçut à Édimbourg un télégramme de Mozambique annonçant, sans autre explication, la mort du docteur J. Bowie, de madame H. Henderson et d'un enfant (2). Depuis lors, les dernières nouvelles ajoutent la mort de M. H. Henderson, au moment de son arrivée sur la côte, à Quélimané (3). Tous ces deuils frappent la mission de l'Église nationale écossaise (4). M. Henderson était le pionnier de la mission du Chiré; il faisait partie de l'expédition commune que les Églises écossaises ont envoyée au lac Nyassa pour fonder une mission en souvenir de Livingstone. Il était à bord de l'*Ilala* quand, le 12 octobre 1875, ce premier vapeur entra dans les eaux du Nyassa. Peu après, c'est lui encore qui conseilla au Comité des missions de l'Église écossaise dépendante de l'État de choisir comme centre de son établissement le haut plateau élevé d'environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer et situé au sud-ouest du lac Chiroua, mais dans le bassin du Chiré. Il donna à la première

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 75, 113 et 118.

(2) *Home and Foreign Mission Record*, 1891, p. 56.

(3) D'après une communication particulière de M. J.-T. Maclagan.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1888, p. 434 et suivantes.

station le nom du lieu de naissance de Livingstone, Blantyre. Ce poste est devenu bientôt un foyer intense de vie et de civilisation chrétiennes : l'agriculture et l'industrie y tiennent autant de place que l'instruction scolaire proprement dite. Le dernier rapport de l'œuvre (1) nommait trois stations occupées par quatre missionnaires consacrés dont un médecin, par un autre médecin, un agent général, deux instituteurs et trois artisans, tous écossais. Aujourd'hui, ces onze ouvriers sont réduits à huit et privés de leur chef, M. Henry Henderson.

La mort de ces hommes montre une fois de plus combien les missions africaines, même sur les plateaux de l'intérieur réputés salubres, sont des entreprises graves. Cela n'arrêtera pas l'œuvre : le Comité des missions étrangères de l'Église écossaise a déjà reçu l'offre d'un pasteur et celle d'un médecin, tous deux bien qualifiés et prêts à aller occuper les postes devenus vacants. Il faut pour ces sortes d'œuvres des ressources considérables. L'Église libre d'Écosse, qui entretient déjà onze missionnaires sur les rives du lac Nyassa (2), enverra, au commencement de ce mois d'avril, cinq nouveaux missionnaires dans ce champ de travail (3).

Outre cela, deux nouvelles missions évangéliques vont partir pour les pays du Nyassa. Celle des Frères moraves est connue de nos lecteurs (4). Elle doit se composer de quatre missionnaires dont un seul est théologien ; deux sont des instituteurs ; le quatrième est un cordonnier. Ils seront consacrés à Herrnhut, en Saxe, le 30 mars courant, et doivent s'embarquer, le 15 avril, à Naples, pour Quéli-mané (5). Puis, la plus ancienne des Sociétés de missions de Berlin (6) paraît s'être résolue, sous la pression de ses amis, à chercher également un champ de travail dans la sphère des intérêts alle-

(1) Daté de mai 1890, p. 83.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 199.

(3) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1891, p. 79.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 78.

(5) *Journal de l'Unité des Frères*, 1891, p. 95.

(6) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107 et suivantes.

mands au nord du Nyassa. M. Merensky, qui a fait ses preuves comme surintendant des missions berlinoises au Transvaal, doit partir au mois de mai avec quatre missionnaires et quatre artisans (1).

Comment ne pas exprimer quelques-unes des réflexions que suggèrent ces morts et ces départs nombreux?

On admire les vaillants pionniers qui vont joyeux à la conquête du monde pour le Christ; mais peu de chrétiens se doutent combien les directeurs des œuvres de missions tremblent sous le poids des lourdes responsabilités dont les chargent ces entreprises nouvelles, lointaines et périlleuses : ils s'assoient et calculent, ils veillent, ils mesurent, ils estiment, ils prient, puis enfin donnent le signal du départ. Quel est le nombre de ceux qui, ne pouvant ni partir eux-mêmes, ni partager les responsabilités de l'organisation d'une mission, mettent du moins, à la disposition des corps constitués, les moyens indispensables? Où sont-ils ceux qui, suivant avec intérêt les héros qui luttent en Afrique, n'oublent pas l'état-major chargé de la direction et des subsistances? Où sont-ils surtout ceux qui, par leurs prières quotidiennes, guident plus efficacement que par une agitation patriotique, mal avisée peut-être, les hommes qui sont assiégés tout le jour par les soucis que connaissait le grand apôtre des païens?

Pourtant il faut se réjouir à la vue des expéditions nouvelles qui se mettent en route pour les pays du Nyassa; elles démontrent, bien autrement que des syllogismes apologétiques, la vitalité du christianisme. De plus, elles contiennent un élément de succès parce qu'elles sont nombreuses. Nulle façon ne ressort en effet plus clairement de tous les mouvements faits en avant vers le centre de l'Afrique, depuis la mort de Livingstone et la première grande traversée du continent africain par Stanley, que l'inutilité ou plutôt la culpa-

(1) *Evangelisches Missions-Magazin*, 1891, p. 97 et suivantes; et *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1891, p. 34.

bilité d'égrener une à une des vies humaines dans ces climats meurtriers. Il faut y aller nombreux ou ne pas partir.

En somme, ainsi qu'il était à prévoir, le grand partage de l'Afrique en 1890 a donné une nouvelle impulsion au zèle de l'Église chrétienne pour l'avancement du règne de Dieu dans le continent noir. On constate de nouveau par ce fait que les missions chrétiennes ne planent pas dans l'éther d'une foi détachée et isolée de tout ce qui agite et intéresse les humains ; elles tiennent par toutes leurs fibres naturelles aux préoccupations de leur temps, au caractère de la race, du peuple, de l'Église qui les fait ; mais un principe surnaturel, l'Esprit de Dieu, régit les missions chrétiennes, prédomine sur tout autre mobile et vise, sans se laisser distraire, à la seule chose essentielle, la propagation de l'Église de Jésus-Christ.

Les négociations diplomatiques entre le Portugal et l'Angleterre, qui intéressent si vivement les missionnaires écossais du Chiré (1), n'ont pas encore abouti à un terme définitif ; bien au contraire, la question se complique de complications concernant les territoires situés au sud du Zambèze. L'administrateur de la grande compagnie sud-africaine (2), M. Cecil Rhodes, qui est en même temps le premier ministre de la colonie du Cap, semble avoir encouragé une expédition armée et composée de quelque sept cents hommes, se dirigeant vers le pays des ma-Chona où l'on supposait de riches gisements aurifères. Il fallait traverser pour cela le territoire de Loupengoula, le chef des ma-Tébélé. On craignait un conflit qui ne s'est pas produit, fort heureusement ; mais, à peine arrivés dans la contrée des ma-Chona, un grand nombre des aventuriers de l'expédition se sont répandus vers l'est sur le plateau montagneux et pittoresque des ma-Nica, où les Portugais exploitent depuis assez longtemps des mines d'or. De là

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 77 et suivantes.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 475.

le conflit pendant dont les journaux politiques parlent de temps à autre.

Les missions chrétiennes n'ont encore guère attaqué ce coin extrême de l'Afrique australe. Il est borné par le Zambèze au nord, par l'océan Indien au levant, par le Limpopo et son affluent, la Mahloutsé, au sud ; à l'ouest, ces contrées confinent au pays de Khama, le roi chrétien des ba-Mangouato. La Société américaine des missions occupe, depuis 1883, aux environs d'Inhambané, un point de ce vaste territoire ; elle y entretient deux missionnaires qui n'ont encore pu baptiser personne. L'échec de leur tentative auprès du chef Goungounyanou, fils d'Oumzila, a été raconté en son temps (1). Les lecteurs se rappellent peut-être aussi les évangélistes indigènes de la mission de Berlin qui se sont fixés en 1888 chez les ba-Nyaï, vassaux des ma-Tébélé (2).

Chez les ma-Tébélé eux-mêmes, la Société de Londres fait une œuvre de patience, digne de l'intérêt et des prières de ceux qui aiment l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. Les origines de cette mission touchent de près à l'histoire de notre propre Société, comme aussi la formation du royaume des ma-Tébélé.

Vers 1822, un capitaine zoulou, de la tribu des ama-Baca, Msélékazi, fuyant devant la colère de son maître, le cruel Tchaka, chef des Zoulous, passa avec une bande de guerriers la chaîne des Drakensberg et porta la mort, la ruine et la dévastation parmi les tribus relativement paisibles qui demeuraient dans le Transvaal actuel. Ce sont ces tribus qui donnèrent aux terribles conquérants, munis de leurs grandes rondaches, le nom de ma-Tébélé. En novembre et décembre 1829, le missionnaire R. Moffat alla visiter le tyran dont les ba-Souto et les ba-Rolong avaient transformé le nom en Mos-sélékatsé ; c'est le premier contact des ma-Tébélé avec le christianisme, contact tout extérieur, malgré le respect et

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 116 et suivantes.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 473.

l'amitié personnelle que Msélékazi conserva toujours pour Moffat. Notre missionnaire, M. Pellissier, visita à son tour, vers les mois de mars et d'avril 1832, le souverain des ma-Tébélé, afin d'obtenir de lui l'autorisation de s'établir chez les ba-Haroutsi, ses vassaux (1). MM. Rolland, Lemue et Pellissier terminaient la construction d'une station à Mosikha, non loin de la petite ville actuelle de Zeerust, au Transvaal, quand ils apprirent l'approche de Msélékazi. Ils se hâtèrent de se replier sur Kourouman, auprès de Moffat. Voici comment M. Lemue, dans une lettre datée du 1^{er} janvier 1833, décrit ce qui suivit (2) : « Passant comme un incendie destructeur et ne respirant que vengeance, il massacre tout... ; les ba-Rolong, les ba-Kouèna et quelques autres peuplades qui habitaient dans les montagnes de Kalitchoueneng (à peu de distance au nord de la capitale actuelle du Transvaal) ne sont déjà plus. Les ba-Haroutsi, alarmés à la vue de tant de carnage, et craignant de subir tôt ou tard le même sort, ont pris la fuite, et tout récemment l'on vient de nous apporter la nouvelle de l'entière défaite des ba-Ouangkétsé, le seul peuple qui eût eu le courage de résister, les armes à la main, aux progrès du tyran. » Néanmoins, par l'entremise de Moffat, les missionnaires de la Société américaine s'établirent auprès de Msélékazi, de 1835 à 1836. La fièvre les paralysa d'abord. La compagne de l'un d'entre eux, madame Wilson, mourut. Puis une nouvelle guerre les chassa. Les Boers sortaient vers cette époque en grand nombre de la colonie du Cap ; une de leurs caravanes de wagons fut attaquée par une horde de ma-Tébélé ; ils s'unirent après cela contre Msélékazi, le défirent à Mosikha, le 7 février 1837, et le rejetèrent au delà du Limpopo en décembre de la même année. Là, les ma-Chona et les ma-Kalaka subirent la fureur et l'irritation des ma-Tébélé ; depuis lors, les Zoulous, mélangés à divers restes de tribus qu'ils ont « mangées » et incorporées, dominant

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1833, pages 5-18.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1833, p. 195.

dans les contrées entre le Limpopo et le Zambèze et continuent à maintenir sous leur régime de terreur les tribus indigènes.

Cela n'empêcha pas Moffat d'aller encore voir son terrible ami en 1855 et en 1857. Il réussit finalement à installer auprès de Msélékazi trois missionnaires de Londres, qui, le 23 décembre 1859, fondèrent une station dans le vallon d'Inyati. Pendant plus de trente ans, ils attendirent de voir lever la semence qu'ils répandaient autour d'eux : chaque fois qu'ils croyaient discerner le germe de quelque fruit, l'homme en qui s'opérait ce travail disparaissait. Ils ont vu mourir Msélékazi en 1868 ; Loupengoula lui a succédé et rien n'a changé. En 1871, une seconde station a été établie à Hope-Fountain, au sud de Gouboulouvayo, la résidence, mais sans plus de résultat. En septembre 1879, les pères jésuites Depelchin et Croonenbergs ont dressé, à Gouboulouvayo, le sanctuaire du Sacré-Cœur de Jésus, et n'ont pas eu plus de succès que les ministres évangéliques. L'un des missionnaires arrivés en 1859, M. W. Sykes, est mort le 22 juillet 1887, attendant et croyant toujours. Encore l'an dernier, un autre missionnaire disait : « Souvent, quand je cause tranquillement avec les gens autour du feu, près de mon wagon, il me semble que tout va bien ; mais il suffit que le nom du chef soit prononcé pour que mon cœur se serre quand je vois les figures de ceux qui m'écoutent changer soudain (1). » Aujourd'hui, le révérend D. Carnegie s'apprête à baptiser un homme et une femme ma-tébélé (2). Ce sont les prémices ; à quand la moisson ?

F. H. K.

(1) *XCVI th Report of the L. M. S.* (Londres, 1890), p. 149.

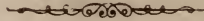
(2) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1890, p. 256, et 1891, p. 36.



AVIS ET NOUVELLES

HEUREUSE ARRIVÉE DE MM. ALLÉGRET ET TEISSERÈS

Nous avons la joie d'annoncer que MM. Allégret et Teisserès sont de retour parmi nous. Ils sont arrivés à Paris en bonne santé le samedi 14 mars. En ce moment ils préparent le rapport qu'ils doivent présenter au Comité sur leur voyage et les conclusions auxquelles ils sont arrivés. Leur présence donnera un intérêt tout particulier à nos assemblées annuelles, où une large place leur sera faite.



La **Vente annuelle** du Comité auxiliaire des Dames de Paris a produit la somme de 48,756 fr. 40, soit environ 300 francs de plus que l'an dernier; de prochaines rentrées augmenteront encore ce chiffre. C'est là, étant données les circonstances, un résultat encourageant, pour lequel nous adressons nos plus sincères remerciements aux Dames organisatrices, aux Comités de province et, en général, à toutes les personnes dont le zèle, l'activité et la générosité concourent à assurer cette importante ressource à notre Société.

Au moment de faire paraître ce journal, nous apprenons que la **Vente annuelle de Strasbourg** a produit 10,000 francs. Ce résultat, sensiblement supérieur à ceux obtenus précédemment, nous réjouit profondément; nous en exprimons toute notre gratitude aux amis des missions de Strasbourg et à la réunion des dames de Sainte-Marie-aux-Mines qui a concouru par ses envois, comme tous les ans, à la vente de Strasbourg.



LA MISSION DU SÉNÉGAL

Son état actuel, son avenir (1).

..... Il est impossible de se rendre compte de la situation de la mission du Sénégal (2) si on perd de vue son histoire et tout d'abord les conditions spéciales où elle a dû se développer.

Ces conditions, extraordinairement pénibles, rappellent, par contraste, la situation exceptionnellement favorable où la Providence a placé nos missionnaires du Lessouto ; et vraiment il faut avoir visité successivement ces deux missions pour apprécier à sa valeur le bienfait que Dieu a accordé à nos Eglises en leur assignant leur premier champ de travail parmi les Bassoutos. Je n'oublie pas les difficultés spéciales contre lesquelles nos missionnaires ont eu à lutter, sans parler de celles que l'Évangile rencontre partout en terre païenne. Je pense surtout à ces guerres qui, à plusieurs reprises, ont ruiné leurs stations, arrêté leurs travaux et menacé d'anéantir leur œuvre. Il n'en est pas moins vrai que, au Lessouto, les circonstances extérieures étaient en général favorables à notre action ; au Sénégal, elles lui sont toutes contraires.

Au Lessouto, le climat est excellent, sain, propre à fortifier des constitutions affaiblies ; au Sénégal, il est ce qu'on sait : un obstacle très sérieux ; et tout en reconnaissant qu'il y a moyen de vivre dans ce pays, qu'avec des précautions et de la prudence on peut, dans une grande mesure, neutraliser les effets pernicieux du climat, tout en

(1) Ce compte rendu est emprunté à la deuxième partie du Rapport présenté par le directeur au Comité. La première partie, où M. Boegner expose avec détail la manière dont il a employé le temps de son voyage, a été supprimée pour ne pas allonger démesurément cette livraison. Les faits les plus saillants de ce voyage sont d'ailleurs connus de nos lecteurs, grâce aux fragments de la correspondance privée de M. Boegner, publiés dans ce journal.

Quant aux conclusions du directeur, elles n'ont fait et ne sauraient faire l'objet d'aucun vote d'ensemble ; elles restent devant le Comité qui prendra et fera connaître successivement les mesures qui lui sembleront réclamées par la situation de l'œuvre du Sénégal.

(2) Pour l'intelligence de ce rapport, une carte du Sénégal est indispensable. Nous rappelons que notre Journal en a publié une, il y a quelques années. On la trouvera dans l'année 1885, à la page 353. Nous enverrons cette carte à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 0 fr. 30 centimes en timbres-poste.

constatant qu'il existe des contrées encore plus malsaines, on est forcé d'avouer que la question de santé devra toujours entrer en ligne de compte dans nos prévisions et dans nos plans. La configuration géographique du Lessouto trace d'avance à la mission un cadre bien déterminé, par les frontières naturelles qu'elle assigne à la nation des Basoutos ; au Sénégal, rien de semblable ; vous êtes sur une côte qui se déroule indéfiniment, et les rivières qui viennent s'y jeter dans la mer s'enfoncent dans l'intérieur des terres à d'énormes distances, sans que rien délimite le champ de vos efforts. Au Lessouto, vous avez affaire à une tribu unique, gouvernée par un seul chef, parlant une seule langue ; au Sénégal, vous êtes au point de rencontre de plusieurs races et de plusieurs langues, fondamentalement différentes les unes des autres. Au Lessouto, nos missionnaires n'ont d'autre adversaire religieux qu'un paganisme très inférieur et sans ardeur missionnaire ; au Sénégal, nous avons à lutter contre l'islam qui, animé d'un ardent esprit de propagande, n'a pas cessé d'étendre ses conquêtes, et menace de nous fermer l'accès des populations fétichistes de l'intérieur. Dans l'Afrique du Sud, la concurrence romaine n'a surgi qu'après que notre mission avait de longues années d'existence. Au Sénégal, le catholicisme est en état de possession depuis des siècles ; il est aussi ancien que la colonie elle-même, et celle-ci s'en distingue à peine. Une très large part lui est faite dans les faveurs du budget, et ses écoles sont, au même titre que les écoles laïques, toutes récentes d'ailleurs, les écoles de la colonie. Jusqu'ici le protestantisme n'a guère obtenu qu'une petite concession de terrain et une indemnité de lieu de culte, cette dernière accordée il y a deux mois par le Conseil général. Les dispositions équitables qu'indique ce dernier vote et que j'ai été heureux de trouver aussi chez plusieurs fonctionnaires, notamment chez le gouverneur, ne modifient pas les caractères fondamentaux de notre position au Sénégal : celle d'une minorité respectée, mais qui n'a pas encore conquis sa place au soleil, comme elle l'a obtenue ailleurs.

Le milieu où s'est développée notre mission du Sénégal est donc, on le voit, des plus défavorables. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'elle ait été souvent entravée dans son essor comme le montre son histoire. Créée en 1851, à la demande de M. le gouverneur Jauréguiberry, par M. Jaques, d'abord aumônier du gouverneur, elle a été, peu après sa naissance, transportée loin de son berceau, à Sédhiou sur les bords de la Casamance ; c'était une œuvre nouvelle à créer, sans autre lien avec la précédente que la personne du missionnaire. Le départ de celui-ci pour l'Europe, la mort de MM. Lauga et Guindet, la maladie de M. Andrault, amènent l'abandon de Sédhiou

et le retour de la mission à Saint-Louis, où elle se constitue définitivement, par le ministère de M. Villéger, et ensuite par celui de M. Taylor. Resté seul pendant plusieurs années, ce dernier demande et obtient du renfort en M. et madame Golaz, qu'emporte l'épidémie de fièvre jaune de 1881. Avec l'arrivée au Sénégal de MM. Morin et Jaques nous entrons dans la période contemporaine de l'histoire de la mission. Les événements qui se sont succédé depuis lors sont présents à notre mémoire : envoi temporaire de M. E. Mabile ; envoi et décès de madame Jaques ; création de Kerbala ; retraite de M. Jaques ; séjour de M. Taylor en France ; entrée dans la mission de M. Brandt ; envoi de M. Escande ; dernière phase amenant l'œuvre dans l'état où elle se trouve encore actuellement et où je l'ai moi-même trouvée.

Ce bref résumé de l'histoire de notre mission du Sénégal laisse au cœur une impression triste : celle d'une œuvre perpétuellement recommencée, non seulement par le fait de la mort ou de la maladie des ouvriers, mais aussi de la retraite prématurée de plusieurs d'entre eux : on sent la mission travaillée d'un mal sourd qui décourage les ouvriers, les use avant le temps, les détache au moment où ils pourraient rendre les plus grands services.

A quoi faut-il attribuer ce mal ? Avant tout aux difficultés résultant du milieu, du climat, à l'atmosphère physique et morale où est née la mission, au fait qu'elle est installée dans une ville coloniale au lieu de travailler en plein pays indigène. Mais ces causes extérieures sont-elles les seules en jeu ? N'y en a-t-il pas qui sont constitutionnelles à l'œuvre elle-même ? Y a-t-il eu, dans l'origine même de la mission, une erreur ?... Question troublante qu'il serait difficile de résoudre à la distance où nous sommes des faits, mais qu'il est cependant permis de poser, quand ce ne serait que pour nous mettre en garde contre les entreprises insuffisamment mûries.

Dans un domaine plus extérieur, il est une cause d'insuccès qui frappe dans l'histoire de notre œuvre au Sénégal : c'est que, comme on l'a dit, elle n'a pas eu de père. Ses premiers missionnaires lui ont été retirés en peu de temps. La mission du Lessouto a eu l'immense privilège d'être guidée pendant un quart de siècle par ses propres fondateurs. Les Rolland, les Lemue, les Casalis, les Arbousset, ont non seulement créé l'œuvre, ils ont, d'une main forte, façonné les moules et établi les méthodes qui, à l'heure actuelle, en déterminent encore la marche. Pareil bonheur a été refusé à la mission du Sénégal, et là est sans doute une des raisons de ses lents progrès. Cela est si vrai que nous voyons ces progrès s'accroître aussitôt que l'œuvre bénéficie d'un ministère prolongé et d'un peu de stabilité extérieure....

Mais les lacunes mêmes de cette œuvre font faire de douloureux retours sur le passé et sur les amoindrissements si regrettables qu'elle a subis ; et l'on ne peut s'empêcher de se dire que si la mission du Sénégal avait eu, comme sa sœur aînée de l'Afrique méridionale, le privilège d'être guidée dans sa croissance par des vétérans, elle serait actuellement forte et prospère, et qu'au lieu d'être réduite à trois missionnaires, un instituteur et une institutrice, elle grouperait peut-être, dans un faisceau fortement uni, tous les ouvriers qu'elle a perdus ces dernières années.

Telles sont, me semble-t-il, quelques-unes des causes du mal dont souffre la mission du Sénégal. Il est temps de passer à l'étude de l'œuvre avec son fort et son faible ; après quoi il ne restera plus qu'à chercher le remède ou plutôt le traitement qui semble le plus propre à guérir la maladie.

I. L'ÉTAT ACTUEL DE L'ŒUVRE

La mission du Sénégal est malade, mais elle existe, c'est un point à noter avant tout. Elle existe, et elle jouit, malgré sa faiblesse, malgré ses misères, d'une réputation honorable.

Elle existe, preuve vivante, malgré ses petites proportions, que le travail de nos missionnaires n'a pas été vain. Les difficultés à vaincre sont telles qu'à labeur égal, on ne peut attendre que des résultats dix ou vingt fois moindres qu'au Lessouto. Ces résultats ont été obtenus, et j'ai l'impression qu'aucun des efforts qui ont été faits successivement par nos ouvriers n'est resté sans résultat ; chacun d'eux a laissé des traces que l'œil de Celui qui voit tout discerne encore mieux que nous-mêmes.

Cette remarque faite, il faut cependant reconnaître que les faibles proportions de la mission sénégalaise sont l'indice d'un état morbide, ou tout au moins d'un développement anormal. C'est ce qui ressortira d'une revue rapide de l'œuvre, envisagée dans ses différentes branches.

§ 1. LA STATION DE SAINT-LOUIS

Notre mission du Sénégal ne compte, à proprement parler, qu'un seul centre, qui est Saint-Louis, la station de Kerbala ne consistant qu'en un immeuble inhabité, et qui n'est, depuis le départ de M. Jaques, le centre d'aucune activité religieuse.

L'œuvre que nos missionnaires poursuivent à Saint-Louis peut se grouper sous quatre chefs : œuvre religieuse, œuvre scolaire, œuvre sociale, œuvre médicale.

a.) *L'œuvre religieuse.*

L'œuvre religieuse, en un sens, comprend toutes les formes de l'activité de nos missionnaires ; je prends ici le mot au sens étroit, pour désigner l'action pastorale et ecclésiastique, qui est au centre de tout. J'ai dit action pastorale, et non sans intention ; c'est, en effet, une des choses qui frappent le plus un observateur qui voit ces choses de Saint-Louis après avoir étudié notre mission du sud de l'Afrique, que ce caractère pastoral que le temps a imprimé à l'œuvre et à nos missionnaires. Ceux-ci s'appellent *pasteurs*, et ils le sont en effet dans une grande mesure. Ce fait, qui étonne au premier abord, s'explique par la présence à Saint-Louis d'un certain nombre de protestants de naissance, dont il est impossible de ne pas tenir compte. Ces protestants de naissance eux-mêmes se divisent en deux catégories très distinctes et qui ont entre elles aussi peu de rapports et d'affinités que possible ; ce sont d'une part les protestants français, et de l'autre les protestants noirs, sierra-léonais, anglicans ou wesleyens, en résidence plus ou moins temporaire à Saint-Louis, comme aussi à Gorée, Dakar et Rufisque. Ces protestants d'origine ne constituent cependant pour la mission qu'une charge additionnelle et extraordinaire ; son véritable domaine, ce sont les convertis qu'elle a réussi à grouper par vingt années de travail. Il est nécessaire de dire quelques mots de ces différentes catégories de protestants.

1° *Les protestants européens.* Ce sont pour la plupart des employés de commerce, puis quelques employés de l'administration ; presque tous sont non mariés ; il y en a en ce moment onze ; on compte en outre quelques familles protestantes européennes à Saint-Louis....

Dans cette même catégorie il faut ranger les soldats protestants ; il y en avait, il y a quelque temps, une dizaine, mais les troupes ont été changées et nos missionnaires n'ont pas encore pu faire la connaissance des soldats protestants actuellement en garnison à Saint-Louis.

2° *Les Sierra-Léonais protestants*, communément appelés « Anglais » ou « Akous ». J'ai vu tous ceux d'entre eux que j'ai pu trouver. La liste de ceux que j'ai visités compte une vingtaine de noms, mais ils sont certainement deux ou trois fois plus nombreux. Ces protestants noirs anglais demeurent tous dans Saint-Louis même, à l'inverse des convertis de la mission, qui habitent presque tous en dehors de la ville. Dans le nombre, il n'y a que trois ou quatre ménages complets ; tous les autres sont isolés, un bon nombre vivent dans l'irrégularité. L'élément féminin domine dans cette catégorie ; plusieurs de ces femmes sont séparées de leurs maris

restés à Sierra-Leone ou ailleurs. Ces noirs anglais sont, au point de vue de l'instruction, d'un degré au-dessus de nos convertis : ils savent presque tous lire et écrire. Les hommes exercent des métiers, les femmes tiennent des boutiques au rez-de-chaussée des maisons de Saint-Louis ; à certaines heures elles vont au marché de Guet N'dar vendre des noix de kola, le principal des articles, avec le piment, qu'on importe de Sierra-Leone. Au point de vue ecclésiastique, ces protestants ont un certain zèle, presque tous sont membres dans leur patrie d'une Église à laquelle ils paient leurs contributions, ce qui ne les empêche pas de fréquenter régulièrement les cultes anglais que M. Taylor célèbre une fois par mois à leur intention. Il y a une colonie importante de ces Anglais à Dakar et à Gorée ; on en trouve aussi à Rufisque. Nous avons certainement des devoirs envers eux.

3° *Ees convertis de la mission.* Cette catégorie, de beaucoup la plus intéressante pour nous, n'a pour ainsi dire aucun rapport social avec les deux autres. Ce partage de l'Église de Saint-Louis en trois tronçons absolument distincts n'est pas une des moindres difficultés de l'œuvre. Voici quelques renseignements sur nos convertis ; je les emprunte à un tableau statistique très détaillé que j'ai dressé pendant mon séjour au Sénégal.

Depuis l'origine de la mission, 50 personnes adultes ont été reçues dans l'Église par nos missionnaires. Le premier baptême a eu lieu le 25 décembre 1873, le dernier le 9 juin 1889. Sur ces 50 convertis, les 6 premiers ont été baptisés par M. Villéger, 4 par M. Golaz, 1 par M. J. Morin ; tous les autres, soit 39, par M. Taylor. Sur ce nombre, 22 sont encore actuellement membres de l'Église de Saint-Louis : les 28 autres ont été perdus : 13 par exclusion ou mise sous discipline, 10 par la mort, 5 par émigration. Au point de vue de la race, sur ces 50 convertis : 3 sont des Wolofs (et sur les trois, deux sont retournés à l'islamisme, le troisième est mort), 2 sont des mulâtres convertis du catholicisme, 2 sont d'origine toucouleure, 1 est de race saracolète, 1 était de sang maure mêlé de bambara, tous les autres appartenaient à la grande famille bambara-mandingue : soit 5 Mandingues proprement dits, 15 Bambaras, et 21 Ouassoulous ; au total, sur nos 50 convertis, 41 sont issus des grandes tribus fétichistes établies sur les deux rives du haut Niger. La plupart sont venus à Saint-Louis comme esclaves fugitifs et ont été libérés par les soins de M. Taylor. Avant la nouvelle loi qui affranchit tout captif au moment même où il entre à Saint-Louis, la libération ne pouvait s'obtenir qu'après trois mois révolus ; ces trois mois, les fugitifs les ont passés presque tous cachés et nourris dans la maison de la mission ou dans une maison amie. On com-

prend la force du lien qui rattache ces pauvres gens à M. Taylor. Sauvés et relevés matériellement, ces malheureux fugitifs ont entendu le message du salut, et plusieurs l'ont reçu. C'est ainsi que d'une œuvre de pure charité est née la mission proprement dite; c'est à M. Taylor que nous sommes redevables, pour une grande part, de l'œuvre actuellement existante à Saint-Louis; mais tout d'abord d'avoir trouvé le terrain où cette œuvre pouvait se développer et grandir.

Nos convertis, nous l'avons dit, n'habitent pas Saint-Louis même; la plus grande partie d'entre eux demeurent dans le faubourg de Sor, espèce de ville indigène située sur la rive occidentale du fleuve et rattachée à Saint-Louis par l'immense pont Faidherbe, long de 680 mètres environ; d'autres habitent notre concession de Béthesda, où ils ont formé un petit village. Ils sont presque tous cultivateurs; quelques-uns travaillent comme journaliers; tous sont pêcheurs à l'occasion. Il va sans dire que leur origine a laissé des traces sur leur manière d'être; leur culture est très rudimentaire; seuls les jeunes membres de l'Église qui ont été les élèves de nos écoles savent lire; les autres se ressentent de leur condition primitive. Un troupeau recruté parmi d'anciens esclaves sera toujours, au point de vue social, fort différent d'une Église comme celle du Lessouto, qui est née au sein d'une tribu indépendante et par les libres conversions d'hommes appartenant aux divers degrés d'un état social complet, d'un petit peuple ayant ses chefs, son aristocratie et ses sujets, et, pour son plus grand bonheur, ignorant l'esclavage. C'est ce grand fait de l'esclavage qui a déterminé la nature de notre œuvre sénégalaise, comme il a influencé, d'une manière générale, toutes les missions de la côte occidentale jusqu'au Congo. La mission devient fatalement une œuvre de protection en même temps que d'évangélisation, et la protection doit forcément précéder l'évangélisation. Le niveau intellectuel de l'Église s'en ressent comme de juste; il restera toujours quelque chose de son passé misérable à l'homme qui a tremblé, qui a souffert, qui a servi, qui a fui.

J'ai visité tous nos convertis et les ai interrogés sur leurs connaissances religieuses. Quelques-uns m'ont fait de bonnes réponses, d'autres m'ont semblé assez ignorants; quelques-uns m'ont paru avoir une vraie piété, d'autres n'ont certainement qu'une idée assez vague de l'Évangile. Comment s'en étonner quand on se rappelle qu'il s'agit de gens illettrés et dont l'instruction a dû se faire par des entretiens particuliers? Plusieurs m'ont dit faire leur prière matin et soir; ils viennent au culte plus ou moins régulièrement; pendant mon séjour à Saint-Louis ils ont été fort assidus.

Il faut se rappeler que le lieu du culte est fort loin de leur résidence, et que pour y venir ils ont à faire un vrai effort. J'ai vu une femme pour laquelle cet effort prend des proportions héroïques. C'est une vieille infirme, appelée Ndiago Sidibé, elle habite le faubourg de N'dar-Toute, situé, comme on sait, entre le deuxième bras du Sénégal et la mer; bien qu'il n'y ait guère entre sa case et la chapelle de la mission que deux kilomètres, il ne lui faut pas moins de trois heures pour franchir la distance; elle se lève courageusement à 5 heures du matin, fait de longues escales au marché de Guet N'dar et sur la place du Gouvernement et arrive au service à l'heure fixée, à 8 heures du matin.

Il y a cependant, parmi les membres de l'Église, convertis de la mission, un groupe d'hommes cultivés; ce sont les jeunes gens qui ont reçu en France, par les soins de l'œuvre des esclaves libérés de Bordeaux, une instruction supérieure. Ils forment un petit groupe, distinct du reste de l'Église, parlant français, ayant des habitudes européennes, et se fréquentant beaucoup les uns les autres. Cette éducation en France peut avoir de grands avantages, si ceux qui en bénéficient sont assurés de trouver un emploi, autrement elle pourrait faire des déclassés et des mécontents.

Vous pouvez maintenant, messieurs, vous représenter, dans sa bizarrerie, la composition du troupeau protestant de Saint-Louis. Il se divise, à vrai dire, en trois groupes, trois troupes entièrement distincts; le groupe français, le groupe sierra-léonais et le groupe des convertis, lui-même partagé en deux sections nettement distinctes. Dans une paroisse si singulièrement composée et dont les membres parlent quatre langues différentes, l'œuvre est forcément difficile et compliquée, et requiert plus d'ouvriers que ne le supposerait le chiffre relativement faible des paroissiens. Nous allons nous en convaincre en étudiant l'organisation même des cultes dont il faut dire un mot maintenant.

Le culte principal se fait le dimanche matin à huit heures. Il est presque toujours présidé par M. Taylor. La partie liturgique se fait en français; on se sert de la liturgie de M. Bersier, mais sans répons chantés. La prédication a lieu en wolof, ainsi que la dernière prière et le dernier chant; les autres chants sont en français. Le petit recueil wolof dont on se sert est dû à M. Villéger; on y a joint quelques hymnes, composés par M. Taylor. Les cantiques wolofs et la traduction de l'Évangile de Matthieu sont les seuls livres en langue indigène que notre mission ait produits; il existe encore une traduction manuscrite de quelques parties du Nouveau Testament due à M. Villéger. C'est aussi au culte du

matin que se distribue la sainte Cène, le premier dimanche du mois ; elle se célèbre en français d'après la liturgie de M. Bersier. Les Européens qui veulent communier doivent se rendre à ce culte.

Le culte est assez bien fréquenté : les deux écoles constituent un fond permanent d'une vingtaine d'enfants ; il y a un noyau d'auditeurs qui ne manquent jamais ; l'autre partie de l'auditoire est flottante ; l'assistance peut compter jusqu'à 40 ou même 50 adultes (y compris des païens), à d'autres moments il n'y en a que 15 ou 20. Pour peu qu'il y ait du monde, le local qui sert de chapelle est insuffisant, et il faut utiliser la salle voisine qui y communique par deux larges ouvertures. Le peu de hauteur du plafond et la proximité de la rue sont deux autres défauts bien sensibles de ce lieu de culte.

Après le service a lieu l'école du dimanche, dirigée par M. Brandt. Il y a des groupes dirigés par les jeunes gens dont je parlais plus haut. Ces moniteurs se réunissent tous les jeudis soir chez M. Brandt pour étudier avec lui et avec M. Escande la leçon de la semaine. La multiplicité des langues se retrouve dans l'école du dimanche : à côté des groupes français, il y a un groupe wolof et un groupe bambara. On voit à quelles difficultés se heurte le directeur quand il veut faire l'instruction générale.

Un second culte pour adultes se célèbre l'après-midi, à quatre heures, deux fois par mois. Le premier dimanche du mois, c'est le culte anglais, présidé par M. Taylor, qui se sert de la liturgie anglicane, si familière à tous les noirs de Sierra-Leone. Ce culte est fréquenté en moyenne par 30 ou 40 personnes et marche bien.

Le quatrième dimanche du mois, c'est le culte français, à l'usage de nos compatriotes protestants ; ici encore on se sert de la liturgie Bersier, qui a conquis droit de cité à Saint-Louis ; la prédication est faite par M. Escande. Je ne puis juger de la fréquentation ordinaire de ce culte ; quand je l'ai présidé, il y avait du monde ; je sais qu'il attire, outre les protestants qui y assistent régulièrement, quelques catholiques dont M. Escande, ou tel autre de nos missionnaires, a pu faire la connaissance. Les missionnaires indiquent comme fréquentation moyenne, outre les 20 enfants de l'école, de 25 à 30 adultes. Pendant les six premiers mois de séjour de M. Escande, ce culte avait lieu tous les dimanches : depuis dix-huit mois, il n'était plus célébré qu'une fois par mois ; récemment, M. Escande a recommencé à le faire toutes les semaines, et continuera de même jusqu'à Pâques ou à la Pentecôte.

Tous ces cultes sont célébrés avec ordre et dignité. Malgré la petitesse de la congrégation, malgré les humbles proportions de la salle qui sert de chapelle, le service fait une bonne impression ;

nous le devons à M. Taylor, à qui son éducation anglicane et son sens esthétique ont inspiré une haute idée de ce qu'on pourrait appeler le *décorum* ecclésiastique.

A ces cultes du dimanche s'ajoutaient autrefois des services de semaine. Pendant plusieurs années, M. Taylor, assisté par sa femme, a tenu une réunion d'hommes, et chaque semaine une réunion de femmes ; ces réunions, appelées classes et organisées sur le modèle des services du même genre qui se tiennent dans toutes les églises de Sierra-Leone, servaient à la fois à instruire les membres de l'Eglise, à les édifier, à les examiner au point de vue moral, à les avertir ; mais, depuis quelques années, ces réunions, commencées en 1879 et interrompues une première fois en 1885, lors du voyage de M. Taylor à Sierra-Leone, et reprises ensuite, ont cessé d'exister. La moyenne des présences était : pour les hommes, dans les bonnes années, de 8 ; à la fin, de 2 ou 3 ; pour les femmes, dans les bonnes années, de 8 ou 9 ; à la fin, de 4 ou 5.

La cure d'âmes n'existe donc plus sous cette forme collective et méthodique ; elle ne se continue que par les rapports individuels des membres de l'Eglise avec les pasteurs.

Quant à l'évangélisation, elle n'est pas organisée non plus comme elle l'est, par exemple, au Lessouto. Naguère, un jeune Bambara, Moussa Taravaré, qui a appris à Bordeaux l'état d'horloger, tenait des services d'évangélisation en bambara, le dimanche après midi, à Béthesda, mais il a cessé, depuis peu, de le faire. Les membres de l'Eglise ne sont pas assez avancés intellectuellement ou spirituellement pour évangéliser eux-mêmes ; le seul qui autrefois fit exception, Samba Coumba, est actuellement à Kerbala, où il garde notre immeuble.

Cé qui n'existe pas non plus, c'est l'organisation de l'Eglise. Il n'y a ni diacres, ni anciens. A vrai dire, les éléments d'un presbytérat sérieux font défaut. Il y a quelques années, M. Taylor avait songé à mettre à part quatre membres de l'Eglise, pour l'assister comme diacres dans ses visites ; mais ce projet n'a pas eu de suite.

Jusqu'à présent, on n'a pas cru pouvoir faire grand'chose pour apprendre à l'Eglise qu'elle doit s'imposer des sacrifices et subvenir à ses propres besoins. Il y a bien un tronc dans la chapelle, mais on ne fait pas de collectes régulières ; l'argent du tronc est dépensé selon les besoins du moment ; il n'est que juste de rappeler que les convertis sont très pauvres : la collecte régulière devra cependant être instituée, ne fût-ce que pour le principe.

Disons encore un mot des actes, et d'abord des baptêmes d'enfants. Il y a un registre pour les *baptêmes d'enfants* ; ce registre, tenu à

jour et en bon état, porté 53 baptêmes ; le premier a eu lieu en 1867, le dernier a été fait par moi à Kerbala le 4 janvier 1891.

Sur le nombre, il y a 24 baptêmes d'enfants sierra-léonais, 3 d'enfants de missionnaires (2 de M. Taylor et 1 de M. Brandt) ; les 23 autres enfants baptisés sont les enfants des convertis de la mission.

Arrivons aux *mariages*. Le registre des mariages, bien tenu comme le précédent, donne, comme chiffre total, de 1877 à 1890, 37 mariages. De ces mariages, plusieurs n'ont pas subsisté, comme le prouve le registre des membres de l'Eglise. Le mariage indigène est très peu ferme, très sujet à être rompu, et cette faiblesse du lien conjugal se retrouve parfois, hélas ! dans la vie des chrétiens indigènes.

Puisque j'ai mentionné les registres de baptêmes et de mariages, je complète ce qui touche les livres d'Eglise en constatant qu'il existe un registre des convertis de la mission, un registre des libérés de la mission et des registres pour les réunions d'hommes et de femmes dont je parlais tout à l'heure. Tous ces registres sont fort bien tenus.

J'aurai achevé ce tableau de l'Eglise de Saint-Louis en disant un mot du *catéchuménat*. Le catéchuménat d'adultes organisé en classes régulières n'existe pas au Sénégal. Pour diverses raisons, M. Taylor n'a pas cru qu'il fût possible de l'établir. Les convertis de la mission ont été instruits dans des entretiens particuliers. Seuls les 4 catéchumènes admis il y a deux ans ont reçu pendant quelques semaines un enseignement régulier et collectif. Actuellement il y a quelques candidats au baptême, mais leur préparation ne se fait pas systématiquement.

Ces remarques nous amèneront certainement, en ce qui touche notre œuvre à Saint-Louis, à cette conclusion que c'est une œuvre pastorale autant que missionnaire : pastorale, par les éléments d'origine protestante qu'elle contient ; pastorale même, en ce qui concerne les convertis de la mission ; dans ce dernier domaine, on est forcé d'avouer que l'œuvre a perdu dans une certaine mesure le caractère agressif et de propagande qui est, après tout, l'essentiel dans une mission.

b.) *L'œuvre scolaire.*

J'arrive aux autres branches de notre œuvre de Saint-Louis : et d'abord la branche scolaire. Nous avons à Saint-Louis deux écoles : l'école des garçons et l'école des filles. L'école des garçons est dirigée par M. Brandt. Elle a pour siège une maison que nous avons louée à cet effet, et qui n'est autre que celle où M. Villéger a inauguré la prédication protestante à Saint-Louis. Elle se compose

d'un internat et d'un externat. L'internat compte huit enfants, qui, sous les soins de M. et madame Brandt, reçoivent une véritable éducation chrétienne, morale et religieuse. Je me suis attaché à ces enfants que je connais tous individuellement. Il est beau de voir leurs caractères se développer et se modifier peu à peu dans l'atmosphère d'affection et de saine vie morale et religieuse où ils vivent. La plupart de ces enfants sont des Bambaras ou des Ouas-soulous, arrachés très jeunes à l'esclavage et qui sont devenus nos enfants. Ils sont, à certains égards, l'espoir de l'Église et de la mission ; on peut espérer que de leurs rangs sortiront les instituteurs et les évangélistes de l'avenir. En tout cas, ils sont le noyau solide et résistant de notre école de garçons. Celle-ci compte en ce moment 25 élèves inscrits ; chiffre inférieur de 5 à celui de la dernière année scolaire. Ces 25 élèves sont, outre nos internes, les enfants de nos convertis, et quelques enfants wolofs et musulmans... Outre la classe du jour, il y a une classe du soir, très nombreuse, et fréquentée en grande partie par des musulmans. Cette classe du soir, qu'il nous est impossible de supprimer, vu les habitudes en vigueur dans les autres écoles, n'a pas d'importance au point de vue de la mission, les jeunes gens qui la fréquentent nous échappant à peu près entièrement au point de vue religieux.

L'école de jour, que j'ai examinée minutieusement, est en bonne voie : elle compte plusieurs élèves avancés, dont quelques-uns, on peut l'espérer, arriveront au certificat d'étude. M. Brandt, qui dirige l'école, est assisté par un instituteur indigène déjà nommé, Boubakar, un des protégés de l'œuvre des esclaves libérés de Bordeaux : c'est cette œuvre qui lui a fait avoir son brevet.

L'école des filles est installée dans une des ailes de la maison de la Société, où se trouvent aussi, comme on sait, le logement de M. Taylor et la chapelle. Elle est dirigée par mademoiselle Salimata. Elle compte 14 élèves, dont 10 internes. Les externes nous échappent au bout de très peu de temps, grâce aux préjugés des indigènes contre l'éducation des femmes. Comme, d'autre part, les internes sont des petites filles, dont l'aînée n'a pas plus de douze à treize ans, et dont les plus jeunes viennent d'arriver du Haut-Fleuve où elles ont été rachetées par les soins du capitaine Mamadou Racine, pour le compte de diverses écoles du dimanche, — on comprend que le niveau de l'école soit assez bas. Plusieurs de ces enfants ne savent que le bambara, d'autres ne parlent que le wolof. C'est à peine si une ou deux des petites filles comprennent bien le français.

L'école est dans un grand dénuement au point de vue du matériel scolaire. Elle a donc besoin avant tout d'être encouragée ; un envoi de tableaux, de gravures bibliques, etc., serait bien de saison.... Il serait

d'ailleurs injuste de lui demander ce qu'elle ne peut donner, vu les éléments très jeunes et flottants sur lesquels il faut opérer.

c.) *Œuvre sociale.*

J'arrive à l'*œuvre sociale* de la mission. Je désigne ainsi l'œuvre spéciale accomplie par M. Taylor pour les esclaves libérés. Cette œuvre consistait principalement, jusqu'en 1886, à cacher les fugitifs pendant les trois mois réglementaires, à les entretenir, parfois à désintéresser le maître qui les poursuivait ; ensuite, dans le patronage de ces libérés, qu'on établissait soit à Sor, sur le terrain appartenant à M. Taylor, soit sur notre concession de Béthesda, et qui se tiraient ensuite d'affaire par l'agriculture ou la pêche dans les marigots.

Il y a un registre des libérés tenu avec soin, donnant, par année ou séries d'années, le tableau des libérés de la mission. Ce registre indique : 1° le numéro d'ordre, 2° le nom des libérés, 3° la date de la libération, 4° des observations portant sur la destinée des libérés au point de vue religieux.

D'après ce registre, il y a eu 52 hommes et 53 femmes libérés de 1877 à 1886, en tout 105 libérés.

Sur ce nombre, d'après le registre, il y a eu 12 hommes et 14 femmes baptisés et convertis ; total : 26, mais ce dernier chiffre doit être inférieur à la légalité, la colonne des observations n'étant pas à jour.

Depuis 1886, les trois mois de séjour à Saint-Louis n'étant plus nécessaires pour l'obtention de la patente de liberté, qui se délivre à l'arrivée même du fugitif dans cette ville, l'œuvre a changé de caractère. Elle consiste maintenant :

1° Quelquefois, mais par exception, dans le rachat d'enfants esclaves dans le Haut-Fleuve, pour le compte d'amis, d'écoles du dimanche, etc. ;

2° Dans l'éducation des enfants envoyés en France par l'œuvre des libérés ;

3° Dans des mesures destinées à améliorer la situation des libérés.

Cette branche de l'œuvre, dont j'ai montré ailleurs l'importance au point de vue de la formation de l'Église, est indépendante de notre Société. Il serait très désirable qu'il y eût entente directe entre nous et les directeurs de cette œuvre à Bordeaux.

d.) *Œuvre médicale.*

Reste la *branche médicale* de l'œuvre. La mission médicale n'existe pas actuellement comme œuvre organisée ; mais elle a fonctionné à deux reprises dans le passé, et, dans la pensée de M. Morin, elle est destinée à renaître plus tard. C'est, en effet, le

désir de M. Morin d'organiser, sur un terrain à lui appartenant, un dispensaire missionnaire où seraient reçus et traités, dans des cases construites à cet effet, les malades étrangers à Saint-Louis, qui, n'étant pas admis dans l'hospice civil de Saint-Louis, réservé aux malades de la ville même, auraient néanmoins besoin de ses soins. Pour le moment, la chose n'existe qu'en projet, et la mission médicale se réduit à la personne de M. Morin lui-même, qui continue à visiter les malades de l'Église, qui donne de plus ses soins gratuits à toute personne recommandée par les pasteurs de Saint-Louis, et dont l'influence personnelle sera toujours au service de la mission.

On sait que cette branche de l'œuvre n'est actuellement rattachée à notre société que par un lien moral : mais ce lien moral est réel et solide ; ce dont on ne peut que se réjouir quand on a pu constater comme moi le respect qui s'attache à la personne de M. Morin et l'attachement que lui témoignent les noirs.

§ 2. LA STATION DE KERBALA

Je dois encore dire quelques mots de la tentative que nous avons faite, il y a quelques années, pour étendre notre œuvre en dehors de Saint-Louis, je veux dire notre station de *Kerbala*.

Cette station n'existe, vous le savez, qu'au point de vue matériel. Nous avons là, à huit kilomètres du poste français de Dagana (situé lui-même à 30 ou 36 heures de vapeur en amont de Saint-Louis, sur le fleuve), en pleine brousse, sur une légère élévation de terrain, une maison en bois, entourée de divers bâtiments accessoires : hangar, cuisine, écurie et remise. Ces constructions font le plus grand honneur à M. Jaques, au labour patient, à l'énergie et à l'habileté duquel je tiens à rendre hommage, après avoir vu son œuvre.

Je réserve au rapport que je dois présenter à la Société civile les détails très circonstanciés que j'ai recueillis sur l'état actuel de l'immeuble et sur les réparations qu'il réclame, de même que sur l'ensemble de nos propriétés au Sénégal. Je ne me place ici qu'au point de vue spirituel et je me pose la question qui est dans tous vos esprits. Faut-il abandonner Kerbala, ou viser à le pourvoir d'un missionnaire ?

A mon sens, messieurs, nous ne saurions hésiter sur la réponse à faire. Si Kerbala était à créer, il y aurait lieu d'hésiter. Mais Kerbala étant créé, je crois, comme l'ont pensé nos missionnaires, qu'il y a lieu de tenter un essai sérieux, de profiter de ce qui a été fait. Les éléments de cette œuvre existent, je m'en suis convaincu. Au culte que nous avons célébré le dimanche 4 janvier, nous avons eu 76 adultes et 22 enfants, ce qui, avec l'évangéliste, M. Escande et

moi, donne un total de 101 âmes. Jamais pareil auditoire ne s'était réuni devant la maison.

Lors de notre visite à Kerbala nous avons avec nous un maître menuisier de Saint-Louis, venu pour étudier la question des réparations nécessaires. Ce même menuisier a aidé à M. Jaques à construire la maison, et il l'a visitée une fois avec M. Morin pour examiner les dégâts causés par les termites. Il est donc à même de se rendre compte de la situation. Eh bien, si j'en crois ce témoin, le nombre des Bambaras habitant Kerbala et les villages environnants a *triplé* depuis le départ de M. Jaques. Mettez qu'il n'ait que doublé : le fait reste suffisamment étonnant. Il nous a été expliqué par le chef de Kerbala lui-même. « La maison que vous avez construite, nous a-t-il dit, promet l'arrivée d'un blanc qui protégera les esclaves libérés descendant du Haut-Fleuve et qui, comptant sur cette protection, préfèrent s'établir à Kerbala ou dans les villages environnants plutôt qu'à Saint-Louis, où la vie est plus chère et où il y a moins de terrains à cultiver. » — Si la maison, à elle seule, a déterminé un certain nombre de personnes à se fixer dans les environs, la présence d'un blanc, d'un missionnaire, ne pourra qu'agir encore plus fortement dans le même sens, et augmenter cette dérivation latérale du grand courant de fugitifs qui descend incessamment du Haut-Fleuve et du Niger, vers la grande cité de liberté, Saint-Louis.

Nous n'avons pas voulu nous contenter de ces témoignages et nous avons exploré avec soin les environs de Kerbala. Nous avons relevé et marqué, sur une carte rudimentaire, dix villages dans un rayon de six kilomètres. Un de ces villages, Kerbala, est entièrement bambara ; un autre, Ker-Dian, l'est en majorité ; dans deux ou trois autres, il y a des Bambaras isolés ; les autres villages sont en majorité wolofs, sauf un qui est entièrement peul et où l'on peut étudier quelques-unes des particularités de cette race si intéressante. — Ajoutons que la ville de Dagana, située à moins de deux heures de Kerbala, compte 4,000 habitants indigènes, parmi lesquels abondent les Bambaras.

Ces détails suffisent, je crois, pour justifier mon impression qu'un essai sérieux de mission doit être fait à Kerbala. Il y aurait, pour un homme aimant le travail manuel, un peu au fait de l'agriculture, ayant quelques notions de médecine, mais par-dessus tout ayant le désir intense d'évangéliser, une belle œuvre à entreprendre, œuvre à laquelle l'avenir pourrait donner une importance et un développement plus grands que nous ne pensons.

Une liquidation par contre serait désastreuse. En mettant les choses au mieux, on pourrait vendre la maison à un marchand qui

en ferait un centre de trafic avec tout ce que la chose comporte ; singulière réponse à l'attente des pauvres indigènes qui ont mis en nous leur confiance.

Mais il n'est pas sûr que cette vente sur place de la maison en bloc pût avoir lieu ; resterait la vente des matériaux. Il ne faudrait, semble-t-il, se résoudre à une telle opération qu'après s'être bien assuré que l'idée première d'une mission à Kerbala est inexécutable, ce qui n'est pas démontré. Il y a bien certainement l'objection du climat et de la solitude ; il est évident qu'il faudrait en tenir grand compte dans le choix de l'ouvrier, qui devrait être un homme solide, prudent, si possible marié ; je crois d'ailleurs qu'une fois pourvue d'arbres, la station gagnerait beaucoup, la chaleur étant le grand inconvénient de Kerbala, où, par contre, les marigots, et par conséquent les influences paludéennes, font défaut....

II. L'AVENIR DE L'ŒUVRE

Reste, messieurs, à parler de l'avenir. Que faire de l'œuvre du Sénégal ? Faut-il la supprimer ? Faut-il la réorganiser ? Faut-il la développer ? Je réponds en peu de mots à ces questions, me réservant de donner à l'occasion tous les détails que l'on voudra.

1° Faut-il *supprimer* l'œuvre du Sénégal ? Ce qui précède vous a montré que cette solution me paraît absolument inacceptable.

Pour supprimer la mission du Sénégal, il faudrait d'abord supprimer nos convertis, les enfants de nos écoles, qui sont nos enfants, les Sierra-Léonais et les protestants européens présents au Sénégal. Il faudrait aussi supprimer les ouvriers de notre mission que ses malheurs et les difficultés de l'œuvre semblent lui attacher toujours plus. Mais si la suppression doit être écartée, il n'en est pas de même de l'idée de certaines simplifications, ou plutôt de remaniements ayant pour effet de décharger dans une certaine mesure notre Société. Mais ceci nous amène à la deuxième question, celle de la réorganisation et du développement futur de l'œuvre.

2° *Réorganisation et développement futur de l'œuvre.*

Je crois que la première chose à faire est de se rendre compte du caractère complexe, à demi pastoral et officiel, de l'œuvre de Saint-Louis. La méconnaissance de ce fait a peut-être contribué à certaines des erreurs commises dans le passé. Je crois que, vu ce caractère pastoral, vu la nécessité d'une représentation en quelque sorte officielle du protestantisme à Saint-Louis, vu les rapports avec l'administration que la mission devra toujours soutenir, il y aura lieu de tendre à la création d'un poste de pasteur français à Saint-Louis. Cette création n'implique d'ailleurs nullement la suppres-

sion de l'œuvre missionnaire de Saint-Louis, qui devra au contraire recevoir une impulsion nouvelle et être réorganisée d'après un plan dont je suis en mesure d'indiquer les grandes lignes, mais que l'avenir se chargera de préciser....

Quant à Kerbala, vous savez déjà que je crois à la nécessité d'en faire un consciencieux essai en y plaçant un missionnaire auquel l'école de Saint-Louis pourrait plus tard fournir un instituteur indigène.

Ceci m'amène à parler de l'expansion possible de notre œuvre du Sénégal. En dehors de l'état actuel de la mission, il n'est pas de question que j'aie étudiée avec autant de soin que celle-là. Je pourrais y consacrer presque autant de pages qu'au compte rendu que vous venez d'entendre. Qu'il me suffise de brèves indications.

Il faut le constater tout d'abord, la question d'une extension de l'œuvre ne se pose pas, au Sénégal, de la même manière qu'ailleurs, au Lessouto par exemple, lorsqu'il s'est agi de savoir si l'on fonderait l'œuvre du Zambèze. Cette dernière mission est née de celle du Lessouto, cela est incontestable; mais elle n'en est pas moins une entreprise distincte et nouvelle, et dont l'existence n'était pas réclamée par la première comme un complément indispensable. La mission du Lessouto est un tout complet, achevé. Il n'en est pas de même de la mission du Sénégal, qui, dès l'abord, suggère l'idée d'une construction interrompue, et rappelle le mot célèbre de Virgile : *Pendent opera interrupta* (1). Interrompue, si l'on se reporte à la pensée de ses fondateurs, qui voyaient en Saint-Louis une base d'opérations, et se représentaient l'intérieur comme le véritable champ de mission. Interrompue, si on en juge par l'œuvre accomplie, œuvre peu considérable dans ses proportions actuelles, mais qui prend une grande importance, si on l'envisage comme le point d'appui d'une action ayant les populations de l'intérieur pour objet. Dès qu'on se place à ce point de vue, tout change : les petites dimensions de l'œuvre s'effacent, et ce qui ressort, c'est l'utilité de posséder, à Saint-Louis, c'est-à-dire au siège du gouvernement, au point d'attache de l'Afrique occidentale avec l'Europe, un poste représentant notre mission et le protestantisme auprès des autorités, servant d'intermédiaire entre nos Eglises et les pionniers de l'intérieur, pourvoyant au ravitaillement de ces derniers, leur offrant un asile à leur passage; bien plus, leur préparant des aides, des instituteurs, des évangélistes, et leur fournissant aussi, ce qui vaut mieux encore, des méthodes, fruit des expériences faites pendant ces trente années d'un travail dont la

(1) Les travaux restent inachevés.

portée augmente singulièrement, si l'on y voit la lente préparation des entreprises de l'avenir.

L'extension de l'œuvre semble donc répondre à un besoin constitutionnel de la mission elle-même. Il me reste à indiquer dans quelle direction cette extension devrait se produire, à supposer qu'elle soit dans l'ordre des choses possibles.

En laissant de côté la question des ressources en hommes et en argent, qui dépend non du Comité, mais des Églises, on peut dire que deux œuvres complètement distinctes l'une de l'autre s'offrent à nous et sollicitent notre attention : l'une est celle qu'il y aurait à entreprendre sur le littoral de l'Océan, aux différents points où la domination française est établie ; l'autre, c'est la mission à l'intérieur, dans le Soudan français.

La première de ces œuvres nous est recommandée, j'allais dire réclamée, de divers côtés. Le gouverneur Ballay demande une école à Conacry, dans les Rivières du Sud. Il nous rappelle, en outre, que, depuis longtemps, la maison protestante Verdier, de la Rochelle, désire l'établissement d'une école à Grand-Bassam, sur une côte fétichiste, où la concurrence catholique n'existe pas, — et M. d'Albéca, depuis longtemps aussi, nous prie de nous établir à Kotonou ou Porto-Novo, que les derniers événements ont signalés à l'attention générale.

On pourrait, je crois, répondre à ces demandes, dans une certaine mesure, comme nous l'avons fait au Gabon, par des envois d'instituteurs ; et comme sur certains points des instituteurs noirs suffiraient, on pourrait utiliser ceux que l'école de M. Brandt prépare et auxquels l'œuvre de Bordeaux se chargerait volontiers de donner un complément d'instruction.

Mais ce ne serait pas là de la mission proprement dite, ai-je besoin de le dire ? Et, à moins que les événements ne nous donnent un démenti, notre impression unanime, n'est-il pas vrai ? est que si jamais notre mission du Sénégal doit devenir grande et forte, c'est vers l'intérieur qu'elle doit se porter. Et dans cet intérieur, le champ de mission qui s'impose à notre attention, ce sont ces tribus de religion fétichiste et de race mandingue, Bambaras, Ouassoulous ou autres, qui ont fourni à notre mission ses seuls convertis.

Il y a quelques années, M. Fallo!, dans un remarquable travail, désignait au Comité comme champ de travail éventuel le pays des Bambaras proprement dit ; celui-là même que le colonel Archinard vient de délivrer de la puissance d'Ahmadou, le tyran musulman qui l'opprimait depuis des années, à la suite de son père l'émir El-Hadj-Omar, l'adversaire bien connu des armes françaises et de l'influence chrétienne. Mais, depuis que ce rapport a été

écrit, le temps a marché, et les catholiques se sont établis en plein pays bambara, à Kita, l'un de nos postes français. Est-ce à dire que l'intérieur nous soit fermé? Non, certes. D'abord, le pays des Bambaras est immense; deux missions pourraient s'y développer sans se heurter. Mais il y aurait un autre champ de mission à exploiter, sur lequel mon attention s'est portée de préférence pendant ce voyage, c'est le pays des Ouassoulous, autre tribu fétichiste, proches parents des Bambaras, et qui nous a fourni, on s'en souvient, le plus grand nombre de nos convertis.

Le pays des Ouassoulous est actuellement placé sous l'autorité d'un chef musulman, Samory, un autre Ahmadou, pire que le premier. Mais tout porte à croire que la puissance de ce chef sera brisée un jour, comme celle d'Ahmadou. N'y aurait-il pas moyen, en attendant de pouvoir s'établir en plein pays ouassoulou, de se placer près de l'un des postes français du Haut-Niger? Une mission, établie là, à portée du pays ouassoulou, attirerait dans son rayon de nombreux indigènes, toujours heureux, dans ces pays tyrannisés par des chefs musulmans, de goûter la paix sous la protection de l'influence européenne. Sans doute, pas plus sur le Haut-Niger qu'à Kita, on ne trouverait actuellement ces tribus païennes fortement constituées, comme les Bassoutos et les Barotsis, où la mission se trouve en présence d'un état social complet, et bénéficie de la protection d'un chef qui lui accorde officiellement l'hospitalité dans son pays; mais si l'œuvre des missions ne pouvait se faire que dans les conditions spéciales que nous avons trouvées dans nos premiers champs de travail, il faudrait renoncer à évangéliser la plus grande partie de l'Afrique. D'autre part, l'islamisme fait des progrès, même parmi les fétichistes qui semblent arriver à ce moment psychologique où le besoin d'une religion supérieure met les populations à la merci de la première propagande venue. Un homme au fait des circonstances du Soudan me disait: « Si vous voulez faire quelque chose dans l'intérieur, ne perdez pas de temps; l'islamisme fait des progrès incessants, en quelques années la situation peut être changée, et les portes fermées. »

Le pays que j'indique se recommande encore à d'autres égards. C'est celui que nous signalait naguère un chrétien étranger, ami des missions, en nous offrant son appui matériel pour le cas où nous nous déciderions à évangéliser le Haut-Niger. Cette région est, d'autre part, fait important à noter, à une distance relativement courte des Rivières du Sud, qui semblent devoir être, dans un avenir éloigné, le point d'amorce de la voie de pénétration entre la côte et le Soudan. Un coup d'œil sur la carte le fait comprendre. Sans doute, cette voie n'est pas officiellement ouverte; mais des voya-

geurs l'ont suivie ; le commandant Audéoud, que je rencontrais à bord d'un paquebot, l'a employée avec une troupe armée ; des caravanes indigènes la suivent constamment ; il n'y aurait pas, à s'y engager, plus de témérité que n'en a montré M. Coillard en s'en allant, avec ses wagons, vers le Haut-Zambèze, et la distance à franchir serait beaucoup moindre : trente ou quarante jours de voyage au plus.

Sans doute les obstacles ne manquent pas, les objections abondent : nul mieux que moi ne pourrait en faire l'énumération ; sans vouloir la faire maintenant, je dois mentionner celle des frais de transport, qui seraient considérables, et celle du climat, laquelle reste aussi grave, qu'il s'agisse du Haut-Sénégal ou du Haut-Niger. Il faut bien se pénétrer de cette vérité, que toute entreprise de mission à l'intérieur de l'Afrique devra faire entrer en ligne de compte les chances de maladie et de mort de ses ouvriers. Aussi ne viens-je pas vous proposer aujourd'hui la fondation d'une mission sur le Haut-Niger. Cette fondation ne dépend pas de nous, elle dépend en première ligne de Dieu, et ensuite des Églises. Si les Églises, arrivant à une conscience plus nette de leurs responsabilités, mettent leurs sacrifices en rapport avec leurs obligations envers le monde païen ; si elles nous donnent l'argent nécessaire et si, d'autre part, des hommes, sachant ce qu'ils font, ayant tout pesé, tout calculé, se chargeant de toute la responsabilité des conséquences, prenant, comme disait M. Coillard, leur vie dans leurs mains, nous disent : « Nous sommes prêts à partir, nous demandons à partir... » aurons-nous bien, dans ce cas, le droit de dire : Vous ne partirez pas ?

Le moment de le dire, ou de ne pas le dire, n'est d'ailleurs pas venu. En attendant qu'il vienne, — s'il vient jamais, — la seule chose à faire, c'est de porter la question devant les Églises par une publicité aussi grande que possible donnée aux faits et aux renseignements que je rapporte de mon voyage. Je suis prêt à le faire dans la mesure de mes forces et de mon temps, par les conférences qu'on pourra me demander ; et, si Dieu le permet, par un livre où, après avoir décrit l'œuvre du Sénégal et raconté son histoire, je poserai devant le protestantisme de langue française et devant le monde chrétien la question de l'avenir religieux du Soudan...

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

EDMOND DE PRESSENSÉ

A tous les deuils qui sont venus successivement affliger et appauvrir notre Société. Dieu a trouvé bon d'en ajouter un nouveau. Le 8 avril 1891, à 4 heures du matin, M. Edmond de Pressensé rendait son âme à Dieu dans la pleine assurance de la foi.

Ce départ, bien que prévu depuis longtemps et entouré de toutes les consolations de la foi et d'une sympathie presque nationale, atteint plus directement encore que les précédents le Comité et la Maison des missions.

Non seulement la Société perd un membre dont le nom était un honneur au dehors comme au dedans, non seulement nos élèves sont privés d'un ami qui les encourageait dans leurs études, et la Maison des missions, d'un hôte habituel aimé et vénéré, mais la famille de notre directeur, et surtout sa chère compagne, est atteinte dans ses affections les plus intimes.

Aussi, les prières de toute l'Église ont-elles entouré d'une atmosphère d'amour et de respect la famille, et particulièrement la noble compagne d'Edmond de Pressensé, demandant à Dieu de remplacer Lui-même, par sa présence, celui qu'Il a retiré à Lui, après l'avoir si visiblement soutenu de sa grâce.

et avoir donné à ceux qu'il a aimés dans la vie et dans la mort une garantie précieuse de sa fidélité. Quel privilège de pouvoir leur laisser comme dernier message ces mots écrits d'une main rendue déjà presque immobile par la mort : « Que Dieu vous bénisse et vous unisse tous dans sa communion. Amen ! »

Les obsèques de notre regretté ami ont prouvé combien était générale l'affection dont il était l'objet ; il occupait au sein du protestantisme une place unique ; dès qu'il y avait une noble cause à défendre, on songeait à ce chevalier de la parole et de la plume, qui jouissait d'une autorité d'autant mieux agréée qu'il ne la faisait jamais sentir, et qu'il avait obtenu de pouvoir se considérer comme le représentant légitime et consenti de ses coreligionnaires.

Au reste, il se confondait si entièrement lui-même avec les causes qu'il défendait, qu'il jouissait doublement de ses succès, les partageant d'instinct avec ceux dont il représentait la dignité, les besoins et la liberté.

Comme Livingstone, il désirait obtenir « le droit de parler dans l'assemblée des hommes » ; mais tandis que le grand missionnaire voulait, en découvrant les sources du Nil, s'assurer le moyen de combattre plus efficacement l'esclavage d'Afrique, si l'on eût demandé à l'orateur chrétien ce qu'il attendait des honneurs qui lui étaient décernés, il aurait répondu : « Je pourrai désormais présenter avec plus d'autorité et d'une façon plus persuasive, à ma patrie française et au monde, le seul remède qui puisse leur donner le salut, savoir : Jésus-Christ et son Évangile. »

Dieu a demandé à son serviteur le sacrifice de cette espérance, comme Il refusait jadis à Moïse l'entrée de la terre promise, objet de ses vœux ; mais l'héroïque endurance et la foi soutenue du chrétien au sein de l'agonie auront plus utilement couronné sa carrière que les prédications les plus sonores.

Ce n'est pas Dieu seul qui a entendu et compris son silence, d'autres ont vu dans sa patience la consécration de son oubli

de lui-même. Il me semble, disait à ses obsèques le délégué du Sénat, que je voudrais inscrire sur sa tombe : « Cet homme a vécu tout entier pour les autres. » Entré en 1847 dans la vie pastorale, littéraire, sociale, il avait suivi dès ses débuts, à la lettre, le conseil d'Adolphe Monod à ses élèves : « Donnez-vous tout entiers. » L'entrain puissant et presque juvénile de son être, la verve de sa parole, l'activité constante de sa pensée, lui assuraient une influence spéciale partout où il était, et cette vivacité naturelle, sanctifiée par la foi, ne l'a pas abandonné jusque dans le combat de la mort. Socrate disait à Criton qu'une vision céleste lui avait recommandé de faire des poésies avant de mourir, et le cher défunt a demandé aussi à la poésie des ailes pour sa pensée et a laissé à ses amis des vers dont quelques-uns ont été récités par M. Dhombres à l'Assemblée générale des missions.

Homme de liberté, de progrès et d'innovation, on sentait, en l'entendant discuter dans le Comité des missions, ou développer largement sa pensée dans la chaire, qu'il était, bien plus qu'il ne le crut d'abord lui-même, l'homme de la tradition. Des souvenirs sacrés de l'enfance hantaient son âme; élève de l'école du dimanche de mademoiselle de Chabaud-Latour, catéchumène du pasteur Grandpierre, disciple de Vinet, il avait de bonne heure humé l'air vivifiant du Réveil; quand il retournait vers son passé, il voyait planer autour de son berceau, comme des anges tutélaires, la douce piété de sa mère, la ferme foi biblique de son père, M. Victor de Pressensé, dont sa dépouille mortelle, amincie, transfigurée et rayonnante, avait repris les traits, comme si la nature avait voulu réclamer et marquer sur la figure du fils ce qui appartenait à l'héritage paternel.

Lorsqu'en 1857, M. Victor de Pressensé, trop chargé par ses fonctions de représentant de la Société biblique, se retira du Comité des missions, le comte Delaborde s'écria : « Un « vide immense allait se faire parmi nous, un ami dont le « nom vénéré implique l'idée d'une incessante activité chrétienne, une expérience consommée dans le maniement des

« hommes et des choses, nous annonçait qu'il ne se sentait
 « plus libre de demeurer dans nos rangs. Comment combler
 « ce vide? Nous ne pouvions nous faire à la pénible pensée
 « de voir se rompre entre M. de Pressensé père et nous les
 « longs rapports de collaboration qui nous unissaient... Mais
 « en voyant siéger à sa place, parmi nous, son digne fils,
 « M. le pasteur E. de Pressensé, nous l'y retrouvons en
 « quelque sorte encore dans la personne d'un second lui-
 « même. » L'amour pour l'œuvre des missions était ainsi
 d'abord un héritage domestique; mais le familier des Pères
 de l'Église, l'historien des développements de la conscience
 humaine, devait lui accorder une place, que la largeur de son
 cœur, son besoin de grands intérêts et ses relations de pa-
 renté avec notre directeur ont rendue de jour en jour plus
 grande.

En 1881, il devint, avec M. Bersier, l'un des deux secrétaires
 du Comité et se rendit, avec MM. Coillard, Fisch, Mabile, Appia,
 en députation à Londres pour plaider, devant le mi-
 nistre des affaires étrangères, lord Kimberley, la cause du petit
 peuple des Bassoutos, menacé dans son existence et sa dignité;
 il présida, en 1883, l'assemblée convoquée pour exposer les
 besoins des missions coloniales et fut toujours un membre as-
 sidu de la Commission des études et de la Commission exé-
 cutive du Comité. Il a eu ainsi maintes occasions de développer
 ses pensées sur l'œuvre des missions et de la mettre sur le
 cœur et la conscience de ses frères. Citons quelques passages
 de ses discours qui nous ont frappé. En 1879, au jour de la con-
 sécration des missionnaires Marzoff et Dormoy, il disait :

« Je suis assailli à cette heure par d'émouvants souvenirs.

« Il se trouve que, par le mouvement rapide des choses d'ici-
 bas, je suis sinon l'un des doyens par l'âge, au moins l'un
 des membres les plus anciens du Comité des missions. Si
 haut que se reportent mes souvenirs, ils s'associent à cette
 œuvre sainte. Je vois encore son humble berceau dans un
 quartier alors perdu de Paris, où elle revêtit déjà ce caractère
 qui ne lui manque nulle part, d'unir la mission du dedans à

celle du dehors; car c'est dans la modeste maison du boulevard Montparnasse que prirent naissance plusieurs des œuvres les plus importantes de notre protestantisme évangélique, et l'Église même à laquelle je suis attaché depuis plus de trente ans... Une chambre haute aurait pu réunir, à cette date déjà lointaine, tous les généreux initiateurs de notre mouvement évangélique. Ils ne connaissaient alors qu'une question, la grande, l'immortelle, celle du salut des âmes... Leur faisceau s'est, non pas divisé, mais fractionné, sauf sur un point. Toutes les fois qu'il s'agissait de l'œuvre des missions, ils n'étaient qu'un cœur, qu'une âme, qu'une pensée. »

Au Jubilé de la mission du Lessouto, il s'écriait :

« Les commencements de la Société des Missions, les hommes excellents qui en ont jeté les bases et surveillé les développements, les vives impressions produites par les récits et les succès des premiers missionnaires, tout cela fait partie des souvenirs les plus intimes, les plus ineffaçables de mon enfance et de ma jeunesse. J'ai aimé et respecté de tout mon cœur ces hommes de Dieu, que le rapport nous a fait voir mourant au champ d'honneur et nous attendant maintenant dans les cieux... L'œuvre des missions et ses succès sont une preuve de la puissance et de la vitalité du christianisme. Toujours jeune et toujours fort, folie pour ceux qui se perdent, et puissance de Dieu pour ceux qui acceptent le salut, l'Évangile est la seule religion qui puisse sauver les âmes et régénérer les nations. A la vue des merveilles qu'il opère, les esprits les plus prévenus et les plus méfiants, s'ils veulent être sincères et honnêtes, doivent s'incliner et rendre gloire à la sagesse de Dieu.

« Les missions ont relevé un côté trop inaperçu et, peut-être, aussi trop rare dans nos temps amollis : l'héroïsme chrétien. Ces hommes, ces femmes, nés pour la même vie que la nôtre, et qui s'en vont vieillir et mourir dans des régions où l'existence est encore ce qu'elle était à ces âges du monde auxquels nous nous félicitons de n'avoir pas appartenu, ne nous rappellent-ils pas, par leur exemple, qu'une seule

chose est nécessaire, et que le chrétien peut tout par Christ qui le fortifie ?

« La mission a justifié ce mot du Sauveur, perle divine échappée à nos évangiles et que saint Paul a recueillie de la tradition primitive : « Donner vaut mieux que recevoir. » Ce que le protestantisme a donné pour elle, il l'a reçu au centuple.

« Cette expansion de la vie religieuse en a comme enrichi la source au milieu de nous, car donner dans ce domaine, c'est aimer le Christ dans les âmes et Dieu dans le Christ en travaillant à sauver ce qui est perdu ; c'est épancher au dehors et au loin les flots de ce fleuve de vie qui doit tout féconder et renouveler... En entrant dans le courant missionnaire, une Église s'élève à la hauteur de sa vocation dans ce qu'elle a d'infini. Elle renoue la tradition du grand apostolat, qui a pour champ le monde et pour objet l'humanité, en abaissant toutes les frontières. Rien de plus salubre que de respirer cet air de la cime d'où l'on contemple le vaste monde, quand on y est élevé non par l'ange de la chute, pour souhaiter de le conquérir, mais par l'ange de l'Apocalypse, qui porte dans ses mains l'Évangile éternel, — pour apprendre à le sauver.

« Notre mission a été comme l'expression la plus élevée de chacune des périodes de développement de notre protestantisme. A peine le réveil religieux qui a suivi nos grandes crises nationales s'est-il produit, qu'on la voit naître spontanément, tant elle est une conséquence naturelle de la foi ranimée. Elle rallie toutes nos forces vives, qui ne forment encore qu'un seul faisceau : c'est le temps de l'unanimité joyeuse ; nulle autre question ne se pose que celle-ci : Que faut-il faire pour être sauvé ? Que faut-il faire pour sauver ce qui est perdu ? Toutes les Églises, pasteurs et laïques, ne sont qu'un cœur, une âme, un esprit !

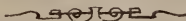
« Quand je repasse tout ce grand passé, je puis bien dire que nous marchons environnés d'une grande nuée de témoins. Ils nous enveloppent aujourd'hui de leur noble souvenir et de

leurs prières, car ils vivent en Dieu et dans nos cœurs. Ils nous disent : Persévérez, étendez votre œuvre sainte. — Entendons une voix plus puissante que la leur, celle du grand Témoin qui ne laisse pas son règne à d'autres, et qui a promis d'être avec nous jusqu'à la fin du monde.

« Il nous redit aujourd'hui avec unenouvelle instance le commandement qui a constitué l'apostolat : « Enseignez toutes les nations », et l'orateur ajoutait, en unissant dans une même sympathie la mission du Lessouto et celles des colonies : « N'abandonnez pas la nation que je vous ai confiée, sans négliger les œuvres nouvelles qui vous sollicitent. »

Des pensées de ce genre ont accompagné l'âme du mourant jusqu'au sein du délire. On l'entendait dire, après le retour de son gendre : « Il faut avancer et ne pas oublier le Soudan. » On se rappelle qu'il envoyait aux représentants du protestantisme réunis à Florence, « dans une heure si grave de l'Église », le vœu d'Ésaïe : « Oh ! si tu ouvrais les cieus et si tu descendais ! » « Donner vaut mieux que recevoir ! » nous répète cette belle vie, suivie d'une mort si chrétienne. Certes, notre frère défunt n'a pas eu à regretter le temps, les prières, les prédications qu'il a consacrés au règne de Dieu. Les missions sont devenues un cordial pour son âme, et, après son départ, il en lègue l'intérêt à ceux qu'il a aimés, comme un héritage sacré et une tradition enrichie. A lui aussi, nous appliquerons ses propres paroles : « Ils nous enveloppent de leur noble souvenir, car ils vivent en Dieu et dans nos cœurs. Ils nous disent : Persévérez, étendez votre œuvre sainte. » Est-il besoin d'ajouter que ce départ, survenant après tant d'autres, nous donne presque un droit nouveau aux prières de l'Église, en faveur de notre œuvre grandissante et de notre Comité si douloureusement appauvri, quoique enrichi, par le Seigneur, de si précieux souvenirs ?

G. APPIA.



NOS ASSEMBLÉES ANNUELLES

Réunion de prières du 13 avril. — Assemblée générale du
16 avril. — Réunion familière du 19 avril.

Les assemblées annuelles de nos sociétés religieuses sont des solennités dont il faut se garder de se désintéresser. Elles nous placent en présence des efforts faits par l'Église pour accomplir dans le monde les diverses œuvres que lui a confiées son chef; elles peuvent, en quelque sorte, servir de baromètre de la vie et de la fidélité du protestantisme français. La Société des Missions de Paris, dont nous avons spécialement à nous occuper ici, a sa place toute marquée dans ce concert d'associations grandes et petites. Elle n'est, après tout, que le produit de la vie religieuse des Églises de langue française, et elle recueille sa part de bénéfices de tous les efforts faits pour développer le nombre, la puissance, la piété et la foi de ces Églises. D'autre part — on a bien voulu l'affirmer souvent — elle contribue à l'édification des Églises et à la prospérité des œuvres-sœurs en faisant sans cesse appel à leur esprit de sacrifice chrétien et en plaçant devant leur conscience et sur leur cœur la grande et belle cause de l'avancement du règne de Dieu au sein du monde païen.

Il y a donc entre notre Société et les autres œuvres religieuses accomplies par les Églises un lien de profonde et intime solidarité, et une communauté d'aspirations et d'intérêts. qui datent de l'époque même de sa naissance. Quoi d'étonnant, dès lors, si la Maison des missions a ouvert ses portes à de nombreux amis qu'elle avait convoqués pour le lundi 13 avril à une *réunion de prières*, dans le seul but d'appeler la bénédiction de Dieu, non pas sur l'œuvre des missions, mais sur toutes les assemblées annuelles et sur les conférences pastorales qui devaient avoir lieu pendant la semaine? Un nombre assez considérable d'amis avait répondu à l'invitation qui

leur avait été adressée. On n'a pas fait de discours dont il puisse être rendu compte dans un journal, mais on a parlé à Dieu de son œuvre et de ses ouvriers, de reconnaissance pour le passé et de besoins nouveaux, de craintes et de confiance, des Églises de Christ et de son règne. On ne peut penser avec paix à la grandeur des devoirs de l'Église qu'en se plaçant en face de celui qui n'est pas pour rien appelé le divin chef de l'Église.

Notre *Assemblée générale* a eu lieu le jeudi 16 avril, dans la chapelle Taitbout. Qu'il nous soit permis tout d'abord d'adresser de chaleureux remerciements aux nombreux amis qui sont venus nous honorer et nous réjouir de leur présence. En voyant devant nous cette magnifique assemblée de chrétiens, nos cœurs ont été remplis de joie et de reconnaissance envers eux, et nous avons recueilli avec soulagement cette marque de sympathie qu'ils ont donnée à notre œuvre; nous avons été encouragés, nous avons été fortifiés; les difficultés et les responsabilités qui pèsent sur nous nous ont paru moins lourdes. En voyant que la cause des missions avait gardé la popularité dont elle jouit, nous avons senti et compris que l'Église était avec nous; nous avons puisé des forces spirituelles dans la communion des enfants de Dieu et nous avons pris, une fois de plus, la résolution de nous montrer dignes de l'intérêt et de la confiance dont on nous donnait des preuves si touchantes et si manifestes.

Quand le cortège des membres du Comité s'est dirigé vers l'estrade, bien des cœurs se sont serrés; car on n'y voyait plus certaines figures aimées et respectées, celles de ces hommes de foi et d'action que l'on aimait savoir au conseil de la Société des Missions et dont la présence à elle seule était pour cette dernière une recommandation et une sécurité. M. le pasteur *Dhombres*, qui présidait la séance, l'a bien dit quand, faisant ce que l'on pourrait appeler l'appel de nos morts, il a successivement évoqué devant notre pensée les images de MM. le docteur Gustave Monod, Casalis, Meyrueis et de Pres-

sensé, que la mort a moissonnés dans le court espace de six mois, et à l'absence desquels nous ne sommes pas encore habitués. En présence des vides qui se sont produits dans les rangs de nos directeurs, nous avons frémi et nous nous sommes sentis affaiblis et diminués. Puis, nous avons regardé l'assemblée qui écoutait la parole émue de M. Dhombres, nous avons levé les yeux vers le Maître, et nous nous sommes dit que le manteau d'Élie ne resterait pas accroché à un buisson du désert. Quand les Élies s'en vont, Dieu suscite des Élisées. Il ne laissera pas notre Société privée des directeurs qui lui sont indispensables pour assurer la marche normale de son entreprise; il lui donnera, en face de ses soutiens comme en face de ses détracteurs, des hommes sages et dévoués qui n'ont jamais fait défaut à notre protestantisme français et à ses œuvres.

Le directeur de la Maison des missions n'a lu que quelques extraits et la conclusion de son rapport annuel, renvoyant ses auditeurs à la lecture de cet important travail où sont consignés tous les faits relatifs à l'état de la Société des Missions et des différentes branches de son activité. Il tenait surtout à placer devant l'assemblée la question si pleine d'actualité de l'extension de l'activité de la Société et des conditions dans lesquelles cette extension devrait être effectuée. La question de la fondation d'une nouvelle mission au Gabon soulève celle d'une augmentation des ressources de la Société ou de l'abandon de telle de nos œuvres au bénéfice de celle qu'il s'agit d'entreprendre en terre française. M. Boegner a mis en évidence que la nature même de notre Société, la provenance de ses ressources, ses traditions et ses devoirs rendaient impossible et dangereux l'abandon de l'une ou l'autre de nos anciennes missions. Il a, par contre, vigoureusement insisté pour que nos nouvelles obligations produisent, de la part des Églises, de nouveaux efforts et un renouvellement de foi et d'esprit de sacrifice.

Après lui, M. L. Sautter prend la parole pour donner lecture du rapport financier dont nous présentons ici les lignes principales.

Les recettes totales de l'exercice écoulé de la Société des missions évangéliques de Paris ont été de 330,789 fr. 80 et présentent une réduction de 56,876 fr. 35 sur celles de l'exercice dernier. Elles se décomposent comme suit :

Mission du Zambèze.....	44.802.50
Œuvre générale des Missions.....	265.774.15
Legs à remployer et dons à verser aux œuvres indigènes du Lessouto.....	20.213.15
Ensemble.....	330.789.80

Les dépenses payées pendant l'année 1890, pour les différents champs de missions constituant l'œuvre générale, s'élèvent à.....	296.468.25
Les recettes de l'œuvre générale ne s'étant élevées qu'à.....	265.774.15
il en résulte une balance en déficit de.....	30.694.10
Les recettes du Zambèze (y compris le solde en caisse de l'année dernière) ont été de.....	54.980.55
Les dépenses s'élèvent à.....	65.787.30
auxquelles il faut ajouter le reliquat qui restait à payer en 1890..	28.137.75
Ce qui porte les dépenses totales à..	93.925.05
et la balance en déficit à.....	38.944.50
	93.925.05

En ajoutant au déficit du Zambèze de.....	38.944.50
celui de l'œuvre générale.....	30.694.10
et celui qui restait à amortir en 1890.....	24.436.20
Le déficit total de la caisse des Missions s'élève à	94.074.80

L'intérêt spécial de l'assemblée de cette année consistait en la présence de MM. Allégret et Teisserès, nos vaillants missionnaires qui viennent de faire, dans le Congo français, un voyage d'exploration des plus remarquables. Il ne pouvait être question pour eux de faire un récit complet de leurs aventures, de leurs expériences et des plans qu'ils suggéraient pour l'entrée de notre Société dans cette partie, si in-

téressante au point de vue des missions, de notre empire colonial. Saluer les amis des missions et leur présenter quelques considérations générales était leur seule ambition. M. *Teisserès* s'est donc levé pour remercier en termes simples et émus les amis chrétiens qui les ont accompagnés de leur affection et de leurs prières ; cette affection, ils l'ont sentie de loin ; elle les a soutenus dans ces moments difficiles où un homme se trouve quand il est comme perdu au fond des déserts africains et entouré d'une population, intéressante sans doute, mais avec laquelle l'Européen ne trouve aucun point de contact spirituel. Il demande que cette affection, dont lui et son collègue Allégret ont éprouvé les effets bienfaisants, soit reportée sur l'œuvre qu'ils proposent aux Églises d'entreprendre dans le pays qu'ils viennent d'explorer.

Après lui, M. *Allégret* prend la parole ; il veut répondre aux questions que chacun se pose ce soir : Y a-t-il une œuvre à faire au Congo français ? Le pays est-il ouvert ? Les indigènes bien disposés ? Devons-nous y commencer quelque chose ? — Il y a une grande œuvre à faire, une œuvre que nous sommes les seuls à pouvoir entreprendre, dans un immense pays ouvert à la France par M. de Brazza. M. Allégret dit comment l'énergique et pacifique explorateur a su gagner l'affection des indigènes et faire aimer notre pavillon. Grâce à cette politique, les populations nombreuses, M'pongoués, Pahouins, Okandas, Adoumas, Obambas, A-Kouyas, qui habitent le pays et que l'islamisme n'a pas encore entamées, sont toutes disposées à nous recevoir. Cette œuvre magnifique, Dieu veut nous la confier ; et les nouveaux sacrifices qu'elle réclame, nous les devons à la race nègre si durement opprimée pendant des siècles par les nations civilisées, nous les devons à l'honneur de notre Église protestante. Enfin, si nous possédons la vie, nous devons brûler du désir de la communiquer. « Décidez donc, dit-il en terminant, si l'Église de France acceptera ces tâches nouvelles ; pour nous, nous sommes prêts, et nous repartirons dès que vous nous en donnerez le signal. »

M. *Dieterlen*, missionnaire au Lessouto, ne croit pas opportun de parler de la mission du Lessouto, sur laquelle il a souvent parlé pendant le long séjour qu'il vient de faire à Paris. C'est en faveur de la mission du Congo qu'il plaide, en citant les paroles que prononçait un évangéliste du Lessouto, revenant du pays des Banyais, et disant qu'à la vue des nombreux villages païens qu'il avait vus au nord du Limpopo, il aurait volontiers consenti à se couper bras et jambes, si chacun de ses membres avait pu se transformer en un missionnaire. Pour s'intéresser aux païens il faut se mettre à leur place et se demander ce que l'on serait si l'on était sans Dieu et sans espérance. On peut tout quand on porte les souffrances de ses frères païens.

Enfin, M. le pasteur *Soulier*, résumant dans une vigoureuse allocution ses impressions de la soirée, s'élève fortement contre l'idée émise par quelques-uns de renoncer à la mission du Lessouto pour fonder celle du Congo. Il parle de l'attachement des Églises de langue française à la mission du Lessouto, attachement qui date de loin et que rien ne pourra ni affaiblir ni détruire. Il faut fonder la mission du Congo, y renvoyer le plus tôt possible MM. Allégret et Teisserès qui ne demandent qu'à y retourner de suite. De l'argent? Il y en a dans notre protestantisme français. « La preuve, la voici, dit M. Soulier. Je dépose sur le bureau la somme de 4,000 francs, que m'a remise, pour la mission du Congo, une dame de province qui désire garder l'anonyme, et que ce don n'empêchera pas de donner pour les autres missions de notre Société ses cotisations habituelles. »

La séance, à laquelle les dernières paroles puissantes et vibrantes de M. Soulier sur l'attente du retour du Seigneur ont donné une solennité exceptionnelle, s'est terminée par une prière de M. le pasteur *Dumas* et par le chant du cantique: « Gloire soit au Saint-Esprit. » Si nous en jugeons d'après nos propres impressions et d'après celles de notre entourage, nous croyons pouvoir affirmer que la soirée a été bonne à tous égards, tant pour les amis qui ont bien voulu y assister que

pour la cause des missions et la Société qui est chargée d'y veiller.

Enfin, dimanche, à 4 heures de l'après-midi, la Maison des missions était littéralement envahie par une foule d'amis qu'avait attirés le désir d'entendre un compte rendu du voyage fait par MM. Allégret et Teisserès. Une belle panoplie, faite à l'aide d'armes et d'ustensiles fabriqués par les nègres du Congo, et au centre de laquelle figurait le petit drapeau français que nos missionnaires explorateurs avaient planté en permanence à la proue de leur pirogue, — occupait un des panneaux de la chapelle. Dans les bureaux se trouvaient exposées des curiosités de tout genre, recueillies au Congo par nos jeunes voyageurs et donnant une idée du degré de civilisation africaine auquel ont atteint les naturels de ces contrées lointaines.

La séance était présidée par M. le pasteur *Choisy*, de Genève, qui, en termes excellents, a rappelé les liens étroits qui unissent les Églises de sa patrie à la Société des missions de Paris, et qui a bien voulu affirmer que nos missions et nos missionnaires avaient été et sont encore un moyen d'édification pour les chrétiens qui s'intéressent à leurs travaux.

M. Teisserès étant empêché, par un léger accès de fièvre, de prendre la parole, c'est sur M. *Allégret* qu'a reposé la tâche de rendre compte du voyage d'exploration qui vient d'être fait au Gabon. Il raconte d'abord ce long voyage de la côte au cœur même du Gabon, puis la descente sur le Congo par l'Alima, et le retour à la côte par une marche pénible de vingt-trois jours. Passant ensuite à la mission projetée, il décrit les populations nègres auprès desquelles notre Société trouverait un accès facile. Elles seraient, en général, heureuses d'avoir des missionnaires et des instituteurs ; le gouverneur du Gabon, M. de Brazza, faciliterait de toute manière une œuvre ayant pour but le développement dans la civilisation chrétienne des peuples que notre patrie a confiés à son adminis-

tration bienveillante et éclairée. Prendre les quatre stations que la mission américaine possède au Gabon et qu'elle désire céder à la mission française, y fonder des écoles d'instituteurs et d'évangélistes, en faire une base pour s'étendre dans l'intérieur, tel est le plan que MM. Allégret et Teisserès proposent aux Églises françaises et qu'ils recommandent à leur sollicitude, comme une œuvre à la fois de vrai amour chrétien, de justice, de réparation et de patriotisme.

Dans une allocution pleine de force et de chaleur, M. le pasteur *Appia* rappelle que nos Églises ne doivent pas reculer devant la tâche qui leur est offerte. Il ne faut pas, dit-il, jouer aux missions, mais aborder cette grande tâche avec le sentiment qu'elles coûtent des hommes et de l'argent, et que, pour bien les faire, il faut accepter d'avance les sacrifices qu'elles exigent de la part de ceux qui aiment le règne de Dieu.

Enfin, M. *Dieterlen* propose que des personnes de cœur et de ressources, en particulier celles qui professent un intérêt plus particulier pour des missions en terre française, aspirent à l'honneur d'être les parrains et les marraines de la mission naissante du Gabon. Il entend par là que ces personnes fassent de cette mission leur affaire, et se chargent de faciliter ses débuts en lui assurant les ressources nécessaires pour son établissement et ses premiers travaux.

M. le pasteur *Th. Monod* a terminé cette séance si intéressante et si animée par une fervente prière.

La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit 1,004 francs. Celle du jeudi soir s'était élevée à 576 francs. Est-ce une première réponse aux appels qui lui ont été adressés en faveur de la mission du Gabon? Nous voulons l'espérer. Et si nos cœurs ont été effrayés par le chiffre du déficit que le trésorier avait annoncé à l'assemblée annuelle, ils ont été encouragés par l'intérêt qui s'est manifesté parmi les nombreux amis qui s'étaient empressés de venir à nos deux grandes réunions. Certainement il n'y a pas de déficit dans les cœurs de nos amis. Pourrait-il longtemps y en avoir dans les caisses de notre Société?

H. DIETERLEN.

PAROLES PRONONCÉES PAR M. LE PASTEUR CHOISY
de Genève, à la réunion familière du 19 avril.

En entendant, jeudi dernier, à l'assemblée générale des Missions évangéliques de Paris, votre directeur accuser un déficit considérable pour le dernier exercice et plaider cependant en faveur d'une nouvelle et coûteuse mission au Congo, j'ai senti qu'il nous donnait un exemple de foi et d'énergie chrétienne dont, pour ma part, je le remercie. Ce n'est pas assez de faire face au reliquat de dépenses qui n'a pas été couvert : nous sommes invités à conquérir de nouvelles provinces pour le Christ et son règne. Le Seigneur appelle, le Seigneur ouvre des portes longtemps fermées : y a-t-il moyen de reculer, lorsqu'Il donne des ordres si précis ?

Nous n'en sommes pas moins de cœur avec nos amis de Paris dans leurs perplexités ; je dis nous, car je ne parle pas seulement en ma qualité de chrétien et d'ami des missions, mais à titre de membre du Comité auxiliaire de Paris. Nous accompagnons de nos prières votre Comité à l'heure solennelle et critique où il se trouve, en face de grandes décisions à prendre. Nous sommes de cœur avec votre directeur, sachant le lourd fardeau de responsabilité qui pèse sur lui et que Dieu seul peut lui donner de porter. Nous entourons de notre affection et de notre sollicitude chrétiennes les jeunes gens qui se préparent, dans cette maison, à défricher le terrain vierge du paganisme ou à aller renforcer les vieux missionnaires qui ont blanchi au service du Maître. Et, qu'il me soit permis, à cette occasion, de dire tout ce que je pense du corps des missionnaires français, en particulier de celui qui travaille au Lessouto, avec lequel les circonstances nous ont mis plus particulièrement en rapport ; je ne m'en fais point scrupule, car je ne ferai que répéter ici, publiquement, ce que je n'ai cessé de dire, en toute occasion, dans des leçons de catéchumènes, dans les conversations entre collègues et dans telle assemblée religieuse :

c'est que les missionnaires protestants français, en Afrique, constituent un corps d'élite dont les Églises devraient être fières. Quand une société compte à son service des Coillard, des Mabile, des Casalis, des Dyke, des Germond, des Duvoisin (et je ne les nomme pas tous), elle devrait graver ces noms sur des tablettes d'honneur et bénir le Maître de la moisson des privilèges qu'Il lui accorde en lui donnant de tels ouvriers. Oh ! n'attendons pas, pour sentir le prix des bontés de Dieu, qu'Il nous les retire. Nous sommes, à cette heure, sous une impression de deuil : nous mesurons avec douleur la grande perte que le protestantisme français a faite dans la personne du vénéré M. de Pressensé, cet homme au cœur si chaud, cet apôtre de toutes les causes chrétiennes. Nous nous repentons presque de n'avoir pas joui davantage, pendant qu'il était parmi nous, de sa foi, de sa parole enflammée, et des trésors d'affection qu'il répandait autour de lui. Exhortons-nous donc à compter les faveurs que le Seigneur nous fait en appelant et conservant au service de notre mission les hommes d'élite que j'ai nommés.

Un de mes compatriotes qui parcourait dernièrement ces régions du sud de l'Afrique, en revenait avec une impression de profond respect pour les missionnaires de Paris et de la Suisse romande : il n'avait pas eu la même impression partout, dans ses relations avec d'autres ouvriers. Je sais bien que ces hommes de Dieu ne s'attendent pas à nous pour être fidèles à leur œuvre. Je n'oublie pas avec quelle indignation Livingstone protestait contre l'expression de sacrifice qu'il entendait appliquer à ses travaux et à ses souffrances, comme si, disait-il, ce n'était pas le comble de l'honneur et du bonheur de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Il est vrai que, sur les rives du Zambèze, M. Coillard écrit qu'il n'a que faire de notre admiration et qu'il ne se connaît que trop lui-même comme un pécheur racheté par le sang du Sauveur. Néanmoins, nous accomplissons un devoir de justice, nous nous accordons à nous-mêmes une précieuse satisfaction en témoignant ouvertement de nos sentiments de respect et d'admi-

ration pour ces frères qui supportent la chaleur du jour dans le champ de la mission. Nous admirons l'héroïsme éclatant dont ils font preuve aux jours du danger et du martyre, en affrontant, soit la persécution, soit la fièvre et la maladie. Mais je ne sais si je n'admire pas autant l'héroïsme de détail, qu'ils pratiquent tous les jours vis-à-vis de populations souvent ingrates et barbares. Quand, dans des instructions ou des prédications, je développe des paroles de notre Seigneur comme celles-ci : « Si l'on te frappe sur une joue, tends aussi l'autre ; si l'on te prend ta tunique, donne aussi ton manteau », quand j'exhorte mes frères à rendre le bien pour le mal, l'amour pour la haine, je veux bien que ces paroles doivent être entendues selon l'esprit, et non selon la lettre, mais je ne puis me défendre de quelque scrupule, je me demande si, réellement, cette charité chrétienne se pratique. Eh bien, allez parmi les missionnaires, lisez leurs récits : voyez comme ils sont constamment vexés, harassés, volés ; on leur prend leurs vivres, leurs instruments de travail, leurs armes, leur bétail, leurs étoffes et leurs objets de toilette ; on met leur patience à l'épreuve par toute espèce de délais, de formalités ; ils se résignent en silence à toutes ces misères, ils en souffrent, mais ils pratiquent l'héroïsme d'une constante abnégation, et, par leur exemple, ils nous avertissent et nous stimulent.

Je sais tout ce que je dois aux missions ; je ne les ai pas toujours aimées, faute de les avoir assez connues. Maintenant que je les connais, j'ose dire qu'il n'est pas sous la voûte du ciel d'œuvre plus belle que celle-là. Dans ce dix-neuvième siècle, à juste titre admiré comme le siècle de l'évangélisation et de la bienfaisance, il n'est pas une des branches de l'activité chrétienne ou humanitaire qui ne se déploie sur le terrain missionnaire. Veut-on, en effet, que l'Évangile soit annoncé ? c'est le dessein primitif de la mission : nos ouvriers ne proclament-ils pas avec joie le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ? Veut-on que les païens arrivent à la lumière et à la connaissance ? les mis-

sions fondent des écoles, introduisent l'imprimerie ; voyez le groupe scolaire de Morija avec son école théologique qui forme des pasteurs, son école biblique qui forme des évangélistes, son école normale qui forme des instituteurs, et ses écoles primaires qui enseignent aux petits les mystères de la lecture et de l'écriture. Veut-on que la civilisation se répande par le commerce, l'industrie, l'agriculture ? les missions ne négligent aucun de ces intérêts, et vous pourriez voir fonctionner, sur les bords d'une rivière du Lessouto, un moulin construit par les soins de nos ouvriers. Veut-on, enfin, que les malades deviennent l'objet de soins intelligents et affectueux ? voici nos médecins-missionnaires qui viennent au-devant d'eux avec leur savoir, leurs remèdes et leur légèreté de main. Je vous défie qu'on me cite une seule œuvre humaine qui veuille, au même degré, au soulagement de toutes les misères morales et matérielles.

Pourrions-nous rester indifférents, lorsque, de son côté, l'Ennemi envoie ses missionnaires dans toutes les directions, lorsque les eaux-de-vie, les poudres et les armes à feu s'en vont porter, parmi les tribus africaines, la destruction et la mort ? La victoire appartient, en dernier ressort, à l'Éternel. Le paganisme est un Goliath qui résiste, défendu par une lourde armure : nous ne sommes qu'un petit David pour lutter avec lui, mais acceptons ses défis au nom de l'Éternel des armées. L'illustre explorateur Stanley me disait, l'automne dernier, que tous les jours il s'accomplit un progrès sur la terre africaine, que la barbarie recule, que l'esclavage, la traite, tous les fléaux d'invention humaine cèdent peu à peu à la pression des influences européennes, et son regard s'éclairait d'une flamme prophétique, tandis qu'il parlait ainsi. Nous qui avons les grandes et précieuses promesses de notre Dieu, croyons que la victoire appartient à l'Éternel, et marchons en avant sous le saint, sous le glorieux drapeau de la Croix !



LESSOUTO

NOUVELLES DE MM. JEANMAIRET, H. DYKE ET E. CASALIS

C'est au Lessouto que, jusqu'à nouvel ordre, les pensées de nos amis devront chercher M. Jeanmairet et sa famille. Ces fidèles missionnaires sont arrivés le 28 février à Hermon et ont trouvé dans cette station, de la part de M. Christol comme de celle de l'Église, l'accueil le plus fraternel et le plus sympathique. Après s'être reposé des fatigues que lui avait causées le voyage de la Ville du Cap à Hermon, M. Jeanmairet a pu faire, sur la mission du Zambèze, une conférence qui avait attiré un très grand auditoire et qui n'a pas peu contribué à fortifier l'intérêt des chrétiens qui y ont assisté pour la mission des Barotsis. Sa santé s'était sensiblement améliorée ; celle de madame Jeanmairet n'avait pas fait de progrès aussi marqués, mais nos amis espéraient fermement pouvoir un jour reprendre le chemin du Zambèze et l'activité à laquelle ils s'y sont consacrés avec tant d'abnégation. La conférence du Lessouto, qui a dû se réunir à Thaba-Bossiou le 7 avril, devait assigner à M. Jeanmairet un poste provisoire qui semblait devoir être celui de Lérivé, laissé vacant par le départ de M. et madame Weitzecker.

Une lettre de M. Pascal, datée du 25 mars, annonce son heureuse arrivée à East-London et son départ pour le Lessouto, où il devait arriver pour l'époque de la conférence, qui aura eu à décider quel poste il sera appelé à occuper.

Enfin, un changement important a été apporté aux projets de voyage de M. Henri Dyke que nous avons annoncés dans notre dernière livraison. M. Dyke s'est décidé à ne pas entreprendre cette année le voyage en Europe que le Comité l'avait autorisé à faire pour raisons de santé. C'est dans la colonie du Cap qu'il cherchera le repos dont il a un besoin si urgent. Et cette décision a été facilitée par une circonstance assez grave : une épidémie de fièvre pernicieuse, qui s'est déclarée

à l'École normale de Moriija et a mis en danger de mort plusieurs élèves, a provoqué la fermeture momentanée de cette institution. M. Dyke a décidé de mettre à profit ces vacances forcées pour aller passer quelques semaines au bord de la mer, espérant en revenir assez fort pour reprendre sa lourde et multiple tâche de professeur de cet établissement, de curateur des fonds de la mission et d'administrateur des écoles primaires et secondaires du Lessouto.

Par contre, il semble que M. le docteur Casalis ait consenti à accepter l'invitation que lui avait adressée le Comité de revenir en Europe, son état de santé laissant toujours beaucoup à désirer et nécessitant un changement complet de milieu et de préoccupations. Nous croyons comprendre que son arrivée en France est très prochaine. Puisse ce voyage lui rendre forces et santé, et le mettre en état de reprendre avec un entrain nouveau la tâche importante qu'il a accomplie à Moriija pendant de nombreuses années !

ZAMBÈZE

A SÉFULA

Lettre de M. Coillard.

**Temps difficiles. — Pertes de bœufs, de wagons, de bagages. —
Hostilités et défiances. — La barque ne chavirera pas.**

Séfula, 30 octobre 1890.

Bien cher monsieur Boegner,

Je suis rentré chez moi le 18 septembre, après une absence de deux mois et huit jours. Si c'était une joie qui ne se dit pas de revenir au foyer, hélas ! les sujets de tristesse n'ont pas manqué non plus. Nous sommes bien reconnaissants envers Dieu du séjour que M. Ad. Jalla a fait à Séfula, et surtout de sa présence ici pendant mon absence. C'est un frère que nous aimons et estimons toujours plus, et qui, maintenant qu'il va

se mettre en route pour le Sud, laissera une place bien grande et bien vide derrière lui.

Mon voyage, moins bien organisé que celui de l'an dernier, n'a pas eu non plus le même succès quant au transport de nos approvisionnements et de nos bagages. Les canots qui avaient conduit à Kazungula M. Lochner, le représentant de la *Chartered South African Company*, devaient, à mon retour, passer à mon service. Mais tous ces canots étaient de petites dimensions et surchargés de payeurs; de sorte que, tout en encourageant des dépenses plus fortes que l'an passé, j'ai pu effectuer beaucoup moins.

Cela m'amène à vous parler une fois encore de la question de nos transports de Kazungula à Séfula. Elle est loin d'être résolue, hélas! D'abord, nos voitures se détériorent d'une manière effrayante. Outre mon vieux wagon de famille qui n'est plus, nous avons deux wagons de transport tout neufs. Ils ont travaillé sept ans, et les voilà tous les deux une ruine complète. Et pourtant, M. Waddell, avec sa grande habileté, les a souvent réparés et remis sur pied. Sans lui, il y a longtemps qu'ils seraient hors d'usage. C'était encore là le but de son voyage à Seshéké. Le pauvre homme croyait avoir remis en état de rouler une dernière fois au moins, jusqu'à Séfula, une voiture qui s'était effondrée au Loanja, à une petite distance de Seshéké. Au premier mouvement, avant même de bouger de place, les roues tombaient en pièces. Les moyeux étaient entièrement pourris; ce n'était plus que de l'amadou.

Outre la question des wagons, il y a encore celle des bœufs. On n'en peut parler sans pâlir. Nos pertes, cette année, sont une expérience décisive; elle est trop ruineuse pour que nous puissions la tenter de nouveau. Outre les attelages des deux wagons, j'avais envoyé à Seshéké, pour faire le service de Seshéké à Kazungula et *vice versa*, deux attelages de dix-huit bœufs chacun que j'avais troqués dans ce but. Malheureusement, M. Jeanmairé, qui se proposait de venir nous visiter en famille et qui avait besoin du conducteur Franz, crut hâter son retour en lui remettant de nouveau tous ces bœufs. De là

un nouveau désastre qui éclipse tous les précédents, et où, personnellement, je suis pour la plus grande part. Voilà donc une voie que nous devons forcément considérer pour longtemps comme fermée. Reste celle de la rivière. C'est un pis aller qui ne résout pas encore la difficulté. Nous n'avons pas de canots (excepté deux que j'ai achetés l'an passé et à peu près inutiles pour le transport), et nous ne pouvons nous en procurer à aucun prix. Nous dépendons du roi et de ses caprices, mais tout le monde dépend de lui, et, comme il l'avoue lui-même, il a tout intérêt à servir d'abord les marchands qui lui apportent des marchandises et des munitions. Et comme les wagons n'arrivent au Zambèze qu'à une seule saison de l'année, il en résultera toujours pour nous de très sérieux embarras. Je ne dis rien des frais, qui sont considérables, et dont vous pouvez vous-même juger par les comptes.

Mais je ne puis pas taire les dangers de la navigation. Quatre de nos canots, cette année, ont chaviré dans les rapides. Les canots ont été sauvés, les colis même ont été pêchés, quelques-uns quinze jours après l'accident. Vous ne pouvez vous faire une idée de nos pertes. C'est ainsi qu'un gros ballot d'étoffes de couleur — notre monnaie de chaque jour — que mes canotiers avaient « mis au soleil pour le faire sécher » (!!), se trouvait, trois semaines plus tard, quand je pus l'ouvrir, dans un état de fermentation et de décomposition qu'il est plus facile de s'imaginer que de décrire. Même chose avec des couvertures de coton et des pièces de calicot. Même chose, hélas! avec la plupart de nos caisses. De quinze qui nous sont arrivées et dont quelques-unes étaient attendues depuis deux et trois ans, pas trois étaient intactes. Toutes les autres, ouvertes à la douane ou mal soudées, nous réservaient de ces crève-cœur qu'il faut voiler un peu par égard pour les amis. Et pourtant, il faut bien qu'on sache que le transport est onéreux. Du Cap à Kazungula, il ne nous coûte pas moins de 78 francs les 100 livres de poids. Et à cela il faut ajouter encore les frais de frétage, de douane, d'entrepôt et d'agence,

qui ne sont pas peu de chose; puis, le canotage de Kazungula à la Vallée...

... M. Adolphe Jalla va partir pour Kazungula. Cet ami s'est montré un aide des plus précieux tout le temps qu'il est resté ici. Il a pris à l'école un si grand intérêt, que je me suis demandé s'il ne serait peut-être pas à sa place à Séfula. Je lui en ai dit un mot; il serait assez disposé à accepter un appel qui lui serait adressé pour Séfula, pour s'y occuper spécialement de l'instruction. Nous n'avons fait, donc nous n'avons mûri aucun plan avec ce frère. Mais je crois que nos vues s'accordent bien sur ce point. Il nous faudrait une école, un internat pour les jeunes gens; nous ne pouvons nous soustraire longtemps à cette nécessité, et pour cela il nous faudrait un homme, l'*homme* appelé et choisi de Dieu. Dans notre pensée, nos écoles donneront un jour naissance à une école d'évangélistes, car c'est là, après tout, notre principal but. Je vous communique la chose pour que vous nous donniez votre avis et que nous puissions nous en occuper en conférence...

Nous avons décidé d'envoyer Litia à Morija. Il va partir avec M. Jalla, accompagné de quatre autres garçons, tous de nos bons écoliers. Léwanika m'a déjà remis 1.250 francs pour son voyage et son entretien. Son ambition, à lui, ce serait que Litia allât en Angleterre et pût voir la vie civilisée.

Je m'y suis naturellement opposé, et pour cause. Pourtant, je suppose que si jamais nous retournions en Europe, en visite, nous aurions de la peine à l'empêcher de nous y accompagner.

La conséquence immédiate du départ de Litia pour le Lesouto, c'est le démembrement de notre école. Nous nous y attendions bien un peu, mais la crise paraît plus forte que nous ne le pensions. Ce départ aussi nous crée pour l'avenir des difficultés que nous prévoyons et que nous ne pouvons éviter qu'en fondant, nous-mêmes, et sans retard, un établissement pour des jeunes gens.

Notre ciel politique est des plus sombres; je ne sais trop ce que l'année prochaine nous réserve. Nous avons ici des

ennemis qui nous font tout le mal possible en nous calomniant auprès du roi. Nous sommes accusés, c'est-à-dire *moi*, — d'avoir trompé le roi, et vendu son pays. On ose même nous calomnier au point de dire que nous avons vendu nos services et notre influence à la Compagnie, nous qui n'avons pas même reçu la valeur d'un *penny* pour tout le temps que M. Lochner a été chez nous et pour toutes les provisions que nous avons dû lui procurer, à lui et aux gens de son expédition. Ces accusations, et d'autres insinuations de cette nature, trouvent facilement de la créance auprès d'un esprit aussi impressionnable que celui de Léwanika. Nous sommes donc tout à fait en disgrâce. Cela peut tirer à conséquence, s'il y a des troubles au pays...

M. Adolphe Jalla m'a bien secondé dans toutes ces affaires et s'est tenu près de moi comme un homme vaillant. Mais il va partir...

J'ai conscience de vous avoir écrit la plus triste de toutes mes lettres. Je le regrette, mais je n'y puis rien. Nous sommes en pleine rafale, mais, soyez sans crainte, la petite barque ne chavirera pas. Jésus est là.

Mademoiselle Kiener a eu sa première attaque de fièvre la semaine dernière, — assez bénigne, d'ailleurs. Maintenant, elle va mieux. Nous l'aimons, et nous croyons qu'elle nous sera certainement en aide et en bénédiction. Il y a dans sa piété une simplicité et une fraîcheur qui nous font du bien...

N'oubliez pas le Zambèze; envoyez-nous du secours.

Je pense souvent à M. de Pressensé. Oh! que Dieu le soutienne de ses bras éternels!

Votre affectionné,

F. COILLARD.



LETTRE DE M. ADOLPHE JALLA.

**Un grave entretien. — Fondateur de station ou directeur d'école?
— En tous les cas, missionnaire.**

Bien que cette lettre ne donne pas beaucoup de nouvelles de la mission, nos lecteurs y trouveront intérêt et profit; ils seront heureux comme nous de constater de quel esprit vraiment missionnaire est animé le nouveau collaborateur que nous avons pu adjoindre à M. Coillard.

Dans une lettre datée du 20 décembre et écrite à Kazungula, M. Jalla nous informe qu'il occupe ce poste en l'absence de son frère et de sa belle-sœur, partis pour Séfula, et en attendant les instructions qu'il doit recevoir d'Europe relativement à l'époque de son mariage avec mademoiselle Emma Pons, fille de M. J. P. Pons, pasteur à La Tour Pélis, et modérateur de la Table Vaudoise, avec laquelle M. Jalla s'est fiancé avant son départ. Les lettres qu'il a dû recevoir peu après nous avoir écrit, l'informent que mademoiselle Pons est encore retenue auprès de ses parents. Nous sommes heureux d'avoir, par une lettre de M. Jalla lui-même, l'assurance que cette nouvelle le trouvera parfaitement soumis. Une dépêche reçue à Séfula l'avait averti de ne pas quitter le Zambèze. «Quelle que soit, dit-il, la voie qui s'ouvre devant moi, je ne doute pas que ce ne soit la meilleure. Y aura-t-il pour moi la possibilité d'aller au-devant de ma fiancée? j'en bénirai Dieu; me faudra-t-il retourner à Séfula? cela sera bien aussi. Dieu, qui m'a soutenu jusqu'ici, et qui n'a pas permis que la solitude m'éprouvât, me soutiendra encore à l'avenir. En attendant, je m'occupe autant que possible, et je ne me sens pas malheureux avec ceux qui m'entourent.»

Séfula, 2 octobre 1890.

Cher monsieur Boegner,

Lundi dernier, comme nous revenions de la capitale,

M. Coillard me dit : « Si nous vous demandions de vous établir à Séfula pour y diriger un internat de garçons, qu'en penseriez-vous? Vous aimez l'enseignement, n'est-ce pas? » — Je fus interdit, au premier abord. En nous rendant à Léaluyi, nous avons passé par Kanyonyo et je m'étais dit avec une certaine satisfaction : Voilà où, Dieu voulant, nous fonderons notre station, voilà les gens que nous évangéliserons. Puis, tout en galopant à travers la plaine, je formais déjà mille petits projets sur notre établissement, notre école, nos champs, les travaux de drainage; je pensais au bonheur avec lequel nous instruirions ces païens et nous nous efforcerions de leur faire connaître notre Sauveur pour les amener à Lui. Avoir une station, une œuvre à nous, cela me souriait; aussi comprenez-vous mon étonnement à la demande de M. Coillard. La question d'un internat pour des garçons s'est souvent posée à mon esprit depuis mon arrivée à Séfula. Comment évangéliserons-nous la vallée du Borotsi? Nous ne pouvons songer à aller nous établir dans la plaine, c'est trop malsain. Qui ira à Naliélé, à Nalolo, à Léaluyi, à Libonda et dans les nombreux villages, grands et petits, parsemés dans la vallée? Pouvons-nous compter sur une petite bande d'évangélistes bassoutos? j'en doute. Que reste-t-il à faire? Former des évangélistes indigènes est pour moi la seule solution possible. Notre école ne suffit pas pour cela; le grand défaut, c'est qu'en dehors des heures de leçons, nos élèves échappent presque entièrement à notre influence pour subir l'influence malsaine et corrompue de leur village. Il convient donc d'y soustraire ceux qui nous paraissent bien doués et qui semblent être attirés vers l'Évangile; avec l'espoir d'en faire des catéchistes, s'ils deviennent chrétiens. Pour cela, il faut un internat. Qui s'en chargera? M. Coillard? On ne peut lui demander ce surcroît de travail. Il faut ici un second missionnaire, si nous désirons voir le pays évangélisé par ses propres enfants.

En outre, au point de vue de l'évangélisation faite par les missionnaires eux-mêmes, je crois qu'il est nécessaire de con-

centrer nos forces. Dans un pays malsain et dont les habitants n'inspirent pas beaucoup de confiance, il est plus facile de rayonner quand on est à deux ou à trois sur une station que quand chaque missionnaire occupe sa propre station. Enfin, quoique, Dieu merci, M. Coillard soit encore assez fort, cependant la nécessité de lui donner un collaborateur s'imposera bien vite.

Suis-je l'homme pour la circonstance? Cette question m'a préoccupé ces derniers jours; elle a été pour moi un sujet de prière tout spécial, et plus j'y pense et plus je crois entendre une voix me dire et me répéter : C'est ton œuvre. Oui, j'aime l'enseignement, et je me suis beaucoup attaché à l'école et à mes élèves, surtout pendant l'absence de M. Coillard; et quand, il y a huit jours, nous donnâmes congé à nos élèves, je me demandais ce que j'allais devenir sans eux, il me semblait qu'on m'enlevait une partie de moi-même. J'aime mes élèves malgré leurs défauts. Oh! que Dieu les garde maintenant qu'ils sont entourés de tentations, qu'il les attire et qu'il les convertisse! Seulement, il me faut ajouter que je réclamerai toujours une part dans l'œuvre d'évangélisation proprement dite; je ne saurais me restreindre à l'enseignement, et M. Coillard le comprit hier lorsque je traitai toute cette question avec lui. Je lui laisserais volontiers la charge de la station et des environs, mais je me donnerais à l'évangélisation itinérante que j'aime aussi.

M. Coillard relevait encore le fait de la bonne entente qui a toujours existé entre nous. « Nous nous comprenons et nous nous aimons », m'a-t-il dit. Et je pus lui répondre : « Moi aussi, je vous aime. » Oui, le souvenir de ce séjour de près de neuf mois chez M. et madame Coillard sera toujours des plus agréables et, maintenant que je suis sur le point de quitter ces bons amis, je sens d'autant plus tout ce qu'ils ont été pour moi. Je vais partir, et si mon cœur tressaille à la seule pensée de revoir ma fiancée, il m'en coûtera cependant de quitter ces amis et cette œuvre, mes élèves, nos auditeurs du dimanche, et je sens qu'une partie de mon cœur restera ici. Mais je re-

viens à la question. Pour résumer, je dirai : Si je consultais mes goûts, je choisirais Kanyonyo pour y avoir une œuvre indépendante; mais, si je considère les besoins de l'œuvre, l'évangélisation du pays par les indigènes et par nous, je me persuade de plus en plus que nous pourrons mieux l'accomplir en concentrant nos forces. Maintenant, cher monsieur, que penserez-vous, que pensera le Comité à ce sujet? Nous n'avons rien fait qui ressemble à une décision, nous ne nous sommes liés en rien du tout. Nous attendons de connaître votre avis et celui de nos collègues. Je serai heureux quelle que soit la décision qui sera prise, heureux de fonder une station à Kanyonyo, heureux d'être le collaborateur de M. Coillard, heureux partout où le Seigneur me placera; mon désir et ma prière, c'est qu'il me place lui-même, lui qui sait ce qui nous convient à nous et à son œuvre. Demandez-lui avec moi de mieux me préparer pour cette œuvre et d'accomplir sa force dans ma faiblesse.

J'espère recevoir bientôt votre réponse au sujet de mon voyage, sinon, je ne saurai quel parti prendre. Dieu voulant, je quitterai Séfula vers le 21 ou 22 courant, avec Litia qui se rend à Moriija, nous ferons en canot le trajet d'ici à Kazungula, nous attendrons chez mon frère la réponse et, au commencement de décembre, nous partirons en wagon. Mais, là encore, ce ne sont que des possibilités, Dieu nous guidera.

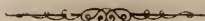
Quand cette lettre arrivera à Paris, serez-vous de retour du Sénégal? Quel aura été le résultat de votre visite? Que le Seigneur ait pitié de cette mission et la bénisse! Il me tarde beaucoup de recevoir des nouvelles de nos chers Escande, Allégret et Teisserès. Qui viendra augmenter notre petite famille missionnaire du Zambèze? Occupérons-nous le pays, ou bien attendrons-nous que d'autres le fassent? Le roi eût été bien aise d'y retenir M. Buckenham et ses collègues, il ne voulait d'abord pas entendre parler d'évangéliser les Mashikolumboe quand les Barotsis n'ont point encore de missionnaires dans leurs principales localités. S'il vient des représentants d'une autre société moins scrupuleuse que celle des

Méthodistes primitifs, des gens qui sont bien aises d'empiéter sur le champ d'autrui, le roi les accueillera, et le pays nous échappera.

Une nouvelle année scolaire va commencer à la Maison des missions, aurez-vous de nouveaux élèves ? Sans doute, et j'espère que bientôt les chambres ne suffiront plus pour les recevoir et que vous serez obligé d'en faire de nouvelles.

Votre tout dévoué,

ADOLPHE JALLA.



TAÏTI

LES ÉCOLES DE PAPÉÉTÉ

Voilà bien des mois que nous n'avons eu l'occasion de parler à nos lecteurs de la mission de Taïti. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de combler cette lacune ; un volumineux courrier nous a apporté, juste à point pour les assemblées annuelles, des nouvelles détaillées de nos missionnaires et de leur activité. Le rapport annuel, que tous nos amis voudront lire, a naturellement été le premier à profiter de ces renseignements ; mais nous tenons à ce que les lecteurs de notre *Journal* en aient aussi leur part.

On sait que l'œuvre de Taïti peut se grouper sous deux chefs principaux : œuvre pastorale et œuvre scolaire. La première est entre les mains de MM. Vernier, Brun et de Pomaret. Nous pensons en parler le mois prochain ; aujourd'hui nous jetterons un coup d'œil sur nos écoles de Papéété, dirigées, chacun le sait, par M. Viénot.

Les documents très détaillés qui nous ont été communiqués, à notre demande, sur cette branche de notre œuvre, nous permettent de nous en faire une idée plus exacte que précédemment. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire part de ces renseignements intéressants et instructifs au plus haut degré, malgré leur sécheresse apparente.

Rappelons, pour plus de clarté, que notre école de Papéété se compose de quatre classes. La *première classe*, où se trouvent les élèves les plus avancés, n'en compte que 7; la *deuxième*, beaucoup plus nombreuse, est partagée en trois divisions, et réunit 35 élèves. — Ces deux classes forment le groupe supérieur de l'école; elles sont dirigées par M. Viénot lui-même, avec le concours alternatif de mademoiselle Marconnet et de deux monitrices, mesdemoiselles Alice Gooding et Louise Huet. C'est par cette combinaison que l'école a pu se passer momentanément du concours de mademoiselle Banzet, rentrée en France, comme on le sait, pour un congé.

La *troisième classe* est dirigée par mademoiselle Bohin seule. Elle ne compte pas moins de 62 élèves. Enfin, la *quatrième classe* est dirigée par mademoiselle Marconnet, que suppléent alternativement mesdemoiselles Huet et Gooding, pendant les heures que mademoiselle Marconnet consacre aux divisions supérieures. Cette quatrième classe, appelée aussi *école enfantine*, est de beaucoup la plus nombreuse; elle compte 126 élèves, dont la moitié de garçons.

Cette dernière classe n'est pas la seule où l'élément masculin soit représenté. La troisième classe ne compte pas moins de 23 garçons sur ses 62 élèves. La deuxième en compte 8 sur ses 35 élèves inscrits; seule, la classe supérieure est composée exclusivement de filles.

En résumé, nos écoles de Papéété comptent 230 élèves inscrits; sur ce total, il y a 92 garçons. Ce fait valait la peine d'être relevé; depuis la suppression de notre école de garçons, il semblait que nos établissements fussent réservés exclusivement aux filles; les chiffres que nous venons de citer montrent que l'influence protestante que nous exerçons profite aussi, dans une certaine mesure, à la population mâle. Nous n'avons pas, il est vrai, de classe supérieure de garçons, mais il n'est que juste de rappeler que l'école publique de garçons, qui compte 52 élèves, est dirigée par M. Dormoy, un de nos coreligionnaires, dont l'influence ne nous sera jamais contraire. Ajoutons qu'avec les éléments dont nous disposons,

la réorganisation d'une classe supérieure de garçons, si elle est jugée nécessaire, se fera très facilement.

Mais là ne s'arrêtent pas les renseignements que nous fournissent les documents reçus de Papéété. Ils jettent une vive lumière sur un point qui n'avait pas encore été élucidé jusqu'à ce jour : la composition de notre population scolaire au point de vue de la race. Nos lecteurs nous seront reconnaissants de les fixer sur ce point.

Il résulte d'une statistique très minutieuse que nous avons sous les yeux et qui nous livre, en quelque sorte, le dossier de chacun des enfants de nos écoles, que, sur les 230 élèves inscrits sur les registres scolaires, il n'y en a en tout que 20 de race blanche, et 40 de race mélangée ; il reste donc un total de 170 enfants de race taïtienne pure. Les documents officiels que nous avons sous les yeux montrent, d'autre part, que cette prépondérance de l'élément indigène ne se retrouve au même degré dans aucune des écoles libres religieuses de Taïti, l'école catholique de filles, tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, comptant environ deux tiers d'enfants de race européenne, et l'école de garçons, tenue par les Frères de Ploërmel, comptant aussi plus d'une moitié d'élèves de race blanche. Quant aux deux écoles publiques, elles se recrutent surtout parmi les indigènes, au moins l'école des garçons : il est vrai qu'entre elles deux, elles ne comptent que 66 élèves inscrits. Nos écoles protestantes sont donc, à beaucoup près, celles qui font le plus pour la population taïtienne ; elles méritent pleinement leur nom d'écoles indigènes ; quant aux quelques élèves de race blanche ou mêlée qui s'y trouvent, et parmi lesquels nous remarquons les noms des enfants de nos missionnaires, il suffit d'avoir visité une colonie pour savoir que c'est là un élément dont ne se privera volontairement aucun instituteur soucieux de maintenir sa classe à un niveau très élevé.

Un dernier fait, non moins intéressant, ressort des documents que nous avons sous les yeux. Sur nos 230 élèves, 108, c'est-à-dire près de la moitié, et plus des deux cinquièmes,

sont, par leur origine, étrangers à Papéété, c'est-à-dire qu'ils viennent soit des districts de Taïti et de Mooréa, soit des îles Sous-le-Vent, soit d'autres îles plus éloignées. Dès maintenant, nos établissements de Papéété ont donc une importance générale pour le groupe d'îles dont les destinées religieuses nous ont été confiées, importance qui est appelée à grandir encore par une réorganisation partielle dont le projet a déjà été communiqué à M. Viénot.

C'est, en effet, le désir du Comité, que l'œuvre scolaire dirigée par ce missionnaire, œuvre à laquelle la Société consacre d'importantes ressources, concoure de plus en plus à l'œuvre de la mission dans son ensemble, en devenant la pépinière d'un personnel d'instituteurs et d'institutrices aptes à donner à la jeunesse la forte éducation religieuse qui lui est nécessaire. Dans la pensée du Comité, l'école de M. Viénot pourrait aussi servir de stage préparatoire à l'école de théologie, ouverte et dirigée depuis plus d'un an, avec un grand dévouement, par M. Brun; c'est ainsi que l'école normale de Morija sert de premier degré de culture aux élèves de l'école de théologie de la même station.

Nous n'avons pas encore la réponse collective de nos missionnaires à ce dernier projet; mais la correspondance que nous avons eue avec M. Viénot, au sujet des modifications demandées, nous a révélé que rien n'était plus conforme à ses vues qu'un tel programme; son désir le plus ardent est depuis longtemps de couronner son établissement par une école normale, et, de fait, sa classe supérieure n'est guère autre chose qu'une préparation aux différents brevets.

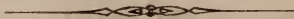
Quant aux résultats obtenus dans nos écoles, ils sont attestés par le rapport d'une commission scolaire que nous avons entre les mains; rapport on ne peut plus satisfaisant en ce qui nous touche. Voici comment il s'exprime: « La première classe est bonne, peut-être moins brillante que celle des sœurs, surtout pour l'histoire inutile, mais la lecture est expressive et intelligente; preuve d'un enseignement plus pratique et plus raisonné.

« L'examen sur les différentes matières de l'enseignement a donné des résultats très satisfaisants dans toutes les classes, malgré le très nombreux effectif scolaire.

« Une dernière remarque permettra d'apprécier l'École à sa juste valeur, c'est le nombre considérable d'enfants indigènes qui sont dans les premières classes et qui suivent les mêmes cours que leurs compagnons français. »

Les faits que nous avons enregistrés dans notre dernier Rapport annuel nous avaient d'ailleurs déjà montré les succès qui ont récompensé les efforts de nos institutrices, dans l'ordre scolaire. Nous aimons mieux insister aujourd'hui sur l'esprit qui préside à l'enseignement, esprit dont nous avons pu nous faire une idée par les récits de mademoiselle Banzet, l'une de nos dévouées institutrices de Papéété, que nous avons eu la joie de posséder quelque temps à la Maison des missions. En l'entendant, nous avons eu l'impression que le soin de défendre la jeunesse taïtienne contre les influences délétères qui la menacent de toutes parts, en l'enveloppant d'une saine atmosphère morale et chrétienne, ne saurait être confié à des mains plus dévouées et à des cœurs plus aimants.

Nous devons une grande reconnaissance à mademoiselle Banzet et à ses dévouées collaboratrices, mesdemoiselles Bohin et Marconnet, ainsi qu'au vaillant chef de nos écoles, qui depuis tant d'années se tient à la brèche pour défendre, contre la ruine morale et physique qui la menace, la population taïtienne. En faisant appel à M. Viénot pour réorganiser ses établissements de manière à les associer plus directement à l'œuvre religieuse de ses collègues, le Comité a montré la confiance qu'il a dans son dévouement et dans ses capacités.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES ÉTATS-UNIS ET LE PARTAGE DE L'AFRIQUE. — 5,000 VOLONTAIRES. — LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ANGLICANES. — ORIGINE DE LA LETTRE DE KESWICK. — MILLE MISSIONNAIRES DE PLUS AVANT LA FIN DU SIÈCLE. — L'HEURE PRÉSENTE EST UNE HEURE SOLENNELLE. — « PLUS OULTRE ! »

Quelle est la part des États-Unis dans le partage de l'Afrique? Le journal de la Société américaine de missions, le *Missionary Herald*, contient une remarque intéressante sur ce sujet si actuel (1)? L'auteur confesse que la consommation d'environ vingt mille esclaves africains par an pendant le siècle qui précède la Révolution, attribue à l'Amérique une terrible « sphère d'influence » dans le noir continent. Il ajoute que, dans l'exercice qui s'est terminé au 30 juin 1890, les États-Unis ont exporté en Afrique 934,352 litres de spiritueux. Mais il est heureux de pouvoir citer d'autres chiffres. Neuf sociétés de missions américaines travaillent en Afrique; c'est en 1833 que la première d'entre elles, la Société de l'Église épiscopale méthodiste du Nord, s'est mise à l'œuvre à Libéria. Ensemble, ces sociétés emploient aujourd'hui en Afrique environ 75 missionnaires (204 en comptant les femmes et les aides-missionnaires); par leur moyen, l'Évangile est annoncé régulièrement en 359 localités. Les diverses Églises fondées par l'intermédiaire de ces missions renferment un total de 10,037 membres communiants.

Quelques lecteurs se souviendront peut-être qu'il a été question une fois d'une association formée par des étudiants américains au nombre de 2,200 et qui tous veulent se consacrer aux missions étrangères (2). On les a nommés les « Volontaires ». Depuis lors, leur nombre est monté à 5,000. Entre

(1) *The Missionary Herald*, 1891, p. 100 et suivantes.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1888, p. 198.

le 26 février et le 1^{er} mars derniers, ils se sont réunis en assemblée générale à Cleveland (Ohio). On saura bientôt sans doute quel a été le résultat de ce congrès. Qui eût osé faire un pareil rêve il y a cent ans, ou même il y a cinquante ans? Ne semble-t-il pas que l'on entende quelque chose comme la voix du vieux prophète d'Israël arrivant jusqu'à nous pour crier à l'Église contemporaine avec une signification et un accent tout nouveaux : « Agrandis l'espace de ta tente! qu'on élargisse les tentures de ta demeure! Ne les retiens plus! »

Et voici qu'une autre réponse à cet appel, qui d'ailleurs s'adresse à nous aussi, arrive d'Angleterre. La Société des missions anglicanes n'est pas une inconnue pour les lecteurs de ces pages. Elle a été fondée en 1799; elle avait à son service, à elle seule, l'an dernier, 300 missionnaires consacrés, 73 missionnaires laïques, 272 pasteurs indigènes, 3,057 aides indigènes, occupant ensemble 315 stations dans les quatre parties du monde païen. Le nombre des chrétiens baptisés dans les divers champs de travail de cette Société s'élève à 170,359 dont 40,016 communicants. Pendant l'exercice de 1889 à 1890, ses recettes ont été de six millions et demi (6,507,050 francs). Pourtant, le rapport annuel de l'année dernière se terminait par ces mots (1) : « La date de notre centenaire se rapproche à grands pas. Il est temps de secouer notre torpeur et d'appliquer le meilleur de notre énergie à l'œuvre la plus grande que le divin Maître de l'Église nous ait confiée, l'évangélisation du monde entier. Le temps est peut-être court. La venue du Seigneur est peut-être proche : « Voici, je viens bientôt, et j'apporte avec moi ma rémunération pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

Deux mois plus tard, un certain nombre de chrétiens se réunissaient dans la petite ville de Keswick (comté de Cumberland). Ils étaient là pour tout autre chose que pour s'occuper de mission; mais la cause de l'évangélisation du monde s'imposa à quelques-uns d'entre eux. Ils se ménagèrent un

(1) *Proceedings of the C. M. S.* (Londres, 1890), p. 14.

rendez-vous particulier, le 24 juillet 1890; ils étaient une vingtaine, parmi eux quelques-uns des amis les plus expérimentés de la Société des missions anglicanes. Ils s'entretenaient de ce que Dieu demande aujourd'hui à l'Église; ils causèrent de l'élasticité et de la fermeté de direction qu'il faudrait avoir pour mettre en œuvre au profit des missions étrangères toutes les forces disponibles; ils pesèrent les moyens que l'on pourrait employer pour augmenter la ferveur et l'activité apostoliques; ils abordèrent ensuite les questions techniques, missions médicales, missions industrielles, missions laïques, fonds spéciaux. Puis ces hommes, qui, par leur connaissance du sujet et leur amour pour les missions, étaient capables de traiter ces questions, additionnèrent ce qu'ils estimaient devoir être fait avant la fin du siècle par la Société des missions anglicanes; ils adressèrent enfin au comité de cette Société une lettre dans laquelle ils l'engagent à envoyer, avant la date du centenaire, mille missionnaires de plus dans ses divers champs de travail.

J'imagine que le premier secrétaire qui lut cette lettre eut d'abord envie de mettre en marge le mot d'un financier écossais auquel on soumit un jour les plans de Duff pour la réorganisation des missions de l'Église libre d'Écosse : « Cet homme est fou ! » Le succès a depuis lors dépassé les projets et les espérances de Duff, en Écosse; en face de la lettre de Keswick, il suffit de lire les noms des signataires pour se convaincre que l'on n'a pas affaire à quelques jeunes enthousiastes. Aussi le Comité de la Société des missions anglicanes fit-il immédiatement imprimer et répandre à profusion la lettre de Keswick. Les critiques ne firent pas défaut; elles vinrent de droite et de gauche, indignées et ironiques. Malgré cela, le 14 octobre dernier, le Comité résolut de s'enquérir immédiatement des besoins des divers champs de travail; puis il nomma des commissions pour examiner comment on pourrait former et employer les nouveaux missionnaires, comment surtout on devrait multiplier les ressources actuelles. Depuis quelques années, la coutume existe de convo-

quer au mois de février, partout où il existe des amis de la Société des missions anglicanes, une série de réunions spéciales pour mettre le public au courant des besoins de l'œuvre. Cette année, il ne fut question partout que des mille missionnaires. Le Comité observait attentivement le mouvement; il ne ménagea pas les avertissements; il rappela que la quantité ne doit pas nuire à la qualité. « Il faut à notre Société, dit-il, des pasteurs expérimentés, de jeunes hommes formés par l'Université, des médecins, des jeunes gens capables de suivre les cours de notre institut, des évangélistes laïques, des femmes désireuses de servir Dieu; mais il faut surtout que chacun possède une expérience spirituelle sérieuse et une énergie spirituelle évidente. » « La Société a répandu un appel qui lui a été communiqué, avait dit le premier article de l'année 1891 dans l'organe officiel de la Société des missions anglicanes(1); si vous voulez y répondre, il faut le faire par un acte réfléchi et déterminé. Cela signifie-t-il qu'il faille compter sur notre force et sur notre capacité? Non, car il s'agit ici d'un commandement très clair que Dieu a donné à son Église. Devant un tel commandement, il n'y a pas de présomption à dire : « Nous le voulons. » Cela signifie : « Avec Dieu, nous ferons des exploits. »

Qu'advient-il de tout cela? Nul ne saurait le dire encore; mais il est du devoir du chroniqueur des missions de noter le fait. Si ce mouvement s'était produit en Amérique, ou si, en Angleterre, c'étaient des méthodistes ou des baptistes qui l'eussent lancé, les gens qui se croient raisonnables n'auraient pas manqué d'y voir la preuve d'un défaut d'équilibre; mais la société de missions qui ose espérer cette multiplication énorme de son activité et de son budget, est celle de l'Église établie d'Angleterre, celle dont la direction sobre et ferme est depuis longtemps un modèle, celle dont les progrès réfléchis et l'œuvre bénie font l'admiration de tous ceux qui observent sa marche.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 6.

Enfin, il faut le reconnaître, tout ce mouvement n'est ni improvisé ni factice. L'heure présente est une heure solennelle pour l'Église de Jésus-Christ. L'extrême Orient s'ouvre avec une merveilleuse rapidité à l'action vivifiante de l'Évangile. Voici le Japon, pour ne citer qu'un exemple : ce n'est qu'en 1859 que les premiers missionnaires chrétiens purent se fixer dans les ports japonais ; en 1869, il y avait en tout 10 Japonais chrétiens ; en 1890, on compte 32,820 membres adultes se rattachant aux diverses Églises évangéliques du Japon et 129 pasteurs japonais (1), sans parler de quelque 20,000 chrétiens japonais gagnés par l'Église gréco-russe et au moins autant qui sont catholiques-romains. Plus près de nous, l'Afrique s'éclaire et devient accessible par tous les côtés ; elle appartient à quiconque veut y jeter la semence de la vie éternelle ou les germes de la corruption et de la mort. Est-il étonnant que les chrétiens qui assistent à ces événements s'éveillent et se souviennent des ordres et des promesses de leur Dieu ? N'est-ce pas plutôt le contraire qui étonnerait ? La prière de toute âme d'homme qui a entrevu un rayon de la clarté divine n'est-elle pas que cette lumière vivifiante se projette sur tous les hommes dans tous les pays, enveloppe toute l'humanité, la guérisse et la transfigure, pour que le règne de notre Dieu vienne, vienne bientôt ? Et nos actes ne doivent-ils pas être d'accord avec cette prière ?

Il faut dire cela autour de nous, il faut avertir nos frères, il faut les forcer à étudier cette question, jusqu'à ce qu'ils voient que la conquête du monde pour le Christ ne doit pas seulement l'emporter sur tous les intérêts terrestres, mais qu'elle prime encore la réorganisation de nos cultes, les luttes ecclésiastiques, les querelles théologiques. Que dis-je ? Élever le flambeau de l'Évangile pour qu'il serve de phare à ceux qui périssent dans les ténèbres du paganisme, porter le pain de vie à ceux qui se couchent et meurent d'inanition sans Dieu et sans espérance, c'est à la fois rendre la vie à nos cultes, à

(1) *The Missionary Herald*, 1891, p. 143.

nos Églises, à notre théologie, et être simplement obéissant au premier commandement de notre grand Capitaine. Quand les souverains castillans virent au quinzième siècle de nouveaux mondes surgir derrière les mers que l'on avait crues sans rives, ils enroulèrent une banderole autour des colonnes d'Hercule de leur blason et y inscrivirent cette fière devise : « Plus outre ! » En cette fin de siècle, où Dieu lui-même nous découvre des peuples nouveaux et innombrables dans des contrées fermées ou inconnues il y a peu d'années, « Plus outre ! » est la seule devise qui convienne à l'Église de Celui qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

F. H. K.

AVIS ET NOUVELLES

Sénégal. — Le dernier courrier reçu de Saint-Louis nous apprend que la santé de M. et madame Brandt a donné des inquiétudes. Nous les recommandons l'un et l'autre à la sollicitude des amis des missions.

Iles Loyalty. — Nous entretiendrons nos lecteurs, dans notre prochaine livraison, de l'état actuel de la mission aux îles Loyalty, et de la part que notre Société est appelée à prendre dans cette œuvre.

Le Gérant : A. BOEGNER.



LA CHAPELLE DE SÉFULA, AU ZAMBÈZE

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COLLARD. — (Gravure communiquée par M. le pasteur W. MEILLE.)

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE DEVOIR DE L'HEURE PRÉSENTE

Paris, le 29 mai 1891.

Frères et sœurs en Christ, amis de notre œuvre,

Nos missions traversent une heure grave; une heure de crise, une heure de grands devoirs et de grandes responsabilités. Chargés d'en diriger la marche, nous devons exposer aux Églises la situation actuelle, les perspectives et les besoins de l'œuvre que nous administrons en leur nom.

Nos pertes.

Est-ce pour nous inviter à regarder avant tout à lui, en ce moment si sérieux, que Dieu nous reprend coup sur coup quelques-uns des plus anciens et des plus fidèles soutiens de notre œuvre? Toujours est-il que l'accroissement subit de nos tâches se produit au moment même où la mort nous a ravi notre directeur honoraire, M. Casalis; l'un de nos censeurs, M. Ch. Meyrueis; l'un de nos secrétaires, M. de Pressensé; et cela, peu de mois après que nous avons vu disparaître de nos rangs M. le docteur G. Monod, M. Jousse, M. Banzet, M. Bersier. C'est dans les séances mêmes où nous avons enregistré nos derniers deuils que de nouveaux et impérieux devoirs se sont imposés à notre attention.

Nos tâches nouvelles. — En Océanie.

Ces nouveaux devoirs, nous les pressentions. L'un est la reprise du poste de *Maré*, dans les *Iles Loyalty*, en Océanie. Nous sommes en pourparlers avec le Gouvernement et avec la Société de Londres pour déterminer les conditions exactes de cette reprise, décidée en principe depuis plus d'un an. En attendant l'envoi d'un missionnaire, le poste est occupé par M. Langereau fils, avec lequel nous nous sommes mis en correspondance l'hiver dernier.

En même temps, nos missionnaires de Taïti nous rappellent que les *Iles Sous-le-Vent* et les *Iles australes*, récemment annexées, rentrent désormais dans notre sphère d'action et s'imposent à notre sollicitude.

Dans le Congo français.

Mais l'heure actuelle nous impose encore une autre tâche, infiniment plus grande : c'est l'adoption d'un nouveau champ de travail, le *Congo français*. Après un stage d'un an dans les stations de la mission américaine du Gabon et de l'Ogowé, et une autre année consacrée à parcourir l'intérieur du pays, MM. Teisserès et Allégret sont revenus parmi nous, et la conclusion de leur rapport, qui sera publié incessamment, c'est que la porte est ouverte devant nous et que nous devons y entrer hardiment. Nos missionnaires, si nous le leur demandons, sont prêts à fonder une œuvre indépendante dans l'intérieur du pays ; mais leur conviction, fondée sur deux années d'études et de réflexion, est que la reprise des stations américaines s'impose à nous, tout d'abord.

Nos décisions.

Sans nous prononcer sur ce point spécial, nous n'avons pas hésité à accepter la tâche nouvelle qui s'offre à nous. A l'unanimité, nous avons voté en principe l'adoption du Congo français au nombre de nos champs de missions : mais, en même temps, nous avons déclaré que notre entrée en campagne reste-

rait subordonnée à l'appui des Églises, se manifestant par un ensemble d'efforts et de sacrifices suffisant pour affranchir la Société des missions de sa dette actuelle et lui assurer les ressources régulières indispensables à l'accomplissement de sa tâche agrandie.

La question posée aux Églises.

C'est donc aux Églises qu'il appartient de résoudre en dernière instance la question qui nous est posée : c'est à vous, frères et sœurs en Christ, que reviennent l'honneur et le devoir de rendre possible la mission du Congo français. Vous savez que nous avons terminé le dernier exercice avec un déficit de 55.130 fr. 30 (1), sans parler d'un découvert de 38.944 fr. 50 pesant sur la caisse spéciale de l'œuvre du Zambèze. Il nous est moralement impossible de commencer la mission du Congo tant que cette situation dure. Non pas qu'elle nous paraisse alarmante : l'examen de nos comptes porte à croire qu'il faut l'attribuer à des causes accidentelles qui ne se renouvelleront pas. Il n'en est pas moins vrai qu'elle existe et que nous devons attendre qu'elle ait pris fin avant de mettre la main à une entreprise nouvelle.

Un écueil à éviter.

Il n'y a donc pas à s'y tromper : si notre protestantisme veut avoir l'honneur de fonder une mission dans le Congo français, il faut qu'il le paye par des sacrifices proportionnés. Nous ne saurions trop, à cet égard, mettre en garde nos amis contre une illusion dangereuse : celle qui consisterait à attendre les ressources nécessaires à l'entreprise nouvelle d'une amputation opérée sur telle ou telle branche ancienne de notre œuvre.

(1) Le déficit afférent au dernier exercice est de...	30.694.10
Lequel s'ajoutant à celui qui restait à amortir	
en 1890.....	24.436.20
donne le déficit actuel.....	55.130.30

Que nous soyons plus que jamais tenus à employer avec économie les ressources que l'Église met à notre disposition ; que, dans tel de nos champs de mission, des simplifications soient possibles et même désirables ; qu'en présence de missions déjà anciennes, comme Taïti, Maré ou le Lessouto, nous rappelions aux chrétiens leur devoir de prendre à leur charge dans une mesure grandissante leurs frais de culte ; que nous travaillions, par l'institution et le développement du pastorat indigène, à amener peu à peu les Églises à l'autonomie ; qu'en ce qui touche le Lessouto et le Zambèze, nous fassions appel, dans une mesure plus large, au concours des chrétiens anglais : toutes ces règles de conduite, non seulement nous les acceptons, mais nous les avons mises et sommes prêts à les mettre en pratique toujours plus résolument.

Mais de là à une suppression d'œuvre mettant entre nos mains les ressources nécessaires pour la création de la mission nouvelle, il y a loin. Une suppression de ce genre est moralement impossible ; nous n'avons pris possession de nos champs actuels que parce que nous avons cru que Dieu nous y appelait, et rien n'indique que « Celui qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre », nous invite à abandonner aujourd'hui l'un ou l'autre d'entre eux. Un tel abandon ne serait pas de nature à attirer sur nos entreprises nouvelles la bénédiction de Dieu. Il serait d'ailleurs, c'est notre profonde conviction, inefficace au point de vue des ressources, et dangereux pour notre Société elle-même, qui verrait son unité compromise le jour où elle renierait cette largeur d'intérêts chrétiens qui est une de ses meilleures traditions et une de ses principales forces.

Comment la question se pose.

C'est dans cet esprit de largeur qu'il importe d'envisager l'appel qui nous est adressé en faveur du Congo. Une vue étroite et mesquine des choses ne permet pas d'en apprécier toute la portée. C'est de haut qu'il faut le considérer, dans

l'ensemble des progrès que l'œuvre de la mission est en voie d'accomplir de nos jours. Se refuser à cette étude, c'est désobéir à l'ordre même du Christ, c'est fermer les yeux à ces signes des temps auxquels il nous a lui-même rendus attentifs. Or, que nous disent ces signes des temps ? C'est que l'heure actuelle est l'heure des missions ; c'est que jamais les portes n'ont été si largement ouvertes devant l'Eglise ; jamais les occasions n'ont été si propices, jamais les responsabilités n'ont été si grandes.

Le monde ouvert à l'Évangile.

Ne disons rien de la Chine, naguère fermée, maintenant parcourue en tous sens par les missionnaires ; ni du Japon, qui évolue vers les idées européennes avec une rapidité telle que la plus grande hâte est imposée à l'Eglise, si elle ne veut pas être distancée par les négations modernes ; ne parlons que de l'Afrique qui nous intéresse plus spécialement. Quel changement en peu d'années ! Le continent mystérieux livre chaque jour quelques-uns de ses secrets ; les explorateurs le parcourent dans tous les sens ; les nations européennes, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal, l'Italie se le partagent. Mais ce n'est pas tout. Dans cette prise de possession du monde noir, l'œuvre des missions n'est plus, comme autrefois, dédaigneusement ignorée. Les diplomates réunis à Berlin ont non seulement pris soin de garantir la plus entière liberté d'action aux missionnaires, ils les ont encore assurés de la protection bienveillante des États. Il y a là plus qu'un fait isolé, il y a là l'indice d'un changement dans les dispositions mêmes de l'opinion. Changement dont nous avons nous-mêmes éprouvé les effets : notre intervention au Congo français, sollicitée non seulement par nos frères américains, l'a été par les chefs mêmes de la colonie ; par M. le docteur Ballay, lieutenant-gouverneur du Gabon, et par M. de Brazza lui-même, qui tout récemment prêtait à nos jeunes missionnaires explorateurs un si utile concours.

L'Église contemporaine s'ébranle.

Ouverture du monde païen : facilités nouvelles, inouïes, offertes à l'Évangile ; voilà les signes des temps. L'Église contemporaine les a vus, et elle est en train d'y répondre par un déploiement de zèle et d'activité sans précédents. L'Allemagne protestante a vu trois Sociétés de missions se fonder pour répondre aux devoirs nouveaux créés par l'expansion coloniale. L'Amérique du Nord offre le spectacle d'une levée en masse de la jeunesse chrétienne pour la sainte croisade. A l'appel de quelques étudiants, parcourant les collèges des États-Unis et du Canada, on a vu une véritable armée de volontaires s'offrir pour le service des missions ; ils sont maintenant 6,200 qui se sont déclarés prêts à partir au fur et à mesure que les Sociétés de missions leur trouveraient de l'emploi. La dernière conférence générale des missions à l'œuvre en Chine, réunie à Shanghai en 1890, demandait à l'Angleterre chrétienne 1,000 missionnaires de plus pour évangéliser le Céleste Empire. Et tout récemment un groupe de chrétiens, pasteurs et laïques, réunis dans le nord de l'Angleterre, décidait, après quelques jours passés en commun dans l'étude de la Bible et la prière, l'envoi d'une lettre à la Société des missions anglicanes, l'engageant à s'enhardir et à demander aux Églises de donner à ses champs de travail 1,000 nouveaux missionnaires dans les années qui viennent.

Chose extraordinaire et bien propre à montrer qu'en entrant dans la voie d'une activité agrandie l'œuvre des missions est bien d'accord avec la pensée de Dieu, les Sociétés qui ont accepté pour mot d'ordre l'« *En avant* » du Maître ont vu, en général, leur foi récompensée par un accroissement de leurs ressources. La Société anglicane déclare que ses recettes des premiers mois de l'année ont dépassé de 300,000 francs les ressources ordinaires de la période correspondante. Et l'une des principales Sociétés américaines, l'*American Board*, constate dans ses ressources une plus-value exceptionnelle.

L'heure présente.

Nous sommes donc dans le vrai en disant à nos Églises : *l'œuvre des missions n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier*. Hier, la lutte était engagée sur quelques points détachés : aujourd'hui, la bataille devient générale ; l'heure est venue d'y jeter toutes les forces et toutes les ressources disponibles. Une Église qui ne prendrait pas sa part dans l'effort imposé par l'heure présente signerait par là même sa propre déchéance. La seule réponse qu'elle puisse faire aux appels de Dieu, c'est de *se consacrer tout à nouveau à l'évangélisation du monde*.

Ce devoir s'impose aussi à notre protestantisme. Nous ne sommes qu'une minorité, mais l'expansion coloniale de la France nous oblige à prendre dans les missions une situation importante, sous peine de voir les intérêts de l'Évangile compromis. La conclusion pratique, c'est que ce qui suffisait hier ne suffit plus aujourd'hui. Il faut *que les proportions changent* ; que l'œuvre des missions reçoive de nos Églises un appui nouveau et proportionné à l'étendue de ses tâches. Un effort isolé, une collecte spéciale ne répondraient pas aux exigences de la situation ; ce qu'il faut, c'est *que la Société des missions voie s'accroître et se généraliser les ressources* que la confiance des Églises met annuellement à sa disposition.

Ce n'est donc pas l'entraînement de notre propre parole, c'est la solennité de l'heure présente, c'est le sérieux des temps et des circonstances où la Providence a placé le monde et l'Église qui nous force à faire appel à toutes les bonnes volontés.

Appel à tous.

A l'œuvre donc, amis des missions, vous, nos anciens et fidèles soutiens ; vous, dont l'aide ne nous a jamais fait dé-

faut; vous, dont les prières ont assuré nos victoires; vous, dont la sympathie a relevé notre courage; vous, qui avez soutenu nos œuvres anciennes; vous, à qui, après Dieu, nous devons la mission du Zambèze, la Maison des missions, nos anciens déficits comblés! Nous réclamons aujourd'hui votre appui pour le Congo. Il est vrai que parmi vous plusieurs nous aident déjà selon leur pouvoir et même au delà de leur pouvoir. A ceux-là nous demandons surtout leurs prières, plus nécessaires que jamais, pour assurer notre marche. La prière, appuyée aux promesses de Dieu; la foi vivante au Sauveur mort et ressuscité; la piété qui obéit aux ordres de Jésus sans les discuter, ce sera là, jusqu'à la fin, notre force et le secret de nos succès.

A l'œuvre aussi, amis nouveaux que l'œuvre du Congo ne peut manquer de nous amener. On nous fait espérer que vous êtes nombreux; que vous n'attendez, pour vous lever en masse, que de nous voir étendre notre sphère d'action dans les colonies. Nous le faisons aujourd'hui: l'heure est venue de nous apporter votre concours. L'heure est venue pour les Églises et pour les chrétiens qui, jusqu'à ce jour, sont restés sur la réserve, d'entrer, à leur tour, en campagne.

A l'œuvre, en un mot, tout ce qu'il y a d'hommes de foi et de bonne volonté dans notre protestantisme; à l'œuvre, vous, pasteurs, sans lesquels nous ne pouvons que peu de chose et auxquels incombe le devoir d'associer l'Église aux missions étrangères; à l'œuvre, jeunes gens et jeunes filles; à l'œuvre, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, c'est l'offrande de tous, l'effort de tous, la prière de tous que nous réclamons.

Quant à nous, directeurs de l'œuvre, nous sommes résolus à faire tout ce qui dépend de nous pour que cet appel atteigne tous ceux qu'il doit atteindre. Nous y travaillerons par les tournées de nos missionnaires présents parmi nous, par des conférences, par une large diffusion de circulaires et de brochures, par une correspondance aussi étendue que nous le permettront nos forces. Cette partie de l'œuvre nous con-

cerne, et nous la ferons avec l'aide de Dieu. Le reste est l'affaire de l'Église.

A nous de faire entendre, aussi clair, aussi puissant que possible, le son de la trompette.

A vous, frères et sœurs en Christ, amis des missions, Églises, pasteurs, à vous de préparer la guerre.

Le président :

Baron L. DE BUSSIERRE.

Les vice-présidents :

L. VERNES, pasteur.

G. APPIA, pasteur.

E. DIOMBRES, pasteur.

Les secrétaires :

B. COUVE, pasteur.

R. HOLLARD, pasteur.

Le trésorier :

Le directeur :

A. BOEGNER.

E. DE BAMMEVILLE.



NOTRE APPEL AUX ÉGLISES

Tournées de nos missionnaires

S'ils ont lu avec attention l'appel publié en tête de cette livraison, nos lecteurs auront compris que notre Société traverse une des phases les plus sérieuses de son existence. Disons mieux : notre protestantisme lui-même est arrivé à un de ces moments critiques où il s'agit, pour une Église, de répondre par un acte de foi aux appels de son Chef et de montrer qu'elle est digne et de son passé et de la tâche qui s'offre à elle.

Pour notre part, nous sommes convaincus que nos Églises sont capables d'accomplir, dans son ensemble, le devoir que les circonstances leur imposent. A une condition toutefois ; c'est qu'elles entendent les appels que l'heure actuelle leur adresse. Faire parvenir ces appels à tous ceux

qu'ils concernent, telle est dès lors une de nos tâches. Et nous sommes résolus à la remplir dans la mesure de nos forces.

Déjà nous nous sommes mis à l'œuvre. Après de nombreuses séances données à Paris, nos missionnaires du Congo se sont rendus l'un dans les Charentes, l'autre dans la Dordogne, et ils s'y sont fait entendre à diverses reprises.

De son côté, M. Dieterlen, après quelques semaines de repos nécessité par l'état de sa gorge, depuis assez longtemps fatiguée, est allé à Reims, où il donne en ce moment même une série de séances sur les missions. La dernière aura lieu dimanche 31 mai; M. Teisserès doit s'y faire entendre également. De Reims, M. Dieterlen se rendra dans l'Est, où il mettra au service de notre cause ce qu'il aura de force et de voix.

Le directeur de la Maison, retenu à Paris, ne peut, à son grand regret, participer actuellement à ces tournées; il a néanmoins pu donner le 10 mai dernier, à l'église du Saint-Esprit, une conférence sur les devoirs de l'heure présente.

Son désir, comme celui des membres du comité et de nos missionnaires, est de mettre tout en œuvre avec le secours de Dieu pour que nos Églises entendent l'appel du Maître et y répondent.

Que les amis des missions s'associent tous à cette campagne, en n'oubliant pas de mettre en première ligne, dans leurs efforts, la prière de la foi, à laquelle sont promises toutes les victoires.

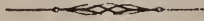


ARRIVÉES DE MISSIONNAIRES

Ainsi que notre dernière livraison le faisait pressentir, M. le docteur Eugène Casalis et sa famille ont accepté le congé que le Comité leur avait accordé, et sont depuis quelques jours en Europe. C'est le vendredi 22 mai que nous leur avons souhaité la bienvenue à la Maison des missions. Leur arrivée, attristée par la cause même de leur voyage, l'a été

encore davantage par la place vide que M. le docteur Casalis a trouvée au foyer paternel. Nous avons cependant la joie de constater que la traversée et le changement de milieu semblent déjà avoir agi favorablement sur l'état de santé de notre frère. Nous le recommandons avec tous les siens à la sympathie et aux prières des Églises.

M. Escande, auquel le Comité avait accordé un congé dans une de ses dernières séances, est arrivé à Bordeaux le 26 mai au soir ; le 29 au matin, nous l'avons vu arriver à Paris en bonne santé.



UN NOUVEL OUVRIER POUR LE GABON

M. Pisset, instituteur missionnaire à Libreville, ayant obtenu un congé, est de retour en Suisse depuis quelques semaines.

A la demande des missionnaires américains, dont il dépend, nous avons cherché et trouvé, pour occuper soit son poste, soit celui de Lambaréné, un instituteur marié, M. Bizeul, qui nous a été recommandé par M. le pasteur Bianquis, de Rouen.

M. et madame Bizeul, après avoir passé deux jours à Paris, se sont embarqués à Marseille, le 10 avril dernier, à bord du *Taygète*, après avoir joui pendant quelques heures de l'affecueuse hospitalité de M. le pasteur Lenoir.

Une lettre de M. Bizeul, mise à la poste à Dakar, nous apprend que, au sortir du port, le *Taygète* a été assailli par une forte tempête, si bien qu'il y avait un pied d'eau dans quelques cabines. Après avoir fait escale à Oran, le navire a pu reprendre sa marche par une mer tranquille.



LA REPRISE DU POSTE DE MARÉ

dans les îles Loyalty.

Le temps nous a manqué pour préparer l'étude que nous espérons donner à nos lecteurs sur la mission aux îles Loyalty, œuvre où notre Société est en voie de prendre pied par l'adoption du poste de Maré. Nous ferons notre possible pour nous acquitter de ce devoir prochainement.

En attendant, signalons à nos lecteurs une double négociation où nous sommes engagés, avec la Société de Londres et avec le gouvernement, pour la reprise par notre Société des terrains et propriétés de la mission anglaise à Maré.

Notons, d'autre part, la réception à Paris d'une importante lettre de M. Langereau fils qui, on le sait, s'est rendu à Maré, à la demande du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, pour prendre la direction de l'œuvre en attendant les décisions de notre Société. Le Comité lui a demandé par dépêche et par lettre un rapport sur la situation à Maré, et c'est ce rapport que nous venons de recevoir. Nous pensons en publier de larges extraits.

Notre correspondance ultérieure avec M. Langereau nous montrera à quel moment et de quelle manière la situation provisoire actuelle devra faire place à l'arrangement définitif arrêté en principe. En attendant, nous exprimons à M. Langereau fils toute notre reconnaissance pour le zèle et le dévouement avec lesquels il s'est chargé de la tâche difficile de remettre la paix dans le protestantisme maréen, si profondément troublé par les derniers événements.

La présence à Paris de M. Langereau père, aumônier et pasteur à la Nouvelle-Calédonie, nous a permis d'étudier à nouveau les besoins de la mission dans cette partie de l'Océanie. Tout en étant résolu à limiter son intervention actuelle à l'île de Maré, le Comité ne peut que signaler à la sollicitude

des Églises les charges nouvelles que ce nouveau champ de travail va lui imposer.

LESSOUTO

DERNIÈRES NOUVELLES

La Conférence des missionnaires a tenu sa session annuelle à Thaba-Bossiou au milieu du mois d'avril. Nous n'avons encore aucun compte rendu de cette session. Nous savons seulement que la réunion était moins nombreuse que d'ordinaire, vu les départs et les absences pour cause de maladie.

Au nombre de ces dernières, nous devons en signaler une qui nous a causé une douloureuse surprise : celle de M. Duvoisin, retenu à Bérée par une grave maladie. Que Dieu rétablisse ce frère et conserve à l'œuvre son précieux concours ! M. Pascal, récemment arrivé, assistait aux séances.

L'ÉGLISE DU LESSOUTO ET LA MASSE PAIENNE

Si les Bassoutos n'ont pas adopté les mœurs et les coutumes européennes, est-ce à dire que les missionnaires qui les évangélisent n'ont pas vu leurs efforts couronnés de succès ? Faut-il conclure de notre article du mois de février que le travail fait par notre Société au sud de l'Afrique a été plus stérile qu'on ne le pense généralement en France ?

A cette question, nous répondrons tout d'abord que le but d'une œuvre missionnaire n'est pas de faire adopter aux païens la civilisation européenne, mais de les amener à Dieu. Leur faire connaître Dieu, les persuader d'accepter les grâces que Jésus a mises à leur disposition, fonder au milieu d'eux

une Église, transformer leur conscience, leur pensée, leur vie entière, substituer la loi divine à la loi humaine et aux caprices du mauvais cœur humain, voilà la tâche que Dieu a confiée à l'Église chrétienne. Civiliser les sauvages est plutôt un moyen qu'un but. En leur recommandant de remplacer par des maisons la hutte traditionnelle, de couvrir leurs corps avec des habits convenables, en ouvrant pour leurs enfants des écoles et en encourageant le développement de l'industrie, les missionnaires n'ont qu'un but : relever et élever l'homme, le transformer à l'image du Dieu qui l'a créé, et l'amener à Dieu.

Ce but, la mission du Lessouto l'a atteint dans une proportion notable, et nos lecteurs nous pardonneront de le prouver, sentant eux-mêmes que, pour être exact, le tableau que nous avons esquissé dans le numéro de février du *Journal des Missions* doit être complété par un rapide aperçu de l'état religieux où se trouve actuellement l'Église du Lessouto.

Il existe au Lessouto une Église chrétienne, une Église ayant sa vie propre, son organisation, ses traditions, son activité et sa tâche bien marquée. Elle est un corps constitué, pourvu de tous les organes nécessaires à son existence et à son développement, mais n'ayant pas encore atteint un degré de maturité assez élevé pour pouvoir se suffire à lui-même et dépendre exclusivement de ses propres ressources.

Ceux de nos lecteurs qui lisent avec attention les correspondances des missionnaires du Lessouto ou qui s'imposent la tâche souvent ardue d'étudier les statistiques que nous publions chaque année, n'auront pas manqué de remarquer l'existence de cette Église et sa constitution. Ils voient d'abord la station proprement dite, résidence du missionnaire, et qui peut être appelée la tête et le cœur de la paroisse entière. Une couronne d'annexes, dispersées dans tout le district, assure l'évangélisation des populations païennes qui y résident et l'édification des chrétiens vivant trop loin de la station pour en dépendre directement. Chaque annexe a son évangéliste, son école et son conseil presbytéral, sa

tâche bien délimitée et ses attributions fixes. Chaque mois, tous ces conseils presbytéraux se réunissent dans la station centrale pour former le consistoire, qui veille sur les intérêts de l'Église en général, de ses annexes et de ses membres en particulier, et qui, présidé et inspiré par le missionnaire, constitue l'autorité centrale et suprême de l'Église.

Pour recruter le personnel nécessaire pour le bon fonctionnement des annexes, nous voyons des écoles supérieures, l'une appelée l'École normale, qui forme des instituteurs, l'autre appelée l'École biblique, qui prépare pour les fonctions d'évangélistes des chrétiens de bonne volonté et d'une piété éprouvée. Une imprimerie fournit aux écoles les livres scolaires dont elles ont besoin et met à la disposition des chrétiens un certain nombre de livres destinés à les développer, tant au point de vue religieux qu'au point de vue intellectuel. La Bible complète, traduite en sessouto, des livres de cantiques, des catéchismes, un commentaire de l'Évangile selon saint Luc, et même un journal mensuel, sont d'un accès facile à tout chrétien mossouto qui désire s'instruire lui-même et progresser dans la connaissance des choses divines et terrestres qu'un homme complet doit posséder.

Enfin, depuis quelques années, les missionnaires travaillent très sérieusement à l'établissement d'un pastorat indigène, qui est le couronnement tout naturel et tout indiqué de l'organisation de l'Église du Lessouto. C'est avec une extrême prudence qu'ils se sont engagés dans cette voie, où se rencontrent plus de périls qu'on ne se le figure à distance. Les expériences pénibles faites par d'autres missions, qui avaient agi avec trop de précipitation dans l'institution du pastorat indigène, leur imposaient une prudence et des précautions qui ressemblaient presque à de la timidité. Un essai modeste a été fait. Trois élèves, choisis avec soin, ont suivi un cours d'études de trois ans, pour ensuite être placés comme suffragants auprès de missionnaires et achever, par un travail pratique, la préparation théorique qu'ils avaient reçue à l'École pastorale. Les expériences qu'ils ont faites jusqu'à

présent et les services qu'ils ont rendus font bien augurer de leur carrière pastorale. Il ne serait pas impossible qu'ils reçussent la consécration pendant le cours de cette année. On parle déjà d'un certain nombre d'hommes qui prendraient leur place sur les bancs de l'École pastorale, quand celle-ci sera de nouveau ouverte. Nous avons donc là les commencements d'un pastorat indigène qui, dans un laps de temps qu'on ne peut actuellement déterminer, se substituera peu à peu et partiellement aux missionnaires européens, et pourvoira aux besoins spirituels de la tribu des Bassoutos, d'où il sera tiré.

Le but des missionnaires, on le voit, est bien ce qu'il devait être : former et constituer une Église qui puisse, un jour, se suffire à elle-même, et qui, pour les ressources financières dont elle a besoin comme pour son édification, n'ait plus à recourir aux Églises de France, auxquelles elle doit le jour. La devise de Jean-Baptiste est aussi celle des missionnaires du Lessouto, et elle l'a peut-être été longtemps avant qu'ils en eussent conscience. Il faut que les Bassoutos croissent et que les missionnaires diminuent. Éduquer les chrétiens sortis du paganisme, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maturité, et se rendre inutiles eux-mêmes, n'est-ce pas là la tâche du missionnaire auquel Dieu a donné le privilège d'amener des païens à la foi et à la possession de la vérité chrétienne ?

Nous avons parlé du pastorat indigène comme étant le couronnement obligatoire du système ecclésiastique établi au Lessouto et le terme suprême de l'activité des missionnaires. Il eût été plus juste de réserver ces qualificatifs pour le Synode, qui est certainement l'organe essentiel et suprême de toute Église placée sous le système presbytéral.

L'institution d'un Synode n'a pas été perdue de vue au Lessouto. Bien plus, il y a eu au Lessouto des Synodes (dont le premier s'est réuni en 1872) qui étaient constitués, avec le plus grand soin, sur le modèle des Synodes français. Les délégués, nommés par les Églises, se réunirent sous la présidence d'un modérateur ; on nomma des secrétaires et une

commission exécutive ; on régla la procédure et l'organisation des séances. Malheureusement, la soif de légiférer entraîna ces Synodes plus loin qu'on n'aurait dû aller. On voulut tout régler, on voulut introduire la loi de l'Église là où elle n'avait pas encore le droit de pénétrer ; il y eut des conflits entre l'autorité des chefs païens et celle des chefs de l'Église. Puis, dans l'Église même, on vit surgir des oppositions imprévues, menaçant d'aller jusqu'au schisme. Telle paroisse refusa de se soumettre aux décisions du Synode et réclama un *referendum* qui n'avait pas été prévu par les règlements. Bref, les essais de Synode qui ont été faits au Lessouto ont eu, à part certains excellents résultats qu'il faut bien se garder de méconnaître, celui de prouver que les chrétiens bassoutos n'étaient pas encore assez développés pour comprendre et pratiquer le régime parlementaire ou synodal ; que l'autorité des missionnaires était encore absolument nécessaire et le serait jusqu'à ce que les chrétiens aient fait de grands progrès, non tant en piété qu'en intelligence et en jugement. On est allé jusqu'à dire, tout récemment, qu'au lieu d'un régime synodal, c'est le régime épiscopal qui conviendrait le mieux au tempérament et à l'état des Églises du Lessouto ; que les missionnaires devraient donc être des évêques, assistés de conseillers choisis dans le sein de leurs Églises, mais ayant sur leurs troupeaux une autorité incontestable et incontestée... Que l'on se rassure ! Les missionnaires ne seront jamais de vrais évêques. Le Synode n'a pas produit tous les bons résultats qu'on attendait de lui, mais il n'a pas été, pour cela, rayé de la constitution de nos Églises. Les missionnaires, instruits par les expériences du passé, se sont occupés de reviser et d'améliorer la constitution et la discipline de leurs Églises. Il ne reste qu'à mettre en pratique cette constitution, si laborieusement élaborée. Le Synode se réunira ; il légiférera moins et édifiera davantage. Mais les péripéties qu'il a traversées prouvent, un fait, dont on ne saurait trop affirmer l'importance, c'est que, tout en étant organisées en vue de leur émancipation et éduquées

pour pouvoir se suffire à elles-mêmes, les Églises du Lessouto ne sont pas encore arrivées à un degré de maturité suffisant pour pouvoir se passer et de la présence de missionnaires européens et, par conséquent, du concours persévérant des Églises d'Europe. Vouloir à tout prix les abandonner à elles-mêmes serait un acte aussi insensé et aussi coupable que celui d'une mère qui abandonnerait son petit enfant à ses propres ressources, sous prétexte qu'il est né viable et pourvu de tous les organes nécessaires à son existence.

A côté de cette Église du Lessouto, qui compte en tout dix mille membres, et dont nous avons rapidement indiqué la constitution et l'état actuel, il faut considérer enfin le gros de la population du Lessouto, c'est-à-dire ces cent soixante à cent soixante-dix mille païens, dont tant de chrétiens d'Europe semblent ignorer ou oublier l'existence. Disons-le, et répétons-le : il y a actuellement au Lessouto de cent soixante à cent soixante-dix mille personnes qui ne sont pas chrétiennes, qui vivent sans Dieu ou en opposition avec Dieu, les unes indifférentes à son Évangile, les autres hostiles, toutes attachées aux superstitions, aux traditions et aux coutumes du paganisme national. Ignorer ce fait, c'est se condamner à ne rien comprendre à la mission du Lessouto, à ses devoirs et à ses besoins.

Ce n'est pas à dire que cette masse païenne soit restée absolument insensible aux appels de l'Évangile et ait réussi à se soustraire totalement à l'influence de la prédication chrétienne.

Le seul fait de l'existence, au milieu d'elle, d'une Église de dix mille membres, indique qu'elle a été sérieusement entamée, et qu'une grande quantité de levain a été répandue dans la pâte naturellement inerte du paganisme. L'existence de l'Église du Lessouto est un résultat remarquable et réjouissant et une promesse évidente de succès pour l'avenir : « On donnera à celui qui a. » Les païens ne peuvent s'empê-

cher de regarder avec respect cette Église naissante et grandissante. Ils n'osent la persécuter ouvertement, ils n'osent pas lui refuser les occasions qu'elle demande de leur offrir les grâces d'où elle tire sa propre subsistance et sa force de cohésion et d'envahissement. N'entendait-on pas, tout récemment, un païen dire, en pleine assemblée publique, qu'on savait que l'Évangile triomphera du paganisme et qu'il est inutile de lui résister? Sans doute, les Bassoutos se plaisent à affirmer leur attachement et leur respect pour les choses de Dieu et pour son Église. Il ne coûte rien au chef Lérotholi de promettre à M. Vollet de prier pour lui et de déclarer qu'il désire la conversion de tout son peuple. De pareils propos sont, hélas! des lieux communs, et n'empêcheront pas celui qui les prononçait hier de contrecarrer en cachette les efforts faits par les missionnaires pour répandre l'Évangile et pour amener les païens à la conversion. Toujours est-il que les choses de Dieu, l'Évangile et les missionnaires jouissent, auprès des Bassoutos païens, d'un prestige qu'il faut noter comme un résultat général et frappant obtenu par l'activité des missionnaires au sud de l'Afrique.

Ce qui est acquis aussi, pour la majorité des Bassoutos, c'est qu'ils croient à l'existence de Dieu. Ils savent, en général, ils le croient même, qu'il y a un Dieu, le Dieu des chrétiens, un Dieu puissant et sage qui peut intervenir dans les affaires des hommes, et auquel on peut recourir quand on se trouve dans un danger ou dans de grandes difficultés. Au besoin, on l'invoquera, ou l'on demandera aux chrétiens de le prier en faveur des païens et de la nation. Mais cette croyance est venue s'ajouter aux superstitions nationales sans les extirper et sans grandement les affaiblir. Elle n'empêche personne de recourir aux osselets divinatoires et à la magie. Elle laisse au païen la latitude d'offrir des sacrifices à ses ancêtres et de vivre au gré de son propre cœur. Un païen ne comprend pas que Dieu est saint, qu'il condamne le mal et exige de ceux qui croient en lui une manière de vivre conforme à sa volonté, de sorte que l'on reste

païen, foncièrement païen, tout en affirmant que Dieu est, et en faisant à son adresse des déclarations de foi et de respect.

C'est donc une croyance en Dieu rudimentaire, incomplète, inconséquente, que nous constatons chez un grand nombre de Bassoutos païens. Mais cette croyance est aussi un résultat, le fruit de longues années d'enseignement évangélique et d'appels divins. Il y a là une source d'espérance que l'on ne saurait estimer trop haut. Car, quand un homme dit : Je crois qu'il y a un Dieu, il n'est pourtant pas si loin de prononcer cette parole suprême, qui est la source d'une vie nouvelle : Je crois en Dieu.

L'œuvre de Jésus-Christ, dans ses grandes lignes, est connue d'un certain nombre de païens ; mais elle est peu comprise, et surtout elle n'exerce pas d'influence sur leur vie. Ils savent répéter que Jésus est mort pour les pécheurs et que, hors de lui, il n'y a point de salut. Mais ces affirmations sont comme des grains de semence remisés dans un grenier, et stériles tant qu'ils ne pénètrent pas dans un terrain préparé pour les faire germer et fructifier. Il faut cependant se réjouir, même de la présence de ces vagues notions dans le cerveau de quelques païens. Dieu nous garde de les mépriser, sous prétexte qu'elles n'ont encore rien produit ! Elles produiront un jour, il faut l'espérer, les résultats merveilleux que Dieu avait en vue quand il a permis qu'elles fussent répandues dans la nation et recueillies par quelques hommes comme des perles dont ils ignorent encore la valeur.

Ce qui manque, ce qui est nécessaire pour que la croyance en l'existence de Dieu et la notion d'un salut produit par Jésus opèrent dans la masse des païens un travail réel et sérieux, c'est le sentiment du péché et le besoin de relèvement et de pardon. Les païens du Lessouto ne se sentent pas malades, et ne reçoivent pas, par conséquent, les remèdes que le grand Médecin des âmes leur offre par l'intermédiaire de ses serviteurs, les missionnaires et les chrétiens. Il n'y a pas

de contact entre leur vie et la volonté de Dieu. Leur conscience sommeille encore. Ils sont satisfaits d'eux-mêmes et fiers de leur indépendance par rapport à la loi de Dieu. Ils répriment les troubles de leur conscience quand un appel de l'Évangile a réussi à la secouer dans sa torpeur. Disons le mot : ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, ils aiment mieux le paganisme avec ses plaisirs impurs que l'Évangile avec ses joies spirituelles et ses aspirations célestes. S'ils sont païens, c'est, dans beaucoup de cas, plutôt parce qu'ils ne désirent pas devenir chrétiens que parce qu'ils ignorent le christianisme et manquent d'occasions de le connaître et de se l'approprier. Il y a souvent chez eux plus que de l'indifférence : il y a de l'opposition, une opposition cachée, que des paroles pieuses ne suffisent pas à dissimuler.

Un jour viendra où, ayant enfin besoin de Dieu, ils recourront à Lui et seront exaucés. En attendant ce beau jour, la mission du Lessouto continuera à répandre à pleines mains la parole de vie et à préparer les voies du Seigneur dans ces natures incultes et dans cette population après tout si intéressante et susceptible de si beaux développements. Et elle se réjouira des succès obtenus, considérant avec raison que l'existence même d'une Église dans le Lessouto et la présence de certaines vérités évangéliques dans l'intelligence d'un grand nombre de Bassoutos sont des encouragements que la résistance de la masse païenne ne doit pas lui faire perdre de vue.

H. DIETERLEN.

MISSION DU ZAMBÈZE

NOUVELLES RÉCENTES

Un courrier du Zambèze, reçu à Paris le 23 mai, nous apporte des nouvelles de nos missionnaires. Il ne s'y trouve pas de lettre de M. Coillard ; mais nous apprenons par M. et

madame Louis Jalla, écrivant de Kazungula le 4 et le 8 février, que, lors de leur récente visite à Séfula, madame Coillard se trouvait en bonne santé; M. Coillard, par contre, avait été souffrant; mademoiselle Kiener, elle aussi, portait sur son visage les traces de la fièvre. On trouvera plus loin le récit complet du voyage de M. et madame Louis Jalla à la Vallée (1).

Contrairement à ce que nous faisaient pressentir les dernières lettres de M. Adolphe Jalla, ce missionnaire s'est mis en route pour la Colonie, ses collègues lui ayant conseillé de prendre ce parti. M. Jalla avait emmené avec lui, de Séfula, le fils aîné du roi Léwanika, Litia, dont M. Coillard nous a souvent entretenus. Ce jeune prince a été confié par son père à nos missionnaires pour être conduit à Morija et y recevoir l'instruction chrétienne. Ce plan a pesé pour sa grande part sur les résolutions de M. Adolphe Jalla. Aux dernières nouvelles, datées du 12 avril, celui-ci se trouvait sur les bords de la Nata, petite rivière que l'on traverse sur le parcours entre le Zambèze et Mangwato.

Peu de temps après nous avoir écrit, M. Jalla a dû se rencontrer avec M. Émile Vollet, notre nouveau missionnaire du Zambèze. Nous avons reçu de ce dernier une lettre datée de Maféking, du 2 mai. M. Vollet avait quitté le Lessouto, le 11 mars, était arrivé à Kimberley le 16 du même mois, et en était reparti le 27 avril, en chemin de fer, avec l'évangéliste Paulus qui l'accompagne au Zambèze, pour arriver le surlendemain à Maféking. Nous publierons de copieux extraits des lettres très animées, très pittoresques où M. Vollet nous raconte ses impressions de voyage.

En terminant cet aperçu des nouvelles de nos missionnaires, nous sommes heureux d'annoncer qu'à la demande de M. Mabile, le secrétaire colonial du Cap, M. Sauer, a décidé qu'à l'avenir toute caisse adressée à la mission du Zambèze,

(1) Voir dans le *Petit Messager* de ce mois une lettre de madame Louis Jalla complétant celle de son mari sur quelques points.

et accompagnée d'une facture faite de bonne foi, donnant le détail du contenu et de la valeur de la caisse, ne serait plus ouverte à la douane. On sait que cette ouverture des caisses, laissant leur contenu exposé à l'humidité, avait pour conséquence les plus tristes dégâts. La mesure prise à la requête de M. Mabille réjouira tous ceux qu'avait émus la dernière lettre de M. Coillard.

UNE VISITE A SÉFULA

En canot! — Incidents de voyage : une barque renversée par un hippopotame. — Séfula. — Un joyeux Noël. — Chez le roi, à Léaluyi. — Retour à Kazungula.

Kazungula, le 4 février 1891.

..... A l'heure qu'il est, vous êtes peut-être déjà en possession d'une lettre du 30 novembre 1890, qui vous annonçait mon prochain départ pour la Vallée, en canot. Depuis lors, ce voyage a été effectué; c'est un fait accompli qui nous laisse de bien beaux souvenirs. Quoiqu'un voyage à Séfula, par le fleuve, ne soit plus une nouveauté pour vous, je vous en rapporterai quelques détails qui intéresseront peut-être nos amis. Nous partions de Kazungula, ma femme et moi, ayant avec nous notre fillette Lébésé et Siamata, notre marmiton, le 2 décembre, à neuf heures du matin. Notre flotte se composait de quatre canots, conduits par dix-sept bateliers : ma femme s'installa dans le plus grand, j'occupai le second, Lébésé le troisième. Un long voyage sur le fleuve était du nouveau pour nous; aussi, malgré la mauvaise saison, nous promettions-nous beaucoup de plaisir de cette vie en plein air et, pour quelque temps, sans soucis ni préoccupations.

A Seshéké, où nous nous arrêtâmes un jour et demi, il y eut une petite fête à l'occasion du baptême du petit Émile Goy, fête

un peu voilée par l'inquiétude que nous donnait le frêle état de ce pauvre bébé, que tourmentait déjà la fièvre. Le 5 au matin, nous nous remettions en route par un temps splendide. Vers trois heures, nous approchions de Katongo, quand je vois à quelques mètres devant moi l'énorme tête d'un hippopotame apparaître tout à coup à côté du bateau de notre fillette, qui précédait le mien. Les bateliers se précipitèrent à l'eau. Lébésou, qui dormait, se réveilla en sursaut : une seconde après, le monstre disparaissait de nouveau, faisant couler à fond le canot avec tout ce qu'il contenait. Heureusement qu'un batelier s'était élancé sur Lébésou pour la retenir et l'amener au bord. Une minute après, nous vîmes remonter à flot un plat en bois, un petit panier, quelques peaux de bête, un gros sac de farine, et ce fut tout. Les autres canots furent vite déchargés ; puis tous les bateliers, armés de fusils ou de lances, allèrent au lieu du sinistre, l'explorant de nouveau au moyen de deux rames, attachées par leurs bouts, ou d'une lance au bout d'un très long roseau. Il y avait même deux excellents plongeurs qui explorèrent à plusieurs reprises le lit du fleuve. Tout fut en vain, le canot avait disparu, entraîné sans doute par le courant, mais sans remonter à la surface. Nous perdions avec lui notre jolie tente, achetée à Londres en partant d'Europe, toute notre provision de graisse pour la route et notre unique marmite, sans compter le fusil d'un des rameurs et diverses petites choses. C'était bien mal commencer le voyage.

Que faire ? Il fallut se résoudre à camper à ce même endroit pour la nuit ; nos bateliers nous firent une petite hutte de joncs et d'herbe, dans laquelle nous étendîmes une nappe et nos couvertures. Les bateliers étaient très excités. Bientôt après, ils vinrent en procession vers moi, et leur chef, prenant un air solennel, commença un petit discours dont voici le résumé : « Mon père, me dit-il, nous venons de jeter les dés, et il n'y a aucune faute ni du côté de Seshéké ni de Kazungula, c'est de Léaluvi que vient le mal. Les dés ont indiqué la famille royale, puis Sépopa, le roi qui a succédé à

Sékéléto. C'est lui qui est irrité contre nous, et il demande une offrande, fût-ce même un petit morceau de calicot blanc. »

Quand ce fut mon tour de parler, je leur expliquai comme quoi Dieu permettait quelquefois de tels accidents pour éprouver la foi de ses enfants et leur rappeler dans quelle dépendance ils sont et doivent sans cesse se tenir vis-à-vis de Lui. Quant au morceau de calicot, je le leur refusai naturellement. Je fis ensuite la prière avec eux, mais cela ne les tranquillisa pas complètement, car, un moment après, nous les vîmes former un grand cercle et se prosterner à plusieurs reprises devant un être invisible, en murmurant je ne sais quelles redites ; je n'y compris que le *Yo-cho* plusieurs fois répété, qui est la salutation royale. Le lendemain, samedi, après avoir encore exploré, sans plus de résultats, les environs du lieu du sinistre, nous nous remîmes en marche. Arrivés à Katongo, j'obtins un petit canot pour soulager un peu les trois autres. Nous poursuivîmes ainsi notre route jusqu'au commencement des rapides de Katima-Mollo, et campâmes pour le dimanche dans un charmant endroit ombragé. Dès lors, chaque soir, les bateliers nous construisaient un petit abri pour la nuit pour remplacer la tente perdue. Cela allait assez bien tant qu'il faisait beau, mais s'il survenait une pluie diluvienne, comme nous en avons eu quelquefois, force nous était d'ouvrir notre parapluie pour abriter notre couche dans la hutte. Le dimanche, nous avons deux cultes avec les bateliers, et plus d'une fois, après le culte, nous les avons entendus discuter sur ce qu'ils venaient d'ouïr.

Les moments les plus critiques étaient ceux où nous traversons les rapides ; parfois, nous mettions pied à terre et faisons un bout de chemin à pied pour faciliter aux bateliers leur tâche. Il y a des coins ravissants le long du fleuve, surtout aux rapides. Nous avons aussi pris plus d'un bain exquis. A Ngamboe, il faut entièrement décharger les canots et les traîner l'espace de 30 à 40 mètres, à cause d'une chute infranchissable. Au gué de Séoma, il y a près de 4 kilomètres à faire à pied. Le roi y a placé des gens pour aider aux bateliers

à traîner les canots, afin de contourner la chute de Ngonye, gros travail qui se fait toujours en chantant en cadence. Nous nous y arrêtâmes un jour. Séoma est un petit village dans un site très pittoresque, parsemé de palmiers. A quelques 100 mètres en aval, on entend le bruit du Ngonye dont on aperçoit la fumée liquide. Nous en examinons avec soin les alentours en nous demandant où la future station pourrait s'élever; malheureusement, ce n'est partout que du sable, comme à Sesheké, et, de plus, le bétail ne prospère pas ici, à cause de la tsetsé.

Au coucher du soleil, nous fîmes une visite au village que nous mîmes en grand émoi. La raison, c'est que jamais on n'y avait encore vu une femme blanche; aussi, quand on me vit approcher avec ma femme, de tous côtés les gens s'enfuyaient en criant, les femmes, les enfants surtout. Nous pûmes saluer quelques-unes d'entre elles qui nous répondirent en tremblant de la tête aux pieds. En entrant dans la cour du chef, celui-ci nous accueillit par un grand éclat de rire, et nous fit asseoir à côté de lui. En un instant, la cour fut envahie de curieux à demi rassurés, faisant toute espèce de remarques sur ma femme. Quand nous nous levâmes pour sortir, tout le monde s'enfuit. C'était par trop comique. Le lendemain, nous nous rendîmes aux chutes Ngonye, à trois quarts d'heure plus bas. On y arrive par un joli sentier qui aboutit, quand le fleuve est bas, tout à fait vis-à-vis des chutes. Je vous ai décrit le Mosi-oa-tunya; vous avez vu une photographie de M. Coillard qui rend très bien les chutes de Ngonye; je n'y reviens donc pas. Le Ngonye n'est qu'un enfant du Mosi-oa-tunya, disent les indigènes, mais c'est un bien bel enfant. Comme je tenais à m'approcher le plus possible du bord du rocher qui surplombe l'abîme, l'indigène qui nous accompagnait se retira tout épouvanté, disant que la *pitsa*, la chaudière, comme ils l'appellent, allait m'appeler.

Le 15, lundi, nous arrivions enfin aux premiers villages de la Vallée, et, le 17 décembre, à trois heures, nous débarquions à Nalolo. Pendant qu'on bâtissait notre abri pour

la nuit, nous nous rendimes, avec notre chef, au village pour présenter nos hommages à la reine Mokuaiï. Ne l'ayant encore jamais vue, il nous fallut faire antichambre dans la cour pendant que nos bateliers criaient, en se prosternant, la salutation royale. Enfin, nous fûmes introduits auprès de Sa Majesté. Mokuaiï était accroupie sur une natte à l'entrée de son palais, la plus jolie hutte ronde de tout le Borotse. Malheureusement, le maximum de la durée d'une hutte ne dépasse jamais les cinq années, à cause des termites. Le Mokué-tunga, mari de la reine, était là aussi. Nous étant assis à côté d'eux, nous causâmes de choses et d'autres pendant une demi-heure pour retourner ensuite à notre campement...

Le lendemain, 18, à dix heures et demie du matin, nous arrivions au gué de la Séfula, où la wagonnette de M. Coillard nous attendait. A midi, nous arrivions à la station où M. et madame Coillard et mademoiselle Kiener nous firent vite oublier notre long voyage par leur chaleureux accueil. La station avait un air de fête. Nous eûmes peine à reconnaître mademoiselle Kiener, tellement la fièvre l'avait déjà transformée. Quels beaux arbres, à Séfula ! On ne voit la station qu'au moment même où on y arrive, tellement elle est cachée dans un nid de verdure. Nous avons compté plus de vingt grands arbres rien que dans la cour intérieure. La station de Séfula est tout un petit monde où il me semble que le sentiment de solitude, si fréquent pour nous, doit être tout à fait inconnu.

Nous passâmes à Séfula un mois entier de repos et d'intime jouissance; journées trop courtes qui compteront toujours parmi nos plus beaux souvenirs du Zambèze. Installés dans la gentille maisonnette où logeait naguère Litia, notre temps de vacances s'envolait en intéressantes causeries sur les amis européens et africains, sur les intérêts de notre œuvre, sur les plans à former pour l'avenir, sur nos pauvres amis Buckenham (1), etc., etc. Tantôt, nous sortions tous ensemble pour

(1) Nom du chef de la mission envoyée par les *Méthodistes primitifs* au

faire un petit tour dans le vaste jardin de Séfula, admirant l'immense allée de bananiers plantés par M. Coillard. Tout est ici sur une vaste échelle, sauf peut-être les revenus, ceux du jardin du moins. Quant aux maisons elles-mêmes, on y retrouve partout les traces de la main habile de M. Waddell, sans la présence duquel jamais Séfula n'aurait pu prendre une telle extension, matériellement parlant.

J'admire surtout la chapelle (1), qui est un chef-d'œuvre à mes yeux, étant données les conditions du pays. Et quel encouragement pour moi, pauvre solitaire de Kazungula, qui ai tant de peine à réunir des auditoires de quinze à vingt personnes, de parler à ces belles assemblées de Séfula, où la chapelle se remplit presque toujours et où règne un recueillement qu'on n'obtient jamais en plein air. Je fus heureux de pouvoir employer une bonne partie de mon temps à l'école, qui a toujours un très grand attrait pour moi. Mademoiselle Kiener y faisait ses premières armes, et j'étais parfois surpris de voir ces grands garçons, d'un naturel si turbulent, obéir à ses observations faites d'une toute petite voix timide et cependant ferme. Mademoiselle Kiener a sa place toute marquée à Séfula, et, une fois qu'elle sera mieux acclimatée et familiarisée avec la langue, sa présence sera d'un grand soulagement pour M. et madame Coillard.

Après M. Waddell, c'est Nguana Ngombe qui est le bras droit de M. Coillard. Quel garçon précieux et en même temps désintéressé, mettant la main à tout, déchargeant ses maîtres de tout souci concernant les ouvriers, les marchés de toute espèce, et même la cuisine. Surtout, c'est grâce à lui que cet immense travail d'un canal réunissant la Séfula au Zambèze, et permettant aux canots d'arriver jusqu'à cinq minutes de la station, a pu être achevé, et c'est nous qui l'avons inauguré.

nord du pays des Barotsis. Cette mission a beaucoup souffert dans son voyage pour aller jusqu'au Zambèze. (Rév.)

(1) Voir, en tête de ce numéro, la reproduction d'une photographie de M. Coillard, représentant l'Église de Séfula.

Mais ce qui est surtout encourageant chez Andréas, c'est son sérieux, sa fidélité au Seigneur, malgré les nombreuses embûches qu'on lui tend de divers côtés.

Nous avons passé ce qu'on appelle un joyeux Noël, soit entre nous tous, soit avec les élèves de l'École auxquels nous enseignâmes quelques jeux de courses. Le lendemain 26, à 7 heures du matin, la wagonnette ayant été attelée et remplie de bonnes choses, nous partions pour Léaluyi, mademoiselle Kiener, les Coillard et nous, suivis par tous les enfants de la maison et de l'école.

La plaine commençait à être parsemée de flaques d'eau où les bœufs avaient beaucoup de peine à avancer... Bientôt, nous apercevions, au loin dans la plaine, comme une énorme touffe de champignons grossissant à mesure que nous approchions, et à 5 heures du soir nous faisons notre entrée à Léaluyi, au milieu d'une foule de curieux, car jamais on n'y avait vu à la fois une si nombreuse colonie missionnaire.

La wagonnette fut arrêtée près de l'enceinte royale, et, une demi-heure après, nous nous installions dans la grande hutte réservée à M. Coillard... Bientôt, les visiteurs affluèrent. Le roi vint aussi nous saluer et souper avec nous, et, pendant tout le temps de notre séjour, il vint prendre les repas avec nous. Quoique le connaissant par ouï-dire, je fus surpris en bien par sa politesse et ses manières civilisées.

Pendant les trois jours et demi que nous passâmes à Séfula, ce fut un défilé continu de visiteurs et de mendiants de toutes conditions, entre autres les vingt et une femmes de Léwanika, dont quelques-unes sont très intéressantes. De notre côté, nous ne restâmes pas oisifs. Le samedi matin, nous nous rendîmes d'abord tous ensemble au palais royal, où le roi nous accueillit avec cordialité et nous montra les coins et recoins de ses trésors. On voyait très bien que notre visite lui faisait un vif plaisir. Son palais a été reconstruit à l'euro-péenne l'année passée, c'est-à-dire qu'il a pris la forme rectangulaire ; il fait grand honneur aux indigènes qui l'ont bâti. Il est divisé en trois grandes chambres, tapissées de

jolies nattes. Tout autour, se trouvent les huttes des vingt et une reines, ayant chacune leur cour indépendante.

De chez le roi, M. Coillard me conduisit chez le vieux Gambella, chez Narubutu et d'autres.

Le lendemain, dimanche, nous eûmes de beaux auditoires de trois à quatre cents personnes; ce fut une journée bénie pour nous, et, nous l'espérons, pour d'autres âmes aussi. Quel vaste champ à ensemençer, que celui de Léaluyi ! Le lendemain, au lekthla, j'assistai à la réception des Mashikoulumboe que le roi avait fait appeler deux mois auparavant, au sujet de la mission que M. Buckenham pense établir dans leur pays. De là, Léwanika me fit conduire à cheval voir Nalikuanda, la grande barque royale dont M. Coillard a fait la photographie. En un mot, j'utilisai le mieux possible l'occasion, peut-être unique, qui m'était donnée de connaître la capitale et ses habitants.

Enfin il fallut partir. Le mardi, dès 4 heures du matin, nous étions debout; la wagonnette fut attelée, et à 4 heures nous étions à Séfula où M. Waddell nous salua par un coup de canon. Le jour du Nouvel an et le lendemain furent de vrais jours de fête, pour nous et pour tous les élèves de l'école. La journée du 2 janvier se passa en jeux de toute espèce, pour se terminer par une séance de lanterne magique.

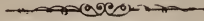
M. Coillard venait de prendre un rhume qu'il ne voulut pas soigner pendant plusieurs jours et qui ne fit qu'empirer, à tel point que nous commençons à être tous inquiets: sur nos instances, M. Coillard consentit à garder la chambre. Le mieux commençait à avoir le dessus, quand arrivèrent nos bateliers; et, le 17 janvier, il nous fallait dire adieu à tous ces chers amis, dont nous avons tant joui.

C'était un samedi. Nous passâmes le lendemain, dimanche, à Nalolo, où la reine nous donna un bœuf, et où j'annonçai deux fois la bonne nouvelle à un nombreux auditoire. M. Coillard nous avait prêté sa tente pour le retour, et elle nous fut d'un secours bien précieux, car nous eûmes à subir des pluies torrentielles presque chaque après-midi. Grâce à Dieu, nous

eûmes un excellent voyage qui dura quinze jours, mais non sans danger, car, trois fois en un même jour, je crus que c'était fait de moi et de mon canot au milieu des rapides; mais le Seigneur veillait sur son enfant et le garda miraculeusement de tout mal...

Votre tout dévoué,

LOUIS JALLA.



TAÏTI

L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE DE MOORÉA

Nous avons donné, il y a un mois, des détails circonstanciés sur nos écoles de Papéété. Nous continuons notre revue de l'œuvre taïtienne en passant à une branche encore peu connue de l'activité de nos missionnaires : nous voulons parler de la préparation des pasteurs indigènes.

Le but de toute mission bien conduite est de se rendre inutile; de disparaître au bout d'un certain temps, en laissant la place à des Églises organisées, suffisant, par leurs dons, à leurs propres besoins, et se dirigeant, s'édifiant elles-mêmes par un corps d'anciens et un pastorat tiré de leur propre sein. Ainsi saint Paul, le grand missionnaire, distinguait nettement entre l'apostolat, ou phase de la fondation, et la période où l'Église se gouverne par les conducteurs choisis parmi ses propres membres.

Il y a toutefois une importante remarque à faire : c'est que la tâche de la mission, toujours la même, se présente cependant d'une manière différente suivant les temps et les lieux. Ainsi l'autonomie des Églises, qui, pendant les premiers siècles de notre ère, pouvait être constituée dans un temps fort court, ne peut arriver que lentement à son plein fonctionnement parmi les peuples de l'Afrique et de l'Océanie. La raison en est simple : les apôtres évangélisaient des peuples cultivés, en pleine possession de leurs moyens intellectuels, habitués à toutes les exigences d'une vie sociale très développée; tandis qu'en Afrique et en Océanie nous avons affaire à des

racés incultes, encore en état d'enfance, et auxquelles il faut donner tout à la fois l'instruction religieuse et le développement intellectuel et social qui leur manque.

De là, pour les missions à l'œuvre dans ces contrées, une tâche singulièrement difficile, et qu'on ne peut se flatter d'accomplir en peu de temps. Une hâte trop grande, en pareille matière, a souvent eu pour conséquence les plus tristes résultats.

Mais si toute précipitation, en fait d'autonomie et de pastorat indigène, est condamnée par l'expérience, l'inaction, en pareille matière, est une faute encore plus grave. Aussi convient-il d'approuver sans réserve les missionnaires qui s'appliquent, en dépit de tous les obstacles, à doter les Églises qu'ils ont fondées du pastorat indigène, en entourant cette institution de tout ce qui peut en garantir la vitalité et le bon fonctionnement.

Le pastorat indigène existe à Taïti depuis de longues années. Il a été créé par les missionnaires de la Société de Londres, auxquels est due, comme on sait, la conversion des Taïtiens à l'Évangile. Aussi longtemps que l'archipel des îles de la Société a vécu dans son indépendance première, le recrutement de ces pasteurs se faisait, comme aux temps des apôtres, par l'élection des meilleurs et des plus dignes d'entre les fidèles. Ce système ne présentait pas d'inconvénient, à une époque où la population taïtienne était soustraite aux dangers que crée toujours aux indigènes la présence d'une colonie européenne organisée. De nos jours ce système ne suffit plus. Il est de toute nécessité que le pastorat taïtien reçoive une préparation qui le mette en état de diriger les Églises au milieu des difficultés de toute sorte que leur créent la situation actuelle de Taïti, la propagande romaine, et les tentations de toute sorte qui sollicitent la population indigène et la conduiraient à sa ruine si rien ne venait la défendre.

C'est cette préparation du pastorat indigène dont M. Brun, l'un de nos missionnaires de Taïti, a accepté de se charger. Écoutez les détails qu'il nous donne dans un rapport, daté du

4 février dernier, sur la modeste école de théologie où cette œuvre, utile entre toutes, se poursuit :

« Notre petite école de théologie n'a encore qu'un an et demi d'existence. Les cinq élèves qu'elle renferme ne sont pas précisément des jeunes gens ; ils ont tous dépassé la trentaine et sont tous mariés. Ce qui les caractérise, c'est leur désir de s'instruire, leur assiduité aux leçons, le zèle avec lequel ils étudient et leur bonne conduite. Les derniers examens qu'une commission spéciale leur a fait subir en août dernier ont montré qu'ils ne perdent pas leur temps. La note *bien* qu'ils ont tous obtenue en est la meilleure preuve. Et pourtant, disons-le avec franchise, leurs progrès seraient bien plus rapides s'ils avaient à leur disposition des livres imprimés pour leurs études. Le temps qu'ils emploient à copier une partie de leurs leçons est considérable ; en outre, ils sont obligés de consacrer trois jours par semaine à chercher une bonne partie de ce qui leur est nécessaire pour nourrir et vêtir leurs familles. Dans ces conditions, ce n'est pas trois ans d'études qu'il leur faudrait pour devenir des pasteurs un peu à la hauteur de leur tâche sous le rapport du savoir, mais cinq ou six. Quoi qu'il en soit, nous tenons à ce que ces élèves pourvoient eux-mêmes par le travail manuel, surtout par la culture du sol, à une partie de leurs besoins matériels. Cela nous semble d'autant plus nécessaire que le traitement que l'État fait aux pasteurs indigènes est insuffisant, et que ce modeste salaire peut même être retenu, comme cela a lieu depuis trois ans environ. Les paroisses, nous le disons avec une profonde tristesse, s'intéressent fort peu à l'entretien de leurs conducteurs spirituels. Témoin, la collecte que l'on vient de faire en leur faveur, à Taïti et à Mooréa. Il faut donc que les futurs pasteurs de nos Églises taïtiennes aient des bras qui sachent à la rigueur les mettre, dans une certaine mesure, à l'abri du besoin. Malgré cela, deux jours d'occupations matérielles devraient leur suffire et leur suffiraient en effet, si l'on augmentait la modeste somme qu'on emploie pour eux et pour leurs familles.

« Que j'aimerais, s'il m'était permis de m'étendre, à vous

parler de la nature de leurs études, de leur zèle comme moniteurs à l'école du jeudi et à celle du dimanche, du bon exemple qu'ils donnent et de l'évangélisation à laquelle ils se livrent parfois ! Nous demandons à Dieu, tous les jours, d'augmenter leur ardeur, de les préserver du mal, de les sanctifier et de leur donner surtout un véritable amour pour les âmes... »

P. BRUN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

SILVA PORTO ET LA RÉVOLTE DU BIHÉ. — LES BOERS DANS L'ANGOLA. — L'ÉGLISE APRÈS LA GUERRE. — FRÉD.-STANLEY ARNOT. — L'ÈVÈQUE TUCKER EN OU-GANDA. — LA COMMUNION CÉLÉBRÉE PAR DES MARTYRS. — LES PÈRES BLANCS. — « PUSILLUS GREX. » — LA GRACE DE DIEU SOUFFLE SUR LES BA-GANDA. — « LOUEZ L'ÉTERNEL ! »

Il y a quelques mois, les amis des missions américaines du Bihé (1) ont passé par un temps de sérieuse inquiétude ; des rumeurs de guerre arrivaient de la côte occidentale d'Afrique. L'ancien représentant du gouvernement portugais à Belmonte (2), Silva Porto, qui vivait là depuis de longues années à la manière d'un chef africain, entouré d'un grand cercle de cabanons où logeaient ses nombreuses épouses, s'est suicidé le 1^{er} avril 1890. Il craignait une révolte des chefs bihénaï, et, sentant le poids de l'âge, il s'était estimé trop faible pour résister. Il avait, du reste, toujours entretenu les meilleures relations avec les missionnaires américains (3). L'esprit de la rébellion a été encouragé par ce suicide. Le chef principal donnait comme mot d'ordre : « Plus de blancs dans le

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, pages 197 et suivantes.

(2) A environ 400 kilomètres de Benguella, vers l'intérieur, en ligne droite et au centre à peu près du triangle formé par les trois stations américaines Baïloundou, Tchisamba et Kamondongo.

(3) *The Missionary Herald*, 1890, p. 320.

pays! » On parlait de piller les stations de mission et de chasser les missionnaires (1).

À la fin du mois d'octobre dernier, une troupe armée de quelque quatre cents hommes, conduite par le commandant portugais Paiva et accompagnée d'un « commando », ou bande d'émigrants boers au nombre de deux cents environ, marcha contre les Bihénais. La présence de Boers dans l'Angola, à plus de 2,000 kilomètres du Transvaal, demande une explication. Il semble, à considérer l'histoire des descendants des premiers colons hollandais du Cap, qu'à certaines heures que nul ne peut prédire, une fièvre d'émigration s'empare des Boers. Qui sait jusqu'où leurs essaims finiront par se porter et par s'acclimater? Ils se nomment « Afrikanders », les Africains par excellence; quoi qu'ils fassent, il ne nous est pas indifférent qu'une bonne dose de sang huguenot coule dans leurs veines. Vers 1836, ils passèrent l'Orange et formèrent, après avoir été chassés du pays de Natal, la république du Transvaal, reconnue par le gouvernement anglais en janvier 1852, et l'État libre de l'Orange, reconnu en février 1854. Vers 1873, il y eut comme une nouvelle poussée. Près d'un millier de Boers attelèrent leurs wagons et partirent dans la direction du nord-ouest. Ils mirent sept ans à franchir la distance qui sépare le Limpopo du Counéné. Ils n'étaient plus guère que quatre ou cinq cents quand ils traversèrent ce dernier fleuve. La plupart d'entre eux se sont établis sur le plateau de Huilla, à l'est de Mossâmédès. Quelques petits groupes ont continué leur migration vers le nord; on voit qu'ils font cause commune avec les Portugais contre les naturels.

Arrivé sur le plateau de Belmonte, le commandant Paiva brûla quelques villages non loin de la station américaine de Kamondongo; une centaine de nègres périrent. L'expédition se porta alors, à la recherche du chef rebelle, chez les Ganghella, brûla encore quelques villages et tua une centaine d'habitants. Le 6 décembre 1890, le chef se rendit, et la paix fut rétablie.

(1) *The Missionary Herald*, 1890, p. 374.

Durant ces troubles, les missionnaires, menacés d'abord par les naturels, purent rendre à ceux-ci beaucoup de services. On leur en témoigne maintenant une vive reconnaissance. D'autre part, les officiers portugais ont traité les missionnaires américains avec une extrême courtoisie. La situation rappelle celle de nos missionnaires entre les ba-Souto et les Anglais : la mission en retire le plus grand profit. « Nous pensions, disent les gens, que vous vous joindriez aux blancs contre nous ; maintenant, nous avons vu que vous êtes nos amis. » On loue, paraît-il, surtout M. W.-H. Sanders, l'un des missionnaires de Kamondongo, dont on ne parle que comme de « notre bon Sandélé » (1). Les cultes sont plus suivis que par le passé ; dans la soirée du 14 décembre, vingt-cinq personnes ont demandé à recevoir une instruction chrétienne. Il faut se rappeler que c'est encore pour cette mission le temps des petits commencements, que l'Église ne compte encore que dix-neuf membres. M. W.-M. Stover, de Baïloundou, parle d'un jeune homme, Nounda, qui a professé publiquement sa foi : « Quand j'ai osé prier pour la première fois, raconta-t-il, j'étais comme hors de moi, tant ma joie était grande. J'étais tout couvert de sueur ; je croyais que j'allais tomber malade (2). »

Il ressort en même temps de la correspondance des missionnaires américains que l'expédition de M. Arnot, débarquée à Benguella en mai 1889 (3), se trouvait encore, en décembre 1890, dans les stations américaines du Bihé. Quand ces missionnaires, qu'aucun comité directeur n'arrête — ni ne guide non plus, — arriveront-ils dans le pays de Garenganzé ?

Le mois dernier, nous avons suivi l'évêque anglican Tucker jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Nyanza, où il est arrivé vers la fin du mois d'octobre 1890 (4). Au commencement d'a-

(1) *The Missionary Herald*, 1891, p. 108 et suivantes et p. 158.

(2) *The Missionary Herald*, 1890, p. 475.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 498.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 118.

vril, il était de retour à la côte de Zanguebar; on l'attendait en Angleterre vers le 20 mai dernier. Il a séjourné en ou-Ganda, au nord du lac, du 27 décembre 1890 au 22 janvier 1891 (1). Ses lettres exhalent une joie si sereine, si chrétienne, une confiance si encourageante, qu'il faut en donner quelques extraits (2). « Les paroles ne suffisent pas à décrire mon émotion quand, le dimanche 28 décembre, je me suis levé pour parler à un millier d'hommes et de femmes qui remplissaient l'église. Quel spectacle merveilleux pour qui connaît l'histoire de l'ou-Ganda ! Ici, tout près de moi, le *katikiro* ou grand chancelier du royaume; là, de tous côtés, des chefs de tout rang, tous faisant profession de christianisme, tous recueillis et sérieusement attentifs... Jamais je ne rendrai assez grâce à Dieu pour le glorieux privilège d'avoir pu instruire pendant quelques jours ces précieux membres du troupeau de Jésus-Christ. »

On venait au culte les armes à la main. Les désordres prolongés, la crainte constante dans laquelle on avait vécu, expliquent cette mesure. Il suffit à l'évêque Tucker de dire le matin qu'il croyait plus convenable à l'heure présente que chacun laissât ses armes chez lui, pour que cet appareil guerrier disparût dès le culte du soir à l'église. Le roi Mouanga fit sur l'évêque l'impression d'un grand enfant. Le 18 janvier, M. Tucker confirma, suivant le rit anglican, soixante-dix convertis : « Comment dire, s'écria-t-il, avec quels sentiments je remplis en cette occasion mon ministère épiscopal ! Je me sentais comme écrasé sous le poids de mon indignité et de l'honneur que me conférait le Maître... Plusieurs des candidats ont souffert la persécution pour le nom du Christ... En vérité, Dieu a été avec nous et nous a donné sa bénédiction. » Deux jours plus tard, six chrétiens éprouvés furent mis à part pour devenir des évangélistes. « Cette réunion, écrit

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 359.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 369 et suivantes.

l'évêque, fut suivie par la célébration de la sainte cène à laquelle prirent part les soixante-dix confirmés. Jamais je n'oublierai cette heure de paix solennelle. N'était-ce pas là, sous mes yeux, l'avenir de l'Église d'ou-Ganda en germe dans ces chrétiens qui, avec une respectueuse dignité, reçurent de leurs ministres les éléments du corps de Christ rompu pour eux, de son sang répandu pour la rémission des péchés? De toute mon âme, je supplie les chrétiens anglais — et nous entendrons nous aussi cette demande — « de prier pour cette jeune Église et pour ces six évangélistes. » M. Tucker espère que quelques-uns de ces hommes profiteront assez de l'enseignement que leur donnera le révérend R.-H. Walker et se montreront dignes par leur activité apostolique de recevoir un jour la consécration. « Mes espérances sont telles en face de ce que je vois, continue-t-il, que je serais grandement déçu si, d'ici à quelques années, nous n'avions pas un corps considérable d'évangélistes ba-ganda répandus dans tout le pays, et en même temps les prémices d'un zélé pastorat indigène. »

Puis l'évêque fait allusion aux difficultés qui entretiennent une hostilité assez vive entre les protestants et les papistes, ou, comme on les appelle curieusement, du nom de leurs missionnaires, les Anglais et les Français. La politique est, du reste, on s'en souvient (1), un facteur important dans cette division. Le protectorat anglais exercé désormais sur le pays, pouvant être considéré comme une mesure définitive, contribuera sans doute à calmer les esprits (2). En tout cas, l'évêque Tucker a eu une conférence avec les Pères

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 412 et suivantes.

(2) Le capitaine Lugard, que l'on a vu autrefois défendre les missionnaires écossais du Nyassa contre les Arabes (v. le *Journal des Missions*, 1888, p. 438), est arrivé chez Mouanga, le 29 décembre 1890, et a conclu avec lui un traité par lequel le roi d'ou-Ganda accepte le protectorat britannique (*The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 370), — « pour deux ans », ajoute Mgr Livinhac dans les *Missions catholiques* (1891, p. 482).

Blancs pour arriver à une entente sur certains points au moins.

Malheureusement l'Église de Rome et son intransigeance sont connues. Elle est intransigeante même là où elle est intrusive et où, suivant le vent qui souffle, elle se fait petite. Cela ressort de deux lettres (1) de Mgr Hirth, le nouveau vicaire apostolique du Victoria-Nyanza (2). Dans l'une d'elles, le prélat romain raconte la victoire définitive d'Emin-Pacha, près du fleuve Shimyou, au sud-est du lac, sur un campement d'Arabes esclavagistes, naguère si insolents. Elle se termine par ces mots caractéristiques : « Tout l'ou-Ganda menace d'être envahi par le protestantisme. » Comme si, en ou-Ganda, ce n'était pas le papisme qui est l'envahisseur ! « Pour nous, catholiques, *pusillus grex*, continue Mgr Hirth, nous lutterons avec courage et confiance ; nous ne demanderons pas l'éclat des grands triomphes sur le paganisme ou sur les sectes rivales ; qu'on nous laisse seulement la liberté d'annoncer la parole de Dieu et de pratiquer la charité de Notre-Seigneur ! La grâce d'en haut fera le reste. »

La seconde lettre, datée du 2 février 1891, est moins humble et évangélique. L'évêque y parle « d'une cathédrale digne de notre sainte religion », qu'il médite d'élever sur le plateau de Roubaga, l'ancienne résidence de Mtésa, plateau qui va ainsi « devenir le trône de Notre-Dame, de Marie Immaculée... Nous ne voulons pas que l'hérésie enrôle sous ses drapeaux tous nos pauvres noirs ! »

Il est un point pourtant sur lequel Mgr Hirth est d'accord avec ses « ennemis », comme il nomme les chrétiens anglicans, c'est que « la grâce de Dieu souffle visiblement sur le peuple choisi des ba-Ganda... Outre les deux missions nouvelles que nous allons ouvrir dès ma rentrée en ou-Ganda (le vicaire apostolique écrit cela au sud du lac), j'aurais bien voulu en fonder une troisième, à l'ouest du lac... mais je n'ai pas de missionnaires... Pour ce qui semble s'imposer immé-

(1) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 133 et suiv. et p. 205 et suiv.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 116.

diatement, il nous faudrait dans l'année au moins dix missionnaires prêtres. »

De son côté, l'évêque Tucker demande « au moins sept hommes avant le 1^{er} juillet prochain ». Et il ajoute ailleurs : « C'est un miracle de voir comme on demande l'Évangile ici. J'ose dire que nulle part, dans le monde entier, il ne peut y avoir plus d'ouverture pour annoncer le salut qu'ici. » Déjà cinq hommes attendent à Londres le retour de M. Tucker pour s'embarquer à destination de l'ou-Ganda (1); parmi eux, le révérend R.-P. Ashe (2), un ancien collègue d'Alex.-M. Mackay, et un médecin, le docteur G. Wright.

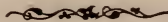
Est-ce une exagération de dire que nous qui vivons en cette fin de siècle, triste à bien des égards, nous voyons s'accomplir en Afrique des choses merveilleuses? Ne devons-nous pas chanter :

L'Éternel règne : que la terre tressaille de joie,
 Que les îles nombreuses se réjouissent! (Ps. XCVII, 1.)
 Prosternez-vous devant l'Éternel dans une sainte magnificence,
 Tremblez devant lui, vous, toute la terre!
 Dites parmi les nations : L'Éternel règne! (Ps. XCVI, 9-10.)

Donc,

Sus, sus, mon âme, il te faut dire bien
 De l'Éternel. O mon vrai Dieu, combien
 Ta grandeur est excellente et notoire :
 Tu es vêtu de splendeur et de gloire.
 Sus, sus, mon cœur; Dieu où tout bien abonde
 Te faut louer : louez-le, tout le monde !

F. H. K.



Dernière heure. — Dans sa séance du 1^{er} juin, le Comité s'est adjoint, comme nouveaux membres, MM. les pasteurs Soulier et Cordey, et MM. Boissonas et Jacques de Pourtalès. Il a nommé M. Jules de Seynes, vice-président, en remplacement de M. le docteur G. Monod, et M. R. Hollard, secrétaire, en remplacement de M. E. de Pressensé.

F. H. K.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 382.

(2) Souvent nommé, autrefois, dans nos chroniques. Il a séjourné en ou-Ganda de mai 1885 à fin juillet 1888.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN AVERTISSEMENT

Paris, le 25 juin 1891.

Il y a six mois, la Société des missions faisait partir pour le Gabon un jeune instituteur neuchâtelois, M. Eugène Robert-Tissot. Le 8 janvier, il quittait Paris ; vers la fin du même mois, me rendant à Sierra-Leone avec M. Escande, j'avais la joie, en m'embarquant à Dakar, de le trouver à bord de la *Ville de Maceio* et de passer quelques jours avec lui. Récemment, dans une lettre publiée à Neuchâtel, il racontait ses débuts ; il rassurait ses amis sur le climat du Congo français, moins dangereux, disait-il, qu'on ne pense... Et soudain, une lettre de M. Jacot, membre de la mission américaine au service de laquelle travaillait M. Robert-Tissot, nous apprend la nouvelle de sa mort, après quatre jours seulement de maladie.....

Un de nos missionnaires du Congo a tenu à rendre à ce jeune serviteur de Dieu, sitôt ravi à la mission et à l'amour des siens, l'hommage qui lui est dû. On lira plus loin l'article que M. Allégret a consacré à M. Robert-Tissot. Nous partageons les sentiments d'estime, d'affection et de regret qui y

sont exprimés, et nous réclamons les prières de l'Église pour tous ceux que ce coup si soudain et si imprévu atteint dans leurs plus intimes affections.

Mais la mort de M. Robert-Tissot appelle autre chose qu'un témoignage de sympathie. Elle nous fait un devoir de nous recueillir et de nous demander si cet événement qui nous trouble et nous confond n'a rien à nous apprendre.

M. Dieterlen, qui avait eu, comme directeur intérimaire, à présider au départ de M. Robert-Tissot, nous écrit à propos de sa mort : « Quel coup pour nous, qui l'avions aimé et apprécié lors de son passage à Paris ! Et quel mystère autour de ces vies si pleines de promesses, moissonnées ainsi par la fièvre ! Dieu sait pourtant combien sont précieux les hommes qui sont de son côté ; qu'a-t-il vu pour permettre cette mort ? pour pouvoir la permettre ? Mystère ! nous ne le saurons probablement jamais. »

L'étonnement douloureux de M. Dieterlen se comprend. Nous le partageons, nous qui avons vu M. Robert-Tissot d'assez près pour le connaître et l'apprécier. Une traversée est souvent, pour un serviteur de Dieu, une occasion de montrer si sa vocation est de bon aloi. Cette épreuve, M. Robert-Tissot l'avait supportée à son honneur, ou plutôt à l'honneur du Dieu qu'il servait. Nous avons été frappés de son calme, de la fermeté avec laquelle, quoique bien jeune, il avait pris position, comme chrétien, et cela sans aucune ostentation, presque sans paroles, mais de manière à inspirer à tous le respect et à attirer la confiance des volontés plus faibles en quête d'un point d'appui. Nous nous disions : voilà un homme qui ne trompera pas notre attente, — et nous attendions beaucoup de lui. Et Dieu le reprend !

Le secret des voies divines ne nous sera révélé qu'au dernier jour. Pourtant nous pouvons, dès à présent, en comprendre quelque chose. Nous ne nous trompons certainement pas en disant qu'il y a, pour nous, dans la mort de notre jeune frère, un solennel *avertissement*.

Ne trouvez-vous pas que cet avertissement était nécessaire ?

Nos projets de mission au Congo français (1) sont, en général, accueillis avec faveur ; le Congo est un nom populaire parmi nous ; apporter l'Évangile dans la région ouverte à la France et à la civilisation par M. de Brazza est une idée qui a saisi nos cœurs avec une force singulière. Mais l'attrait même de cette œuvre nouvelle cache un danger : celui de méconnaître les difficultés réelles de l'entreprise.

La mort de M. Robert-Tissot nous rappelle que le Congo français est un pays où la vie est sans cesse en danger. La mission du Congo sera, comme les autres missions de la côte occidentale, comme la mission bâloise à la Côte d'Or, comme la mission du Camérout, une mission coûteuse, — coûteuse en argent, coûteuse en hommes.

Certes, on peut, avec des précautions, combattre les effets du climat, et diminuer la mortalité ; on peut, par des soins intelligents, par une hygiène sévère, tenir, avec l'aide de Dieu, l'ennemi en échec, au moins dans une certaine mesure. Mais ces précautions mêmes auront pour effet de rendre l'œuvre plus difficile, plus lente, plus onéreuse. Nous ne verrons pas sur la côte occidentale ce que nous voyons dans l'Afrique du Sud : des missionnaires attendant quinze et vingt ans leur premier retour en Europe. Mais ces retours plus fréquents, ces précautions de toute sorte, — tout cela se paie ; tout cela coûte ; et tout cela n'offre encore qu'une garantie précaire, comme le montre notre jeune frère, mourant précisément après avoir insisté, dans sa dernière lettre, sur l'efficacité des précautions.

Notre but, en parlant ainsi, est-il de décourager les Églises, d'arrêter leur élan ? Dieu nous en garde. Nous voulons simplement leur rappeler le conseil de Jésus, les engager à « s'asseoir, et à *calculer la dépense* ».

Si, comme nous le croyons, c'est vraiment Dieu qui nous veut au Congo, le résultat de ce calcul ne sera pas le décou-

(1) Voir à la fin de cette livraison, p. 287, le rapport de MM. Teisserès et Allégret sur leur voyage d'études au Congo français.

agement. Il sera de nous faire faire à tous, missionnaires et amis des missions, un sérieux examen de conscience, et de nous faire dire avec David : « *Je n'offrirai point à Dieu des sacrifices qui ne coûtent rien !* »

Dans le règne des choses physiques, toute vie s'enfante dans la douleur ; dans les choses spirituelles, il en est de même. Le salut du monde a coûté à Dieu la mort de son Fils ; une mission qui serait fondée sans rien coûter à l'Église ne vivrait pas. La stérilité seule est garantie contre la douleur ; pour faire naître des âmes et surtout des peuples à la vie nouvelle, il faut souffrir, — *il faut s'imposer des sacrifices qui coûtent !*

Quelques-uns l'ont compris. Nous avons reçu, en réponse à notre dernier appel, quelques dons extraordinaires, montrant que, de divers côtés, les chrétiens voient comment la question du Congo se pose réellement et agissent en conséquence. Si leur exemple trouve de nombreux imitateurs, si nos Églises se voient gagnées par l'esprit de prières qui cherche la volonté de Dieu, et l'esprit de consécration à Dieu qui accepte d'avance tous les sacrifices, — alors, la fondation de la mission du Congo n'est plus qu'une question de temps.

Les hommes prêts à partir, nous les avons. Les ressources manqueront-elles pour les faire partir et pour entretenir leur œuvre ? « Vos frères iront-ils à la guerre, tandis que vous demeurerez ici ? »

La mort de M. Robert-Tissot nous suggère encore une réflexion. Notre ami était Neuchâtelois, comme l'était Georges Golaz. Golaz est mort au Sénégal, et Robert-Tissot, augmentant ainsi notre dette de reconnaissance envers les Églises de la Suisse qui nous ont donné tant de bons missionnaires, meurt dans le Congo français !

N'y a-t-il pas là, pour nous, une grande leçon ?

Ah ! soyons patriotes, réjouissons-nous, chaque fois qu'il nous est possible de servir à la fois Dieu et notre pays ! En un sens, nous servons toujours et partout notre pays : toute bonne œuvre qu'un homme accomplit pour le bien de l'humana-

nité, honore sa patrie et augmente le crédit moral dont elle dispose. Au Congo, nous le servons d'une manière plus directe. Réjouissons-nous-en, mais sans oublier jamais que l'œuvre des missions procède d'une source encore plus profonde et vise un but encore plus élevé que le patriotisme : et c'est à cette source qu'il faut puiser notre ardeur ; c'est à ce but qu'il faut tendre, sous peine de voir notre œuvre échouer.

Robert-Tissot avait puisé à cette source, il tendait à ce but. Il était parti simplement pour glorifier Dieu et avancer son règne. Pour que la mission du Congo vive et prospère, il faut qu'elle procède de ces motifs, qui n'excluent pas, bien entendu, les raisons plus humaines, mais qui doivent les dominer et les absorber. Pour tout dire, il faut que cette mission soit si évidemment le fruit de l'amour chrétien que nous soyons prêts à la continuer même si — par impossible — notre pays venait à abandonner le Congo.

Alors seulement nous l'aurons fondée sur le roc ; alors seulement elle sera assurée de vivre et de prospérer.



LESSOUTO

LA MORT DE M. CASALIS

A Thaba-Bossiou. — Un service de commémoration. — Une diversion pénible. — Emouvants souvenirs. — Les missionnaires français et les Bassoutos. — Une alliance solide.

Thaba-Bossiou, le 28 avril 1891.

... Je tiens à vous raconter en quelques mots notre réunion de dimanche où, sous l'impression de la nouvelle de la mort de M. Casalis père, nos pensées se sont portées vers les premiers temps de notre mission.

Et n'était-ce pas quelque chose de providentiel que, cette année-ci, la Conférence dût précisément se réunir à Thaba-Bossiou, l'ancienne station de M. Casalis, au pied de cette montagne où pour la première fois l'Évangile fut prêché aux Bassoutos, au point même où se convertirent nos premiers chrétiens? Il n'était pas difficile d'évoquer les souvenirs de ces temps presque légendaires dans ce lieu qui, pour notre mission, est un lieu véritablement consacré.

Letsié nous avait envoyé, pour le représenter, son fils Séiso ; nous avons, de plus, Théko (le frère de Lerotholi), Maama, Job, N'tsane, une foule d'autres chefs, et une assemblée si nombreuse qu'il est presque impossible de l'évaluer.

Malheureusement, celui qui aurait dû, avant tout autre, y assister, Massoupa, l'ancien élève, le fils d'adoption de M. Casalis, manquait à l'appel, et cela pour une raison qui semblera presque incroyable aux chrétiens d'Europe. Il avait en effet convoqué pour le jour même, dans son village, à moins d'un kilomètre, une grande fête catholique pour le baptême de sa petite-fille, une enfant de dix à onze ans. Et il n'y avait là rien d'accidentel, ni de fortuit. Renseigné longtemps à l'avance sur l'époque de notre réunion, il avait peut-être voulu, par cet acte, nous montrer qu'à ses yeux les catholiques avaient pris la place qui nous revenait. Si c'est là ce qu'il a voulu, son attente a été déçue, et il en a été pour son dessein ; car, malgré les bœufs égorgés par lui, malgré la bière et l'eau-de-vie, malgré le caractère officiel qu'il avait donné à sa fête, non seulement la nôtre n'a pas été amoindrie, elle a même eu plus de succès qu'elle n'en eût eu sans doute en d'autres occasions. Les autres chefs ont compris ce qu'ils devaient à la mission, ce qu'ils se devaient à eux-mêmes, et Massoupa lui-même n'a pu faire autrement que de nous envoyer le principal de ses fils présents auprès de lui pour s'associer aux regrets qu'excite parmi nous le départ du dernier survivant des fondateurs de notre mission.

Si l'on peut encore comprendre qu'un chef païen, ou plutôt renégat, dont la conscience n'est certainement pas tranquille,

se conduise ainsi, que dire de la position qu'ont prise, en cette occasion, les prêtres catholiques? Car, on ne peut s'y méprendre, il y avait décision bien arrêtée de leur part à élever ce jour-là autel contre autel, à faire éclater aux yeux de tous leur hostilité envers l'Évangile que nous prêchons. Un fait ne peut nous laisser aucun doute sur le caractère que devait avoir, dans leur pensée, la manifestation qu'ils avaient préparée. Ils avaient, en effet, organisé une procession qui, partant du village de Massoupa, devait venir passer devant notre Église, et cela au moment même où nous y étions assemblés. Comme ce n'était nullement là leur chemin, la provocation est bien constatée. Les païens eux-mêmes en ont été scandalisés, et l'intervention des chefs a forcé les prêtres à rebrousser chemin avec leurs étendards du Sacré-Cœur au moment même où ils arrivaient près de nous. Massoupa lui-même nous a fait faire des excuses au sujet de cet incident. Je tiens à vous en parler, car il est bon qu'on sache en France à quelle sorte d'adversaires nous avons affaire et les scandales qu'ils ne craignent pas de provoquer. La mission romaine fait, dans un pays comme celui-ci, peut-être plus de mal que le paganisme lui-même, dont elle devient l'allié le plus sûr et qu'elle contribue à rendre intraitable et agressif.

Cela seul montre, n'est-ce pas? à quel point tout a changé depuis 1833. Le bien, sans doute, a grandi; nos Églises ont pris un essor inespéré, et les onze mille chrétiens adultes que nous comptons montrent assez que le grain de sénevé a, ici aussi, poussé des branches vastes et touffues. Malheureusement, les difficultés aussi ont grandi. Alors c'était le Lessouto tout entier qui acclamait l'arrivée de nos trois pionniers; aujourd'hui, bien que le cœur de la tribu soit encore avec nous, des fils ou des petits-fils de Moshesh ne craignent pas, à l'occasion, de nous susciter des adversaires et de nous préparer des difficultés inconnues auparavant. Du reste, ils en seront pour leurs frais; avec toutes ses misères, ses lacunes, notre mission a été fondée sur de trop fortes bases, elle repose sur de trop puissantes assises pour qu'aucun vent

contraire, aucun orage, vienne jamais la détruire. Elle est fondée sur le roc de l'Évangile. Nos Églises, nos écoles ont sur celles des catholiques une avance si considérable qu'un miracle seul pourrait permettre à ces dernières de se mettre à leur niveau. Pouvait-il en être autrement? N'est-ce pas Christ lui-même, Christ seul, qui est le Chef de notre mission, celui auquel nous nous attendons?

Si nous avions pu encore avoir quelque chagrin de ces incidents-là, malgré la preuve d'estime et de respect que nous donnait la présence des envoyés de Letsié, le grand chef du pays, les paroles prononcées ce jour-là par les divers Bassoutos qui ont parlé, l'auraient bien vite effacé. En effet, tous ont parlé de M. Casalis, de notre mission, œuvre, d'une manière qui nous a prouvé une fois de plus que son œuvre n'a pas été vaine.

Après un discours très sérieux et ému de M. Mabile sur cette parole de Jérémie : « Repassez les choses d'autrefois », Sééiso a pris la parole au nom de Letsié; il a raconté le souvenir que son père a gardé de l'arrivée de M. Casalis, disant tout le bien que lui et ses collègues ont fait à la tribu, et nous a apporté les paroles de sympathie de Letsié au sujet de la perte que nous venons de faire, perte dont toute la tribu sent le contre-coup. A son tour, N'tsane nous a apporté, de la part de Sir Marshall Clarke, le résident britannique, des paroles d'encouragement et de sympathie. Petrose Matlaha, le principal conseiller de Massoupa, a parlé au nom de celui-ci; il s'est acquitté assez bien d'une tâche probablement embarrassante pour lui, vu les circonstances. Il a mieux parlé en son nom personnel; ancien catéchumène de M. Casalis, jadis chrétien fidèle, il était retombé dans le paganisme, mais sa conscience l'a ramené au bercail, et, depuis plus de deux ans, il est de nouveau membre de notre Église.

Mais voici le vieux Moshé Mosetsée qui se lève; c'est un de nos plus anciens chrétiens, baptisé il y a bientôt cinquante ans, et qui jamais n'a bronché; exemple remarquable autant que rare de persévérance et de force morale. Il est là un des

derniers spécimens des Bassoutos de la vieille roche, avec leurs qualités et leurs défauts ; quand il s'en ira, toute une génération disparaîtra avec lui. Ne me demandez pas de vous répéter son discours ; impossible de le traduire, c'est trop sessouto, trop complètement sessouto pour cela. Moshe est en effet le Mossouto d'entre les Bassoutos. Pour lui, ce vieux passé, cette période première de la mission, est une époque toujours vivante, et son cœur se réchauffe à ces anciens souvenirs.

Un autre témoin des anciens jours, le vieil Abraham Ramatseatsané (1), baptisé six mois avant Moshe, hélas ! renégat pendant des années, mais enfin revenu à la foi, n'a pu, lui non plus, se résoudre à se taire ; tout cassé et décrépit, il a encore grand air avec sa haute stature. Sa tête n'est pas toujours très claire (il a plus de quatre-vingt-dix ans), mais, ce jour-là, il fit un des discours les plus incisifs et impressifs que j'aie jamais entendus. Faisant allusion aux paroles de Letsié et de Massoupa demandant qu'on priât pour leur conversion, il leur dit qu'eux aussi avaient un effort à accomplir. Ainsi, quand un bœuf est tombé au fond d'une ravine, il n'attendra pas qu'on vienne l'en sortir, mais il fera tous ses efforts pour en sortir lui-même. Le vieux Maréka (lui aussi un des vieux de la vieille), le vieux Job (encore renégat, malheureusement), tinrent, eux aussi, à apporter leur tribut à la mémoire de celui qui fut pour eux un ami personnel, un fidèle conseiller.

Ce beau culte du matin, qui avait duré plus de deux heures et demie, fut suivi, l'après-midi, d'un service de sainte Cène où prirent part près de 600 communians, preuve vivante, n'est-ce pas ? que les efforts de M. Casalis et de ses collègues n'ont pas été vains.

Serez-vous étonné d'apprendre que la note dominante de ces discours a été la joie, non la tristesse ? A première vue,

(1) Voir le portrait d'Abraham Ramatséatsané dans le *Journal des missions*, année 1887, p. 121.

cela peut étonner; en y réfléchissant, c'était bien là la note qu'on devait entendre. On savait depuis longtemps M. Casalis malade; on savait que pour lui la mort serait la bienvenue, non une ennemie redoutée, mais l'entrée dans la gloire et le bonheur éternel. Le mot de tous était celui-ci : « Nous sommes heureux de sentir que M. Casalis est là-haut, qu'il y a retrouvé Arbousset, Gosselin, Moshesh, et tant de ses enfants en la foi qui l'y ont précédé »; et les vieux disaient : « Nous sommes heureux qu'il y soit déjà et qu'il puisse nous souhaiter la bienvenue quand ce sera notre tour d'y entrer. » Une impression sérieuse et calme se dégageait de tout cela, et M. Casalis lui-même l'aurait préférée à toute autre chose. Ce n'a pas été l'explosion bruyante de chagrin qu'a provoquée la mort inattendue de M. Jousse, que tous avaient connu personnellement. Il y a eu autant d'émotion, mais une émotion plus douce, plus chrétienne, si je puis ainsi parler. La plupart des assistants n'avaient guère connu M. Casalis, parti du Lessouto en 1854, ou ne l'avaient connu qu'étant encore enfants; mais tous savaient son nom, connaissaient son histoire, le vénéraient comme un de ceux qui, les premiers, ont arraché le Lessouto aux ténèbres du péché et du paganisme.

N'est-ce pas quelque chose de beau que ce souvenir que quarante ans d'absence n'ont pu effacer? N'y a-t-il pas là un fait à la louange et de M. Casalis et des Bassoutos? On les dit ingrats. Ils le sont souvent, mais il est des cas où ils ne le sont pas; quand ils sentent qu'on les a aimés, ils n'oublient pas; ils savent donner leurs cœurs à celui qui leur donne le sien. S'ils ont conservé pour MM. Casalis, Arbousse et Gosselin une telle vénération, un tel amour pour leur mémoire, c'est qu'ils ont senti que ces hommes s'étaient donnés à eux complètement, qu'ils étaient devenus pour eux de vrais Bassoutos. Ce sont eux qui ont posé les fondements de l'alliance entre la tribu et les missionnaires français, alliance toute spéciale, dont le pendant n'existe peut-être nulle part ailleurs, et qui subsiste encore, malgré bien des malentendus

MISSION DU LESSOUTO — TABLEAU STATISTIQUE DE 1890-1891.

STATIONS MISSIONNAIRES	ANNEXES.	ECOLÉS.		OUVRIERS européens		OUVRIERS INDIGÈNES			POSTES D'ÉVANGÉLISATION.	DIMINUTION PAR			AUGMENTATION PAR			SOUS DISCIPLINE	COMMUNIANTS	CATECHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS			COLLECTES					
		Missionnaires	Autres	Pasteurs	Évangélistes	Évang.-insit.	Instituteurs	Décès		Émigration	Exclusion	Bapt. d'adultes	Confirmations	Readmissions	Immigrés			Reçus dans l'année	Total	Mariages	Baptêmes	Garçons	Filles	Total	POUR L'INTÉRIEUR	POUR L'ÉTRÉGER				
Kabo	3	3	1	»	»	3	»	»	»	3	»	»	»	»	18	3	15	»	3	104	49	153	62	50	68	75				
Leriba	8	4	»	»	6	2	2	»	»	»	»	»	»	35	5	5	»	1	270	80	112	2	49	149	140	289	1,794	35	148	15
Cana	8	6	4	»	6	2	4	»	»	»	2	»	»	17	8	2	»	1	193	75	110	14	11	411	90	201	872	20	93	45
Bereë	8	8	1	»	5	5	3	»	»	1	29	3	21	2	3	15	8	»	283	91	178	7	11	294	305	599	1,643	45	256	90
Thaba-Bossiu	13	15	1	2	5	10	5	2	6	14	5	4	10	6	10	31	8	»	203	157	373	7	13	413	316	729	4,415	95	251	85
Morija	20	25	4	5	6	14	18	»	24	48	10	91	30	23	30	39	1	»	363	361	781	35	84	507	680	1,187	7,719	95	840	30
Hermon	7	8	1	»	3	4	9	5	13	39	»	73	27	18	31	17	»	»	947	159	426	16	68	499	541	1,040	2,424	05	206	25
Makêng	7	7	1	»	5	3	7	»	5	29	3	28	13	3	34	7	»	»	517	188	369	8	22	232	269	591	2,287	80	228	45
Thabana-Morena et Siloë	11	14	2	»	3	7	8	»	15	42	4	44	10	10	17	17	»	»	841	87	554	17	36	233	551	784	5,901	85	256	25
Bethesda	7	6	1	»	6	2	4	»	8	33	2	41	5	6	15	4	»	»	409	111	479	10	22	72	119	191	1,325	65	175	»
Massitissi	8	9	4	»	7	1	10	6	7	19	2	39	13	5	36	13	»	»	630	96	305	12	42	491	197	388	2,344	50	592	80
Schabapala	5	2	»	»	5	1	4	2	2	7	1	21	9	2	12	7	»	»	209	55	108	4	16	41	33	74	571	55	91	05
Paballong	6	6	1	»	2	4	6	»	1	»	»	»	»	»	»	1	»	»	188	»	68	3	12	141	174	215	117	50	31	55
Mafobé	8	12	1	1	10	1	13	7	3	15	3	19	4	5	28	10	»	»	407	61	141	7	29	303	231	534	1,108	25	125	60
Smithfield	»	1	4	»	»	»	4	4	»	8	1	»	»	»	41	»	»	»	99	8	32	1	7	15	31	46	487	50	200	»
Totaux	118	126	47	8	2	66	59	91	23	85	288	34	492	137	82	240	157	7,112	1,537	3,754	136	398	3,305	3,726	7,031	32,175	05	3,566	35	
Totaux de 1889.	112	117	49	8		64	50	92	»	82	416	28	626	158	44	286	161	6,933	1,254	3,055	150	410	3,311	3,191	6,502	25,505	75	1,029	05	
Différence en + (plus)	+	+	-	»	+	+	+	-	23	+	-	+	-	-	-	-	-	+	+	283	699	-	-	-	+	+	+	+	+	
ou en - (moins)	0	9	2	»	2	2	9	1	23	3	128	6	134	21	41	46	4	159	283	699	14	12	6	535	529	6,660	30	2,537	30	

Depuis 1888 nous avons cédé à d'autres Eglises : Betholie 198 Membres d'Eglise

Maboleta 372 —

Gens de Tsita 50 —

Paballong — Schème Christman. 175 —

Botsabelo 118 —

MISSION DE TAITI — TABLEAU STATISTIQUE DE 1890-1891.

PAROISSES.	ANNEXES.	MISSIONNAIRES EUROPEENS.	PASTEURS INDIGÈNES.	MEMBRES DES ÉGLISES	DIMINUTION PAR			AUGMENTATION PAR				CATHÉDRIQUES	SOUS DISCIPLINE.	ACTES		ÉCOLES RELIGIEUSES		COLLECTES pour la MISSION INTÉRIEURE et seconds aux pasteurs indigènes	CONSTRUCTION DE TEMPLES	TOTAUX	
					Décès.	Émigration.	Exclusion.	Baptêmes d'adultes.	Confirmations.	Réadmissions.	Immigration.			Mariages.	Baptêmes d'enfants.	Garçons.	Filles.				
Arrondissement du NORD.	Papeete . . .	2	»	224	10	23	9	»	10	6	3	11	1	1	38	40	80	730 50	6.978 15	7.708 65	
	Faaa . . .	»	»	71	8	4	1	»	»	»	»	»	»	3	9	15	21 50	»	»	21 50	
	Punaavia . . .	»	»	111	6	4	1	»	15	»	2	»	3	13	18	31	45	76 50	»	»	76 50
	Paéa . . .	»	»	115	1	4	3	»	»	1	6	»	»	3	23	24	27	78 50	»	»	78 50
	Papara . . .	»	»	127	5	»	4	1	11	10	1	»	2	4	30	20	21	140 0	9 923 95	10.063 95	
	Arué . . .	»	»	80	2	5	3	»	3	»	5	1	1	1	17	27	20	43 0	»	»	43 0
	Mahina . . .	»	»	75	6	»	1	»	»	4	»	»	»	»	3	19	19	20 50	2 575 50	2 595 50	
	Papénou . . .	»	»	57	1	6	»	»	»	5	»	»	»	»	1	15	17	25 0	250 0	275 0	
	Tiaréi . . .	»	»	61	5	4	6	»	»	»	»	»	»	»	1	5	25	23	9 50	2.075 0	2.084 50
Mahaéna . . .	»	»	62	1	5	4	»	»	»	»	»	»	»	6	19	18	32 50	»	»	32 50	
Rapa . . .	2	»	48	1	»	1	»	1	1	»	»	»	»	3	4	20	23	»	»	»	
Arrondissement du SUD.	Matara . . .	1	»	80	6	»	1	»	»	2	2	»	2	»	5	11	16	50 0	»	»	50 0
	Papeari . . .	»	»	66	5	»	»	»	1	»	»	»	»	»	9	24	27	124 50	»	»	124 50
	Vairao . . .	1	»	106	10	12	12	»	4	»	»	»	5	3	15	30	40	»	»	»	
	Teahupoo . . .	»	»	46	2	2	3	»	»	»	1	»	5	1	4	28	24	»	»	»	
	Tautira . . .	»	»	74	3	»	2	»	5	5	»	»	1	2	1	49	45	»	»	»	
	Pueu . . .	»	»	41	3	»	4	»	»	»	2	»	1	»	8	31	36	25 50	»	»	25 50
MOOREA.	Afahaiti . . .	1	»	26	5	1	1	»	2	1	»	»	1	1	3	10	10	»	»	»	
	Hitiaa . . .	1	»	78	1	»	2	»	»	»	»	»	»	2	5	35	30	»	»	»	
	Haapiti . . .	»	»	102	7	1	2	»	2	2	2	11	1	12	6	21	24	38 50	»	»	38 50
Afaréaitu . . .	»	»	70	3	»	1	»	11	2	2	1	1	2	15	20	20	»	»	»		
Teaharou . . .	1	»	152	10	6	2	1	9	3	3	2	3	2	15	70	74	81 50	»	»	81 50	
Papétoai . . .	»	1	97	10	2	5	»	3	2	5	1	3	2	8	34	36	1.709 50	»	»	1 709 50	
TOTAUX . . .	5	4	17	1999	114	69	64	2	85	44	38	27	30	56	251	621	687	3 207 0	21.802 10	25.009 10	

et des difficultés passagères. La journée de dimanche nous a montré, malgré l'attitude de Massoupa et des catholiques, que cette alliance, dont les premiers fondements ont été posés il y a cinquante-huit ans, n'est point entamée et que les cœurs des Bassoutos battent encore à l'unisson des nôtres.

Si l'on a beaucoup parlé d'un homme ce jour-là, c'est à Dieu que tous regardaient; c'est le Maître qui a été glorifié dans le serviteur. Si l'on a montré dans sa vie un exemple à suivre, c'est afin que le Seigneur puisse être glorifié de la même manière par tous ceux qui s'appellent ses enfants. « La mémoire du juste est en bénédiction », celle de notre frère vénéré le sera pour nous et nos Églises.

ED. JACOTTET.

LESSOUTO

STATISTIQUE DE 1890-1891

Rarement statistique de la mission du Lessouto s'est présentée sous un aspect aussi encourageant que celle que nous a envoyée cette année la Conférence de nos missionnaires. Comme il sera facile à chacun de s'en assurer, il y a progrès sur toute la ligne.

Le nombre des annexes est monté de 112 à 118, soit une augmentation de 6; celui des Écoles primaires, de 117 à 126, soit un progrès de 9. La petite armée de nos ouvriers indigènes, pasteurs, instituteurs, évangélistes, a reçu 12 nouvelles recrues, au nombre desquelles nous remarquons, pour la première fois, 2 pasteurs indigènes. Le chiffre des baptêmes et des confirmations est un peu en baisse sur l'an dernier; par contre, les admissions dans la classe des catéchumènes ont été fort nombreuses; si bien que nos Églises comptent maintenant 11,866 chrétiens; soit 3,754 catéchumènes, au lieu de 3,055, et 7,112 membres d'Église, au lieu de 6,933. Si l'on tenait compte de plusieurs groupes de chrétiens qui, pour des

raisons diverses, se trouvent placés actuellement sous la conduite d'autres Églises, c'est un chiffre de 12,769 chrétiens qu'il faudrait indiquer.

Les Écoles, elles aussi, ont marqué un progrès réjouissant : le nombre de leurs élèves se monte actuellement à 7,031, soit 529 de plus que l'an dernier.

Enfin, dernier fait à signaler : l'accroissement du produit des collectes. Celle pour la mission intérieure, qui sert à payer les salaires des évangélistes, est montée de 25,505 fr. 75 à 32,175 fr. 05, et celle pour la mission extérieure, c'est-à-dire pour l'œuvre du Zambèze, de 1,029 fr. 05 à 3,566 fr. 35. C'est donc une somme de 35,741 fr. 40 que les chrétiens bassoutos ont donnée l'an dernier pour l'avancement du règne de Dieu, soit dans leur tribu, soit au loin. C'est là un grand sujet de reconnaissance et d'encouragement pour nos missionnaires et pour nous-mêmes, désireux comme nous le sommes de voir les chrétiens de nos Églises indigènes comprendre et pratiquer de plus en plus les devoirs de l'autonomie ecclésiastique. Le moment où cette autonomie sera établie est encore loin, mais il est bon de constater les sérieux efforts faits cette année pour s'en rapprocher.

Le tableau statistique de la mission ne marque guère de diminution que sur un point : le nombre des missionnaires. Par suite de la maladie de M. Weitzecker et de la séparation de M. Christmann d'avec nous, 2 de nos stations sont vacantes. On sait, d'autre part, que MM. E. Casalis et Duvoisin sont actuellement hors d'état de travailler ; et que M. Dyke fils est aussi dans un état de fatigue qui doit nous préoccuper. On comprend le désir de nos frères de voir les brèches qui se sont faites dans leurs rangs bientôt comblées, et la demande instante de renfort qu'ils nous adressent.

ZAMBÈZE

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

En quittant le Lessouto. — Une danse païenne. — Un orage africain. — Dans l'Etat libre de l'Orange. — Kimberley et ses habitants.

Beaconsfield, 30 mars 91.

Cher M. Boegner,

Je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux à Morija sous le toit hospitalier de M. Mabile. Je ne puis entrer dans les détails, un mot suffira : je me sentais en famille, madame Mabile m'a entouré de ces mille petits soins qu'on n'attend que de sa propre mère. Au point de vue spirituel, j'ai puisé au contact des Mabile le courage que communiquent ceux qui vivent en Dieu et pour Dieu. Rien de fortifiant comme la vue de cette famille dont chaque membre consacre toutes ses forces, intégralement, sans restriction aucune, au but commun, l'établissement du règne de Dieu en terre païenne.

Ils n'ont pas travaillé en vain ; sur cette terre déjà ils ont leur récompense. Il y a quelques instants, je causais avec un pauvre Morolong que j'ai trouvé accroupi dans la cour de la maison où j'habite ; au cours de la conversation, je lui ai demandé s'il connaissait les missionnaires du Lessouto ; il m'a d'abord répondu négativement, puis il s'est repris : « Je connais *Mabili*. — Où l'as-tu vu ? lui ai-je demandé. — Je ne l'ai pas vu, mais tous les noirs connaissent *Mabili* et son école. » Je ne sais pas de gloire plus enviable pour un missionnaire qu'un semblable témoignage recueilli sur les lèvres d'un païen, dans une ville comme Kimberley, à cent mètres d'une mine de diamants. Tout ceci pour vous dire que je n'ai pas pu quitter Morija sans un vrai serrement de cœur, et le 11 mars, jour de mon départ, j'ai dû faire de sérieux efforts pour ne pas me laisser vaincre par l'émotion. Tout semblait concourir à m'émouvoir : les paroles d'affection dont me comblaient les missionnaires de Morija ; ces femmes du village, venues avec leurs bébés sur le dos pour me dire adieu,

toute une bande de bambins dont je m'étais fait des amis, venant entourer la hutte ronde que M. Mabile avait mise à ma disposition; un petit garçon d'une dizaine d'années, mon favori, qui voulait me suivre au Zambèze, m'apportant une petite provision de lait pour le voyage; les jeunes gens de l'école biblique groupés sur le chemin pour me chanter au passage un de leurs beaux cantiques; que sais-je encore? A chaque nouveau témoignage d'affection, j'étais sur le point de laisser paraître mon émotion. Enfin, je suis parvenu à me dominer, la voiture qui devait me séparer de mes amis de Morija s'est avancée, et, après quelques paroles d'adieu aux élèves de l'école biblique, j'y ai pris place en compagnie de mesdemoiselles Marguerite Casalis et Emilie Duvoisin, qui profitaient de mon déplacement pour se rendre à Bérée, ma première étape.

Grâce à l'agréable société de ces demoiselles, je n'ai pas tardé à reprendre possession de moi-même, et cette première étape, qui s'annonçait si triste pour moi, s'est effectuée fort gaiement. J'avais déjà eu le plaisir de voir mademoiselle Casalis à Paris, j'étais donc en pays de connaissance et nous n'avons pas tardé à trouver dans l'arsenal de nos souvenirs de quoi défrayer la conversation d'une journée de voyage et plus. La matinée était fraîche, le ciel pur, la voiture solide, les chevaux pleins d'ardeur; Daniel, un employé de l'imprimerie, conduisait habilement, de sorte que, malgré les rudes cahots qu'on ne peut éviter sur les routes du Lessouto, j'ai beaucoup joui de cette course en voiture, genre de locomotion duquel je m'étais déjà déshabitué. Je regardais avec insistance, afin de le bien fixer dans mon souvenir, le beau paysage africain qui se déroulait devant moi: d'imposantes montagnes se profilant nettement sur l'azur du ciel, de vertes vallées herbues où paissent de grands troupeaux de bœufs, des champs de maïs et de sorgho, des petits villages tapis au milieu des rochers, et puis à chaque instant des bandes de Bassoutos, drapés dans leurs couvertures voyantes, l'air affable, qui vous saluent au passage. J'aurais voulu me

sentir plus loin de la colonie, des brasseurs d'affaires, des spéculateurs, de toute cette marée montante d'assoiffés d'or qu'instinctivement je sentais à l'ouest, derrière le rideau de montagnes. La pensée qu'une journée seulement me séparerait de tout ce monde me contrariait, j'aurais voulu passer d'un bond du Lessouto au Zambèze, ne pas quitter le pays noir.

Le Lessouto est bien le pays noir : une danse guerrière que nous avons croisée sur notre route m'en a fourni la preuve. Comme nous passions au pied d'une colline au sommet de laquelle se trouve le village d'un petit chef nommé Pita, nous avons remarqué audit village un grand concours de population ; par-dessus les têtes de la foule on voyait, de temps à autre, s'agiter des bras armés de boucliers et de massues ; les échos d'un chant monotone venaient jusqu'à nous. M'étant enquis de la cause de ce rassemblement, j'appris qu'il y avait fête chez Pita et qu'on exécutait pour l'instant une danse guerrière. Je saisis la balle au bond, je fais arrêter le cart, nous mettons pied à terre et nous voici, mademoiselle Casalis, mademoiselle Duvoisin et moi, en route pour chez Pita. Je n'avais encore rien vu d'aussi sauvage que le spectacle qui nous y attendait. Une trentaine de Bassoutos, n'ayant pour tout costume qu'une ceinture d'étoffe voyante, un énorme panache de plumes noires sur la tête, un bouclier et une massue à la main, exécutaient en dansant un simulacre de combat. Je ne pensais pas que des Bassoutos pussent prendre une expression aussi farouche ; ils étaient véritablement effrayants, roulant les yeux de droite et de gauche, montrant leurs dents blanches à certains moments, rampant presque sur le sol pour se relever brusquement en frappant de leur massue un ennemi imaginaire. Derrière eux, des femmes en rangs serrés les encourageaient de leurs chants et de leurs cris, une sorte de hurlement aigu et prolongé. Autour des danseurs et des chanteuses se pressait une foule nombreuse qui semblait goûter énormément le spectacle et la musique. Impossible de rêver une gymnastique plus violente ; le sol,

passablement dur cependant, était complètement remué sous les pieds des danseurs; leur corps ruisselait de sueur sans qu'ils parussent se lasser. Nous sommes restés un bon moment sans que la danse se ralentit, elle continuait encore quand nous avons rejoint notre voiture.

Le Lessouto, pour que la journée soit complète, nous réservait une représentation d'un autre genre. Pendant que nous nous attardions chez Pita, le ciel s'est subitement couvert et, après le passage de la Phuthiatsana, nous avons été assaillis par un orage épouvantable. Rien de grandiose comme un orage africain: le ciel et la terre semblent se confondre tant la pluie est intense, à dix pas on ne peut pas distinguer les objets qui se trouvent devant soi, des éclairs incessants sillonnent le voile gris qui vous enveloppe, le crépitement de la pluie n'est dominé que par les grondements formidables du tonnerre. En un clin d'œil, les chemins sont transformés en rivières où les chevaux pataugent dans un pied d'eau, les ravines desséchées se changent en torrents, de chaque montagne de véritables cascades se précipitent dans la vallée.

Si l'orage est grandiose, rien n'est charmant comme l'éclaircie qui lui succède. L'atmosphère, toujours si transparente dans ces parages, devient alors plus transparente encore; l'herbe, les rochers, lavés par la pluie, prennent des teintes plus vives; sous l'action du soleil, de légères vapeurs se dégagent de l'herbe humide, vont s'accrocher aux montagnes et les couvrent d'un voile blanc qui s'effile à la moindre brise. Nous avons passé par ces deux phases, et comme les débordements sont de courte durée quand l'orage ne se prolonge pas trop, nous avons pu atteindre Bérée vers le soir sans incident.

Bérée est une des plus jolies stations du Lessouto. J'y ai reçu une si cordiale hospitalité des familles Maitin et Duvoisin, que le lendemain matin, 12 mars, j'ai vu avec regret arriver l'heure du départ. Ma voiture m'attendait près de l'Église, sur une place plantée d'eucalyptus. Là, j'ai été l'ob-

jet d'une touchante attention de la part de l'école de Bérée : tous les élèves, petits et grands m'ont salué au passage d'un de ces beaux chants du Lessouto. Chère école de Bérée ! j'ai contracté vis-à-vis elle une dette d'affection et de reconnaissance. Lors de mon premier passage, j'avais été agréablement surpris en entendant l'institutrice Loïs m'adresser quelques paroles de bienvenue en français ; j'avais admiré l'autorité avec laquelle cette jeune fille dirige une école qui comprend des élèves des deux sexes et de tout âge ; plus tard, quelle n'avait pas été mon émotion, lorsque M. Duvoisin, de passage à Morija, m'avait remis le produit d'une collecte faite en faveur du Zambèze, exclusivement dans le sein de cette même école, 87 fr. 50. 87 fr. 50 trouvés pour la mission dans la petite école d'une tribu nègre ! J'ai consacré cet argent à l'achat d'un tableau noir, d'ardoises, de livres de classe en vue de ma future école zambézienne, et je ne manquerai pas, comme je l'ai promis aux donateurs, de rappeler à mes futurs élèves d'où leur viennent ces biens. Maintenant, au moment du départ, l'école de Bérée était là groupée, m'encourageant à l'action par ses chants. Je ne comprenais pas ce qu'on chantait, mais les sons que j'entendais se traduisaient dans ma pensée par ces mots : « Travaillez, et le Zambèze portera un jour des fruits, lui aussi. »

(A suivre.)

E. VOLLET.



CONGO FRANÇAIS

EUGÈNE ROBERT-TISSOT

Les amis des missions ont appris par les journaux religieux la triste nouvelle que nous apportait le dernier courrier : M. Robert-Tissot, instituteur, est mort à Lambaréné, le 3 mai dernier.

Voici ce que nous écrit M. Jacot :

« Le coup a été bien douloureux pour nous et bien soudain. Rien ne semblait indiquer une attaque grave; la fièvre a commencé le mercredi matin, tandis que M. Robert-Tissot était à l'école. Nous l'avons soigné comme un frère, M. Good et moi, et, le troisième jour, nous avons envoyé au poste (1) chercher M. le docteur Rul, bien que l'accès ne fût pas grave. Il ne s'est pas non plus inquiété, et a prescrit la quinine à dose moins forte que celle que nous avons donnée... Le dimanche, à une heure du matin, M. Robert-Tissot tomba dans un profond coma, dont il fut impossible de le tirer, et, à onze heures, il s'endormait paisiblement. Nous avons envoyé des faire-part aux blancs de Lambaréné, et, le lendemain matin, nous le conduisions à sa dernière demeure, près de la petite chapelle. Kangoué a cependant toujours joui d'une assez bonne réputation, et c'est ici la première mort depuis dix ans. »

M. Good nous écrit de son côté :

« Nous pouvons à peine croire à cette mort. Il était si fort, si actif, si sociable, que nous étions arrivés très vite à beaucoup compter sur lui, aujourd'hui encore nous avons de la peine à nous représenter que nous ne le verrons plus. Il avait eu déjà quelques accès de fièvre, mais ils avaient vite cédé au traitement ordinaire. Cependant, nous avons remarqué que la température, chez lui, s'élevait très rapidement... Le docteur Rul suppose qu'il avait une maladie de cœur, mais à quoi bon raisonner maintenant? Nous l'aimions tous beaucoup, et sa mort est pour nous un deuil personnel. C'était un homme remarquable; les voies de Dieu sont mystérieuses. Il a fait ce qui était en son pouvoir, et le Maître l'a appelé à un autre service, c'est tout ce que nous pouvons dire. »

Les voies de Dieu sont mystérieuses, en effet : en février dernier, nous voyions arriver M. Robert-Tissot au Gabon, et il avait bien vite gagné notre affection. Nous étions heureux de voir sa bonne santé, son entrain, son ardent désir de se met-

(1) Le poste français de Lambaréné.

tre à l'œuvre, et, en le quittant sur le pont du navire qui nous ramenait en France, nous lui disions : « Au revoir ! » Le revoir est un peu différé, le Maître l'a retiré de son poste plus tôt que nous ne pensions.

Et maintenant, nous qui restons, nous découragerons-nous ? Dieu nous en garde !

« Dans cette œuvre, écrivait Livingstone, il faut nous attendre à des épreuves, à des sacrifices, à des morts. Que les chrétiens en soient persuadés, une fois pour toutes, et qu'au lieu de perdre courage lorsqu'ils entendent parler de cas de mort et de ce qu'ils appellent des désastres, ils apprennent à considérer chacune de ces dispensations de la Providence comme un appel nouveau à faire leur devoir, comme une inspiration à se consacrer tout entiers à leur œuvre de libre sacrifice. »

Nous n'ajouterons qu'un mot : lorsque Jésus disait à un de ces hommes qu'il appelait à être apôtres : « Toi, suis-moi », il se levait et le suivait sans objections ni arrière-pensée, car ils aimaient, et l'amour ne calcule pas. De même, lorsqu'il dit aujourd'hui à notre Église de langue française : « Suis-moi », hésiterons-nous à aller au Congo, parce qu'il nous rappelle qu'il faut charger notre croix avant de le suivre ?

Bien au contraire : si on peut hésiter avant d'engager la bataille, on ne recule plus lorsqu'elle est engagée, on n'abandonne pas ses morts.

E. A.

P.-S. — L'École de Baraka étant moins importante que celle de Kangoué, elle sera provisoirement fermée, et M. et madame Bizeul iront remplacer M. Robert-Tissot.



TAÏTI

L'ŒUVRE PASTORALE

La vie des Églises. — Les collectes. — L'éducation religieuse de la jeunesse.

Il nous reste, pour compléter notre tableau de l'activité de nos missionnaires, à donner quelques détails sur l'œuvre religieuse qui se poursuit par leurs soins.

Notre désir serait d'en donner une idée complète, mais cette tâche nous est rendue impossible par le fait qu'au lieu d'avoir entre les mains un Rapport unique donnant un tableau d'ensemble de la situation des Églises taïtiennes, nous ne disposons que de rapports spéciaux, rendant compte de la marche de l'œuvre dans chacun des trois arrondissements entre lesquels se répartissent les vingt-deux Églises de Taïti et de Mooréa. Ces rapports, conçus sur des plans différents, divergents dans quelques-unes de leurs appréciations, ne peuvent être ramenés à l'unité : nous sommes donc forcés d'en détacher quelques traits, concernant la vie religieuse des Églises, la question des collectes, et l'instruction de la jeunesse.

M. Brun caractérise ainsi l'état des Églises taïtiennes : « La vie religieuse des chrétiens indigènes se manifeste surtout par l'observation du dimanche, le culte de famille, la lecture de la Bible et les visites aux malades. Malheureusement, ces coutumes excellentes perdent peu à peu de leur importance. Qu'il est éloigné, le temps où le jour du Seigneur était encore ici pour tous une grande fête ! Maintenant, c'est ce jour-là que, presque partout, les inconvertis mettent à part pour se livrer au jeu, à l'ivrognerie et à la débauche. Les membres de l'Église eux-mêmes sont loin de le sanctifier comme on le faisait autrefois. Le culte de famille a encore lieu, matin et soir, sous presque tous les toits, mais on l'expédie vite généralement, et souvent les enfants n'y assistent

pas... Les réunions du mercredi et du vendredi soir, quoique assez bien fréquentées à Mooréa par les fidèles, le sont beaucoup moins que jadis. La Bible est un livre respecté par tout le monde, lu par une bonne partie de la population, mais la crainte de Dieu diminue rapidement, surtout parmi la jeunesse...

« La sympathie, la reconnaissance, la charité et la pureté, voilà, d'une manière générale, les vertus qui ont peine à fleurir dans le caractère indigène, même chez les convertis. La régénération s'opère ici avec une extrême lenteur, et le nouvel homme aurait besoin d'un autre milieu pour se développer... »

Ce tableau assez sombre appelle un complément; nous le trouvons dans les lignes suivantes de M. Vernier qui, sans dissimuler les côtés faibles de la situation de son Église, y trouve néanmoins des sujets d'encouragement :

« L'Église de Papéété participe en quelque mesure aux causes d'affaiblissement dont souffrent les autres paroisses. Cela ne saurait d'ailleurs surprendre. Les tentations y sont beaucoup plus nombreuses et plus redoutables que dans les autres districts de Taïti et de Mooréa. Les exclusions qui ont dû être prononcées et les mesures disciplinaires qui ont atteint plusieurs des membres du troupeau, prouvent assez que l'ennemi des âmes ne sommeille pas.

« Toutefois, il faut reconnaître, à la louange du divin Maître, que le troupeau qu'il s'est acquis dans cette ville où Satan habite, et malgré les défaillances de plusieurs de ses membres, ne cesse point d'être un témoin de sa puissance et de son amour. Sans pouvoir citer des faits particulièrement remarquables démontrant que la situation présente est meilleure que dans le passé, il y aurait peut-être injustice à ne pas reconnaître qu'il y a quelque progrès. Les cultes principaux du dimanche sont bien suivis, ainsi que les écoles religieuses (celle du jeudi en particulier). Les élèves de mes classes bibliques du soir trouvent un intérêt grandissant à l'enseignement qui leur est donné (exercices homélitiques,

explication d'un livre de l'Ancien Testament d'après un bon commentaire, préparation pour l'École du dimanche). Les réunions d'appel qui ont lieu le dimanche soir et aussi sur semaine, sur plusieurs points de la paroisse, sous la direction des diacres les plus zélés, se maintiennent toujours et sont un précieux moyen pour attirer notre jeunesse protestante vers les biens de la vie à venir. Plusieurs y reçoivent des impressions salutaires. L'œuvre des visites périodiques auprès des malades et des inconvertis, par les sœurs de l'Église, produit souvent les meilleurs effets. Ces courageuses servantes de Christ suppléent en quelque mesure le pasteur qui ne peut pas consacrer suffisamment de temps à cette partie importante de sa tâche.

« Une autre preuve que la situation du chef-lieu ne paraît pas baisser, c'est l'esprit de sacrifice dont elle continue à faire preuve. Sa contribution en faveur des pasteurs indigènes égale, si elle ne dépasse pas, celle de toutes les autres paroisses de Taïti et de Mooréa. Outre une somme de plus de 300 francs pour frais de culte, non portée au tableau statistique, elle a ajouté à son ancien fonds, pour la construction d'un temple en pierre, une somme de près de 7,000 francs, ce qui porte ce fonds, après deux ans d'efforts, à plus de 21,000 francs en monnaie commerciale.

* Un fait réjouissant à noter encore, c'est l'intérêt qu'éprouvent de plus en plus nos chers indigènes à s'unir par la prière aux chrétiens du monde entier, à chaque renouvellement d'année, pour implorer le céleste Père en faveur de tous les hommes. Nos réunions d'alliance évangélique de la première semaine de janvier dernier n'avaient jamais été aussi nombreuses à Papéété. Elles ont été, en général, bien fréquentées dans toutes les paroisses.

« A considérer l'ensemble des Églises de l'arrondissement du Nord, si bien des points faibles sont de nature à inspirer de l'anxiété, et si d'autres causes que nous ne pouvons pas contrôler, telles que la propagande romaine, les récentes victoires du parti papiste sur le terrain politique, l'établissement de

plusieurs distilleries pour la fabrication de boissons alcooliques, l'attitude plus ou moins hostile du roi Pomaré, l'arrivée de missionnaires de la secte des Adventistes du septième jour, etc., etc., — rendent la situation actuelle assez sombre, il n'y a pas lieu de s'abandonner au découragement; nous devons plutôt remercier Dieu pour le secours qu'il a daigné accorder à nos efforts.

« En mettant notre faible foi à l'épreuve, Il nous apprend à compter davantage sur sa force toute-puissante et à recourir à lui seul pour l'accomplissement de la tâche qu'il nous a confiée. »

Dans les lignes qu'on vient de lire, M. Vernier fait allusion à une des questions qui préoccupent le plus nos missionnaires : celle de la libéralité des chrétiens, qui n'est pas encore à la hauteur où elle devrait être, malgré quelques faits encourageants, comme ceux que M. Vernier enregistre.

Cette libéralité a de tout temps été sollicitée pour la *construction des temples* ; et les chiffres cités par M. Vernier prouvent que, dans cet ordre de collectes, les Taïtiens sont assez généreux. Il est vrai que ces souscriptions ont un caractère communal et plus ou moins obligatoire qui les distingue assez profondément des collectes proprement religieuses; M. Vernier fait observer cependant, avec raison, que, la population étant protestante, les taxes qu'elle s'impose pour l'érection de ces lieux de culte peuvent jusqu'à un certain point être envisagées comme une preuve de son attachement à sa religion.

Les événements ont obligé nos missionnaires à instituer dans ces Églises une autre collecte, moins populaire que la précédente, et dont l'objet est cependant d'un intérêt primordial : c'est celle en faveur des *pasteurs indigènes*, qu'un vote du conseil général de Taïti a privés du modique traitement qui leur était alloué, depuis l'annexion par la colonie. Cette décision laissait les pauvres pasteurs dans un état d'absolu dénuement. Les missionnaires ont dû rappeler aux chrétiens

qu'un de leurs premiers devoirs était de pourvoir à l'entretien de leurs conducteurs. Malheureusement l'habitude de recevoir des subventions administratives était prise; l'appel en faveur des pasteurs privés depuis trois ans de leur salaire se heurta à beaucoup de mauvais vouloir. « Jamais, écrit M. Brun, collecte ne fut plus impopulaire..... Elle n'a guère eu d'autre résultat que de mécontenter à peu près tout le monde et de prouver, hélas! le peu d'intérêt, au point de vue matériel, que le corps pastoral inspire aux paroissiens, même aux fidèles..... »

Cette fâcheuse indifférence aux besoins matériels de leurs pasteurs prouve que les Taïtiens ont encore à compléter leur éducation ecclésiastique, comme c'est d'ailleurs le cas pour beaucoup de nos Églises d'Europe. Nos missionnaires s'y emploient, et nous ne doutons pas qu'avec le temps les paroisses, mieux informées, ne reprennent l'habitude de pourvoir aux besoins de leur culte, comme elles le faisaient avant l'annexion, alors que les charges pécuniaires imposées par l'état politique de Taïti étaient presque nulles, et que l'union avec l'État n'avait pas encore appris aux indigènes à se croire déchargés de leurs frais de culte. Les faits cités par M. Vernier montrent d'ailleurs que, si la collecte pour les pasteurs a échoué sur certains points, il n'en est pas de même partout. Quelques-uns des chiffres inscrits au tableau ci-annexé montrent aussi qu'il n'y a pas lieu de désespérer de l'œuvre. (Voir page 267.)

L'éducation religieuse de la jeunesse est toujours l'une des principales préoccupations de nos missionnaires.

La laïcisation a eu pour effet de faire de l'école un domaine neutre où l'enfance grandit en dehors de toute influence religieuse directe. L'Église catholique a créé sur certains points des écoles libres qui comptent un bon nombre d'élèves. Il faut ajouter que plusieurs des écoles laïques ont à leur tête des instituteurs et des institutrices protestants, ce qui garantit au moins la stricte neutralité de l'enseignement primaire.

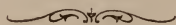
Faute d'écoles libres protestantes, nos missionnaires cherchent à tirer le meilleur parti possible des classes du soir et des écoles religieuses du jeudi et du dimanche qui existent à peu près dans toutes les Églises.

« Dans chaque petit village, écrit M. Brun, il y a une école d'adultes où quelques membres de l'Église et plusieurs inconvertis, hommes et femmes, se réunissent trois fois par semaine, de huit à dix heures du soir, pour s'occuper de sujets bibliques et de chants religieux, sous la direction du pasteur de la paroisse, ou des diacres les plus capables. Malgré tout ce que ces réunions ont de défectueux, nous croyons qu'elles exercent une bonne influence quand elles sont tenues sérieusement ; on s'y instruit et on s'y édifie. Elles prouvent en tout cas que la Bible a une certaine importance aux yeux des indigènes. Beaucoup iraient au cabaret, s'ils n'allaient pas là. Ces réunions ont l'avantage de conserver, au sein de nos populations, l'esprit religieux et protestant qui s'affaiblit peu à peu, surtout parmi la jeunesse. C'est là quelquefois qu'une âme prend la résolution de se consacrer à Dieu ou, pour parler plus exactement, de faire profession extérieure de servir le Seigneur. »

Les écoles religieuses du jeudi et du dimanche comptent 1,308 élèves. M. Brun nous dit que, si elles ont fait, çà et là, quelques progrès encourageants, sur d'autres points elles ont peine à se développer : ce qui s'explique par l'état actuel de l'instruction primaire, la liberté presque absolue dont jouissent les enfants, le manque d'autorité des parents, l'absence d'une littérature scolaire suffisamment riche.

Ces quelques détails suffisent pour montrer dans quelles conditions difficiles nos pasteurs de Taïti travaillent à leur œuvre ; moins exposés que nos missionnaires d'Afrique au point de vue du climat, ils ont à accomplir une tâche plus ingrate, où les déceptions et les amertumes abondent. Ils ont droit, par là, à toute notre sympathie. Implorons sur eux et sur leur champ de travail la bénédiction de Dieu. Dans quelques années, l'Église de Taïti célébrera le centenaire de l'ar-

rivée des premiers missionnaires. Puisse l'aurore de ce jubilé se lever sur une Église forte, unie, prospère, malgré les efforts désespérés que fait l'adversaire des âmes pour détruire par tous les moyens cette œuvre, une des plus belles qu'il ait été donné au protestantisme d'accomplir aux premiers jours de son ardeur apostolique, pour le salut du monde païen !



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'ÉVANGILE EN CHINE. — LA CONTROVERSE DES RITES. — STATISTIQUE DES MISSIONS CATHOLIQUES. — PERSÉCUTIONS. — STATISTIQUE DES MISSIONS PROTESTANTES. — JUGEMENT D'UN MISSIONNAIRE ROMAIN — QUI CONQUERRA LA CHINE ?

En Chine, il se prépare peut-être des revirements non moins étonnants que ceux qui s'accomplissent dans le continent noir (1). Et, coïncidence fatale, dans l'empire du Milieu comme au centre de l'Afrique, on rencontre la rivalité entre l'Église romaine et les missions évangéliques. Elle y est de moindre conséquence ; dans un empire de plus de 430 millions d'habitants, il y a place pour beaucoup de missionnaires. Les missions catholiques y existent depuis les dernières années du seizième siècle. Grâce aux aptitudes mathématiques des révérends pères Ricci (mort en 1610), Schaal (mort en 1666), Verbiest (mort en 1688), tous trois présidents du « Tribunal des mathématiques » de Pékin, le christianisme fut patronné par quelques empereurs ; mais il faut s'entendre sur la nature de ce christianisme. Dès 1630, des missionnaires dominicains et franciscains protestèrent

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 254 et suivante.

contre l'incroyable habileté avec laquelle les jésuites accommodaient le christianisme aux croyances et aux pratiques confuciennes. Un membre des Missions Étrangères de Paris, le docteur en Sorbonne Ch. Maigrot, envoyé par Innocent XI en Chine, fut épouvanté, en 1684, quand il vit les chrétientés tant vantées des jésuites. La controverse des rites chinois remplit presque tout le dix-huitième siècle. Les empereurs s'irritèrent de l'obstination d'un souverain étranger, le pape, à imposer à leurs sujets des coutumes autres que celles de Ricci. Young-tchin (1723-1736) fit déporter tous les missionnaires européens dans la possession portugaise de Macao. Seuls, les membres du « Tribunal des mathématiques » purent rester à Pékin. Sous Kien-loung (1736-1796), la persécution sévit plus terrible que jamais contre les chrétiens. Il y eut des exemples de fermeté qui rappellent les grandes scènes de l'Église primitive. La suppression de l'ordre des jésuites en 1773, l'indifférence de la fin du dix-huitième siècle pour les missions chrétiennes, ajoutées aux désordres causés par les querelles sur les rites, laissèrent végéter le catholicisme chinois jusqu'au moment où la mission évangélique s'attaqua à la Chine, entre 1830 et 1840. Tout au plus faut-il faire une exception pour les provinces du Sç-tchuen, sur la frontière du Tibet, et confiées aux Missions Étrangères de Paris depuis 1658. Mgr de Saint-Martin en fut exilé à la fin du siècle dernier ; Mgr Gabr. Taurin-Dufresse y fut martyrisé en septembre 1815.

La Restauration, et particulièrement la fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi, en 1822, par quelques ouvrières de Lyon, rendirent une nouvelle vigueur aux missions catholiques. D'après une statistique publiée récemment par le P. A. Launay (1), on peut dresser le tableau suivant de l'état actuel des missions catholiques en Chine :

(1) Avec une grande carte des missions catholiques en Chine, à l'échelle de 1 : 5,500,000, donnée en prime aux 10,000 premiers abonnés du journal hebdomadaire *les Missions catholiques*, en mai 1891.

CONGRÉGATIONS	MISSIONNAIRES EUROPÉENS	PRÊTRES INDIGÈNES	CATHOLIQUES	ÉLÈVES DES ÉCOLES
Missions Étrangères de Paris. . .	216	114	154.940	10.863
Compagnie de Jésus.	152	40	140.500	14.990
Congrégation de la Mission. . .	69	39	86.630	7.711
Franciscains.	27	39	50.750	3.790
Dominicains.	28	21	37.850	1.114
Franciscains réformés.	30	38	30.300	1.494
Congrégation de Scheut (Belg.).	54	14	22.150	906
Missions Étrangères de Milan. .	19	12	14.700	2.025
Sém. de St-Pierre et St-Paul (Rome)	13	3	8.000	»
Miss. Étrang. de Steyl (Hollande) .	11	»	2.200	800
Augustiniens.	6	2	146	10
TOTAUX.	625	342	548.166	43.703

Ces chiffres sont imposants. Quelque superficiel que soit peut-être le christianisme de ce demi-million de catholiques chinois, cette population catholique représente une victoire sur l'immobilité chinoise; c'est une brèche faite dans la muraille des préjugés qui, jusqu'ici, paraissait défendre l'esprit chinois, le plus conservateur qui soit, mieux que la muraille de Chine n'a protégé l'empire des « Cent Peuples ». Et si la foi des 625 missionnaires catholiques est, à notre sens, ternie par bien des scories, il s'y trouve des paillettes d'or dont la lueur peut guider l'âme chinoise, inquiète comme toute âme d'homme privée du contact avec le Dieu vivant. Plusieurs des prédécesseurs de ces 625 missionnaires ont montré à ceux qu'ils instruisaient, particulièrement dans le Se-tchuen oriental, qu'ils ne craignent pas celui qui peut faire souffrir le corps et qui ne saurait atteindre l'âme; à Yéou-yang, le P. Mabileau fut massacré en 1865; le P. Rigaud, en 1869; le P. Hue, en 1873. Cette même année, 2,240 adultes furent baptisés dans cette province lointaine (1). Pour s'y rendre.

(1) Et, suivant la pratique superstitieuse au profit de laquelle l'œuvre de la Sainte-Enfance fut fondée en 1843, « le baptême fut administré à 30.833 enfants en danger de mort, régénérés ainsi dans les eaux du salut ».

il faut, en effet, sept jours de navigation à vapeur sur le fleuve Bleu de Chang-haï à I-tchang; quarante jours en barque sur le même cours d'eau d'I-tchang à Tchong-Kin, et dix-huit jours par terre en chaise à porteurs. On compte aujourd'hui dans ce pays reculé 1 évêque, 31 missionnaires, 33 prêtres indigènes, 2 séminaires avec 85 élèves, 123 écoles avec 1,382 élèves et 26,080 catholiques. Plus récemment, la mission du Kiang-nan, dirigée par les jésuites, paraît avoir été éprouvée. Les journaux politiques ont parlé de massacres à Chang-haï même, à Ou-si près de Sou-tchéou, à Tan-yang et à Ou-hou, le long du Yang-tsé-kiang. Plusieurs bâtiments sont en tout cas devenus la proie des flammes; mais on n'a pas encore de détails sur ces événements (1).

L'apostolat protestant est exercé en Chine par quarante Sociétés. Les chiffres détaillés d'après lesquels est calculé le

SOCIÉTÉS DE MISSION	MISSIONNAIRES EUROPÉENS OU AMÉRICAINS	INDIGÈNES CONSACRÉS	COMMUNIANTS	ÉLÈVES DES ÉCOLES
Britanniques.	329	51	18.349	6.077
Américaines.	227	149	16.291	9.727
Du continent européen.	33	11	2.647	1.030
TOTAUX.	589	211	37.287	16.834

tableau ci-dessus ont été publiés par le Dr Davis, après la conférence de Chang-haï (2). On remarque que le nombre des missionnaires protestants n'est pas de beaucoup inférieur à celui des catholiques; il ne comprend que les missionnaires hommes. De même, le nombre des pasteurs chinois est res-

(1) Voir les *Missions catholiques*, 1891, p. 289.

(2) Dans le *Missionary Herald*, 1891, p. 72. Voir, sur la Conférence de Chang-haï, le *Journal des Missions*, 1890, p. 390-400.

pectable ; il témoigne des aptitudes et de la culture première du peuple chinois, ainsi que de la juste méthode employée par les missions de Chine. Les 37,000 communiantes représentent un total d'unités plus réelles que la somme des catholiques chinois ; car, dans ce dernier chiffre, sont compris les enfants, très nombreux dans l'empire du Milieu, comme on sait, plus nombreux encore dans les chrétientés catholiques où l'on recueille, par une organisation spéciale très développée, les enfants abandonnés.

Mais, pour une fois, au lieu d'étendre nos réflexions sur ces chiffres, il sera peut-être plus intéressant d'écouter le jugement d'un missionnaire catholique sur les missions protestantes en Chine, à l'occasion de la conférence de Changhaï (1). Plus modéré que beaucoup de ses confrères, il ne parle de nous que comme de « frères séparés ». Cela seul indique qu'en Chine le conflit avec nos frères attardés et égarés dans la fausse route de la tradition n'est pas arrivé à l'état aigu comme en ou-Ganda. « En dehors de l'évangélisation proprement dite, conclut ce missionnaire catholique, qu'il faut soutenir et développer envers et contre tous, il paraît bien nécessaire de développer maintenant deux points en soi secondaires : 1° les œuvres de charité, par les hôpitaux et dispensaires ; 2° les œuvres d'enseignement et d'éducation. « Si nous ne nous hâtons, écrivait un vicaire « apostolique, les protestants enlèveront la position. » C'est qu'en effet l'avenir religieux de la Chine est peut-être là : de quel côté inclineront les mandarins quand le mouvement du progrès européen les aura enfin entraînés ? Sera-ce du côté des catholiques ? Sera-ce du côté des protestants ? »

Dieu veuille que ce soit du bon côté, de son côté et de celui de son Fils Jésus-Christ, au nom duquel tout genou ploiera dans les cieux, sur la terre et sous la terre, à la gloire de Dieu le Père !

F. H. K.

(1) Dans les *Missions catholiques*, 1891, p. 92 et suivantes et p. 194 et suivantes.

RAPPORT

PRÉSENTÉ AU COMITÉ DANS SA SÉANCE ORDINAIRE DU 6 AVRIL 1894

par MM. ALLÉGRET et TEISSERÈS

« Josué, fils de Nun, fit partir de Sittim deux éclaireurs, en leur disant : Allez, examinez le pays... Alors ils vinrent auprès de Josué, fils de Nun, et lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé. Ils dirent à Josué : Certainement, l'Éternel a livré tout le pays entre nos mains. »

Josué, II, 1, 24.

Messieurs,

Semblables à ces deux soldats de l'armée israélite, envoyés à la découverte du pays que l'Éternel avait promis à son peuple, nous venons aujourd'hui vous dire ce que nous avons vu et fait dans le pays que vous nous avez chargés d'étudier, au nom de tous ceux qui, confiants aux promesses du Christ, et fidèles à ses ordres, veulent prendre possession des héritages désolés du Seigneur.

Laissez-nous tout d'abord, messieurs, rendre ici témoignage à la bonté et à la fidélité de Celui qui nous a si visiblement protégés et dirigés durant les deux années écoulées. Son ange campait à notre droite et nous arrachait au danger. Aussi, malgré des difficultés de toute sorte, nous n'avons point perdu courage, la bénédiction de la veille était le gage de celle du lendemain.

Permettez-nous encore, messieurs, sans y insister, de vous remercier, vous et tous ceux qui nous ont entourés de leur affection et comme portés par leurs prières. Ce lien mystérieux qui unit les âmes, en dépit de la distance, n'est pas une illusion ; pas un seul jour, nous ne nous sommes sentis abandonnés, oubliés. On ne peut trop dire quelle force le missionnaire puise dans cette communion ininterrompue avec ceux qui l'ont envoyé.

Les instructions que vous nous avez remises, Messieurs, dans votre séance du 16 janvier 1889, nous chargeaient d'étudier le

projet d'établissement d'une mission au Congo français. Notre attention devait se porter sur deux points : 1^o les conditions dans lesquelles se poursuit l'œuvre de la mission américaine et l'opportunité du transfert qu'elle demande ;

2^o La fondation éventuelle d'une mission nouvelle dans le Haut-Ogôoué ou dans le bassin du Congo.

Ce sont les résultats de cette enquête que nous vous apportons aujourd'hui ; mais il est nécessaire qu'en premier lieu nous vous parlions aussi brièvement que possible du voyage proprement dit.

I

Le 26 mars 1889, nous débarquions à Libreville. Nous ne parlerons pas de la traversée à bord d'un vapeur portugais, puis d'un aviso de guerre : toutes les traversées se ressemblent, et la nôtre n'eut rien de particulièrement agréable. Ces longues journées de solitude qui suivent les grandes émotions du départ, donnent à l'âme le temps de se reprendre.

Vu du large, rien de plus pittoresque que l'estuaire du Gabon. On n'aperçoit d'abord qu'un bras de mer s'enfonçant dans l'intérieur entre deux masses épaisses de verdure, et tout au fond de la baie, deux points gris dans la brume : les îles Coniquet et Perroquet. Puis, on distingue sur la rive droite, dominant le port, le clocher de l'église catholique et tout autour les maisons européennes, gouvernement, mission, factoreries, toutes blanches, tout étincelantes dans cette vive lumière ; enfin, on devine les cases indigènes éparpillées aux alentours des factoreries.

Tout cela est magnifique : le vert grave de la forêt, bordé d'une ligne d'or par le sable de la plage, fait au fleuve un cadre merveilleux ; les taches claires des habitations rompent un peu la monotonie du paysage, mais tout cela est immobile, tout a l'air mort ou endormi sous le grand ciel éblouissant. Comme le soleil se couchait, nous descendions à terre. Cette brume légère qui précède la nuit enveloppait déjà l'estuaire ; bientôt la nuit vint avec la rapidité propre aux pays tropicaux ; la lune n'était pas encore levée, l'atmosphère était lourde, chaude, chargée d'électricité ; et, tandis que nous nous rendions à la mission, cherchant dans cette obscurité un sentier qu'un indigène nous avait vaguement indiqué, nous entendions pour la première fois ce grand bruissement d'insectes, ce concert en mineur des nuits d'Afrique ; des villages perdus dans l'ombre des palmiers ou des bananiers s'élevait le bruit sourd, continu, monotone du tam-tam, dominé à intervalles réguliers par le

chant plaintif des danseurs, et nous sentions « l'éternelle tristesse de la terre de Cham » planer sur tout cela. Jamais nous n'oublierons l'impression de solitude, de faiblesse en face de la tâche à accomplir, qui nous étreignit le cœur ce soir-là.

A Baraka, nous trouvons le missionnaire américain, M. Reading, et M. Presset, l'instituteur.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mettions à étudier l'œuvre missionnaire de Baraka, l'organisation et la vie coloniale de Libreville, et nous écrivions au docteur Ballay, alors lieutenant-gouverneur et commissaire général par intérim en l'absence de M. de Brazza, pour lui demander une entrevue. Il nous accueillit avec bienveillance, quoiqu'il s'attendit un peu à nous voir reprendre immédiatement les stations des missionnaires américains, et nous assura à nouveau que le gouvernement verrait avec plaisir notre établissement définitif dans la colonie.

Cependant l'atmosphère de Libreville n'est pas faite pour donner de l'entrain à de jeunes missionnaires. Partout règne une profonde apathie ; on vit au jour le jour, indifférents de l'avenir, comme envahis par une torpeur invincible. On semblait n'avoir de force que pour se plaindre de l'administration, des indigènes, de tout le monde. Nous fûmes bien vite convaincus qu'un long séjour à Libreville nous était inutile ; mais nous dûmes y rester jusqu'à ce qu'un vapeur partit pour l'Ogôoué et, en l'attendant, nous fîmes plus ample connaissance avec la peu intéressante population de Libreville, Européens et indigènes.

Les Européens sont à peine deux cents, plus de la moitié d'entre eux sont employés de l'administration, les autres sont des missionnaires et des commerçants. Vous savez ce qu'est la vie aux colonies ; il est inutile d'y insister : les Anglais et les Allemands n'ont pas ici à jeter la pierre aux Français ; comme eux, ils oublient très vite cette moralité de convention qu'il est de mise de respecter en nos pays civilisés, et ils ne cherchent même pas à sauver les apparences. Dès le seizième siècle, les missionnaires catholiques établis au Congo avaient remarqué que le contact des naturels du pays avec les étrangers était un grand obstacle à l'évangélisation. Ce ne sont pas nos qualités qui les frappent d'abord et qu'ils s'essaient à imiter ! Aussi rien de plus triste que l'état moral de la population noire de Libreville. On l'évalue à deux mille habitants, dont trois cents à peine sont de race m'pongouée pure ; le reste est un ramassis d'esclaves libérés dans l'intérieur, d'indigènes attirés à la côte par l'espoir d'un gain facile, de Kroumen, Akras, Sierra-Léonais, Bengas, employés comme travailleurs. Sauf ces derniers et quelques Gabonais, écrivains dans les bureaux du gouvernement, les hommes

ont pour principale ressource la prostitution de leurs femmes.

Il est superflu de parler plus longuement des M'pongoués, corrompus jusqu'aux moelles, adonnés à l'ivrognerie, incapables d'aucun effort; ils disparaissent de jour en jour; un contact de plus de trois siècles avec les blancs, la traite des esclaves qui avilit ceux qui la font aussi bien que ceux qui la subissent, l'eau-de-vie enfin, les ont amenés là. On les prétend très accessibles à la civilisation! Il serait plus juste de dire que, sans énergie et sans vitalité, ils ont conservé seulement l'instinct d'imitation, si développé chez tous les nègres, et peuvent ainsi adopter aisément nos habitudes et notre genre de vie.

C'est avec un soupir de soulagement que nous quittons le spectacle écœurant des villages m'pongoués. Lorsqu'on suit la route qui mène de Libreville à Glass et à Baraka, on distingue bien vite, au milieu des Gabonais et Gabonaises, oisifs, nonchalants, promenant avec orgueil leur costume à l'européenne, des hommes et des femmes à demi nus, marchant d'un pas vif, élastique, portant sur le dos une sorte de hotte remplie de bananes ou de manioc. On pourrait croire que ce sont des esclaves, mais il suffit d'un coup d'œil pour être détrompé: leur regard droit, fier, ne s'abaisse pas devant le vôtre comme celui du M'pongoué; généralement grands, bien bâtis, ils sont assez dédaigneux des ornements étrangers et n'ont qu'un petit pagne noué autour des reins.

N'est-ce pas avec ce mépris superbe, mêlé d'une secrète envie, que les premiers Barbares durent contempler les Romains de la décadence? Et de fait, la situation est presque la même. Ces Pahouins sont bien la race jeune, vigoureuse, envahissante qui, n'était l'intervention du gouvernement, aurait déjà fait disparaître les peuples vieux et usés du Gabon.

Leurs premiers campements s'établirent au Gabon vers 1850; ce n'était pas un envahissement violent, mais plutôt une lente immigration. Les M'pongoués, tout tremblants devant ces farouches anthropophages, ne tentèrent même pas de s'opposer à eux.

D'où viennent ces Fans — ou « hommes », comme ils s'appellent eux-mêmes? Ont-ils quitté leurs villages du centre de l'Afrique pour échapper aux chasseurs d'esclaves, ou obéissent-ils à ce puissant instinct de migration qui a conduit tous les peuples de l'Est à l'Ouest? Quoi qu'il en soit, on les trouve aujourd'hui installés sur les rivières du nord du Gabon, au Gabon même, sur les rivières Remboé et Como, et jusqu'aux environs immédiats de Libreville. Un autre groupe s'est établi dans l'Ogôoué, dont il occupe presque toute la rive droite, et une partie de la rive gauche jusque chez les Adoumas, c'est-à-dire qu'ils remplissent tout le pays compris, d'une

part. entre le 7° et le 12° de longitude E. et entre le 3° latitude N. et le 1° latitude S. d'autre part.

Intelligents, sobres, durs au travail, ils ont vite fait de débrousser l'emplacement de leurs villages et de leurs jardins. Ils laissent les femmes planter les bananes et le manioc et s'en vont à la chasse, accompagnés de leurs petits chiens aux oreilles droites, à demi sauvages, comme eux-mêmes. Lorsque le terrain de chasse est épuisé, que les bananes et le manioc sont récoltés, ils reprennent leur vie errante et s'en vont à la recherche d'un nouvel établissement. Braves, entreprenants, aucun danger ne les effraie, aucune difficulté ne les rebute. Très industriels, ils ont une civilisation qui suffit à leurs besoins : ils savent forger le fer, tresser des nattes, des paniers, assouplir l'écorce de certains arbres pour en faire des pagnes. Ce sont les véritables fils de la forêt, dont ils connaissent à merveille toutes les ressources et dont leur teint, plus clair que celui des autres noirs, a gardé l'ombre. Seuls peut-être de tous les peuples de l'Afrique centrale, ils n'ont pas été démoralisés par la traite et ne possèdent pas d'esclaves. Ils sont polygames, mais l'adultère est très sévèrement puni ; autrefois même, la femme coupable était mise à mort. Aussi les enfants sont-ils nombreux et la population s'accroît-elle rapidement. On évalue leur nombre à six millions. Ils sont malheureusement très divisés et constamment en lutte les uns avec les autres. Ajoutons, enfin, qu'ils n'ont encore été entamés ni par la civilisation, ni par le christianisme. C'est un terrain absolument vierge. Leur langue même est rude comme leurs mœurs ; on la connaît d'ailleurs assez mal, et on n'a encore fait ni grammaire ni dictionnaire. Ils deviendront pour la colonie soit un précieux auxiliaire, si on sait en tirer parti, comme le désire M. de Brazza, soit un redoutable adversaire, si on essaie de les civiliser à coups de fusil, comme on a parfois voulu le faire.

Le 11 avril, nous quittions Libreville à bord d'un navire allant dans le Sud. Au cap Lopez nous trouvions un petit vapeur allemand, le « Dualla », qui remontait l'Ogôoué, et, le 17 dans l'après-midi, nous arrivions à Lambaréné, puis à Kângoué, station des missionnaires américains, établie sur la rive droite du fleuve, de l'autre côté de l'île sur laquelle sont construits le poste, la mission catholique et les factoreries étrangères.

C'est à Kângoué que nous allons faire notre apprentissage de la vie d'Afrique et de l'œuvre missionnaire.

Le missionnaire qui dirigeait la station, M. Good, venait de faire construire une nouvelle maison sur la petite colline au pied de laquelle se trouve l'école ; il nous abandonna l'ancienne, nous pûmes nous y installer et y vivre d'une façon indépendante.

Les premiers mois furent consacrés à nous acclimater un peu, à étudier le m'pongoué de façon à ne plus avoir besoin d'interprète au moins dans la plupart des cas, et enfin à visiter les annexes et le Bas-Ogôoué sur une longueur de plus de 400 kilomètres, de la mer à N'Djolé, les lacs et l'intérieur du pays jusqu'au Remboé et au Como ; nous traversâmes même à pied la région comprise entre l'Ogôoué et le Remboé. C'est ainsi que nous avons pu voir les trois autres stations de la Mission américaine : Talagouga sur l'Ogôoué, Angom (Foula-Bifoum), sur le Como, et enfin Benito, établie sur la rive droite de la rivière Benito, en territoire français contesté par les Espagnols.

Comme nous revenions d'une tournée dans les annexes et que nous pensions déjà à notre départ pour le Haut-Fleuve, M. Good fut pris d'un violent accès de fièvre bilieuse hématurique ; il n'y avait plus d'espoir qu'en un prompt retour à Libreville et de là en Amérique. Il partit donc, ou plutôt on l'emporta, et nous fûmes obligés de prendre la direction de la station. C'était le 12 juillet 1889.

M. Gacon, aide-missionnaire, restait avec nous, ainsi que M. Carmien, instituteur, qui s'occupait de l'école avec beaucoup d'entrain. M. Carmien, obligé quelque temps après de rentrer en France, fut remplacé par M. Lesage. Notre temps était naturellement bien rempli par des courses d'évangélisation ou d'études, l'instruction de trois catéchistes indigènes, les soins médicaux à donner, surtout aux enfants de l'école, et la surveillance générale de la station.

Ce n'est pas ici le moment de parler des premières expériences ; disons seulement que nous avons pu constater combien la connaissance du mécanisme et de la méthode de la mission est nécessaire à un débutant.

Tout le pays, désigné généralement sous le nom de Bas-Ogôoué, est une terre basse, marécageuse, couverte de lacs et de lagunes, coupée par les innombrables bras de l'Ogôoué, disparaissant sous le manteau magnifique de la forêt tropicale, éternellement verte, à l'abri de laquelle vivent éléphants, panthères, sangliers, buffles, gorilles et antilopes. Près de la mer, l'Ogôoué coule lentement entre les palétuviers, s'épandant au loin sous leur feuillage grisâtre, entre leurs racines enchevêtrées ; l'air est lourd, chargé d'humidité et d'une âcre odeur de vase ; nul bruit, nulle trace apparente de vie ; on assiste à la formation mystérieuse d'un continent. Un peu plus loin, à quelque 80 kilomètres, les rives s'élèvent un peu ; le fleuve semble marcher plus vite, les forêts sont plus vertes, et on distingue de temps en temps une petite tache d'un brun roux : c'est l'emplacement d'un village. Enfin, dans la brume de l'horizon, apparaissent les premières collines aux environs de Lambaréné ; dès

lors, le terrain ne cesse de se relever, et près de N'Djolé on entre dans la région des hautes collines.

Les tribus qui habitent cet immense delta ont leurs villages dispersés sur les bords du fleuve et dans les lacs. Le seul moyen de communication est la pirogue. Ce sont probablement des restes de populations décimées par les marchands d'esclaves ; c'est là, en effet, et le long de la côte, jusqu'au Congo, qu'on s'est procuré pendant des siècles la plus grande partie des malheureux qu'on transportait dans les colonies portugaises. Les blancs sont encore fréquemment appelés du nom générique de M'poutous (Portugais), et c'est une croyance encore assez répandue que les blancs se nourrissent des nègres qu'ils emmènent. — Quand donc aurons-nous assez fait pour effacer jusqu'au souvenir de cette première rencontre ?

On trouve successivement, en partant de la côte, les *Cap Lopez*, les *Oroungou*, les *Kama*, les *Chékiani*, *N'comi*, *Ivili*, *Bakaè*, etc., etc., enfin les *Galoa*, le plus important de ces petits peuples. Quant aux Pahouins, ici comme au Gabon, ils seraient aujourd'hui les maîtres si le gouvernement n'avait protégé toutes ces tribus, incapables de leur résister. Ils occupent toute la rive droite de l'Ogôoué et sont établis dans tout l'intérieur du pays entre ce fleuve et le Gabon.

Les Galoa sont les cousins germains des M'pongoués : la langue, le type, les mœurs sont les mêmes. Cependant, ils sont moins corrompus et moins abâtardis, ils sont certainement en décadence, mais tout espoir de relèvement n'est pas encore perdu. Beaucoup d'entre eux sont employés dans les factoreries ou dans l'administration. Ils sont intelligents, capables d'un certain travail, industriels, et leurs villages n'ont pas l'air abandonnés comme les villages m'pongoués. Ils ont des esclaves, ou plus exactement des domestiques à vie, qui, contents de leur sort, ne viennent pas chercher au poste français la liberté ; ils cultivent les plantations où ils demeurent le plus souvent, loin de leurs maîtres. Ceux-ci, d'ailleurs, ne les maltraitent pas, sauf les jours où ils ont bu de l'eau-de-vie ; c'est un des grands fléaux du Bas-Ogôoué.

Une chose frappe chez tous ces peuples, c'est l'absence d'idoles. Leur religion est le fétichisme, c'est-à-dire une sorte de vague spiritualisme. Il est assez difficile d'ailleurs de s'en faire une idée très précise. On n'obtient que des renseignements assez vagues, soit qu'ils répugnent à divulguer leurs mystères, soit le plus souvent qu'ils ne comprennent plus eux-mêmes le sens de leurs cérémonies ou de leurs invocations, soit enfin qu'ils aient perdu confiance dans leurs fétiches et redoutent les railleries du blanc, car,

comme nous, i's ont très peur du ridicule. Cependant d'une façon générale on peut dire qu'ils reconnaissent un esprit supérieur, un maître souverain, *Anyambié*, qui a créé le monde et les hommes, mais maintenant il est à peu près inactif, ou s'il agit, comme il est bon, il n'y a pas à s'en inquiéter. Au-dessous de lui il y a la multitude des esprits, *imbouiri*; ce qui est grand, puissant, est un esprit : les uns viennent d'en bas, et les autres d'en haut. Parmi eux il y en a de méchants et de bons. Quelqu'un est-il malade, on frappe sur une cloche, on fait beaucoup de bruit pour appeler le bon esprit ou faire fuir le mauvais.

Une deuxième catégorie d'esprits, inférieurs aux précédents, est celle des âmes des morts; après avoir quitté les corps, elles sont errantes sur la terre et deviennent beaucoup plus puissantes. On les invoque avant de partir en voyage, parfois même on leur égorge un poulet.

Enfin l'esprit des vivants peut les quitter, pendant leur sommeil, et aller faire du mal à leurs ennemis. Pour s'en préserver, comme d'ailleurs pour se préserver des autres esprits, il faut placer des fétiches à l'entrée des villages et en porter sur soi.

L'intermédiaire nécessaire entre les hommes et ce monde des esprits est le féticheur, *oganga*; c'est un homme ou une femme. Il donne des remèdes contre les mauvais sorts, fait les fétiches; il est à la fois docteur et prêtre. C'est lui enfin qui conserve les vieilles traditions. Une de celles auxquelles ils tiennent le plus est celle de *Yasi*. *Yasi* est un esprit puissant, un être mystérieux qu'on montre aux enfants au moment de la circoncision. Les femmes ne peuvent le voir sans mourir. Aujourd'hui personne n'y croit plus, mais c'est une tradition précieuse à conserver pour terrifier les femmes. Cette mise hors la religion de la femme fait comprendre comment on la considère et comment on la traite; c'est un des grands obstacles que rencontre le christianisme.

Toutes ces tribus du Bas-Ogôoué, à l'exception des Pahouins, parlent ou comprennent le m'pongoué. C'est une langue douce, harmonieuse, aux formes régulières. Elle se rattache à la famille des langues bantoues.

Il est nécessaire, avant de conclure cette partie, de parler du climat. Ce que nous en dirons peut du reste s'appliquer à tout le bassin de l'Ogôoué et même d'une façon générale à celui du Congo moyen.

L'impression dominante est celle qu'on éprouverait en vivant dans une serre également chauffée toute l'année. Tandis qu'au Sénégal le thermomètre monte jusqu'à 40° à l'ombre pendant l'hivernage et descend jusqu'à 10° pendant la saison fraîche, au Gabon la

température ne dépasse guère 36°, mais ne descend jamais au-dessous de 16° ; le plus généralement elle varie entre 27 et 33° ; ce qui donne une moyenne annuelle de 25°, la même que celle du Sénégal. Cependant ce n'est pas la chaleur qui est affaiblissante, c'est la monotonie de cette chaleur, et c'est surtout l'humidité dont l'atmosphère est saturée, et l'extrême tension électrique. Au Sénégal, la hauteur de pluies tombées est seulement de 0^m,415 par année moyenne, au Gabon elle est de 2^m,51. On peut distinguer deux saisons, la saison des pluies et la saison sèche. La saison des pluies va de septembre à mai, avec quelques jours sans pluie en janvier et février ; la saison sèche va de mai à septembre.

Il faut ajouter à l'influence débilante du climat celle de la fièvre, — de la malaria simple ; tout contribue à anémier rapidement. Cependant, en évitant toute fatigue exagérée et prolongée, en n'ayant pas à supporter de grandes privations, en n'hésitant pas à venir se retremper dans un climat tempéré dès que le besoin s'en fait sentir, et surtout en travaillant avec entrain, sans se laisser aller au « heimweh », on peut résister et faire son œuvre au Gabon tout comme ailleurs.

Il s'agit simplement de faire usage de son bon sens et de ne pas prendre peur.

Vous vous rappelez, messieurs, comment, après ce séjour d'un an dans le Gabon et le Bas-Ogoué, nous avons pensé qu'il était temps d'entreprendre le voyage d'exploration dans l'intérieur. Nous pouvions dégager une impression d'ensemble sur le pays, les habitants, la mission américaine et son avenir ; il était inutile de différer notre départ. Du reste, la saison des pluies allait finir, il fallait se hâter avant que le fleuve ne devint impraticable. En quelques semaines nos préparatifs étaient achevés ; nous avions des vivres pour plusieurs mois, une lettre du gouverneur nous recommandant aux administrateurs ; notre santé n'avait pas trop souffert, nous pouvions nous mettre en route.

II

Le 23 avril nous quitions Lambaréné, accompagnés de trois Galoa, membres de l'Église de Kangoué, qui devaient nous servir de domestiques pendant le voyage. Nous les avons déjà eus sous nos ordres, et l'attachement qu'ils nous témoignaient nous permettait de compter sur leur fidélité et leur dévouement. La chaloupe à vapeur à bord de laquelle nous primes passage mit deux jours entiers pour arriver à N'Djolé. Elle avait à sa remorque deux grandes

pirogues chargées de nos bagages. En passant devant Talagouga, nous nous arrêtons quelques instants chez le docteur Nassau pour prendre congé de lui, mais il désire assister à nos derniers préparatifs et nous promet de venir le lendemain à N'Djolé nous faire ses adieux.

À partir de N'Djolé le fleuve cesse d'être navigable pour les vapeurs; déjà même à Talagouga, à trois heures en aval, l'Ogôoué se resserre, encaissé entre des collines élevées, couvertes de forêts. Son cours est plus rapide et l'on aperçoit émerger les premières roches.

N'Djolé, à 500 kilomètres de la mer, est la base des opérations du gouvernement dans l'intérieur. C'est là que réside l'administrateur du Haut-Ogôoué; c'est de là que partent les convois destinés à ravitailler les postes jusqu'à Diélé, chez les ba-Tékés. L'organisation de ces convois est une des œuvres les plus remarquables de M. de Brazza. Il a su montrer aux indigènes qu'ils étaient intéressés autant que nous à la régularité et à la facilité des communications. Les dernières factoreries étant établies à N'Djolé, ils tiennent à y descendre pour vendre leurs produits. En échange des pirogues que le gouvernement leur prête, de la protection qu'il leur assure et moyennant un faible paiement, ils remontent, avec les marchandises qu'ils ont reçues pour leur caoutchouc et leur ivoire, les approvisionnements dont les postes ont besoin. Ce plan a été si bien compris des indigènes que dès les premiers jours on pouvait compter sur le concours de plus de 700 payeurs. Il est évident d'autre part que l'intérêt bien entendu des factoreries n'est pas de chercher à s'installer dans le haut fleuve, de risquer dans les rapides leurs marchandises ou les produits indigènes, mais au contraire, pour le moment du moins, d'attendre à N'Djolé que ces produits leur arrivent.

Grâce à l'amabilité du chef de station, M. Duval, avec lequel nous étions restés en bonne relation depuis notre voyage à bord du *Portugal*, nous ne fîmes qu'un court séjour à N'Djolé. Nous l'avions prévenu de notre arrivée et il avait préparé pour nous pirogues et payeurs.

Il ne nous restait donc qu'à embarquer nos colis et, dès le 28 avril, nous nous mettions en route pour l'intérieur, pleins de confiance dans l'avenir, et demandant à Dieu de nous faire entendre clairement chez le peuple qu'Il avait choisi pour être comme les prémices de son Église au milieu de ces tribus inconnues, de nous faire entendre le cri du Macédonien : « Viens nous secourir. »

Vous savez peut-être ce qu'est un voyage en pirogue. Figurez-vous une périssoire longue de 17 à 20 mètres, large de 0^m,60 à

1 mètre, et à fond plat. A l'arrière, debout sur deux rangs, une quinzaine d'hommes, avec une pagaie longue d'environ 2 mètres, terminée par une palette arrondie ; au milieu le chargement, solidement attaché à la pirogue par un filet de lianes ; à l'avant, le passager assis sur quelques planches clouées aux côtés de la pirogue et devant lui le chef de la pirogue et son second, éclairant la route et donnant des indications pour éviter les endroits dangereux.

M. Duval, appelé à Bôoué, se joignit à nous pour cette partie du voyage. Deux journées de navigation nous amenèrent au rapide de Kondo-Kondo, le plus long et un des plus périlleux. D'ailleurs, de ce point et jusqu'à Lopé, le fleuve n'est qu'une succession presque ininterrompue de rapides, et, malgré l'habileté des pagayeurs, il faut s'attendre, surtout à la descente, à ce que la pirogue chavire ou s'emplisse. C'est ainsi que, même avec toutes les précautions que nous prenions, nous avons perdu une grande partie de nos approvisionnements.

Jusque-là les deux rives du fleuve sont occupées par les Pahouins, qui du reste possèdent seuls la rive droite de tout le moyen Ogôoué. Sur la rive gauche, à partir de ce rapide de Kondo-Kondo, on rencontre une série de populations qui n'ont résisté à l'envahissement des Pahouins que grâce à l'intervention du gouvernement. Ce sont sans doute les fragments de tribus de l'intérieur attirées à la côte par la renommée du blanc, poussées aussi par l'ébranlement que dut produire chez ces peuples la migration des Pahouins, mais devancées, arrêtées et maintenant immobilisées par eux. Ce sont d'abord les *ba-Kotu*, dont la principale occupation est la pêche et que la fréquentation des rapides a rendus intrépides pagayeurs ; puis les *Apingi*, avec trois villages seulement sur les bords du fleuve ; ils paraissent s'être dirigés vers le haut N'Gounié, affluent de la rive gauche de l'Ogôoué, près de Lambaréné. Enfin les *Bangoué*, qu'on connaît encore assez peu : ils ont l'air plus fort que les précédents, et plus disposés à cultiver la terre. Leur type se rapproche un peu de celui des Pahouins. Ils ont établi leurs villages sur une ligne de collines peu élevées, à quelque distance du fleuve.

A mesure que nous avançons, les rives du fleuve changent d'aspect : aux collines revêtues de forêts, ont succédé de petites montagnes, boisées à leur pied et dont les flancs et le sommet sont couverts d'une herbe assez courte. Le 5 mai, nous atteignons *Lopé*, poste français, pittoresquement situé au confluent de l'Ogôoué et de la petite rivière dont il porte le nom. Nous avons le plaisir de trouver comme chef de poste un de nos anciens compagnons du « Portugal », M. Devy. Il nous prévient que des troubles

étant survenus chez les Pahouins, en amont de Bôoué, les communications sont momentanément coupées et qu'il serait plus sage d'attendre le règlement des palabres. Nous ne pouvions pas hésiter : un hangar, à défaut de la case du poste, trop petite pour nous héberger, fut aussitôt mis à notre disposition.

Cet arrêt, qui dura plus d'un mois, fut utile à différents points de vue. Il nous permit d'étudier plus à fond que nous ne l'eussions fait le peuple *okanda*, dont les nombreux villages avoisinent Lopé. Ce peuple, intelligent et doux, ressemble beaucoup aux M'pongoués. Les Okanda sont grands, bien musclés, habitués, on le voit, à manier la pagaie et la perche. La plupart sont d'habiles constructeurs de pirogues; les femmes cultivent la terre. Ils sont très superstitieux; leurs fétiches — ossements, dents de léopard, cornes d'antilope, — sont innombrables. Ils leur attribuent des vertus particulières pour les préserver de maladies ou d'accidents. Lorsqu'un Okanda veut prendre un engagement ou affirmer que ce qu'il dit est vrai, il prononce la formule : *Magongo na Liboko na Kiribi*, et en même temps se frappe le bras gauche avec la main droite. Magongo est évidemment, sous un nom différent, le « Yasi » des M'pongoués. C'est un être surnaturel qui inspire la terreur, surtout aux femmes et aux enfants. A certaines époques de l'année, on annonce le Magongo; on se réunit alors pour chanter et danser au son du tam-tam; au moment où la danse commence à présenter quelque animation, apparaît tout à coup un personnage étrangement costumé qui se met à exécuter des contorsions bizarres. Ce personnage représente Magongo. Pendant ce temps, les femmes quittent le village pour aller se cacher, car si le Magongo les rencontrait sur son passage, elles auraient immédiatement la tête tranchée. De nos jours, les mœurs se sont adoucies, et la peine infligée en pareil cas n'est plus aussi rigoureuse. Quant aux enfants, ils ne sont initiés qu'à l'âge de 14 ou 15 ans. Avant cette initiation ils n'ont pas le droit de prononcer son nom. Cet être, prétendu surnaturel, n'est qu'un indigène déguisé, qui joue ce rôle pour entretenir dans le peuple la crainte du féticheur et pour maintenir les femmes dans le devoir et la soumission.

Un autre avantage de ce séjour forcé fut de nous permettre de nous ravitailler. Teisserès descendit à Lambaréné chercher de nouveaux approvisionnements, tandis qu'Allégret restait à Lopé. Mais il était bientôt forcé de partir à son tour : le chef de poste, saisi d'un violent accès de fièvre, devait regagner la côte au plus vite, et il était si faible qu'on ne pouvait pas le laisser voyager seul.

Depuis quelques jours le fleuve avait commencé à baisser, les rapides étaient très mauvais, et les pagayeurs, recrutés à la hâte,

ne s'entendaient pas bien : aussi au rapide de Kondo-Kondo la pirogue chavira et nous descendîmes une partie du rapide accrochés à la pirogue, ou nous débattant dans les tourbillons. Grâce à Dieu nous en sortîmes cependant et le lendemain nous arrivions sains et saufs à N'Djolé, mais nous avons perdu nos armes, notre batterie de cuisine, notre courrier, etc. Le même jour Teisserès remontait de Lambaréné; bientôt nous repartions pour le Haut-Fleuve, et nous rentrions à Lopé après quelques chavirages.

De retour à Lopé, nous apprenons que la paix est signée et la route libre. Nos préparatifs sont bien vite terminés, mais malheureusement la saison sèche est tout à fait venue et les eaux du fleuve ont tellement baissé que la navigation est impossible jusqu'à Bôoué. Force nous est donc de recourir à des porteurs, besogne compliquée en ce pays, vu la répugnance des Okanda à tout travail autre que le pagayage. Après bien des démarches, nous parvenons à en décider quelques-uns, et le 14 juillet nous nous trouvions au poste de *Bôoué*. Ici nous devons prendre de nouvelles pirogues et de nouveaux pagayeurs. Une chute de plus de 7 mètres de haut barre le fleuve, et ce sont les Adoumas, dont nous allons bientôt rencontrer les villages, qui font le service du Lebagni, comme ils l'appellent, c'est-à-dire du haut Ogôoué, jusqu'à Franceville.

Partis le 16 juillet de Bôoué, nous arrivâmes à *Franceville* le 15 août, après un arrêt de 12 jours à la station de *Lastoursville*.

Au-dessus de la chute, le pays change d'aspect : c'est la forêt qui reprend avec ce qu'elle a de plus sauvage; puis, à partir de la rivière Sébé, la zone des collines dénudées lui succède, et insensiblement on s'élève à la région des hauts plateaux de Franceville. Quant aux populations, elles se suivent à de courts intervalles, sans beaucoup se ressembler. A mesure qu'on avance, on est frappé d'assister à un tel défilé de peuples, chacun avec son caractère propre, ses mœurs, son langage. Nous laissons les plaines de l'Okanda pour franchir une portion du pays occupé entièrement par les *Ossyéba*, qui ne sont qu'une branche des Pahouins, cependant avec quelques différences de langage et plus sauvages s'il se peut. Après les *Ossyéba*, les *Chaké*, puis les *Adouma*, au milieu desquels est la station de *Lastoursville*, ainsi appelée du nom de son fondateur, Rigail de Lastours, un de nos coreligionnaires, qui y est mort en 1883. L'endroit où il s'était d'abord installé à son arrivée avait reçu le nom de Madiville, ville de l'huile, qui indique quelle est la principale industrie de la région. Le pays est d'un aspect très agréable : les palmiers apparaissent aux flancs des collines, les plantations, les villages parsèment de taches claires la forêt souvent défrichée, qui perd ainsi sa monotonie désespérante.

Cantonné dans un pays peu étendu, le peuple adouma est cependant un des plus nombreux de l'Ogôoué. Les villages sont presque tous vastes et bien peuplés. Les Adouma sont de petite taille et maigres ; ils ont un caractère doux et paisible, mais sans ressort. Très habiles à manier la pirogue, le gouvernement les emploie comme pagayeurs. Une mission catholique est établie chez eux depuis quelques années, sans grands résultats apparents. Nous allâmes visiter la station : elle est occupée par deux Pères et deux Frères du Saint-Esprit qui nous reçurent avec courtoisie. Le 15 août, au matin, nous laissons à droite l'Ogôoué, et notre navigation se continuait sur la Passa ; en quatre heures nous avons atteint Franceville.

La situation de Franceville est une des plus belles qui se puissent trouver. Établie sur une hauteur, à 150 mètres au-dessus de la Passa, cette station domine une étendue de pays considérable. Le chemin qui y conduit est escarpé, mais l'air pur et le coup d'œil magnifique dont on jouit font oublier les fatigues d'une aussi pénible ascension. De tous côtés s'étagent sur les pentes des collines les nombreux villages — on en compte jusqu'à 85 — des *Akaniké*, *Oudombo*, *Obamba*, *ba-Kota*, parlant tous un dialecte différent, mais se comprenant entre eux. Franceville est le point central autour duquel se groupent ces populations. Chaque matin la cour du poste est envahie par une centaine de femmes accourues peut-être de plusieurs kilomètres à la ronde pour vendre leurs bananes et leur manioc. Le pays est très riche ; les moutons et les poules abondent. Les hommes, grands et vigoureux, sont des porteurs infatigables. Habiles forgerons, ils fabriquent des couteaux, aussi élégants que meurtriers ; des fers de sagaie, hérissés de pointes barbelées, dirigées en arrière, qui font des blessures très dangereuses. Ils se distinguent encore dans la fabrication de boucliers en lianes. Leur costume est des plus réduits, surtout pour les femmes ; leurs cheveux sont divisés en longues tresses retombant sur le front et de chaque côté de la figure ; leurs mœurs sont douces. Pendant le mois que nous passâmes dans cette région, nous pûmes étudier de près ces différents peuples. De plus, l'administrateur de Franceville, M. Michaud, habitant le pays depuis plus de cinq ans, nous fournit tous les renseignements que nous pouvions désirer et se préparait à faciliter la réalisation de nos projets. Notre plan était de nous rendre à Brazzaville par terre, en visitant le vaste plateau des a-Kouyas, habité, nous avait-on dit, par une population dense et hospitalière. Malheureusement il fut pris d'un accès de fièvre bilieuse hématurique, et c'est seulement après deux semaines de soins continus que nous pouvions l'embarquer sur une pirogue qui devait le descendre à N'Djolé. Son successeur ne crut pas prudent

de nous laisser traverser cette région. Nous ne pouvions aller contre sa volonté, bien que nous fussions d'accord avec le gouverneur et certains d'être en parfaite sécurité; la suite le montra suffisamment. Nous n'avions plus qu'à gagner l'Alima par la route suivie autrefois par M. de Brazza, et le 13 septembre nous quitions Franceville pour entrer dans le pays des *ba-Téké*. Notre caravane se composait de 50 Oudombo.

Lorsqu'on vient de passer de longs jours sur l'Ogôoué, où la vue est presque toujours bornée par l'éternelle forêt qui en couvre les rives, on aime ces grandes plaines nues que l'on embrasse d'un regard. La route, entre Franceville et Diélé, est d'environ 200 kilomètres. Elle coupe d'abord la forêt des Oudombo, puis se transforme en un sentier qui va serpentant à travers les plateaux légèrement accidentés des *ba-Téké*. A perte de vue, ces plateaux absolument nus se succèdent; une herbe courte dissimule mal le sable blanc. De loin en loin on aperçoit un petit arbre solitaire tout rabougri, les branches tordues; parfois, au creux d'un vallon, un bouquet de brousse. C'est le véritable désert, la solitude immense qui donne la sensation de l'infini. Et qu'on se représente ce désert, ces plateaux, ces bouquets de brousse, embrasés par le soleil des tropiques; c'est une lumière aveuglante qui vous entre par tous les pores avec une sensation de brûlure. La route est fatigante, car il faut marcher vite pour arriver à l'étape où on pourra acheter un peu d'eau, et quelle eau!

Le 20 septembre nous arrivions à *Diélé*, en plein pays *ba-téké*. Rien de moins sympathique que cette population *ba-tékée*. C'est une race malingre et avare, comme le sol où elle végète. Ces immenses plateaux de sable, où le manioc et l'igname poussent seuls, sans eau, comme par miracle, ne pouvaient avoir d'autres habitants. Figurez-vous de petits hommes, incroyablement laids, aux membres de sauterelles, vifs, sautillants, capables de faire jusqu'à 100 kilomètres par jour, sales, voraces et anthropophages. Les femmes sont affreuses; leur condition est misérable; elles sont traitées en esclaves. Lorsqu'une d'elles s'enfuit, lassée des mauvais traitements qu'on ne leur ménage jamais, le mari s'en va parfois vendre les enfants aux *ba-Lali* pour compenser la perte qu'il a faite.

Pendant que le chef de poste s'occupait de nous trouver des pirogues pour descendre l'Alima, nous poussions une pointe dans le pays *a-kouya* dont nous tenions à voir au moins les premiers villages, puisque nous ne pouvions pas le traverser. Au sable succède une terre noire; ce sol, plus riche que celui des *ba-Téké*, est couvert d'une végétation vigoureuse, mais l'eau est rare, et celle qu'on trouve est de mauvaise qualité. Pour s'en procurer, les habitants

sont obligés d'aller aux ruisseaux qui descendent des montagnes, mais le plus souvent ils creusent des mares où les eaux de pluie viennent se réunir. Les villages sont bien aménagés; les cases, spacieuses et propres, sont en paille; leur toit affecte la forme d'un dôme. Les a-Kouya sont plus grands et moins laids que les ba-Téké; leur couleur est plus foncée; ils ne se taillent pas, comme eux, les dents en pointe, et ne sont pas anthropophages; leur langue est moins dure et moins saccadée; elle est comprise, paraît-il, même par les peuples de Franceville. Les chefs, dont quelques-uns voyaient des blancs pour la première fois, nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. Ils nous laissèrent l'impression d'une population plus accessible que d'autres à l'Évangile.

Avant de quitter cette région, il faut dire que la politique douce et conciliante de M. de Brazza a porté ses fruits. Les indigènes aiment à rappeler son passage, et les deux Européens qui administrent ces vastes territoires, seuls, à des centaines de kilomètres de tout secours, ont toujours été respectés.

De retour à Diélé, nous chargeons nos pirogues, et le 20 octobre nous nous engageons sur l'Alima. Cette rivière traverse un pays légèrement accidenté, fertile et d'aspect agréable; son cours est des plus rapides; on se sent emporté à toute vitesse par un courant de plus de trois milles à l'heure. Elle est sillonnée de pirogues, les unes montant à vide, les autres descendant chargées de paniers de manioc. Ce commerce, fait par les a-Fourou qui viennent chercher du manioc chez les ba-Téké du Haut-Alima, nourrit les populations du Congo, de l'Ou-Banghi à l'Alima.

Nous mîmes dix jours pour atteindre le Congo; nous n'essaierons même pas de décrire le spectacle grandiose qui s'offrit à nous, lorsque, par un chenal de 50 mètres de large, nous débouchâmes sur le grand fleuve. Devant nous, et touchant le ciel à l'horizon, s'étendait une nappe d'eau immense, semée d'innombrables îlots. Après avoir remonté le Congo pendant trois jours, nous arrivions à *Bonga*, à l'embouchure de la Sangha. Là se trouve une factorerie française où nous dûmes attendre une occasion pour remonter dans l'Ou-banghi, ou descendre au Stanley-Pool. Bonga est un des centres les plus importants au point de vue commercial; le village qui porte ce nom ne compte pas moins de 3 à 4,000 âmes. Il est occupé par des a-Fourou ou bou-Bangui qui font un grand commerce d'ivoire et possèdent beaucoup d'esclaves. Ils ne sont pas cannibales, comme ceux de l'Ou-Banghi, mais cependant très cruels. C'est parmi eux que travaillent les baptistes anglais dont nous allâmes visiter la station à *Loukoléla*, sur l'autre rive du Congo; il ne fallut pas moins de sept heures de pirogue pour traverser le fleuve.

Cette station est de fondation récente ; deux missionnaires la dirigent, et bien qu'ils soient encouragés dans leur œuvre, c'est encore la période des semailles. Ils nous entretiennent de la difficulté qu'ils ont à recruter des enfants ; ils sont obligés de les payer pour les faire venir à l'école. Sans entrer ici dans de longues considérations sur l'Etat Indépendant du Congo, disons seulement que la politique brutale de Stanley, imitée par les officiers belges, est un grand obstacle pour les missionnaires et la civilisation.

Le 29 novembre nous quittons Bonga, à bord de l'un des vapeurs du gouvernement, le *Djoué*, venant de l'Ou-banghi, et nous nous enfonçons dans ce dédale d'îles qui obstruent le cours du fleuve. Nous visitons en passant, sur la rive gauche, *Bolobo* et *Tchumbiri*, où sont établis des missionnaires anglais, et *Kouamouth*, station des Pères belges. Enfin, le 4 décembre nous entrons dans le *Stanley-Pool*. Trois heures de vapeur nous amenaient à *Brazzaville*, à l'extrémité opposée.

Brazzaville est la station principale du Congo français ; elle s'élève à une trentaine de mètres au-dessus du fleuve ; la vue s'étend au loin sur le *Stanley-Pool* et le cirque des montagnes environnantes. A une petite distance en aval commence la série des chutes, dont on entend le grondement sourd. Ainsi cette station occupe un emplacement géographique de premier ordre, à la jonction de la route de Loango et de la voie naturelle offerte par le Congo, au-dessus du *Stanley-Pool*, qui est le point initial de la navigation. Une mission catholique et deux factoreries, l'une française et l'autre hollandaise, avoisinent la station. Sur la rive gauche sont les trois stations des missions anglaises et américaines, une factorerie belge et le poste de l'Etat Indépendant, Léopoldville.

Tout le pays est habité par des *ba-Téké*, moins grêles de formes que ceux de Diélé et se rapprochant plutôt du type a-kouya. Le fameux Makoko, l'ami de M. de Brazza, exerce sur eux tous une influence plutôt nominale qu'effective.

L'administrateur de Brazzaville fut très aimable avec nous ; il mit bientôt une nombreuse caravane à notre disposition, et après dix-neuf jours de marche rapide, du 10 au 29 décembre, nous arrivions à *Loango*. Il faut avoir passé plusieurs mois dans les brousses de l'intérieur pour comprendre la joie qu'on peut éprouver en apercevant à l'horizon la ligne bleuâtre de la mer.

Les diverses populations que nous rencontrons entre Brazzaville et la côte, *ba-Kamba*, *ba-Dongo*, *Ogangala*, *Odondo*, *ba-Kounié*, *Maycembé*, etc., sont des débris de tribus, jadis peut-être nombreuses et puissantes, mais qui ont été entièrement décimées par la traite des esclaves. Pour eux surtout, le blanc est bien le

« mangeur d'hommes » ; farouches et craintifs comme des bêtes longtemps traquées, ils fuient à notre approche, et, s'ils existent jusque-là, il faudra plusieurs générations de paternelle administration, avant qu'ils aient repris confiance.

Plus triste encore est le spectacle des peuples de la côte, et surtout des *Loango*. Des siècles de contact avec les Portugais les ont absolument corrompus. La mission catholique, établie depuis plusieurs années à Loango, essaie de constituer un village indigène chrétien, mais la moitié au moins de ses habitants ont été achetés sur le Congo. Il est inutile de donner beaucoup de détails sur cette partie de notre voyage : ce fut la plus fatigante. Quant à ces divers peuples, disons seulement qu'une mission en ces pays serait plus décourageante encore qu'elle ne peut l'être au Gabon.

Le 31 décembre nous nous embarquions pour Libreville, où nous arrivions le 5 janvier 1891. Nous y passions tout un mois, soit pour assister à la conférence des missionnaires américains, soit pour nous entretenir avec M. de Brazza, soit enfin pour visiter une dernière fois les stations de la mission jusque dans l'Ogôoué.

Le 7 février, nous quittions le Gabon à bord du vapeur français *le Taygète*, et le 8 mars nous débarquions à Marseille.

III

Messieurs,

L'appel du Macédonien dont nous parlions en commençant, nous l'avons entendu partout où nous nous sommes arrêtés. Dans combien de villages ne nous a-t-on pas répété : « Qu'allez-vous faire plus loin ? Ici aussi nous voulons des missionnaires, nous vous donnerons nos enfants, vous leur apprendrez à lire, restez avec nous. » Le gouvernement de son côté nous disait : « Choisissez, nous vous aiderons où que vous alliez. » Nous revenons donc avec cette conviction profonde : le pays est ouvert, montons-y, certainement l'Éternel le livrera entre nos mains.

Le moment est venu de conquérir toutes ces peuplades fétichistes où l'islamisme n'a pas encore pénétré, avant que la mauvaise civilisation n'ait rendu la tâche plus difficile, avant que l'extension des missions catholiques ne nous force à mêler la controverse et l'évangélisation. Ce doit être le privilège et l'honneur de nos Églises protestantes de prendre possession, au nom du Christ, de ces immenses territoires soumis pacifiquement à l'influence française.

Quelles raisons seraient assez puissantes pour nous retenir ? Le climat ? — Le peu que nous en avons dit suffit à montrer qu'il n'est

pas plus dangereux que celui du Sénégal. On n'y connaît ni la fièvre jaune, ni la fièvre typhoïde, et d'ailleurs ceux qui donnaient joyeusement leurs fils, il y a trois siècles, pour monter sur les bûchers ou ramer aux galères, ne les donneront-ils plus aujourd'hui à l'œuvre missionnaire? Pour nous, nous sommes convaincus que si l'Eglise prend conscience de la grandeur de l'heure actuelle au point de vue de la conquête du monde, et de l'étendue de ses devoirs, hommes et argent se trouveront. Nous ne pouvons pas rester sourds aux appels qui nous ont été adressés; il est impossible de se désintéresser purement et simplement du Congo français. Car c'est une loi de l'histoire comme de la nature que tout peuple, toute collectivité, comme tout individu, infidèle ou inapte à sa mission se condamne à disparaître.

Mais où commencer? Nous arrivons ici, messieurs, à la partie la plus délicate de notre exposé. Quelle est la situation exacte de la Mission américaine? Un transfert est-il nécessaire?

L'American Presbyterian Board a dans la colonie quatre stations : Baraka-Libreville, Angom sur le Como, Kangoué et Talagouga sur l'Ogôoué. Elle compte : 5 missionnaires, 2 instituteurs français, 2 aides-missionnaires, presque tous mariés, 3 prédicateurs et 10 évangélistes indigènes; 300 membres d'Eglise, 4 annexes, 3 écoles françaises, un petit navire à voiles et 5 baleinières. Le budget de la mission, y compris le traitement des missionnaires, des aides-missionnaires, des instituteurs, des évangélistes, s'élève à la somme de 76,830 francs.

Les résultats obtenus sont loin de répondre aux efforts tentés.

Les causes de cet insuccès relatif sont nombreuses. Il faut tenir compte tout d'abord de la profonde corruption des populations m'pongouées. Baraka, fondée en 1842, compte à peine 40 convertis, et combien peu d'entre eux font honneur à leur profession de chrétiens! Les Pahouins, d'autre part, offrent une grande résistance à l'Évangile. A Angom et Talagouga, établis chez eux en 1882, il n'y a guère de fait qu'un premier travail de défrichement. Kangoué, sur la rive droite de l'Ogôoué près de Lambaréné, occupé depuis 1876, est la seule Eglise prospère, surtout depuis ces dernières années.

Lorsque M. Good est arrivé à Kangoué, il y avait à peine 50 convertis; en quelques années, il a profondément entamé le Bas-Ogôoué, si bien qu'il a fallu organiser deux nouvelles églises, bâties aux frais des indigènes et placées sous la direction de catéchistes et d'anciens. Aujourd'hui, elle compte plus de 200 membres; nous les avons vus de près et nous avons été encouragés en constatant quelle transformation peut produire l'Évangile. Mais au prix de quels efforts! Les villages sont dispersés sur les rives du fleuve et des lacs, ce

qui rend les courses d'évangélisation lentes et pénibles ; puis les missionnaires catholiques n'ont cessé de combattre les Américains, les attaquant à la fois comme Anglais et comme protestants.

Le climat enfin a souvent désorganisé l'œuvre commencée, et plusieurs missionnaires ont été obligés de partir avant d'avoir pu se mettre vraiment au travail. Ces départs donnent une impression de provisoire, d'instable, très nuisible au développement normal de la mission.

A ces deux premières sources de découragement des missionnaires américains, populations et climat, il vint s'en ajouter une autre vers 1883. Le gouvernement français, suivant en cela l'exemple des autres gouvernements, leur demanda de ne plus enseigner l'anglais dans leurs écoles. Ils les fermèrent pendant un certain temps, puis les rouvrirent en essayant de donner toute l'instruction en m'pongoué. Une pareille tentative devait être suspecte. Il y avait eu, dès l'origine, un malentendu entre le gouvernement et la mission, et ce malentendu n'a jamais été dissipé. Les écoles m'pongouées ne purent pas continuer. En Amérique on commença à perdre courage et on pensa à abandonner la mission ou à la céder à une Société française.

Cependant, à la suite de l'œuvre accomplie par M. Good, l'intérêt et l'espoir se réveillèrent ; si les missionnaires avaient pu franchir N'Djolé et aller dans l'intérieur, ils auraient trouvé en Amérique de grandes sympathies. Mais ils ne le pouvaient pas. Ils essayèrent enfin d'avoir des écoles françaises avec des instituteurs français, mais cette espèce de compromis ne réussit qu'à demi, malgré le zèle des instituteurs et la bienveillance des missionnaires.

Aussi, au mois de janvier dernier, réunis en conférence, les missionnaires américains ont pris à l'unanimité la résolution suivante : *« Nous affirmons à nouveau, en l'accentuant, l'opinion déjà émise plusieurs fois par cette conférence, que les véritables intérêts à la fois des indigènes et de l'œuvre seraient sauvegardés par le transfert à la Société des Missions de Paris des stations que nous occupons maintenant au Gabon et dans l'Ogôoué. Nous demandons, en outre, que si cette Société consent à reprendre notre œuvre, notre comité lui fasse don de tous les établissements de notre mission, mais seulement lorsque cette Société sera prête à occuper le champ avec une force missionnaire suffisante à assurer le maintien et la prospérité de l'œuvre. »*

La seule question qui doit nous préoccuper maintenant est celle-ci : est-il vraiment impossible aux missionnaires américains de continuer leur œuvre ? Après une étude attentive et impartiale, et bien que nous soyons partis d'une impression contraire, nous sommes obligés de dire qu'ils sont en face de difficultés presque insurmontables.

Ils doivent d'abord renoncer à pénétrer dans le Haut-Ogôoué, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent plus profiter de l'ardeur des Eglises d'Amérique, à marcher à la conquête de l'intérieur de l'Afrique ; ils auront donc beaucoup de peine à trouver les hommes et l'argent qui leur sont nécessaires.

Mais il y a un obstacle plus grand que celui-là. Il est temps de penser sérieusement à l'organisation définitive des Eglises et du pastorat indigène dans le Bas-Ogôoué. Une instruction solide est nécessaire à ces futurs pasteurs ; en quelle langue la leur donnera-t-on ? Ils ont besoin d'un instrument de travail intellectuel ; quel sera-t-il, l'anglais ou le français ? Ce doit être le français ; or, les missionnaires américains ne peuvent l'apprendre suffisamment pour être capables de l'enseigner. C'est donc bien l'avenir de la mission qui est en jeu.

Reste enfin la question des enfants. Nous l'avons dit, l'essai qu'ils ont fait en ces dernières années d'employer des instituteurs français n'a qu'à demi réussi et il n'y avait que des écoles de garçons ; comment faire pour les filles ? D'autre part, qu'est-ce qu'une mission sans école, quel est son avenir ? Ce n'est pas de la génération actuelle qu'on peut beaucoup espérer. La génération prochaine sera pire, si on ne s'en occupe dès maintenant.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres qu'il est inutile d'énumérer ici, la situation est très grave, il importe que nous nous en occupions *au plus tôt*. Ce n'est pas sans quelque tristesse que nous sommes arrivés à cette conclusion, car enfin ce travail désintéressé des Américains parmi les peuplades du Gabon n'a-t-il pas une grande valeur pour la colonie, et, d'autre part, n'est-il pas regrettable que, pour des raisons politiques, nous soyons obligés d'employer une partie de nos forces à faire ce que d'autres font aussi bien que nous ? On a besoin de se rappeler que Dieu dirige les nations et qu'il permet cet envahissement de l'Afrique pour une fin que nous comprendrons un jour.

Mais admettons que nous ne soyons pas obligés de reprendre les stations américaines, où pourrions-nous fonder une mission nouvelle ?

Nous vous l'avons dit, nous n'avons trouvé nulle part un peuple bien homogène, nettement séparé des autres, un peuple fort, dont la langue soit comprise au loin dans l'intérieur, de telle sorte qu'il puisse être dans l'avenir comme une grande lumière dans les ténèbres. Par contre, partout nous serons bien accueillis. Nous ne nous sommes pas contentés de voir les tribus établies sur les rives du fleuve : à plusieurs reprises, nous avons quitté nos pirogues, pour aller dans l'intérieur reconnaître les populations qui sont en seconde ligne. Nous avons visité ainsi les Bangoué, les Cymba,

et surtout les Obamba dont les villages — où parfois pas un blanc n'avait passé avant nous — sont les plus considérables que nous ayons rencontrés dans l'Ogôoué. C'était une véritable joie pour nous que d'entrer en contact avec ces populations que la civilisation n'a même pas encore effleurées.

Si donc, messieurs, vous décidiez de commencer une mission dans l'intérieur, nous aurions deux points surtout à signaler à votre attention. Ecartons de suite l'idée de s'établir, pour commencer, sur les rives mêmes du Congo. Nous ne sommes ni assez riches, ni assez forts, ce semble, pour nous payer le luxe d'une mission dont la nécessité *actuelle* n'est pas absolue.

Dans le Haut-Ogôoué par contre et sur les plateaux qui forment la chaîne de partage des eaux, nous nous trouvons en face d'une œuvre immense qui ne peut être faite *que par nous*. Un climat relativement sain, des peuples jeunes que les difficultés de communication et le manque d'ivoire ou de caoutchouc préserveront d'une invasion soudaine de la civilisation et de l'alcool, l'absence enfin d'une mission catholique, dont nous n'aurions pas à redouter la concurrence d'ici quelques années au moins, tels sont les avantages qui favoriseraient les débuts d'une mission dans ces régions.

Deux points, dirons-nous, nous paraissent particulièrement propres à être le foyer d'une œuvre apostolique importante : Franceville et le plateau a-kouya.

Et d'abord Franceville, dont nous avons décrit l'admirable situation. On aurait affaire à des populations assez denses, qui, tout en conservant leurs dialectes spéciaux, ont cependant une langue commune. Une fois la mission solidement établie, on pourrait songer à atteindre deux tribus qu'on dit être considérables : les Bakota au sud-ouest et les Obamba au nord-est. Si ces derniers occupent vraiment, comme le supposait Jacques de Brazza, tout le pays qui s'étend de la Passa au cours supérieur de la Likouala et de la Sangha, ce serait un magnifique champ de travail. On verrait ainsi les deux troupes de missionnaires s'avancer vers l'intérieur par deux routes parallèles : les missionnaires français longeant les crêtes des collines élevées où les affluents du Congo moyen et de l'Ou-banghi prennent leur source ; les Anglais et les Américains remontant la rive gauche du Congo.

Mais cela est l'idéal, c'est la vision de la foi ; il faut envisager le côté pratique. Nous sommes en plein pays inexploré, une reconnaissance que nous avons faite chez les Obamba nous a montré quelles immenses difficultés les missionnaires auraient à surmonter. Les villages sont à de très grandes distances les uns des autres, et il faut avoir fait ces marches interminables dans les

hautes herbes, par un soleil torride, pour comprendre qu'un Européen ne saurait y résister longtemps.

Un autre obstacle très sérieux est le manque de voies de communication. Il faudrait renoncer à la famille missionnaire. On ne peut, en effet, songer à faire passer une femme par les terribles rapides de l'Ogôoué, et qu'est-ce qu'une mission où on ne s'occupe pas de l'éducation et du relèvement de la femme indigène, œuvre impossible au missionnaire seul? On doit se rappeler que l'Ogôoué n'est pas une route et que pendant 35 jours on risque à chaque instant sa vie ou ses approvisionnements.

Enfin, messieurs, et ceci est à prendre en sérieuse considération, peut-on s'aventurer ainsi dans l'intérieur sans base à la côte, sans ligne de ravitaillement, sans représentant auprès des autorités? Il nous faudrait un agent au Gabon.

Cela dit, les dépenses de premier établissement s'élèveraient à peu près à 32,500 francs.

Si nous le lui demandions, le gouvernement nous aiderait peut-être dans une certaine mesure en ce qui concerne les transports dans le Haut-Ogôoué, comme il le fait pour les catholiques, mais nous ne pouvons pas escompter cette possibilité.

Nous vous avons parlé en second lieu du plateau a-kouya. Ici, nous aurions une population homogène, mais relativement peu nombreuse. Egalement éloignée de l'Ogôoué, de l'Alima et du Congo, elle ne se mêle guère aux tribus voisines. On pourrait y faire paisiblement une œuvre modeste, loin des intrigues politiques. Ces plateaux ont cependant une certaine importance stratégique : c'est le point central de l'immense quadrilatère formé par la mer, l'Ogôoué, l'Alima et le Congo. Il commande les routes que suivront peut-être un jour les peuples de l'intérieur, lorsque le chemin de fer qui reliera le Stanley-Pool à la côte sera terminé. De plus, les ba-Téké de Brazzaville, qui paraissent être de la même famille que les a-Kouya, seront accessibles d'ici quelques années. Ils sont aujourd'hui les intermédiaires entre les peuplades du Haut-Congo et les factoreries, mais lorsque celles-ci auront partout établi leurs comptoirs et que le stock d'ivoire sera épuisé, ils n'auront plus d'autre ressource que la culture du sol. C'est à ce moment qu'ils seront vraiment disposés à nous recevoir, et que les stations fondées chez les a-Kouya pourront exercer sur leur développement moral et matériel une sérieuse influence. Enfin, l'œuvre serait appelée à prendre une grande extension parmi les peuples de la Sangha; on gagnerait le Congo soit à pied, soit par l'Alima, mais cette branche nouvelle n'aurait avec l'ancienne qu'un lien moral, et le ravitaillement devrait se faire par Brazzaville.

Les difficultés que nous rencontrerions chez les a-Kouya sont à peu près celles que nous avons signalées à Franceville. Les communications sont plus faciles, mais beaucoup plus chères, puisque tout doit être porté à dos d'hommes. Il ne faudrait pas moins de 45 jours de marche pour aller de Loango aux villages a-kouya, et le transport *d'une tonne* de marchandise reviendrait à 1,800 francs.

Enfin deux agents seraient nécessaires : un à Libreville, un autre à Loango. Les dépenses s'élèveraient pour la première année à un minimum de 40,000 francs. Les frais se réduiront en une certaine mesure lorsque le chemin de fer du Stanley-Pool à la côte fonctionnera.

Vous le voyez, messieurs, tout cela est fort complexe, et plus on étudie ces questions, plus on se demande : la véritable méthode est-elle d'attaquer directement l'intérieur, et le moment est-il venu pour nous de le faire ?

Nous ne le croyons pas, et laissez-nous, messieurs, résumer, en terminant, les raisons qui ont produit sur nous cette conviction et le plan qui nous semble devoir être suivi.

I. Une mission dans l'intérieur ne peut se passer d'une base à la côte et d'un représentant auprès du gouvernement.

II. Les communications difficiles ou très chères, l'état social encore en formation de quelques peuples, le peu de renseignements précis qu'on a sur certaines régions, la manière dont nous avons été conduits pendant notre voyage, montrent que le moment n'est pas encore venu de s'installer directement chez les peuples de l'intérieur.

III. La position des missionnaires américains vis-à-vis de leurs Églises et vis-à-vis du gouvernement français est telle que, s'ils peuvent à la rigueur conserver leur œuvre du Gabon, il leur est impossible de la développer.

IV. Étant donnés, d'une part, les conditions d'une mission dans l'intérieur et la situation de nos frères américains, et d'autre part, le fait que les chrétiens français sont manifestement appelés de Dieu à commencer une œuvre au Congo français, *il semble nécessaire d'accepter le transfert qui a été demandé.*

V. Ce transfert, loin de nous faire renoncer à l'esprit agressif qui est le caractère propre de l'œuvre missionnaire, doit devenir *la base de notre action sur les peuples du Haut-Fleuve.*

Et voici le plan que nous vous soumettons :

La station de Baraka-Libreville devient la base de ravitaillement et d'expédition pour le Como et l'Ogoué ; elle est occupée par un missionnaire qui représente la mission auprès des autorités, est le pasteur des Européens protestants de Libreville, évangélise les

quelques villages m'pongoués de l'estuaire et s'occupe surtout des Pahouins dont les premiers villages sont aux portes de la station. Il a avec lui un instituteur-évangéliste et sa femme qui tiennent une école de garçons et une école de filles. On pourrait choisir les mieux doués des garçons pour les envoyer, loin de leur milieu, soit à la classe biblique de Lambaréné, soit à l'école industrielle de Talagouga.

A la station d'Angom un missionnaire et un instituteur poussent activement l'œuvre parmi les Pahouins du Como et du Remboué.

Dans l'Ogôoué, à Kangoué, deux missionnaires et un instituteur se partagent l'œuvre importante dont cette station est le centre ; développement des Églises existantes parmi les Galoa et les autres peuples du Bas-Ogôoué, œuvre d'évangélisation à commencer dans la rivière N'Gounié et aux environs du grand lac Onanga, parmi des populations sauvages, mais qui ont déjà demandé des missionnaires à plusieurs reprises ; le mieux serait d'y placer un instituteur-évangéliste ; vigoureux effort du côté des Pahouins ; et, enfin, établissements scolaires. Ces écoles doivent devenir la pépinière des futurs catéchistes et pasteurs indigènes. C'est là aussi qu'on recrutera des instituteurs et évangélistes indigènes pour le Haut-Fleuve. Un petit vapeur gagnerait beaucoup de temps et épargnerait au missionnaire de grandes fatigues.

La station de Talagouga est occupée par un missionnaire, un instituteur-évangéliste et un aide-missionnaire. Ils travaillent parmi les Pahouins et en même temps le missionnaire commence l'évangélisation du Haut-Fleuve. Une fois ou deux par an, il remonte l'Ogôoué, prêchant dans les villages, et emmenant les enfants qui lui sont volontiers confiés. L'école est ainsi composée mi-partie de Pahouins et mi-partie d'enfants descendus avec le missionnaire. On peut espérer que, loin de leur milieu, ils seront aisément soumis à l'influence chrétienne ; au bout de quelques années, les plus avancés seront envoyés à la classe biblique de Kangoué et retourneront dans leur pays comme évangélistes ou instituteurs. Les autres passeront quelques mois à l'école industrielle. On prépare ainsi la fondation d'une station à Franceville. Ce coup d'œil rapide montre quelles proportions magnifiques peut atteindre cette œuvre du Gabon si elle est entreprise avec élan.

Pour occuper ces quatre stations il faut 5 missionnaires, 5 instituteurs et 2 aides-missionnaires ; comme nous l'avons dit, le budget est de 70,000 francs. Hâtons-nous d'ajouter que deux des missionnaires américains, parlant français (l'un d'eux est Suisse), seraient disposés à conserver leurs stations ; il ne s'agirait donc en réalité que d'un nouveau missionnaire et de deux instituteurs.

Quant à la question d'argent, on pourrait, nous semble-t-il, réduire un peu le budget des Américains, et commencer avec un minimum de 50,000 francs. M. de Brazza nous a promis qu'il donnerait 4,000 francs pour chaque école (garçons et filles) que tiendrait un instituteur marié. Nous avons eu de si nombreuses preuves de sa bienveillance que nous n'hésitons pas à croire qu'il tiendra sa promesse. Il n'a pas voulu que nous remboursions à la colonie les frais de pirogue et même de porteurs qui avaient été faits pour nous, ce qui diminue beaucoup les dépenses de notre voyage. Nous avons été frappés de ses vues larges et généreuses et nous avons confiance dans l'avenir de la colonie si elle reste entre ses mains (1).

Vous l'avez entendu, messieurs, nous sommes persuadés qu'il y a une œuvre immense à faire au Congo français ; mais nous avons une autre conviction, non moins forte que la première et que nous ne voulons pas taire à la fin de ce rapport. Il vaut mieux ne pas commencer cette œuvre que de l'entreprendre avec timidité. Si nos Églises sont trop faibles pour accepter cette charge et cet honneur nouveaux, qu'elles aient le courage de le reconnaître.

Pour nous, nous ne pouvons que leur adresser l'appel des envoyés de Josué : Ceignez-vous, fils d'Israël, et montez contre ce pays, car certainement l'Éternel l'a livré entre vos mains.

Paris, 3 avril 1891.

NOTA. — Après avoir entendu la lecture de ce Rapport et en avoir délibéré, le Comité en a renvoyé l'examen à une commission nommée pour cet objet spécial.

Sur le préavis de cette commission, et après une nouvelle et sérieuse délibération, le Comité, par un vote unanime, a décidé en principe l'adoption du Congo français au nombre de ses champs de missions. Mais, en même temps, il a déclaré que cette entreprise resterait subordonnée et proportionnée à l'appui des Églises, se manifestant par un ensemble d'efforts et de sacrifices suffisant pour affranchir la Société des missions de sa dette actuelle et lui assurer les ressources régulières indispensables à l'accomplissement de sa tâche agrandie.

(1) Le numéro du 20 mai du *Journal officiel* du Congo français renferme le texte d'un arrêté dont le premier article est :

« L'introduction des alcools en amont de N'Djolé, à Brazzaville et sur les territoires du Haut-Congo est interdite. »

Le Congo français est donc une des premières colonies européennes où on interdit la vente de l'alcool ; n'y a-t-il pas lieu d'être fiers et encouragés ?

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LOUIS DUVOISIN

Une douloureuse nouvelle nous arrive du Lessouto : M. Louis Duvoisin, missionnaire de la station de Bérée, est mort le 19 juin dernier. On lira la lettre que M. Ernest Mabile, secrétaire de la Conférence, nous adresse au sujet de cette mort, qui prive notre Société d'un de ses meilleurs serviteurs. De son côté, M. Paul Germond se propose de nous envoyer une notice biographique sur M. Duvoisin, auquel l'unissait une intimité toute fraternelle.

Nos lecteurs seront ainsi mis à même de juger de ce qu'était M. Duvoisin, et comprendront toute la grandeur de notre perte. Ils peuvent s'en faire une idée en se rappelant la remarquable série d'articles où notre frère exposait l'état religieux et moral des Bassoutos après cinquante années de mission (1).

Ils ont pu apprécier, en les lisant, toutes les qualités de style, d'observation pénétrante, de jugement fin et sagace, qui distinguaient M. Duvoisin, et qui faisaient de lui, au vrai sens du mot, un penseur.

Mais ce que ces articles ne révèlent pas, ce que n'ont pu

(1) Quelques-uns des principaux obstacles aux progrès de l'Évangile parmi les Bassoutos. *Journal des Missions*, années 1885 et 1886.

apprécier que les amis et collègues de M. Duvoisin, et ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, ont eu le privilège de le connaître personnellement, ce sont les qualités morales qui le distinguaient, — cette bonté, cette douceur, cette charité, cette piété, qui rayonnaient sur son visage et lui donnaient, surtout quand il riait, une expression presque céleste.

Pourquoi nos Églises n'ont-elles pas eu le privilège de connaître l'homme remarquable que notre Mission vient de perdre? M. Duvoisin, parti en mission en décembre 1861, n'était jamais revenu au pays natal. Marié en Afrique, avec la fille d'un de nos plus anciens ouvriers, M. Maitin, il n'avait pas eu, pour l'attirer en Europe, autant de raisons que d'autres missionnaires. Nous croyons cependant qu'il eût joui d'un congé passé dans nos Églises. En tous les cas, nos Églises eussent apprécié sa visite.

Nous exprimons ici notre profonde et douloureuse sympathie à madame Duvoisin, à ses enfants, à M. et madame Maitin, à l'Église de Bérée, à toute notre mission du Lessouto, si éprouvée. Les amis des Missions se joindront à nous pour demander à Dieu de consoler ceux qu'il vient d'affliger, et d'occuper lui-même la place de l'époux, du père, du fils, du pasteur, du collègue qu'il vient de leur reprendre!

Monsieur A. Boegner, directeur de la Maison des missions de Paris.

Makéneng, le 24 juin 1891.

Cher monsieur Boegner,

Je viens vous faire part officiellement de la douloureuse épreuve qui vient de frapper notre mission du Lessouto. Notre cher et bien-aimé M. Duvoisin nous a quittés pour le ciel, le vendredi 19 juin, à dix heures du matin. Il a succombé au mal dont nous avons parlé à plusieurs reprises et qui, dès le début, nous a laissé peu d'espoir. La nature de ce mal, que

nous soupçonnions sans la connaître exactement, n'a pu être précisée que quelques jours seulement avant la mort, M. Duvoisin s'étant toujours refusé à ce qu'on l'auscultât. L'examen des médecins a révélé l'existence d'une tumeur de caractère cancéreux dans la région du foie et de l'estomac. Cette tumeur devait, paraît-il, dater d'au moins deux ou trois ans. C'était, comme vous le voyez, un mal sans remède qui ne pouvait tarder à conduire notre collègue au tombeau. M. Duvoisin ne pouvait, en effet, plus rien supporter sur l'estomac les derniers temps et en était venu à un point de maigreur et de faiblesse qui ne laissait aucun doute sur l'issue de la maladie. Par bonheur, les souffrances ont été presque nulles ; car il ne s'est jamais plaint que de lassitude. Son corps, qui n'était plus qu'un squelette recouvert de peau, lui était devenu un fardeau, et on peut dire qu'il ne soupirait plus qu'après la délivrance.

Elle n'a pas tardé à venir ; elle est venue plus tôt même que nous ne pensions, car nous étions plusieurs qui avions fait le projet d'aller lui dire un dernier adieu et qui sommes arrivés trop tard. M. Germond, appelé par message spécial, n'est pas arrivé à temps pour fermer les yeux à son intime ami.

La fin a été douce et facile, telle qu'il l'avait demandée. Il s'est éteint, ou plutôt endormi, pour ne plus se réveiller sur cette terre. Jusqu'au bout, il a conservé une grande lucidité d'esprit, et cette clarté dans les idées, cette facilité, même cet entrain dans la conversation, a encore ajouté quelque chose à l'amertume de la douleur de sa famille. Ses parents voyaient bien à certains signes qu'il n'y avait aucun espoir à conserver, que c'était une affaire de jours, d'heures et que la fin approchait irrévocablement ; et cependant ce mourant restait plein de vie, d'entrain, comme si aucun mal ne minait sa constitution !

On peut dire qu'il est mort debout, car, jusqu'à la fin, il a pu s'occuper de son Église, prendre congé de ses paroissiens avec une sérénité parfaite, faire son testament et le signer en disant : « Je n'ai jamais écrit mon nom avec autant de sûreté

de main ! » Il parlait de son départ comme de la chose la plus naturelle du monde ; pour lui, mourir était un gain, et, comme Moïse, on peut dire qu'il se montra ferme, comme voyant déjà celui qui est invisible. Quelques heures avant de mourir, sa femme l'entendit s'écrier avec enthousiasme : « Que c'est beau ! mais que c'est beau ! » Et quand elle lui demanda : « Que vois-tu ? » il lui répondit : « Je te dirai cela plus tard. » Il n'a pas eu le temps de le lui dire, car, à partir de ce moment, sauf quelques mots pour répondre à une question de madame Maitin, il n'a plus parlé, et s'est contenté de porter ses yeux de l'un à l'autre de ses bien-aimés qui l'entouraient.

Ses funérailles ont eu lieu le dimanche 21 juin devant un grand concours de peuple. Le gouvernement y était représenté par plusieurs magistrats, les chefs du voisinage par leurs envoyés, et la Conférence des missionnaires par MM. A. Mabile, Germond, Kohler, Dyke, Jacottet, et votre correspondant. Rien de plus touchant que l'hommage rendu à sa mémoire. Tous les orateurs ont été d'accord pour relever les traits essentiels de son caractère, la douceur qui n'excluait pas la fermeté, la bonté qui l'empêchait de jamais soupçonner le mal, l'humilité presque excessive, la droiture parfaite, l'abnégation absolue.

D'autres diront ce qu'a été M. Duvoisin comme homme, comme missionnaire, comme chrétien. M. Germond vous enverra une notice biographique sur son fidèle ami ; lui seul peut la faire exacte et complète.

Qu'il me soit permis de dire le vide immense que laisse M. Duvoisin dans nos cœurs et l'étendue de la perte que fait non seulement notre mission du Lessouto, mais aussi toute notre Société. Comme homme, c'était véritablement un Nathanaël sans fraude, sans reproche, en même temps qu'un Jean-Baptiste par l'humilité et l'absence de toute préoccupation personnelle. Comme missionnaire, c'est une grande lumière qui s'est éteinte ; car, si Louis Duvoisin n'a pas été avant tout un homme d'action et s'il a dû se faire en quelque

sorte violence pour devenir un directeur de station et d'annexes, par contre il était l'homme des idées et des principes qui doivent former la base de toute mission faite conformément à l'Esprit de l'Évangile ; c'était un inspirateur, un conseiller intelligent et prudent, et, tant qu'il était là, nous pouvions être sûrs de ne pas risquer de faire dévier notre œuvre missionnaire de sa ligne, ni de la détourner de son vrai but. Comme chrétien, il a été un homme de Dieu dans l'acception complète de ce mot, un croyant convaincu et incapable d'aucune lâcheté, d'aucune faiblesse dans les choses regardant la foi et la morale ; comme chrétien aussi, il a été un penseur fin, délicat, profond, et je ne crois pas exagérer en affirmant qu'il eût pu illustrer une Faculté de théologie. Sous ce rapport, nous avons toujours pensé que sa place était plutôt dans l'enseignement théologique que dans le ministère pratique, et cependant quel privilège de l'avoir possédé comme collègue, comme ami ! A ce point de vue, M. Duvoisin était bien vraiment le type de l'ami excellent, du collègue aimable et aimé. Sa mémoire demeurera gravée dans nos cœurs aussi longtemps que durera notre vie, et nous nous sentirons honorés de l'avoir eu comme compagnon de nos travaux, comme guide, comme modèle.


La famille de M. Duvoisin est admirablement soutenue dans cette grande épreuve.

En attendant la prochaine Conférence, nous avons chargé M. Jacottet de s'occuper de l'Église de Bérée. Plus que jamais nous poussons notre cri de détresse : « Venez nous secourir ! »

Croyez toujours, cher et honoré directeur, à mes sentiments affectueux.

Le secrétaire de la Conférence,
E. MABILLE (1).

(1) Quelques semaines avant de nous écrire cette lettre, M. Ernest Mabilille avait eu lui-même la douleur de perdre son fils Max, âgé de trois ans.



ENCOURAGEMENTS

Paris, le 21 juillet 1891.

La situation si grave de notre Société n'a pas laissé indifférents les amis nombreux et dévoués qu'elle compte dans nos Églises de langue française. Nous avons reçu de nombreux témoignages de l'intérêt qu'excitent les sérieux problèmes qui se posent à nous. Les lettres que nous recevons montrent nos correspondants préoccupés avec nous des responsabilités que nous portons. Ces témoignages de sympathie fraternelle nous font du bien ; ils sont le verre d'eau froide tendu au combattant. Nous remercions ceux qui ont su les trouver dans leur cœur et nous les dire.

L'intérêt qu'excite notre œuvre ne se borne pas à ces messages. Sur plus d'un point, nos amis ont pris à cœur les questions que fait naître notre situation présente. Tel comité auxiliaire a entrepris d'étudier les besoins de l'un ou de l'autre de nos champs de missions, et nous a adressé ses vues à ce sujet. Tel ami dont le long dévouement accrédite les conseils nous exprime son sentiment sur nos devoirs et sur nos projets. Ces communications nous sont précieuses, sans diminuer nos responsabilités, puisque seuls nous possédons tous les éléments des décisions à prendre ; elles nous encouragent, en nous montrant que nous ne sommes pas seuls à porter notre fardeau.

La sympathie qui se contente de conseils a peu de valeur. Telle n'est pas celle qu'on nous témoigne. Le comité auxiliaire dont nous parlions (1), tout en nous faisant part de ses vues, prend l'engagement de travailler à augmenter nos ressources. Et de divers côtés nous arrivent non seulement des promesses, mais des preuves tangibles d'intérêt. Nos lecteurs ont pu s'en convaincre en lisant sur la couverture de notre journal la liste des dons reçus en réponse à nos appels.

(1) Le Comité auxiliaire de Montbéliard.

Plusieurs de ces dons sont faits en vue du Congo, comme cette généreuse souscription anonyme de 4,000 francs que M. le pasteur Soulier nous remettait, le jour de notre assemblée annuelle. L'œuvre du Congo, il est facile de le constater, excite un véritable intérêt. Mais elle n'absorbe pas à elle seule toutes les sympathies. L'œuvre générale, le déficit, le Zambèze, ont leur part dans les libéralités exceptionnelles qui nous ont été faites ces derniers temps. Nous en sommes profondément reconnaissants et nous voyons, dans le fait même de cet appui donné à l'œuvre de la Société dans son ensemble, une marque de confiance qui nous touche et nous encourage. En augmentant nos ressources générales, nos amis donnent leur approbation à la ligne de conduite que nous nous sommes tracée ; c'est comme s'ils nous disaient : « Vous avez raison de compter sur nous. Nous sommes avec vous pour accepter de la main de Dieu les devoirs nouveaux qu'il vous impose, et avec vous pour vouloir *avant tout* pourvoir aux besoins des œuvres anciennes ; comme vous, nous croyons que la bénédiction de Dieu est au prix de cette fidélité dans l'obéissance. »

Nous ne pouvons énumérer ici tous les dons que nous avons reçus. Citons une souscription de 5,000 francs que nous a envoyée une chrétienne du nord de la France bien connue pour l'intérêt qu'elle prend à la construction de nos édifices religieux, intérêt dont la Maison des missions a reçu des preuves éclatantes. Un don de même importance nous a été adressé par un chrétien de la Suisse française que nous ne sommes pas autorisé à nommer, mais dont nous pouvons citer quelques lignes :

« ... Je vous prie d'accepter comme don anonyme pour le déficit une somme de 5,000 fr. Je sais qu'en face des besoins incessamment renouvelés, ceci n'est que peu de chose. Je sais aussi que ce n'est rien en comparaison de la consécration personnelle à l'œuvre ; et que le moindre de nos catéchistes indigènes fait plus, en se donnant lui-même, que ceux qui donnent de l'argent. Mais il faut des uns et des autres ; vous

recevrez ce don de la part du Seigneur à qui tout appartient. Je suis heureux qu'il me prenne comme intermédiaire pour offrir un témoignage de sympathie à cette œuvre si excellente. »

A côté de ces offrandes qui ne sont au pouvoir que d'un petit nombre, avec quelle reconnaissance nous recevons les dons plus modestes de chrétiens moins aisés, qui, touchés de nos besoins, trouvent moyen d'ajouter à leur souscription annuelle un don supplémentaire, — et ces humbles oboles, aussi précieuses que les dons les plus riches, que nous apportent des pauvres ou des petits...

Parmi ces derniers, plusieurs, n'ayant rien à donner, se sont faits collecteurs du *Sou missionnaire*. On nous a demandé, ces temps-ci, un nombre inusité de nouveaux carnets. Peu de faits nous ont autant encouragés. Ce qu'il nous faut, nous ne cessons pas de le dire, c'est *un accroissement de ressources régulières* et par conséquent une augmentation dans le nombre de nos amis et de nos soutiens. Un effort momentané ne suffit pas.

On le voit, nous sommes encouragés. Est-ce à dire que le but soit atteint, que notre appel ait eu tout son effet ? Loin de là. Sur plusieurs points l'intérêt est excité, les bonnes volontés se sont mises en branle. Mais le mouvement est loin d'être général. Les résultats obtenus sont peu de chose en présence des besoins. Nos Églises ne nous ont pas donné, jusqu'à ce jour, le droit de compter qu'elles pourvoient aux besoins d'œuvres nouvelles, sans que, pour cela, les missions anciennes soient privées du nécessaire.

Nous devons donc attendre encore et nous attendrons, jusqu'à ce qu'un mouvement général d'intérêt, ce signe que nous avons réclamé pour nous mettre en marche, se soit produit dans nos Églises.

Toutefois, même en attendant, nous ne resterons point inactifs. Notre attente sera celle du serviteur qui dit à son maître : « Que veux-tu que je fasse ? Je suis prêt. » Ce sera l'attente de la prière, qui cherche en Dieu la direction et la force pour agir.

Nos amis s'associeront à nous pour rechercher ces grâces. Nous le leur demandons comme le plus grand service qu'ils puissent nous rendre. Leurs prières nous sont, à cette heure, plus indispensables que leurs dons eux-mêmes. Nous sommes en face de si grands besoins, de si lourdes décisions, que le premier de nos devoirs est de rechercher la face de Dieu et sa communion, avant toute action et même avant toute résolution. Si Dieu voit nos Églises humblement désireuses de ses directions et confiantes dans le secours de son Esprit, il se servira de nous pour faire son œuvre.

La prière n'est d'ailleurs pas seulement notre premier devoir, c'est aussi notre plus pressant besoin. Nous en avons eu la preuve dimanche dernier, à la Maison des missions. Une réunion spéciale, moins annoncée que ne le sont d'ordinaire nos séances, a attiré, ce jour-là, dans notre chapelle, nombre d'amis désireux de se joindre à nous pour chercher les lumières et le secours de Dieu. M. le pasteur Soulier présidait ce service, qui nous laisse de fortifiants souvenirs, et où l'action de grâces a dominé.

Il ne faut pas que cette réunion reste isolée. Nous convions nos amis à en organiser de semblables. Nos difficultés et nos besoins, nos dangers et nos projets, la faiblesse des ouvriers et la grandeur de l'œuvre, le sérieux de l'heure présente, les portes ouvertes devant nous : voilà certes assez de sujets de prière pour nous créer un droit aux intercessions de l'Église. Qu'elle nous les accorde, qu'elle demande pour nous de grandes choses en s'appuyant avec confiance sur cette promesse de Jésus que l'on nous rappelait l'autre jour :

« Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes que celles-ci, parce que je vais à mon Père. Et quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié par le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. »



NOUVELLES DIVERSES

Prochain départ de M. L. Mabile. — L'état actuel des finances de la Société l'oblige d'ajourner tout envoi de missionnaire. Les circonstances, néanmoins, nous ont imposé une exception à cette mesure.

M. Louis Mabile, qui a terminé ses études à la⁶ Maison des missions, il y a un an, et a fait un stage supplémentaire à Neuchâtel, doit partir cet automne pour le Lessouto, où son père et son frère aîné sont à l'œuvre.

M. L. Mabile désirait ardemment se mettre à la disposition de la Société pour un de ses nouveaux champs de travail; le Congo, en particulier, l'attirait puissamment; mais sa santé, récemment ébranlée par une sérieuse maladie, lui impose de rejoindre, avant l'hiver, le seul de nos champs de travail dont l'air soit salubre et réconfortant.

M. de Pomaret, l'un de nos pasteurs français de Taïti, est en Europe depuis quelques semaines, en vertu d'un congé administratif.

Tournées de missionnaires. — Nous remercions les amis et les Églises qui nous ont demandé la visite de l'un ou l'autre de nos missionnaires actuellement en Europe. Ces demandes seront prises en sérieuse considération, et il y sera répondu autant que faire se peut. La Société a le plus sérieux désir de faire visiter, dans le cours de cet exercice, le plus grand nombre d'Églises; mais on comprendra que l'organisation de ces tournées, en tenant compte à la fois des convenances des Églises et de l'itinéraire que doivent suivre les missionnaires, ne soit pas chose facile.

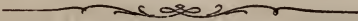
M. le pasteur Appia, vice-président du Comité, et M. Dieterlen, missionnaire, ont représenté notre Société aux assem-

blées annuelles de Genève. Les jours précédents, M. Dieterlen avait eu l'occasion de plaider la cause de nos missions dans le pays de Montbéliard, à Neuchâtel et à Morges. M. Dieterlen est actuellement en Alsace, dans sa famille.

M. le missionnaire Escande visite en ce moment les Églises de la montagne du Tarn. Au mois d'août, il fera une tournée dans le Béarn.

MM. Allégret et Teisserès passent le mois d'août avec leurs familles; ils pensent se remettre en tournée en septembre.

La santé de MM. les missionnaires Weitzcker et Casalis, tout en s'étant améliorée, n'est pas encore satisfaisante.



LESSOUTO

RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES

Thaba-Bossiou, 7 avril 1891.

Messieurs,

La conférence des missionnaires du Lessouto s'est réunie à Thaba-Bossiou, le 7 avril 1891, sous la présidence de M. Ad. Mabile. Nous avons eu la joie de voir au milieu de nous MM. Pascal et Jeanmairret, l'un, fraîchement débarqué de France, l'autre, en voyage de convalescence et venant chercher au Lessouto le climat et le repos nécessaires au rétablissement de sa santé et de celle de madame Jeanmairret.

Mais hélas! que de vides à constater dans nos rangs! Le docteur Casalis, gravement malade, est dans la colonie et peut-être en route pour l'Europe. M. H. Dyke, malade aussi, est parti pour East-London. M. Duvoisin, quoique si proche de Thaba-Bossiou, n'a pas pu se joindre à nous, et son état nous inspire de sérieuses inquiétudes. Lérivé est toujours

vacant par suite du départ de M. Weitzecker. Du Griqualand-East, M. Cochet seul a pu venir. M. Dieterlen est en France.

Vous pouvez comprendre, messieurs, combien nous nous sommes sentis affaiblis par tant de départs. C'est sous une impression sérieuse et triste même que nous avons commencé nos séances. Il semble que Dieu veuille nous faire passer par le creuset de l'épreuve. Nous bénissons sa main, alors même qu'elle nous châtie ; mais il est bien mystérieux et douloureux pour nous de voir que notre œuvre est ainsi compromise, retardée dans son développement, soit par la maladie de nos frères, soit par l'insuffisance de notre nombre pour occuper tous les postes actuellement existants.

Nous vous en supplions, faites un nouvel effort pour nous envoyer promptement les hommes dont nous avons besoin pour compléter nos rangs. Le moment est bien sérieux pour nous et la gravité de la situation nous inquiète vivement. Dieu veuille se souvenir de nous et de l'œuvre qu'il nous a confiée.

L'année, vue dans son ensemble, ne présente rien de remarquable ; elle a été pour nous tous une année de travail suivi et persévérant ; plusieurs annexes et chapelles d'annexe ont été bâties sur l'étendue du territoire ; deux églises et deux stations sont en voie de construction à Makéneng, Cana et Kalo.

La statistique générale accuse des progrès sérieux ; ainsi 1,254 catéchumènes ont été reçus dans la classe cette année, et le nombre des membres communicants est monté de 6,933 à 7,112, déduction faite des 903 communicants remis à d'autres Églises et dont voici le détail : Béthulie, 198 ; Mabouléla, 372 ; gens de Tsita, 40 ; Botsabélo, 118 ; Paballong (1), 175. La collecte pour la mission intérieure est montée de 26,534 fr. 80 (1890) à 32,168 fr. 80, soit une augmentation de 5,634 francs.

Comme l'indique la statistique, nos écoles sont en progrès aussi ; huit nouvelles écoles ont été ouvertes pendant l'année

(1) Schisme Christmann.

et le total des écoliers accuse une augmentation de 639 (1). Le désir de l'instruction ne semble pas diminuer et le travail fait aux écoles n'est pas mauvais. Nos instituteurs sont en général animés de bonne volonté, et, pour apprécier la valeur exacte de leur travail, il ne faut pas perdre de vue leur origine et leur trop court passage dans nos écoles supérieures.

De ces considérations générales passons à la revue des stations.

Bien que la plus jeune, l'Église de *Kalo* ouvrira la série géographique des stations dans ce résumé général des progrès de notre œuvre au Lessouto. Il n'y a pas, dans la marche de cette Église, matière à larges développements, car l'arrivée de M. Alfred Casalis chez Joël date du 24 février 1890, et l'année dernière a été presque entièrement consacrée à la construction des premiers bâtiments nécessaires à une station. Ce premier travail est aujourd'hui achevé et nous avons pu entreprendre l'œuvre d'évangélisation, soit par des tournées de prédications dans les villages environnants et chez les principaux chefs, soit par l'organisation des annexes.

Une chapelle-école a été bâtie et achevée chez le chef Moplupi (Hololo), et cette annexe est en bonne voie. L'école compte un grand nombre d'enfants, et les cours s'ouvrent à l'influence de l'Évangile, comme en témoignent dix conversions récentes. Deux autres annexes chez le chef Tlasoa et à Bouta-Bouté sont commencées.

De chez Joël descendant vers le sud, nous arrivons à *Léribé*, et ce n'est pas sans tristesse que nous trouvons cette station encore déserte après tant de mois de vacance. MM. Kohler et Alfred Casalis avaient été chargés par la conférence de diriger cette œuvre et, il faut le dire, les chrétiens de cette Église leur ont facilité la tâche, car ils ont eu,

(1) On remarquera une légère différence entre les chiffres du tableau statistique que nous avons relevés, il y a un mois, et ceux du Rapport, établis sans doute sur des données un peu divergentes. (Rév.)

malgré le départ de M. Weitzecker, une tenue excellente. Le ministère de notre frère a été constamment entravé par la maladie, par les voyages que réclamait sa santé, mais les résultats de sa fidélité se voient encore. Il n'y a pas eu à Lérivé de défections en faveur des anglicans et des catholiques; il ne s'est produit qu'un nombre insignifiant de cas de discipline, et la statistique accuse 80 nouveaux catéchumènes. Les fêtes dirigées par M. Kohler ont bien réussi, et M. Casalis a commencé et achevé la construction d'une chapelle sur l'annexe de Maté. Malgré cela, il ne faut pas perdre de vue la nécessité de placer à bref délai, à Lérivé, un missionnaire bien portant, zélé, prêt à parcourir son district à cheval et à pousser activement cette œuvre depuis si longtemps en souffrance. Les chrétiens de Lérivé se sont montrés fidèles, mais il ne faudrait pas abuser de leur patience.

Cana. — Depuis son retour de France, M. Kohler s'est remis à l'œuvre, mais l'absence de madame Kohler ne lui facilite pas la tâche et le laisse seul et quelque peu mélancolique à sa station.

L'œuvre semble en progrès sur ce point. Les païens paraissent éprouver quelque peu de cette soif de l'Évangile qui est le signe précurseur des réveils. 74 catéchumènes admis dans la classe, c'était un chiffre jusqu'ici inconnu à Cana. Sauf quelques rares exceptions, la conduite des chrétiens a été satisfaisante.

M. Kohler a fondé, dans le courant de l'année, deux nouvelles annexes et eût voulu en réoccuper une autre abandonnée il y a quelques années par l'Église de Bérée. Mais le manque de fonds l'a arrêté, et depuis lors le chef Massoupa a imposé aux gens de cet endroit un missionnaire anglican.

A la station même, des ouvriers, sortis de l'école industrielle de Léloaleng et dirigés par le missionnaire, ont commencé la construction d'une jolie et solide chapelle en pierre. Il était temps de donner à cette station un lieu de culte décent. En somme, s'il n'y a rien de saillant à relever dans la

marche de l'œuvre à Cana, il est bon de constater que le progrès est continu, l'avenir plein de promesses.

Par suite de la maladie de M. Duvoisin, nous n'avons pas de rapport sur l'œuvre de *Bérée*. La statistique indique 17 nouveaux membres communiants, 38 catéchumènes de plus que l'an dernier; au total 178 catéchumènes dans la classe. Les collectes aussi sont en progrès.

L'Église de *Thaba-Bossiou* est dans une excellente voie de progrès; le nombre des catéchumènes et des membres d'Église montre un réjouissant accroissement. Les cultes de semaine et du dimanche sont mieux suivis, le zèle pour l'évangélisation se réveille, et la collecte d'Église s'est accrue raisonnablement. Sans faire dépendre l'appréciation de la vie religieuse d'une Église de son plus ou moins d'entrain à s'acquitter de la collecte, il est cependant incontestable qu'une Église vivante manifeste sa vie au dehors en faisant les sacrifices financiers nécessaires à son développement normal.

Les évangélistes et maîtres d'école font leur devoir avec zèle et fidélité, et les écoles sont en progrès. Mais il n'y a pas encore lieu de chanter victoire et de croire que tout est pour le mieux dans la meilleure des Églises. M. Jacottet voudrait des progrès plus rapides, plus complets; nous rêvons tous un idéal de foi et de sainteté que nos Églises sont loin de posséder ou même de se proposer. Mais tant que la vie se manifeste dans une Église par des conversions nombreuses et sérieuses, nous sommes assurés que l'Esprit de Dieu est en elle et sur elle. Nous ne saurions rien souhaiter de plus ou de mieux.

Nous ne parlons que pour mémoire de quelques difficultés qui ont surgi entre le missionnaire de Thaba-Bossiou et le chef Massoupa, difficultés qui paraissent inhérentes à la situation même. Il ne faudrait d'ailleurs pas s'en exagérer l'importance; elles s'apaiseront avec le temps ou céderont à quelques efforts de conciliation.

Morija. — Le développement de cette œuvre s'est pour-

suivi pendant l'exercice courant sans secousses, sans arrêts, mais aussi sans élan remarquable; le chiffre de 364 réceptions dans la classe est sans doute considérable, mais on a vu mieux à Morija, et M. Mabille est en droit d'attendre plus d'une Église où l'évangélisation des païens a été poussée très avant. Les progrès de l'Évangile ont été particulièrement sensibles aux annexes de Matelile, Boléka, Likhethleng et Matsieng. Sur ce dernier point, le terrain avait été jusqu'à ce jour particulièrement dur; 50 conversions ont eu lieu cette année et ce n'est pas sans une vive satisfaction que nous voyons l'Évangile se répandre ainsi dans le village du grand chef, de ce Letsié qui a toujours donné l'exemple d'un complet endurcissement et dont la vie a été et est encore, malgré son grand âge, un scandale pour la tribu.

Nous ne saurions passer sans dire quelques mots de Job Motéane, ancien élève de l'École de théologie, actuellement suffragant à Morija. Il a été d'un grand secours à M. Mabille, s'appliquant principalement à inspecter les écoles et à faire des tournées d'évangélisation. Ceci s'applique aussi à Carlisle, suffragant de M. Jacottet. Il est temps de songer à leur consécration et de leur donner un poste fixe. M. Mabille propose à la conférence de placer Job au confluent du Senkunyane (petit Orange) et du Senku (Orange). Son œuvre serait d'évangéliser les populations échelonnées le long de ces rivières. Ce serait le premier jalon posé au cœur des Maloutis, le début d'une évangélisation régulière et suivie des montagnards bassoutos.

En somme, il y a progrès dans le district de Morija. L'Évangile y devient une puissance; les chefs même l'avouent et, si ce n'était la concurrence catholique et anglicane, l'avenir serait plein de brillantes promesses.

Le rapporteur,

(A suivre.)

ALFRED CASALIS, pasteur.

ZAMBÈZE

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

(Suite) (1)

En quittant le Lessouto. — Une danse païenne. — Un orage africain. — Dans l'Etat libre de l'Orange. — Kimberley et ses habitants.

Ma deuxième étape avait pour but Ladybrand, dans l'État libre d'Orange, avec halte à Masérou, résidence du magistrat supérieur. Je suis arrivé à Masérou à midi et demi ; j'ai trouvé cette résidence ravissante ; elle est située sur une colline moins abrupte que ne sont généralement les hauteurs du Lessouto. Du sommet de cette colline on découvre d'un côté une vallée verdoyante enserrée entre les contreforts des Maloutis, de l'autre le Calédon. Masérou comprend quelques maisons européennes entourées de jardins ; elles sont occupées par les employés du gouvernement ; quelques bureaux, quelques magasins et une bourgade indigène principalement habitée par les familles des Bassoutos employés dans la police. J'ai profité de mon passage pour rendre visite au gouverneur ; j'ai été reçu à la résidence de la façon la plus aimable, j'ai trouvé en Sir Marshal Clarke un beau type de soldat, avec son bras amputé, l'œil clair et droit ; en lady Clarke, une véritable dame. La distinction naturelle qui accompagne toute sa personne lui permet d'être aimable sans crainte de déroger. On sent que, sous le gouvernement de Sir Marshal Clarke, le Lessouto est en bonnes mains. J'ai failli trouver à Masérou une nouvelle recrue pour le Zambèze : le petit garçon de Sir Marshal Clarke voulait à toute force partir avec moi.

Après avoir laissé aux chevaux le temps de reprendre des forces et avoir été moi-même hébergé à la résidence, j'ai dû prendre congé de mes hôtes et donner le signal du départ. Encore un long regard aux montagnes du Lessouto et nous descendons la pente raide qui mène au Calédon, complète-

(1) Voir page 269.

ment plein à cette époque. Nous franchissons la rivière en bac et nous voici dans l'État libre, dans la partie que les Boers nomment « territoire conquis, » l'Alsace-Lorraine des Bassoutos. Physiquement c'est toujours le Lessouto : mêmes hauteurs tabulaires, même végétation, même aspect ; mais on sent que ce n'est plus cela. Les champs sont plus grands, mieux cultivés, les chemins mieux entretenus, et cependant le pays paraît plus désert. Le soir approche ; nous sommes à l'heure où, de l'autre côté du Calédon, on voit de tous côtés de légers panaches de fumée bleue déceler la présence de villages ; il suffit alors de regarder l'endroit d'où montent ces fumées pour voir une quantité de petits villages blottis au milieu des rochers. Ici, rien de semblable, pas de fumées, pas de villages ; à de longs intervalles, on voit dans le lointain un petit cube de teinte rougeâtre, quelques meules de paille ; c'est une ferme de Boer construite en briques crues et ses dépendances. Plus de ces nombreux groupes joyeux, vifs et pittoresques de Bassoutos revenant des champs. De temps en temps seulement on croise un wagon à bœufs, badigeonné d'une couleur criarde ; deux indigènes loqueteux dirigent l'attelage ; juchée sur le wagon, une famille silencieuse vous regarde passer ; le père barbu, la pipe à la bouche, la tête couverte d'un large feutre gris ; la mère, la figure enfouie dans une vaste cape lisse, de couleur douteuse ; une bande de marmots aux cheveux filasse.

Combien de Bassoutos vivaient et vivraient heureux dans le terrain requis pour faire vivre une semblable famille ? Cette pensée m'obsède depuis mon départ du Lessouto. Où s'arrêtera la conquête blanche ? Quand Dieu prendra-t-il en pitié ses enfants noirs ? Quel avenir leur réserve-t-il ? Il me semblait entendre une grande lamentation s'élever de cette terre conquise ; le cri de détresse de ceux qui, au milieu de ces champs que je traversais, ont été massacrés en défendant le territoire où ils étaient nés, les pleurs des veuves et des orphelins, les gémissements de tous ceux qui ont dû fuir, laissant entre les mains des envahisseurs les

champs et le bétail qui les faisaient vivre ; puis, je songeais à tous ces membres dispersés de tribus autrefois libres qui travaillent actuellement dans les fermes, dans les villes, dans les mines, méprisés, insultés, maltraités, sans instruction, sans espérance, enrichissant les blancs de leurs sueurs pour un salaire dérisoire qu'ils laissent encore entre les mains des marchands d'alcool, les seuls consolateurs qu'ils connaissent. Et j'étais pénétré d'un profond sentiment de gratitude envers mon Dieu pour la grâce qu'il m'a faite de me choisir comme son messager auprès de ces déshérités afin de leur annoncer la bonne nouvelle qui doit les sauver. Ses desseins sont impénétrables pour les profanes seulement, pour nous il est le Dieu juste et saint ; nous savons, nous autres chrétiens, que notre Rédempteur est vivant ; le mal que font les hommes, Il sait le changer en bien, et ses promesses s'accomplissent. Bienheureux tous ceux à qui la grâce a été faite de pouvoir contribuer de quelque manière que ce soit à l'avènement du règne de justice et de vérité.

Le soleil était déjà bas, l'ombre des hauteurs s'allongeait dans la plaine, lorsque nous sommes arrivés à Ladybrand, une des perles de l'État libre, paraît-il. C'est une ville de 3 à 400 blancs, tracée pour en contenir 10,000 ; quelque chose dans le genre de ces places de bains, issues d'une spéculation manquée, qui naissent de temps à autre sur nos plages françaises ; on y trouve des rues aux noms pompeux, mais les maisons et les baigneurs font défaut. C'est un peu l'impression que j'ai rencontrée à Ladybrand. Une grande place à peu près vide au milieu de laquelle s'élève une église hollandaise, de larges avenues tracées en vue d'un avenir incertain, mais actuellement peu garnies de maisons, une rue commerçante comptant une dizaine de boutiques et deux hôtels, un square planté d'eucalyptus où de jeunes fils d'Albion, vêtus de flanelle blanche, s'exercent au tennis ; peu d'animation, de temps à autre un cavalier ou un wagon à bœufs : voilà Ladybrand. La population aisée est presque toujours d'origine an-

glaise et s'occupe de commerce ; les Boers des villes sont généralement pauvres, ils ont en mains les petits métiers. A 500 mètres de la ville, une bourgade indigène fournit aux citadins la main-d'œuvre dont ils ont besoin.

J'ai passé la nuit chez un commerçant, M. Trower ; sur la recommandation de M. Mabile, il m'a accordé l'hospitalité.

Le lendemain matin j'ai pris congé de Daniel, qui, malgré le mauvais état des chemins ravinés par la pluie, m'avait amené sain et sauf à destination ; et, à trois heures de l'après-midi, je prenais le post-cart qui devait me déposer à Bloemfontein au point du jour. L'équipage était d'un aspect peu engageant : une sorte de cabriolet à deux roues recouvert d'une capote trouée, jadis blanche ; de la boue partout, à l'intérieur, à l'extérieur ; en fait d'attelage, quatre chevaux étiques.

Je n'avais heureusement, vu les dimensions du véhicule, que deux compagnons de voyage : le conducteur, un métis de Hottentot et de Hollandais, et un commis voyageur écossais, se rendant comme moi à Bloemfontein. Nous voyons arrimer nos bagages derrière le cabriolet, à l'aide de solides courroies en cuir non tanné, et à quatre heures nous nous mettons en route. Malgré l'aspect misérable des chevaux nous filons grand train. Le paysage est toujours celui du Lessouto, moins rude cependant, plus adouci, mêmes hauteurs en forme de table, mais plus espacées, d'immenses pâturages divisés par des treillages en fil de fer, quelques champs de maïs et de blé, pas d'arbres ; de temps à autre, rarement, une ferme isolée dans le lointain, et quelquefois sur la route une boutique délabrée où l'on vend de tout, des vêtements, des comestibles et de l'eau-de-vie. Autour de ces boutiques, quelques misérables masures où vivent pêle-mêle des Bastards, métis de Hollandais et de Hottentot, des Cafres, des Barologs, des Bassouts. Les indigènes que l'on rencontre n'ont pas la belle apparence de ceux du Lessouto, ils sont déguenillés, sales, souvent ivres ; ils vous regardent passer moitié craintifs, moitié goguenards.

Notre premier relais se trouvait près d'une montagne dont

j'ai oublié le nom hollandais, mais je sais qu'il signifie montagne des mangeurs d'hommes. Voici l'explication de ce nom; je la transcris telle qu'on me l'a donnée. Dans l'une de leurs nombreuses guerres, les Boers étaient parvenus à refouler toute la population indigène d'alentour sur cette montagne; la position étant facile à défendre, les indigènes pouvaient repousser une attaque de vive force; mais ils furent pris par la famine, dépouillés de leurs bestiaux et de leurs récoltes, ils durent recourir au cannibalisme pour vivre; enfin, après un siège prolongé, affaiblis par la famine et la maladie, ils ne purent résister à un assaut des Boers et furent tous massacrés sur la montagne.

Les chevaux étaient tellement fatigués, que, malgré l'attrait de l'écurie, ils ne purent plus avancer 500 mètres avant d'arriver au relais. Nous dûmes faire les 500 mètres à pied. Je dois avouer que, malgré toute la pitié que je ressentais pour ces pauvres animaux, je goûtai beaucoup cette diversion. Il faisait bon marcher après quelques heures de roulage. Le soleil venait de disparaître derrière une large bande de nuages noirs, la nuit commençait à tomber; au-dessus de nos têtes, sur un fond de ciel violet, brillait un mince croissant de lune, les étoiles apparaissaient une à une; à la chaleur du jour succédait un souffle frais qui faisait onduler toute la plaine, d'où s'élevait une vague symphonie faite du chant des cailles, des grenouilles et des sauterelles uni au murmure de la brise parmi les hautes herbes.

Pendant qu'on changeait les chevaux, de gros nuages se sont amoncelés au-dessus de nos têtes, la lune n'a pas tardé à disparaître et il faisait nuit noire quand nous avons quitté notre premier relais. L'obscurité devint bientôt si complète que je me demande encore comment notre conducteur s'y est pris pour ne pas perdre son chemin. De temps à autre seulement un éclair suivi d'un sourd grondement de tonnerre jetait une lueur blafarde sur la plaine. Bientôt la pluie s'est mise de la partie, nous avons dû relever la capote, nous nous sommes enroulés dans nos couvertures et, comme il était impossible

de rien voir, j'ai tâché de dormir. Peine inutile; dès que je commençais à me perdre dans le pays des rêves, un brusque cahot, un heurt douloureux de ma tête contre l'armature en bois de la capote, venaient me rappeler à la réalité. Force me fut donc de rester éveillé, et, comme rien ne venait distraire mes regards, mon esprit n'a pas tardé à s'envoler bien loin, par-dessus les mers, auprès de mes bien-aimés. Quelquefois cependant, dans l'obscurité même, une tache plus sombre décelait la présence d'un wagon dételé; on entendait alors mugir des bœufs, et soudain, à la flamme vacillante d'un feu d'herbes et de bouses se dessinaient les silhouettes de Cafres accroupis. Puis on replongeait dans l'uniformité des ténèbres; on se sentait emporté à toute vitesse et c'est tout. Aux tournants de la route, le conducteur, qui connaissait admirablement son chemin, ralentissait l'allure de ses chevaux, tirait d'une trompe bosselée un son lugubre pour annoncer sa présence, et on repartait au grand galop.

Notre deuxième relais se trouvait à Thaba-Nchou; un Cafre nous attendait sur le bord de la route avec des chevaux frais, mais il faisait tellement noir que mon compagnon de voyage et moi nous dûmes prêter la main au conducteur pour éviter que par confusion on n'attelât de nouveau les chevaux fatigués. Des chants et des rires entendus dans l'ombre indiquaient la proximité d'un village indigène, quelque reste de la tribu des Barolongs épargné par les Boers. On se remet en route; de temps en temps on se sent descendre une pente rapide, puis on roule sur des pierres, on entend un clapotement, l'eau rejaille sur vous, c'est qu'on traverse une de ces petites rivières profondément encaissées que les Boers nomment *Spruit*. Inutile de décrire le troisième relais et le reste du voyage, en tout point semblables à ce qui précède.

Vers deux heures du matin, les chevaux ne veulent plus tirer, alors le conducteur prend le parti de dételer; il entrave ses bêtes et les abandonne à leur sort. Quant à moi, n'ayant plus à craindre ni heurts ni cahots, je ne tarde pas à m'endormir au fond de ma carriole désemparée.

Quand je me réveillai à quatre heures du matin, il commençait à faire jour ; le ciel, entièrement couvert, était d'un jaune sale ; nous nous trouvions au milieu d'une vaste plaine dont l'herbe n'était pas assez touffue pour cacher entièrement un sol rougeâtre ; pas un arbre ; tout à fait à l'horizon, derrière nous, le massif bleuâtre de Thaba-Nchou ; tout contre la voiture, couché à plat ventre dans la boue du chemin, dormait notre conducteur ; deux ou trois cents mètres plus loin nos quatre chevaux tondaient paisiblement l'herbe de la plaine. Bientôt le conducteur se réveille, puis mon compagnon de voyage ; il s'agit maintenant de rassembler les chevaux ; nous nous mettons tous trois de la partie et, après une chasse passablement mouvementée, nous parvenons à rattraper nos bêtes ; on les attelle et, à sept heures du matin, nous faisons notre entrée à Bloemfontein où la voiture ne tarde pas à nous déposer dans un de ces hôtels très peu confortables et dispendieux du sud de l'Afrique.

J'étais trop fatigué, partant de trop mauvaise humeur pour juger sainement la capitale de l'État libre. La ville m'a semblé banale... Si l'on en juge par le mouvement de la rue, il y a bien cinq hommes de couleur pour un blanc. Comme rien ne me retenait à Bloemfontein et qu'il me tardait d'arriver à Kimberley, j'ai pris le train le soir même.

Les wagons sont très confortables, ils se prêtent à un accommodement de nuit, de sorte que j'ai pu me refaire par une bonne nuit de sommeil, et, lorsque je me suis réveillé, de grand matin, je me sentais bien disposé pour observer. Nous traversions alors une région accidentée, une sorte de Lesouto moins pittoresque et moins riche ; les hauteurs affectaient toujours la forme tabulaire qui donne au sud de l'Afrique son cachet spécial, mais elles étaient moins élevées que celles du Lesouto ; dans les fonds, l'herbe n'était pas assez épaisse pour cacher les nombreuses pierres dont le sol était jonché. En fait de végétation arborescente, quelques arbustes rabougris et tordus semés çà et là. A sept heures du matin, nous franchîmes l'Orange. A l'endroit où nous l'avons

franchi, le fleuve, profondément encaissé, roulait une eau boueuse entre deux hautes berges recouvertes de broussailles d'un vert grisâtre. Pendant assez longtemps la rive gauche de l'Orange présente le même aspect que la rive droite; le pays semble inhabité; je ne parviens pas à voir une seule ferme. A proximité de la ligne, les seules habitations sont les maisons des gardes-barrière : toutes solidement construites en belles pierres de taille; elles sont entourées d'un jardinet, sauf de rares exceptions, fort mal entretenu. Un peu en arrière, quelques masures édifiées avec les matériaux les plus hétéroclites servent d'abri au personnel indigène de la ligne. En fait d'êtres humains, on voit inmanquablement la femme du garde-barrière avec toute une progéniture d'enfants blonds, roses et gras, puis quelques Cafres déguenillés qui rient et font des signes.

Vers dix heures, nous entrons dans le Karrou; le paysage devient alors d'une aridité et d'une monotonie désespérantes : d'immenses plaines pierreuses sans herbe, où végètent de petits arbustes grisâtres de la taille de nos bruyères; par-ci par-là une colline en forme de dune, faite de gros cailloux roulés; à de longs intervalles un petit troupeau de moutons, quelques mules prouvent que le pays n'est pas complètement inhabité. Je remarque aussi de nombreuses gerboises qui filent à l'approche du train, de grands oiseaux de proie au plumage brun, perchés sur quelque pierre ou planant au-dessus de la plaine. Il me semble que le Karrou doit être quelque fond lacustre. Les pierres roulées et la disposition des collines semblent indiquer que ce pays a été autrefois couvert d'une immense nappe d'eau. Actuellement, l'aspect en est tellement uniforme, qu'il semble qu'on n'avance pas; rien d'imprévu ne vient distraire le regard. Toute la journée le ciel est resté gris, le temps lourd; de fréquentes ondées sont venues battre les vitres du wagon. A sept heures du soir, au moment où la nuit commence à tomber, nous parcourons encore le Karrou; puis l'obscurité se fait, impossible de rien distinguer. Enfin, le 16 mars, à deux heures du ma-

tin, le train ralentit sa marche, nous entrons dans une grande gare, et la lumière électrique annonce Kimberley.

Je dois ajouter que les abords de la gare seuls sont éclairés à la lumière électrique ; le reste de la ville, par cette nuit sans lune, était plongé dans une profonde obscurité. Un certain nombre de fiacres heureusement stationnaient auprès de la gare ; de sorte que j'ai pu me faire conduire dans un hôtel sans difficulté. Inutile de vous dire si j'ai fait honneur à mon lit. Le lendemain matin, après un sommeil réparateur, j'étais complètement reposé. Ma première visite a été pour M. Boothby, l'agent de la mission à Kimberley ; à ma grande surprise, il n'avait pas de nouvelles de mon évangéliste Kanedi. Le wagon chargé de le transporter à Kimberley, lui et sa femme Yoséphina, avait cependant quitté Moriija le 3 mars. Par contre, M. Boothby m'a remis une bonne lettre d'Adolphe Jalla, datée de Kazungula, 1^{er} janvier.

Je me rendis ensuite à Beaconsfield, aliàs Du Toit's pan, pour rendre visite à M. Kriel, pasteur de l'Église hollandaise. M. Mabile m'avait remis une lettre d'introduction auprès de lui. M. Kriel m'a fait très bon accueil ; il a eu l'obligeance de m'aider à trouver une pension à Beaconsfield, les prix de Kimberley étant inabordables : même à Beaconsfield nous avons eu de la peine à trouver. Il m'a ensuite conduit chez miss Murray, une demoiselle qui, sous sa direction et avec l'aide de deux évangélistes instruits à Moriija, s'occupe de l'évangélisation des gens de couleur. Miss Murray est parvenue à trouver une chambre vide pour Kanedi et sa femme, à quelques mètres seulement de ma pension.

Le lendemain, 17 mars, j'ai effectué mon transfert de Kimberley à Beaconsfield. Les gens chez qui j'habite sont des *debris-washers* (le *debris-washing* consiste à laver à nouveau les terres qui ont déjà été soumises au lavage dans les premiers temps de l'exploitation ; on y rencontre encore beaucoup de petits diamants). Ces gens se montrent très aimables et complaisants à mon égard ; ils ont mis à ma disposition une grande chambre au fond d'une cour où toute

la journée on lave et trie de la terre diamantifère. Cette chambre n'a qu'un défaut, elle est affreusement chaude ; je n'ai au-dessus de ma tête qu'un toit en tôle galvanisée masqué par une simple toile, et quand le soleil d'Afrique a dardé ses rayons toute la journée sur cette tôle, vous pouvez vous imaginer la température qui règne dans la chambre. Enfin, en Afrique comme en Afrique ; cela me prépare au Zambèze.

Dans l'après-midi du même jour, je suis retourné chez Boothby. Une agréable surprise m'y attendait : Paulus Kanédi et sa femme étaient arrivés dans la matinée. J'ai trouvé ces braves amis dans le hangar de M. Boothby, assis sur les caisses qu'ils avaient amenées du Lessouto et paraissant fort dépaysés. Je me suis alors estimé bien heureux d'être arrivé le premier à Kimberley ; j'ai pu, de la sorte, leur épargner bien des déboires et bien des avanies.

Nous n'avons pas perdu un instant : nous avons immédiatement opéré un triage entre les objets qui doivent être expédiés en avant de nous à Maféking et ceux dont il est impossible de se séparer. J'ai fait charger ces derniers sur une voiture, nous y avons pris place tous les trois, à la grande surprise des passants, puis en route pour Beaconsfield, où j'ai mis mes amis en possession de leur logement. Ils ont commencé leur installation pendant que j'allais prévenir les évangélistes de miss Murray. Ceux-ci n'ont pas tardé à venir à la rescousse, munis de seaux, marmites et toute une petite batterie de cuisine qu'ils ont mise à notre disposition pour la durée de notre séjour. C'est une grande joie pour moi que d'avoir Kanédi si près de moi ; c'est un brave garçon, très intelligent, très avide d'instruction, avec lequel j'éprouve une véritable joie à m'entretenir. Matin et soir, nous nous réunissons dans sa chambre, pour lire un chapitre de la Bible en sessouto ; je me prépare à l'avance afin de bien comprendre, puis nous prions ensemble. Je m'efforce de lui rendre le séjour de Kimberley aussi peu désagréable que possible, en lui évitant toutes les mesquines avanies dont les gens de couleur sont abreuvés dans la colonie. Les évangélistes de miss

Murray leur sont aussi d'un grand secours, ils tiennent souvent compagnie au jeune ménage et l'initient à l'art de faire son marché, c'est tout à fait nouveau pour des Bassoutos.

Depuis mon arrivée aux champs des Diamants, je n'ai pas eu un instant de répit : tout mon temps a été pris par des visites, mais surtout par les multiples achats que j'ai dû faire pour moi et pour les évangélistes. J'ai été voir le docteur Rutherford Harris, le principal administrateur de la *South African Company* ; il s'est montré fort aimable et m'a fait présent de deux carabines Martini. J'ai vu également M. Arndt, missionnaire de la Société de Berlin, très aimable également.

En somme, un séjour aux champs des Diamants est instructif, mais passablement décevant. Le mot diamant évoque dans la pensée d'un Européen toute une série d'images brillantes et pittoresques, mais fausses en ce qui concerne Kimberley ; il me semblait inséparablement associé aux noms de Golconde et de Matto Grosso, noms qui me transportaient en pensée ou bien parmi les temples étranges de l'Inde antique et mystérieuse, ou bien au milieu des forêts vierges du Brésil. L'association de mes idées est désormais désagréablement modifiée.

Les villes de Kimberley et de Beaconsfield, situées à une lieue l'une de l'autre et reliées par un tramway, sont construites au milieu d'une vaste plaine tellement plate, que, pour avoir une vue d'ensemble, il faut faire l'ascension d'un des nombreux tertres noirâtres qui rompent tristement la monotonie de la vue ; ces tertres sont faits de la terre diamantifère qui a été déjà soumise au lavage. Du haut d'un semblable observatoire, on voit se dérouler une plaine immense, couverte d'une herbe peu serrée qui laisse voir de larges plaques d'un sol rougeâtre. Uniformément, de dix mètres en dix mètres environ et à perte de vue, des arbres de la taille des pommiers rabougris qui croissent sur nos falaises, étendent en forme de parasol leurs branches épineuses. La teinte générale de la plaine est d'un jaune rougeâtre ; tout à fait à

l'horizon se profilent les silhouettes bleuâtres de quelques montagnes en forme de table. Ce paysage africain ne manquerait pas d'une sauvage grandeur, s'il n'était déparé par les susdits tertres et par les nombreux et laids accessoires d'une grande exploitation industrielle. La ville de Kimberley, la plus importante des deux, est de forme à peu près circulaire. Née spontanément au moment de la découverte des diamants, elle est construite sans plan bien défini. Au centre, une grande place, très animée, toujours pleine de bœufs, de chevaux, de wagons chargés de marchandises ; presque toutes les rues de la ville viennent aboutir à cette place ; ces rues sont étroites pour le sud de l'Afrique. Il n'y a pas de monument digne de ce nom ; presque toutes les maisons sont construites sur le même type fort laid, un petit rez-de-chaussée de quatre pièces dont les murs et la toiture sont en tôle galvanisée. Même les églises sont faites de cet horrible matériel. On rencontre cependant çà et là quelques jardinets bien entretenus qui viennent reposer la vue ; ils sont eux aussi déparés par leur clôture de fer galvanisé. Beaconsfield diffère de Kimberley en ce que la ville est construite toute en longueur, les constructions sont identiques, mais moins soignées. Ces deux villes, que les habitants appellent encore *the camp*, ont en effet plutôt l'air de camp que de ville. On sent que l'on a devant soi quelque chose de provisoire, dont l'existence dépend du rendement de la mine.

La population de semblables localités étant essentiellement flottante, il est assez difficile d'en connaître exactement le nombre. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, Kimberley et Beaconsfield réunis, qui auraient compté au temps de leur première splendeur 50,000 hommes, n'en compteraient plus que 30,000. Malgré la foule affairée qui se presse dans les rues, on remarque des traces certaines de déchéance, un grand nombre de maisons inhabitées, de magasins fermés. Il y a beaucoup de juifs à Kimberley.

La population de couleur est évidemment de beaucoup la plus nombreuse. Socialement au premier rang se placent les

Malais. Je ne sais pourquoi on maintient ce nom, car ils ont entièrement perdu le type malais, ils ressemblent plutôt à des Arabes, légèrement teintés de nègre ; il me semble qu'il serait plus juste de les appeler les musulmans du Cap. Les hommes ont adopté le costume européen et le fez rouge. Les femmes ne sont pas voilées ; vêtues d'amples robes claires, d'une propreté méticuleuse, elles ont remplacé le voile par un grand foulard de couleur vive qui encadre leur figure. Les prêtres gardent le costume arabe, tunique et turban. Un grand nombre de ces Malais sont fort riches, mais la plupart sont boutiquiers ou cochers.

Je citerai ensuite les Chinois, dont le nombre ne doit pas excéder 5 à 600 : ils ont perdu tout cachet original ; très propres et très soignés dans leur mise, ils portent généralement de ces complets jaunâtres qu'affectionnent les Anglais en voyage et cachent soigneusement la queue révélatrice sous un feutre européen. Ce sont généralement des boutiquiers ; comme ils font une sérieuse concurrence aux Européens, ces derniers leur reprochent tous les vices imaginables.

Vient ensuite la population métisse ; on peut la diviser en trois groupes, dont les deux premiers paraissent dès maintenant définitivement fixés. Les membres du premier groupe sont nommés dans la colonie les « Cafres ». La fixité du type indique un métissage d'ancienne date : hommes et femmes fournissent un des plus beaux spécimens de l'espèce humaine qu'on puisse voir ; malheureusement on reproche aux hommes leur propension à l'ivrognerie et aux femmes leur libertinage. Le deuxième groupe métis est celui des Korannas, mélange de Hottentots et de Hollandais. Ce type est moins fixe que le précédent, le sang hottentot domine évidemment, bien que certains individus soient plus blancs que des Européens, d'un blanc mat d'apparence malade ; ils sont généralement petits, chétifs et mal habillés ; par contre, la finesse de leurs attaches, la petitesse de leurs pieds et de leurs mains feraient envie à bien des Européens.

Le troisième groupe est indéfinissable, issu du vice et vivant dans le vice ; c'est un mélange confus de Malais, de Chinois, d'Indiens, de Cafres, de Korannas et de toutes les variétés de Cafres. Le cœur se serre à la vue de cette misère ; c'est la *darkest England* unie à la *darkest Africa*. Qui viendra porter la lumière parmi ces ténèbres ?

J'allais oublier de nombreux Indiens de caste inférieure, très foncés de peau. Ils sont généralement fruitiers ou épiciers ; les hommes et les femmes sont restés fidèles au costume de leur patrie. Je ne sais rien de plus élégant que la façon dont les femmes se drapent.

Vient enfin la grande armée cafre des Zoulous, Xosas, Temboukis, Fingous, Bassoutos, Barolongs, qui, chaque année, viennent fournir aux capitalistes des champs de diamants la main-d'œuvre solide et bon marché. Leur vie est une alternative de rudes labeurs et de crapuleuses débauches. Ils habitent d'indescriptibles taudis au milieu desquels pullulent les cantines et les maisons de débauche. Après quelques mois, ils retournent dans leur tribu respective, les mains vides, le corps brûlé par l'alcool ou souillé de quelque incurable maladie.

Quel avenir est réservé à ces noirs traités en parias dans la terre que Dieu leur a donnée ? Un jour viendra, sans doute, où la question sociale sera posée en Afrique comme elle l'est en Europe. Il est un fait certain, c'est que la race noire ne disparaît pas au contact de la race blanche ; au contraire, malgré les conditions défavorables où elle est placée, malgré l'alcool, elle s'accroît de jour en jour. Sûrement, un jour viendra où l'Évangile, suivi de tout son cortège de bienfaits, dissipera toutes ces ténèbres ; alors les noirs prendront conscience de leur dignité, de leur force, de leur nombre, de leurs droits, et il faudra que les blancs rendent des comptes. — il faudra que Caïn dise ce qu'il a fait de son frère.

Les blancs, instinctivement, pressentent cette échéance ; aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour la retarder. Quant aux communautés chrétiennes de la colonie, la plupart ai-

ment les missions, mais parfois d'un amour trop platonique ; à distance, le plus loin possible.

Il y a des pasteurs qui s'occupent des noirs, mais ils le font généralement par l'intermédiaire d'évangélistes indigènes... On rencontre même des missionnaires, venus en Afrique pour travailler parmi les noirs, qui, lorsque les circonstances leur permettent de grouper autour d'eux une congrégation blanche, se consacrent entièrement à cette dernière, en excluant tout homme de couleur, abandonnant à des catéchistes de couleur l'évangélisation des gens de même espèce. J'ai été appelé à causer avec des personnes chargées de l'évangélisation des noirs ; elles m'ont naïvement affirmé qu'un noir ne saurait être placé sur un terrain d'égalité avec un blanc, qu'il serait dangereux de supprimer la ligne de démarcation qui les sépare, même dans l'Église ; qu'on peut, à la rigueur, leur apprendre à lire la Bible, mais qu'il ne faut pas leur apprendre à écrire et à compter.

Combien il m'était doux alors de penser à notre belle mission du Lessouto, où les missionnaires invitent les noirs à leur table, et à sa belle école normale où l'on enseigne l'algèbre. Nous devons aux païens, non seulement l'Évangile, mais tous les bienfaits que nous devons à l'Évangile ; tous.

Comment un ministre de l'Évangile dans l'exercice de son ministère peut-il parler d'inférieurs et de supérieurs, alors que Jésus-Christ, le fils de Dieu, le Verbe éternel, a dit à des membres de notre pauvre humanité, plus souillée à ses yeux que le Bushman le plus crasseux ne peut l'être aux nôtres : « Je ne vous appelle pas serviteurs, je vous appelle mes amis. »

Deux Églises seules font exception à ce que je viens de dire : l'Église catholique et l'Église anglicane ; là, pas de démarcation entre blancs et noirs, pas de sièges privilégiés, — tous égaux au pied de la croix. Puisse leur exemple être bientôt suivi par les autres communautés chrétiennes !

Je devrai prolonger mon séjour à Kimberley plus longtemps que je ne le pensais. Je viens de recevoir une lettre de Musson où il me dit qu'à la suite des pluies les chemins de

l'intérieur sont impraticables; — il ne saurait être question de quitter Maféking avant le 15 avril, au plus tôt. Ce contre-temps me contrarie beaucoup, car il me tarde de me mettre à l'œuvre à laquelle j'ai été appelé.

Votre tout dévoué,

(A suivre.)

ÉMILE VOLLET.

NOTA. — Nous aurions certaines réserves à formuler à propos de quelques-unes des appréciations de M. Vollet. Nous n'avons pas voulu mutiler son récit en supprimant ces appréciations, mais nous sommes persuadés que l'expérience amènera notre frère à les modifier et à les compléter sur plus d'un point. Pour ne citer qu'un exemple, nous croyons qu'il faut tenir compte à l'Église réformée hollandaise des grands progrès qu'elle a accomplis dans ses rapports avec les noirs. Il n'y a aucune comparaison, à cet égard, entre l'état actuel et celui qu'ont pu constater les premiers missionnaires arrivés au cap de Bonne-Espérance. *(Note des Réd.)*



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

— CHRONIQUE DES MISSIONS

LE ROYAUME DU CONGO. — MGR LAVIGERIE ET LES FRÈRES ARMÉS DU SAHARA. — L'ÉPÉE DE L'ESPRIT. — UNE NOUVELLE MISSION ÉCOSSAISE. — LE D^r J. STEWART. — L'HOMME DOIT-IL PRÉPARER LES VOIES A LA PROCLAMATION DE L'ÉVANGILE ? — L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION. — UN APOTRE : L'ÉVÊQUE TH.-V. FRENCH.

Le roi du Congo est mort. Les journaux politiques n'en ont guère parlé; et plus d'un lecteur se demandera peut-être quel est ce souverain, mortel comme les autres, mais dont la mort fait si peu de bruit. Dom Pedro V est mort le 14 février

dernier (1), dans sa capitale Ambassi, plus connue sous le nom portugais de San Salvador, où il régnait depuis 1859 ; il occupait un trône dont les princes avaient traité jadis de frères les puissants souverains portugais du seizième siècle. Leur cour était formée alors des ducs de Soundi, des comtes de Sonho, des marquis de Pango et de ceux de Pemba. De grandes cathédrales dressaient leurs campaniles vers le ciel ; dans les processions qui parcouraient la capitale, le soleil africain faisait briller les plus somptueux ornements sacerdotaux ; au-dessus des rangs flottaient les étendards blancs et or, bénits par les papes. Dom Pedro V conservait encore, comme une égide, l'étendard de la croix béni par Innocent VIII (1484-1492). Cela, quelques crucifix, des images de saints traités comme des fétiches, un titre sonore et vain, voilà ce qui reste des missions du Congo tant vantées par les dominicains portugais et les franciscains italiens du seizième siècle.

Quelle leçon pour les missions du dix-neuvième et du vingtième siècle ! Manquaient-ils donc de zèle ou de sincérité peut-être, les religieux qui christianisèrent le royaume du Congo en 1491 jusqu'à ce que fût créé l'évêché de São Thomé et du Congo en 1533 ? Ni le zèle, ni les ressources, ni les succès ne leur ont fait défaut ; leur enthousiasme, au seizième siècle, est compréhensible, si le christianisme consiste en cérémonies, si l'Église est une foule inconsciente qui conforme ses mouvements extérieurs à un rituel prescrit. C'est précisément là le germe de mort qui a tué le christianisme congolais : l'institution extérieure a été estimée plus importante que les pécheurs qu'il eût fallu appeler à faire une expérience personnelle du salut et recevoir un à un au pied de la croix de Jésus ; le cadre imposant a caché et étouffé l'individu ; le nom a été plus que la réalité ; il y avait des églises, des prêtres, des chapitres et des chanoines ; il y avait toute une nation chrétienne et point de chrétiens.

(1) *The Missionary Herald*, 1891, p. 254.

En 1877, quand les missionnaires baptistes américains se fixèrent à San Salvador, ils ne trouvèrent que quelques ruines et vestiges matériels de ce christianisme. Aujourd'hui, ils comptent là une quarantaine de membres d'Église (1). Le nouveau roi, neveu du défunt, ne les entravera et ne les protégera pas plus que l'ancien. Cependant il paraît que le nouveau chancelier, connu sous le nom de « Nosso Mpidixipé », corruption de l'ancien protocole portugais *nosso principe*, « notre prince », est un ami personnel des missionnaires évangéliques (2).

Deux nouvelles entreprises qui touchent de près à l'évangélisation de l'Afrique nous ramènent de ce lointain passé à l'actualité. L'une rappelle les traditions et les mœurs du moyen âge; l'autre a un caractère tout moderne.

La première est inquiétante. Quand, au commencement de l'année 1889, Mgr Lavigerie méditait d'envoyer une milice chrétienne en Afrique pour combattre la traite (3), nous avons admiré ce qu'il y avait là de généreux, tout en faisant des réserves sur la méthode et ses résultats. Le projet n'a pas été réalisé; le partage de l'Afrique entre les puissances européennes a sans doute changé le cours des pensées du remuant archevêque de Carthage. Il réalise maintenant dans le sud algérien le plan d'une mission militaire qui semble l'obséder. Déjà en 1880, il avait fait accompagner des missionnaires destinés au Tanganyika par d'anciens zouaves pontificaux auxquels il avait remis une épée nue dans la basilique de Notre-Dame d'Afrique à Alger. Le 5 avril dernier il a inauguré aux portes de Biskra (province de Constantine) la maison d'un nouvel ordre de chevaliers religieux; il l'appelle l'Association des Frères armés ou des Pionniers du Sahara. Offrir un refuge aux esclaves fugitifs, féconder le désert, arrêter les invasions de brigands, tel, dit-on, doit être le but

(1) *The Annual Report of the Bapt. Miss. Society* (Londres, 1890, p. 81).

(2) *The Missionary Herald*, 1891, p. 287.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 118.

de cette création. C'est faire beaucoup de détours pour évangéliser le monde. Cependant Rome a sanctionné la chose; un nouveau vicariat apostolique, celui du Sahara et du Soudan, a été créé pour être confié aux Frères armés. Léon XIII, dans le consistoire du 4 juin dernier, a donné au prélat de Carthage, comme coadjuteur chargé de ce diocèse, Mgr Anatole Toulotte, nommé évêque de Tagaste (1). Y a-t-il un rapport entre le choix de ce titre tiré de la ville natale de saint Augustin et la fameuse explication de ce père du « Contraindez-les d'entrer »? Qui le sait? Mais assurément l'épée que Paul, qui s'entendait aussi à évangéliser le monde, a recommandée aux Ephésiens, convient mieux à des apôtres que celles que Mgr Lavigerie distribue aux Frères armés du Sahara.

D'autre part, l'Écosse prépare actuellement une œuvre de civilisation chrétienne également remarquable par les hommes qui la dirigent et par l'esprit dans lequel elle est entreprise. Il s'agit de créer un établissement religieux au pied du massif du mont Kénia, dans l'Afrique orientale anglaise, à quelque cinq cents kilomètres au nord-ouest de Mombaz (2). La Compagnie impériale britannique de l'Est africain encourage officiellement cet effort. On réunit par voie de souscription un capital de 250,000 francs pour donner une base financière solide à cette entreprise. Sur cette somme, 212,500 fr. sont déjà assurés. Parmi les six membres qui composent le personnel de la mission, il n'y a qu'un seul homme consacré, le docteur J. Stewart, de Lovedale (3), qui prend la direction de la caravane; il est accompagné d'un médecin, le docteur U. Moffat, petit-fils du grand missionnaire, de deux instituteurs et de deux artisans. L'entreprise n'est pas, semble-t-il, rattachée à une Église spéciale, ni même à une asso-

(1) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 280 et 327.

(2) *The Church of Scotland Record*, 1891, p. 200.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1882, p. 388 et suiv.

ciation d'Églises comme la mission dite Livingstonia (1). Elle se distingue par là de ce que fait le cardinal Lavigerie ; mais cette entreprise écossaise n'en est pas moins religieuse ; plus que cela, elle paraît animée d'un véritable souffle chrétien et évangélique. Parmi les instructions données par le comité directeur aux missionnaires, — s'il est permis d'employer ici ce mot, on lit : « Développez l'habitude de la prière, chacun pour lui-même, et tous, les uns avec les autres... Croyez à la réalité de la prière... L'un des plus sûrs moyens d'accomplir votre tâche est de garder les yeux fixés sur le grand but de votre mission difficile, celui de préparer les voies à l'Évangile de la grâce et du salut de Dieu, destiné aux fils et aux filles du sombre continent africain... »

C'est avec le plus intense intérêt que les amis du règne de Dieu suivront le docteur Stewart de Mombaz au Kénia. Il n'est ni un novice, ni le premier venu. Compagnon de Livingstone, entre 1861 et 1863, il a creusé au pied d'un baobab, à Choupanga, sur les rives du bas Zambèze, la tombe où reposent les restes mortels de M'a-Robert, la compagne du grand voyageur ; en même temps, il assista à la débâcle de la première entreprise de la Mission des Universités et à la mort de l'évêque C.-F. Mackenzie. Ce fut son premier et rude apprentissage sur la terre africaine. En 1874, il revenait de Lovedale en Écosse, au moment où deux nègres apportaient d'Ilala à Londres le corps embaumé de Livingstone ; c'est à ce propos que les plaidoyers enflammés du docteur Stewart firent commencer la mission du lac Nyassa, faite par les trois Églises écossaises et connue sous le nom de Livingstonia ; c'est encore le docteur Stewart qui organisa sur place cette mission, en 1876. En outre, il a dirigé pendant près de vingt ans le remarquable institut de Lovedale (2), dans la Cafrerie britannique. Admirablement doué, d'une énergie indomptable, d'une originalité puissante qui ne craint pas de tracer

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1888, p. 150, et 1891, p. 149.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1882, p. 384 et suiv. et 431 et suiv.

des sentiers loin du chemin poudreux de la routine, riche en expériences variées faites en Afrique, le docteur J. Stewart sait ce qu'il veut; cela seul suffit parfois à réussir. De plus, le docteur Stewart veut faire la volonté de Dieu. Par conséquent, l'entreprise qu'il tente aujourd'hui est digne des prières de tout chrétien; pour ceux qui s'intéressent plus particulièrement aux devoirs nouveaux que l'Afrique ouverte impose à l'Église et aux méthodes apostoliques qu'il convient de suivre, cette entreprise écossaise sera une source d'émotions généreuses et d'enseignements féconds. Dieu veuille que par-dessus tout elle devienne la cause d'actions de grâces éternelles!

Il y a longtemps que l'on pouvait désirer de voir le principe de la civilisation chrétienne mis systématiquement en pratique par des hommes animés de l'esprit de l'Évangile. L'Église de Rome a essayé de cette méthode; elle a planté en 1846, pour ne citer que les deux exemples les plus éclatants, une colonie de bénédictins espagnols, la Nouvelle-Nursie, dans l'Australie occidentale, et, en 1880, un monastère de trappistes bosniens à Marianhill, non loin de Port-Natal. Ces deux établissements sont deux foyers d'où rayonne une puissante influence. Les Frères moraves au Labrador et la mission de Hermannsburg dans l'Afrique australe ont tenté quelque chose d'approchant, mais d'un caractère trop mélangé pour pouvoir servir d'essai concluant. Il faut, pour qu'une pareille concentration devienne efficace, des forces multiples, une discipline stricte, une volonté directrice unique, énergique et ferme. Les effets pourraient, en ce cas, être merveilleux; seulement cela me paraît être le complément d'une œuvre apostolique bien comprise plutôt que la préparation d'une pareille œuvre.

Qu'est-ce, en effet, que la mission confiée par Dieu à l'Église de Jésus-Christ? Un jour, en un certain lieu, il s'est passé un fait. Ce fait est pour nous, chrétiens, le centre de l'histoire du monde; vers lui converge tout ce qui précède; de lui émane tout ce qui subsistera jusqu'à la fin des siècles. Dans

ce fait brille d'un éclat unique destiné à illuminer le monde entier, l'amour de Dieu : « Il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. » Proclamer cette bonne nouvelle, voilà ce que Dieu demande à l'Église; il se réserve à lui-même de préparer les cœurs de ses élus à le recevoir.

Tout le reste est accessoire. Autour de l'homme régénéré, l'atmosphère morale s'imprégnera naturellement, mais progressivement, d'instruction et de civilisation; l'industrie, la science et les arts deviendront peu à peu le cadre nouveau de la vie du chrétien; on peut aider ici le développement naturel; mais combien il est important de ne rien brusquer pour ne pas fausser les consciences! De toute façon, d'ailleurs, et à défaut d'autres raisons, nombreuses pourtant, le royaume soi-disant chrétien du Congo est là pour enseigner à la mission moderne qu'il faut commencer par le commencement, que l'Église de Jésus-Christ, qu'il importe de propager dans le monde, n'est, en son essence, ni une société d'hommes policés, ni une institution dont le fonctionnement est bien réglé, avec magnificence peut-être, mais une association d'hommes tournés vers Dieu par l'attrait du message du salut proclamé avec l'efficace du Saint-Esprit.

Le missionnaire est donc avant tout un témoin du Christ; pour que le témoignage soit efficacement rendu, il faut que le témoin du Christ possède également l'esprit de Dieu et l'amour des âmes. Aussi les plus mauvaises méthodes, les préventions dogmatiques ou ecclésiastiques les plus regrettables, n'ont-elles jamais empêché un homme possédant ces deux vertus cardinales qui font l'apôtre, de gagner des âmes pour la vie éternelle. L'évêque anglican, Th.-V. French, qui vient de mourir à Mascate, en Arabie, le 14 mai dernier, était un apôtre. Élève très distingué de l'Université d'Oxford, il s'offrit comme missionnaire à la Société anglicane de Missions; il fut envoyé en 1850 dans les Provinces du Nord-Ouest (Inde anglaise) pour fonder le collège d'Agra; en 1862,

il commença la mission de Déra-Ismaïl-Khân, sur les frontières de l'Afghanistan; en 1869, il fut chargé de créer le séminaire théologique de Lahore (Pendjab); huit ans plus tard, il fut nommé premier évêque du diocèse de Lahore. Ses fonctions officielles l'obligeaient à certains frais de représentation; aussi demandait-il à sa femme de se promener dans le carrosse de l'évêché pour montrer ce véhicule; lui-même allait à pied. Les futurs biographes de cet humble prélat qui savait, outre les langues classiques, l'hindoustani, le sanscrit, le persan, l'ourdou et l'arabe, et qui travaillait seize heures par jour, auront à raconter mainte anecdote plaisante sur sa manière de prêcher l'Évangile en temps et hors de temps; « mais, dit un de ses anciens collègues (1), quand il passait les premières heures du jour avec sa Bible hébraïque ou son Nouveau Testament ouvert devant lui, et qu'il nous conviait à son culte, quelles richesses il savait tirer du texte médité, quelle lumière il faisait jaillir! Nous devinions alors où il puisait de quoi faire les efforts surhumains dont il était capable. Et quand nous écoutions ses prières, nous constatons combien la grâce de Dieu s'était pour ainsi dire fondue dans son cœur; sa vie entière était comme pénétrée de vie divine. » En 1887, il remit à d'autres mains sa charge épiscopale, pour se reposer, disait-il, mais avec l'arrière-pensée de redevenir un simple missionnaire. Il s'était toujours intéressé spécialement aux musulmans; il se proposa de faire pénétrer le message de vie, par Mascate, dans l'Arabie, comme I.-Keith Falconer (2) avait tenté de le faire par Aden. En février dernier, âgé de plus de soixante-six ans, il alla se fixer à Mascate.

Deux mois plus tard, le 24 avril dernier, il écrivait : « ... Je vis tout seul dans une maison louée au centre de la ville; elle est bien primitive, mais amplement suffisante pour un missionnaire. On ne vient pas encore beaucoup me voir, mais on commence à me connaître; on m'interpelle dans les rues

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 514.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1886, p. 489, et 1887, p. 280.

étroites, et je m'assieds dans les boutiques, parlant des choses éternelles... Il y a aussi un village de lépreux aux portes de la ville. J'y ai trouvé un abri où, ce matin encore, ces pauvres êtres se sont groupés autour de moi pour m'écouter... Mais je m'attache surtout aux lettrés; je rencontre tantôt de la défiance, tantôt de l'opposition bruyante; de temps à autre, pourtant, le regard illuminé et joyeux d'un interlocuteur me reconforte. Les psaumes, c'est ce qu'il y a, dans ce cas, de plus précieux; c'est le livre par excellence du pionnier isolé. » Puis il ajoute en post-scriptum : « L'Arabe dont je vous ai parlé pour m'accompagner dans l'intérieur et que je croyais parti, est revenu tout à l'heure; nous avons lu, causé et prié ensemble. Il est décidé à me servir de compagnon. J'ai chanté un *Te Deum* dans mon cœur pour lui (1). »

Ce sont les derniers mots de sa dernière lettre; maintenant il chante le Cantique de l'Agneau dans les lieux célestes. « Il n'a jamais été autre chose que le serviteur de Dieu », dit un de ses amis intimes. Quelle épigraphe pour une vie d'homme! L'Afrique, le monde a besoin de témoins du Christ: qu'ils se lèvent, ceux que Dieu appelle et qui veulent sauver des âmes, et, chacun à sa façon et suivant sa méthode, qu'ils soient des serviteurs de Dieu comme le fut l'évêque Th.-V. French!

F. H. K.

AVIS

Le Rapport de 1891 a paru et a été distribué au cours de juillet. Nous engageons les personnes qui désire-raient se le procurer à le demander à M. J. SCHULTZ, 25, rue de Londres, Paris.

Dernière heure. — Nous recevons du Zambèze de bonnes nouvelles allant jusqu'au mois de mai.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 516.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE DOCTEUR EUGÈNE CASALIS

Paris, le 26 août 1891.

La mort nous frappe à coups redoublés : il y a un mois, nous annonçons le départ de M. Duvoisin ; aujourd'hui, nous avons à enregistrer une autre perte encore plus soudaine et tout aussi douloureuse : le docteur Eugène Casalis, missionnaire au Lessouto, vient de succomber à une hémorragie cérébrale, qui l'a enlevé en un instant, sans que rien eût fait prévoir l'attaque.

Si le mot n'avait un sens inacceptable pour un chrétien, nous dirions qu'il y a quelque chose de tragique dans les circonstances de cette mort. Quoique né en Afrique, M. Casalis était très attaché à la France ; tout son être se dilatait à la pensée d'y faire encore un séjour avec sa famille. Ce séjour a eu lieu ; mais quel contraste avec ce que notre frère avait rêvé ! Il est venu pour trouver, à peine fermée, la tombe de ce père bien-aimé qu'il avait espéré revoir. Il est venu malade, brisé de corps, abattu d'esprit. Il est venu, et, du jour de son arrivée, sa pensée s'est reportée vers le Lessouto qu'il aspirait à revoir le plus vite possible. Il est venu, — mais pour trouver une tombe, lui qui, il le disait souvent, eût tant aimé mourir

au poste, en Afrique, parmi les Bassoutos. Il meurt, et, d'un jour à l'autre, l'avenir se voile de mystères pour sa femme et pour ses enfants.

Mais nous sommes chrétiens, et nous savons que « c'est Dieu qui l'a fait ». S'il l'a fait, c'est qu'il l'a jugé bon. Bon pour celui qui est parti et bon pour ceux qui restent. Notre sympathie, celle de tous les amis des missions, les entoure. Et les consolations de Dieu ne leur manqueront pas dans leur épreuve.

Eugène-Arnaud Casalis est né à Morija, le 8 août 1837. Il était fils de Jean-Eugène Casalis, alors missionnaire, et de Sarah-Jane Dyke. Il partit pour l'Europe, en décembre 1848, avec son père, qui se rendait en France pour y plaider la cause des missions, à laquelle le trouble profond jeté dans les esprits par la Révolution de Février avait beaucoup nui. Le jeune garçon fut d'abord placé au lycée de Pau, mais il y resta à peine un an. En juillet 1850, il fut reçu par un ami intime de son père, M. Charles Bovet, qui habitait la commune de Boudry, dans le canton de Neuchâtel. En avril 1852, on le mit en pension à Yverdon; en avril 1854, il partit pour Paris, et continua ses études dans l'institut Duplessis-Mornay, alors dirigé par M. Pécaut. Le 3 décembre 1855, il passa son baccalauréat ès sciences et commença ses études de médecine. Il les poursuivit avec succès, fut reçu à l'internat des hôpitaux, et, le 4 juillet 1862, obtint le diplôme de docteur en médecine. Le 7 janvier 1864, il épousa mademoiselle Fanny de Pury, fille de M. Frédéric de Pury, de Neuchâtel. Il partit pour l'Afrique du Sud le 3 avril de la même année, et y arriva au mois de juin. La Conférence, réunie à Morija l'année suivante, le plaça à Hermon comme aide de M. Dyke, son oncle, alors chef de cette station. Survint la guerre des Boërs, qui l'obligea, avec la plupart de ses collègues, à quitter le Lessouto et à chercher un refuge à Aliwal. Ce départ avait lieu en mars 1866. L'exil dura quinze mois. En juin 1867, M. Casalis put rentrer au Lessouto, malgré la continuation de la guerre; il s'était établi à la station de Bérée, qui se trouvait

comme bloquée par les Boërs. En 1868, il vint à Morija et y resta encore quatre années, exerçant les fonctions médicales et assistant son beau-frère, M. Mabille, dans ses travaux de missionnaire. Ce séjour à Morija fut marqué pour M. Casalis par d'importants événements de famille. Au mois d'août 1869, il perdait sa femme, enlevée par une fièvre typhoïde, et lui laissant quatre enfants en bas âge. Le 25 janvier 1871, M. Casalis leur donnait une seconde mère dans la personne de Marie-Sophie Keck, fille aînée du missionnaire Jean-Daniel Keck, que nous avons perdu il y a quelques années.

En 1872, nouveau changement de résidence. Le poste d'Hermon était vacant par suite de la démission de M. Émile Roland. M. Casalis fut désigné pour l'occuper, et y passa deux années aux prises avec de grandes difficultés.

Ce n'est qu'en février 1875 que M. Casalis trouva enfin un poste définitif : il prit la direction de l'École normale de Morija, poste qu'il n'a cessé d'occuper depuis lors, tout en continuant à exercer ses fonctions de missionnaire médecin.

Les seuls événements qui nous restent à signaler sont un court séjour qu'il fit en Europe, il y a treize ans; — parti le 26 juin 1877 et revenu le 11 mai 1878, il n'avait été absent du Lessouto que dix mois et demi, — et ce dernier séjour en France auquel la mort vient de mettre un terme.

La santé de M. Casalis n'a jamais été forte. Elle avait suffi néanmoins à l'accomplissement de sa tâche jusqu'au moment où, à la suite d'un voyage à Lérivé où ses fonctions médicales l'avaient appelé, il contracta la maladie qui devait l'emporter. Après avoir tenté en vain de le soigner sur place, sa famille dut se résigner à recourir à un changement d'air et de milieu. Ce n'est qu'avec peine que M. Casalis put se résoudre à quitter Morija et le Lessouto qu'il craignait de ne pas revoir, pressentiment que rien dans son état ne semblait justifier. Un séjour à Stellenbosh, aux environs du Cap, n'ayant pas amené de changement notable, on se décida au voyage en Europe. Nos lecteurs savent le reste. Arrivé à Paris, le 22 mai 1891,

M. Casalis habita successivement avec sa famille la Maison des missions et le logement où, quelques mois auparavant, son père avait rendu le dernier soupir. Le voyage sur mer et le séjour en France semblaient avoir fait grand bien à notre frère, dont les forces et l'entrain revenaient à vue d'œil. Ce progrès avait été sensible surtout pendant le dernier mois de sa vie, qu'il passa en famille à Orléans, chez son beau-frère, M. Rivierre. M. Casalis avait même retrouvé assez de forces pour parler en public. Il avait pris part à deux fêtes enfantines et avait vivement intéressé son jeune auditoire en leur parlant des missions. Il appréciait la tranquillité du quartier paisible où il habitait; père très tendre, il était heureux de voir autour de lui la plupart de ses enfants; il jouissait de ses forces renaissantes, de son entrain retrouvé, lorsque, samedi dernier, 22 août, Dieu l'a repris soudain...

M. Casalis a eu douze enfants, dont huit sont encore en vie. Trois d'entre eux sont en Afrique; entre autres, l'aîné, M. le docteur Georges Casalis, qui, sans être lui-même missionnaire, désire cependant, nous le savons, ne perdre aucune occasion de rendre service aux membres de la mission, et à ces Bassoutos auxquels il est attaché par un lien qui fait partie de son héritage de famille.

Les cinq autres enfants de notre frère se trouvaient tous réunis autour de son cercueil, avec divers membres et alliés de la famille Casalis et de nombreux amis accourus de près ou de loin pour lui rendre les derniers devoirs. Le service funèbre a été présidé par M. Wheatcroft, pasteur de l'Église d'Orléans, qui a exprimé la sympathie de cette Église pour la famille affligée, et a dégagé, pour l'édification de tous, les leçons de cette fin soudaine. Le directeur de la Maison des missions a ensuite retracé la carrière du défunt. Au cimetière, M. Dieterlen a parlé au nom de la mission du Lessouto, et M. le pasteur Couve, de Paris, représentant le Comité, a terminé par un sérieux appel et une prière cette émouvante cérémonie.

Il nous resterait à caractériser M. Casalis dans son activité;

à dire ce qu'il a fait ; ce que notre Société perd en lui. Tâche difficile, au lendemain d'un coup si inattendu et si douloureux !

Dieu utilise, pour son service, les dons les plus variés ; à l'un, il donnera l'initiative, l'esprit agressif et entreprenant ; à l'autre, la prudence qui prévoit, la sagesse qui pèse les conséquences, et se préoccupe de conserver autant que de conquérir. Par la tournure de son esprit, M. Casalis représentait, dans notre mission, cet élément pondérateur et modéré. Il y apportait d'autres qualités, bien précieuses aussi, l'esprit de conciliation, et cette parfaite courtoisie, si nécessaire au maintien des bons rapports entre ouvriers d'une même œuvre, et dont M. Casalis put faire usage dans les fonctions de président de la Conférence et de curateur, qu'il occupa par intervalles. Il était l'homme de la régularité, de la fidélité exacte dans l'accomplissement de sa tâche. Aussi vit-il prospérer l'œuvre spéciale qui lui fut confiée à partir de 1875. L'École normale du Lessouto compte aujourd'hui soixante-cinq élèves ; il a fallu récemment agrandir les locaux où elle est installée ; et, dans une lettre reçue il y a quelques jours, M. Dyke, le dévoué collaborateur de M. Casalis, nous écrivait qu'on avait dû refuser trente candidats à la dernière rentrée.

Mais c'est surtout comme médecin que notre frère aura laissé une trace profonde dans les cœurs. « Que de fois, nous disait un de ses collègues, ne fut-il pas appelé à donner ses soins à des dames missionnaires sur le point de devenir mères ! Parfois, c'est sous son toit même, toujours hospitalier, qu'il recevait dans le monde l'enfant attendu. Plus souvent, il arrivait à la station missionnaire, après un voyage long et précipité, pour trouver que ses soins n'étaient plus nécessaires, heureux d'être inutile comme médecin, mais toujours utile pour s'associer à la joie des parents et pour leur en faire en quelque sorte doublement apprécier la grandeur en la partageant avec eux !

« Dans des cas de maladie grave, la famille éprouvée n'avait d'espérance, après Dieu, qu'en lui. On avait essayé de ces

simples remèdes de famille, dont tout missionnaire possède une certaine connaissance. Le mal progressait, on entrevoyait la possibilité d'éventualités redoutables. Un messager était parti en hâte pour appeler le médecin; dix, douze, vingt heures et plus devaient s'écouler avant qu'il pût arriver. On attendait sa venue avec anxiété; son cheval blanc était enfin signalé à l'horizon. Il était là, il prenait connaissance du cas, il parlait avec compétence, il donnait ces remèdes qui, s'ils ne guérissent pas à coup sûr, soulagent souvent, et toujours encouragent le malade et ceux qui le soignent. Le rôle du médecin fini, restaient celui du frère et celui du chrétien. Tout en s'occupant du corps, il parlait aussi au cœur angoissé, et à l'âme, qui a besoin de forces spirituelles, de patience et de confiance chrétiennes. On reprenait courage, lui une fois là. Et si les espérances étaient déçues, si les soins médicaux n'arrachaient pas à la mort le malade aimé, le docteur Casalis était pourtant là pour pleurer avec ceux qui pleurent, pour panser les plaies de leurs cœurs et pour assister les affligés pendant les premiers jours d'un deuil qu'il avait tout fait pour conjurer. Il était bien de ces « heureux » au sujet desquels Jésus a dit : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père... car j'étais malade et vous m'avez visité. »

A ce témoignage, ajoutons les lignes suivantes que nous adressait tout récemment la femme d'un de nos missionnaires, madame Jacottet, qui avait, après beaucoup d'autres, bénéficié des soins de notre frère :

« A l'heure qu'il est, la famille Casalis est sur le point d'arriver en Europe... J'espère qu'ils auront fait bon voyage et que vous trouverez notre pauvre docteur mieux qu'à son départ de Morija... Je ne puis dire assez tout ce que nous perdons avec lui, si bon, si doux, si délicat; une vraie mère, dans certaines occasions. Dieu veuille le rétablir pour le bonheur de tous les siens et de ceux qui pourront encore jouir de ses soins ! »

Un des collègues de M. Casalis, M. Dieterlen, que nous citons tout à l'heure, a rédigé, à notre demande, quelques sou-

venirs laissés par la carrière de médecin missionnaire du docteur Casalis. C'est par ce tableau vraiment attachant que nous terminerons cet article :

« Il avait passé tout son dimanche dans une annexe de Morijsa, où il était allé tenir les services religieux usuels. Après plusieurs heures de cheval au grand soleil d'Afrique, et le travail toujours fatigant de deux prédications, il mettait pied à terre devant sa maison pour y trouver, assis sur une pierre, un païen arrivé depuis une heure pour lui demander des remèdes pour une femme malade. M. Casalis lui donna le nécessaire. La journée semblait finie ; après le travail venaient le repos et les joies d'une soirée passée en famille...

« A neuf heures du soir, il frappe à ma porte et entre. La pensée de cette femme malade le préoccupait ; il ne pouvait se décider à se reposer. Les choses pouvaient être plus graves que n'avait dit le païen de tout à l'heure. Irons-nous ensemble là-bas pour voir si on n'avait pas besoin d'une intervention médicale plus directe ? Ce serait une course difficile et fatigante ; mais doit-on se laisser arrêter par des considérations de ce genre quand il s'agit peut-être d'une vie menacée ?

« Proposée de cette manière, la chose était résolue. Nous sellons nos chevaux et nous partons, suivant un sentier accidenté et rocailleux, que l'obscurité d'une nuit nuageuse et pluvieuse rendait plus difficile encore. Nous nous égarons plus d'une fois, nos chevaux trébuchent sur les pierres et glissent dans la boue.

« Nous arrivons cependant dans un hameau où nous connaissons un Mossouto et nous le prions de nous accompagner pour nous montrer le chemin du village où nous allons et pour nous aider à trouver cette malade dont nous ignorons même le nom.

« Après bien des recherches, nous entrons dans une misérable hutte de roseau et de paille, sombre, enfumée, remplie d'une atmosphère étouffante et d'odeurs indescriptibles. La malade est étendue sur une peau de bœuf, entourée de

quelques femmes païennes venues pour l'aider, mais « vaincues », comme elles disaient, c'est-à-dire ayant épuisé toutes les ressources de leur petite expérience médicale, et essayé en vain toutes les pratiques superstitieuses dont se compose leur science.

« Le docteur s'est approché, après avoir remplacé par deux bougies le tesson où fume un chiffon baignant dans de la graisse. Il parle à la malade, il l'encourage, il lui explique le but de sa visite, et de qui, quoique médecin, il attend le secours nécessaire. Il s'agenouille et adresse à Dieu, dans la langue des Bassoutos, une prière où il demande une délivrance pour ce corps malade et pour cette âme encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Le cas est grave, c'est bien une affaire de vie et de mort, un de ces cas où une intervention médicale prompte, habile, peut seule sauver une existence gravement compromise.

« Dieu avait entendu l'appel que lui avait adressé son serviteur. Malgré la gravité du cas, et en dépit des remontrances et de l'effroi des femmes païennes que les procédés européens étonnaient et scandalisaient, la délivrance désirée fut obtenue. Nos angoisses prirent fin, et la malade, dans sa faiblesse et dans sa joie, remercia ce docteur blanc qui était venu comme un frère lui apporter un secours que ses compatriotes païens ne pouvaient pas lui donner.

« Nous sommes sortis de cette lutte, non sans avoir ensemble rendu grâces à Dieu de sa miséricorde ; nous avons traversé un groupe de curieux qui stationnait dans la nuit dans le voisinage. Au milieu des aboiements des chiens nous avons repris nos montures et recommencé dans les ténèbres notre pénible chevauchée. Casalis parlait peu, mais qu'il était heureux d'avoir suivi la bonne impulsion, l'inspiration, faudrait-il dire, de son cœur compatissant ! Vers une heure du matin, nous arrivions chez son frère, qui possède un magasin dans les environs, et nous y passions le reste de la nuit, dont les émotions et la fatigue chassèrent le sommeil et le repos.

« Mais on supporte volontiers ces conséquences désagréables d'une course médicale quand on sait qu'on a été entre les mains de Dieu le moyen de sauver une vie. Et quelle n'aurait pas été la joie du docteur, s'il avait vu à ce moment-là que sa charité avait attiré vers Dieu les pensées de la pauvre païenne secourue par lui et que, quelques semaines plus tard, elle se convertirait et croirait au Dieu des chrétiens ?

« Tel fut cependant le cas ; et une fois de plus nous pûmes constater avec reconnaissance que la vraie piété et la vraie prédication, ce sont les démonstrations de miséricorde et de confiance en Dieu qui se produisent quand un enfant de Dieu porte le fardeau de son prochain et va à lui pour le soulager dans les peines de son corps et dans les détresses de son âme. »



NOUVELLES DIVERSES

Prochains départs pour Taïti.

Par le prochain courrier, mademoiselle E. Banzet, notre dévouée institutrice de Papéété, doit se remettre en route pour rejoindre son poste. Elle sera accompagnée par mademoiselle Marie Abry, qui va remplacer, dans la même école, mademoiselle Bohin, dont le prochain retour est annoncé. Mademoiselle Abry est pourvue de son brevet supérieur ; elle sort, comme mesdemoiselles Bohin et Marconnet, de l'École supérieure de Montbéliard, dirigée, on le sait, par mademoiselle Sophie Banzet et où mademoiselle E. Banzet, sa sœur, a elle-même fait ses débuts dans l'enseignement.

Mesdemoiselles Banzet et Abry doivent s'embarquer au Havre le 12 septembre, et passer auparavant quelques jours à la Maison des missions.

Ajoutons que, la famille de mademoiselle Banzet ayant payé les frais de son voyage en France, la Société n'a eu, de ce chef, aucune dépense à supporter.

Arrivée de M. Adolphe Jalla.

Nous avons expliqué il y a quelque temps (1) comme quoi M. Adolphe Jalla a quitté le Zambèze pour la colonie du Cap et le Lessouto, en compagnie du jeune Litia, fils de Léwanika. Contrairement aux prévisions de nos missionnaires, ce prince n'a pas voulu poursuivre son voyage au delà de Palapyé, la nouvelle résidence de Khama, roi des Bamangwatos. M. Jalla a été obligé de remettre à ce roi son compagnon de voyage. Il a poursuivi sa route vers le sud, pensant toujours se rendre au Lessouto, y être rejoint par sa fiancée, et pouvoir reprendre, dès le mois d'octobre, le chemin du Zambèze. Ce plan a échoué par le fait que l'occasion sur laquelle comptait M. Jalla pour faciliter le voyage de mademoiselle Pons, au Lessouto, ne doit se présenter que l'an prochain (d'où les instructions que M. Jalla avait reçues au Zambèze) (2). Le retour de notre frère à son poste aurait dès lors été ajourné à l'an prochain, si une personne de sa famille n'avait écarté la difficulté en offrant de payer les frais du voyage de M. Jalla en Europe, dépense dont la Société n'eût pu se charger.

Une dépêche annonçant cette nouvelle a rejoint M. Jalla à Vryburg, le 17 juillet, à quelque distance au delà de Kimberley. Arrivé dans cette dernière ville, M. Jalla y a été arrêté pendant huit jours par la fièvre. Grâce aux soins reçus à l'hôpital, il a pu prendre le chemin de fer juste à temps pour s'embarquer au Cap, à bord du *Dunottar Castle*. Le 16 août nous le voyions arriver à la Maison des missions, et le lendemain il partait pour l'Italie.

Le départ de M. Jalla avec sa femme aura lieu, Dieu voulant, dans la première moitié de novembre.

Nous espérons que madame Kohler et M. Louis Mabile pourront faire la traversée en même temps.

(1) Juin 1891, p. 238.

(2) Voir le *Journal des Missions*, année 1891, p. 202.

LESSOUTO (1)

SOUVENIRS DE M. LOUIS DUVOISIN

Lettre de M. Paul Germond.

Th.-Moréna, 20 juillet 1891.

Au Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

Messieurs et honorés frères,

Notre mission du Lessouto est dans le deuil, vous le savez déjà. Nous avons tant espéré que notre cher ami Duvoisin nous serait conservé ! Dieu en a décidé autrement. En face de cette vie si dévouée, si humble, le sentiment qui domine, même la douleur, est celui du recueillement. On se sent en présence d'une grande œuvre de Dieu. Le vide qu'il me laisse est pourtant immense. Il était mon plus vieil ami, car il n'avait que huit ans, lorsque, après la mort de son père, il vint prendre place à notre foyer. Nous avons grandi ensemble, étudié ensemble, embrassé la même vocation et travaillé dans le même champ. Sur cette terre d'Afrique, qui parfois nous semble être la terre déserte, altérée et sans eau du Psalmiste, il était pour moi la famille et la patrie. « Il est tel ami, dit la Bible, qui est plus attaché qu'un frère. »

Ce qui me frappe en lui, c'est l'égalité de son caractère, le développement graduel et sans recul de sa piété. On dit, et avec raison, que l'enfant est le père de l'homme. Il en a été ainsi de notre ami, qui a grandi sous le regard de Dieu comme l'arbre dont les fruits deviennent toujours plus nombreux à mesure qu'il étend ses racines et ses rameaux. J'ai gardé de ses jeunes années le souvenir d'un camarade plein d'entrain et d'amabilité, et qui, chose rare, préférait céder plutôt que de contester. Jamais il n'aurait dit un mensonge pour couvrir

(1) La place que nous avons dû faire dans cette livraison aux notices nécrologiques nous a obligé de renvoyer d'un mois la fin du Rapport annuel de la Conférence et d'autres articles.

une faute et esquiver une punition, et son respect pour les ordres ou les défenses de sa mère avait quelque chose de religieux.

Elle était, il faut le dire, une personne remarquable. Originnaire du Dauphiné, Alexandrine Bonnet avait été, avec sa sœur Émilie, un des premiers fruits du ministère de Félix Neff. Unissant à un jugement très sûr une piété ardente, sa grande préoccupation était de secourir les malheureux et de gagner des âmes à Jésus-Christ. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elle fut l'instrument de la conversion de son fils? Je me souviens très bien, nous avions alors quinze ans, qu'étant allé visiter sa mère, il nous revint le soir avec une expression particulièrement sérieuse. Quand le moment de nous coucher fut venu, je le vis hésiter, montrant timidement la Bible du doigt, puis, rassemblant son courage, il me dit : Il nous faut prier, pour que Dieu nous convertisse ! Depuis ce moment, de bon qu'il était, il devint encore meilleur. Il ne parlait pas de ce qui se passait en lui, mais les fruits étaient là. La vie d'étudiant, on le sait, n'offre que trop d'occasions aux âmes mal afferemies d'oublier les impressions sérieuses d'une éducation chrétienne ou de les dissimuler lâchement. Pour notre ami, elle ne fut qu'une discipline bienfaisante. Timide de nature, ne manquant jamais les cours pour lesquels il se préparait soigneusement, membre assidu de l'Union chrétienne, il était prédestiné à être en butte aux plaisanteries de ses camarades, dont plusieurs n'aimaient pas les mômiers. Il s'en inquiétait peu, ou les accueillait de son bon sourire; mais si l'on s'attaquait aux convictions qui lui étaient chères, alors il redressait la tête, son œil doux et profond lançait des éclairs, l'agneau débonnaire montrait le courage du lion. Il évitait cependant de se poser en censeur et en juge d'autrui. Il allait paisiblement le chemin que lui montrait sa conscience, se bornant à dire : « Vous pouvez peut-être vous permettre ces choses sans danger pour votre âme; moi, je ne le pourrais pas. » Aussi était-il aimé de chacun, même de ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir. On respectait en lui une

conviction. Un de nos anciens camarades, qui s'est converti après bien des années d'indifférence religieuse, disait sur son lit de mort : « Oh ! que je voudrais être chrétien ; si je pouvais être chrétien comme Louis Duvoisin ! »

Les années qu'il passa à la Faculté de théologie furent pour lui des années heureuses. Au contact de professeurs, de camarades qui l'appréciaient, suivant des études qui lui étaient pleinement sympathiques, son âme s'épanouit et ses belles facultés prirent leur essor. Il y avait en lui l'étoffe d'un penseur, d'un théologien, doublée d'une âme d'artiste. Il jouissait profondément de tout ce qui était beau, dans quelque domaine que ce fût. Aussi, lorsqu'il se décida à partir pour l'Afrique, les protestations furent-elles nombreuses. Lors de sa consécration dans le temple de l'Oratoire, un pasteur bien connu dit à M. Casalis après l'avoir entendu : « Je ne vous pardonne pas de nous enlever des hommes de cette valeur pour les envoyer chez vos Bassoutos ! »

Doué, il l'était, et cependant, la vertu dominante de son caractère, celle qui en donne la clef, a été l'humilité. Croyant, selon le précepte de l'apôtre, les autres plus excellents que lui-même, il évitait de porter des jugements précipités et injustes. Lui qui avait tant d'esprit, ne l'a jamais fait valoir aux dépens du prochain. N'a-t-il pas poussé parfois l'humilité trop loin, au risque de borner son horizon, et, à force de s'effacer, ne vint-il pas à en prendre le pli, au grand désappointement de ses amis qui auraient voulu qu'il s'affirmât davantage ? C'est possible ; mais il n'en est pas moins vrai que partout où il voyait un devoir positif, surtout avec un sacrifice au bout, il ne s'esquiva pas.

Étant si humble, ayant une si petite opinion de lui-même, le Sauveur tenait une grande place dans son cœur. Il aimait Jésus comme un Morave, tout en ayant des idées théologiques qui auraient bien effarouché Spangenberg. Les cantiques qu'il a composés, et dont plusieurs sont devenus très populaires, se reconnaissent tous à cette note du salut par la croix de Christ. Il me souvient qu'à une conférence, ayant à présider

le culte du soir, il commença à parler de l'amour de Jésus pour les pécheurs; puis, l'émotion lui coupant la parole, il ferma la Bible et se mit à sangloter. « Nous avons souvent causé théologie, disait-il à l'un de nous quelque temps avant sa maladie, mais plus j'avance dans la carrière, plus je vois que discussions, travaux, systèmes, tout cela n'est rien. Il n'y a que la croix de Jésus-Christ! »

Une des époques les plus bénies de son ministère est celle qui a suivi la guerre des Boërs, alors que la tribu des Bataungs, dépossédée de son territoire, vint se réfugier dans les environs de Bérée. « Nous étions malheureux, me disait l'autre jour un membre de l'Église, mourant de faim, sans abri, envahis par la fièvre. C'est alors que M. Duvoisin s'est multiplié pour nous, nous visitant, nous secourant, nous suppliant de nous convertir. Dans les champs, dans les cavernes, on le voyait partout; et, même la nuit, il allait visiter nos malades et prier avec eux. » Un beau réveil religieux fut le résultat de ces travaux. En très grand nombre, les âmes furent troublées et amenées à Dieu. Lorsque, plus tard, cette tribu reçut des terres dans les environs de Siloé, il dut être pénible au cœur de notre ami de voir s'éloigner cette nouvelle Église enfantée à Jésus-Christ par le ministère de M. et madame Daumas, à Mékuatling, mais qui, durant son exil à Bérée, s'était vue sextuplée par les travaux de M. Duvoisin. Il avait labouré et semé, et c'est moi qui récoltai.

Sa vie missionnaire n'a pas présenté beaucoup d'incidents. Placé à Bérée peu après son arrivée, il n'a jamais quitté cette station. Suffragant, puis successeur de M. Maitin, il avait trouvé dans sa fille aînée une compagne dévouée et une aide infatigable. Les épreuves domestiques ne lui furent pas épargnées. Il en a été parlé dans le *Journal des Missions*. Il est un détail inédit de cette douloureuse époque qui mérite d'être rappelé. Deux enfants venaient de lui être enlevés coup sur coup. Le troisième, son seul fils, était mourant. Le docteur Casalis conseillait une opération, dernière chance de salut. Tout était prêt, il fallait se hâter, on n'attendait que le père

qui était en prière dans la chambre voisine. « Non, dit-il en rentrant, pas d'opération. J'ai demandé cet enfant à Dieu et je sens qu'il me l'a accordé. C'est un sentiment tout particulier que je n'ai pas éprouvé quand j'ai prié pour les deux autres. Si cet enfant venait à mourir aussi, je douterais, non certes de la bonté de Dieu et de l'efficacité de la prière, mais bien de la certitude qu'on peut avoir d'être exaucé. » Devant une telle foi il n'y avait qu'à s'incliner. L'enfant se rétablit.

Les épreuves de famille ne furent pas les seules qui vinrent le frapper. La dernière guerre, dite du désarmement, a eu, on le sait, des conséquences déplorables pour la tribu et pour l'œuvre. La station de Bérée eut particulièrement à souffrir. La paix rétablie, plusieurs chrétiens la quittèrent pour s'établir ailleurs; d'autres se détournèrent de l'Évangile. « Il est devenu pénible de vivre à Bérée, m'écrivait-il; notre entourage a changé, nous n'avons pour voisins que des païens qui ne viennent pas au culte et des renégats. » — Son ardeur au travail n'en fut cependant pas ralentie. Il écrivit un commentaire sur l'Évangile selon saint Luc, manuel bien précieux pour nos évangélistes et qui en est à sa seconde édition. Des annexes furent fondées, travail qui lui coûta bien des fatigues et des préoccupations. Ceux qui le voyaient constamment n'auraient peut-être pas remarqué de changement en lui. J'en fus frappé, moi qui revenais d'un assez long séjour en Europe. Je lui trouvai quelque chose de fatigué, d'absent, de détaché de la vie. Le cœur, son cœur d'or était toujours le même, la sérénité était plus constante, peut-être, mais l'entrain d'autrefois avait disparu. Je lui en fis la remarque. Il mentionna les ennuis, les travaux qu'il avait eus, puis il ajouta : « Tu sais le mot de Pascal : La pensée de la mort est lente à nous venir, mais quand elle nous tient, elle ne nous lâche plus ! » Il sentait que ses forces s'en allaient et, comme il n'était pas dans sa nature de se plaindre, personne ne se doutait que cette faiblesse d'estomac dont il avait souffert tant d'années allait aboutir à un mal plus grave. Voici quelques lignes d'une lettre qu'il m'écrivait le 2 janvier de

cette année et qui sont les dernières que j'ai reçues de lui :

« Nous voici donc entrés dans une nouvelle année, la dernière décennie du siècle,

... De ce siècle orageux, mer de récifs bordée
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée...

« Quelle en sera la fin ? Et la verrons-nous ? Dieu le sait. En attendant, reçois, pour l'année qui commence, les meilleurs vœux de ton vieil ami, pour toi et pour tous les tiens. Que notre bon Dieu te donne force et joie, en sorte qu'à travers les tribulations, les soucis et les moments de noir qui d'ordinaire vont en augmentant avec l'âge, tu puisses, comme autrefois saint Paul, entonner l'hymne : « Plus que vainqueurs ! »

« Comme toi, ou plutôt, bien plus que toi, je sens que je descends la colline. Ce dont je souffre le plus, c'est de l'affaiblissement de ma mémoire, qui a toujours été faible, mais qui maintenant déloge grand train. Or, notre mémoire, c'est nous-mêmes, c'est tout notre passé, triste ou joyeux. Ce sont toutes les richesses intellectuelles que nous avons acquises petit à petit, c'est le trésor de l'expérience, même de nos expériences de chrétien ou de pasteur... Quand elle croule, il faut se dire qu'on baisse. Si du moins, à mesure que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur pouvait se renouveler de jour en jour, et les choses invisibles primer de plus en plus en nous l'attrait des choses visibles ! »

Il ne put assister à notre dernière conférence. J'allai, de Thaba-Bossiou, passer deux jours auprès de lui. Je le trouvai amaigri et faible, mais parfaitement calme et serein, s'intéressant à tout, pour autant que ses forces lui permettaient de suivre une conversation. « Cela me fait peine de te quitter, lui dis-je en lui serrant la main. — Tu me laisses entre les mains de Dieu », répondit-il. Je comptais revenir, mais son état s'aggrava subitement. Je l'ai revu dans son cercueil.

Sa fin, m'a dit sa pauvre chère veuve, a été paisible comme sa vie. Il a peu souffert, et n'a pas gardé le lit un seul jour. Sa faiblesse était excessive, mais, étendu dans un fauteuil, il put encore recevoir les visites de ses paroissiens et leur

adresser quelques mots d'adieu. La dernière nuit, sa femme l'entendit murmurer : « Que c'est beau, mais que c'est donc beau, tout à fait exceptionnel! — Quoi donc, mon chéri? — Je te le dirai plus tard. » — Après un moment, il reprit : « Ce n'est pas difficile, et moi qui croyais que ce serait si difficile!... Puis, je pars... je pars! » Il respira encore quelques instants, les mains croisées sur sa poitrine... et tout fut fini.

Son ensevelissement eut lieu le dimanche. Il y avait beaucoup de monde. Lorsque le cercueil approcha de la fosse, les jeunes filles de l'école de Thaba-Bossiou entonnèrent un des derniers cantiques de notre ami, vrai cri de reconnaissance du racheté qui a trouvé la paix par le sang de Jésus. Cette mélodie douce, joyeuse même, devant cette tombe ouverte, sous le pâle soleil d'hiver, me pénétra jusqu'à l'âme. C'était comme le dernier mot de cette vie si fidèle dans sa parfaite simplicité, et il me semblait entendre dans un écho d'en haut : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur! »

Nous vivons à une époque agitée et inquiète. On aime à parler de crises soudaines, de déchirements intérieurs, on les recherche et on les étale. On a l'air de croire que, pour arriver à une foi assurée, il est bon d'avoir passé par l'incrédulité ou tout au moins par le doute, et que les conversions sont d'autant plus complètes qu'on est parti de plus bas. Il est certain que beaucoup de rachetés de l'Éternel ont passé par ce chemin. Gardons-nous toutefois de penser qu'il soit le seul ni surtout le meilleur. Il y a des grâces signalées, spéciales, que Dieu tient en réserve pour ceux qui dès leur jeunesse s'appliquent à le servir d'un cœur pur. La vie de Louis Duvoisin en est la preuve. C'est dans ce sentiment que j'ai écrit ces lignes.

Recevez, Messieurs et chers frères, mes salutations affectueuses.

P. GERMOND.

Détails biographiques.

Ajoutons à la caractéristique, si complète et si attachante, de M. Germond, les dates des principaux événements de la vie de M. Duvoisin. Nous les avons recueillies de sa bouche même, au cours d'un entretien que nous avons eu avec lui au Lessouto en 1883.

Louis-Samuel Duvoisin est né, le 13 novembre 1835, à Payerne, dans le canton de Vaud. Son père, Samuel Duvoisin, était pasteur suffragant à Payerne; sa mère, Alexandrine Bonnet, était originaire de Mens (Isère). L'enfant n'avait que deux ans et demi, lorsque son père accepta le poste d'évangélisation de Villars-la-Beaume, dans les Hautes-Alpes. Au bout de quatre ans, M. Duvoisin père retourna en Suisse pour le poste d'Eclépens (près de la Sarraz), dans le canton de Vaud. Deux ans après, en 1844, il mourut, et sa veuve fondait un pensionnat de jeunes filles.

Cet événement exerça une grande influence sur le jeune Louis Duvoisin, qui quitta dès lors la maison paternelle et entra dans la famille Germond, dont il devint pour ainsi dire membre, subissant l'influence qu'exerçait M. Germond père sur tous ceux qui l'approchaient, et se liant d'une intime amitié avec l'un des fils Germond, celui même dont on vient de lire les lignes. Mais l'adoption de M. Louis Duvoisin par la famille Germond ne devait pas mettre un terme aux pérégrinations qui avaient été comme le trait caractéristique de sa jeune vie.

Il était à peine depuis trois ans à Échallens, où il suivait l'école primaire, que M. Germond père, qui avait, à l'exemple d'un certain nombre de pasteurs vaudois, donné sa démission à la suite des événements de 1845, et qui avait fondé lui-même l'Église libre d'Échallens, fut exilé dans sa commune d'origine, à Lovattens, petit village situé au milieu des bois, à la frontière du canton de Fribourg. Là encore le zèle de M. Germond amena la création d'une Église libre. Un an plus tard, il était autorisé à retourner à Échallens.

C'était en 1849. M. Louis Duvoisin et son ami M. Paul Germond ayant manifesté l'idée de devenir missionnaires, on les envoie à Kornthal, dans le Wurtemberg, pour y apprendre l'allemand et se mettre, par là, en mesure d'entrer à la Maison des missions de Bâle. Nous retrouvons ensuite nos deux amis à Lausanne, élèves du collège Gaillard; puis, l'année suivante, à l'académie de cette même ville, poursuivant leurs études dans la section dite de sciences et de lettres, qui prépare à l'entrée des Facultés proprement dites. C'est à cette époque que se place la conversion définitive de M. Duvoisin.

L'année suivante, M. Paul Germond entre à la Faculté libre de théologie de Lausanne; M. Duvoisin devient élève de la Maison des missions de Bâle, où il reste deux ans, et où sa santé finit par être très éprouvée, soit par suite de lutttes intérieures, soit à cause du régime, différent de celui auquel il avait été habitué dans sa jeunesse.

Après une période de repos, en 1856, M. Duvoisin entre à son tour à la Faculté de Lausanne; il n'y termine ses études qu'en 1859, par suite d'une nouvelle interruption due à la maladie. Deux suffragances, l'une à Coppet, l'autre à Aubonne, achèvent sa préparation; et lorsqu'en 1861 il offre ses services à notre Comité, il lui suffit d'un mois de séjour à la Maison des missions de Paris pour être agréé.

Après une dernière visite à Saint-Loup, où était établi depuis quelques années M. Germond père, M. Duvoisin quitte définitivement la Suisse qu'il ne doit plus revoir. C'était le 28 octobre 1861.

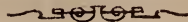
Consacré, en novembre, à Paris, il s'embarque le 5 décembre avec M. et madame Emile Rolland, et débarque au Cap après une traversée de 84 jours à bord d'un petit voilier. Un voyage semé d'aventures et de contretemps l'amène dans les stations de Béthulie et de Carmel où M. Lemue, à son grand étonnement, le voit un jour arriver à pied. De là M. Duvoisin se rend à Siloé et à Thabana-Morèna où il retrouve son ami M. Germond, encore installé dans une hutte. La conférence lui confie la desserte provisoire de Bérée, pendant que

M. Maitin, titulaire de cette station, remplaçait M. Jousse à Thaba-Bossiou.

Survient la guerre de 1865, et avec elle, dans l'histoire des stations, une suite de perturbations trop longue à énumérer. Pendant cette période nous trouvons M. Duvoisin d'abord à Bérée, puis à Carmel; puis, encore à Bérée, où il finit par rester, d'abord chargé de la station de Thaba-Bossiou, toujours vacante, M. et madame Jousse étant en France. En février 1866, a lieu une reprise de la guerre, les Boërs obligent les missionnaires à quitter toutes les stations, sauf celle de Bérée qui reste au pouvoir des Bassoutos. Au milieu de ces tristes circonstances a lieu le mariage de M. Duvoisin avec mademoiselle Constance-Élisa Maitin, le 21 août 1866. En 1867, retour de M. et madame Jousse; on essaye de réoccuper Morija, mais on n'y réussit pas, et de nouveau Bérée reste le point de refuge où pendant quelque temps se trouvent réunies jusqu'à quatre familles de missionnaires.

Enfin le ciel s'éclaircit, et l'œuvre longuement arrêtée reprend, un beau réveil se produit, notamment dans la tribu des Bataungs, alors établie à Bérée; les conversions dépassent le chiffre de deux cent cinquante. La guerre, qui se poursuit encore quelque temps, se termine par l'établissement du protectorat anglais en 1869.

Dès lors, les choses rentrent dans leur cours normal. La conférence, après trois ans d'intervalle, reprend ses sessions. A partir de ce moment M. Duvoisin est considéré comme chargé du poste de Bérée, d'abord comme collaborateur, puis comme successeur de M. Maitin, lorsque celui-ci prend sa retraite.



ZAMBÈZE

A SÉFULA

Temps difficiles. — Agitation politique. — Une visite à la capitale temporaire. — Barques royales. — Un dimanche de Pâques. — L'école de Séfula. — Tristes chutes. — Mademoiselle Kiener. — La visite de M. et madame Louis Jalla. — Le caractère zambézien.

Lettre de M. Coillard.

Séfula, avril 1891.

Bien chers amis,

Mon silence a été, je crois, plus long que de coutume. Oui, je l'avoue d'emblée; j'ai voulu plusieurs fois le rompre, mais toujours le courage m'a manqué et la plume m'est tombée des mains. Parmi les amis tièdes de l'œuvre des missions et pas du tout les lecteurs les plus assidus du « Journal », j'ai parfois entendu la remarque que les lettres des missionnaires sont, en général, des tableaux ensoleillés et sans ombres; ce qui, pour dire le moins, serait peu artistique, c'est-à-dire peu conforme à la nature. Je proteste contre cette assertion, qui n'a d'autre fondement que l'ignorance ou la généralisation de faits isolés. Et pourtant, je comprendrais bien cette tendance pourvu qu'elle ne fût pas exagérée. Autant nous aimons à faire partager à nos amis nos espérances et nos joies, autant, n'est-il pas vrai? il nous en coûte de les attrister par de lugubres récits de soucis, de désappointements et de difficultés sans cesse renaissants. Après tout, les amis, les vrais, ceux qui s'associent de cœur à nos travaux, qui prient et qui luttent, ont besoin de connaître tout, de lire entre les lignes et d'être ainsi initiés à la trame de notre vie. Pour eux comme pour nous, l'évangélisation du monde païen, où qu'elle se poursuive, n'est certes pas un tissu de mœurs étranges et d'aventures qui ont le piquant du roman, c'est une lutte acharnée avec le Prince des ténèbres et avec tout ce qu'il sait dans sa rage susciter d'entraves, d'ennuis, d'opposition et de haine, tant par les circonstances que par les hommes. C'est un la-

heur sérieux. Ah ! ce devrait être une vie de consécration et de foi.

Vous entrevoyez déjà, n'est-ce pas, que nous avons passé par des temps particulièrement difficiles. Eh oui ! quand les nuages s'amoncellent, tout noirs et tout gros d'orage, on a beau se dire que le soleil brille toujours radieux par delà, dans les hauteurs des cieux, on voudrait le voir, et quand le brouillard s'épaissit autour de vous et vous envoie un frisson de glace jusqu'au cœur, n'est-il pas vrai qu'on aimerait fermer la bouche, s'enfouir dans les plis de son manteau, et poursuivre sa route en silence jusqu'à ce que le ciel redevienne serein ? Mais non, vainquons-nous et causons.

Tout d'abord, tous nos rapports ont risqué, et je ne sais pas s'ils ne risquent pas encore de s'embrouiller avec cet homme pour lequel j'ai conçu une affection si grande, mais qui, hélas ! comme roi, est d'une incapacité désolante. C'est une girouette qui se tourne à tous les vents, une cire molle qui reçoit toutes les impressions, un homme désespérément à la merci des influences les plus contraires, notre pauvre Léwanika !... Vous savez la concession qu'il a faite de son pays à la *South Africa Chartered Company*. Or, des hommes intrigants, mus par des motifs que je n'ai pas à qualifier, ont mis tout en œuvre pour surexciter la nature soupçonneuse du roi et pour attiser sa colère ; ils ont représenté ses transactions avec la Compagnie sous le plus faux jour, nous accusant nous-mêmes d'avoir abusé de sa confiance, de l'avoir trompé par calcul, et d'avoir été soudoyés pour vendre son pays. Ces calomnies, et d'autres non moins absurdes, ont bouleversé le roi. Dans les vieux temps, — temps vieux de cinq ou six ans ! — elles eussent tout compromis : notre propriété, nos vies, notre mission !...

C'est ainsi que nous nous sommes égratignés aux épines de la politique dans un champ qui n'est certainement pas le nôtre. Nous sommes tombés dans un nid de guêpes. Nous ne savons pas encore la tournure définitive que prendront les affaires. Ce que nous savons, c'est que Dieu règne, et qu'il fera concourir la malice des méchants aussi bien

que les fautes des hommes, les événements et les circonstances, à l'accomplissement de ses desseins éternels.

La saison, cette année, a été exceptionnellement pluvieuse. Une triste saison dans un sens pour nous. Tout est imprégné de cette humidité tiède que l'on ne connaît que dans les tropiques. Nos chaussures, nos livres, même ceux d'un usage journalier, tout est moisi. Des comestibles, n'en parlons pas. Rien en aucune saison, rien au Zambèze ne se garde qui n'est pas en canistres hermétiquement soudés. Et quand, par nécessité, on ouvre l'un de ces canistres, il faut, pour ne pas le perdre, se hâter de le finir. La viande, chez nous, un article si rare et si difficile à se procurer, ne se garde que deux jours; le troisième elle est déjà trop faite, et on en est dégoûté.

Voilà deux années consécutives que Léwanika avait choisi un site pour sa capitale temporaire, mais, faute d'eau, les canots n'y purent aborder. Celle-ci est la troisième : en sera-t-il de même ? C'est à n'y rien comprendre. Les osselets divinateurs furent ardemment consultés, et l'oracle se fit entendre. Les dieux étaient courroucés, et le redoutable Katuramoa surtout, de l'innovation inouïe de Léwanika. Qu'allait-il chercher dans le voisinage de ces blancs, quand la « tradition d'ancienneté a consacré une tout autre partie du pays pour la résidence du roi » ?

Ainsi faisait parler les dieux le parti conservateur, et il est influent; le vieux Narubutu le représente dignement. Léwanika, qui voulait tenir la chose secrète, fut surpris et mortifié quand je lui en parlai. Cette année, sous l'empire de ce même oracle, il s'était rendu. Il avait décidé de ne pas se mettre mal avec les mânes de ses aïeux, mais de se conformer à la tradition. Il faisait donc tranquillement ses préparatifs. Mais, à la suite d'un sérieux entretien que j'eus avec lui en janvier, il se laissa ébranler. Il tint conseil, et, chose étrange, les chefs aussi se rendirent, et ils résolurent de faire une dernière tentative cette année et d'installer la capitale temporaire à Sana, dans notre voisinage. Les travaux furent poussés vigoureuse-

ment, et à 3 kilomètres, à vol d'oiseau, s'élève maintenant sur un îlot un village qui est la reproduction exacte de celui de Léaluyi, seulement en proportions plus modestes. Même plan, même disposition de l'établissement privé du roi, de son harem, de ses cuisines, de ses diverses dépendances, du *khothla* et des divers quartiers de la ville; même labyrinthe de ruelles concentriques et d'étroits passages. Voilà donc un vieux désir qui s'accomplit et d'ardentes prières que Dieu daigne exaucer. Oui, mais l'inondation? Elle est en retard, les pronostiqueurs jurent déjà qu'il n'y en aura pas. On a beau envoyer messagers sur messagers dans les pays d'en haut, rien. Décidément, nous ne sommes pas populaires dans le monde des esprits, et Katuramoa nous en veut.

Mais voilà qu'un beau jour un billet du roi m'annonce comme une grande et bonne nouvelle que l'inondation, venue un peu subitement, est déjà assez forte pour porter la monstrueuse barque royale, et qu'enfin il va venir à Sana tout près de nous. Bientôt après, voici un canot qu'il nous envoie avec un aimable message d'aller le rencontrer à Sebemi.

La vie est monotone au Zambéze, peu ou point de récréation. L'occasion est donc trop bonne pour ne pas se déridier un peu. Nous sommes bientôt en canots, madame Coillard, mademoiselle Kiener, M. Waddell, Andréase, les filles, les garçons, tous nos élèves grands et petits, et, pour la première fois, nous avons la joie de glisser sur les eaux de notre canal. Nous arrivons les premiers au rendez-vous. Nous entendons bien le bruit sourd des gros tambours de guerre, mais il est lointain. Et, pour ne pas regarder le soleil qui descend et les nuages qui commencent à s'amonceler, les dames font des visites à domicile, nous causons avec les hommes qui se groupent sur la place publique, puis tous ensemble nous chantons des cantiques. C'est notre cloche dans les villages, mais une cloche bien fêlée, je vous assure. Puis, nous parlâmes du Seigneur Jésus à ces pauvres créatures. Pendant ce temps, les tambours s'étaient rapprochés. En un moment, nous sommes sur nos pieds, groupés sur le bord de l'eau, et plongeant de longs

regards dans l'immensité de la plaine submergée. « Les voilà, les voilà ! » crièrent et répétèrent plusieurs voix à la fois. Et, en effet, une masse noire paraissait à l'horizon, grandissait, grossissait à vue d'œil, se décomposait et prenait l'apparence d'une forêt qui flotte sur un lac. Les femmes, massées à l'écart, poussaient leurs cris stridents habituels, tandis que, dans les groupes d'hommes et de jeunes gens, les remarques les plus curieuses pétillaient comme des étincelles. « Quoi ! deux *nalikuandas* ! quand est-ce que la seconde est née ? Voyez donc... » Et c'était vrai.

Les Barotsis, comme de coutume, ont rafistolé et renouvelé la grande barque officielle, mais Léwanika s'est avisé de faire mieux. S'enfermant avec quelques ouvriers d'élite dans un enclos interdit au public, il se mit à l'œuvre. Le fond et les côtés de canots mis en pièces lui fournirent des planches. Puis, les ressoudant, les ajustant avec beaucoup d'habileté, il les calfata avec du caoutchouc du pays, fit un double fond, confectionna un pavillon garni d'étoffe blanche et rouge, et, aux regards émerveillés de ses gens, il lança sa *nalikuanda* à lui. Jugez si on l'admira. Je ne serais pas étonné que quelque poète ne l'eût déjà chantée.

De fait, plus longue, moins large que la barque officielle, elle est beaucoup plus légère, et fait honneur à Léwanika. Après avoir longtemps louvoyé dans la plaine, les deux merveilles de notre marine barotsi arrivèrent, escortées des canots des princesses que distinguaient leurs pavillons de nattes, de ceux des conseillers, des chefs, des serviteurs favoris du roi, d'une nuée d'esclaves, en somme de plusieurs centaines de pirogues hérissées de pagayeurs, et répandues dans la plaine comme une immense fourmilière en révolution. Le coup d'œil, tout nouveau pour nous, avait quelque chose d'intéressant et d'agréable.

Mais le soleil touchait à l'horizon. Nous échangeâmes une poignée de main et quelques paroles avec Léwanika, qui était surpris et tout radieux de voir ces dames, fîmes un petit bout de route ensemble, et puis, pendant qu'il se rendait à

ses nouveaux quartiers, nous remontâmes notre canal. A mesure que nous approchions de la station, le courant devenait plus fort, et l'eau moins profonde; nous avançons lentement. Les nuages qui s'étaient amoncélés, gris et noirs, crevèrent ce fut une trombe. Tous ceux qui le purent se sauvèrent à pied. Nous restâmes seuls avec notre petit équipage. Enveloppés dans des caoutchoucs durcis comme du carton et déchirés en lambeaux avant d'avoir servi, nous subissons ce déluge avec toute la bonne grâce possible, pendant que nos hommes tirent et poussent le canot de fort bonne humeur. C'est égal, malgré cette aventure, une fois rentrés à la maison, nous ne regrettâmes pas la journée.

Un problème qui se pose et me jette dans un grand embarras, c'est celui de concilier les exigences de l'enseignement avec l'urgence de l'évangélisation. L'un de ces devoirs ne peut consciencieusement se faire qu'au détriment de l'autre. Je souffre de penser que notre sphère d'activité et d'influence est si restreinte, quand nous avons sans partage toute la nation devant nous. Il faut bien le confesser, on ne se reconnaît pas soi-même, car la moindre course à pied dans ces climats torrides, dans les sables et les borbiers, vous épuise et vous la fait redouter. Du reste, ces courses ne peuvent rayonner bien loin; comment alors atteindre les villages à distance?

Le séjour de la capitale dans notre voisinage, avec le grand mouvement qu'il crée nécessairement, m'impose de nouveaux devoirs qu'il faut ne pas négliger. Il nous ouvre de grandes portes pour faire connaître le message de Dieu et nous offre des occasions précieuses, uniques, dont il faut absolument profiter. C'est la leçon que me faisait le roi, l'autre jour, avec un grain de mauvaise humeur. « Je me garderai bien d'engager les gens à aller à Séfula. C'est à toi de les atteindre. Je suis fatigué de leur dire d'envoyer leurs enfants à l'école, ils m'en veulent. Je t'ai amené le cœur de la nation. C'est maintenant ton affaire, pas la mienne. »

N'est-ce pas étrange que ce soit juste au moment où l'œuvre

exige de nouveaux efforts et où il faudrait se multiplier que je me trouve seul pour y faire face? Pour comble de complications, je viens de perdre mon cheval, ce fidèle serviteur que je devais à la générosité d'un ami que j'ai souvent béni sans le connaître. Il ne me reste donc plus que mes jambes, qui ne sont pas très jeunes. Mais « nul ne va à la guerre à ses propres dépens ». Nous avons le droit de compter sur le Maître qui nous a envoyés, il est riche en moyens et sa grâce est inépuisable.

Laissez-moi vous inviter à passer le dimanche de Pâques avec nous, et vous vous ferez une idée de ce que nos expériences peuvent avoir d'encourageant. C'était le premier dimanche que Léwanika passait à sa nouvelle capitale. Nous comptions sur lui et une grande affluence. Peut-être même nous serait-il impossible de faire le culte dans l'église. Le ciel était gris, mais pas de pluie; assez bon signe. Au petit jour selon notre habitude, la cloche des enfants de France annonce à grandes volées le jour du repos. A neuf heures et demie et à dix heures, elle sonne encore joyeusement pour rassembler notre auditoire. Mais, à part nos élèves, pas âme qui réponde. Quelques hommes et deux ou trois femmes entrèrent tardivement. Mais le Seigneur était avec nous, et le service fut remarquablement sérieux et intéressant. Andréase prit le second service où il répéta, moulée à nouveau dans la tournure d'esprit qui lui est propre, la prédication du matin. Puis, je mis mes grosses boîtes et nous partîmes tous, les dames exceptées bien entendu, pour la capitale. Le roi, amical et causeur comme toujours, prétextait une légère indisposition, et il me fut impossible de le décider à assister au culte. Je m'imaginai que peut-être il devait subir certaines purifications avant de pouvoir se montrer au *khothla* de sa nouvelle ville. Je le lui demandai directement, il rit, mais il ne me convainquit pas.

A sa requête, je lui indiquai la portion des Écritures que j'allais lire et expliquer, et je me rendis sur la place. La clochette avait fait le tour du village et avait cessé de sonner, le

crieur public s'était tu, et je n'avais qu'une poignée d'hommes devant moi. Pas de femmes naturellement, puisque celles du roi n'y étaient pas, et celles-ci n'eussent pas osé y paraître sans ses ordres. De tous côtés on travaillait : on bâtissait, on brayait des peaux, on réparait des canots. Personne ne s'inquiétait de la réunion. Nous eûmes recours à notre dernière cloche : nous nous mîmes à chanter, et à chanter longtemps. Des hommes arrivèrent lentement, un à un ; je les comptais ! Et quand je commençai à prêcher, je pouvais avoir une soixantaine d'auditeurs. J'arrivai tard à la maison, fatigué et abattu. Mais, dans la soirée, nous eûmes entre nous une méditation bénie et la communion. C'était bien là, pour nous, le repas que le Sauveur ressuscité avait lui-même préparé sur la plage du lac de Génézareth, pour les disciples tristes et épuisés « qui avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre ».

Depuis lors nous avons été en wagon avec nos dames, passer la journée à la capitale. Cela nous a amené, en retour, une succession de visites, et de longues visites qui durent les trois quarts du jour. Ce furent d'abord les femmes du roi, puis celles de Gambella et d'autres chefs. Le roi, lui, est tout entier à la chasse des antilopes, mais ses messagers ne laissent pas croître l'herbe sur le sentier de Sana à Séfula. Nous sentons profondément l'importance de notre mission spéciale et notre responsabilité pendant les trois mois qui sont devant nous. C'est là depuis trois ans le sujet d'ardentes prières. Nombre d'amis aussi se sont joints à nous pour demander au Seigneur la conversion de Léwanika ; nous sommes au guet, nous l'attendons. Comme il me le disait lui-même avant-hier, il connaît la vérité, il aime les choses de Dieu, mais Satan et le monde nous le disputent. Il est difficile à un *riche* d'entrer dans le royaume de Dieu. Demandez pour nous, avec le zèle, la sagesse qui vient d'En Haut et la *puissance* du Saint-Esprit. Nous sommes tout prêts à nous donner dans toute la mesure du possible. Nous ferons même, s'il le faut absolument, un compromis avec l'école. L'œuvre doit se faire, elle se fera.

L'école ! Elle a reçu un grand choc au départ de Litia pour le Lessouto. Ce cher garçon exerçait une bien plus grande influence que je ne me le figurais. Tous ceux de ses esclaves qui suivaient l'école avec lui l'ont maintenant abandonnée. Le village de nos jeunes gens, actuellement sans autorité reconnue qui puisse s'exercer en dehors des heures d'écolage, est redevenu ce qu'il était jadis, un antre de bandits. Ce sont moins les élèves eux-mêmes que leurs esclaves. Il y a eu une recrudescence du vol qui est un vrai débordement. Je m'étais donné beaucoup de peine pour ensemer un champ, nous n'avons rien récolté : maïs, courges, haricots, cannes à sucre, tout a été volé, même une clôture que j'avais entreprise et dont le dernier pieu aura bientôt disparu. Mes thermomètres à minima et à maxima ont pris le chemin de mes deux anéroïdes et, pour les voleurs, n'ont pas plus d'utilité.

A l'école même, il y a toujours un levain d'insubordination. Les élèves savent que nous n'avons aucune autorité sur eux, et que, quelque mal qu'ils se conduisent, personne, ni leurs parents ni le roi, n'aura une réprimande pour eux. Aussi, la discipline est-elle chose délicate et difficile. Mais, somme toute, notre école est toujours le point lumineux de l'œuvre de Séfula. Nos élèves font des progrès, et la tâche de les enseigner est devenue une tâche sérieuse. Ah ! si l'Esprit de Dieu soufflait parmi eux et qu'il y eût de vraies conversions, quel changement ! En attendant ces temps bénis, Dieu continue à nous donner de la grâce et de la patience. Nous sommes prêts à tout plutôt qu'à n'avoir pas d'école ; prêts à ne plus semer, s'il le faut ; à ne pas nous plaindre si on nous pille... Il nous faut souffrir en silence, attendant des jours meilleurs. Ils luiront au Zambèze comme ils ont lui au Lessouto, et alors nos épreuves et nos ennuis seront pour nos successeurs un sujet d'étonnement, et une démonstration irréfragable de l'influence de l'Évangile.

Mes tableaux, aujourd'hui, ne manquent pas d'ombres, hélas ! Et cependant, il faut en ajouter une autre, la plus

épaisse de toutes, la plus noire. Je le fais avec confusion et avec douleur, mais je le fais pour être vrai et vous mettre à même d'entrevoir la nature d'un genre de nos difficultés. Il vous souvient qu'outre les filles de Léwanika, nous en avons trois autres sur lesquelles nous avons concentré beaucoup d'affection, et fondé de l'espoir. Illusion et déception! De ces trois, deux ont dû être sommairement chassées de notre maison. Elles sautaient de nuit l'enclos de la cour et, selon les mœurs du pays, allaient se livrer au désordre dans le village; ou, trompant notre vigilance, en plein jour elles donnaient rendez-vous à leurs complices dans les bois. Vous devinez le reste. Cela est vite dit; mais ce qui ne se dit pas et ne peut pas se dire, ce sont les souffrances, les tortures morales par lesquelles nous avons passé, ma pauvre femme surtout. C'est pendant mon dernier voyage à Sesheké qu'elle a commencé à faire ces atterrantes découvertes. Ses angoisses, ses larmes, ajoutées à son état de si grande faiblesse, ont failli la faire succomber. Nous avons souvent frémi d'horreur au contact de l'épouvantable corruption qui règne autour de nous et empeste notre atmosphère, mais nous ne réalisons pas encore complètement que c'est en pleine Sodome que nous vivons. La notion du péché n'existe pas encore, la conscience dort d'un sommeil de mort. Pas de pudeur; jeunes et vieux se glorifient de ce qui fait leur honte. Qu'une jeune fille tombe, elle n'en est nullement déshonorée; l'opinion publique n'a pas de flétrissure pour elle, et ses maîtres, si elle en a, se trouvent enrichis d'un esclave de plus. Pardonnez-moi de vous parler si crûment. Mais il est bon que vous sachiez que quand nous parlons à mots couverts de corruption, c'est un abîme que nous couvrons par déférence pour vous et par pudeur. Nos généralités ne disent rien qui approche de la vérité; ce sont des lieux communs, une manière de convention de parler. Eh bien! non, chers amis. Ce sont d'épouvantables réalités qui partagent nos nuits entre les insomnies et les cauchemars. Pour travailler ici sans perdre courage et sauver le lumignon fumant de la foi, il faut croire et croire

fermement que l'Évangile de Christ est bien réellement la puissance de Dieu en salut à tout croyant. Qui en douterait ferait fausse route en venant au Zambèze, à moins que Dieu n'ait pitié de lui et ne lui dessille les yeux.

Nos pauvres, pauvres enfants ! Voilà donc le résultat de trois années de labeurs !... Mais non, tout n'est pas désespérément perdu. Nous voulons croire que les larmes de notre pauvre Nyama avaient un grain de sincérité, que, bien qu'elle eût dû quitter notre maison en disgrâce, la bonne semence répandue avec tant d'amour dans son cœur germera un jour, et qu'elle deviendra encore une femme rangée et une chrétienne vivante. L'autre, Namusi, nous a encore plus douloureusement affligés par sa dureté, son effronterie et sa duplicité que par sa chute. A son retour à Léaluyi, le roi voulut faire un exemple. Il la mit en prison, lui enleva tous ses vêtements européens, — sa garde-robe était bien montée et elle en était bien fière, la pauvre fille ! — et il les distribua aux premiers venus. Figurez-vous notre impression l'autre jour, quand nous allâmes avec les dames à la capitale, de voir de grands jeunes gens affublés dans les camisoles de la malheureuse jeune fille et dans des setsiba faits de ses jupes ! Dans l'amertume de ma tristesse, j'aurais voulu, moi, balayer de notre maison la dernière de nos jeunes filles. Ma femme, elle, avait d'autres sentiments ; des sentiments plus élevés, plus purs, plus en harmonie avec ceux de l'Ami des pécheurs. Elle reçut de Léwanika trois nouvelles petites filles, et... nous allons recommencer ! Peut-être que Dieu, dans sa miséricorde, nous réserve un peu plus de satisfaction et de joie !

C'est au milieu de cette terrible tourmente que nous est arrivée, comme un ange envoyé de Dieu, la chère mademoiselle Kiener. Le choc a été terrible pour elle, et sa vocation a dû, dès le début, passer au crible. Mais elle en est sortie purifiée et triomphante, parce que c'était une vocation qui venait de notre divin Maître. Une vraie fille pour nous dans la maison, une amie tendre et dévouée pour ma femme, une aide active et capable dans l'école, elle nous a déjà été en grande béné-

diction et elle se fait dans nos cœurs comme dans notre vie une place tous les jours plus grande. La discrétion ne me permet pas d'en dire davantage; je ne puis cependant pas dire moins. Je le dois en témoignage à nos amis, je le dois aux membres du Comité, et à notre cher directeur, qui nous entourent de leur sollicitude, et je le dois surtout à cette amie que Dieu connaît, qui, en fournissant à notre sœur les moyens de voyager, s'est si intimement associée à notre œuvre.

C'est aussi dans ces circonstances que notre cher ami Ad. Jalla nous a quittés pour son long voyage dans le Sud où il va rencontrer sa fiancée. Il ne nous a pas désertés; il a souffert avec nous.

Elle était loin d'être apaisée, cette tempête, quand nous sont arrivés nos chers amis de Kazungula, M. et madame Louis Jalla. Il est bon, notre Père céleste, de nous avoir préparé ce baume pour nos cœurs brisés. C'était bien la première visite d'amis que nous recevions à Séfula. Dire que nous avons joui du petit séjour de nos chers amis, cela a l'air banal, et cependant c'est bien vrai. Ils nous ont été en bénédiction; nous avons causé, nous avons prié ensemble. M. Jalla n'a pas été un visiteur oisif. Comme membre de la famille missionnaire du Zambèze, il est entré en plein dans l'œuvre de Séfula, de même que sa chère compagne. Il a prêché, il a fait et dirigé l'école, comme il l'aurait fait chez lui, pendant qu'une légère indisposition me retenait à la maison. Je n'entre pas dans les détails. Comme les navires qui, sous les tropiques, labourent les ondes phosphorescentes, leur passage ici a laissé une trainée de lumière. Je suis heureux qu'on les connaisse, et je suis sûr qu'on les aime. Quel soulagement d'esprit ce serait de savoir qu'enfin le grand village de Mambova s'est transféré à Kazungula! Nous y comptons. Léwanika, depuis deux ans, envoie ordres sur ordres; mais il n'a pas le pouvoir de se faire obéir. C'est pourtant pour la nation un poste dont l'importance est indiscutable, puisque c'est la porte du pays!

Du reste, de grands changements auront lieu dans cette partie du pays, si, comme je le crois, la reine élit définitivement sa résidence à Sesheké.

Je suis triste de clore cette lettre sans pouvoir vous signaler le moindre symptôme d'un réveil des consciences autour de nous. Nous en sommes encore à déblayer. Et quel travail ! Nous défrichons et nous semons bien, mais la semence reste ensevelie sous les mottes et étouffée sous les ronces d'un affreux paganisme. Il y aurait de quoi perdre tout courage, si nous ne savions que c'est précisément sous terre, en secret et en silence que le grain germe.

Ce qui nous frappe et nous afflige dans nos chers Zambéziens, c'est leur incroyable légèreté. Ils rient, ils se moquent de tout et de tous. Ils n'ont rien de ce décorum, de cette politesse grave et respectueuse qui fait le charme des rapports sociaux chez les Bechuanas en général et les Bassoutos en particulier. J'estime heureux les jeunes gens qui viennent directement d'Europe chez les Barotsis sans avoir fait connaissance avec d'autres tribus. Bien des déceptions et des amertumes leur sont ainsi épargnées.

Les Bassoutos, comme les Athéniens, sont tous et toujours à la piste des nouvelles : *Taba ke life?* — Quelles sont les nouvelles ? c'est la salutation invariable de deux étrangers qui se rencontrent. Ici l'un fuit et se cache de l'autre s'il le peut ; le plus fort insulte et pille le plus faible. Vous pouvez venir du bout du monde ; que leur importe ce qui se fait et se dit là-bas ? Léwanika est à ma connaissance le seul — sans exception — qui vous fasse de ces questions-là. Ici vivre, littéralement, c'est s'amuser. Tout n'est que frivolité, il n'y a rien de sérieux dans la vie, rien. Vous vous informez de la santé de quelqu'un ? On vous rit au nez, on se regarde et on se demande ce que vous dites. Allez-y plus directement, demandez si ce quelqu'un s'amuse. Aussitôt on vous répondra avec emphase : « *O nts'a bapala hanthle.* — Oui, il s'amuse bien. » Rencontrez-vous quelqu'un qui vient de la capitale ? — Quelles sont les nouvelles ? — A moins que le roi ne soit alité,

on vous répond invariablement : « *Morena oa hapala, merôpa e ntse e lela* ; le roi s'amuse » et les tambours continuent à battre.

Malheureusement, les devoirs et les responsabilités de la vie subissent cette influence délétère. Les Zambéziens ont peu de joies, et les épreuves qui aillent ailleurs labourent les profondeurs de l'âme et poussent au désespoir ne font guère qu'effleurer ces cœurs vides. Le vol, le mensonge, le meurtre, les atrocités, la corruption sous les formes les plus révoltantes, semblent n'étonner personne. On s'amuse, c'est dans les mœurs. Un père dont la fille, placée dans une maison missionnaire, est destinée déjà au harem d'un jeune chef, recommandait à notre frère de ne pas être trop clairvoyant, et de fermer un peu les yeux sur les rapports de sa jeune fille avec les garçons de l'établissement. Il disait dans un langage qui ne se traduit pas en français : « Laissez-les s'amuser. » Il y a quelque chose de comique, à notre âge, de nous entendre gravement saluer : « *Salang! le hapala hanthle!* Restez en paix et vous amusez bien ! » Quelquefois c'est d'un comique qui vous arracherait des larmes. Un jour un homme venait de Sesheké et nous apportait la nouvelle de la mort de l'enfant de manière. « Et comment as-tu laissé M. et madame Jeanmairé ? s'enquit ma femme. — Mais bien, ils s'amusaient ! — Comment, ils s'amusaient, et leur enfant vient de mourir ? » — Et l'homme part d'un gros éclat de rire.

Il y a là quelque chose de profondément triste, parce que c'est là, je crois, la clef du caractère des Barotsis. Il n'y a rien de sérieux pour eux. Tout dégénère ou en amusement ou en dégoût. Aussi ne sont-ils pas susceptibles d'efforts intellectuels, et ne peuvent-ils endurer la moindre contrainte. On comprend aisément le peu de prise que les choses de Dieu ont sur ces natures frivoles.

« Fils de l'homme, ces os secs pourraient-ils bien revivre ? — *Tu le sais, Seigneur.* »

F. COILLARD.



TAÏTI

MORT DU ROI POMARÉ V

Papéété, le 13 juin 1891.

Très honoré frère,

Le roi Pomaré V est mort hier matin, 12 juin. J'ai eu le plaisir de le visiter plusieurs fois pendant ses derniers jours. Il écoutait avec un grand intérêt les exhortations pressantes qu'il m'était donné de lui adresser, et, pendant les prières, il donnait les marques d'une profonde componction.

Mon cher collègue, M. Viénot, l'a aussi visité à plusieurs reprises. J'ai le vif espoir que, avant sa mort, le roi Pomaré a reçu la grâce de se repentir de ses fautes et de se remettre entièrement à Celui qui est mort pour les pécheurs. Puisse le Seigneur Jésus, que nous avons ardemment supplié en faveur du roi Pomaré V, avoir fait de lui un monument nouveau de sa grâce toute-puissante!

Ses funérailles auront lieu les 15 et 16 courant. — Que Dieu nous donne, dans ces solennelles cérémonies, de pouvoir annoncer avec puissance et efficace le glorieux évangile du salut! — Je dois ajouter que Pomaré V, qui a été maintes fois sollicité par les agents de Rome, et parfois avec des arguments auxquels beaucoup ne résisteraient guère, de passer au catholicisme, est resté attaché au protestantisme jusqu'à la fin. Le culte de famille se faisait chez lui soir et matin.

J'ai récemment passé un mois et demi aux îles Sous-le-Vent pour présider les fêtes de collectes en faveur des missions. Ces fêtes ont eu lieu à Borabora, Tahaa et Uturoa (Raïatéa). Le résultat, par suite de l'opposition que continuent à faire les populations à la France, a été très inférieur à ce qu'il était jadis. J'ai rapporté de ma course 3,800 francs (en monnaie chilienne), dont la Conférence missionnaire emploiera une partie pour les besoins de l'œuvre aux îles Sous-le-Vent, en attendant la réponse du Comité à nos demandes.

Agréez, honoré frère, mes sentiments très dévoués.

F. VERNIER.

Papéété, le 16 juin 1891.

La date du départ du courrier mensuel ayant été retardée, j'ai juste le temps d'ajouter quelques mots aux lignes que je vous adressais à la date du 13 courant, relativement à la mort du roi Pomaré V.

Tous les districts de Taïti et de Mooréa avaient été conviés à ses funérailles, qui ont commencé hier après midi par un service solennel auquel assistaient le gouverneur ainsi que toutes les autorités de l'île.

Notre honoré collègue, M. Viénot, président du Conseil supérieur des Églises taïtiennes, a, dans cette circonstance, prononcé un discours que je n'hésite pas à qualifier d'admirable, et que chacun a écouté dans le silence le plus profond ; je veux croire que l'Esprit de Dieu, qui a visiblement inspiré notre frère, a accompagné ses paroles dans beaucoup de cœurs pour y faire germer des semences de Vie éternelle.

M. Brun, missionnaire de Mooréa, après avoir fait ressortir quelques-unes des qualités du roi défunt, a montré le bonheur du peuple dont l'Éternel est le Dieu. Il a représenté le roi Pomaré V s'écriant, en comparaisant devant le Père céleste : J'ai péché contre toi ; traite-moi avec miséricorde.

Les obsèques du roi Pomaré se sont terminées ce matin dans le district d'Arue, à six kilomètres de Papéété, devant le mausolée de la famille royale. Toute la population était présente avec toutes les autorités et les représentants de tous les cultes. Dans cette circonstance solennelle, j'ai essayé de représenter le roi Pomaré, traversant la vallée de l'ombre de la mort, dépouillé de toutes ses illusions passées, voyant les réalités de l'au-delà, et s'adressant à son peuple une dernière fois, pour l'inviter à craindre Dieu et à se préparer pour le jour du suprême départ.

Puisse le Seigneur avoir imprimé dans les âmes la parole de vie qui a été abondamment répandue dans les circonstances solennelles que Taïti vient de traverser.

Votre bien dévoué dans le Seigneur. F. VERNIER.

P.-S. — A la demande de la famille royale de Taïti et du gouverneur, c'est notre collègue, M. Viénot, qui a présidé à tous les arrangements relatifs aux obsèques du royal défunt.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES TROUBLES EN CHINE. — UN ÉDIT IMPÉRIAL. — LA « KO-LAO-HOUI ». — AH-FAT, LE CUISINIER DE TAHITI. — LES FRÈRES MORAVES AUX PORTES DU THIBET. — L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE A LÉH. — LE VOYAGE DU MISSIONNAIRE B. SHAWF. — MORT SUBITE DES FRÈRES MARX ET REDSLOB.

Les gouvernements européens ont fini par s'inquiéter des troubles qui agitent la vallée du Yang-tse-Kiang, en Chine (1), et qui menacent de se reproduire ailleurs. La France, l'Angleterre et l'Allemagne vont agir de concert et parallèlement avec les États-Unis pour demander une protection plus efficace de leurs nationaux et pour exiger une compensation de six millions et demi de taëls (2) pour les dommages causés. L'empereur de Chine semble loin d'être d'accord avec les fauteurs de désordres. Le 12 juin dernier déjà, un édit impérial (3) blâmait le sac de la mission catholique française de Wou-hou, cercle de Ar-hei, les désordres de Tan-yang, cercle de Kiang sin, et ceux de Wou-soué, cercle de Hou-pek, où, le 6 juin dernier, deux Anglais, dont un agent des missions méthodistes anglaises, M. Argent, ont péri. Il est assez intéressant de lire dans cet édit que « le christianisme a pour objet d'enseigner aux hommes à être de bons citoyens et de bons sujets soumis aux autorités centrales et provinciales » ;

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 285.

(2) Le taël de Chang-haï vaut environ 6 francs.

(3) Suivant le *Times* du 12 août 1891, p. 3.

l'empereur en déduit qu'il ne faut molester ni les chrétiens chinois, ni les étrangers qui propagent le christianisme.

Ce ne sont peut-être là que de bonnes intentions; mais, même ainsi, ce serait encore un signe des temps. Personne n'ignore que la Chine était fermée à l'Europe jusqu'il y a moins de cinquante ans. Alors, par la paix de Nankin (1842), la cause inique de l'opium ouvrit cinq ports chinois au trafic européen. Les témoins du Christ entrèrent avec l'opium dans l'empire du Milieu. Aujourd'hui, l'empereur reconnaît publiquement que le christianisme n'est pas une chose mauvaise; d'autre part, l'Angleterre, cédant à la pression de l'opinion publique, commence, trop tard, hélas! à vouloir restreindre au moins la production de l'opium dans les Indes britanniques(1).

Que signifient donc les désordres, les pillages et les meurtres mentionnés dans l'édit impérial? La question paraît être complexe. Dans un pays où le culte des ancêtres marque le point culminant de l'esprit conservateur et où, de plus, l'orgueil national est développé à l'excès, tout ce qui n'est pas traditionnel et national est suspect; c'est le cas du christianisme en Chine. Il faut joindre à cette cause profonde l'animosité et l'irritation que la sève de la vie chrétienne, partout où elle commence à circuler, provoque de la part de ceux qui ne veulent pas s'en laisser animer. Il suffit alors d'une étincelle pour enflammer le feu de la persécution. Dans le cas présent, les uns parlent de maladroites commises par des sœurs catholiques dans le recrutement de leurs orphelins; d'autres, d'un malaise social qui se manifeste entre autres et depuis plusieurs années par l'énorme émigration chinoise vers l'Indonésie, l'Australie et l'Amérique; d'autres encore font intervenir l'action d'une société secrète, la *Ko-lao-houi*, « association fraternelle », puissamment organisée et remontant par son origine à la révolte des Taéping, qui, on le sait, voulaient établir à leur façon le « royaume des cieux »

(1) Vote du Parlement du 10 avril dernier.

(*tink-woh*) en Chine. Le but des Ko-lao serait de renverser la dynastie chinoise actuelle (1) qu'ils accusent de mal administrer l'empire; ils voudraient pour cela susciter des embarras au gouvernement central et le conduire à sa perte au moyen de conflits avec les nations occidentales.

L'avenir dira ce qu'il en est de tout cela; mais, à l'heure présente, un orage paraît menacer les missions en Chine (2); elles ont besoin de l'intercession des chrétiens.

A propos de choses chinoises, quelques amis de Tahiti se souviennent peut-être d'Ah-fat, le cuisinier chinois amené à la connaissance de l'Évangile pendant qu'il était au service de notre missionnaire, M. Viénot (3). Le missionnaire Voskamp, de la Société de Berlin, a rencontré ce même Ah-fat, il y a un an environ, dans le cercle de Foui-tchou, province de Canton (4). Ah-fat a été heureux, paraît-il, de voir dans sa patrie des compatriotes qui aiment comme lui le Seigneur Jésus. Il a contribué pour une quinzaine de francs à la construction de la chapelle de Kwoui-chen; mais ses habitudes de piété se ressentent de l'isolement dans lequel il a vécu à Tahiti: il préfère la lecture solitaire de la Bible au culte commun. Quand il s'apprête à lire sa Bible, il se lave soigneusement, revêt ses meilleurs habits, étend sur le sol sa natte de dimanche, et « alors, dit-il, j'entends sortir du livre, en le lisant, une voix qui rend mon cœur joyeux ».

Entre la Chine et l'Inde s'étend le Thibet. Aux portes de ce pays inaccessible encore, veillent et prient les missionnaires moraves (5). Jusqu'aux dernières nouvelles, peu de choses

(1) La dynastie régnante des Tsing est d'origine mandchoue; elle date de 1644. A la mort de l'empereur Toung-tchi, le 13 janvier 1875, la lignée des descendants directs s'est éteinte. L'empereur actuel est un neveu de Toung-tchi; il n'a encore que vingt ans. On prétend, du reste, que plusieurs vice-rois ou gouverneurs de province de race chinoise sont fatigués de la domination mandchoue.

(2) Voir les statistiques de la page 284 et 285.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 110 et suivantes.

(4) *Berliner Missions-Berichte*, 1891, p. 76.

(5) Voir le *Journal des Missions*. 1888, p. 407 et p. 434.

avaient changé dans ces hautes vallées des « demeures de la neige », c'est-à-dire de l'Himalaya. L'égoïsme des Thibétains est toujours le même : il est si intense qu'ils ne peuvent concevoir l'idée de l'amour de Dieu ; et la notion du mérite, pensée centrale de leur bouddhisme, leur ferme l'accès du salut par grâce. Les frères J. Weber et Th. Schreve attendent ainsi, à Poo (cercle de Kounawour), dans la haute vallée du Satledj. au milieu d'une population thibétaine, mais en dehors des frontières du Thibet proprement dit, non pas tant que les barrières qui ferment le Thibet soient renversées, mais plutôt que le cœur des Thibétains, en deçà comme au delà des limites du pays, s'ouvre à l'action régénératrice du soleil de l'Évangile. Un peu plus loin de la frontière chinoise, à Kyélang (cercle de Lahoul), sur les bords du Tchaundra Bagha, l'hiver est si rigoureux que toutes les communications avec le dehors sont coupées par la neige entre la fin de novembre et le milieu de mars ; le vétéran de la mission de l'Himalaya, qui travaille dans ces districts depuis 1853, le frère W. Heyde. met à profit les mois de reclusion en faisant marcher une presse lithographique et en imprimant ainsi des brochures ou des portions de l'Écriture Sainte. que lui-même ou ses collègues ont composées ou traduites. Sa fidèle compagne réunit pendant ce temps les femmes et les filles et leur enseigne à tricoter, tout en leur racontant des histoires bibliques (1). A Léh, enfin, la capitale de Ladakh, une province soumise au maharadja de Cachemire, il y a eu un peu plus de mouvement. Tandis que le frère F.-A. Redslob continuait ses travaux de traduction, le docteur K. Marx avait ouvert un petit hôpital, qui commençait à être apprécié par les naturels (2) ; mais surtout, le 20 octobre 1889, on avait inauguré une école dont l'histoire mérite d'être rapportée.

(A suivre.)

F.-H. KRUGER.

(1) *Missions-Blatt aus der Brüdergemeinde*, 1891, p. 209 et 211.

(2) *Jahresbericht von dem Missionswerk der Brüdergem.*, 1890, p. 41.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE PLUS POSSIBLE, OU LE MOINS POSSIBLE ?

A l'issue d'un service consacré aux missions, on avait improvisé une collecte en plaçant près de la porte du temple une corbeille posée sur une chaise. Les gens, en sortant, déposaient leurs oboles. D'autres passaient sans rien donner, mais on les entendit exprimer leurs regrets en ces termes : « Si nous avions su qu'il y aurait une collecte, nous aurions apporté quelque chose. »

A première vue, pareils regrets semblent tout naturels. Et pourtant, comme ils expriment bien la manière dont se font les collectes pour les missions (et pour d'autres œuvres religieuses) ! comme ils nous indiquent clairement les raisons pour lesquelles ces œuvres ont tant de peine à vivre !

Si vous ne saviez pas qu'il y aurait une collecte, vous saviez assurément qu'il y a des païens, et vous le savez d'autant mieux qu'un missionnaire vous a longuement parlé de leur état misérable. Si vous n'aviez pas d'argent sur vous hier soir, pour la collecte, et si vous aviez au cœur le désir de faire quelque chose pour les païens, il y avait un moyen bien simple de réaliser ce désir, c'était d'apporter ou d'envoyer au missionnaire ce que vous auriez donné hier ou ce que votre bon cœur vous pousserait à donner aujourd'hui.

Trop souvent les dons dépendent de tout, sauf de l'impulsion du cœur qui veut glorifier Dieu en travaillant à la conversion des païens.

Qu'un collecteur néglige de visiter tel village, ce village ne donne presque rien pour les missions.

Que le pasteur ne s'intéresse pas aux missions et n'invite pas son troupeau à y contribuer par des dons, la paroisse reste étrangère à cette œuvre si chrétienne et si belle.

Que l'on oublie d'annoncer la collecte, ou que vous oubliiez votre porte-monnaie à la maison, c'est fini. La collecte se fait sans vous et vous ne songez pas que vous pourriez de plusieurs manières réparer votre oubli et remplir envers les missions votre devoir de chrétiens.

On ne sait donc pas que les missions, comme toutes les autres Sociétés religieuses, collectent en permanence et qu'on peut chaque jour envoyer quelque chose à leur directeur ou à ses agents ?

Nos dons ne doivent pas dépendre des hasards d'une collecte ou des dispositions d'un pasteur, mais de nos cœurs aimant Dieu et ayant pitié des païens. Quand le cœur est bien disposé et ému de compassion, on trouve toujours moyen de le réjouir en contribuant par un don à la prospérité d'une Société religieuse.

Nous avons compté la collecte. Il y avait quelques pièces blanches et beaucoup de pièces de cuivre.

La question des sous m'a toujours beaucoup tourmenté. En un sens, j'aime les gros sous, car, quand il y en a beaucoup dans le sachet du collecteur, cela prouve que beaucoup de personnes ont donné. Et l'on aime savoir que beaucoup de personnes ont voulu faire quelque chose pour les missions. Seulement, si les gens mettaient dans le sachet des pièces blanches, le résultat serait le même, on saurait tout aussi bien qu'avec des sous que beaucoup de personnes ont pris part à la collecte.

L'histoire de la pite de la veuve, et la parole de Jésus sont

là, il est vrai, pour nous rappeler que souvent un sou est une offrande plus grande que les mille francs donnés par un banquier millionnaire.

En effet, quand un sou est *le plus possible* qu'une personne pouvait donner, ce sou est une somme considérable, acceptée avec reconnaissance par les Sociétés religieuses, un don agréable à Dieu. Dieu nous garde de faire de la peine à ceux de nos amis qui, en nous donnant un sou par an, font encore un sacrifice réel et prennent de leur nécessaire !

Cela dit, nous pourrions en bonne conscience remarquer qu'un sou est la plus petite somme que l'on puisse donner. Il n'y a pas en circulation, dans notre pays, de monnaie divisionnaire inférieure à la pièce de cinq centimes. Celui qui donne un sou pour les missions donne donc *le moins possible*. Ne voulant pas ne rien donner, il donne le moins qu'il peut, et le voilà quitte.

Est-ce toujours par calcul ? Nous ne le croyons pas. C'est souvent une simple affaire d'habitude. On croit qu'une collecte signifie que les paroissiens sont invités à donner des sous, — on donne le sien et on s'en va en paix, sans se douter que peut-être on aurait pu et dû donner davantage, cinquante centimes ou même un franc.

Il faudrait pourtant réfléchir davantage ; se demander, par exemple, si, en donnant deux sous par an pour les missions, on a réellement fait son devoir et dégagé sa responsabilité de chrétien à l'égard de Dieu et des païens. On devrait se demander aussi si le devoir du chrétien est de donner le plus possible ou le moins possible ; si on doit économiser pour les missions pour pouvoir leur faire un don généreux, ou s'il suffit de leur donner le sou que l'on trouve comme par hasard et instinctivement dans le fond de sa poche.

Si on réfléchissait davantage, et si l'on s'intéressait davantage aux œuvres religieuses, voyez-vous, il arriverait ce que j'ai souvent rêvé et ce que j'appellerai volontiers *une collecte blanche* ; une collecte préparée de longue main, pour laquelle on a fait des économies avec joie. Une collecte annuelle où

l'on ne trouverait pas, en fait de pièces de cuivre, que la vraie pite de la veuve, et où chacun de nous serait représenté par une pièce d'argent ou deux.

Serait-ce donc si difficile d'économiser un franc par an pour les missions ? Et sait-on que si chaque protestant français donnait au minimum un franc par an, notre Société des missions serait prospère et pourrait attaquer vigoureusement les contrées païennes du Congo et du Soudan dont les portes s'ouvrent devant elle ?

Il y a longtemps que cette idée des collectes blanches me préoccupe. Je la soumets à votre réflexion, et surtout je la livre à vos essais. Car ce n'est pas en réfléchissant beaucoup qu'on arrive à faire beaucoup, c'est en agissant et en essayant.

Il y a, du reste, autre chose que la collecte annuelle ou accidentelle faite au temple par le pasteur. Il y a autre chose et il y a mieux.

Il y a quelques jours, je me rendais chez l'épicier du village où je demeure pour y faire une petite emplette de ménage. La femme de l'épicier me fit mon paquet et me rendit la monnaie de ma pièce, — et tout à coup elle y ajouta un petit paquet blanc en disant : « Veuillez accepter cela pour les missions. »

Je remerciai tout confus et, quand j'ouvris le paquet, j'y trouvai la somme de 12 fr. 50 c., somme qui évidemment avait été mise à part dans la pensée et peut-être dans la caisse de l'épicier pour être un jour consacrée aux missions.

Ce matin même, pendant que je réfléchissais aux chrétiens qui ne donnent rien quand on ne fait pas de collecte au temple, quelqu'un frappa à ma porte. « Entrez ! » On entra. C'était une servante de la maison voisine, qui me dit en me tendant un paquet blanc : « Monsieur, j'ai appris qu'il y avait un déficit. Il y a longtemps que je voulais vous donner cela »

Elle partit. J'ouvris le paquet. Il contenait dix francs.

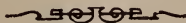
Voilà, me dis-je, la bonne manière de donner pour les

missions. On lit le *Journal des Missions*, on s'apitoie sur les misères des païens, on se préoccupe de l'avancement du règne de Dieu, on se dit : Que puis-je faire pour le succès de ce règne et pour le salut des païens ? Je ferai *le plus possible*, c'est-à-dire ce que je puis. On met de côté ce que l'on peut mettre de côté. Un jour on porte la somme au pasteur, ou à telle personne qui veut bien se charger de centraliser les dons et de les envoyer un jour à Paris. Et cette somme, donnée avec amour, préparée avec patience et prière, elle est rarement un ou deux sous. On économisait des sous, on finit par réunir des pièces blanches. On croyait ne pas pouvoir faire grand'chose, et pourtant on réunit des sommes étonnantes. Ah ! la joie des figures de ceux pour qui une collecte pour les missions n'est pas une affaire de hasard ou d'habitude, mais une affaire de foi, de zèle chrétien et de vraie charité !

Dieu seul est juge de la valeur de nos dons. Et après Dieu, c'est la conscience de chacun qui doit lui dire s'il a fait son devoir envers Dieu et envers ses semblables. La Société qui reçoit les dons n'a pas à juger ou à critiquer les chrétiens qui la soutiennent. Son rôle est d'accepter avec reconnaissance tout ce qui lui est offert.

Mais n'a-t-elle pas le droit de leur donner des conseils, elle qui sait si bien que l'on ne donne avec joie que quand on donne avec conviction, et que les dons que l'on présente à Dieu avec le plus de satisfaction sont ceux qui représentent de l'amour, de la charité, du renoncement, de la persévérance, parfois des privations, et qui seuls constituent de véritables sacrifices ?

H. D.



LES CAUSES DES MISSIONS DANS LE BÉARN

Orthez, le 5 septembre 1891.

La cause de la mission chez les païens a été plaidée pendant plusieurs jours devant nos Églises du Béarn avec succès, espérons-le.

La fête missionnaire du 15 août avait, en effet, attiré à Baigts un nombre relativement considérable d'auditeurs (400 le matin, 700 à 800 l'après-midi) qui tous ont paru prendre un vif intérêt à tout ce qui a été dit sur la mission. Nous donnons plus loin un compte rendu détaillé de cette importante réunion.

Ensuite, M. le missionnaire Escande a visité plusieurs de nos Églises : Orthez, Salies, Pau, ont eu le privilège de voir et d'entendre ce serviteur de Dieu. Nous ne saurions être trop reconnaissants envers la Société de Paris qui nous a envoyé ce digne représentant d'une si noble cause.

Aussi l'intérêt pour la mission semble-t-il se ranimer parmi nous. C'est une chose essentiellement différente d'entendre parler vaguement de la mission ou de voir un homme qui incarne cette œuvre et qui vous dit très simplement, sans forfanterie aucune : « J'espère mourir au Sénégal comme plusieurs de mes devanciers ; je voudrais seulement avoir encore quelques années devant moi pour y vivre et y prêcher l'Évangile. » Aussi nos amis du Béarn ont manifesté de diverses manières leur intérêt. Les uns se sont abonnés aux journaux missionnaires ; d'autres ont pris des carnets de souscription. De laborieuses *Fourmis* (1) ont promis des robes, des tabliers, etc., pour les petites Wolofes, une autre fois ce sera pour les petits Zambéziens ou Bassoutos ; d'autres ont donné aux collectes. M. Escande emporte du Béarn, comme résultat net et direct de cette tournée, une somme de

(1) La Société des *Fourmis* est une association de jeunes filles qui s'engagent à faire des ouvrages pour les pauvres ou pour les œuvres d'évangélisation et de mission.

500 francs environ pour la Société des Missions de Paris. Il faut espérer que ce n'est là qu'un point de départ et que l'intérêt pour l'œuvre ira grandissant. N'est-il déjà pas question de former dans le Béarn un sous-comité missionnaire dépendant de celui de Bordeaux, mais distinct cependant de celui-ci?

C'est un effort durable et permanent qu'il nous faut faire en faveur des missions. Que sont en effet les 500 francs donnés dans ces quelques jours, comparés au chiffre de 90,000 francs, montant du déficit. Il y a place pour toutes les activités et toutes les énergies. A l'œuvre, chers amis, et que le Béarn, la patrie des Casalis et des Lauga, compte dans son sein des amis toujours plus nombreux des missions. Il est bien entendu que cet effort ne sera pas fait au détriment des œuvres existantes. La caisse synodale, la Société d'Évangélisation du Béarn, l'Asile d'Orthez, tant d'autres œuvres encore, s'imposent à notre intérêt. Ce n'est pas une transposition de dons que nous demandons, c'est véritablement un effort que la Société des Missions demande, que tout demande de nous, un véritable effort, quelque chose qui ne s'est pas encore fait.

Nous offririons à Dieu des sacrifices qui ne coûtent rien? Non, n'est-il pas vrai? Mais d'un autre côté, si l'effort du sacrifice nous coûte, nous nous souviendrons que Dieu aime celui qui donne gaiement.

LÉON BOST.

LESSOUTO

CONSÉCRATION DU PREMIER PASTEUR INDIGÈNE DU LESSOUTO

Makeneng, le 8 août 1891.

Le dimanche 2 août a été une journée importante pour la station de Thaba-Bossiou et pour le Lessouto tout entier. C'est une date mémorable dans l'histoire de la mission protestante

française dans ce pays, à la fois un but atteint et un point de départ. La question si délicate du pastorat indigène est désormais tranchée; ce n'est plus à l'heure qu'il est une probabilité redoutée par les uns, désirée par les autres, c'est une réalité actuelle, un fait qu'il faut bon gré mal gré accepter, parce que c'est un fait.

Carlisle Motébang aura eu l'heur ou le malheur, selon les événements, d'avoir été le premier pasteur indigène du Lessouto. Pendant trois ans, élève de M. Dieterlen, à l'École de théologie de Morija, il était depuis plus d'un an en stage à Thaba-Bossiou comme suffragant de M. Jacottet. Né à Kolo, dans le district de Morija, en septembre 1858 (il ne sait pas le jour), Carlisle appartient cependant à l'Église de Thaba-Bossiou et, comme membre de cette Église, sa consécration devait, conformément à une décision de la conférence, se faire dans sa paroisse.

Cinq missionnaires, en comptant M. Jacottet, se trouvaient réunis à Thaba-Bossiou pour l'occasion. Le samedi soir, veille du grand jour, le candidat fut appelé pour un entretien avec ceux qui devaient lui imposer les mains le lendemain. Ne sachant pas exactement en quoi consiste cet entretien et s'imaginant sans doute qu'il s'agissait d'un dernier et solennel examen de théologie, Carlisle paraissait très effrayé et eut quelque peine à se remettre de son émotion. Quand il vit cependant qu'il s'agissait principalement d'un entretien sur sa foi, sa vie religieuse et la nature de ses sentiments en présence de la consécration qu'il allait bientôt recevoir, il reprit un peu confiance et parla même d'une manière touchante de sa conversion et de sa vocation. Il nous fit le récit complet de ses hésitations et de ses résistances en présence de l'appel de Dieu; il dit comme quoi, après sa sortie des écoles, il avait eu la pensée de gagner de l'argent, puis de fuir le Lessouto, comme jadis le prophète Jonas, pour chercher dans la Colonie un emploi lucratif qui lui permit de s'enrichir et des distractions pour endormir sa conscience; il dit encore que, ne pouvant trouver le repos du cœur et la paix de son âme, il

s'était un jour rappelé la parole de Jésus : Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu, — que cette parole avait été comme un dard dans son cœur, qu'elle mit fin à ses résistances et le ramena, honteux et repentant comme l'enfant prodigue, auprès de ses missionnaires pour se consacrer définitivement à Dieu. Interrogé sur la question de l'argent pour lequel il avait failli sacrifier sa foi et sa vocation, il répondit sans pose et sans phrases que Dieu l'avait débarrassé de cette tentation et qu'il était bien décidé à servir Jésus-Christ, même s'il devait le faire en haillons. Ses réponses sur la manière dont il comprenait la consécration furent moins claires, moins précises, mais il nous parut cependant qu'il se faisait une idée très suffisante de la grandeur et de la beauté du ministère évangélique.

Le lendemain dimanche, le temps se leva radieux, chaud pour un jour d'hiver, sans vent désagréable et surtout sans l'odieuse poussière de nos réunions en plein air. Bientôt les abords de la station sont couverts de gens venus de tous les côtés. Comme il n'est pas question de se réunir dans la chapelle, on s'assemble à l'endroit même où trois ou quatre mois plus tôt on commémorait solennellement la mort de M. Casalis, le premier missionnaire de Thaba-Bessiou. Thaba-Bossiou, l'un des berceaux de la mission du Lessouto, devait avoir l'honneur de voir consacrer le premier pasteur indigène. Trois ou quatre chefs importants sont présents, entre autres Massoupa et Maâma.

Mais bientôt s'avancent en cortège les missionnaires, précédés par le candidat et suivis des catéchistes et des anciens. Ils arrivent en chantant un cantique que l'assemblée entonne à son tour. Il y a bien entre 2 et 3,000 personnes ; le coup d'œil est imposant, la foule est silencieuse et attentive, on sent qu'il va se passer quelque chose d'exceptionnel.

Après le chant du cantique de rigueur dans des circonstances semblables, la lecture du chapitre VI du prophète Esaïe et une prière, M. Jacottet se lève et prononce le sermon

de consécration. Comme missionnaire de Thaba-Bossiou et en sa qualité de pasteur de Carlisle, cet honneur lui revient de droit. Voici un court résumé de ce discours sobre, sérieux, impréssif, sur le texte 1 Cor. IV, 1 et 2.

Si l'on questionnait les assistants pour savoir ce que signifie la cérémonie d'aujourd'hui, on obtiendrait des réponses bien différentes; quelques-uns diraient peut-être que l'on veut élever Carlisle en dignité. Ce n'est pas cela, nous n'en faisons pas un chef, un puissant, nous en faisons un serviteur, nous le consacrons au service de Dieu, non pour régner, mais pour obéir. Cette entrée en matière est avant tout destinée à rassurer les chefs présents pour que leurs pensées ne s'égarerent pas.

Ce jour, continue M. Jacottet, est un grand jour, c'est le premier Mossouto qui reçoit la consécration, et cette consécration est la preuve que les Églises du Lessouto ont grandi et acquis une certaine maturité; c'est un acheminement vers un avenir qui verra les Bassoutos instruits et conduits par leurs propres pasteurs.

Après cet exorde, l'orateur s'adresse plus directement au candidat. Il évite avec raison de parler des droits et des prérogatives que l'imposition des mains va lui conférer; il faut en effet ne pas trop marquer la distance entre les évangélistes et les pasteurs. S'attachant maintenant à son texte, il lui dit ce qu'est un dispensateur des mystères de Dieu, en quoi consistent ces mystères, quelles sont les conditions à remplir pour être un fidèle dispensateur des mystères du Royaume. Il termine cette partie de son discours en rendant le futur pasteur attentif à une chose, c'est qu'il est possible que le champ qu'ilensemencera ne produise rien ou presque rien, mais que cela regarde Dieu et que l'essentiel pour lui, c'est d'être trouvé fidèle et fidèle jusqu'à la fin, comme Casalis dont on vient de commémorer la mort et qui a blanchi au service du Maître, comme Duvoisin, le missionnaire de Bérée, qui a servi Dieu jusqu'à son dernier souffle.

Dans sa péroraison, M. Jacottet exprime le regret que

M. Dieterlen soit absent à la consécration de son élève ; il avait sa place marquée et son rôle tout indiqué à cette cérémonie. Enfin, il termine par ce solennel avertissement : Toi, Carlisle, et ton camarade Job qui sera prochainement consacré lui aussi, vous acceptez une grande responsabilité. De vous dépend l'avenir du pastorat indigène dans ce pays ; si vous êtes fidèles, la cause du pastorat est gagnée ; si vous êtes infidèles, elle est perdue. Pénétrez-vous bien de cette pensée. Votre infidélité nuira non seulement à vous-mêmes, mais à toute l'œuvre. Vous devez être fidèles jusqu'au bout, vous le devez à nos directeurs de Paris, à nous vos missionnaires, à la tribu tout entière. Que ce jour soit un jour de joie pour vous, pour nous, pour tout le peuple des Bas-soutos.

Pendant tout ce discours, Carlisle est extrêmement ému et, quand il se lève pour parler, il est visible que son émotion ne lui permettra pas de dire tout ce qu'il voudrait dire. Et cependant il parvient à se dominer et prononce quelques mots qui font une grande impression sur l'assemblée, surtout quand il parle de son indignité en présence de l'honneur qui lui est fait d'être consacré serviteur de Jésus-Christ. Un de ses amis lui a dit qu'en se faisant consacrer, cela équivalait à se faire enterrer, mais son sentiment à lui, c'est qu'en s'enterrant ainsi, il s'enterre avec Christ, qu'il descend au tombeau avec Christ, que c'est une mort sans doute, mais la meilleure, la plus belle de toutes, parce que c'est une mort qui est une vie, la véritable vie. C'est alors que, vaincu par l'émotion, il fond en larmes et que toute l'assemblée éclate en sanglots. Il a sa mère non loin de lui ; cette mère est catholique et porte la croix au cou, et cependant elle ne fait que pleurer depuis le commencement. Quand Carlisle s'est remis de son émotion, il reprend d'une voix forte : « Vous avez entendu ce que le missionnaire nous a dit à mon camarade et à moi. De nous dépend l'avenir du pastorat indigène, nous pouvons le compromettre comme nous pouvons le consacrer. C'est une bien grave responsabilité. Ce que je demande à Dieu, c'est de

m'ôter de cette terre avant que j'aie rien fait qui puisse déshonorer le ministère de l'Évangile qu'on me confie en ce jour! »

Dès que Carlisle s'est assis, un chœur de jeunes gens et de jeunes filles chante avec beaucoup de douceur et de justesse un beau cantique. Là-dessus le candidat se lève et c'est M. Mabile qui, après lui avoir lu dans Timothée les devoirs du vrai pasteur, lui pose les questions d'usage. Il prend ses engagements la main gauche sur une Bible ouverte, la droite levée au ciel. Quand il dit d'une voix forte, pour la dernière fois : Oui, je m'engage à cela, que Dieu me soit en aide! — l'assemblée est très impressionnée, et l'émotion est à son comble quand, s'étant agenouillé, la bénédiction de Dieu est appelée sur lui par ces cinq mains posées sur sa tête. Quand il se relève au mot de : Lève-toi, serviteur de Dieu, les missionnaires donnent la main d'association à leur nouveau collègue, et l'assemblée se disperse après une dernière prière et le chant du cantique : Mon corps, mon cœur, mon âme, — demandé par Carlisle lui-même.

Telle a été cette belle et touchante cérémonie dont le couronnement a été la tranquille et solennelle sainte Cène de l'après-midi dans la chapelle bondée. M. Dyke, ayant à ses côtés son nouveau collègue, bénit avec lui les espèces, et ce fut encore Carlisle qui monta en chaire après la Cène pour terminer cette belle agape par la prière et la bénédiction.

Il serait peut-être nécessaire maintenant de présenter quelques considérations sur la véritable portée de cet événement de notre vie ecclésiastique au Lessouto. Il ne sera sans doute pas superflu de demander au public protestant français de ne pas s'exagérer la signification de cette première consécration et de ne pas croire que l'heure de l'autonomie et de l'indépendance a déjà sonné pour nos Églises. Sans vouloir condamner le sentiment de légitime satisfaction que la nouvelle de cette consécration produira dans bien des esprits en France, il est pourtant nécessaire d'avertir ceux qui pour-

raient se faire illusion sur le degré de développement de notre œuvre, que nous ne sommes pas encore arrivés à la maturité, que nous y atteindrons sans doute un jour, que la consécration de notre premier pasteur indigène est moins la *preuve* de cette maturité que le *moyen* de la hâter.

Il est juste cependant de reconnaître que, depuis soixante ans bientôt qu'il y a une Église évangélique au Lessouto avec son armée d'anciens et de catéchistes, ses conseils presbytéraux et ses consistoires, il n'est pourtant pas téméraire et insensé, comme le pensent quelques-uns, de songer à constituer un corps pastoral en vue de l'autonomie de nos Églises. La fidélité de certains de nos catéchistes nous garantit celle de nos pasteurs, surtout si notre choix se porte toujours judicieusement sur des jeunes gens solides et éprouvés comme ceux qui reçoivent l'imposition des mains aujourd'hui. Il ne serait pas juste d'accuser la conférence de précipitation et de légèreté dans une question qu'elle a abordée avec une extrême prudence, presque avec timidité, et dans la solution de laquelle elle a pris soin de s'entourer de toutes les précautions nécessaires.


En résumé, il nous semble que pessimistes et optimistes, partisans et adversaires de la consécration des indigènes, n'ont ni les uns ni les autres le droit de trop se plaindre. Le conservatisme des uns trouve son compte dans le fait que le principe de la consécration des pasteurs indigènes est soumis à l'épreuve par l'expérience que nous ferons de nos deux premiers collègues dans le ministère ; d'autre part, l'esprit d'initiative et de progrès des autres trouve sa satisfaction dans le fait que le pastorat indigène est désormais une réalité qui a chance de durer.

Que pensent maintenant les Bassoutos de la consécration de leur premier pasteur ? Nous avons pu nous en rendre compte dans une réunion provoquée par eux-mêmes le soir du grand jour. Dans la chapelle de Thaba-Bossiou, éclairée par une seule lampe qui projetait une lumière douteuse, ils

étaient là plusieurs évangélistes et anciens qui ont pu se donner libre carrière pour exprimer leurs sentiments. La note générale fut celle de la joie et de la reconnaissance. Ils étaient heureux de savoir que l'un d'entre eux avait été jugé digne de recevoir l'imposition des mains. Ils ne pouvaient assez dire à quel spectacle effrayant de solennité et de grandeur ils venaient d'assister, le *miracle* qu'ils avaient vu de leurs yeux. Un seul ne put faire chorus et jeta une note sensiblement différente dans cet accord de reconnaissance et de joie. Il dit d'une façon voilée, mais cependant claire, que l'on faisait un peu trop de cas de la consécration de Carlisle, qu'on avait l'air de croire qu'un ancien et un évangéliste n'étaient pas tout aussi consacrés à Dieu qu'un pasteur qui avait reçu l'imposition des mains. Il dit cela d'un ton un peu chagrin qui lui valut une réplique de la part de Job, le futur récipiendaire. Il se montra injuste en disant une chose juste.

Reste à savoir si les Bassoutos qui ne sont pas respectueux des dignités et que leur vie nationale a accoutumés à moins craindre la loi que le légiste, à moins honorer la charge que celui qui en est revêtu, sauront « avoir de la considération pour ceux « de leur couleur » qui les dirigeront dans le Seigneur ». Ils ont beaucoup à apprendre sous ce rapport, mais rien ne prouve qu'ils ne puissent à cet égard faire des progrès et avoir pour leurs conducteurs spirituels « beaucoup d'affection », non à cause d'eux-mêmes, mais « à cause de leur œuvre ». Que Dieu veuille leur apprendre à regarder plus loin et plus haut que leurs pasteurs, qu'il leur enseigne toujours plus à obéir au vrai, au seul pasteur des âmes, Jésus-Christ, le chef de l'Église.

ERNEST MABILLE.



RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES

(Suite) (1)

École biblique de Morija. — Dix-huit élèves ont quitté cette école pendant l'exercice courant et tous sont entrés dans l'œuvre; l'un a pris avec M. Vollet la route du Zam-bèze. La rentrée se fera sans doute avec 66 élèves. Plusieurs d'entre eux viennent à Morija avec femmes et enfants; on s'occupe d'elles sérieusement, car il est de première importance que les évangélistes puissent être aidés dans leur œuvre par leurs compagnes et que l'ignorance de ces braves femmes ne soit pas une perpétuelle entrave au développement moral et intellectuel de leurs maris.

Le rapport de l'année dernière concluait à la nécessité d'agrandir les bâtiments de l'école, devenus trop étroits. Mademoiselle A. Mabille fit, à cet effet, une tournée de collectes dans la colonie, et les 4,250 francs recueillis ainsi ont permis d'ajouter l'aile nécessaire.

Dépôt de livres et imprimerie. — Il a été vendu pour 20,574 fr. 10 de livres imprimés en sessouto. Les dépenses sont montées à 22,625 francs. Il reste au dépôt, d'après l'inventaire, une valeur de 32,500 francs, principalement en livres sessoutos. Il a été imprimé dans l'année : 20,000 abécédaires (n° 1), 5,000 abécédaires (n° 2), 3,000 catéchismes bibliques, 1,000 « Voyage du chrétien illustré », 3,000 livres d'exercices anglais-sessouto, 3,000 exemplaires du « Voyage du chrétien » (édition scolaire).

École normale. — L'année a été douloureuse pour les directeurs de cette école. Le docteur Casalis, gravement malade, a dû quitter Morija et se rendre dans la Colonie. Son état ne s'est pas amélioré, et il vient, sur l'offre du Comité, de partir pour la France. M. Dyke, seul à la tâche et fatigué lui-même,

(1) Voir p. 323.

a vu ses forces s'affaiblir chaque jour, tandis que l'œuvre devenait plus lourde par la présence à l'école d'un nombre inutile d'élèves. Grâce à l'aide de mesdemoiselles Aline Mabilles et Marguerite Casalis et des sous-maitres indigènes, Akim Sello et Édouard Motsamaï, M. Dyke a pu cependant s'acquitter de sa tâche, et six élèves ont passé avec succès les examens du gouvernement.

D'accord avec la Conférence, M. Dyke a accepté les offres de service d'un jeune Anglais, pieux et dévoué, M. Roberts. Sa collaboration active sera, nous l'espérons, d'un grand secours pour M. Dyke, qui lui-même fait actuellement un voyage de santé dans la Colonie. Dieu veuille lui rendre la santé et accorder à l'École normale de nouveaux succès !

De Morija nous nous transporterons à *Hermon* pour apprendre, de la bouche même de M. Christol, que l'année écoulée a eu : « des jours... mêlés de pluie et de soleil », mais en somme le soleil l'a emporté sur la pluie, comme en témoignent 99 réceptions dans l'Église, 159 admissions dans la classe, une augmentation de 226 dans le chiffre des écoliers, et le total de 2,625 fr. atteint par les contributions d'Église. Deux chapelles ont été inaugurées : l'une construite volontairement par les indigènes sur une ferme de l'État libre de l'Orange et du consentement de son propriétaire. Deux autres chapelles sont commencées. Bref, ici encore, le règne de Dieu vient, lentement peut-être au gré de notre fâcheuse impatience, mais à pas sûrs.

L'Église de *Makéneng* n'a pas donné autant de satisfaction à son directeur spirituel. Il semblerait qu'elle ait besoin d'agitation et ait hérité quelque chose de l'humeur remuante de son chef, Lérotholi. Cependant, les troubles qui avaient divisé l'année dernière l'annexe de Maféteng sont aujourd'hui apaisés. A Phokoane, le catéchiste a dû être remplacé. Le calme paraît rétabli sur tous les points, et M. Ernest Mabilles a pu s'occuper de l'évangélisation non sans succès, surtout parmi la jeunesse ; il y a eu 188 nouvelles admissions dans la classe et 34 réceptions dans l'Église. Parmi les réadmissions, figure

le chef Ramabilikoe ; c'est un fait assez rare au Lessouto pour qu'il vaille la peine de s'en réjouir.

M. Ernest Mabile a entrepris, l'an dernier, la construction d'une Église de station à Makéneng. Nous le laisserons à ses bâties pour passer chez les Bataungs. Nous trouverons le missionnaire de *Siloz*, non plus seul désormais, mais aidé et soutenu dans sa tâche par sa compagne, madame Louis Germond. L'année qui vient de s'écouler n'a pas marqué grand progrès dans la marche de cette œuvre ; en effet, il n'y a que 20 réceptions de catéchumènes ; au grand réveil qui s'était manifesté à Mogalinyane, l'an dernier, a succédé un grand assoupissement. Cela tient en partie aux émigrations constantes dues à l'exiguïté du territoire des Bataungs et aux troubles politiques qui ont duré plusieurs mois.

Il y a eu cependant des encouragements ; les écoles sont en progrès, et la collecté accuse une augmentation d'environ 1,500 francs.

L'année dernière a été sérieuse pour l'Église de *Thabana-Morèna*. La mort n'a cessé de frapper les vieux, les jeunes, les disciples fidèles et les enfants prodiges. La perte la plus sensible à M. Germond a été celle de l'excellent Ezéchiël ; c'était un de ces hommes craignant Dieu qui recherchent la sanctification et ne transigent pas avec le devoir. Sa fidélité lui avait attiré bien des railleries, mais Lérotholi lui-même lui a rendu ce témoignage en apprenant sa mort : « C'était vraiment un chrétien ! » Tous ces deuils ont fait une profonde impression sur les habitants de Thabana-Morèna, « une grande crainte a saisi l'Église ». L'esprit frondeur, querelleur, qui a été de tout temps le trait distinctif des chrétiens de ce district et la croix de leur missionnaire, disparaît peu à peu. Les éléments mauvais n'ont pas tous été transformés, mais un courant plus sain et plus ferme se fait sentir. L'Église marche avec son missionnaire et désire avancer dans la sanctification.

Une quinzaine de personnes, tant à Thabana-Morèna qu'aux annexes, ont été reçues dans la classe. Une annexe a été fon-

dée à Mparani, au pied des Maloutis; une autre sera entreprise cet hiver chez Sethloléla; elles compléteront ainsi le système d'annexes du district de Thabana-Morèna.

Les cultes ont été bien fréquentés; les beaux jours ont été rares cette année; mais chaque fois que le soleil a bien voulu nous favoriser, la chapelle a été plus que pleine.

En résumé, l'année a été triste à bien des égards, mais bénie et semble marquer une étape nouvelle dans la marche de cette Église.

M. Marzolff constatait l'an dernier, à *Béthesda*, un fait des plus réjouissants: le zèle de son Église pour l'évangélisation. Ces premiers beaux jours ont trop vite passé; néanmoins une notable partie des chrétiens de l'Église continue à se rendre le dimanche dans les villages païens pour y annoncer la bonne nouvelle. Un fait en passant: un dimanche, en arrivant dans un village pour prêcher, les chrétiens rencontrèrent un homme qui chassait sa femme devant lui en criant à pleins poumons: « Marche, les voilà qui arrivent; je ne veux pas que tu te convertisses! » Récemment, cet homme, gravement malade, appela un ancien de l'Église et lui dit: « Dieu m'a châtié! venez nous annoncer l'Évangile et que ma femme serve Dieu! »

A la station, une bonne partie de la jeunesse est entrée dans la classe. Les annexes n'offrent rien de particulier; les unes se développent d'une façon normale, les autres sont stationnaires. En somme, la situation est honorable si elle n'est pas brillante.

Ce que nous venons de dire de plusieurs des Églises du Sud peut s'appliquer aussi en partie à celle de *Massitissi*: quelques progrès, mais lents, sans fermeté, sans hâte. Il a fallu principalement lutter contre le relâchement dans l'observation de la discipline, en particulier contre l'abus du *leting* (bière indigène) et les mariages chrétiens secrètement conclus avec échange de bétail.

Une conférence des Églises du Sud a été jugée nécessaire et a réuni sur cette station les consistoires de *Béthesda*, de Mas-

sitissi et de la Sébapala; elles ont eu un excellent résultat, stimulant le zèle et la foi des chrétiens, établissant un lien réel entre les représentants de ces divers consistoires.

Il n'y a rien de saillant à noter dans la marche des annexes, si ce n'est le succès persistant des écoles du district de Hershell, auxquelles l'inspecteur du gouvernement a rendu un excellent témoignage. Notons aussi que l'Église de Massitissi a eu le privilège d'envoyer un de ses enfants, Pauluse Kanedi, comme catéchiste au Zambèze; il est parti avec M. Vollet.

38 nouveaux communiants ont été reçus cette année à Massitissi, 96 catéchumènes admis dans la classe, ce qui porte le total des catéchumènes à 308.

La tâche de M. Ellenberger a été doublée par le départ de M. Bertschy pour Paballong et la vacance de l'Église de la *Sébapala*. Cette station avait déjà souffert lors de l'intérim de son missionnaire à l'école industrielle de Léloaleng. Mais, avant son départ, M. Bertschy avait eu la satisfaction de recevoir plusieurs candidats au baptême et de constater que, dans son ensemble, l'œuvre promettait d'être encourageante. La situation matérielle laisse beaucoup à désirer, car, sur les annexes, les bâtiments sont loin d'être achevés et la station elle-même est encore à l'état rudimentaire. Plusieurs autres annexes demandent à être fondées promptement.

D'ailleurs, vu les menées des catholiques et des anglicans et la nécessité d'activer l'évangélisation dans les Maloutis, il est urgent que la conférence place immédiatement un missionnaire à la Sébapala.

Avant de passer les montagnes et de pénétrer dans le Griqualand East, disons quelques mots de l'*École industrielle de Léloaleng*. Pendant l'exercice courant, M. Preen a fait tous ses efforts pour parer aux critiques faites récemment par sir Marshal Clarke en augmentant le nombre des apprentis et en développant l'enseignement des métiers de charron et de forgeron.

La plus grande partie de l'année a été consacrée à bâtir

une maison pour le magistrat du camp de Moyéni; divers travaux ont été menés à bien pendant cet exercice, tels qu'un nouvel atelier et une forge. La conduite générale a été bonne; 18 élèves sont membres de la classe, 3 membres de l'Église.

Griqualand East. — A son arrivée, M. Bertschy trouva les gens de *Paballong* dans l'attente du prochain retour de M. Christmann. La nouvelle de sa mort, loin de calmer les esprits, nous valut l'accusation de lui avoir jeté un sort et d'avoir causé sa fin. D'ailleurs, grand a été l'étonnement de M. Bertschy en constatant quelle extension les opinions de M. Christmann avaient prise dans ce district. Un simple chiffre en rendra compte : sur 363 membres communians, 188 sont restés fidèles, 175 se rattachent aux idées de leur ancien missionnaire. Et nous avons cru que M. Christmann n'avait pas répandu ses nouvelles idées et s'était tenu sur la réserve!

Il est vrai que ces schismatiques ne le sont que dans le désir de s'affranchir du joug de notre discipline. Il n'y a pas là conviction, il n'y a qu'intérêt. Quelques dissidents ont d'ailleurs déclaré qu'ils attendaient pour rentrer dans l'Église que le chef Lébénia déclarât que M. Bertschy était « son missionnaire ». Mais jusqu'à ce jour Lébénia n'a rien voulu concéder à cet égard et se tient sur une très froide réserve.

M. Bertschy a d'ailleurs l'impression que les difficultés de la situation n'ont pas une gravité extrême. Sa tâche est de relever les ruines spirituelles et matérielles de *Paballong*, tâche ingrate à laquelle il a sacrifié son attachement pour l'œuvre de la *Séba Pala*. Dieu veuille être avec lui!

L'œuvre de *Mafubé* présente des difficultés spéciales, dues à la configuration du district; la majorité de la population se trouvant dans les montagnes, les distances à parcourir sont considérables, et les chemins très mauvais. Il est difficile à M. Cochet de tenir son Église bien en main, et la direction générale de l'œuvre exige de lui de très longues courses à cheval. Malgré ces difficultés l'œuvre de *Mafubé* a progressé sérieusement pendant l'exercice courant. Trois nouvelles écoles

ont été ouvertes, et les constructions d'annexes beaucoup activées. A la station même les conversions n'ont pas manqué, et les cultes sont assidûment fréquentés. Quant à la haute vallée de l'Orange, M. Cochet n'a guère pu s'en occuper cette année à cause des pluies torrentielles; les rivières toujours pleines rendaient impossible tout voyage dans cette région.

Deux mots encore sur l'œuvre de *Smithfield*. Cette Église, dit M. Lautré, souffre beaucoup des émigrations continuelles soit vers le Lessouto, soit vers l'intérieur. L'œuvre poursuit sa marche paisible, bien que l'évangélisation par les chrétiens ne soit pas poussée aussi activement que le désirerait M. Lautré. Un catéchiste doit prochainement lui porter secours. Peut-être d'ailleurs que cette petite Église pourra être remise entre les mains d'une des Églises en activité dans l'Etat libre de l'Orange.

D'après cet aperçu de la marche de l'œuvre, vous pouvez voir, messieurs, que l'année, sans être très brillante, nous a cependant apporté sa part de joies et de succès. Il n'y a pas eu recul, mais progrès sur toute la ligne; progrès lent, sans doute, mais qui n'en vaut peut-être que mieux. Les réveils trop rapides sont parfois plus à craindre qu'à désirer, si l'on tient compte de la grande versatilité des indigènes. Pleins de zèle et d'enthousiasme dans telle occasion, il leur arrive parfois peu après de retomber dans l'indifférence et l'apathie. D'ailleurs, l'Évangile n'a plus pour les païens du Lessouto l'attrait de la nouveauté; ils se blasent sur les vertus du christianisme, et leurs vieilles coutumes, la circoncision, les danses, leurs superstitions les plus bizarres semblent retrouver leur prestige d'autrefois. Nous pourrions citer bien des faits qui mettraient en lumière cette assertion, tout étrange qu'elle puisse paraître. Souvenez-vous, messieurs, que si nous avons environ 40,000 chrétiens communicants au Lessouto et un nombre à peu près égal d'auditeurs assidus à nos cultes, il n'en reste pas moins encore 200,000

païens environ, et leur nombre s'accroît très rapidement, comme l'attestent les derniers recensements faits par le gouvernement.

Si la tâche reste grande, notre bonne volonté reste aussi la même. Notre œuvre nous est plus précieuse que jamais. Nous demandons à Dieu de hâter la venue de son règne et de nous donner à tous, paroissiens et missionnaires, un zèle plus grand, une fidélité inébranlable.

Nous sommes heureux de savoir que vous êtes de cœur avec nous et que vous ne nous oubliez pas devant le Trône de grâce. Votre sympathie nous est précieuse, messieurs, plus que nous ne saurions le dire. Agréez l'expression de notre gratitude pour l'aide que vous ne nous avez jamais refusée et veuillez recevoir nos salutations fraternelles en Jésus-Christ.

Le rapporteur,
A. CASALIS.

GRAVE MALADIE DE MADAME KECK MÈRE

Le dernier courrier du Lessouto annonce que madame Keck mère, établie à Morija depuis son départ de Mabouléla, a été gravement atteinte dans sa santé. A la dernière heure, toutefois, elle allait mieux et l'on conservait l'espoir d'un rétablissement.

ZAMBÈZE

A SÉFULA

Lettre de M. Coillard.

Chasses royales. — Vacances improvisées. — Histoire d'un voleur.

14 avril 1891.

M. Buckenham va partir demain matin pour Seshéké ; il me faut donc mettre la dernière main à ma correspondance.

J'ai du loisir, car il a plu à tous nos élèves, sans exception, de nous donner congé pour trois ou quatre semaines pour aller avec le roi chasser les antilopes à la Ruena et naturellement le roi n'a pas pu refuser. C'est une chasse monstre, les gens s'y rendent par escouades : on fait une grande battue, les antilopes, cernées de tous côtés, se réfugient sur un îlot ; les canots se rapprochent, le cercle se ferme, se restreint, et, à la première javeline lancée par le roi, c'est un massacre général qui enivre tout le monde. On grille de la viande à satiété, on a la chance de « ramasser » une fourrure ou deux pour l'hiver. Comment blâmer nos jeunes Zambéziens de donner un coup de pied à la monotonie et à la contrainte de l'école pour se donner à cœur joie de cette vie sauvage ?

Je les suivrai en canot dans dix ou douze jours pour aller passer le dimanche avec eux et prêcher l'Évangile. En attendant, je continue à visiter la capitale, bien que je n'y trouve pas beaucoup d'encouragement pour mes réunions. Le roi est toujours amical, et les gens aussi. Mais les femmes sont tout horrifiées quand je les presse de venir. « Comment, nous aller sur la place publique, sans pouvoir, comme à Léaluyi, nous dérober aux regards des hommes, sûrement le *mcruti* n'est pas sérieux ! » Et, en effet, elles ne viennent pas, pas une ! L'œuvre est donc à faire de maison en maison.

J'ai été bien touché, en lisant le Rapport de l'an passé, d'y voir une somme de 225 francs donnée par un anonyme de Neuchâtel « pour le cheval de M. Coillard ». Comment cette personne pouvait-elle savoir alors qu'en 1891 j'aurais en effet besoin d'un cheval ? N'est-ce pas bien remarquable ? N'est-ce pas comme l'ânon de la bourgade que Jésus envoya chercher ?... « Dites : le Seigneur en a besoin. » Eh bien, en effet, j'ai perdu mon cheval, ce bon vieux serviteur qui me connaissait si bien, et sans lequel je ne faisais jamais de courses. Tout le monde le connaissait aussi. D'aussi loin qu'on voyait son habit blanc, on criait : « Le *moruti* ! » et tout le monde d'accourir, hommes et femmes. « Ah ! c'est demain le jour du Seigneur, n'est-ce pas ? Nous viendrons ! » Et les gamins, eux,

de faire gaiement et bruyamment la course avec moi. Tout cela est un joli souvenir, un reflet un peu pâle, un reflet pourtant de ma vie au Lessouto.

Maintenant, ce sont mes vieilles jambes qui me porteront un peu moins lestement, un peu plus péniblement et peut-être un peu moins loin à travers nos sables et nos marécages. Si l'œuvre se fait plus modestement, elle se fera quand même. Et, en attendant que des jambes neuves arrivent, Dieu nous donnera force et courage (1).

Je parlais l'autre jour, dans une autre lettre, de la recrudescence du vol. J'avais posé la plume, et l'encre en était à peine sèche que de suite un voleur, bravant la pluie, faisait un voyage de quatre à cinq lieues pour s'enrichir à la manière des chevaliers d'industrie. Il avait bien fait ses observations assurément, à en juger par le soin avec lequel il avait fait son choix tant dans mon cabinet d'études que dans ma chambre noire de photographie, dont il emporta même la portière de serge. Seulement il avait oublié qu'avec la fin de la pluie et en courant il imprimait ses traces sur le sable. Au point du jour, dès que j'eus donné l'alarme, tous nos garçons se mirent à la piste. Le voleur s'en moquait, n'avait-il pas une petite corne magique qu'il agitait tout le long du chemin, croyant fermement que ceux qui le poursuivraient tomberaient de sommeil ou seraient frappés d'aveuglement ? Vers midi, il avait fait une halte à l'ombre, dans les bois, pour admirer son butin et jouir d'une sensation toute nouvelle, celle de se peigner et se brosser les cheveux, — car il était possesseur d'une trousse de voyage. Tout à coup il entend un bruissement dans les broussailles, il aperçoit une troupe de garçons armés, et, d'un bond désespéré, il cherche son salut dans la fuite. Inutile, on le saisit, on le garrotte et on le ramène à la station. Le lendemain, je l'expédiai au roi. Le malheureux avait le malheur d'être un Mongeti, et de n'avoir pas un Morotsi pour

(1) Quelques amis viennent de se cotiser pour réunir la somme nécessaire pour remplacer le cheval de M. Coillard. (Réd.)

maître. L'occasion était trop belle pour faire du zèle. Après l'avoir laissé tout le jour attaché au grand soleil, les chefs le condamnèrent à être lié pieds et mains avec deux gros blocs de bois attachés aux jambes et jeté à la rivière. Par prudence le roi s'était retiré. Quand il eut connaissance de la sentence, il envoya à trois reprises demander aux grands chefs s'ils étaient sérieux. « Sérieux ! mais certainement. Il faut faire un exemple, il en est temps. — Bien, dit le roi ; attendons cependant l'avis du missionnaire. En attendant, garrottez-moi ce vaurien. » On comprit. On ficha deux poteaux en terre, à la plus grande distance possible ; on lui écarta bras et jambes qu'on lia à ces poteaux. On lui serra la tête et le ventre à des traverses ; une crucifixion dans toutes les règles, et là le malheureux fut laissé dans la plus affreuse situation, toute la nuit dévoré par les moustiques, tout le jour dévoré par les mouches et par la soif, et brûlé par un soleil ardent ; un spectacle qui attira et amusa une foule de curieux.

Vous comprenez, sans que je le dise, mon indignation et la nature des messages sur messages que j'envoyai au roi. J'allais me rendre moi-même au village, quand je reçus l'assurance qu'on avait délié l'infortuné. Des langues indiscrettes m'ont assuré, depuis, que malgré les ordres du roi on l'a laissé un jour et deux nuits ainsi crucifié, — trente-six heures ! — Ses plaintes, ses gémissements excitaient l'hilarité de la populace.

Ce qui m'indignait, c'est que, il y a quelque temps, un esclave d'un chef morotsi avait commis un vol bien plus considérable et dans des circonstances bien autrement aggravantes. Pris en flagrant délit et conduit au *lekhothla*, les chefs, les grands chefs ne trouvèrent pas même un blâme à lui administrer. « C'est l'enfant d'un Morotsi, dirent-ils, sa faute est la nôtre, nous paierons son amende. » Et l'individu se prélassa sans honte après comme avant. Je n'avais pas besoin de leur amende ; mais ces chères gens m'ont épargné l'embarras de l'accepter ou de la refuser. Ne me dites pas que la justice est aveugle au Zambèze. Elle voit joliment clair.

Dans la dernière visite que j'ai faite au roi, celui-ci est encore revenu sur son thème favori : une école industrielle.

Il est tellement dévoré par l'idée d'avoir des garçons que nous avons dégrossis, qu'il soudoie les miens les uns après les autres et d'une manière qui, comme dans le cas de Kam-buru, ne lui fait pas honneur.

J'apprends seulement les difficultés de M. Ad. Jalla. à Dika, et ses pertes de bœufs. Que sera-ce avant qu'il arrive à Mangwato et qu'il revienne ! Ce sont là de dures et de chères expériences. Et de penser que nous n'en sommes pas au bout, malgré toutes nos protestations ! Les jeunes gens en congé nous coûtent cher pendant que nous succombons sous le poids du fardeau, nous.

Je n'ai rien dit de mademoiselle Kiener, ou plutôt le peu que j'en ai dit vous fera comprendre combien nous l'aimons. Nous n'aurions pas pu avoir une fille plus affectueuse et plus dévouée, ni ma femme, surtout, trouver, si elle en avait eu le choix, une amie plus sympathique. Dieu est bon. Et vous, cher frère, vous ne vous épargnez aucune peine pour nous. Nous vous en sommes bien sincèrement reconnaissants. Adieu.

Votre bien affectionné.

F. COILLARD.



NOUVELLES DE KAZUNGULA ET DE SESHEKÉ

Dans une lettre datée du 8 mai 1891, M. Jalla nous dit : « De Kazungula les nouvelles sont excellentes. Depuis notre retour de la Vallée, la moyenne de nos auditeurs aux cultes du dimanche est de quarante à quarante-cinq personnes. Notre petite école de quinze élèves continue aussi à nous encourager beaucoup ; nos travaux de station avancent à grands pas et nos santés sont excellentes. »

M. Jalla ajoute que la situation n'est pas aussi bonne à

Seshéké; il dit, sans s'expliquer autrement, que M. Goy et M. Baldwin, l'un des missionnaires wesleyens se rendant chez les Mashikoulomboé, ont eu à subir, de la part des chefs de Seshéké, de véritables avaries, et cela en présence de la reine Mokwaé qui n'y a mis fin que très tardivement. M. Jalla annonce une lettre de M. Goy donnant plus de détails; en attendant cette lettre, nous recommandons à nos lecteurs la demande par laquelle M. Jalla termine sa lettre.

« Satan fait voir sa rage; commencerait-il à avoir peur? En tous cas, ne nous oubliez jamais dans vos prières. Le sentiment d'être soutenus dans nos luttes est un stimulant des plus bienfaisants au Zambèze. »



IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

Vryburg. — Chez les Barolongs. — A Mafeking. — Des compatriotes. — Un chef indigène.

Maféking, 1^{er} mai 1891.

Cher monsieur Boegner,

J'ai quitté Beaconsfield en compagnie de Kanedi et de sa femme Joséfina, lundi, 27 avril, à neuf heures du matin. Nous avons pris le chemin de fer; c'était du nouveau pour mes braves amis bassoutos, aussi m'ont-ils paru légèrement émus quand la machine fumante est entrée en gare. Néanmoins, ils ont pris place avec résolution dans leur compartiment et s'y sont installés comme de vieux habitués. De même que tous les voyages en chemin de fer, à moins de collision ou de déraillement, le nôtre n'a présenté aucune espèce d'incident. Nous traversons une immense plaine herbue, couverte de broussailles épineuses, qui semble faite pour les antilopes, les autruches et les zèbres; malheureusement, dans la partie que nous traversons, ces élégants animaux n'existent plus; ils ont été refoulés par l'homme blanc. Pas ou peu d'habitations. Nous franchissons le Vaal près d'une station nommée

Fourteen-Streams : c'est une localité importante, paraît-il. On ne s'en douterait guère; elle consiste tout simplement en une affreuse gare en tôle galvanisée, quelques masures où l'on vend de l'eau-de-vie, une cinquantaine de tentes sales et déchirées au milieu desquelles vague oisivement la population de l'avenir : de gros hommes en complet gris, leurs femmes prétentieuses et déguenillées, et toute une marmaille rose et blanche. C'est là que les diligences du Transvaal viennent prendre tous ceux que l'*auri sacra fames* attire dans ces régions.

Vers le soir, nous traversons une grande réserve; avec les indigènes à l'état tribal, la vie et les cultures reparaissent. A perte de vue, ce ne sont qu'immenses champs de sorgho et de maïs d'où émergent les toits arrondis de nombreux villages, — une véritable Beauce africaine. Dans les hautes herbes qui longent la voie, des bambins nus gambadent en nous voyant passer; des jeunes filles lancent aux voyageurs des tiges de maïs en riant aux éclats. Toute la population adulte de cette région a adopté le costume européen. Je remarque l'emploi fréquent du bœuf comme animal de selle. Nous passons à proximité des gros villages de Phokwane et de Taungs, puis la nuit vient suspendre les superficielles observations que l'on peut faire en chemin de fer. A huit heures du soir, nous arrivons à Vryburg où je me fais conduire à l'hôtel avec mes gens : inutile de vous dire que nous avons été horriblement écorchés.

Le lendemain matin, 28 avril, nous prenons le post-cart, au point du jour. Je préfère ce genre de locomotion; on voit mieux et mille incidents viennent vous distraire : c'est le cart qui s'embourbe dans un marais; une roue qui se détraque; un boulon qui se perd; une bête qui s'embarrasse dans ses traits; c'est le conducteur qui perd son chapeau, ou bien un cahot causé par une grosse pierre qui vous enlève à cinquante centimètres de votre siège; enfin viennent les relais, où l'on peut se dégourdir les jambes. Nous passons successivement par ces diverses phases. Le paysage est sensiblement

le même que la veille ; la plaine à perte de vue, couverte d'une herbe épaisse et de broussailles. Les ondulations du terrain sont très peu accentuées ; cependant, les bas-fonds sont généralement marécageux. Pas d'autres animaux que des oiseaux : perdrix, pigeons, grues ; ou quelques gerboises qui se tiennent curieusement sur leur queue à votre passage. De temps à autre, on croise un wagon à bœufs pesamment chargé. Dans toute notre journée, nous n'avons pas rencontré plus de quatre ou cinq maisons et deux villages indigènes. Vers le soir, nous parvenons à un gros village de Barolongs nommé Konana : c'est là que nous avons passé la nuit, dans la boutique du village. Nous avons eu un bon lit, un bon repas ; le tout, pas trop cher.

Le lendemain, 29 avril, nous avons repris notre route de grand matin, comme la veille, et nous sommes arrivés à Maféking vers une heure. Maféking comprend un gros village indigène et 500 mètres plus loin le quartier des blancs. Rien de pittoresque comme ce village indigène qui sert de résidence au chef Montsua. C'est certainement le plus grand et le plus beau que j'aie vu jusqu'à ce jour ; il comprend au moins 5 à 600 enclos dont le rapprochement forme un méandre inextricable de ruelles ; chaque enclos contient deux ou trois huttes, auxquelles de beaux et grands arbres ressemblant à nos acacias prêtent leur ombrage. Les huttes sont plus grandes que celles du Lessouto, leur toit qui débordé, soutenu par des colonnes de bois, forme une véranda sous laquelle sèchent de longues grappes d'épis de maïs. Les *masaka* (kraals à bestiaux) ne sont pas faits de pierres sèches comme au Lessouto, mais bien de branches d'arbres. Au centre du village un petit bâtiment carré en briques rouges ; c'est l'église wesleyenne ; en dehors, les eaux limpides et claires du Molopo chantent sur un lit de cailloux. Tout cela constitue un paysage africain du coloris le plus ravissant : le rouge des huttes adouci par la teinte grise des toits en roseau, le vert du feuillage et le jaune des épis de maïs qui sèchent se marient à souhait pour le plaisir des

yeux. Quant au quartier blanc où le post-cart nous a déposés, il est tout simplement horrible : pas un arbre, pas un jardin, pas d'ombre, une cinquantaine de bicoques en tôle galvanisée, hôtels, magasins et bureaux ; et c'est tout. Quelques prisonniers noirs et blancs travaillent sur la place du marché, au grand soleil, sous la surveillance d'un policeman indigène qui se promène de long en large, son martini sur l'épaule.

Après un léger repas à l'hôtel Dixon où le post-cart s'est arrêté, je me mets en quête de Musson, que je trouve dégustant paisiblement la tasse de thé chère aux fils d'Albion quand ils ne lui préfèrent pas le whiskey. Deux wagons étaient là attelés, prêts à partir ; il n'y avait qu'à les faire attendre un jour, et je pouvais y prendre place... mais il paraît qu'il me faut attendre d'autres wagons qui doivent arriver prochainement. Rien de vague en Afrique comme le mot prochainement. J'ai quitté Musson mécontent et, comme je vaguais dans Maféking pour tromper mon ennui, mon regard s'est arrêté sur une grande affiche décorant une des bicoques de l'endroit ; on y lisait en grands caractères : *Restaurant, Café français*. Malgré l'aspect peu engageant dudit café français, j'y ai frappé. Une femme jeune encore est venue m'ouvrir, il n'y avait pas à s'y tromper, j'avais là devant les yeux une vraie Française de France, propre, soignée, malgré la simplicité de sa mise : le type des petites ouvrières de nos faubourgs. Puis voici le mari qui accourt. A cette distance de la mère patrie on n'est pas long à nouer connaissance. Bien que je leur répète que je suis protestant, ces braves gens s'obstinent à m'appeler « mon père » ; ils me content leurs aventures. Le mari, nommé Garde, est un ancien sous-officier de l'infanterie de marine ; après avoir fait la campagne du Tonkin, à l'expiration de son service il est entré comme mécanicien dans une fabrique de dynamite auprès d'Honfleur. Cette fabrique ayant fondé une succursale à Prétorïa, Garde y fut envoyé avec plusieurs ouvriers et ouvrières. C'est là qu'il a épousé la jeune femme qui est venue m'ouvrir, une native d'Honfleur ; il m'a montré

son acte de mariage bien en règle. Mais le jeune ménage ne tarda pas à quitter la fabrique pour tenter la fortune aux mines de Johannesburg. Comme tant d'autres, ils n'ont pas rencontré la fortune, mais ils y ont laissé leurs petites économies. Après une longue et pénible odyssee, sans un sou, Garde et sa femme sont venus s'échouer à Mafeking, où ils ont trouvé le crédit nécessaire pour ouvrir le petit café-restaurant où l'on trouve du café, du thé, du chocolat et à manger. Tous deux travaillent avec acharnement et la femme blanchit pendant ses heures de répit. Ils ont déjà une petite clientèle de commis, et presque toutes leurs dettes sont déjà payées. Mais je suis frappé du peu d'aptitude des Français pour la colonisation : au lieu de prendre la résolution de se fixer dans le pays, d'y développer leurs affaires, comme le ferait un Anglais, ils ne songent qu'à amasser la somme nécessaire pour revenir en France, ils ont le mal du pays.

Le lendemain matin, l'hôtel Dixon, très confortable il est vrai, m'ayant demandé une livre trois shillings et six pence pour un seul jour, j'ai été trouvé Garde et j'ai pris pension chez lui pour 14 shillings par jour pour moi et mes gens. Mon installation est des plus primitives, mais la nourriture est bonne et je rends service à des compatriotes. Pendant que je vous écris, j'entends, au travers de la cloison de tôle qui me sépare de mes hôtes, des échos à moi connus : la chanson sentimentale de nos faubourgs où l'on parle de petits oiseaux et de lèvres roses. Ces chants évoquent de vieux souvenirs, tantôt c'est la chambrée du régiment, tantôt le carrefour de l'Observatoire où les soirs d'été une foule d'ouvriers et d'ouvrières se pressent autour d'un chanteur de rue qui leur enseigne la chanson du jour en s'accompagnant sur sa guitare. En même temps, par la porte entr'ouverte je vois le village indigène avec ses huttes et ses arbres verts, puis, à perte de vue, la plaine africaine illimitée : le contraste est piquant.

Hier j'ai été voir Montsua, le chef indigène de la région : c'est un vieillard infirme et fort sale, qui ne manque pas

cependant d'une certaine dignité. Il habite une petite maison carrée au milieu du village que je vous ai décrit. En somme il a l'air moins chef que les chefs du Lessouto. Il a rassemblé toute sa famille, femme, filles et fils, pour me voir, et m'a demandé quelques renseignements sur le *thuto* (enseignement) des *Mafora* dont il a entendu parler. Là encore j'ai entendu parler avec vénération de nos missionnaires. Il n'y a pas à dire, la mission du Lessouto est la gloire la plus pure de notre Société. Notre entretien s'est terminé par une belle prière de Kanédi. Quand j'ai quitté Montsua, il m'a fait remettre une grosse gerbe de roseaux sucrés que j'ai immédiatement distribués aux enfants du village. En rentrant au quartier des blancs, le policeman indigène qui garde les prisonniers, ayant appris que j'étais un des *Mafora*, me porte l'arme et me demande un volume des *Lipina*. Encore un signe de l'influence immense de notre mission. J'ai bien regretté de ne pouvoir me conformer au désir de ce brave garçon.

2 mai, 11 heures du soir.

J'apprends que la poste part demain matin, il me faut donc clore ma lettre. Du reste rien de nouveau, toujours pas de wagon. Il paraît (d'après Musson) qu'Adolphe Jalla est en route pour se marier, je le croiserai probablement (1).

ÉMILE VOLLET.

P.-S. — J'ai trouvé à Maféking le *Journal des Missions* (mars), je l'ai dévoré et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt la relation de votre voyage au Sénégal. C'est bien la même Afrique.

E. V.

(1) Peu de jours après avoir écrit ces lignes, le 17 juin 1891, M. Vollet rencontrait M. Adolphe Jalla sur les bords du Limpopo. M. Jalla nous a parlé de cette rencontre dans une des lettres qui ont précédé son arrivée. « Peu après, je vis un monsieur habillé de noir se diriger vers mon wagon; je reconnais Vollet et cours vers lui. Vous vous repré-

SÉNÉGAL

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Chaque courrier nous apporte des nouvelles de nos missionnaires de Saint-Louis, qui traversent en ce moment la pénible saison des chaleurs humides, connue sous le nom d'hivernage. Il y a quelques semaines, la santé de M. et madame Brandt a donné des inquiétudes; mais, grâce à Dieu, ils ont retrouvé les forces nécessaires pour rester au poste. Leur œuvre se continue au travers de difficultés dont il n'est pas facile de donner une idée à distance; les pénibles expériences que nous racontait récemment M. Coillard donnent une idée des périls qui entourent l'enfance, non seulement au Zambèze, mais en tous pays non chrétiens. Raison de plus pour que nos amis, placés dans ces postes de dévouement, se sentent entourés des sympathies et des prières des chrétiens.



TAÏTI

INAUGURATION DU TEMPLE DE PAPÉTOAÏ

Papéété, Taïti, le 30 juin 1891.

A M. A. Boegner,

Directeur de la Société des Missions Évangéliques de Paris.

Bien cher monsieur et honoré frère,

J'aurais aimé pouvoir vous adresser déjà par le dernier

sentez combien nous fûmes heureux de nous revoir et avec quelle joie je saluai cet ami, ce nouveau collaborateur, et comment nous nous en donnâmes de causer du Lessouto, du Zambèze, des amis, du voyage... Nous obtînmes, sans trop de peine, de nos conducteurs, que le départ des wagons fût retardé, ce qui nous permit de passer ensemble toute une bonne journée et une longue soirée, — tantôt à l'ombre du wagon, tantôt au bord de la rivière; enfin, autour du feu. Je fus aussi heureux de voir Paulus et sa femme, et ce que j'ai vu d'eux me donne bon espoir. Les heures filèrent trop rapidement; le moment de la prière, puis celui de la séparation furent bientôt là...

courrier un compte rendu de la belle fête chrétienne qui a eu lieu à Papétoāï, Mooréa, le 10 courant. Mais l'événement douloureux de la mort du roi Pomaré V, survenu deux jours plus tard, y a mis obstacle. Je suis heureux aujourd'hui de m'acquitter d'un devoir dont je me suis chargé sur les instances de M. Brun et qui est en même temps pour moi un plaisir. Il s'agit de l'inauguration du beau temple dont la pose de la pierre angulaire, le 16 septembre 1887, fut déjà un sujet de vive joie pour notre protestantisme taïtien.

Toutes les paroisses de Taïti, aussi bien que celles de Mooréa, ayant contribué à l'érection de l'édifice, avaient été invitées à envoyer chacune une vingtaine de délégués à la fête. Elles eussent émigré en masse à Papétoāï si elles avaient trouvé le moyen de traverser le détroit. Trois cent cinquante personnes environ de Taïti ont pu s'y rendre; les uns sur des embarcations, les autres sur des cotres et d'autres sur la goélette du roi à bord de laquelle avait pris passage le prince Hinoï Joinville, représentant de Pomaré V à la fête.

Le 9 juin au matin, toute une flottille quitte les quais de Papéété. Grâce à une bonne brise de sud-est qui se met à souffler un instant après le départ, elle arrive à Papétoāï en quelques heures. Les maisons du village, gracieusement mises à la disposition des nouveaux venus, ne tardent pas à être envahies par ces derniers. Les habitants, eux, logent dans des cases temporaires en feuilles de cocotiers, construites tout autour de l'enclos de la mission. Ils se contenteront d'être les humbles serviteurs de leurs invités pendant les deux jours que durera la fête. Deux ou trois fois par jour les deux cents ou deux cent cinquante mètres de tables disposées en fer à cheval dans l'enclos de la mission se chargeront, par leurs soins, des mets les plus variés. Ils n'assisteront pas au service d'inauguration du temple; ils laisseront exclusivement cet honneur à leurs hôtes; ils l'ont ainsi décidé.

Vers midi l'animation est grande dans Papétoāï, dont la population est maintenant quadruplée. On ne voit dans la rue

centrale que des figures souriantes. Mais le ciel se rembrunit insensiblement; bientôt les montagnes voisines se couvrent de noirs nuages; une pluie torrentielle se met à tomber et dure presque toute la nuit. Nous pensons avec tristesse, M. Brun et moi, aux pauvres habitants qui, sous leurs légères toitures de feuillage, doivent être trempés jusqu'aux os, et à la fête qui sera peut-être compromise. Toutefois, vers le matin, l'alizé, qui recommence à souffler, ne tarde pas à dissiper les nuages et le soleil apparaît dans toute sa splendeur.

Il est dix heures. Chacun, revêtu de ses plus beaux habits, se dirige vers le temple dont le nom « Ebénézer » est gravé en lettres d'or sur une belle plaque en marbre au-dessus de la porte du Sud. Un chœur, rangé aux abords de cette porte, entonne un hymne joyeux de bienvenue au moment où le cortège approche. Le prince Hinoï Joinville, muni de la clef, pénètre le premier dans le temple. Tous entrent à sa suite.

Tandis que les chœurs s'installent, ce qui va prendre un certain temps, disons quelques mots de l'intérieur de l'édifice. L'ensemble fait une impression des plus agréables. La lumière y arrive à torrents par de nombreuses et hautes fenêtres cintrées. La voûte, qui est octogonale comme le bâtiment lui-même, porte entièrement sur les murs; elle n'est supportée par aucun pilier. Peinte en bleu de ciel, avec ses moulures des angles et ses lambrequins peints en jaune et ses rosaces multicolores, elle produit un effet que les indigènes surtout trouvent ravissant. De son sommet et de ses bas côtés pendent des tiges métalliques où sont suspendus deux beaux luminaires et plusieurs lampes superbes. Le luminaire du centre, à quatre branches, donné par madame Maraū Salmon, est particulièrement distingué.

La chaire, peu élevée, et placée sur une plate-forme ovale entourée de forts balustres, fait plaisir à voir. Elle est construite en bois de rose verni au tampon. Les encadrements des panneaux sont faits de moulures dorées qui tranchent un peu vivement sur le fond brun de la chaire, mais qui en relèvent l'aspect. Les bancs, où peuvent aisément prendre

place de deux cent soixante-quinze à trois cents personnes, sont en très grande partie occupés par les délégués de Taïti ; on devine qu'ils ont dû pour la circonstance se presser beaucoup les uns contre les autres. Voici, à droite de la chaire, le chœur de Tautira, venu du bout de la presqu'île. En face, à droite, est celui de Papara, très nombreux, avec le chef du district, M. Tâti Salmon, accompagné de plusieurs de ses frères ou sœurs. Sur le devant à gauche, devant la porte de l'Est, est celui de Papéété.

Le regard se promène avec un intime plaisir sur la belle assemblée. Chacun est maintenant prêt à s'unir de tout cœur aux saints exercices qui vont commencer. Tous les pasteurs indigènes de Mooréa et tous ceux du premier arrondissement de Taïti sont présents ; ils prennent place sur la plate-forme autour de la chaire et devant la table de communion.

M. Brun monte d'abord en chaire pour souhaiter la bienvenue à tous. Il exprime ses regrets qu'une grave maladie du roi l'ait empêché de venir présider la fête ; puis il prend possession de l'édifice au nom du conseil de l'arrondissement de Mooréa et il dépose sur la chaire le volume sacré des Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament en invoquant le nom de la sainte Trinité.

Suivent les exercices préliminaires du service, présidés par les pasteurs indigènes ; puis, M. Brun donne quelques détails relatifs à la construction du nouveau sanctuaire et à la provenance des sommes dépensées pour son édification. Il loue sans réserve l'habileté et la conscience dont a fait preuve l'entrepreneur de maçonnerie, M. Horley. Il adresse aussi des éloges aux charpentiers, menuisiers et peintres qui ont accompli les autres parties de l'ouvrage.

Le temple, qui a coûté neuf mille piastres (environ quarante-sept mille francs), est entièrement payé. Sur cette somme, trois mille deux cents piastres ont été fournies par les paroisses de Taïti et Mooréa, et le reste (cinq mille huit cents piastres) par Papétoaï. Tous les assistants sont étonnés de constater les

sacrifices que se sont imposés les habitants de cette paroisse, l'une des plus petites de Mooréa et qui fut dévastée naguère par un terrible cyclone. Il est vrai que Papétoāi fut le berceau de l'Évangile dans ces îles, et « noblesse oblige ». Les résultats obtenus sont toutefois dus en très grande partie aux efforts persévérants de M. Brun, qui a eu à lutter presque constamment contre la force d'inertie ou même l'opposition ouverte de ceux sur le dévouement desquels il eût dû pouvoir compter le plus. C'est donc avec une satisfaction bien légitime, vivement partagée par madame Brun, qu'il voit aujourd'hui son entreprise couronnée de succès. Tout en remerciant cordialement tous ceux qui l'ont aidé, de Taïti et d'ailleurs, il sent que c'est vers Dieu que doivent remonter toutes les reconnaissances ; à Lui tout l'honneur et toute la gloire.

Invité à prononcer le discours de dédicace, il m'a été donné de représenter, par manière d'introduction, ce qu'étaient ces îles il y a moins de cent ans, et ce que l'Évangile les a faites. Aux cris des victimes humaines sacrifiées sur le « Maraé », jadis situé à quelques pas de distance, succèdent les hymnes de louange au vrai Dieu et à son Christ. Autrefois, quand une flottille de canots de Taïti traversait le détroit, c'était pour porter la dévastation et la mort sur les belles plages d'Eiméo (Mooréa). Aujourd'hui Taïti, par ses trois cent cinquante représentants, y apporte des hymnes de joie, de reconnaissance et d'amour. Taïti fraternise avec sa sœur Eiméo sur le lieu où le prêtre Patii en 1813 porta un coup mortel à l'idolâtrie en brûlant les idoles qu'il avait jusque là servies. Taïti s'unit en cet instant à Eiméo pour dédier solennellement au Dieu saint et véritable le monument historique reconstruit en commun à la gloire de son nom.

Mais ce temple, qui surpasse en beauté l'ancien, quelque précieux qu'il soit au cœur des Églises taïtiennes, n'est qu'une bien lointaine et pâle image du temple glorieux dont le Christ est ici-bas l'architecte et le fondateur.

C'est Lui que les yeux de notre âme contemplent ensuite en méditant quelques paroles de Zacharie, où, avant d'être

représenté comme roi et sacrificateur sur son trône, il est désigné par l'esprit prophétique, comme devant bâtir le « temple de l'Éternel ». (Zach. VI, 13.)

L'infinie excellence de ce divin architecte nous apparaît dans la sagesse, la puissance et l'insondable amour avec lesquels il choisit, il prépare et édifie les matériaux du temple spirituel, de l'Église des rachetés. C'est Lui qui en aura la gloire aux siècles des siècles, car chaque pierre y aura une voix pour célébrer à jamais ses louanges.

L'Esprit de Dieu, que nous avons imploré sur notre service de dédicace, est là au milieu de nous. Oh! si quelques âmes pouvaient se remettre à cette heure entre les mains du divin Sculpteur pour devenir ensuite des ornements aux murs de Sion!

(A suivre.)



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES TROUBLES EN CHINE. — UN ÉDIT IMPÉRIAL. — LA « KO-LAO-HOUI ». — AH-FAT, LE CUISINIER DE TAHITI. — LES FRÈRES MORAVES AUX PORTES DU THIBET. — L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE A LÉH. — LE VOYAGE DU MISSIONNAIRE B SHAW. — MORT SUBITE DES FRÈRES MARX ET REDSLOB (1).

Voici l'histoire de cette école. Au commencement du mois d'octobre 1889, le gouverneur qui représente le maharadja de Cachemire avait découvert soudain, on ne sait comment, l'ignorance profonde de ses sujets. Aussitôt, une ordonnance somma tout ménage doué de plus d'un enfant d'en envoyer un à l'école; les missionnaires moraves furent priés d'ouvrir cette école. Grand émoi dans la ville, qui compte environ 4,000 habitants. Le jour de l'ouverture vint;

(1) Voir le commencement de cette chronique, p. 389.

mais seulement vingt-cinq élèves se présentèrent. Nouvelle ordonnance du vizir, qui, cette fois-ci, amena tant d'enfants que les frères moraves ne surent qu'en faire. Une soixantaine devinrent des élèves réguliers et donnent des espérances aux missionnaires. C'est l'instruction obligatoire au centre de l'Asie; nous l'avons bien en Europe : pourquoi les missionnaires et l'Évangile ne profiteraient-ils pas aux portes du Thibet de ce qui n'est peut-être qu'un caprice de vizir ?

D'Europe, on expédia à Léh, comme renfort, un jeune missionnaire, le frère B. Shawe. Il quitta Londres le 20 septembre 1890, débarqua le 24 octobre à Karatchi, dans le delta de l'Indus, prit le chemin de fer par Lahore jusqu'à Radoual-Pindi, au pied de l'Himalaya, repartit le 28 octobre avec neuf « ekkha » ou voitures à une place, sortes de paniers équilibrés sur un essieu très court garni de hautes roues; il y avait chargé quarante-neuf caisses contenant des approvisionnements divers, entre autres, aussi, une presse lithographique, pour Léh. Lentement, il gravit alors les pentes abruptes et pittoresques des montagnes de Cachemire. Le 2 novembre, il entra à Baramoulla, sur les bords du Djélam (ou Jhelum), dans la vallée de Cachemire, quand un naturel accourut vers lui en criant : « Padre sahib ! » titre habituel des missionnaires aux Indes. « Peu après, raconte M. Shawe, je vis venir vers moi un homme très grand, large en proportion, avec une longue barbe et, sous d'épais sourcils, de bons yeux gris dont le regard gagna tout de suite mon cœur (1). » C'était l'un des missionnaires de Léh, le frère Redslob, venu à la rencontre de son jeune collègue. Ils se remirent en route ensemble, quittèrent, à Srinagar, résidence du maharadja de Cachemire, les derniers vestiges de la civilisation, et s'enfoncèrent dans les défilés de l'Himalaya; le dernier col qu'ils franchirent, celui de Foto, a plus de quatre mille mètres d'altitude. Ils étaient alors, depuis quelque temps déjà, au milieu de Thibétains : et « autant les Hindous

(1) *Periodical Accounts*, 1891, p. 291; pages 239-250 et pages 287-297.

ont une apparence grave et compassée, écrit M. Shawe, autant je trouve les Thibétains gais et vifs ». Ces Thibétains sont islamisés depuis le treizième siècle. Le 18 novembre, ils entrèrent enfin en plein pays bouddhique, comme en témoignaient les nombreux moulins à prière (1) et les monastères de moines et de nonnes bouddhistes, haut perchés sur le flanc des montagnes rocheuses. Le 24 novembre, le nouveau missionnaire aperçut pour la première fois les murs, couronnés de tours coniques, de la ville de Léh; elle s'élève au bord de l'Indus, sur une colline de près de quatre cents mètres, à une altitude de trois mille quatre cent quarante mètres au-dessus de l'Océan.

Voici maintenant les dernières nouvelles (2). La grippe, sous une forme maligne, a fait invasion jusque dans ces hautes vallées isolées. Le 29 mai dernier, le frère K. Marx a succombé aux atteintes de l'épidémie; son petit enfant était mort quelques jours auparavant. Tous les autres membres de la mission étaient alités. Malade également, le frère Redslob conduisit la dépouille mortelle de son collègue au champ du repos, se coucha en rentrant et rendit son âme à Dieu, le 7 juin suivant.

D'après les dernières lettres reçues, M. Shawe et madame Marx ne sont pas encore hors de danger. Comme la voilà ébranlée, cette œuvre de la patience morave dans les solitudes de l'Himalaya! Que de larmes! Et comme les « pourquoi, Seigneur? » et les « jusques à quand? » du Psalmiste montent aux lèvres des fidèles!

F. H. K.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1888, p...

(2) *Missions-Blatt aus der Brüdergemeinde*, 1891, p. 255.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ENCOURAGEMENTS

M. Guizot disait un jour en ma présence : « Croyez-en un homme qui a quelque expérience du maniement des hommes : si vous voulez influencer sur eux, laissez de côté les petites lignes et suivez les grandes. » Personne n'a mieux suivi ce précepte de la sagesse, que Jésus-Christ et ses apôtres. Le livre des Actes donne à peine le nom des douze et absorbe toutes les personnalités dans la grande lutte des ténèbres et de la lumière; et quand il a conduit le premier missionnaire à Rome, il coupe court à son récit. L'Évangile fera la conquête de toutes les nations, de toutes les forces vives de l'humanité, de toutes les civilisations, de toutes les âmes qui aiment le vrai (Jean XVIII, 37). C'est à cette grande œuvre que travaille la mission, et c'est le regard fixé sur le résultat final, garanti par la promesse de Dieu (Ps. CX), qu'il convient d'en suivre les progrès.

Le 4 août dernier, les amis réunis à Northfield, sous la présidence de M. Moody, consacrèrent une journée entière à la cause des Missions. M. Pierson y parla de la somnolence de l'Église à l'endroit de cette œuvre et des glorieuses promesses

faites à la prière de la foi. Son ancien compagnon de route, M. A. J. Gordon, releva l'importance qu'il y a à ne pas travailler en vue du succès, mais par amour et obéissance, et d'annoncer Jésus-Christ en lui rendant témoignage, sans trop calculer les résultats; il rappela les glorieuses carrières des hommes fidèles au sein de l'insuccès : Cox, Patteson, et le docteur Mac-Call, qui disait en mourant : « Tu n'as pas voulu l'œuvre; eh bien! prends l'ouvrier. Que ta volonté soit faite! » « L'important, ajoutait-il, n'est pas que nos œuvres fassent du bruit, mais qu'elles soient en elles-mêmes brillantes de beauté : la lumière marche beaucoup plus vite que le son! »

Malgré ces vérités, Dieu nous encourage aussi par les succès et, quand il nous les accorde, il vaut la peine de les enregistrer. Après M. Pierson, M. Clough, de la mission baptiste, parla pendant deux heures des résultats extraordinaires obtenus parmi les Télougous. Ce champ resta stérile pendant trente ans; les cartes missionnaires le désignaient par une toute petite étoile; on l'appelait la *single star mission*, ce qui inspira à un poète américain une sorte de prophétie poétique, dans laquelle il représentait l'étoile solitaire devenant une brillante et riche constellation. On allait abandonner l'œuvre, quand la foi de Jewett et de Clough la releva : en 1879, on baptisa, près d'Ongolé, 10,000 Télougous; depuis lors, 20,000 autres chrétiens se sont joints à l'Église. Pendant l'année 1890; les missionnaires ont pu administrer le baptême à 2,023 païens; à la seule date du 28 décembre 1890, 1,671 furent baptisés, et pendant le premier trimestre de 1891, 3,000.

La Société américaine, fondée par Judson, a, dans la seule année 1890, baptisé un total de 8,708 païens. D'autre part, les Khols ont donné, en 1890, 2,339 baptêmes et 2,000 catéchumènes.

A Sumatra, la Société de Barmen a fondé, en 1890, cinq nouvelles stations, baptisé 2,500 païens et réuni en outre 5,000 catéchumènes. Dans le district de Rohilkhand (entre l'Himalaya, l'Oude et le Gange), un seul ancien mahométan,

Hasam Razachana, a baptisé, en deux mois, 400 néophytes. Les méthodistes américains y ont baptisé, en 1891, 1,256 néophytes et réuni 3,000 catéchumènes.

Avec quelle joie l'évêque Tucker n'a-t il pas constaté les solides progrès qu'a faits dans l'Ouganda l'œuvre de Dieu, malgré les persécutions et les guerres qui ont ensanglanté le règne de Mouanga! Le 18 janvier 1891, il a pu confirmer soixante-dix catéchumènes, et consacrer six évangélistes indigènes! Citons les paroles mêmes de l'évêque : « La soif de
« la parole de Dieu est telle, que vous verrez un homme s'as-
« treindre à un travail de trois mois, ou à son équivalent,
« avec la seule espérance d'obtenir pour salaire un Nouveau
« Testament. Une sœur du roi Mtésa, femme très taciturne,
« vint pendant plusieurs jours de suite me visiter, sans mot
« dire. Enfin, elle prit son courage à deux mains et me de-
« manda si j'avais un Nouveau Testament à lui vendre. Heu-
« reusement que j'en avais encore un ; et quand elle l'eut
« acheté et payé, vous auriez dû voir la transformation de
« sa figure : elle se mit à sourire, à battre des mains, à rire,
« et je crois qu'elle allait commencer à chanter de joie.

« Dans une autre occasion, un homme appelé Benjamin
« vint vers moi tenant un Nouveau Testament dans sa main
« et me demandant de lui en donner un autre. — « Mais
« vous en avez déjà un! lui dis-je. » — « Hélas! répliqua-
« t-il, le mien est si délabré que je ne puis en lire une par-
« tie! » Je lui demandai de me le montrer et je constatai qu'il
« disait vrai. — « Mais comment l'avez-vous tellement gâté? »
« — « Eh bien! quand nous fûmes partis pour faire la
« guerre aux mahométans, je pris mon volume avec moi
« et le cachai dans mon vêtement. A la bataille, une balle
« m'atteignit, mais mon livre fut percé presque de part en
« part et me sauva la vie; aussi, je l'aime beaucoup. Mais
« pourriez-vous m'en donner un autre? » Je répondis
« que je n'avais que le mien; que cependant j'étais prêt à
« l'échanger contre le sien. L'échange fut fait et, en ter-
« minant son discours, l'évêque montra à l'auditoire de

Exeter-Hall son précieux trésor, tout déchiré, comme un drapeau glorieux, revenant du champ de bataille.

Au lac Nyassa, cet ancien centre de la chasse aux esclaves, les Écossais ont maintenant des écoles qui réunissent 4,200 enfants, sous la direction de 101 maîtres et de 5 maîtresses indigènes.

Ces succès, exprimés par des chiffres si encourageants, doivent nous aider à supporter les longues années d'attente que Dieu impose souvent à la foi de ses enfants. En effet, dans plusieurs districts des Indes, le docteur Grundemann a été péniblement impressionné par la lenteur des progrès, ou même, ici et là, par des reculs partiels. L'œuvre missionnaire est une guerre dont la glorieuse issue est garantie, mais qui aura toujours, comme toute guerre, ses vicissitudes et ses alternatives de succès et de revers. Heureux le soldat qui glorifie son drapeau dans les jours d'épreuve comme dans ceux de victoire. « L'un sème et l'autre moissonne » ; mais, au jour de la récolte, l'un et l'autre en auront de la joie.

G. A.

NOTRE « CARTE DES MISSIONS DE L'AFRIQUE »

Quand cette livraison du *Journal des Missions* sera entre les mains de nos lecteurs, tous les exemplaires souscrits de la carte d'Afrique auront été expédiés, sauf les exemplaires coloriés et entoilés à la fois. Le travail supplémentaire du coloriage, qui se fait à la main, ne permet de livrer ces cartes que vers le milieu du mois de novembre.

Nous devons aux amis des missions l'expression de notre reconnaissance. On s'est beaucoup intéressé à cette carte. Les souscriptions, hésitantes après le premier flot, sont ensuite arrivées nombreuses. Nous osons espérer aujourd'hui qu'après leur longue attente, les souscripteurs ne sont pas déçus. Plusieurs d'entre eux ont exprimé leur satisfaction en versant le montant de leur souscription. A cette occasion,

nous voudrions prier les autres de ne pas nous faire attendre les fonds aussi longtemps qu'ils ont attendu la carte, afin de nous permettre de rentrer dans nos frais.

Il ne saurait être question d'écrire ici une notice explicative sur cette carte d'Afrique. Cela demanderait un volume, une vue générale sur l'histoire du christianisme en Afrique. La légende dans l'angle inférieur de droite et la première page du Répertoire qui accompagne chaque carte donnent la clef des signes inintelligibles, peut-être, au premier abord.

On n'a porté sur la carte que les trois cinquièmes environ des stations de mission qui existent actuellement. Il eût fallu surcharger certaines régions pour noter toutes les stations ; sur plusieurs points, il eût été matériellement impossible d'être complet à cette échelle : la place fait défaut. Autant que possible, les centres de mission les plus importants ont été choisis pour être marqués à l'exclusion des autres ; et ce travail a été fait presque toujours d'après les documents officiels des nombreuses agences qui opèrent en Afrique. Nous ne manquerons pas, du reste, de signaler aux lecteurs du *Journal des Missions* les changements qui pourront survenir ou les nouvelles entreprises qu'il faudra porter sur la carte pour la tenir à jour.

On doit souhaiter maintenant que cette « Carte des missions de l'Afrique » devienne un puissant auxiliaire pour propager l'intérêt en faveur des missions dans nos Églises. Il faut la mettre en évidence, s'en servir dans les réunions de mission, faire suivre ainsi aux amis des missions les opérations de la grande guerre africaine, où les assaillants, loin de répandre la mort, laissent, s'il le faut, leur vie, à l'exemple de leur céleste Capitaine, pour arracher à la mort les peuplades qu'ils vont conquérir pour le Christ. Vivifier les services réguliers de missions, tel a été notre but en risquant cette entreprise. Il dépend de nos lecteurs de faire porter à cette carte, à laquelle ils ont collaboré par leurs souscriptions, tous les fruits qu'elle peut produire.

QUELQUES RÉPONSES A NOS APPELS

Nous faisons connaître à nos amis nos besoins ; il est juste qu'ils aient part aussi aux encouragements que Dieu nous accorde. Ils entendent nos appels ; il faut qu'ils entendent aussi une partie des réponses qui nous sont adressées.

En voici quelques-unes, prises presque au hasard dans notre correspondance :

Une dame habitant la Suisse française nous écrit :

« Monsieur le Directeur,

Après avoir lu le premier article du *Journal des Missions* d'octobre, « Le plus possible ou le moins possible? » il m'a semblé qu'en réunissant des dons petits mais nombreux, nous viendrions peut-être à bout du déficit.

Je me suis mise à l'œuvre de suite. J'ai demandé à parents, amis, enfants, domestiques. J'ai trouvé auprès de tous l'accueil le plus sympathique. J'ai demandé 0 fr. 50 aux riches, un ou deux sous aux petits ; tous m'ont donné bien davantage ; personne ne m'a refusé.

Mes sœurs de France, ne voudriez-vous pas essayer de faire dans ma chère patrie ce que j'ai fait en Suisse ?

Est-ce que, dans chaque ville où se trouvent quelques protestants, une jeune fille, une vieille femme comme moi, ne pourrait pas faire ce qui m'a été facile et très doux : réunir la pite du pauvre et le franc que l'homme aisé donne sans s'en apercevoir ?

J'envoie au trésorier des Missions la petite somme recueillie ainsi, environ 260 francs.

Puisse le Seigneur, qui m'a donné cette pensée, la mettre au cœur de beaucoup de Françaises ! »

Presque en même temps que cette lettre, nous en recevions

une autre, non moins touchante, qu'une jeune fille nous écrivait à la date du 11 octobre.

« Cher monsieur, je vous envoie avec le plus grand plaisir ce que j'ai pu collecter pour la mission du Congo. Le soir même de l'assemblée annuelle du 16 avril, à la chapelle Taitbout, j'ai pris la résolution de faire quelque chose, si peu que ce fût, pour aider notre chère Société des missions à commencer l'œuvre du Congo. Aussi, en rentrant à la maison, avons-nous immédiatement institué une tirelire missionnaire où, depuis lors, chacun de nous a mis sa pite ; et, en août, j'ai trouvé 20 francs dans la boîte. A côté de cela nous avons fait une petite loterie qui a été assez productive, puis, j'ai collecté à droite et à gauche, ce qui fait que je puis vous envoyer 200 francs. Je voudrais que ce fût davantage ; j'aurais aimé avoir au moins 500 francs, pour être l'une des marraines de l'enfant Congo, que demandait M. Dieterlen, et pour suivre le conseil de M. Appia (1).

« Mais, hélas ! il n'y a pas eu moyen de dépasser cette somme de 200 francs. Cependant la tirelire est toujours là et produira beaucoup, j'en suis sûre. »

Oui, elle produira beaucoup, chère jeune fille qui avez écrit ces lignes ; et ce qui produira plus encore, c'est votre cœur rempli de l'amour des missions ; le cœur qui aime est ingénieux, fertile en ressources ; il crée des moyens nouveaux quand les anciens ne suffisent pas.

Nous en avons eu bien des preuves, ces derniers temps. A la suite d'une réunion de prières tenue à la Maison des missions en juillet dernier, deux des personnes présentes ont eu à cœur de recueillir des fonds pour notre œuvre. L'une d'elles a inventé un système fort ingénieux, permettant aux enfants de collecter, au moyen de petites cartes, par dons de

(1) Allusion aux allocutions prononcées à l'Assemblée familière du 19 avril, à la Maison des missions.

10 centimes, une somme de 10 francs. Nous rendons compte, dans le *Petit Messager* de ce mois, de cette collecte qui a fort bien réussi. L'autre a cherché à acclimater autour d'elle la collecte du *franc missionnaire*, déjà instituée à Marseille; et elle y a réussi, sans parler de dons considérables que son zèle ardent et communicatif nous a procurés

Voici un autre fait qui nous a beaucoup encouragés. Un journal religieux du Tarn, l'*Eclaireur*, qui est publié à Mazamet par M. le pasteur E. Barnaud, a ouvert une souscription pour nos missions. Une somme de 500 francs nous a déjà été envoyée, comme premier produit de cette souscription. Nous ne saurions dire le prix que nous attachons au concours tout spontané qui nous est ainsi apporté. Nous y trouvons plus qu'un appui matériel; nous y voyons comme un vote de confiance, une adhésion à la ligne de conduite que nous avons suivie en présence des nouveaux devoirs qui nous sont imposés. Cette assistance morale nous est très précieuse, dans la période difficile que nous traversons.

Ce sont là des faits isolés; nous pourrions en citer d'autres. Notre situation a inspiré à quelques amis des sacrifices considérables; nous en parlerons quelque jour. Aujourd'hui, nous insistons à dessein sur les efforts faits pour augmenter les ressources ordinaires de notre Société, sur l'appui donné à l'œuvre dans son ensemble.

A ce titre, rien ne nous a plus réjouis que le grand nombre de nouveaux carnets *du sou missionnaire* qui nous ont été demandés. Il y a là un excellent indice; la garantie d'un accroissement des souscriptions régulières dont nous vivons.

Disons-le avec reconnaissance, l'accueil fait à nos appels nous encourage. Nos lecteurs ont pu s'en rendre compte en parcourant la liste des dons reçus ces derniers mois. Le progrès sur les années précédentes est très sensible. De leur côté, nos missionnaires en tournée, en France, en Suisse, en Alsace, se louent hautement de la réception cordiale qui leur est faite partout.

Avec l'aide de Dieu, l'hiver qui commence verra ce mouvement s'accroître et ces efforts se généraliser. Nous en restons convaincus, la tâche que Dieu nous impose ne dépasse pas nos forces, à la condition que ces forces soient toutes mises en jeu. Jusqu'ici, beaucoup restent inoccupées, stériles, enfouies dans la terre comme le talent du serviteur inutile. Il y a en France des régions, des Églises, des foyers où l'œuvre des missions n'a pas encore sa place. Que ces énergies se réveillent; que celles qui déjà sont à l'œuvre reçoivent une impulsion nouvelle, et la période où nous entrons verra s'accomplir de grands progrès dans nos champs de travail anciens et nouveaux.

CONSÉCRATION DE M. LOUIS MABILLE A REIMS

Le mercredi 14 octobre, à huit heures du soir, une nombreuse assemblée se réunissait dans le temple de Reims, pour assister à la consécration de M. Louis Mabille, le deuxième fils de notre dévoué missionnaire de Morija. Le Comité, par une exception bien justifiée à ses habitudes, avait proposé que la cérémonie eût lieu à Reims, en raison des attaches très étroites qui unissent le candidat à son oncle, M. H. Lauga, l'un des pasteurs de cette Église. Depuis son arrivée en France, M. Louis Mabille a été en quelque sorte adopté par M. et madame Lauga, et l'Église de Reims se trouvait toute désignée pour servir de point de départ à son ministère.

L'assistance était d'autant plus attentive qu'auparavant on n'avait vu, à Reims, qu'une seule — ou tout au plus deux consécérations de pasteurs. Aussi, malgré l'absence d'un grand nombre d'amis qui ne manquent jamais à nos assemblées de Paris, et qui forment, dans l'Église, comme l'Église spéciale des missions, le jeune candidat et les quelques représentants de notre Société qui se trouvaient présents se

sentait-ils environnés d'une atmosphère de sympathie ; nous ne doutons pas que cette sympathie n'ait été accrue par les émotions ressenties pendant les deux heures qu'a duré cette belle et mémorable réunion.

Rarement, en effet, il nous a été donné d'assister à une cérémonie plus émouvante. Une réunion de prières entre pasteurs, tenue dans l'après midi, nous avait mis d'avance sous une impression de grande solennité. Sans doute l'émotion du pasteur consacrant, qui nous y avait conviés, s'était communiquée à nous ; et quand, après la lecture de la parole de Dieu et la prière par M. le pasteur *Loux*, de Sedan, M. *Lauga* s'est levé, bien des supplications muettes se sont élevées vers Dieu pour lui demander de l'assister dans sa grande et redoutable tâche.

Nous croyons que ces prières ont été exaucées. Le tableau que M. *Lauga* nous a tracé du ministère chrétien, et particulièrement du ministère du missionnaire, nous a tous saisis. Trois mots, d'après le prédicateur, résument la tâche du missionnaire, comme ils résument la vie de Jésus-Christ : *Être, faire et souffrir*. Être, parce que le serviteur de Dieu agit avant tout par ce qu'il est, plus encore que par ses paroles et son activité extérieure. Faire : c'est-à-dire travailler ; s'acquitter de sa tâche de prédicateur de l'Évangile qui poursuit la conversion des âmes ; et de témoin, — témoin à charge ou à décharge, selon les cas, — d'ami et d'aide des pécheurs. Et enfin souffrir, parce que tout ministère fidèle nous oblige à suivre le Maître sur la voie douloureuse, et que tout germe de vie éternelle se sème dans la souffrance et la mort.

Après ce discours, dont un pâle résumé ne peut donner une idée, et où l'on sentait passer l'esprit authentique de notre mission, esprit qui, en M. *Lauga*, est un héritage de famille (1), un chant s'est fait entendre ; et puis, a eu lieu la consécration. Les questions d'usage ont été posées par le *di-*

(1) M. *Lauga*, fils d'un de nos missionnaires, est né à Carmel, une de nos anciennes stations de l'Afrique méridionale.

recteur de la Maison des missions, qui représentait le Comité, avec M. le pasteur *Dumas*. Ce dernier a prononcé la prière de consécration. L'imposition des mains a été donnée par treize pasteurs (1).

M. Teisserès, missionnaire, et M. Bonzon, élève missionnaire, actuellement suffragant de M. le pasteur L. Cuvier, de Beaucourt (Haut-Rhin français), assistaient à la cérémonie.

Après le chant d'un chœur, le candidat a prononcé une allocution que nous reproduisons ci-dessous en grande partie; et le directeur de la Maison des missions lui a répondu par quelques paroles d'adieu et d'encouragement.

Une collecte, faite à l'issue du service, a produit 200 francs.

Allocution du candidat.

... Aussi loin que je puis faire remonter mes souvenirs, je vois la vocation missionnaire comme but de ma vie. Déjà dans les entretiens que nous avons entre enfants au sujet de notre avenir, j'exprimais toujours la même résolution : « Je serai missionnaire. » Je ne me rendais évidemment pas compte de la portée d'un pareil mot. Devenir missionnaire, c'était réaliser le vœu le plus cher de mes parents, je le savais; et, à les voir toujours joyeux dans l'accomplissement de leur tâche, je ne pouvais soupçonner les difficultés inhérentes à une telle vie.

Mon voyage en Europe ne modifia pas ma résolution enfantine. Le sacrifice le plus grand de la vie missionnaire, celui qui consiste à quitter parents, amis, existence facile pour une vie difficile, dans tous les cas, ne pouvait m'effrayer, étant plus qu'à moitié fait. Quitter l'Europe pour l'Afrique me semblait plutôt le retour dans la patrie. —

(1) MM. les pasteurs Monnier, président du Consistoire de Saint-Quentin; Labourgade, H. Lauga, Loux, Lheureux, Charlier, Vincent, Deutschendorf, J. Whitney, Dumas, P. Martin, U. Teisserès, missionnaire; A. Boegner, directeur.


Cependant je ne tardai pas à reconnaître, tout enfant que j'étais, que mes convictions ne comportaient pas une vocation militante comme la vocation missionnaire. Pour prêcher aux autres il faut une conviction bien établie, découlant d'expériences chrétiennes positives; or, je ne me dissimulais pas que ma foi n'était qu'une foi de tradition sans aucun élément personnel. J'acceptais les faits chrétiens avec confiance, mais sans avoir éprouvé leur vérité dans ma propre vie. C'est alors que germa dans mon esprit l'idée d'être médecin-missionnaire. Dans cette nouvelle vocation, peu différente en réalité de la première, je pensais échapper à ce qui m'effrayait dans celle-ci : la prédication était reléguée au second plan. Je pouvais me rendre utile à mes semblables, soulager leurs souffrances et même m'occuper de leur âme, sans cependant que le ministère de la parole fût mon principal devoir.

Ce singulier compromis suffit à satisfaire ma conscience pendant longtemps, et j'allais arriver à la fin de mes études classiques, quand dans le courant de ma dernière année Dieu me fit la grâce, par un travail intérieur dont lui seul a le secret, de transformer ma foi de tradition, qui peu à peu était devenue une complète indifférence, en une foi personnelle. C'est dans la solitude d'un internat de quelques semaines au lycée de cette ville que s'opéra ce changement. J'ai le souvenir de m'être senti tout d'un coup pénétré de regret et de honte pour mon passé d'égoïsme et d'ingratitude vis-à-vis de Dieu, et d'avoir eu un moment un amour illimité pour la vérité et pour le bien. La résolution que je pris alors de consacrer ma vie à Dieu remplit mon cœur d'un bonheur comme je n'en ai pas goûté depuis. En même temps j'étais possédé du désir de connaître tout ce qu'il est possible de connaître de Dieu, et l'effort que je fis pour sonder la nature divine, dans les jours qui suivirent cette subite illumination, reste sans égal dans ma vie.

Dès lors mon parti fut pris. C'est de cet instant que je fais dater ma vocation missionnaire qui est, j'en ai la conviction, le fruit des prières de mes chers parents. Si j'ai depuis douté encore parfois de la réalité de l'appel divin, ces doutes n'ont

pas pris de consistance. Par contre, Dieu m'a permis de voir ce qu'il y avait encore d'imparfait, d'incomplet dans ma consécration à son service. Il m'a aidé à renoncer à tout ce qui pouvait me détourner de ma véritable vocation, et désormais mon unique désir est d'être simplement un fidèle confesseur du Christ, auprès de ceux qui ne connaissent pas encore le salut gratuit offert aux pécheurs...

... En terminant, je voudrais exprimer ma reconnaissance envers le Conseil presbytéral de Reims, qui a accueilli, avec un empressement dont j'ai été réellement confus, mon désir d'être consacré au service de Dieu au sein de cette Église. Merci à vous tous aussi, mes frères, pour la sympathie que vous me témoignez par votre présence ici ce soir. Est-ce de la présomption de voir dans cette manifestation de votre intérêt un gage pour l'avenir? Je me suis toujours regardé comme un enfant de cette Église : je n'oublie pas que c'est dans cette ville qu'est née ma vocation missionnaire. Ai-je tort, mes frères, de me considérer quelque peu comme votre missionnaire, comme le messager que vous, Église de Reims, vous voulez envoyer à ceux qui ne connaissent pas le Sauveur? Je ne le crois pas. J'ose donc, mes frères, compter sur vos prières. Vous demanderez à Dieu de me rendre fidèle et de permettre que mon ministère contribue à la gloire de son nom. Tandis que nous combattons contre le Prince des Ténèbres et que nous nous efforcerons de lui arracher les âmes qu'il détient captives, assiégez le trône de grâces, intercédez auprès de Dieu pour qu'il bénisse nos efforts. Qu'il veuille aussi susciter, au sein de cette Église, des serviteurs qui viendront renforcer la petite phalange missionnaire, si chétive en face de l'œuvre à accomplir! « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. »



RENTRÉE DES ÉLÈVES DE LA MAISON DES MISSIONS

Notre séance annuelle de rentrée a eu lieu le 13 octobre, à quatre heures de l'après-midi, dans la bibliothèque de la Maison des missions. La réunion, tout intime et familière, était moins nombreuse que les années précédentes, par suite, sans doute, du mauvais temps. M. *Appia*, qui présidait, a montré en Jésus-Christ le type du missionnaire, qui doit être avant tout *l'homme normal*, tel que Dieu l'a voulu, tel que le Sauveur l'a présenté au monde. Le *directeur* de la Maison des missions, qui a pris la parole ensuite, a rattaché au souvenir de M. Duvoisin, et des autres ouvriers que Dieu a repris récemment à notre œuvre, quelques encouragements aux nouveaux élèves, les exhortant par-dessus tout à chercher, au-dessus de tous les enseignements des maîtres humains, les leçons du maître divin que Christ a laissé à son Église : le Saint-Esprit. M. le professeur *Krüger* a développé le programme de l'année, et a montré que la règle des vraies et saines études de théologie doit être de s'attacher aux faits plus qu'aux mots : *Res, non verba*. Enfin, M. *R. HOLLARD* a parlé du bienfait des études théologiques et de l'expérience chrétienne comme élément nécessaire de la certitude religieuse.

La Maison des missions compte actuellement quinze élèves. Sur ce nombre, un est en section préparatoire à l'école des Batignolles, huit habitent à la maison du boulevard Arago, et six se trouvent au dehors : l'un à cause de son service militaire, les cinq autres pour achever leur préparation, soit par des études supplémentaires, soit en s'exerçant, en qualité de suffragants, à la pratique du ministère.

LESSOUTO

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE MADAME KECK

Une douloureuse nouvelle nous arrive du Lessouto : madame Keck mère, dont nous avons annoncé il y a un mois la maladie, a été reprise à l'affection des siens, le 29 août 1891, juste une semaine après la mort de son gendre, M. le docteur Casalis, à Orléans.

Madame Mabile, qui a assisté notre vénérée sœur dans ses derniers moments, en a écrit un récit qu'on veut bien nous autoriser à publier en partie. Nos lecteurs en seront, comme nous, profondément émus et reconnaissants.

Morija, le 1^{er} septembre 1891.

Je ne pensais guère, en écrivant la semaine passée, que les choses iraient si rapidement, et que notre chère malade serait sitôt délivrée de toutes ses souffrances. Que n'avez-vous été ici pour la voir partir ! Que c'était beau ! « Pas de douleurs, — un simple malaise ; je suis si fatiguée », répétait-elle, comme notre petite Léonie...

La veille, vers le soir, j'étais allé lui faire ma petite visite de tous les jours. Elle était assise dans son fauteuil et me questionna sur le prochain mariage de Marguerite, et sur celui de Louisa Keck (1).

Après cela, nous avons longuement parlé du ciel et des bien-aimés qui y sont. Je lui citai cette parole de ma mère : « Si Dieu avait jugé qu'un petit feu pût suffire pour purifier son or, il n'aurait pas allumé une telle fournaise. » Je fis la remarque que Dieu voulait évidemment que nous marchions toujours par la foi en tout ce qui concerne le salut et nos es-

(1) Mademoiselle Marguerite Casalis doit épouser prochainement M. Eugène Maitin ; mademoiselle Louisa Keck est fiancée avec M. Samuel Kohler, neveu du missionnaire du même nom.

pérances pour la vie future. Il lui serait facile, s'il le jugeait bon, de permettre à nos bien-aimés d'en dire davantage sur ce qu'ils voient au moment où ils nous quittent. — « Ah! Duvoisin a dit que c'était beau, bien beau, dit-elle. — Oui, répondis-je; mais il n'a pas décrit ce qu'il voyait. — Ce sera *beau* ». reprit-elle avec conviction.

Le lendemain matin, M. Dyke nous fit dire qu'elle baisait beaucoup. Je montai immédiatement. « Je crois que le moment approche, » me dit-elle. Un peu après, elle regarda en haut en souriant : « Jésus!... Mon cher mari... »; puis elle me regarda et dit : « C'est bien beau », et répéta ceci deux fois, comme pour me rappeler notre conversation de la veille. Elle appela ses filles Julie, Louisa et Eugénie : « Mes enfants, embrassez-moi, adieu, je vais vous quitter, ne doutez jamais de Dieu; il prendra soin de vous. » Elle se souleva, passa ses deux bras autour de ses filles agenouillées près de son lit, les serra très fort sur son cœur, en répétant : « Je vous laisse seules, mes pauvres enfants. — Vous les laissez à Jésus, lui dis-je. — Oui, et à vous, mes chers amis... »

... Mon mari et mes filles étant arrivés, elle salua chacun par son nom. Aline était assise près de la porte; en voulant bouger sa chaise, elle donna un petit coup à la porte. « Qui frappe, est-ce Jésus? — Non, lui dis-je. — Je pensais que c'était Jésus qui venait me chercher... »

... Un moment elle se mit à chantonner. « Tu chantes, maman? lui demanda une de ses filles. — Oui, je ne sais pas chanter; mais je chante, je suis si heureuse. » — « A quoi penses-tu, maman? demanda Julie plus tard. — A rien; je *jouis*. Jésus est là et je suis si heureuse. » Elle demanda un cantique *sessouto*, puis, « Du Rocher de Jacob » et d'autres cantiques.

... Pendant ce temps, les gens du village venaient, s'arrêtaient un instant auprès du lit. Elle les saluait par leurs noms, et envoyait des messages aux gens de Mabouléla, son ancienne station...

Dans la soirée, nous lui chantâmes encore des cantiques, entre autres celui qui commence ainsi : « Si vous me demandez quelle est mon espérance, je vous répondrai que c'est Jésus... » Évidemment ce cantique l'avait transportée à Mabouléla, au milieu des gens de sa chère Église, car elle se mit à leur parler en sessouto :

« Mes enfants, vous savez combien je vous ai aimés. J'ai quitté la France pour vous enseigner le nom de Jésus, le seul par lequel nous sommes sauvés. Vous savez combien mon mari vous a aimés ; combien mes enfants, eux aussi, vous aiment... Restez attachés à Jésus ; soyez en paix et que Dieu vous bénisse ! »

« Monsieur Mabile, dit-elle ensuite, venez près de moi. J'ai quelque chose à vous demander. Quand je serai partie, vous prendrez £ 25 (1) de mon patrimoine que vous en verrez au Comité pour aider à combler le déficit. Combien cela fait-il en francs ? » On le lui dit. « Non, ce n'est pas assez ; je veux dire 5,000 francs. Vous entendez, mes enfants, ce que je dis à M. Mabile ? » Et elle insista sur la somme : « C'est le moins que je puisse faire, et vous direz au Comité combien mon mari et moi avons toujours trouvé qu'il était un Comité paternel. » Elle appela Henry Dyke et lui fit la même recommandation qu'à mon mari (2)...

Elle eut ensuite une parole d'affection pour ses enfants absents, pour son fils Daniel (3), sa fille madame Goy et son mari : « Priez beaucoup pour lui, dit-elle ; il a besoin d'un secours spécial de Dieu. Mon pauvre Eugène (4) qui eût été si heureux de me soigner ! Mes chers amis, dit-elle aussi, je veux que vous sachiez que je n'ai pas le moindre doute sur

(1) Vingt-cinq livres, c'est-à-dire 625 francs.

(2) Ce don de madame Keck est d'autant plus touchant, qu'il représente plus de la moitié de son patrimoine.

(3) Actuellement pasteur en France.

(4) M. le docteur Eugène Casalis, mort huit jours avant madame Keck.

tout ce qui s'est fait ces derniers temps (1); c'est Dieu qui a tout dirigé, tout ordonné. »

Apprenant que la fin n'était pas encore imminente, elle obligea tous ceux qui l'entouraient à se retirer pour prendre un peu de repos... « Ma chère amie, me disait-elle, il vous faut vous reposer, on a encore besoin de vous. — J'ai accompagné ma petite Léonie jusqu'à la porte, lui dis-je; et je veux aller avec vous aussi loin que je pourrai; je veux voir quand la porte s'ouvrira toute grande pour vous laisser entrer. — Oui, dit-elle, j'entrerai et je serai avec vos chères petites, et vous, vous resterez avec les miennes... »

Enfin, vers deux heures, elle dit à sa fille Julie : « C'est fini à présent. » Nous l'avons installée confortablement sur son oreiller et elle s'est endormie pour ne plus se réveiller. A cinq heures, je vis bien qu'elle s'en allait... Un quart d'heure après, elle était dans la gloire...

Nos lecteurs comprendront l'émotion profonde avec laquelle nous avons lu ce récit, et la reconnaissance de notre Comité pour le témoignage d'affection et de dévouement que madame Keck a tenu à donner, sur son lit de mort, à la Société des missions, que de pareilles marques d'attachement ne peuvent que fortifier singulièrement. Que Dieu en rende dignes ceux auxquels est confiée la charge redoutable de diriger notre œuvre!

Madame Caroline-Émilie Keck, née Piton, était née à Strasbourg, le 19 décembre 1826; elle s'est mariée au Cap, le 6 septembre 1851. Nous avons raconté la carrière de M. Keck avec détails (2). Rappelons seulement que M. et madame Keck ont travaillé successivement à Wellington, où ils ont assisté M. Bisseux; à Béerséba, où ils ont remplacé M. Rolland;

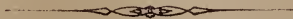
(1) Allusion à la suppression et à la vente de la station de Maboléla.

(2) Voir le *Journal des Missions*, année 1885.

à Mékuatleng, où ils ont succédé à M. Daumas. En 1859, ils ont fondé la station de Mabouléla, où M. Keck est mort en 1885 et que madame Keck n'a quitté qu'en 1890 pour se retirer à Morija et y terminer sa carrière après un an à peine de séjour.

On peut dire de madame Keck qu'elle a été la digne associée de son mari : ses derniers moments ont prouvé à quelle profondeur l'amour de notre œuvre et des Bassoutos était enraciné dans son cœur. Sa piété, puisée aux sources du plus pur Évangile, telle qu'elle l'avait entendu prêcher à Strasbourg, lors du beau réveil auquel elle avait participé ainsi que toute sa famille, était de celles qui se sentent plus encore qu'elles ne s'expriment en paroles. Elle avait, au plus haut degré, cet esprit doux et paisible qui, dit l'Écriture, est d'un grand prix devant Dieu, et forme la vraie parure de la femme chrétienne. Sa demeure était comme imprégnée de cet esprit : on y respirait je ne sais quelles bouffées bienfaisantes de l'air du vieux Strasbourg d'autrefois...

Madame Keck a eu neuf enfants, dont cinq sont encore en vie ; des quatre morts, trois fils sont enterrés à Laforce. Des cinq vivants, quatre sont en Afrique (trois au Lessouto et une au Zambèze), le seul fils survivant est M. Daniel Keck, pasteur en France. Madame Eugène Casalis, née Keck, était fille d'un premier mariage de M. Keck. Elle avait trouvé en madame Keck une mère tendre et dévouée qui aimait aussi M. Casalis comme un fils. Dans le double deuil qui l'atteint dans ses plus chères affections, madame Casalis, de même que ses sœurs et son frère, est entourée de notre profonde et respectueuse sympathie. Dieu veuille les fortifier et les soutenir dans leurs grandes épreuves.



ZAMBÈZE

A SESHÉKÉ

Lettre de M. Goy.

En péril de par la reine. — La fièvre. — Construction d'une chapelle. — Mokuaé à Seshéké. — Accusés de sorcellerie. — « Étranglons-le! » — Mokuaé tient un lit de justice. — Encore un deuil au Zambèze.

Seshéké, 20 mai 1891.

Bien cher monsieur,

La saison des pluies est passée et nous pouvons vous donner de meilleures nouvelles de nos santés. La fièvre nous a bien souvent visités : ma femme, en particulier, a déjà dû payer bien cher son tribut au climat. Notre enfant nous a été conservé, malgré plusieurs fortes attaques, et nous sommes heureux de le voir se développer.

Je suis très occupé à la construction d'une chapelle ; il est temps que Seshéké, notre plus ancienne station, soit doté d'un lieu de culte.

Pour cela j'ai dû commencer par dresser de jeunes bœufs pour me charrier le bois de la forêt. J'espère bien que la construction sera terminée avant la prochaine saison des pluies, car mes garçons ont pris goût à ce travail et m'ont rendu de grands services.

Il est question que Sa Majesté la reine Mokuaé prenne Seshéké pour sa capitale. Elle est donc venue explorer nos parages, sous prétexte d'organiser une grande chasse nationale.

Les gens de Seshéké, flattés de recevoir la visite de leur souveraine, s'étaient mis en quatre pour lui faire un accueil vraiment royal et lui avaient même bâti une grande maison, un vrai palais !

Mokuaé arriva par le fleuve avec une suite immense et soixante canots. Toute la population de Seshéké et de la province s'était réunie sur la rive pour acclamer la souveraine.

Lorsque le canot royal s'arrêta, toutes les femmes des chefs allèrent en cortège lui baiser la main et la conduire à ses appartements ; mais Mokuaté ne trouva rien à son goût, et ses pauvres esclaves durent lui édifier à la hâte quelque chose de plus beau encore.

M. Coillard vous a déjà parlé de cette femme qui mendie sans aucune honte ou plutôt qui s'imagine que sa royauté lui donne des droits sur tout ce qu'elle voit dans nos maisons.

Or donc, après quelques semaines passées à Seshéké dans les fêtes et les honneurs, Mokuaté partit pour une de ces grandes chasses qui sont toujours pour les Barotsis une époque de fête, et qui se pratiquent sur des îlots où le gibier se réfugie pendant la saison des pluies.

La reine avait laissé son palais sous la garde de quelques-uns de ses serviteurs ; or, un soir, un des missionnaires anglais, M. Ward, entra dans la cour pour parler aux gardiens ; le lendemain, il y revint encore, accompagné de son collègue, M. Baldwin ; et, voulant lui expliquer comment les Barotsis bâtissent, il traça du pied quelques lignes sur le sable.

C'en fut assez pour éveiller la superstition des gardiens, qui accusèrent ces deux messieurs de sorcellerie, et informèrent aussitôt la reine de ce qui s'était passé. Celle-ci, furieuse, voulut juger elle-même un cas aussi grave et manda les accusés auprès d'elle. M. Ward étant retenu par la fièvre, M. Baldwin partit sans lui et, ces messieurs ne connaissant pas la langue indigène, je fus appelé comme interprète dans cette triste affaire.

Après quatre heures et demie de voyage en canot, nous arrivâmes à un petit îlot où la reine avait planté ses tentes. A notre première entrevue elle fut très aimable avec moi ; mais elle ne voulut pas saluer M. Baldwin et lui ordonna de sortir de sa présence.

Un peu plus tard, cependant, les chefs réunis en conseil nous firent appeler, et je vis de suite que les esprits étaient montés contre nous ; mais j'étais loin de prévoir ce qui allait se passer.

On ordonna d'abord à M. Baldwin de s'asseoir sur le sable, ce qu'il refusa de faire. Il demeura debout, et la conversation s'engagea très vive.

Tout à coup un chef bondit sur mon compagnon en criant : « Saisissez-le ! » Aussitôt toute une bande sauvage, cinq cents hommes environ, l'entourent, vociférant à qui mieux mieux : « Etranglons-le ! Jetons-le à l'eau ! » et autres cris de mort semblables.

Voyant qu'on s'apprêtait à mettre les menaces à exécution, j'entourai M. Baldwin de mes bras, pensant qu'on ne lui ferait aucun mal tant que je serais ainsi cramponné à lui. Mais leur rage était telle, qu'ils se ruèrent sur nous et nous maltraitèrent de toutes les façons pour parvenir à nous séparer. Pendant que les chefs de Seshéké me retenaient, ceux de l'escorte de la reine emportaient M. Baldwin et le torturaient de mille manières. Un quart d'heure plus tard, cependant, il revenait auprès de moi, se traînant à grand-peine : on lui avait tordu les bras et les jambes : il était méconnaissable, ayant la bouche et les yeux pleins de terre et de sang. Néanmoins il dut, dans cet état, s'asseoir sans chapeau sur le sable, au grand soleil, durant toute une heure.

Pendant ce temps on m'insultait, m'appelant : « maître sorcier », et « le plus grand des filous », tout simplement parce que j'avais porté secours à M. Baldwin.

Puis Mokuaé me fit un long discours pour m'expliquer ses motifs de vengeance contre nos frères anglais. « Je consens à pardonner, fit-elle en terminant, mais j'exige une amende ; vous autres blancs, vous savez bien punir les noirs quand vous les trouvez coupables. »

M. Baldwin consentit à payer l'amende pour avoir la vie sauve ; mais la nuit suivante me parut bien la plus longue que j'aie jamais passée de ma vie, car autour de moi on répétait d'un ton féroce : « Oui, nous le tuerons, ce blanc-là ! il a voulu ensorceler notre reine pour mieux s'emparer du pays. »

Heureusement pour M. Baldwin, il ne comprenait pas leur langue.

Vers le matin, la reine Mokuaté m'offrit des canots pour rentrer chez moi. Mais, craignant que cette méchante femme n'eût donné secrètement l'ordre d'abandonner en route M. Baldwin sur quelque îlot désert, j'insistai pour que mon compagnon fût embarqué sur le même canot que moi.

Mokuaté, on le voit, a une étrange manière de rendre la justice. Dans une autre occasion, la paix d'un jeune ménage étant troublée par la présence d'un petit enfant appartenant à la femme, la reine condamna l'enfant à être noyé. Personne n'osa protester ; cependant le mari de la reine alla lui-même retirer de l'eau le pauvre petit être.

17 juin.

P. S. — Je dois rouvrir ma lettre pour vous annoncer la mort de notre cher enfant. Il est parti pour le ciel le 5 juin, à l'âge de sept mois et demi. La fièvre, qui ici menace toujours, s'est mêlée à la dentition. Nous voici seuls ; plus de doux rayon de soleil pour égayer notre *home!* Pensez à nous, nous en avons besoin.

Votre bien dévoué,

A. Goy.



A KAZUNGULA

Rien d'Europe ni de Séfula. — Prospérité relative. —
« Logés comme des princes. » — Enfin des nouvelles de M. Coillard.

Kazungula, 16 juillet 1891.

Bien cher monsieur,

Nous n'avons rien reçu d'Europe depuis mai ; rien de Séfula non plus depuis mars ! C'est à n'y rien comprendre, car les messagers ont été nombreux, ces derniers mois, entre Léaluy et Seshéké ; mais les rapports semblent se tendre de plus en plus avec le roi. Celui-ci a blâmé la reine au sujet des mauvais traitements subis par M. Baldwin ; mais il a aussi fait

écrire par deux fois à ceux de la mission wesleyenne de rentrer chez eux jusqu'à ce qu'ils aient appris à parler le sessouto.

La reine est de retour à Nalolo, les gens de Seshéké, qui étaient plus que las de sa présence, l'ayant effrayée au moyen de Matébélés imaginaires!

Grâce à Dieu, dans notre solitude de Kazungula, c'est à peine si nous avons senti le contre-coup de tous ces troubles. Les cultes sont régulièrement suivis depuis janvier; nos rapports avec tous nos voisins sont excellents, et notre petite école est pour nous un point lumineux qui nous encourage et nous fait oublier plus d'un côté sombre. Deux nouveaux élèves viennent encore d'entrer chez nous. Nous faisons de nos écoles le sujet le plus constant de nos prières; car c'est, à nos yeux, le meilleur, sinon le seul moyen de fonder une œuvre durable. Aussi ne regrettons-nous pas le temps qu'elle nous prend.

Nous jouissons, ma femme et moi, d'une santé excellente depuis l'année passée; aussi nos travaux ont-ils joliment avancé: nous avons inauguré, le 12 juin, notre grande maison où nous nous sentons comme des princes, en comparaison de tout ce que nous avons eu jusqu'ici. Quel luxe de pouvoir circuler librement, de posséder enfin un cabinet d'études, une chambre d'amis, d'avoir tout à portée et à l'abri! Reste la chapelle que j'espère commencer cette année et achever l'hiver prochain, s'il plaît à Dieu; après quoi ma station sera complète sans avoir beaucoup coûté à la mission. J'ai encore plus d'un travail en train cette année, entre autres une grande maison pour nos gamins, car leur hutte ne peut décidément plus les contenir. Il faut voir avec quel entrain ils y travaillent eux-mêmes.

Nous ne savons rien de Vollet, et nous attendons anxieusement ce renfort. Jamais nous n'avons autant senti notre isolement.

Ma femme va bien. Nous attendons, dans une quinzaine de jours, la venue d'un bébé. Madame Goy sera auprès de nous.

27 juillet.

Les nouvelles si désirées de Séfula nous sont enfin parvenues hier par Andréas, venu pour chercher les bagages Coillard entassés dans ma cour. Pauvre M. Coillard! il passe par un terrible creuset avec toutes ces histoires de la Compagnie.

A Seshéké, Goy a fini de fixer la charpente de la chapelle et va commencer le toit. Ici notre petit monde va bien; nous avons dû refuser d'autres demandes d'admission, par prudence, car cela coûte...

L'hiver nous fait ses adieux; nous commençons à jardiner.

29 juillet.

Décidément le roi permet aux wesleyens de se rendre à la Vallée, mais ne promet rien pour l'avenir; c'est tout ce que M. Coillard a pu obtenir de lui. D'après les dernières nouvelles, qui datent du 10 juillet, madame Coillard n'était pas très bien. M. Goy est tombé de sa chapelle en construction, mais, grâce à Dieu, il en est quitte pour quelques contusions au bras droit.

Souvenez-vous de temps en temps de vos bien affectionnés et dévoués.

LOUIS JALLA.



IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

Au nouveau Mangwato. — Bon accueil fait à M. Vollet. — « Je suis missionnaire. »

Palapye, 1^{er} juillet 1891 (1).

Cher monsieur Boegner,

Nous sommes arrivés à Palapye, le 24 juin, en bonne santé, après quaranté-six jours de voyage. Le voyage s'est

(1) Les derniers courriers venus d'Afrique nous apprennent qu'en vertu d'arrangements récents, *Palapye* est désormais en communications

effectué sans trop de difficultés, bien que nous soyons demeurés enlisés dans la boue pendant plusieurs jours, que nous ayons eu je ne sais combien de timons brisés et que nous ayons perdu deux bœufs. Tout cela, heureusement pour la mission, à la charge de l'entrepreneur de transport. C'est à Palapye que mes difficultés personnelles ont commencé, — difficultés toutes matérielles, dois-je me hâter d'ajouter. J'aurais été bien aise de me reposer un peu, mais cela m'a été impossible; — tout mon temps a été pris par les affaires. J'ai dû peser à nouveau une à une chacune de mes caisses, puis j'ai dû visiter Khama, Litia, courir de droite et de gauche pour trouver des wagons.

J'ai beaucoup à me louer de M. et madame Clarke, dont vous avez la photographie dans l'Album du Zambèze; ils n'ont fait que me combler de prévenances et d'amabilités. J'ai reçu également l'hospitalité la plus charmante de M. Hepburn, le missionnaire de Khama, mais, jusqu'à présent, je n'ai guère pu en jouir. Les distances sont si grandes à Palapye que j'ai dû passer presque toutes mes journées et même mes nuits chez les Clarke; de plus, les chemins sont abominables: un sable fin où l'on enfonce jusqu'à la cheville. La fièvre sévit avec force parmi les blancs et parmi les noirs. Quant à moi, grâce à Dieu, je ne me suis jamais mieux porté. Suivant en cela le conseil du docteur Jean Morin, je prends chaque jour un peu de quinine, préventivement.

Je n'ai eu qu'à me féliciter de P. Kanédi et de sa femme. Ce sont de vrais amis qui, loin de m'être à charge, m'ont rendu mille services tout le long de la route. Chaque jour je découvre de nouvelles et profondes qualités en P. Kanédi.

Vous m'excuserez si je ne vous décris pas minutieusement mon voyage; je n'en ai réellement pas le temps, et la descrip-

postales rapides avec Kimberley et le Cap. Une lettre partant de *Palapye* un mercredi peut rejoindre le paquebot du Cap le mercredi suivant. Autant de gagné pour nos communications avec le Zambèze, qui, toutefois, resteront lentes et irrégulières tant qu'un service postal allant jusqu'à Sesheké, ou tout au moins Kazungula, n'aura pas été établi.

tion a déjà été faite tant de fois ! Je compte me dédommager au Zambéze. Sauf quelques rares endroits montueux, c'est l'immense plaine africaine, la brousse, de hautes herbes, et des arbres trop espacés pour mériter le nom de forêt ; plus serrés cependant que ceux d'un parc ; en général, ils ont la hauteur des plus grands arbres du parc de Montsouris, mais on en rencontre de beaucoup plus grands.

Ma plus forte impression depuis mon départ de Morija est celle que j'ai éprouvée mardi dernier, 23 juin, la veille de mon arrivée à Palapye. Depuis vingt jours nous n'avions pas croisé une hutte ; pas une culture, pas un signe de vie indigène. Le 23, au coucher du soleil, nous approchons d'immenses champs de sorgho soigneusement entourés d'enclos en broussailles, puis le soleil se couche et la nuit vient suspendre toute espèce d'observation. Suivant mon habitude, je marchais à un kilomètre environ en avant des wagons afin d'éviter la poussière, lorsqu'au milieu de l'obscurité, j'entends des voix, des rires et des chants, le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons et des chèvres dans les kraals où on les enferme pendant la nuit. Évidemment, il y a un village à proximité.

Je continue à avancer tout en ralentissant le pas afin de me rapprocher des wagons, lorsque tout à coup je me trouve au milieu d'un village. A la lueur indécise des feux de broussailles, je puis distinguer des huttes, des kraals, des indigènes accroupis drapés dans leurs manteaux de peaux. Eux aussi m'ont aperçu ; une foule d'enfants accourt et se met à m'interpeller. A chaque interpellation succèdent d'immenses éclats de rire ; évidemment, leurs dispositions ne sont pas bienveillantes ; ils me prennent pour quelque aventurier se rendant à pied dans le Mashonaland. Je décline alors ma qualité : *Ke'na moruti* (je suis un missionnaire). Un long silence succède à cette courte phrase ; ils regrettent l'accueil qu'ils m'ont fait ; puis, de toutes parts éclatent les : *Lumelara!* (bonjour, père), et d'eux-mêmes tous ces petits enfants viennent se grouper autour de moi et entonnent de cette voix de tête qu'ils affectionnent un beau cantique séchuana. Les

hommes, les femmes accourent, unissent leurs voix à celles des enfants, et bientôt tout le village est là chantant dans l'ombre.

A ce moment, la lune se lève toute rouge, éclairant les détails de toute la scène. A perte de vue, les champs de sorgho, puis les huttes, les kraals; enfin, tout près de moi, ces enfants nus, ces hommes, ces femmes vêtus de peaux, qui chantent en l'honneur du Rédempteur, dont le doux nom Jésus revient à chaque couplet. Pendant quelques instants, j'ai éprouvé une des plus vives émotions de ma vie, une impression d'indicible douceur. J'ai senti comme l'ombre de ce qu'éprouvait Notre-Seigneur lorsqu'il voyait les multitudes se presser autour de lui, et j'ai béni de tout mon cœur Celui qui donne de telles joies à ceux qui veulent se consacrer à la grandeur de son royaume.

Plus j'avance, plus je m'africanise; je vous écris ce soir dans une hutte. M. Hepburn, étant encore campé provisoirement dans la brousse, n'a pu mettre qu'une hutte à ma disposition, mais là! une vraie hutte africaine; elle est spacieuse, mais il faut se baisser pour y entrer; pas de fenêtres. A travers la mince cloison, j'entends les gens de M. Hepburn rire, causer, jouer de leurs primitifs instruments, accroupis autour du feu. Que je voudrais posséder complètement leur langue, m'asseoir à côté d'eux, causer familièrement avec eux, et tâcher de pénétrer les secrets de leur cœur, les plus profonds replis de leur conscience! Dieu aidant, cela viendra.

Mais il se fait tard et j'ai encore une foule de lettres à écrire. Je tâcherai de vous envoyer encore quelques lignes par le prochain courrier, avant mon départ de Palapye...



DERNIÈRES NOUVELLES DE M. VOLLET

Klamaklenyane, 13 août 1891.

Nous ne sommes plus qu'à dix jours de marche à pied du Zambèze, mais comme les bœufs sont dans le plus piteux

état, et le chemin abominable, un sable fin et profond, nous mettrons bien encore un mois. Jusqu'ici tout a bien marché; il fait très chaud le jour et pas la nuit; mais je supporte très bien la chaleur et je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition. Les difficultés se trouvent en avant; sur un espace que des bœufs dans leur état normal mettent cinq jours à traverser, nous ne trouverons pas une goutte d'eau. Mais je suis sans inquiétude; nous sommes sous la garde de Dieu. Je n'ai qu'à me louer de Kanédi et de sa femme Yoséfina; grâce à cette dernière, je n'ai pas été un seul jour sans pain. Quant à Kanédi, c'est un véritable ami. Un certain nombre de Barotsis et de Masubias, de retour du Transvaal, accompagnent mon wagon; ils sont gais, complaisants et pas voleurs. Si ceux que je rencontrerai au Zambèze ressemblent à ceux-ci, tout ira bien. Je n'ai que le temps de vous adresser ces quelques lignes; je profite du passage d'une députation de trois chefs barotsis envoyée à Khama par Léwanika, pour vous faire parvenir ces quelques lignes. Ils sont accompagnés d'une grande suite de porteurs chargés d'ivoire; d'autres ont des fusils et des assagaies. Ce sont tous de beaux hommes, grands, robustes et bien découplés...

Votre tout dévoué,

ÉMILE VOLLET.

SÉNÉGAL

A LA FIN DE L'HIVERNAGE

C'est toujours avec le cœur serré que nous voyons nos missionnaires du Sénégal s'engager dans la pénible et dangereuse saison connue sous le nom d'hivernage, et c'est avec un soulagement égal que nous saluons la fin de cette difficile période. M. Brandt nous donne, à la date du 6 octobre, les détails qu'on va lire sur l'état sanitaire de la petite

colonie missionnaire. Nos lecteurs, qui n'ont pas oublié la grave maladie qui a failli emporter M. Morin au mois de février, apprendront avec regret que madame Morin, elle aussi, vient d'être très éprouvée dans sa santé :

« Nous allons bien et nous serons bientôt à la fin de l'hivernage.

« Nous pouvons dire que nous avons, jusqu'ici, été merveilleusement secourus : je n'ai pas été un jour au lit, et ma femme, sauf ces crises de palpitations et d'évanouissement qu'elle a subies au mois de juillet, est bien aussi. Que Dieu nous maintienne nos forces, pour que nous puissions longtemps encore travailler à son service.

« Comme mes précédentes lettres le disaient, depuis longtemps madame Morin n'était pas bien. Elle vient de traverser quelques jours très pénibles où elle a beaucoup souffert, et pendant lesquels son mari a été très inquiet; aujourd'hui elle va mieux. J'espère que petit à petit elle se remettra, quoique ce lui soit bien difficile ici.

« Heureusement que durant ce temps l'enfant de M. et madame Morin va bien.

« M. Taylor a été un peu souffrant; dimanche j'ai dû faire le culte. Sa fille Marguerite doit arriver ce soir ou demain. »

TAÏTI

INAUGURATION DU TEMPLE DE PAPÉTOAI

(Suite et fin.) (1)

Le service terminé, le cortège se reforme, et toute l'assistance se porte vers l'enclos de la Mission où est dressé le festin traditionnel. Inutile de dire l'entrain et le plaisir que trouvent les convives à y participer. Il se termine par plu-

(1) Voir la livraison précédente, page 425.

sieurs discours dont les principaux sont prononcés par MM. Poroï, conseiller privé, et Tâti Salmon. Chacun frémit de joie et fait éclater ses applaudissements, lorsque ce dernier, de sa voix mâle et harmonieuse, rappelant la célèbre bataille dite de Féipî, où les chrétiens défirent l'armée païenne d'Opuhara, son grand-parent, en 1815, s'écrie : « Nous fûmes battus dans cette rencontre où le paganisme tenta ses derniers efforts contre l'Évangile triomphant. Aujourd'hui nous nous réjouissons de ce qu'Eiméo (les chétiens) remporta la victoire. Aussi sommes-nous venus, ô gens de Mooréa, prendre part à la belle fête d'inauguration de votre nouveau temple ! »

Un deuxième service, très intéressant, a lieu à 7 heures du soir. Les magnifiques lampes et les beaux luminaires, allumés pour la première fois, remplissent le sanctuaire d'une douce clarté. — Tour à tour les pasteurs indigènes parlent sur ces paroles du Seigneur : « Je suis le pain de vie. » En introduisant le sujet, je rappelle à l'auditoire que, lors du cyclone qui dévasta Papétoaï en 1889, le temple, alors inachevé, servit de magasin pour les vivres envoyés aux habitants par la charité de leurs frères de Taïti. C'est là qu'ils venaient chercher la farine, le riz, les viandes conservées, etc., etc. Ce soir, dans ce temple, maintenant consacré à son nom, le Seigneur Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie. » C'est Lui, c'est sa Parole vivifiante qu'ils y viendront désormais chercher.

Après les allocutions des pasteurs indigènes, commencent des récitations sur des sujets bibliques. Un premier groupe, venu du district d'Haapiti (Mooréa) et qui s'est donné le nom de « Papua » (Nouvelle-Guinée), pour marquer son peu de connaissance des choses religieuses, récite d'abord une pièce qui a pour sujet la pierre qui servit de chevet à Jacob à Béthel. Le préparateur de ce travail, chacun le sent, n'était évidemment pas un habitué du sanctuaire ; car le peu de spiritualité de sa composition est manifeste à tous. Le dernier qui parle dit : Voilà ce que « Papua » vous rapporte ce soir. Si nous nous sommes trompés et si nous avons fait fausse

route, dites-le-nous et remettez-nous sur la droite voie.

Papara vient ensuite avec ces mots augustes du Sauveur pour thème : « Tout est accompli. » Quel plaisir d'écouter les orateurs de ce groupe ! Quelle sûreté et quelle onction dans leur voix ! quelle édification dans leurs paroles ! Le contraste avec les premiers est frappant.

Vient le tour du groupe de Papéété. Le premier orateur, le diacre Mato, met en saine gaieté l'auditoire en disant que le sujet que lui et ses compagnons avaient préparé était précisément celui qui venait d'être traité par les invités de Papara. Ils avaient bien pensé au texte : « Je suis le pain de vie », mais comment s'aventurer sur les brisées des pasteurs ?... Force leur a donc été de chercher un autre thème. Le Seigneur leur a mis au cœur d'essayer de répondre par sa parole à la demande de « Papua » qui s'est écrié : Si nous avons fait fausse route, remettez-nous sur la droite voie. Mato, dans une allocution admirable de justesse et de puissance qui électrise l'assemblée, leur montre Jésus le Sauveur des pécheurs, source de toute lumière et de toute vérité. Un autre orateur base son exhortation sur les paroles de Paul au géôlier de Philippes. « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Une dizaine d'allocutions pleines de feu, dont plusieurs prononcées par des sœurs, suivent sur des textes de même nature et parfaitement appropriés à la circonstance. Il s'en dégage une puissante édification, et chacun de penser : Il fait bon ici. Au milieu de son allocution, une des femmes fait passer sa voix, par une transition remarquable, du récitatif au chant. Tout le chœur de Papéété la suit à plusieurs voix dans un cantique d'une suave harmonie ; et quand le cœur se tait, elle reprend sa voix naturelle et termine son allocution. Ce cantique encadré dans un discours, et nullement au programme, produit le plus vif plaisir. — Mais la pendule va sonner minuit. M. Isaac Henry, qui a demandé la parole, rappelle que son bienheureux père était l'un des premiers missionnaires qui arrivèrent sur le « Duff » à Taïti en 1797. Il s'estime privilégié d'avoir pu assister à une nou-

velle fête de l'Évangile dans une localité où il habita longtemps lui-même et à laquelle se rattachent, pour le christianisme, de si glorieux souvenirs.

M. Henry sert ainsi, dans la fête, de trait d'union entre le présent et un passé déjà bien lointain. Il est heureux de témoigner de son attachement à la cause de l'Évangile dont la puissance arracha les habitants de ces îles aux plus cruelles pratiques de l'idolâtrie.

Minuit est sonné. La bénédiction du Céleste Père est invoquée sur l'assemblée, qui se disperse après force poignées de mains, et non sans emporter dans le cœur d'inoubliables souvenirs.

Agréez, cher monsieur et honoré frère, l'assurance de mes sentiments très dévoués,

FRÉD. VERNIER.



DISCOURS DE M. LE MISSIONNAIRE BRUN

prononcé à l'inauguration du temple de Papétoai.

Salut, prince Hinoï, qui avez bien voulu honorer de votre présence et présider cette cérémonie, au nom du roi Pomaré V, que la maladie retient à Papéété et pour lequel nous implorons la miséricorde divine. Salut, vous aussi, membres de la famille royale et des familles les plus influentes de Taïti. Merci, président du conseil d'arrondissement du Nord, chefs, pasteurs, protestants de Taïti et de Mooréa, Européens de Papéété, merci de l'empressement avec lequel, malgré de grandes difficultés, vous êtes venus vous réjouir avec nous en ce jour de fête religieuse.

Je n'oublie pas, mes chers amis, que vous attendez tous avec impatience le discours de circonstance de M. le pasteur Vernier. De là, l'hésitation que j'éprouve en me présentant devant vous en ce moment pour vous raconter l'histoire du

temple que nous inaugurons aujourd'hui. Ce qui me rassure, c'est la pensée que vous serez indulgents envers moi et que mon allocution sera aussi courte que possible. Puisse-t-elle vous intéresser !

L'ancien temple, dont celui-ci n'est pour ainsi dire que la reproduction et le rajeunissement, date de l'époque où Mooréa accueillit favorablement l'Évangile et devint le berceau du protestantisme de l'Océanie orientale. Cette île tout entière travailla pendant plusieurs années à la construction de cet édifice religieux, premier temple en pierre bâti dans les îles de la Société, grâce à l'initiative, au zèle et à la persévérance des anciens missionnaires de Taïti, entre autres de MM. Platt et Henry. Quel éclatant et touchant témoignage de la piété des païens nouvellement convertis !

Mais hélas ! cette remarquable construction, couverte en pandanus, ornée à l'extérieur d'un magnifique corail habilement taillé et solidement plaqué, avait deux défauts sans lesquels elle eût peut-être duré des siècles : elle était sans fondements, simplement posée sur le sol, et renfermait une source d'eau assez considérable. Cette source, filtrant à travers un terrain entièrement sablonneux, devait fatalement miner cet édifice et en hâter la ruine. C'est ce qui malheureusement ne tarda pas à arriver. Commencé en 1822, ouvert en 1829, ce temple était déjà en 1873 en très mauvais état. Nous fûmes obligés — nécessité aussi impérieuse que désolante — de le fermer à cette époque, à l'entrée même de notre ministère pastoral.

Depuis lors, que de démarches tentées en faveur de la restauration de cette maison de prières ! que de refus essayés ! que de souffrances morales éprouvées à la vue de cet édifice dépérissant de jour en jour, pareil à un être jeune encore et bien-aimé qui succombe en dépit de tous les vœux et de tous les efforts faits pour son rétablissement !

Ne pouvant plus se réunir dans ce temple, la congrégation de Papétoāi dut s'assembler tantôt en plein air, tantôt dans de vastes cases peu confortables et peu propres à attirer des

auditeurs. Cependant que nous serions ingrats si nous ne bé-nissions pas le Seigneur de ce que ces divers lieux de culte ont toujours été fréquentés, le dimanche, par presque toute la population du district et, deux fois par semaine, par une bonne partie des membres de l'Église! Puisse l'avenir être aussi favorable que le passé, et ce beau temple attirer autant de monde que les modestes lieux de réunion qu'il est appelé à remplacer!

Douloureusement impressionné à la pensée que l'on songeait à vendre à des ministres d'un autre culte les matériaux de notre ancienne maison de prière; attristé à la vue des nombreuses pierres de taille, gisant déjà sur le sol, toutes brisées; jaloux de l'honneur du protestantisme taïtien et surtout de la gloire de celui à qui l'on avait jadis consacré cet édifice, le pasteur de Papétoāï décida enfin le conseil de paroisse de cette localité à demander au conseil du district de se charger, avant qu'il fût trop tard, de la reconstruction de notre ancien temple.

Cette demande eut lieu en 1881.

En 1882, le district, ayant pour chef Amaru a Metua, passait un contrat avec un entrepreneur de Papéété. Celui-ci s'engageait, moyennant la somme nette de 55,000 francs, à démolir et à rebâtir la maison de prière de Papétoāï, en en conservant et la forme et les dimensions. On s'apprêtait déjà à imposer la population du district en vue de l'œuvre en question, lorsque l'administration française intervint et s'opposa de la manière la plus formelle à ce que la commune se chargeât de cette grande entreprise. En même temps, elle avait l'obligeance d'informer le pasteur de Papétoāï qu'elle encouragerait ce travail si la paroisse protestante voulait l'exécuter elle-même au moyen de dons purement volontaires. Celle-ci saisit hardiment cette occasion favorable, comptant sur le libre concours des paroisses de Taïti et de Mooréa et avant tout sur l'aide de Dieu, à qui toutes choses sont possibles.

Ce projet, communiqué au conseil d'arrondissement de

Mooréa et au conseil supérieur des Églises taïtiennes, fut accueilli — nous sommes heureux de le dire — avec une grande joie et un véritable enthousiasme. Des collectes générales furent proposées. Le fer était chaud, on le battit immédiatement, aussi la tournée de collectes que l'on fit en 1882, à Taïti et à Mooréa, rapporta-t-elle près de 9,000 francs. La paroisse de Papéété, grâce au zèle de son cher pasteur, s'était montrée très généreuse; toutes les autres, à l'exception d'une seule, avaient suivi ce bel exemple, celle de Haapiti surtout. Tous ces dons encouragèrent la paroisse de Papétoai à persévérer dans la voie du sacrifice où elle était déjà entrée joyeusement.

Enfin, en 1887, le roi Pomaré V posait solennellement la première pierre du nouvel édifice en présence d'une bonne partie de la population de Mooréa et de quelques personnes de Papéété, et le pasteur, M. Vernier, captivait l'attention de ce grand auditoire, grâce à un discours très intéressant et très émouvant. Ce fut un beau jour. Mais hélas! elle n'était plus là pour en jouir, la pieuse servante de Christ qui avait tant gémi sur l'ancien temple et tant contribué à sa reconstruction. Le Seigneur l'avait déjà introduite, à la fin de 1882, dans un temple dont Dieu lui-même est l'architecte.

Celui que nous inaugurons aujourd'hui a été construit par des hommes. Je vais sans doute au-devant de vos désirs en vous faisant savoir de quelle manière ces hommes-là se sont acquittés de leur tâche respective (1)...

Est-ce à dire que nous ayons atteint l'idéal que nous avions conçu? Hélas! non. Il nous aurait fallu, pour le réaliser moins imparfaitement, plus de capacité, plus de liberté, plus d'argent, plus d'ouvriers consciencieux et surtout moins d'entraves de la part de ceux qui auraient dû le plus faciliter

(1) Suit, dans le texte original, une série de remerciements adressés aux entrepreneurs, qui sont : M. P. Horley, pour la bâtisse; M. Thévenot, pour la charpente, et le Taïtien Tuia a Tuarau, pour la chaire.

notre tâche. Quoi qu'il en soit, cet édifice, malgré ses lacunes et ses imperfections de détail, ne manque, ce nous semble, ni de simplicité, ni de solidité, ni d'élégance. N'est-ce pas là, après tout, l'essentiel?

Dieu seul sait combien a été pénible, laborieux, l'enfancement de ce temple. N'importe ! Un seul sentiment remplit notre cœur à cette heure : c'est celui de la reconnaissance. Quelle grâce le Seigneur nous a faite, quel privilège Il nous a accordé d'élever à sa gloire et pour le salut des âmes ce nouveau lieu de culte. Oui, nous nous réjouissons de ce que, après tant d'années de lutttes et de bénédictions, cet édifice est enfin terminé d'une manière aussi heureuse.

Bénis, Seigneur, tous ceux qui nous ont aidés de leurs dons et surtout de leurs sympathies dans l'accomplissement de cette œuvre. Sois mille fois loué, ô Éternel ! de ce que grâce à Toi notre travail n'a pas été inutile. Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain. Oui, l'Éternel nous a puissamment aidés ; aussi est-ce en souvenir de son secours, si efficace et si miséricordieux, que nous avons tenu à conserver le nom gravé sur l'une des façades de l'ancien temple : Ebénézer, l'Éternel nous a secourus.

Qu'il me tardait de vous dire, mes chers amis, que ce lieu de culte est entièrement dû à des sacrifices volontaires, qu'il a été construit librement et avec amour par le protestantisme de Taïti et de Mooréa. La piété des fils a relevé ce que la piété des pères avait édifié.

Si la paroisse de Papétoai n'a pas, comme vous le savez, accompli à elle seule ce grand travail, au dessus de ses forces et de ses moyens, cependant permettez-moi de vous dire que c'est à elle — quoi de plus naturel ? — qu'en revient la plus grande part, les deux tiers environ. Toutefois, nous le répétons avec plaisir, c'est grâce à vos sacrifices nombreux et généreux que nous avons pu construire ce beau temple. C'est pourquoi nous considérons comme un véritable privilège d'être appelé à vous faire connaître le résultat des collectes et des dons particuliers qui nous ont permis d'avoir, après

dix-huit ans d'attente, un lieu de culte fort agréable et pouvant contenir cinq cents personnes environ.

COLLECTES GÉNÉRALES :

Taïti.	10.844 50
Mooréa.	2.654 50
Huahine.	260 »
Maïao.	83 50
Dons spéciaux.	1.865 »
Pose de la première pierre.	270 »
Total.	<u>15.977 50</u>
COLLECTES A PAPÉTOĀĪ	28.830 »

DONS EN NATURE :

	leur approximative :
Roi Pomaré V : candélabre.	150 »
Marau Salmon : id.	300 »
Paroisse de Téaharva : 5 lampes.	200 »
Papéété : pendule.	60 »
Papétoāï : 2 lampes.	80 »
id. : plaque en marbre.	184 80
id. : sable et chaux.	2.500 »
Total.	<u>3.474 80</u>

RÉCAPITULATION :

Collectes générales.	15.977 50
Collectes à Papétoāï.	28.830 »
Dons en nature.	<u>3.474 80</u>
Total.	48.282 30

Si nous ajoutons à cela les pierres et le corail de l'ancien édifice, nous trouvons que le nouveau temple représente une valeur de plus de cinquante mille francs. Mais ce qui lui donne une importance particulière, — est-il nécessaire de le rappeler? — c'est qu'il a été bâti à l'endroit même où fleurissait jadis un temple d'idoles; qu'il contient une partie des matériaux ayant appartenu à cette étrange construction païenne; qu'il est entièrement le fruit de sacrifices volontaires; c'est enfin et surtout que le protestantisme d'une grande partie des îles de l'Océanie a pris naissance à Papétoāï même. N'est ce pas, en effet, en souvenir

de ce grand bienfait que les protestants de Taïti ont librement et joyeusement fait des dons considérables pour la reconstruction du temple élevé jadis par les premiers chrétiens de Mooréa? Ces sacrifices, Dieu les a acceptés; Dieu aime celui qui donne gaiement. Il est temps, mes chers amis, de terminer cette longue allocution. Faisons-le en élevant nos regards vers notre Père céleste et en lui adressant de tout notre cœur cette courte prière :

Seigneur! Sois béni pour cette maison de prières que tu nous as donnée dans ta grande miséricorde!

Veuille demeurer dans ce sanctuaire que nous te consacrons en ce jour, et daigne le faire contribuer longtemps et dans une grande mesure à l'avancement de ton Règne de paix, de sainteté et d'amour. Amen.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

UNE FÊTE A LOVEDALE. — NOIRS ET BLANCS RÉUNIS. — FAIRE « VOIR » LE CHRISTIANISME. — STATISTIQUES DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — LES TROUBLES EN CHINE. — OPINION D'UN LETTRÉ CHINOIS. — LA MONGOLIE ET J. GILMOUR. — « LA VRAIE MÉTHODE. » — EN CORÉE.

Quand M. W. Govan ouvrit son école de Lovedale, en 1841, avec onze Cafres et neuf blancs, se serait-il douté que, cinquante ans après, il y aurait dans cette même école six cent soixante élèves? Le 21 juillet dernier, on a célébré dans la Cafreterie britannique le joyeux cinquantenaire de cette institution (1). Les presses de Lovedale avaient imprimé, il y a quatre ans déjà, la liste de tous les jeunes gens sortis de cette institution (2). On comptait alors environ deux mille

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1882, p. 384 et suivantes.

(2) *The Lovedale Register*, Lovedale, 1887, page 642, in-8°.

anciens élèves vivants, en grande majorité des naturels de l'Afrique australe, et occupant des situations honorables; quelques-uns étaient devenus des hommes distingués. Mais cela ne fût-il pas, disait à cette époque un journal colonial (1), que tout de même des milliers de jeunes gens ou d'hommes, utiles aujourd'hui, payant impôt, consommant et produisant des denrées de tout genre, seraient encore, sans Lovedale, des barbares nus et se frottant d'ocre rouge.

A l'occasion du jubilé, M. A. Smith, l'un des professeurs, a essayé de résumer en trois points les caractères distinctifs de l'Institution de Lovedale. Dès l'abord, on a commencé à Lovedale à réunir pour l'instruction les blancs et les noirs; pour certaines choses, on laisse à chaque race sa sphère spéciale; mais les élèves noirs et blancs apprennent à se connaître et à s'estimer; dans une même classe, une saine émulation les aiguillonne; en un mot, on les réunit sans les mêler. C'est à M. Govan, le fondateur, que l'on doit cette méthode et ce principe. En second lieu, comme l'indique le beau nom de Lovedale, « Val d'amour », bien qu'il dérive de celui du docteur John Love, le fondateur de la Société des missions de Glasgow (1792), — l'institution de Lovedale est chrétienne sans distinction sectaire; cela est en grande partie l'œuvre du docteur J. Stewart (2), le directeur du collège depuis 1870. Enfin, Lovedale vise à civiliser, instruire, élever, mais avant tout on y travaille à amener les élèves aux pieds de Jésus (3). Il se peut que des caractères ainsi formés soient d'abord comme déclassés dans leur milieu d'origine. C'est ce qui a eu lieu aux premiers siècles de notre ère. Le christianisme transfigure d'abord des individus au risque d'en faire des étrangers dans la société de leur siècle, au risque de leur infliger le mépris et l'hostilité, parfois féroce, de leurs contemporains. Mais ces individus sont comme un ferment;

(1) *The Cape Argus*, cité par *The Christ. Express*, 1887, p. 100.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 348.

(3) *The Christian Express*, 1891, p. 139.

leur seule existence finit par transformer la société tout entière. Ce sera l'histoire de la mission moderne.

Un autre maître de Lovedale, Cafre lui-même, le petit mais remarquablement intelligent J.-K. Bokwé, a parlé, dans une allocution des plus intéressantes, de ce que les blancs ont fait et ont à faire encore pour les noirs. Il indique avec beaucoup d'énergie qu'il ne s'agit pas, en Cafrerie, — et ailleurs en Afrique, peut-on ajouter, — de démontrer la vérité du christianisme par des arguments logiques. « Savez-vous, s'écrie-t-il, ce que vous demandent mes compatriotes? Ils veulent voir le christianisme, le voir dans vos vies, à vous chrétiens (1). »

Puisse donc Lovedale, comme le souhaitait un autre orateur, inscrire sur sa bannière, au moment d'entrer dans le second siècle de son existence, la parole du prophète : « Ni par la puissance, ni par la force, mais par mon Esprit, dit l'Éternel des armées. »

Un recensement général a été opéré dans la Colonie du Cap, le 5 avril dernier(2). Comme l'Afrique australe nous

	Population totale	Européens	Nature's	Baptisés	Com-muniants
Colonie du Cap...	1.525.742	376.812	1.148.930	229.345	42.363
Natal.	550.000	50.000	500.000	22.454	6.300
Pays des ba-Souto.	269.000	500	268.500	17.800	5.700
Beïchouanaland . .	12.000	5.000	7.000	900	300
Transvaal.	519.128	119.128	400.000	33.763	14.095
Etat libre d'Orange	206.600	77.000	129.600	15.098	4.323
TOTAUX. . .	3.082.470	628.440	2.455.030	319.360	73.084

touche de près, il peut être intéressant de noter ici ces chiffres, en y joignant ceux des autres régions de l'Afrique

(1) *The Christian Express*, 1891, p. 150 et suivante.

(2) *Revue française*, 1891, p. 463.

australe anglaise et ceux des deux républiques africaines. En regard, je place une estimation du nombre des naturels baptisés et des membres communicants des Églises indigènes (1).

Il suffit d'une seule remarque pour donner à ce tableau son importance. Sur sept noirs de l'Afrique australe, on compte aujourd'hui à peu près un baptisé; les membres communicants de l'Église chrétienne forment les trois centièmes de la population indigène.

Il y a quelques mois, nous avons publié des statistiques pareilles sur la Chine (2). L'histoire des désordres et des émeutes contre les chrétiens, dans les pays de l'extrême Orient, n'est pas encore terminée (3). Une disette, qui désole surtout les régions montagneuses du nord de la province du Sç-tchuen occidental, s'ajoute aux persécutions qui y sévissent. Mgr Blettery écrivait déjà au mois de mai dernier (4) : « Partout les païens ne se cachent pas pour dire : « Fuir « et piller les chrétiens, ce n'est pas violer la loi de l'em- « pire, puisque les mandarins ne punissent pas ceux qui le « font. » Vraiment, à voir la conduite de nos gouvernants, c'est une conclusion toute naturelle... A quand donc le relèvement de ces beaux districts et la reconstruction de plus de deux cents maisons détruites ? » Du Chen-si septentrional, où travaillent les franciscains, au nord du Sç-tchuen, on apprend la nouvelle, sans détails encore, du massacre du Père Étienne, originaire d'Avignonet (Haute-Garonne), et de deux religieuses. D'autre part, les troubles sur les rives du fleuve Bleu ont eu un écho dans la province de Canton. Le 12 juillet

(1) Ces derniers chiffres ont été rassemblés, mais groupés différemment, par A. Merensky, *Der gegenwertige Stand der evang. Mission in Südafrika* (Berlin, 1891). La mission romaine compte environ 2,000 adhérents parmi les indigènes de l'Afrique du Sud.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 284 et 285.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 389.

(4) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 398.

dernier, avant que Mgr Chausse ait pu avertir le vice-roi, la chapelle catholique de Che-lung, à quelques kilomètres seulement de Canton, a été saccagée. Le bruit du pillage se répandit comme une trainée de poudre. Le soir du même jour, cent cinquante familles de chrétiens se trouvaient complètement ruinées. Le lendemain, un mandarin arriva sur les lieux et arrêta l'un des principaux perturbateurs ; mais, comme les soldats l'emmenaient, une foule compacte les assaillit à coups de pierres, et l'officier dut rendre le coupable. L'effet fut désastreux. Dès le jour suivant, les incendies et les pillages s'étendirent vers le nord (1). Les dernières nouvelles, enfin, parlent de troubles à Y-tchang, dans le Hou-pé, à mille kilomètres environ de Chang-haï, sur le Yang-tse-Kiang. Au commencement de septembre, une poignée d'hommes déterminés attaquèrent, en présence des fonctionnaires chinois, l'établissement appartenant à la Mission épiscopale américaine et y mirent le feu. Le révérend H. Sowerby faillit être assassiné. Puis la foule incendia le couvent des franciscains réformés (2).

Il y a plus de deux mois, un lettré chinois, qui paraît connaître l'Europe, a publié une brochure intitulée : « Défense du Peuple adressée aux nations étrangères ». L'argumentation en est curieuse. L'auteur estime que les chrétiens chinois n'appartiennent qu'à la lie de la population ; ils ne demeurent chrétiens que parce que les missionnaires les paient ; ils ne valent pas tant d'argent, ni surtout que la paix soit troublée entre la Chine et l'Europe. Conclusion : Que les missionnaires européens se retirent. Le raisonnement est chinois. Si les six cent mille chrétiens chinois étaient ce que dit cet opuscule, comment résisteraient-ils à la persécution ? La persécution, même en dehors des éclats périodiques, est pour eux l'état normal ; et leur nombre augmente. Pour supporter l'ostra-

(1) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 448.

(2) D'après le *Temps* du 14 octobre 1891.

cisme que leurs compatriotes leur infligent, il faut bien que leur foi soit sincère et énergique. Quant à la théorie politique, on peut la discuter. La mission chrétienne a été imposée à la Chine par la paix de Nankin (1), peu glorieuse pour l'Europe, du reste. Légalement, la Chine ne peut donc rien contre le christianisme, mais elle pourrait déchirer le traité de Nankin et les traités postérieurs qui l'ont confirmé. Fût-elle résolue à cela et assez forte pour se débarrasser encore une fois des « diables étrangers », — ce qui est peu probable, — que l'Évangile conquerrait tout de même les cent peuples de l'Empire du Milieu, comme il a triomphé de l'empire romain qui avait tenté de l'étouffer. Les progrès seraient peut-être plus rapides, ainsi, que sous le régime de la protection des cuirassés. En tout cas, il importe de prier plutôt que d'exercer une pression sur les gouvernements européens.

(A suivre.)

F. H. K.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 390.

Le Gérant : A. BOEGNER.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTRE APPEL AUX ÉGLISES

Ce n'est pas en vain, nous sommes heureux de pouvoir le constater, que nous avons attiré l'attention des Églises sur nos devoirs anciens et nouveaux, et sur les besoins qui en résultent. Nos appels ont été entendus. De nombreux amis y ont répondu; et si les dons continuent à nous arriver dans la même proportion, nous pouvons espérer terminer cette année libres de tout déficit, et avec des ressources suffisantes pour les besoins des diverses branches de notre œuvre.

Les dons pour le Zambèze, qui a, comme on le sait, une caisse spéciale, sont aussi en progrès notable sur l'an dernier. Il s'en faut, cependant, que le déficit qui pèse sur cette œuvre soit comblé. Aux amis des missions d'aviser; à eux de faire en sorte que les frères qui portent le fardeau de cette entreprise, périlleuse et difficile entre toutes, soient au moins affranchis de toute inquiétude relativement aux moyens matériels de continuer leurs travaux.

Les souscriptions reçues pour la future mission du Congo montrent que cette mission a les sympathies de notre protestantisme, mais il ne sera possible de déterminer les propor-

tions de l'œuvre à entreprendre que quand nos principales Églises auront entendu les appels de nos missionnaires en tournée et auront indiqué dans quelle mesure elles se proposent d'y répondre.

Rappelons encore — au risque de nous répéter — que la réponse que nous attendons, la seule que nous puissions accepter comme décisive, ce sera, de la part de nos Églises, une attitude telle que nous ne puissions conserver aucun doute sur l'appui qu'elles comptent nous donner dans l'avenir.

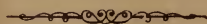
Il importe de le dire clairement pour éviter tout malentendu. Le déficit de l'an dernier n'est point résulté, comme on pourrait le croire, d'une augmentation des frais de l'œuvre elle-même. Les dépenses des champs de missions sont restées, en général, au-dessous de nos prévisions; nos missionnaires savent à quel point l'économie que nous leur recommandons est nécessaire, et ils nous ont aidés à réduire nos frais, en particulier en ce qui touche les voyages, avec une bonne volonté que nous tenons à reconnaître. Le déficit a eu pour cause unique la diminution des dons de certaines Églises pour les missions. Il y a, en effet, des régions protestantes où ces dons suivent une marche descendante, et notre situation financière serait mauvaise si, dans d'autres milieux, l'intérêt et les sacrifices n'allaient grandissants.

Pour que nous puissions entreprendre nos tâches nouvelles, sans crainte de devoir les abandonner à demi commencées ou de ne pouvoir les faire qu'au détriment des œuvres anciennes, il faut que les Églises dont le zèle s'est refroidi se réveillent; que celles qui, jusqu'à ce jour, ont oublié leurs devoirs envers les païens, s'en souviennent.

Au nom de nos missions anciennes, au nom de nos ouvriers qui luttent aux avant-postes, parfois seuls et prêts à fléchir sous le faix; au nom des Églises que nous avons conquises sur le paganisme; au nom des régions encore privées de l'Évangile qui nous ouvrent leurs portes, nous remercions les amis qui, pauvres ou riches, jeunes ou vieux, ont répondu à nos

appels, et nous implorons sur eux la bénédiction de Dieu (1).

Que partout leur exemple soit suivi; qu'aux amis anciens, éprouvés de notre œuvre s'ajoutent des amis nouveaux; que l'effort se généralise; que notre protestantisme y participe dans son ensemble, — et, certainement, l'année 1892 verra notre Société accomplir, pour la gloire de Dieu, un progrès sérieux et durable.



LE « JOURNAL DES MISSIONS » ET LE « PETIT MESSAGER »

Voici le moment où, année après année, nous causons avec nos lecteurs de la marche de nos journaux.

Nous tenons, cette fois, à les remercier tout d'abord de leur attachement; nous nous sentons avec eux en communion de pensées et de sentiments; la façon dont ils répondent à nos appels nous montre qu'il y a entre eux et nous un lien bien réel qui est une force pour nous.

Leur fidélité s'est affirmée dans l'année que nous terminons. Le *Journal des Missions* non seulement n'a pas perdu de terrain, mais il en a gagné; nous comptons aujourd'hui quelques abonnés de plus qu'en 1891.

Le *Petit Messager*, par contre, a subi une baisse légère, — baisse momentanée, nous l'espérons, et où nous voyons surtout le contre-coup des grands progrès réalisés les années précédentes.

En résumé, s'il y a baisse d'un côté, il y a progrès de l'autre : état à peu près stationnaire, voilà donc notre bilan à la fin de 1891.

Nos lecteurs s'étonneront-ils d'apprendre que ce bilan ne nous satisfait pas? Nous en voudront-ils de recommencer

(1) Nous adressons nos remerciements les plus vifs au journal *la Voix de la Montagne*, qui vient d'ouvrir une souscription pour notre Société, comme l'avait déjà fait *l'Éclairneur*. — (Réd.)

cette année encore notre plaidoyer en faveur de nos journaux ?

Si ces journaux représentaient une œuvre limitée dans son essor et circonscrite dans sa sphère d'action, comme tant d'œuvres qui sont appelées à maintenir leur existence, mais dont l'accroissement est borné par les circonstances, notre ambition serait déplacée.

Mais l'œuvre des missions est, dans son essence même, appelée à l'expansion ; sa loi est de se développer ; le progrès est sa raison d'être ; le monde païen, en s'ouvrant soudain devant elle, lui impose d'avancer, non à pas comptés, mais par bonds ; n'est-il pas naturel, n'est-il pas indispensable, dès lors, que les journaux qui plaident cette grande cause voient leur publicité s'accroître en proportion ?

Ajoutons que le moment actuel nous semble entre tous réclamer cet accroissement. A l'heure où nos champs de travail s'étendent ; où au Lessouto, au Zambèze, au Sénégal, à Taïti, viennent s'ajouter le Congo, les îles Loyalty, les îles Sous-le-Vent, il faut, si l'on peut dire ainsi, que nos points d'appui dans l'Église se multiplient ; en d'autres termes, que nous voyions le nombre des maisons et des Églises où nous sommes lus s'accroître dans une forte proportion.

Nos amis ont si bien compris la situation, qu'ils font en ce moment de grands efforts pour augmenter nos ressources ; nous leur disons plus haut notre reconnaissance. Ils seront conséquents avec eux-mêmes en travaillant à nous procurer une publicité plus étendue.

Un don extraordinaire, obtenu dans des circonstances spéciales, nous apporte un secours réel, mais passager comme l'émotion à laquelle il est dû.

Un nouvel abonnement, c'est une famille conquise, c'est, à tout le moins, le messager et l'avocat de la grande cause des missions installé à un foyer et y faisant tout doucement, par la contagion de l'intérêt et de l'émotion, sa propagande en faveur du monde païen et de l'œuvre qui poursuit son relèvement.

Aussi nous permettons-nous, chers amis, si ingénieux, ces derniers temps surtout, à nous créer des ressources nouvelles, de diriger votre attention sur cette façon efficace entre toutes de nous être utiles : tout d'abord vous réabonner vous-mêmes, sans retard ; et puis : nous trouver de nouveaux lecteurs, de nouveaux abonnés.

Pour vous assister dans votre propagande, nous mettons à votre disposition les numéros *spécimens de nos journaux* que vous pourrez demander.

D'autre part nous attirons votre attention sur *les conditions nouvelles et plus favorables que nous croyons pouvoir accorder aux lecteurs de nos journaux* (1). Ils en trouveront l'indication sur la couverture de la présente livraison. Les réductions que nous opérons sur nos anciens prix faciliteront, nous l'espérons, les efforts que vous allez faire en notre faveur.

Que Dieu, sans lequel rien ne prospère, nous assiste les uns et les autres : vous, dans votre propagande ; nous, dans notre tâche de rédacteurs, dont nous sentons, mieux que jamais, toutes les difficultés et dont nous voudrions mieux nous acquitter ; et qu'il donne une bonne année, une année de prospérité au *Journal des Missions* et au *Petit Messager* !



DÉPARTS ET ARRIVÉES DE MISSIONNAIRES

Le mois qui touche à son terme aura été marqué par le départ de plusieurs missionnaires.

Le lundi 2 novembre, nous avons conduit à la gare Saint-Lazare M. Louis Mabille, partant pour le Lessouto. Quelques

(1) Le prix du *Journal* est diminué de moitié pour les pasteurs, évangélistes et instituteurs ; celui du *Petit Messager* est abaissé pour tous les abonnés, avec des conditions encore plus favorables faites à ceux qui prendront des abonnements par séries. Ces réductions pourront être encore augmentées, si l'effort que nous faisons en ce moment trouve de l'écho. Voir les conditions nouvelles de l'abonnement sur la couverture.

jours auparavant, le 29 octobre, nous avons célébré à la Maison des missions, sous la présidence de M. Hollard, un court service d'adieu, suivi de la Sainte Cène (1). M. Mabile s'est embarqué le 6, à Southampton, à bord du *Trojan*. Il est accompagné de M. Robert Grétilat, de Neuchâtel, qui fait le voyage d'Afrique pour raison de santé.

Une quinzaine de jours après ce départ, les amis des missions se retrouvaient à la Maison des missions pour prendre congé de M. Adolphe Jalla qui se met en route pour le Zambèze avec sa jeune femme. Mariés le 29 octobre, M. et madame Jalla ont consacré les jours suivants à une rapide tournée en Suisse et à Lyon, et à un court séjour à la Maison des missions. Le dimanche 15 novembre, nous avons le plaisir d'entendre M. Jalla nous parler en détail de la mission du Zambèze, et, grâce à son récit, il nous semble encore mieux connaître cette œuvre que les lettres de son fondateur ont rendue si familière à nos Églises. Mardi 17 novembre avait lieu le service habituel de Sainte Cène, où M. le pasteur Appia recommandait encore à la grâce de Dieu nos amis. Leur départ de Paris a eu lieu dès le lendemain, à dix heures du matin; ils se sont embarqués à Southampton le 28, à bord du *Scot*.

Avec eux est partie madame Kohler, la femme de notre missionnaire du Lessouto que nous avons vu arriver à Paris il y a deux ans avec toute sa famille et qui s'en est séparé la même année pour rejoindre son poste de Cana. Les cinq enfants de M. et madame Kohler restent en Europe pour leur éducation. Madame Kohler, elle-même, a prolongé son séjour parmi nous pour recevoir les soins dont sa santé très ébranlée avait besoin. Elle repart pour l'Afrique sinon guérie, au moins considérablement fortifiée. Nous la recommandons, avec ses compagnons de route, aux prières de l'Église.

M. et madame Jalla ne se rendent pas directement au Zam-

(1) Une personne restée inconnue a déposé une somme de 5,000 francs dans la bourse, à l'issue de ce service.

bèze. Ils doivent d'abord visiter le Lessouto que M. Jalla ne connaît pas encore. Nous espérons que cette visite aura pour effet de resserrer encore les liens entre la mission du Lessouto et celle du Zambèze, pour laquelle M. Jalla espère bien recruter quelques évangélistes bassoutos.

Le dernier départ que nous prévoyons pour cette année est celui de M. B. Escande pour le Sénégal, départ fixé au 5 décembre prochain. Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que M. Escande ne repartira pas seul pour son poste. Le 26 novembre, il a épousé mademoiselle G. Lasserre, fille du regretté Gustave Lasserre, dont le nom est bien connu des amis des missions, habitués à voir les dons du Comité auxiliaire de Genève, dont il était le trésorier dévoué, transmis par ses soins à notre Société. En souhaitant la bienvenue à notre jeune sœur, nous remercions Dieu de ce qu'il accorde à notre mission du Sénégal, si éprouvée, de faire une nouvelle recrue, et notre espérance de voir cette mission progresser en est augmentée.

Signalons encore un départ et une arrivée concernant, l'un et l'autre, la mission du Gabon. Le 10 novembre, M. Presset instituteur au service de cette mission, s'est embarqué à Bordeaux pour rejoindre son poste. Le 19 du même mois, nous avons vu arriver à la Maison des missions madame Bizeul, que nous voyions partir il y a quelques mois (1), avec son mari, pour le Gabon, où M. Bizeul a occupé dès lors le poste de Libreville, en attendant le retour de M. Presset. Le climat a éprouvé si fort la santé de madame Bizeul que nos frères américains ont jugé nécessaire de lui accorder un congé de quelques mois; le médecin qu'elle a vu à son arrivée à Paris juge que son retour à la côte occidentale ne pourra probablement avoir lieu de quelque temps.

(1) Voir le *Journal des Missions*, année 1891, p. 227.

TOURNÉES DE MISSIONNAIRES ET DIFFUSION**DE NOTRE APPEL**

Pendant les mois d'octobre et de novembre les tournées organisées par le Comité se sont poursuivies sans interruption.

M. le missionnaire H. Dieterlen a visité successivement l'Alsace, le pays de Montbéliard et la Normandie. Actuellement il se met en route pour la Drôme, où il passera une quinzaine de jours; de là il se rendra dans le Gard.

MM. Teisserès et Allégret ont donné des séances dans diverses Églises de la Suisse française, et notamment dans le canton de Neuchâtel et à Genève. Ils ont donné aussi une conférence à Lausanne. M. Allégret a pu également se faire entendre à Strasbourg. Pendant la seconde moitié de novembre il a été, avec M. Teisserès à Lyon, occupé à donner des séances soit dans cette ville, soit dans les centres protestants de la même région. Tout récemment nos deux jeunes missionnaires ont dû arriver à Nîmes pour commencer une tournée dans le Gard. Le comité auxiliaire de Montpellier s'est chargé d'organiser cette tournée, de même que celle de M. Dieterlen, de manière à utiliser le mieux possible les forces disponibles.

Nous sommes en correspondance avec les comités auxiliaires des autres régions pour préparer les tournées ultérieures; nous engageons les Églises qui désirent la visite de l'un ou l'autre de nos missionnaires à se mettre en rapport soit avec nous, soit avec eux; elles comprendront qu'il soit nécessaire, dans l'organisation de ces tournées, de s'en tenir à un itinéraire fixe, toute interversion amenant des dépenses et une perte de temps regrettables.

Pour faciliter la tâche de nos missionnaires chargés de représenter notre œuvre à ce moment si important de son histoire, nous mettons à leur disposition un grand nombre

d'exemplaires du dernier *Appel de la Société* (1). La diffusion de cet appel est un des meilleurs moyens de faire connaître la tâche actuelle et les besoins de notre œuvre. Nous serons heureux de voir de nombreux amis des missions se faire les distributeurs volontaires de cette petite feuille : nous leur enverrons le nombre d'exemplaires qu'ils nous demanderont (2).

Outre les grandes tournées que M. Dieterlen d'une part, MM. Allégret et Teisserès de l'autre, ont été chargés de faire dans nos Églises, nos autres missionnaires en séjour en Europe ont utilisé toutes les occasions qui se sont présentées de faire connaître et aimer notre œuvre.

Nous tenons, en terminant, à exprimer notre reconnaissance aux Églises qui ont reçu la visite de nos missionnaires. Ils se félicitent de l'accueil qui leur a été fait partout. Le Comité remercie tout particulièrement les amis qui ont accepté la tâche, souvent difficile, d'organiser les tournées et de préparer les séances données par les divers représentants de notre Société.



ENCORE UNE CARTE

La « Carte des missions de l'Afrique » dont a parlé notre dernière livraison (3) est surtout destinée aux réunions de missions. Ses grandes dimensions peuvent rendre difficile son emploi dans les appartements ordinaires ; son prix,

(1) *Le Devoir actuel de la Société des missions évangéliques*, paru dans notre numéro de juin et, depuis, publié à part.

(2) Adresser les demandes à M. J. Schultz, 25, rue de Londres, ou à M. A. Boegner, 102, boulevard Arago, Paris.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 436. Très probablement, tous les exemplaires coloriés seront parvenus à leur destination avant cette présente livraison, ou peu après, en tout cas.

quoique très modéré, dépasse pourtant les moyens de la bourse de quelques-uns de nos meilleurs amis.

En prévision de cela, nous avons fait tirer à part, dans un cadre spécial, un certain nombre d'exemplaires d'une « carte du Lessouto », au 1/500,000^e, c'est-à-dire représentant cinq kilomètres de terrain par un centimètre du dessin; cette « Carte du Lessouto » forme une des neuf feuilles de la grande carte d'Afrique; elle mesure 80 centimètres sur 60 centimètres, et a été construite avec la collaboration active de nos missionnaires chez les Bassoutos. Elle offre une image de ce que l'on sait actuellement sur la configuration du sol au Lessouto et indique non seulement les stations et les annexes de notre propre mission, mais aussi les stations catholiques et anglicanes, les villages des principaux chefs et la résidence des magistrats britanniques.

Nous sommes en mesure de pouvoir livrer immédiatement, et franc de port, un exemplaire de cette carte, plié, à 0 fr. 75; mais dix exemplaires et au-dessus sont expédiés en rouleau par colis postal à 0 fr. 50 l'exemplaire. Aucun lecteur du *Journal des Missions*, aucune maison où l'on prie pour les Bassoutos ne devrait manquer d'une pareille carte (1).

LE PETIT MESSAGEUR DE NOËL

Nous recommandons à tous les amis des Missions le *Petit Messager de Noël*, qui paraîtra dans les premiers jours de décembre et dont ils trouveront l'annonce à la dernière page de notre couverture (1).

Ils seront heureux d'apprendre que, parmi les articles que contiendra cette brochure, il s'en trouvera un de M. Casalis père. Cet article, intitulé *Mes bêtes d'Afrique: mon petit zèbre*, n'est autre chose qu'un chapitre inédit des Mémoires de

(1) Adresser les commandes à la Maison des Missions ou à M. Schultz,

M. Casalis. Grâce à l'obligeance de madame Casalis, nous avons la bonne fortune de pouvoir l'offrir aux lecteurs du *Petit Messager de Noël*. D'autres chapitres paraîtront dans les numéros suivants du *Petit Messager des Missions*.

L'accueil fait, il y a un an, à notre publication d'étrennes, nous donne l'espoir que cette année encore elle sera répandue largement dans nos Églises et dans nos familles.

LESSOUTO

UNE CONVERSION

Extrait d'une lettre de madame Mabile.

Morija, 22 juillet 1891.

Chère madame Boegner,

...Dimanche dernier nous étions, Henry Dyke, mon mari et moi, à Kolo pour plusieurs baptêmes d'adultes : onze femmes et six jeunes gens ont été admis dans l'Église. L'un d'eux, Alexandre, nous a raconté sa conversion comme il suit :

« Depuis ma plus tendre enfance, l'Esprit de Dieu a travaillé en moi. Je n'étais encore qu'un petit garçon gardant les troupeaux de mon père, lorsqu'une fête semblable à celle d'aujourd'hui eut lieu à Kolo. J'aurais eu le plus grand désir d'y assister, mais je n'avais pas de costume convenable. J'étais donc à quelque distance du village avec mon troupeau lorsque j'entendis chanter ce cantique :

*Batho ba sa tse beng Yesu
Ba sa shuele libeng.*

Ceux qui ne connaissent pas Jésus
Sont morts dans leurs péchés.

« L'Esprit de Dieu me dit alors :

« — Approche-toi, va écouter ce qui se dit.

« Je revins sur mes pas et me blottis derrière les assistants.

Il me semblait que la prédication me fût adressée directement ; l'émotion me gagna, j'étouffais et je finis par me couvrir la tête de mon manteau en sanglotant. Oh ! que j'étais malheureux !

« Le lendemain, pour échapper aux remords de ma conscience et sans chercher le consentement de mes parents, je me mis en route pour Kimberley pour travailler aux mines de Diamants.

« J'étais encore si jeune, qu'en me voyant passer, les Boërs avaient pitié de moi, me faisaient coucher et manger. On m'interrogeait :

« — D'où viens-tu ? — Du Lessouto. — Où vas-tu ? — A Kimberley. — Quoi ! si jeune et tout seul ! » J'étais seul, mais je sentais que Dieu prenait soin de moi.

« Hélas ! petit à petit, mes bonnes impressions s'effacèrent et je n'eus plus qu'un désir : gagner de l'argent.

« En arrivant à Kimberley, me sentant perdu au milieu de la foule, je commençai à regretter mon coup de tête. Cependant je me mis au travail et j'avais réussi à gagner de quoi m'acheter un cheval, lorsque je tombai malade ainsi que deux miens cousins que j'avais trouvés à Kimberley.

« La fièvre nous eut bientôt mis à bas, de telle façon qu'un compatriote nous prit en pitié et se décida à nous ramener chez nous ; il nous fit monter tous trois sur mon cheval et, après un voyage long, lent et pénible, nous rentrâmes à Kolo.

« Me croyant à la veille de la mort, j'avais promis à Dieu de le servir désormais s'il me permettait de revoir mes parents ; mais, hélas ! une fois encore j'oubliai toutes mes bonnes résolutions... Ainsi se passèrent plusieurs années.

« Un jour, j'étais aux champs, en train de cueillir du maïs, lorsque j'entendis une voix qui me disait :

« — Quand te convertiras-tu ? »

« Un peu effrayé, je cherchai d'où pouvait venir la voix. Ne voyant personne, je me remis à ma cueillette. Mais bientôt la voix répéta, plus forte et plus distincte :

« — Quand te convertiras-tu ? »

« Cette fois la peur me saisit, je pris mes jambes à mon cou et ne m'arrêtai qu'à l'entrée du village. Rencontrant là un de mes camarades, je lui criai à brûle-pourpoint : — « Dis-moi, es-tu converti ? »

« — Non, dit-il ; pourquoi cette question ?

« — Parce que je voudrais que tu vinsses avec moi chez un des anciens de l'Eglise. »

« Un peu plus loin, à un autre camarade, je posai la même question. Celui-ci consentit à m'accompagner.

« Je ne sais trop ce que je racontai à l'ancien, car je ne savais guère moi-même ce que j'éprouvais. Toutefois son exhortation me fit du bien, et, depuis lors, j'ai appris à connaître Jésus comme mon Sauveur. »

Cet Alexandre a demandé à être admis à l'École biblique, au mois de novembre...

ADÈLE MABILLE.



ERRATUM. — Une erreur, due à un accident typographique, s'est glissée dans l'article consacré à Madame Keck mère, dans notre dernière livraison. Le texte doit être rétabli comme suit (page 451, ligne 20) : « ... des quatre morts, trois fils sont enterrés à Mabouléla et une fille à Laforce. »



ZAMBÈZE

A SÉFULA

Lettre de madame Coillard.

Séfula, 12 avril 1891 (1).

Bien chère madame Boegner,

Je ne saurais vous donner une meilleure nouvelle que de vous dire que le Seigneur nous garde dans sa paix, et que

(1) On voit par la date de cette lettre qu'elle est arrivée avec les courriers déjà publiés. Nous avons cru, malgré cela, qu'elle intéresserait nos lecteurs. — (Réd.)

son service ne nous est pas pénible; bien au contraire, il nous fortifie de force dans nos âmes, et il nous donne la foi inébranlable qui nous est si nécessaire, entourés comme nous le sommes de difficultés de tout genre.

Je vous ai déjà dit combien grande était la sympathie que nous avons éprouvée pour mademoiselle Kiener dès son arrivée; et elle ne fait qu'augmenter, à mesure que cette chère amie se fait mieux connaître; c'est un rayon de soleil dans notre maison, et dans l'école son secours est très précieux.

Je désirais beaucoup vous parler, la dernière fois que je vous ai écrit, des pénibles épreuves qui nous sont survenues dans notre maison, et de la très grande déception que j'ai eue dans les filles qui ont passé plus de trois années dans notre *home* et sous notre influence directe. Le paganisme nous a vaincus pour le moment, et notre humiliation est égale à la douleur qui nous remplit l'âme. Il paraît que nos pauvres malheureuses filles avaient l'habitude, quand nos lumières étaient éteintes, de partir pour passer leurs nuits au village, en sautant la barrière derrière la maison. Quand la pauvre Nyama ne put plus cacher son état, elle fut bien obligée de l'avouer, et c'est avec un déchirement de cœur inexprimable que nous l'avons renvoyée. Nous l'avons placée chez une femme qui fréquente le culte, et là cette pauvre fille a passé des mois, versant tous les jours des larmes d'un repentir que je crois très sincère. Plus tard notre bonne Mamoramboa, femme du chef, émue en entendant lire la lettre que j'avais écrite au roi au sujet de Nyama, l'a reçue avec son petit enfant. Que Dieu bénisse cette chère femme et qu'il se fasse connaître à elle par le moyen de la lecture de sa Parole que lui fait, tous les jours, celle qu'elle a recueillie d'une manière si charitable.

Le cas de Namosi est tout autre: elle nous a donné du tracas dès son entrée chez nous, et plus tard, quand nous avons vu que cette fille ne devenait pas plus humble et plus traitable, nous avons prié le roi, à plusieurs reprises, de la reprendre; mais il n'en a tenu aucun compte, et aujourd'hui

il l'a humiliée et châtiée par les travaux serviles de la prison où il l'a enfermée. Nous ne l'oublions pas, cette pauvre fille, nous demandons à Dieu de lui donner un esprit de vrai repentir et d'ouvrir ses yeux pour qu'elle reconnaisse son péché.

C'est au milieu de cette crise, de cette tourmente, je puis dire, que notre chère mademoiselle Kiener nous est arrivée à notre grand regret; car nous-mêmes, qui avons passé de longues années en mission, nous n'avions pas encore fait de telles expériences, et nous aurions voulu les lui épargner, pour ses débuts au moins, mais nous n'étions pas maîtres de ces circonstances pénibles et nous ne pouvions lui éviter cette douloureuse révélation.

Il me reste encore une fille de ma première fournée, Sébané, qui est fiancée à Franz, et, quand il reviendra de Mangwato, le mariage se fera et elle nous quittera. Il nous restera, de plus, les trois petites que le roi vient de m'envoyer et une brave jeune fille nommée Nambula, qui est avec nous depuis deux ans comme cuisinière et qui nous donne beaucoup de satisfaction, tout en ayant besoin d'une grande surveillance. Ces trois fillettes ont eu des vacances à Pâques, comme tout le monde, mais elles ne sont pas encore revenues. Quoique l'école ait repris depuis deux semaines, leurs mères « sont encore à les regarder » et « elles sont encore à s'amuser ». Ce sont là les messages qu'on nous envoie et nous sommes obligés à patienter. Oh! combien il faut avoir de patience, et j'en ai si peu! rien ne se fait sérieusement dans ce pays; et il nous faut, bon gré, mal gré, nous plier aux circonstances et espérer que plus tard les gens comprendront mieux le but pour lequel nous sommes venus dans leur pays.

Chère madame et amie, nous pensons bien souvent à vous, à votre bien-aimée mère, et à votre vénéré père, et nous vous demandons si ce dernier est encore ici-bas ou si son Maître a déjà introduit son serviteur fidèle dans les demeures éternelles où la douleur ne peut plus l'atteindre. Combien grandes ont dû être les angoisses de votre chère mère; je me suis

sentie souvent poussée à prier pour elle d'une manière toute spéciale.

Nous avons beaucoup joui de la visite de nos amis Jalla et j'espère que la visite que nous avons faite ensemble à Léaluyi et les quelques jours que nous y avons passés auront fait du bien à l'œuvre. Depuis que le roi est venu dans nos quartiers, nous avons été passer toute une journée, visitant hutte après hutte et essayant de faire pénétrer un petit rayon de lumière dans les ténèbres des pauvres femmes qui composent son harem. Mademoiselle Kiener était avec nous, mais elle ne se sent pas encore libre de parler en sessouto ; cela viendra sans doute.

Adieu, bien chère madame, croyez-moi votre dévouée

CHRISTINA COILLARD.



UNE PERTE REGRETTABLE, ET LE MOYEN DE LA RÉPARER

Voilà plusieurs mois que nous avons reçu de M. Coillard une lettre annonçant l'envoi d'une nouvelle et importante collection de clichés photographiques. La liste de ces clichés, qui ne comprenait pas moins de 108 numéros, promettait une collection du plus haut intérêt, et bien supérieure — à en juger sur les quelques épreuves que M. Coillard nous avait envoyées — à la première série. Nous nous réjouissions de mettre en vente cette nouvelle collection... Mais, hélas ! quand la caisse renfermant les clichés a été ouverte, nous avons bien vite constaté que la plus grande partie de son contenu était hors d'usage. M. Jalla, qui avait apporté le précieux colis, a pu nous expliquer la cause du dégât : par suite d'un accident trop fréquent sur le Zambèze, la pirogue portant la caisse avec d'autres bagages avait chaviré, et tout son chargement avait été précipité au fond du fleuve. En vain M. Jalla avait-il déballé les clichés et tenté de les sécher ; des pluies

torrentielles, se prolongeant pendant plusieurs jours, avaient empêché l'opération de se faire dans de bonnes conditions ; de là l'irréparable perte que nous avons dû constater.

Nous avons pensé avec tristesse à la déception de M. Coillard apprenant le malheur arrivé à ces clichés, fruit d'un long et patient travail ; malheur dont M. Jalla avait pu l'avertir avant de quitter le Zambèze. Nous avons du moins cherché le moyen de le réparer dans la mesure du possible.

M. Pénabert, le photographe qui nous prête son concours pour la reproduction des vues de nos missionnaires, est prêt à reconstituer les clichés perdus si on lui fournit les épreuves de ces vues envoyées par M. Coillard. Nous invitons en conséquence tous ceux de nos amis qui ont reçu, au cours de ces dernières années, des vues du Zambèze, à nous les confier, après y avoir inscrit leur nom et leur adresse.

Si nous en recevons un nombre suffisant, nous donnerons suite au projet que nous venons d'exposer, et nous pourrions sauver, au moins en grande partie, et mettre en vente la collection perdue.

Quant aux photographies que l'on voudra bien nous confier, nous nous engageons, aussitôt employées, à les renvoyer à leurs propriétaires. Nous les remercions d'avance de leur concours à une tentative dont ils seront les premiers à souhaiter la réussite.

SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES

Une lettre de M. Brandt, en date du 23 octobre, nous informe que la santé de M. Morin a, de nouveau, donné lieu à des préoccupations ; heureusement qu'un courrier plus récent nous apporte des nouvelles tout à fait rassurantes.

M. Brandt nous apprend aussi la mort d'un des membres

de l'Église; une jeune femme appelée Marguerite, enlevée brusquement à l'affection de son mari après trois jours de maladie. Cette jeune femme était une ancienne esclave libérée par les soins de la mission; l'argent nécessaire à son rachat avait été fourni par le pensionnat Liénard d'Annonay. Devenue jeune fille, Marguerite, de son vrai nom Goundo-Kasiama, avait été envoyée en France pour son éducation; elle avait trouvé au pensionnat Liénard un affectueux accueil. Revenue en Afrique, elle avait épousé Moussa Tarawaré, lui aussi esclave libéré, dont notre journal a autrefois raconté le baptême, célébré à Bordeaux, le 12 juillet 1885 (1).

M. Brandt nous donne l'assurance que la pauvre Marguerite est morte en paix avec Dieu.

De Kerbala nous arrive la nouvelle d'un accident dû à l'invasion de sauterelles qui s'est abattue sur le Sénégal comme sur d'autres parties de l'Afrique. Les indigènes avaient mis le feu aux hautes herbes de la brousse, pour arrêter le fléau. Les flammes se sont communiquées à un magasin en bois, construit autrefois par M. Jaques en même temps que la maison. Cette dernière, heureusement, a été épargnée. La perte n'en est pas moins sensible, d'autant plus que le magasin contenait un certain nombre d'outils qui ont été détruits par l'incendie.



TAÏTI

AUX ILES SOUS-LE-VENT ET AUX ILES AUSTRALES

Un nouveau champ de travail imposé à notre Société.

Notre journal a souvent mentionné les Iles Sous-le-Vent; on appelle de ce nom un petit archipel, dépendant de Taïti, dont il est séparé par une distance de 250 kilomètres environ. Les

(1) Voir le *Journal des Missions*, année 1883, p. 358

iles qui le forment, Borabora, Raïatéa, Tahaa et Huahine, ont été, comme Taïti et Mooréa, amenées à l'Évangile par les missionnaires de la Société de Londres. Ces missionnaires occupaient encore naguère leurs postes, et vivaient en très bons rapports avec les nôtres qui, à plusieurs reprises, avaient eu le privilège de visiter leurs collègues (1) et les Églises qu'ils dirigeaient avec tant de succès et de distinction.

L'annexion de l'archipel à la France, effectué en 1888, a été suivi de troubles et de luttes dont les journaux politiques ont entretenu leurs lecteurs. Actuellement, la paix y est à peu près rétablie, mais la question de l'avenir religieux de la population indigène se pose.

A l'origine, les missionnaires anglais avaient pu continuer leur ministère sans être inquiétés; l'un d'eux, M. Richards, occupant le poste de Raïatéa, avait même reçu de la part de notre administration des marques de confiance réitérées; lorsqu'il mourut, le 27 septembre 1888 (2), le commandant supérieur des îles Sous-le-Vent, M. le capitaine de frégate Jarrige, adressa à la veuve une lettre de sympathie au nom de la colonie française. Les officiers en station à Raïatéa assistèrent aux obsèques, et le *Journal officiel* de Taïti rendit hommage à la mémoire du défunt.

Cette mort et les troubles qui suivirent l'annexion eurent pour effet de rendre de plus en plus difficile la situation des missionnaires anglais, et de plus en plus nécessaire l'intervention de notre Société. Cette intervention, demandée par la Société de Londres, n'a été d'abord admise par nous que pour le seul poste de Raïatéa, les autres îles restant aux mains de M. Cooper; mais, depuis lors, ce missionnaire s'est retiré à son tour, et la Société de Paris, encore qu'elle n'ait pas officiellement voté la reprise de la mission tout entière des Îles de la Société (qui comprennent, comme on sait; Taïti, Mooréa

(1) Voir le *Journal des Missions*, année 1879, p. 261, 304, 380, et voir aussi 1885, p. 279, 392, 527.

(2) Voir le *Journal des Missions*, année 1889, p. 37, 67 et suivantes.

et les Iles Sous-le-Vent), se trouve, de fait, en quelque sorte forcée de l'entreprendre.

La même nécessité semble lui être imposée en ce qui touche d'autres îles, elles aussi rattachés à la France par une annexion récente : les îles de Rurutu et Rimatara, formant, avec d'autres îlots, le groupe dit des *Iles Australes* (1).

L'agrandissement forcé de notre œuvre taïtienne entraîne un certain nombre de conséquences que nous avons souvent fait pressentir, mais que le moment est venu d'envisager en face. Avant tout, l'envoi de missionnaires : combien d'ouvriers nouveaux seront nécessaires ? C'est ce que nous avons à déterminer de concert avec nos missionnaires de Taïti (2). Dès à présent, nous nous sommes engagés à faire partir un nouvel ouvrier, aussitôt que l'état des fonds le permettra ; nous comptons que ce pourra être dans le courant de l'été prochain.

Avec l'augmentation du personnel, nous devons prévoir un accroissement de dépenses. Cette perspective s'est même présentée, pendant quelque temps, sous un aspect alarmant pour nos finances. En nous proposant la cession des Iles Sous-le-Vent, le directeur de la Société de Londres nous a montré que ces œuvres, devenues financièrement autonomes depuis assez longtemps, n'imposaient plus aucune charge à la caisse centrale. Or, quand nous avons demandé à nos missionnaires si, en héritant de l'œuvre, nous hériterions aussi des ressources, nous avons reçu des réponses fort inquiétantes. Nos frères nous déclaraient qu'une des conséquences de l'annexion étant l'établissement d'impôts, nous pouvions nous attendre à voir se perdre les habitudes de libéralité dans les Églises placées sous notre tutelle et, par conséquent, nous préparer à en supporter entièrement la charge.

Il y avait à cette perspective quelque chose de profondé-

(1) ▲ 600 kilomètres environ de Taïti.

(2) On sait que l'envoi de M. Girard à Taïti avait été motivé par la reprise du poste de Raïatéa.

ment décourageant. La population des Iles Sous-le-Vent est entièrement chrétienne, au moins de nom ; le travail de la mission est achevé, l'œuvre à faire tient de la conservation et de la défense, et non plus de la conquête. La pensée que cette œuvre, qui, si profond que soit l'intérêt qu'elle nous inspire, ne rentre qu'indirectement dans notre sphère d'action, allait devenir onéreuse en passant dans nos mains, cette pensée était bien propre à nous inquiéter, et pour notre Société, que des faits semblables, en se répétant, feraient peu à peu passer à l'arrière-garde de l'armée missionnaire, et pour ces œuvres elles-mêmes, que nous ne pouvions accepter de voir ainsi déchoir, à peine entrées en contact avec nous.

Nous avons appelé l'attention de nos missionnaires sur ce danger ; ils l'avaient compris tout en nous le signalant, et ils ont fait un énergique effort pour y parer. C'est avec une profonde satisfaction que nous avons reçu les lettres qu'on va lire, et dont nos explications aideront à comprendre la vraie portée.

En exprimant toute notre reconnaissance à M. Vernier pour la manière dont il s'est acquitté de la mission délicate dont il était chargé, nous faisons des vœux pour que l'impulsion qu'il a donnée se perpétue : à cette condition, le rattachement des Iles Sous-le-Vent et des Iles Australes à notre Société pourra s'accomplir sans qu'on puisse faire dater de ce transfert un recul dans leur développement ecclésiastique.

Papéété, le 4 juillet 1891.

Bien cher monsieur Boegner,

Récemment, je vous indiquais la somme que j'avais rapportée des Iles Sous-le-Vent, comme résultat des collectes que j'y avais faites en faveur des missions au cours de ma dernière visite. A cette somme est venue récemment s'ajouter le montant de la collecte faite dans l'île de Huahine pour le même objet, et qui est de 2,165 fr. 50 en monnaie chilienne.

Cette collecte, qui a été faite sous la présidence du dévoué Mahiné, ex-roi de Raiatea, secondé par le pasteur taïtien Ti-

hopu, est, contrairement à nos prévisions, plus forte que celle des autres îles du groupe. Celle réalisée à Borabora avait atteint 2,987 francs. Mais, le diaconat ayant décidé que la moitié de cette somme serait affectée au traitement du pasteur Malakai, je n'avais compris, dans le chiffre que je vous indiquais, que la part qui me fut remise pour les missions, c'est-à-dire 1,493 fr. 50. Huahine n'a rien retenu, et a confiance que notre Société se chargera des honoraires de son pasteur.

Les lettres qui m'ont été adressées pour me faire connaître comment se sont passées les fêtes de Mai dans cette île, donnent la preuve que l'esprit de sacrifice est capable de s'y développer dans la suite. Si nous savons montrer beaucoup d'intérêt à ses habitants, ils auront confiance en nous, et leurs contributions pour l'Évangile augmenteront en proportion. La même remarque s'applique aux autres îles. Elles ont été habituées à recevoir de la Société de Londres beaucoup de marques tangibles d'affection. Si nous nous contentons de recevoir d'eux sans rien leur donner, il est clair que leur attachement pour nous ne saurait guère grandir.

Voici le montant des collectes dans les quatre îles (monnaie chilienne) :

Borabora	4.493 fr. 50
Raiatéea.	1.158 fr. 75
Tahaa	1.162 fr. 25
Huahine.	2.165 fr. 50
	<hr/>
Total	5 980 fr. »

ou 1,196 piastres chiliennes. Or, la piastre ne valant au cours actuel que 3 fr. 75, le total, en monnaie française, se trouve réduit à 4.784 francs; ce qui est encore une jolie somme. Il est d'ailleurs probable que les îles Australes, Rurutu et Rimatara, nous remettront aussi quelque chose pour les missions. S'il plaît à Dieu, je partirai dans trois jours pour Rurutu, où j'ai été appelé à aller présider la fête de collectes pour les missions. Je compte toucher aussi à Rimatara et peut-être à Tubuai et Ravaïvai. Il me serait ainsi donné, sui-

vant un vœu de la Conférence missionnaire, de rattacher directement ces îles à notre œuvre. Mon voyage durera environ quatre semaines.

Nous pensons avec une bien grande sollicitude à notre fils Paul, qui doit se présenter dans peu de jours aux épreuves de la 2^e partie du baccalauréat. Nous espérons que Dieu lui donnera la réussite. Dans tous les cas, nous avons la confiance qu'il pourra être agréé comme élève missionnaire à la rentrée (1).

Papéété, le 14 août 1891.

Un mot seulement pour vous informer que ma course à l'île de Rurutu s'est heureusement accomplie. Ayant dû y passer une douzaine de jours, je n'ai pas pu, à mon grand regret, toucher à aucune des autres îles du groupe. L'époque relativement rapprochée des réunions annuelles du Conseil supérieur des Églises taïtiennes, et du Conseil de l'arrondissement du nord de Taïti, me faisait un devoir de ne pas pousser plus avant ma tournée.

Je puis dire qu'au point de vue de notre action future à Rurutu, ma visite tombait au bon moment. Le diaconat et les autorités de l'île avaient résolu de cesser tout rapport avec une société de missions, vu le retrait des agents de la Société des missions de Londres. Dans une réunion des plus sérieuses chez le pasteur Turiano, il m'a été donné de les ramener à de meilleures dispositions. Les fêtes de Mai, qui devaient être abandonnées, il a été résolu solennellement qu'elles seraient maintenues et que le produit des contributions serait envoyé à la Société de Paris, sous la réserve qu'une partie serait employée au traitement du pasteur et de quelques instituteurs, ou plutôt que la Société se chargerait du traitement de ces ouvriers.

(1) Le jeune Paul Vernier est en effet élève de la Maison des missions depuis le mois d'octobre.

Les collectes ont produit 1,400 francs.

J'ai l'espoir qu'elles augmenteront dans la suite.

L'île nous a fait une demande touchant l'envoi d'un pasteur français à Rurutu. La conférence missionnaire présentera leur vœu au Comité.

Veillez, cher monsieur et frère, croire à mes sentiments les plus dévoués,

F. VERNIER.

**HOMMAGE RENDU PAR M. LE MISSIONNAIRE BRUN
A LA MÉMOIRE DE M. CASALIS**

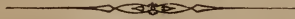
Dans une lettre du 7 juillet, M. Brun exprime les regrets que lui inspirent, ainsi qu'à tous nos missionnaires, les grandes et douloureuses pertes qu'a subies la Société des Missions pendant le cours de cette année. Il consacre quelques lignes émues à M. Meyrueis, « ce chrétien si dévoué, si désintéressé, si aimant. Quelle confiance enfantine, ajoute M. Brun, il avait en son Père céleste ! On sentait qu'il vivait en communion constante et intime avec son Sauveur. La dernière fois que je l'ai entendu, c'était dans une réunion de famille, pourrait-on dire. Il expliqua la Parole de Dieu d'une manière à la fois simple et pratique. Sa parole m'a extrêmement frappé. Il est maintenant auprès de celui qu'il a servi avec tant d'humilité et de fidélité ! »

M. Brun parle ensuite de M. de Pressensé, de ses dons si divers, de sa vaillance, du vide qu'il laisse dans le protestantisme ; puis, passant à celui de nos deuils qui atteint plus particulièrement les membres de la grande famille missionnaire, il dit :

« Vous savez tout ce que M. Casalis a été pour moi. Je l'ai connu bien personnellement, ayant eu le privilège et l'honneur d'être son élève pendant quatre ans environ. Le temps

que j'ai passé auprès de lui et de sa chère et digne compagne a été bien précieux pour moi. Il me serait bien difficile de dire tout ce que je dois à ce chrétien à la pensée si distinguée, au cœur si aimant et à l'âme si humble. Tous ceux qui habitaient chez lui faisaient partie de sa famille. Je ne puis penser au temps que j'ai passé à la Maison des missions sans être ému par la reconnaissance. Sans la bienfaisante influence de M. Casalis, le doute aurait vaincu mon âme. Sa piété profonde et son grand amour pour la cause des missions enthousiasmaient ses élèves. C'était l'époque où il les envoyait au Sénégal. A peine apprenait-on que l'un d'entre eux avait succombé dans ce pays meurtrier, qu'un autre se présentait pour aller le remplacer. Aujourd'hui, c'est le Zambèze, c'est le Congo qui attirent nos jeunes missionnaires ; autrefois c'était le Sénégal. Missions dignes les unes et les autres de notre sympathie et de notre intérêt...

« Je le répète, j'aimais M. Casalis comme un père, et sa famille m'a toujours été très chère ; aussi éprouvons-nous pour elle une vraie sympathie... »



ILES LOYALTY

NOMINATION DE M. LANGEREAU FILS COMME MISSIONNAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE PARIS

Au cours de sa dernière séance, le Comité a pris connaissance d'une importante lettre de M. Langereau qui occupe, comme on sait, à titre provisoire le poste de pasteur de Maré.

Cette lettre apportait la réponse de M. Langereau aux propositions et aux questions du Comité, relativement au règlement éventuel des difficultés pendantes à Maré.

Après en avoir pris connaissance, le Comité a décidé 1° de reconnaître à M. Langereau le titre de missionnaire de la Société de Paris, pour la période qu'il lui reste à passer à Maré ;

2° de chercher, dès à présent, un missionnaire pour occuper le poste à partir du départ de M. Langereau pour la France, départ qui doit avoir lieu dans le cours de l'année prochaine. A ce moment, M. Langereau et le Comité seront libres de tout engagement réciproque et décideront en commun, selon les circonstances, s'il y a lieu, pour notre frère, de retourner dans les Iles Loyalty, avec un mandat définitif de la Société des Missions.

Le Comité a exprimé sa vive reconnaissance pour les services que M. Langereau a rendus à la cause de la mission à Maré, où les intérêts de l'Évangile avaient été gravement compromis par les complications que l'on sait.

Nous saisissons cette occasion pour exprimer un regret : celui de n'avoir pas encore, faute de temps, tenu notre promesse de donner à nos lecteurs un exposé complet de la situation de la mission aux Iles Loyalty, ainsi qu'un aperçu de l'histoire de cette mission. Ce sujet comporte une étude sérieuse, que nous espérons, avec l'aide de Dieu, pouvoir publier dans un de nos premiers numéros de l'an prochain.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

— CHRONIQUE DES MISSIONS

LA MONGOLIE ET J. GILMOUR. — LA « VRAIE MÉTHODE ». — EN CORÉE. — LA TERRE SAINTE. — ANGLICANS ET ORTHODOXES. — ACTIVITÉ DE LA MISSION ROMAINE. — LE MOUFTI DE GAZA. — UNE LÉPROSERIE. — COMMENT ON CHANTE A L'ORPHELINAT SYRIEN. — L'ANNEXE AGRICOLE D'ER-RAMLÉ. — AFFLUENCE DE JUIFS. — « NOËL ! »

La frontière nord de l'empire chinois est formée par la Mongolie. Environ deux millions de Mongols nomades parcourent les steppes arides de ces hauts plateaux. Au treizième siècle, la domination de leurs ancêtres, ou plutôt de leur chef suprême, Houlakou, s'étendait de la mer de Chine à

la frontière polonaise, et de l'Himalaya aux plaines de la Sibérie. Aujourd'hui, les Mongols sont soumis en partie à la Chine, en partie à la Russie.

Une Société biblique russe fit traduire, vers 1818, l'évangile de Matthieu en bouriate, un fort intéressant dialecte mongol. Puis, vers 1819, la Société des missions de Londres envoya le missionnaire Stallybrass à Irkoutsk où, plus tard, deux autres ouvriers vinrent le rejoindre. Un oukase du tsar Nicolas I^{er} mit fin, en 1842, à cette mission évangélique que le tsar Alexandre I^{er} avait encouragée. Il en resta dix convertis et une excellente version de l'Ancien Testament qui trouva son chemin jusqu'en Chine. C'est plus que ce qui restait d'une mission orthodoxe commencée en 1681 par le patriarche Yoyakim et dont ne témoignent plus que les coupes dorées de Possolski Monestîr, « couvent des Missions », sur les rives du lac Baïkal.

Trente ans après le départ des premiers missionnaires évangéliques, en 1870, la Société des missions de Londres décida de ressusciter la mission chez les Mongols. Le missionnaire J. Gilmour fut envoyé à Pékin, et de là il pénétra en Mongolie. A sa grande joie, il trouva encore deux chrétiens, le vieux Chagdour et Badma, fils de Bardo. Pendant vingt ans, J. Gilmour, monté sur un chameau, a couru à travers les régions désolées de la Mongolie chinoise. Il dressait sa tente auprès des campements mongols, exhibait des images bibliques vivement coloriées et proclamait l'amour de Dieu et le pardon par Jésus. Comme résultat, on compte une demi-douzaine de convertis dont tous ne sont même pas Mongols; mais le missionnaire était connu dans toute la Mongolie; on l'y appelait familièrement « notre Gilmour ». Depuis 1886, on avait, du reste, décidé de s'adresser plutôt à la population agricole et sédentaire du district de Tchao-Yang, dans la Mongolie orientale (1).

(1) D'après une dépêche récente (*Le Temps* du 26 novembre 1891), une révolte sérieuse aurait éclaté dans ces districts, tandis que le reste de la Chine semble plutôt pacifié.

Un collègue allait être envoyé à M. Gilmour, quand on reçut, à Londres, la nouvelle de sa mort à Tientsin, le 21 mai dernier, à l'âge de quarante-sept ans. En 1887, il écrivait à un de ses anciens compagnons d'étude, missionnaire dans un autre continent : « Mon cher, Dieu m'a si bien secoué ces dernières années que je me sens tout autre... Figure-toi que je suis devenu calme. Avant cela, je travaillais, oh ! avec une fougue ! et je demandais à Dieu de bénir mon travail. Maintenant, je prie... Cher ami, c'est la vraie méthode, cela. Ce n'est pas que je ne travaille plus. Peut-être que je le fais autant que jadis ; mais je ne m'agite ni ne me tourmente à cause de ce que je ne puis faire... Par moments, la paix de Dieu m'inonde comme un fleuve puissant (1). »

Le 1^{er} juin dernier, les révérends S.-E. Meech et J. Parker de Pékin visitèrent la scène des travaux apostoliques de Gilmour. « Les hommes éclatèrent en pleurs et sanglotèrent comme des enfants, racontent ces missionnaires (2), quand ils apprirent la mort de Gilmour. » Un autre fait émut ces mêmes missionnaires. A Ta-tç-kou, le pied-à-terre habituel de Gilmour, ils constatèrent avec quelle simplicité cet homme de Dieu s'était installé. Il s'abstenait, par principe, d'employer des articles provenant d'Europe ; il tenait à se rapprocher le plus près possible de ceux auxquels il voulait offrir le salut ; ses quelques vêtements, pareils à ceux des plus pauvres marchands du pays, et ses quelques ustensiles et meubles étaient tels qu'on n'a même pas pu les vendre.

Cette mission chez les Mongols fait le pendant de celle que la même Société poursuit au pays des ma-Tébélé (3). Les semailles sont longues ; mais « la semence est bonne, la récolte est assurée », dit un missionnaire qui travaille en Corée (4).

L'origine de la première Église évangélique à Seoul. capi-

(1) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1891, p. 206.

(2) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1891, p. 340.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 153 et suiv.

(4) *The Church at home and abroad*, 1891, n° 57, p. 223.

tale de la Corée, a été racontée jadis dans ces *Chroniques* (1). Le sol est dur, mais les missionnaires presbytériens américains et méthodistes qui se sont risqués dans cette presqu'île sont optimistes du bon optimisme ; leur foi croit tout possible. Ils ne sont guère qu'une dizaine, — combien plus que J. Gilmour dans sa solitude ! — pourtant, il y a maintenant deux assemblées chrétiennes. La chirurgie ouvre beaucoup de portes aux missionnaires. Dernièrement le docteur C.-C. Vinton fut même appelé auprès d'une dame de rang. Il y avait une opération à faire à la main ; il ne vit que cette main qui lui fut passée à travers un paravent troué préalablement ; grâce à l'emploi de la cocaïne, l'opération fut faite sans douleur et émerveilla le mari et ses fils présents. Le révérend D. Gifford raconte de son côté (2) comment, avec un aide indigène du nom de Tchoy, il lui arrive de rassembler les cultivateurs à l'ombre de quelque arbre, sur le flanc d'une colline, au-dessus des rizières ; ou comment, le soir, dans quelque maison hospitalière d'un village, sous une lampe primitive, on fait la veillée : ainsi le nom de Jésus est proclamé. Ils ont raison, ces hérauts solitaires, de ne pas craindre : le règne de Jésus vient.

A l'autre extrémité de l'Asie, sur le sol classique du christianisme, les progrès continuent à être fort lents. Il y a près de deux ans que l'état de la Palestine a été passé en revue ici (3) ; la situation générale est encore la même.

Le gouvernement de la Sublime Porte défend toute action directement chrétienne sur les habitants musulmans de la Palestine. De là le spectacle affligeant que présentent dans la patrie terrestre de Jésus trois Églises qui se réclament de lui et qui se combattent.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1888, p. 147 et suivantes. La mission catholique pénétra en Corée en 1784 ; elle compte aujourd'hui 1 évêque, 20 missionnaires et 17,580 catholiques. (*Les Missions catholiques*, 1891, p. 383.)

(2) *The Church at home and abroad*, 1891, n° 58, p. 321.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 33 et suiv.

L'Église orthodoxe grecque, la plus ancienne dans le pays puisque ses origines remontent indiscutablement aux apôtres, et la plus répandue aussi, ne sort pas de son antique immobilité. Le clergé supérieur se recrute, d'ordinaire, dans les pays de langue grecque, et les fidèles ne comprennent guère que l'arabe. Aussi bien l'Église grecque sert de champ de mission aux deux autres confessions.

Tout récemment cela a donné lieu à un conflit entre la Société anglicane de missions et l'évêque anglican de Jérusalem, le docteur Popham Blyth (1). L'affaire a eu beaucoup de retentissement de l'autre côté de la Manche ; ce n'est d'ailleurs qu'un incident de la grande lutte entre deux des partis historiques de l'Église anglicane : l'un, fidèle à l'esprit authentique du réveil de la vie religieuse qui date de la fin du siècle dernier, estime que la vie vaut plus que les cadres et que le salut des âmes est plus important qu'une politique ecclésiastique quelconque ; l'autre parti, issu du mouvement d'Oxford, en 1833, ne craint pas, à l'occasion, de sacrifier l'esprit de l'évangile à la lettre d'une formule ecclésiastique et semble souvent préférer l'accomplissement correct de cérémonies liturgiques aux manifestations les plus élémentaires de la vie chrétienne. Dans l'espèce, l'évêque Blyth reprochait aux missionnaires anglicans, membres du clergé de son diocèse, de faire du prosélytisme au détriment de l'Église grecque avec laquelle il fraternisait ouvertement, tout en refusant d'avoir communion avec les Églises étrangères à la succession apostolique (2). La cause fut portée devant l'archevêque de Cantorbéry ; la décision d'un conseil convoqué par ce prélat fut communiquée, le 2 septembre dernier, sous forme d'avis, à la Société anglicane de missions (3) ; c'est, en somme, une approbation de la pratique suivie depuis quarante ans en Palestine.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 35, note 2.

(2) *Der Bote aus Zion*, 1890, p. 56, et *The Church of Scotland Mission Record*, 1891, p. 296.

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 714 et suiv.

L'Église romaine est moins délicate que le parti ritualiste anglican. Depuis l'établissement du patriarcat latin à Jérusalem par décret du 23 juillet 1848, la mission romaine déploie une activité remarquable en Terre Sainte. Il n'y a pas moins de treize communautés distinctes à Jérusalem, dont chacune a un ou plusieurs établissements de charité, d'instruction ou de propagande. Par une ramification savante, ces institutions se répandent de plus en plus dans le pays. Il paraît que, sur les quelque 8,000 chrétiens orthodoxes que comptait Bethléem, il y a cinquante ans, plus de la moitié sont aujourd'hui catholiques romains (1). Il est vrai que le protectorat de la France seconde efficacement la mission romaine au Levant. D'autre part, on remarque depuis une vingtaine d'années que la famille impériale de Russie s'intéresse activement à réveiller la somnolence des Grecs et à s'ériger en patronne du patriarcat grec, malgré le patriarche et malgré le sultan. Chaque année, paraît-il, les édifices religieux russes grandissent autour de Jérusalem ; chaque année aussi, le nombre des pèlerins russes augmente ; leur piété naïve et grave, leurs chants harmonieux, leur ferveur slave contrastent avec la religion superficielle des orthodoxes grecs indigènes.

Parmi les protestants, la dernière statistique de la mission anglicane (2) relève dix missionnaires consacrés, trois missionnaires laïques, neuf pasteurs indigènes et 4,185 chrétiens. Le nombre des stations n'a pas changé (3). A Gaza, le docteur H.-J. Bailey a baptisé, en octobre 1890, deux Soudanais vendus jadis sur le marché d'esclaves de Gaza. Le moufti ou chef de la communauté religieuse musulmane à Gaza a déjà envoyé des membres de sa famille au dispensaire des missionnaires et a lui-même assisté aux cultes qui y sont célébrés (4).

A une demi-lieue au sud-ouest de la ville sainte s'élève

(1) *Der Bote aus Zion*, 1890, p. 55.

(2) *Proceedings of the Church Missionary Society* (Londres, 1891), p. 73.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 36 et 37.

(4) *Proceedings of the Church Missionary Society* (Londres, 1891), p. 70.

depuis 1887 la nouvelle léproserie des frères moraves. En avril dernier, l'ancien directeur a été remplacé par le frère Schubert; deux diaconesses et un domestique, ancien élève de l'orphelinat syrien, soignent les malades, qui laissent aux visiteurs l'impression d'être aussi heureux que le peuvent être des lépreux. Deux fois par semaine, le catéchiste Eliyahou Daughan leur fait un culte (1).

Enfin, l'Orphelinat syrien (2), au nord-ouest de Jérusalem, continue à prospérer sous la direction du vénéré père J.-L. Schneller. Il compte actuellement 136 élèves; et les quelque 550 anciens élèves, répandus sur toute la Palestine et une partie de la Syrie, sont régulièrement visités, au moins une fois l'an, par deux évangélistes-colporteurs indigènes (3). Le vingt-neuvième rapport de cet établissement décrit le cadre d'une journée de travail (4). On dort huit ou neuf heures. Quand la cloche du matin fait entendre son timbre argentin du haut du petit clocheton, chaque surveillant de chambrée entonne un cantique; les élèves se réveillent ainsi et, tout en chantant, s'habillent. Les lits et les chambres sont faits. A sept heures, tout le personnel chante de nouveau autour de la table du déjeuner; de même à midi et le soir. Après le déjeuner, un culte, avec une très courte explication ou application des versets de la Bible qu'on a lus. Alors les divers groupes s'acheminent, qui vers la salle d'école, qui dans l'un ou l'autre des douze ateliers. La journée se passe au travail. A huit heures et demie du soir, chaque chambrée entonne de nouveau un cantique avant de s'endormir. On paraît ainsi prendre au sérieux, à mi-chemin entre Jérusalem et Liftà, l'ancien Nephthoach du livre de Josué, l'exhortation de l'apôtre : « Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes et par des cantiques spirituels, chantant et célébrant de tout votre cœur les louanges du Seigneur » (Éphés., V, 19).

(1) *Journal de l'Unité des Frères*, 1891, p. 342 et suiv.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 38.

(3) *Der Bote aus Zion*, 1891, p. 51.

(4) *Der Bote aus Zion*, 1890, p. 20.

Depuis plus de deux ans, on médite un agrandissement considérable de cette institution, ou plutôt la création d'une nouvelle branche plus spécialement destinée à former des agriculteurs. Après de longs pourparlers, la direction a obtenu 562 hectares de terrain, à quelque distance à l'ouest d'er-Ramlé, non loin de l'ancienne Lydde. Cette concession a été accordée pour quarante ans, contre un fermage de 1,021 francs par an. Depuis le mois de décembre 1890, un certain nombre d'élèves défrichent le sol, d'apparence ingrate (1); mais les belles vignes, les oliviers trapus, les sycomores, les figuiers, les grenadiers, les caroubiers toujours verts, qui font d'er-Ramlé un merveilleux jardin, dominé par quelques gracieux dattiers, sont pleins de promesses pour la nouvelle colonie. Puisse-t-elle bientôt être « comme un lis au milieu des épines, comme un narcisse de Saron »! (Cantique des cantiques, II, 4.) Puisse l'Éternel lui dire ainsi que jadis à son peuple : « Je serai comme la rosée, pour Israël; il fleurira comme le lis! » (Osée, XIV, 5.)

Il faudrait, à ce propos, indiquer encore le phénomène social le plus remarquable de l'histoire contemporaine de la Palestine, l'affluence énorme des Juifs en Terre Sainte. En peu d'années, le nombre des Israélites est monté, à Jérusalem, de 10,000 à 33,000. Ils débordent maintenant hors de la Ville Sainte comme d'un vase trop plein. M. Eliyahou de la Chrischona, au moment de s'embarquer, en a vu arriver deux cents familles à la fois à Jaffa, au mois d'août dernier (2). Et tous ces Juifs achètent des maisons ou des terrains à Jérusalem, aux environs, à Hébron, à Tiberias, à Safed, jusque sur les bords des eaux de Mérôm. Reprenant les coutumes de leurs ancêtres, ces colons travaillent la terre; c'est un spectacle tout nouveau de les voir, non plus par ruse et par usure, extorquer à leurs anciens persécuteurs leurs derniers

(1) Suivant une correspondance communiquée par M. le pasteur L. Schneller.

(2) *Der Glaubensbote*, 1891, p. 118 et 127.

deniers, mais, hâlés par le soleil palestinien, les mains calleuses, arracher au sol de leurs pères des fruits légitimes « à la sueur de leur front ». Mais cela est plutôt du domaine de notre actif confrère du *Réveil d'Israël*; à lui d'en tirer augure pour la réalisation des prophéties.

Nous marchons tous, en cette première semaine de l'Avent, vers une autre aurore, périodique celle-là, et qui nous éclaire déjà de ses premiers feux : la gloire du Seigneur qui resplendit sur les bergers de Bethléem. Que de fausses lueurs en Palestine et ailleurs, et combien peu la réelle joie de Noël illumine et transfigure encore la vie de l'Église ! « Noël ! Noël ! » était le cri de joie et de ralliement de nos pères. Demandons à Dieu la joie pure de Noël pour les Églises chrétiennes de France et d'Europe, pour les Églises en terre païenne, pour les stations et les ouvriers isolés, pour l'humanité entière, — et pour nos propres cœurs !

F. H. K.



BIBLIOGRAPHIE (1)

ALMANACH DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES, 1892. Brochure petit in-8°, 64 pages, avec illustrations. Librairie des Missions, Bâle et G. Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris.

C'est la douzième année de cette publication ; on peut de nouveau la recommander aux amis des missions de langue française. Le contenu est, comme toujours, varié et intéressant. Voici quelques titres : *Chr.-J. Riggenschach*. — *Un lit de mort au Camérout*. — *J.-E. Casalis*. — *Ce qu'il peut coûter d'être missionnaire au Groënland*. — *A Abétifi*. — *A vingt ans d'intervalle*. — *La divination en Chine*. De plus, il y a de riches éphémérides tirées de l'histoire générale des missions. Le prix est de 0 fr. 30.

(1) Toutes les publications récentes, adressées à la Bibliothèque de la Maison des missions (102, boulevard Arago), seront mentionnées ici et analysées, si elles ont trait à la mission.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

	Pages
Nos vœux de nouvel an	1
Paris, 16 janvier 1891.	41
Retour de M. Boegner. Départs et arrivées de missionnaires.	81
M. Eugène Casalis	121
La chambre mortuaire	125
M. Charles Meyrueis	125
Rapport du directeur sur son voyage d'inspection au Sénégal.	126
Edmond de Pressensé.	177
Nos assemblées annuelles.	184
Paroles prononcées par M. le pasteur Choisy, de Genève, à la réunion familiale du 19 avril	192
Le devoir de l'heure présente	217
Notre appel aux Églises. Tournées de nos missionnaires.	225
Arrivées de missionnaires.	226
Un nouvel ouvrier pour le Gabon	227
La reprise du poste de Maré dans les îles Loyalty	228
Un avertissement	257
Louis Duvoisin	313
Encouragements.	318
Nouvelles diverses. Prochains départs de MM. L. Mabile, de Pomaret. — Tournées de missionnaires.	322
Le docteur Eugène Casalis	353
Nouvelles diverses. — Prochains départs pour Taïti. — Arrivée de M. Adolphe Jalla	361
Le plus possible, ou le moins possible?	393
La cause des missions dans le Béarn.	398
Encouragements.	433
Notre « Carte des missions d'Afrique ».	436
Quelques réponses à nos appels.	438
Consécration de M. Louis Mabile à Reims.	441
Allocution du candidat	443
Rentrée des élèves de la Maison des missions.	446
Notre appel aux Églises.	477
Le <i>Journal des Missions</i> et le <i>Petit Messager</i>	479
Départs et arrivées de missionnaires	481
Tournées de missionnaires et diffusion de notre appel	484
Encore une caste.	485
Le <i>Petit Messager</i> de Noël	486

LESSOUTO

	Pages
Echos divers et d'un peu partout	5
Inspection des écoles supérieures. — L'école industrielle de Léloaleng	44
Un village de Bassoutos.	49
Nouvelles de l'Eglise d'Hermon.	83
Premières impressions d'un nouveau missionnaire.	86
Réunion religieuse au Lessouto. — Nouvelles de MM. Vollet et Jeanmairet. — Congé accordé à M. Henry Dyke	127
Lettre de M. Alfred Casalis.	129
Nouvelles de MM. Jeanmairet, H. Dyke et E. Casalis	196
Dernières nouvelles.	229
L'Eglise du Lessouto et la masse païenne.	229
La mort de M. Casalis.	261
Statistique de 1890-1891	267
Rapport annuel de la conférence des missionnaires 323,	407
Souvenirs de M. Louis Duvoisin. Lettre de M. Paul Germond — Détails biographiques	363
Consécration du premier pasteur indigène du Lessouto.	399
Grave maladie de madame Keck mère.	414
Derniers moments et mort de madame Keck	447
Une conversion ; lettre de madame Mabilie	487
Erratum	489

ZAMBÈZE

Aux amis et soutiens de la Mission du Zambèze	13
A propos de l'appel de nos missionnaires.	56
Arrivée de M. et madame Goy au Zambèze.	61
Nouvelles de M. et madame Jeanmairet.	63
Lettre de mademoiselle E. Kiener	91
Un nouveau courrier	138
A Séfula. Lettre de M. Coillard	197
Lettre de M. Adolphe Jalla.	202
Nouvelles récentes	237
Une visite à Séfula	239
Impressions de voyage de M. Vollet. 269, 329, 419,	457
A Séfula. Lettre de M. Coillard	373
A Séfula. Lettre de M. Coillard.	414
Nouvelles de Kazungula et de Seshéké	418
A Seshéké. Lettre de M. Goy	452
A Kazungula	455
Dernières nouvelles de M. Vollet	460
A Séfula ; lettre de madame Coillard	489
Une perte regrettable et le moyen de la réparer.	492

SÉNÉGAL

	Pages
Un voyage sur le haut fleuve. Récit de M. Escande (<i>suite et fin</i>).	16, 68
Voyage du directeur de la Maison des missions au Sénégal . .	28
Voyage et arrivée de M. A. Boegner à Saint-Louis.	64
Extraits de lettres de M. Boegner. — Kerbala. — Une station catholique. — Conacry. — Sierra-Leone. — Bathurst. — Le retour	96, 141
Grave maladie de M. le docteur Morin et de son enfant. . . .	139
La mission du Sénégal. Son état actuel, son avenir. (Rapport de M. A. Boegner au Comité.)	157
Nouvelles de nos missionnaires.	425
A la fin de l'hivernage.	461
Dernières nouvelles.	493

CONGO

Une nouvelle étape	29
Eugène Robert-Tissot.	273
Rapport présenté au Comité dans sa séance ordinaire du 6 avril 1891, par MM. Allégret et Teisserès	287

TAÏTI

Les écoles de Papéété.	206
L'école de théologie de Mooréa	247
L'œuvre pastorale.	276
Mort du roi Pomaré V	387
Inauguration du temple de Papétoāi.	425, 462
Discours de M. le missionnaire Brun, prononcé à l'inauguration du temple de Papétoāi.	465
Aux Iles Sous-le-Vent et aux Iles Australes, un nouveau champ de travail imposé à notre Société.	494
Hommage rendu par M. Brun à la mémoire de M. Casalis. . .	500

ILES LOYALTY

Nomination de M. Langereau fils comme missionnaire de la Société de Paris.	501
--	-----

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Pages

Progrès des missions en Egypte. 69

CHRONIQUE DES MISSIONS

- Les Nouvelles-Hébrides. — La mort de John Williams. — Les catéchistes samoans. — Aneityoum. — Martyre des deux frères Gordon. — Comment on se débarrasse des naturels. — L'Église de Vaté. — L'île des Martyrs. — « Nous sommes frères. » — Qui a raison? 30
- Le nouveau président de la Société des missions de Bâle. — Nouveaux deuils au Cameroun. — Les « hommes de Dieu » de l'Abo. — Maladie de M. G.-W. Brooke. — Une nouvelle mission morave. — Les anciennes missions moraves en Afrique. 74
- Les Sociétés de mission allemandes. — Un petit ramoneur. — Mouanga et Karéma. — L'État et l'Église dans l'Ou-Ganda. — Retour à Mengo. — L'expédition Peters. — Catholiques et protestants. — L'expédition Jackson. — Mort du P. Lourdel. — Comment les catholiques se sont établis chez Mtésa. — Mackay et Lourdel. — Prospérité matérielle. — La caravane de l'évêque Tucker. . . 106
- Nouveaux deuils. — Le pionnier de la mission du Chiré. — Nouveaux départs. — Les responsabilités. — Les pays des ma-Chona. — Les ma-Tébélés et nos premiers missionnaires. — « Ici est la patience et la foi des saints. » — Prémices 149
- Les Etats-Unis et le partage de l'Afrique. — 5,000 volontaires. — La Société des missions anglicanes. — Origine de la lettre de Keswick. — Mille missionnaires de plus avant la fin du siècle. — L'heure présente est une heure solennelle. — « Plus outre! » 211
- Silva Porto et la révolte du Bihé. — Les Boërs dans l'Angola. — L'Église après la guerre. — Fréd.-Stanley Arnot. — L'évêque Tucker en Ou-Ganda. — La communion célébrée par des martyrs. — Les pères blancs. — *Pusillus grex*. — La grâce de Dieu souffle sur les ba-Ganda. — « Louez l'Éternel! ». 250

	Pages
L'Église romaine et l'Évangile en Chine. — La controverse des rites. — Statistique des missions catholiques. — Persecutions. — Statistique des missions protestantes. — Jugement d'un missionnaire romain. — Qui conquerra la Chine?	282
Le royaume du Congo. — Mgr Lavigerie et les frères armés du Sahara. — L'épée de l'esprit. — Une nouvelle Mission écossaise. — Le Dr J. Stewart. — L'homme doit-il préparer les voies à la proclamation de l'Évangile? — L'Église et la civilisation. — Un apôtre : l'évêque Th.-V. French.	344
Les troubles en Chine. — Un édit impérial. — La « Ko-lao-houi ». — Ah-fat, le cuisinier de Tahiti. — Les frères moraves aux portes du Thibet. — L'instruction obligatoire à Leh. — Le voyage du missionnaire B. Shawe. — Mort subite des frères Marx et Redslob	389
Les troubles en Chine. — Un édit impérial. — La « Ko-lao-houi ». — Ah-fat, le cuisinier de Tahiti. — Les frères moraves aux portes du Thibet. — L'instruction obligatoire à Léh. — Le voyage du missionnaire B. Shawe. — Mort subite des frères Marx et Redslob.	430
Une fête à Lovedale. — Noirs et blancs réunis. — Faire voir le christianisme. — Statistique de l'Afrique australe. — Les troubles en Chine. — Opinion d'un lettré chinois. — En Corée	471
La Mongolie et J. Gilmour. — La « Vraie méthode ». — En Corée. — La Terre sainte. — Anglicans et orthodoxes. — Activité de la mission romaine. — Le mousti de Gaza. — Une léproserie. — Comment on chante à l'orphelinat syrien. — L'Annexe agricole d'er-Ramlé. — Affluence des juifs. — « Noël! ».	502

BIBLIOGRAPHIE

Almanach des missions évangéliques (1891).	40
The Lord's Prayer in the languages of Africa	80
Chez les Gouamba	119
Almanach des Missions évangéliques (1892).	510

AVIS ET NOUVELLES

	Pages
Vente annuelle	80, 120
Heureuse arrivée de MM. Allégret et Teisserès.	156
Ventes annuelles.	156
Sénégal	218
Iles Loyalty.	218
Dernière heure	256
Le rapport de 1891.	352
Dernière heure.	352

GRAVURES ET CARTES

Un village de Bassoutos	5
Mélanésie orientale (1 : 10,000,000 ^e).	33
M. Eugène Casalis.	121
La chapelle de Séfula au Zambèze.	217

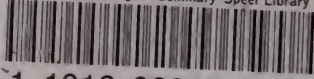
For use in Library only

For use in Library only

I-7 v.66

Journal Des Missions Evangeliques

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00315 0259